MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE DARCET, 7.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

N° 85. — Mars 1884



PARIS
TYPOGRAPHIE A. HENNUYER
RUE DARCET, 7

1884

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 85. — Mars 1884.

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL

Sous ce titre, les *Annales de la Propagation de la Foi* nous donnent, au commencement de chaque année, un aperçu général de la situation religieuse dans le monde entier au point de vue des Missions catholiques. La congrégation des Oblats, ayant sa modeste part dans l'action, a aussi sa petite place dans cet intéressant rapport.

Nous avons pensé néanmoins que, pour les membres de la famille, il pouvait y avoir encore quelque intérêt à lire *in extenso* l'exposé sommaire qui a servi à déterminer cette part.

Qu'il nous soit permis avant tout de classer, parmi les faits les plus importants de notre chronique, les visites accomplies il y a peu de temps encore par le T. R. P. Supérieur général ou par ses assistants, en Angleterre, en Hollande, en Espagne, en Italie et dans presque toutes les parties de l'Amérique du Nord. Ces visites méritent en effet d'être signalées au premier rang, non seulement comme des sources authentiques de renseignements,

mais comme des manifestations de vitalité surabondante et de constante sollicitude; elles constituent, avec le mouvement journalier de la correspondance, ce courant de vie qui part du cœur et qui se répand jusqu'à l'extrémité des membres, pour les rendre aptes à porter l'esprit de Dieu qui les anime.

Puisse cette vue d'ensemble enflammer d'un zèle nouveau et d'un invincible courage les Missionnaires qui ont l'honneur de travailler en véritables apôtres, sous la bannière de Marie immaculée, pour la cause de Jésus-Christ et de son Eglise !

EUROPE.

Tandis qu'en France nous sommes expulsés, surveillés et menacés de confiscation, nous jouissons de la plus entière liberté dans les Etats voisins où nous avons cherché asile.

Notre scolasticat, partagé entre Rome et Dublin, poursuit tranquillement et avec succès, ici et là, ses fortes études.

Junioristes et novices ont dû, comme leurs aînés, prendre le chemin de l'exil. Ils ont porté leur tente, non loin de la frontière française, les uns en Italie, les autres dans le Limbourg hollandais, où personne ne songe à les inquiéter.

Enfin la création d'un établissement en Espagne a été encore une des conséquences providentielles des décrets.

Nos œuvres d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse continuent de prospérer, avec les bénédictions de Dieu, sous le régime britannique. Non seulement nos écoles, ouvertement confessionnelles, y sont libres, mais elles sont reconnues et financièrement soutenues par l'Etat. Dans nos églises, les exercices du culte catholique s'accomplissent avec éclat et sans réclamation d'aucun genre. Dans

l'une d'elles, au centre de la grande ville manufacturière de Leeds, la procession de la Fête-Dieu peut, chaque année, se dérouler extérieurement, grâce il est vrai à la disposition du local qui s'y prête, mais aussi avec le sympathique intérêt de la population entière.

Le mouvement de retour au catholicisme en Angleterre, sans être bien marqué en ce qui nous regarde, ne s'arrête pas. Dans les exercices de missions surtout, dont le succès auprès des catholiques est d'avance assuré, nos Pères ont presque toujours la consolation de recevoir quelques abjurations de protestants.

Il ne sera peut-être pas hors de propos, en parlant de notre province britannique, de signaler un fait qui semble avoir atteint les proportions d'un événement et revêtu le caractère d'une manifestation générale : nous voulons parler du pèlerinage anglais à Notre-Dame de Lourdes, organisé par nos Pères, sous le patronage de S. Em. le cardinal MANNING, archevêque de Westminster, et de plusieurs autres archevêques et évêques, présidé par le duc de Norfolk, lord Denbigh et divers personnages des plus illustres parmi les catholiques. Ce pèlerinage, qui offrait la particularité remarquable de comprendre et d'unir dans une même prière des pèlerins *effectifs* et des pèlerins *associés*, a compté plus d'un million d'adhérents.

Si d'Angleterre nous revenons en France, nous voyons nos deux provinces, du Nord et du Midi, poursuivre l'œuvre des Missions en dépit des difficultés que nous crée la dispersion des sujets. Aux yeux des fidèles la persécution nous a fait une auréole, et notre ministère est plus réclamé et plus apprécié que jamais.

L'œuvre du Vœu national au sacré Cœur de Jésus, à Montmartre, est une des plus importantes auxquelles il nous soit donné de prendre part. La dévotion va toujours

grandissant, le pèlerinage s'universalise et les aumônes pour la construction de la basilique arrivent chaque jour plus abondantes.

La Mission de Jersey est française par la nationalité des ouvriers évangéliques dont elle se compose et de la population à laquelle ils donnent leurs soins ; française aussi par les liens de vie régulière et d'administration religieuse qui la rattachent à la province du Nord. Elle est anglaise sous tous les autres rapports, et notamment par la liberté et la sécurité dont on y jouit. Nos Pères profitent de cette liberté et de cette sécurité pour doter la ville de Saint-Hélier, en tant que paroisse française sous le nom de Saint-Thomas, d'une grande et belle église ogivale qui sera un monument de l'art non moins que de leur zèle.

ASIE.

Notre mission de Ceylan s'est accrue d'un nouveau vicariat, le vicariat de Colombo.

Sa Sainteté Léon XIII a divisé l'ancien vicariat de Colombo en deux : le vicariat actuel de même nom et le vicariat de Kandy.

Mgr Pagnani, ancien vicaire apostolique de Colombo, a été transféré à Kandy, où l'ont suivi les religieux de son Ordre, les RR. PP. Sylvestrins.

Mgr Bonjean, jusqu'à ce jour vicaire apostolique de Jaffna, a été appelé, conjointement avec les Pères de notre Congrégation, à occuper la Mission de Colombo, et Mgr Mélizan, coadjuteur de Mgr Bonjean, lui a succédé comme vicaire apostolique de Jaffna.

De grands efforts ont été faits immédiatement par la Congrégation et le nouveau vicaire apostolique pour répondre à l'appel du Saint-Siège et aux besoins des âmes. Dix sujets ont accompagné Mgr Bonjean de Jaffna

à Colombo, neuf lui ont été envoyés d'Europe, seize lui restent de l'ancien clergé ; de sorte que son personnel se trouve immédiatement porté à un chiffre plus élevé que celui du régime précédent.

Les derniers courriers apportent la nouvelle de la réception enthousiaste faite à Sa Grandeur, sans ombre d'une dissidence, qu'on s'était plu cependant à prédire, comme un épouvantail digne d'être pris en considération et assez grave pour faire abandonner un dessein depuis longtemps poursuivi par la Propagande.

Quoiqu'il ne s'agisse point ici de faire connaître les besoins de nos Missions, dans le but d'exciter en leur faveur la charité des fidèles ou de les recommander à la bienveillance des conseils de la Propagation de la Foi, il ne sera pas superflu d'affirmer que M[gr] BONJEAN, en arrivant à Colombo s'est trouvé dans la plus déplorable détresse. A ne prendre la chose qu'au point de vue purement appréciatif des difficultés à vaincre et du courage à les affronter, il résulte du moins de ce renseignement que la situation de ce vicariat est, pour commencer, infiniment intéressante et méritoire.

Les deux vicariats, de Jaffna et de Colombo, confiés à la sollicitude d'une même Congrégation, retireront incontestablement un grand avantage de leur mutuel appui. Déjà, dans leur ensemble, ils sont respectivement aidés et soutenus par les Frères des écoles chrétiennes et par les Sœurs institutrices de la Sainte-Famille ; prochainement sans doute chaque vicariat possédera les deux Congrégations sur son propre territoire.

AFRIQUE.

Dans toute l'étendue de son vicariat, qui comprend la colonie de Natal, l'Etat libre d'Orange et la république du Transvaal ; le Cafirland, le Griqualand, le Basutoland

et le Zoulouland, Mgr Jolivet continue de fonder de nouveaux établissements et d'élever partout des églises, des couvents, des orphelinats et des écoles. Dans toutes ces Missions nos Pères sont admirablement secondés par les Sœurs de la Sainte-Famille, les Sœurs de Loretto et les Sœurs de la Sainte-Croix : des Françaises, des Anglaises et des Allemandes.

A la grande satisfaction et avec le bienveillant concours de Mgr le Vicaire apostolique, une nombreuse colonie de Trappistes s'est établie à Pinetown, près de Pietermaritzburg. De cet établissement il est permis d'espérer les plus heureux résultats pour la foi, la civilisation chrétienne et les progrès de l'agriculture dans le pays.

Mgr Jolivet fait marcher de front l'évangélisation des noirs et celle des colons de race blanche. Il a pour principe de s'appuyer sur l'élément européen et, chronologiquement du moins, de lui donner la préférence ; mais c'est pour assurer mieux ses entreprises auprès des indigènes.

Il a pour principe également de créer en divers lieux des centres de Missions et de faire rayonner de là ses Missionnaires, au lieu de les disséminer en courses apostoliques à travers le pays. Ce n'est en effet que par un enseignement assidu et prolongé, accompagné de toutes les épreuves du catéchuménat, qu'on peut faire le bien auprès des noirs d'une manière sérieuse et durable.

Si Mgr Jolivet ne peut pas, au-delà d'une certaine mesure, multiplier les stations de Missionnaires, il s'efforce de multiplier les agglomérations d'Indiens sur des terres acquises par le vicariat ; il met à leur tête un ou plusieurs catéchistes indigènes, et le prêtre va les visiter à des époques fixes de l'année pour achever le bien commencé parmi eux.

Si les Missionnaires regardent comme insuffisante, et

partant inutile, la visite des noirs au cours d'un voyage rapide, ils ne laissent pas que de parcourir la contrée pour y visiter les familles, catholiques ou non, d'origine européenne. Grâce à ces visites les préjugés des Boers contre le catholicisme tombent peu à peu.

Dans le cours de l'année dernière M[gr] Jolivet a fait donner des Missions en règle à la population blanche dans les centres les plus populeux. Ces Missions ont eu les plus heureux résultats, non seulement auprès des catholiques, mais auprès des protestants eux-mêmes.

M[gr] Jolivet a de grandes difficultés pécuniaires à surmonter. Il a pour principe de devancer les protestants, autant que possible, partout où une agglomération se forme ; et ainsi il se trouve entraîné comme malgré lui à faire sans cesse de nouvelles fondations. Comme tous nos Vicaires Apostoliques, il doit beaucoup à la Propagation de la Foi, très généreuse pour lui ; il recueille sur place beaucoup de ressources, dues à l'intérêt que son zèle inspire ; malheureusement le pays, à peine délivré du fléau de la guerre, traverse une crise financière des plus rudes. En conséquence, ces ressources sont encore insuffisantes. Pour toutes sortes de raisons, M[gr] Jolivet est digne des plus ardentes sympathies.

AMÉRIQUE.

Nos Missions du Nord, à la réserve de celle d'Attabaskaw-Mackenzie, c'est-à-dire nos Missions de Saint-Boniface ou du Manitoba, de Saint-Albert ou de la Saskatchawan, de New-Westminster ou de la Colombie britannique, sont à la veille de subir une grande transformation, en partie déjà commencée.

Le chemin de fer qui, dans quelques années, doit relier les deux rives de l'Atlantique et du Pacifique, en traversant tout le continent américain sur la Puissance

du Canada, chemin de fer auquel on travaille depuis des années sur toute la ligne et qui est livré déjà à la circulation sur un immense parcours, va changer considérablement les conditions des contrées qu'il traverse, c'est-à-dire des Missions susmentionnées.

Il y aura dans le flot de l'immigration de la hausse et de la baisse ; il y aura des engouements et des déceptions ; mais en somme il y aura et il y a déjà invasion plus ou moins rapide du pays nouveau par la population blanche.

Soit que les sauvages se retirent devant le flot, soit qu'ils demeurent, les Missionnaires se trouvent déjà en perspective de besoins plus nombreux et d'un genre tout nouveau. Ils y ont fait face jusqu'à ce jour, et ils se préparent à y faire face dans la suite, au fur et à mesure du progrès.

Aux ressources si appréciables et si appréciées de la Propagation de la Foi, ils s'efforcent d'ajouter des ressources locales.

Ils régularisent la propriété foncière en vue de l'avenir.

Ils créent des écoles, tant pour les blancs que pour les Indiens, et à tous les degrés.

Ils multiplient les postes et construisent des églises, des orphelinats, des hospices.

De nouveaux sujets leur ont été envoyés tant de France que du Canada.

Tel est le caractère actuel et particulièrement remarquable de nos Missions du Nord : elles sont arrivées à une époque de transition et de transformation, et c'est cette époque que le Supérieur général a choisie pour ordonner deux importantes visites en son nom et par deux de ses Assistants généraux dans ces lointaines contrées : l'une accomplie par le R. P. Martinet dans la

Colombie britannique, l'autre, par le R. P. Soullier, à Saint-Boniface et à Saint-Albert. Les règlements, les résolutions, les avis, les conseils, consignés par eux dans leurs actes de visite portent nécessairement la trace de ce nouvel état de choses ; et nos Pères, qui ont bien compris la situation, sont pleinement entrés dans la voie ouverte devant eux.

Dirons-nous un mot du Canada? Rappelons seulement pour mémoire la Mission du Labrador, dont le point de départ est l'intéressante et florissante Mission des Bethsiamits. Signalons aussi en passant les Missions de la Rivière-au-Désert, de Temiskaming et de Mattawan.

En général nos œuvres du Canada ont un grand intérêt par elles-mêmes et à raison des Missions qu'elles soutiennent en leur préparant des sujets. A ce double point de vue il n'y a rien à signaler sinon un succès toujours croissant. Dieu semble vouloir nous consoler des épreuves que nous subissons en France par les bénédictions qu'il répand sur cette province. Le juniorat, le noviciat, le scolasticat, le collège-université d'Ottawa sont plus florissants que jamais; la maison de Québec a développé ses œuvres et étendu ses moyens d'action ; celle de Montréal vient de recevoir un honneur qui rejaillit sur tous nos établissements canadiens, et dont la Congrégation est justement fière, l'honneur d'avoir été choisie comme résidence par le délégué apostolique de Sa Sainteté Léon XIII, venu au Canada pour traiter des affaires ecclésiastiques du pays.

Pour la première fois nous avons à parler des Etats-Unis sous une rubrique spéciale.

L'état prospère, signalé plus haut, de la Province canadienne, nous a permis de lui prendre trois maisons qu'elle possédait dans la grande république, et d'en faire, avec les maisons du Texas, une nouvelle province,

la province des Etats-Unis. Déjà la nouvelle province a son noviciat à Tewksbury, dans l'archidiocèse de Boston, à quelques milles de Lowell, sous la tutelle en quelque sorte du R. P. Provincial. Déjà celui-ci a fait la visite de son vaste territoire jusques et y compris le Texas, où il a fondé un nouvel établissement, dans le diocèse de San-Antonio.

Nos Pères de cette province n'oublieront pas ce qu'ils doivent originairement à l'Œuvre de la Propagation de la Foi et, autant qu'il dépendra d'eux, ils se proposent bien de lui recruter des associés partout où les appellera l'exercice de leur saint ministère.

MARTINET, O. M. I.,
A. G., secrétaire général.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

LETTRE DU R. P. LEDUC.

La lettre suivante, de date déjà un peu ancienne, arrive ici à son heure. Elle est comme la préface d'événements historiques qui seront racontés plus tard et qui tiennent, par un lien naturel, à l'histoire d'un pays que les progrès de la civilisation vont faire entrer dans une phase toute nouvelle.

Ottawa, le 5 avril 1883.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Au mois d'octobre de l'année dernière, Mgr GRANDIN quittait Saint-Albert pour aller passer l'hiver dans la capitale de la Puissance du Canada et traiter avec le gouvernement des questions de la plus haute importance, questions relatives à son diosèse et à notre chère famille d'Oblats de Marie Immaculée dans les territoires du Nord-Ouest. Je ne me doutais guère alors que deux mois plus tard je devrais prendre aussi le chemin de la capitale et rejoindre Monseigneur à Ottawa.

Lorsque Sa Grandeur quittait Saint-Albert, des arpenteurs envoyés par le gouvernement fédéral étaient déjà arrivés dans notre colonie afin d'arpenter nos immenses territoires. Pour une plus parfaite intelligence des faits, je dois vous dire que le gouvernement a reconnu deux espèces d'arpentage : l'un général à tout le Canada, et l'au-

tre particulier à certaines localités. L'arpentage général consiste à diviser tous les territoires en townships, sections et quarts de sections. Ces townships comprennent une étendue de 6 milles carrés ou 36 milles de superficie, les lignes allant toujours du nord au sud et de l'est à l'ouest. Mais là où existent des colonies établies longtemps avant qu'aucun arpentage ait eu lieu, lorsque ces colonies surtout ont pris naissance et se sont développées sur le bord d'un lac ou d'un cours d'eau, à moins de tout bouleverser, un arpentage spécial est requis ; il faut, ou ruiner ces colonies, ou leur accorder une division de terres en rapport avec les premières prises de possession, avec la topographie du pays, avec les droits péniblement et courageusement acquis.

Le gouvernement donc avait envoyé des arpenteurs dans notre Nord-Ouest. Ces messieurs, comprenant de suite que la colonie de Saint-Albert ne pourrait jamais admettre le système général d'arpentage par townships, vinrent me prier de donner avis à la population de Saint-Albert qu'ils ne voulaient nullement, par leur travail, méconnaître ses droits à un arpentage spécial subséquent. Ils demandaient, par notre entremise, que la population ne s'inquiétât nullement de les voir tirer leurs lignes nord et sud, est et ouest, à travers ses champs et ses propriétés. C'était, selon eux, uniquement affaire de formalité, et le moyen de continuer plus facilement leur arpentage en townships, une fois en dehors de la colonie. Après eux, un arpenteur spécial, alors employé à Edmonton, viendrait à Saint-Albert. Effectivement, quelques semaines plus tard, cet arpenteur commençait son travail. Nos gens étaient contents, les choses allaient pour le mieux, lorsque arriva d'Ottawa l'ordre de cesser ce travail, avec avis à la colonie de Saint-Albert de se contenter de l'arpentage général.

Cet ordre injuste ne fut pas plutôt connu que le mécontentement de nos colons fut à son comble. Qui soutiendra leurs droits ? Qui empêchera la ruine de la colonie ? Leurs regards se tournèrent naturellement vers la Mission. Monseigneur était absent, j'expédiai tout de suite à Edmonton un courrier portant au télégraphe la dépêche suivante :

A Mgr GRANDIN, *à Ottawa.*

« Arpentage par townships impossible pour Saint-Albert. Il ruine et détruit la colonie. Mécontentement général. Voyez de suite le ministre de l'intérieur. »

Malheureusement notre ligne télégraphique était en désarroi. Le télégramme mit près de quinze jours pour parvenir à destination. Dans ces circonstances, nous crûmes bon à Saint-Albert de faire connaître au public la situation et les troubles dont le pays était menacé. J'envoyai à l'unique journal de la localité la note suivante, au nom de la population :

La colonie de Saint-Albert est aujourd'hui dans un état de véritable surexcitation et très mécontente de la manière injuste dont on semble vouloir la traiter. Les habitants de cette colonie ont occupé leurs terres depuis déjà bien des années, et même la plupart d'entre eux, dès avant l'annexion de ces territoires au Canada. Saint-Albert a été fondé en 1860 par la Mission catholique, laquelle réunit tout de suite autour d'elle un nombre considérable d'habitants. Aujourd'hui environ deux cents familles sont établies des deux côtés de la rivière Esturgeon sur un rayon de 6 ou 8 milles à l'est et de 6 milles à l'ouest. Ces familles sont pour la plupart des métis nés et élevés dans ce pays, lequel est certainement le leur à tous les titres : ils ont des droits incontestables à la terre, droits qui ont été concédés par l'Acte du Manitoba. De nouveaux colons parmi nous ont acheté des terres occupées longtemps avant l'annexion au Canada. Nous formons certainement la plus ancienne et jus-

qu'à présent la plus nombreuse colonie du district. Et maintenant on semble agir comme si nous n'existions pas. On veut nous traiter comme on a essayé de traiter le peuple du Manitoba avant les troubles de 1870. On ne veut pas reconnaître notre droit à un arpentage par rivière ; il faut nous contenter, nous dit-on, d'un arpentage par township. Un tel arrangement est à la fois injuste et absurde, car il serait la ruine de la colonie. Pas un des vieux colons qui ne fût témoin de la perte partielle ou totale de ses travaux et de ses améliorations ; dans bien des cas, deux, trois, quatre familles se trouveraient sur la même moitié ou sur le même quart de section, puisque, dans le système d'arpentage qu'on veut nous imposer, la rivière ne forme pas une limite. Notre population est paisible, calme, soumise, mais si elle était victime d'une semblable injustice, si les habitants devaient être traités comme un peuple conquis, s'ils ne recevaient pas, et ce, à titre de justice, ce qui a été accordé à Edmonton, à Prince-Albert et dans la province du Manitoba, ils protesteraient et ne céderaient qu'à la force ouverte.

Au nom et en faveur de la population de Saint-Albert,

H. LEDUC, prêtre, O. M. I.

Deux semaines, trois semaines se passèrent à attendre une dépêche d'Ottawa. Enfin doutant de la transmission de notre télégramme à Mgr GRANDIN à la capitale, doutant beaucoup plus encore de recevoir justice du ministre de l'intérieur, craignant de voir les choses aller de mal en pis, les habitants du pays résolurent de tenir une assemblée publique dans la maison d'école à Saint-Albert le lundi 8 janvier. Au jour et à l'heure indiqués, toute la population d'hommes de la colonie se réunit dans la salle désignée. Tout ce monde paraissait passablement excité et mécontent, et le sujet de toutes les conversations était l'arpentage des terres, l'injustice que le gouvernement allait consommer en refusant de reconnaître les droits des colons, les peines, les fatigues, les difficultés suppor-

tées par eux pour défricher, cultiver, améliorer leurs terres, etc., etc. Quelques-uns ne parlaient de rien moins que d'imiter la conduite des métis du Manitoba en 1870 et de repousser l'injustice par les armes. Sur ces entrefaites le R. P. Lestanc arriva providentiellement de Battleford à Saint-Albert. Lorsque la population fut réunie dans la maison d'école, on indiqua l'objet du meeting. On fit ressortir la nécessité de ne rien faire qui pût compromettre la cause de la colonie, mais en même temps l'urgence de prendre tous les moyens légaux pour éclairer nos gouvernants sur la situation et sur l'injustice criante dont nous étions menacés. L'assemblée nomma un président, et le R. P. Lestanc se vit appelé à l'honneur de remplir les fonctions de secrétaire. La discussion s'anima promptement ; chacun fit valoir ses droits, exprima ses motifs de plaintes et de mécontentement, puis on parla des moyens les plus sûrs, les plus efficaces à prendre. Enfin on en vint à la conclusion qui parut la plus convenable pour atteindre le but qu'on se proposait : obtenir prompte et entière justice. Il fut décidé que la population enverrait une délégation de deux membres au gouvernement d'Ottawa. M. B. Maloney, président du meeting, et moi fûmes nommés par acclamation. Une objection sérieuse se présenta alors tout naturellement : Mgr Grandin était déjà à Ottawa, Sa Grandeur ne pouvait-elle pas Elle-même prendre notre cause en main et la traiter tout de suite auprès du gouvernement? La majorité du meeting fut d'avis que la délégation devait partir quand même ; sûre qu'elle était de trouver dans Mgr Grandin un puissant auxiliaire, cette délégation, dans la pensée du meeting, recevrait ainsi l'appui de Sa Grandeur et apporterait de son côté un nouvel appoint aux affaires particulières que Mgr Grandin était allé traiter pour son diocèse et pour le bien du pays. Le R. P. Lestanc fut prié par l'assemblée de vouloir bien

consentir à mon départ et de prendre l'administration de la Mission Saint-Albert. Une souscription fut immédiatement ouverte, et la population, malgré sa pauvreté réelle, souscrivit généreusement une somme de 600 piastres, soit environ 3 000 francs, pour les frais de notre long voyage.

Quelques jours plus tard, nous recevions la lettre suivante :

Au R. P. H. LEDUC, O. M. I., *et à M.* B. MALONEY.

MESSIEURS,

Le comité nommé par les habitants de Saint-Albert, dans les territoires du Nord-Ouest, comité approuvé dans une assemblée publique à Edmonton et au fort Saskatchewan, dans les mêmes territoires, vous requiert de partir et de vous rendre à Ottawa afin de faire connaître au gouvernement de la Puissance du Canada le sujet de nos plaintes et les besoins de la population tels qu'ils sont exposés dans les documents ci-joints. Nous ne doutons nullement que c'est par manque d'informations dignes de foi que le gouvernement se montre prêt à commettre une grande injustice envers nous. Nous sommes persuadés que l'honorable sir John Macdonald, ministre de l'intérieur, est tout disposé à rendre pleine justice à tous les sujets de Sa Majesté, notre gracieuse souveraine. Nous sommes également convaincus qu'il nous reconnaîtra les mêmes droits, les mêmes privilèges que ceux récemment concédés à l'ancienne colonie de Prince-Albert et qu'il accueillera favorablement vos demandes.

Nous nous reposons, messieurs, sur votre zèle, votre dévouement à la cause commune. Vous saurez porter notre cause à la connaissance du gouvernement; vous saurez la défendre, et nous espérons un plein succès de votre délégation.

Signé, en faveur du comité :

W. CUST, président.
Sam. CUNNINGHAM, secrétaire.

Le samedi matin, 27 janvier, les anciens colons et les principaux habitants de Saint-Albert s'étaient donné rendez-vous à la Mission. Deux traîneaux d'hiver recevaient le dernier coup de main de la part de nos bons Frères ouvriers. Ils avaient été par eux disposés de la manière la plus confortable possible pour épargner des souffrances aux voyageurs. Un autre traîneau à l'usage du guide devait porter les provisions du voyage. Vers dix heures du matin vivres, ustensiles de cuisine, couvertures et fourrures pour servir de lits à chaque campement du soir, etc., etc., tout était ficelé, attaché ; les deux voyageurs, accompagnés des vœux et des sympathies de tous, prirent place chacun dans son étroit véhicule, et, le signal du départ donné, les délégués commencèrent leur long itinéraire vers la capitale du Canada. Il ne s'agissait de rien moins que de 600 milles à faire sur la neige avant d'arriver à la plus prochaine station du chemin de fer. Puis la locomotive devait, après cinq jours et cinq nuits, les faire arriver enfin à Ottawa.

Un peu après midi nous arrivions à Saint-Christophe, emplacement de notre moulin à farine, à planches et à bardeaux. Le R. P. Blanchet et les FF. Lambert et Avrillon nous donnèrent à dîner ; le soir du même jour nous couchions à Notre-Dame de Lourdes au fort Saskatchewan. Le lendemain dimanche, je passai toute la journée avec nos chrétiens de cette place. Nous eûmes office du matin, office du soir, et nous nous disposions à poursuivre notre route le lendemain, lorsque nous en fûmes empêchés, et par quoi ? Le journal de la localité va vous l'apprendre. Dans le numéro qni suivit notre départ, il publiait la lettre suivante :

Fort Saskatchwan, 20 janvier 1883.

Le R. P. Leduc et M. B. Maloney, délégués de Saint-Albert, sont arrivés dans notre colonie samedi soir. Ils ont passé le

dimanche avec nous ; ensemble nous nous sommes entretenus du but de leur voyage long, pénible et dispendieux, des besoins de nos localités, du développement que prennent nos colonies et des secours, de la protection que nous attendons du gouvernement. Les délégués se proposaient de repartir ce matin, mais nous les avons retenus afin d'ouvrir une souscription en leur faveur et de les aider, comme l'a fait Edmonton après Saint-Albert, à couvrir les frais d'un voyage entrepris généreusement dans un but de véritable utilité publique. En quelques heures MM. Fr. Lamoureux et J. Reid ont recueilli une somme de 100 piastres. Les délégués ont été chargés par nous de réclamer, auprès du gouvernement fédéral, la reconnaissance de nos droits à une préemption de 160 acres à une piastre l'acre, et l'ouverture d'un Bureau des terres dans notre localité.

Agréez, monsieur le rédacteur, etc.

P. Heiminck.

Le mardi 30, nous nous remettions en route. La neige était épaisse ; elle nous parut toujours plus abondante à mesure que nous avançâmes vers l'est. C'était un travail véritablement dur que celui que nous avions à faire chaque soir pour déblayer cette couche de 2 pieds et pour préparer notre campement. De temps en temps nous avions la chance de rencontrer une maison, un charretier. Le 31, nous campâmes chez un ancien officier de la baie d'Hudson, protestant, mais ami de nos Missions et des Pères Oblats. Nous étions à peine installés dans sa maison qu'une douzaine de sauvages vinrent me trouver, heureux, me dirent-ils, de rencontrer un prêtre et de pouvoir prier avec lui. Je demandai alors la permission de rester seul avec eux. Plusieurs n'avaient point vu le prêtre depuis deux ans. Je leur fis une courte instruction, leur rappelant les principales vérités de notre sainte religion, je récitai le cha-

pelet et baptisai deux enfants. Ensuite je me mis dans un coin de la salle et les appelai les uns après les autres pour les confesser. Parmi eux se rencontrait une femme âgée d'environ cinquante ans qui me dit n'avoir pas encore reçu le baptême. Elle me parut heureusement assez instruite des mystères de notre foi, je la préparai donc de mon mieux à la grâce insigne qu'elle sollicitait ardemment, et j'eus la consolation de la baptiser. Le matin, pendant que les hommes dormaient encore, je pus offrir l'adorable Sacrifice, bonheur dont j'allais forcément être privé pendant plusieurs jours.

Le 1er février, nous fîmes à la lettre une marche forcée, et nous arrivâmes à la nuit déjà bien avancée au lac la Selle. Mes hommes allèrent demander l'hospitalité au fermier du gouvernement pour les sauvages, et moi à un métis catholique, chez qui je fus cordialement reçu. Ceci me rappelle une histoire. Il y a seize ans, alors que les Pères étaient encore les seuls policemen du pays, je fus avec le R. P. André à la recherche d'une jeune femme qui avait abandonné son mari. Pour la forcer de revenir à son domicile, nous dûmes avoir recours aux arguments extrêmes, et nous menaçâmes la coupable de lui couper les cheveux, si elle s'obstinait dans sa révolte. Bref, il fallut en venir à un commencement d'exécution pour la décider à nous suivre et à retourner auprès de son mari. Or c'est chez cette même femme que je recevais l'hospitalité ce soir. Elle s'est montrée bien reconnaissante du service rendu autrefois ; je caressai ses petits enfants, et le lendemain matin je célébrai la sainte messe dans sa maison, messe à laquelle assista toute la famille dans de grands sentiments de piété et de reconnaissance.

Le 3 et le 4 nous marchâmes toute la journée et une grande partie de la nuit. Nous campâmes à l'abri d'une pauvre touffe de saules ; le froid fut des plus intenses, le

thermomètre devait être descendu à 40 degrés Réaumur. Le samedi soir, à onze heures trois quarts, nous frappions à la porte du R. P. Fafard, au lac Grenouille, réserve des sauvages de la nation des Cris. Le cher Père ne s'attendait à rien moins qu'à une pareille visite ; en rien de temps tout fut en mouvement dans sa solitude où je fus on ne peut plus agréablement surpris de rencontrer les chers Pères Legoff et Mérer, venus l'un et l'autre de leurs Missions respectives pour se confesser, ce qu'ils s'efforcent de faire autant que possible une fois chaque mois. C'est pour eux chaque fois un voyage de près de 100 milles. Le lendemain dimanche, j'examinai les travaux exécutés par le R. P. Fafard, qui vient de fonder cette Mission ; je fus heureux au-delà de toute expression de voir la maison-chapelle pleine de sauvages à la messe et à l'office du soir. Le P. Fafard m'invita à adresser la parole à ses chers néophytes. Je le fis de grand cœur et encourageai ces chers Indiens à garder fidèlement la foi, à aimer notre sainte religion, à s'approcher fidèlement et fréquemment des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Le soir, je m'adressai aux infidèles, que je pressai d'obéir à la voix du bon Dieu, à la voix de leur Père, et je les exhortai à se préparer au baptême. Cette jeune et nouvelle Mission prospère, grâce au zèle du pasteur. Les bons PP. Legoff et Mérer ne se ménagent point non plus, le premier, chez les Montagnais du lac Froid ; le second : chez les Cris du Lac en long. Le bien se fait et le Missionnaire ne se plaint point de ses privations, dont on ne peut se faire une idée si l'on n'a passé soi-même par cette rude épreuve.

Le 5, à deux ou trois heures de nuit nous arrivions au fort Pitt chez l'excellent P. Bourgine. Ce cher Père est seul dans cette Mission. Rudement éprouvé par la maladie, il est là en compagnie du bon Frère Gérente. Son

ministère est bien restreint ; il vit dans la solitude, comme un modèle de patience, de résignation et de piété ; de temps en temps il reçoit la visite soit du P. Fafard, soit du P. Mérer, et il soigne de son mieux les catholiques de sa Mission.

Nous franchîmes en trois jours la distance qui sépare le fort Pitt de Battleford. Ces trois jours furent pénibles pour les voyageurs et pour nos bêtes de somme. Le temps se tint au froid, le vent ne discontinua point, la neige était épaisse, et nos pauvres chevaux n'avaient d'autre ressource pendant la nuit que de piocher avec le pied pour découvrir l'herbe desséchée et gelée qui faisait toute leur nourriture. Pendant vingt-quatre jours ces excellentes bêtes ont résisté à la fatigue et nous ont enfin rendus à Qu'Appelle, où nous avons pris le chemin de fer pour Saint-Boniface et Winnipeg.

Le jeudi 8, la nuit nous surprit à 15 milles de Battleford. Quoi qu'il en soit, nous essayerons de nous rendre. Il est près de minuit quand nous frappons à la porte de la cabane du R. P. Bigonesse. C'est un chantier de 10 pieds de large sur 20 de long et à peine 8 de haut, recouvert en foin et en terre. Là j'ai la chance de rencontrer le R. P. Cochin, de la réserve voisine ; M. Gonot, postulant convers, et M. Gareau, junioriste. Mon collègue, notre guide et moi trouvons difficilement où nous loger. Pas un pouce de terrain qui ne soit occupé ; nous nous installons donc de notre mieux sur le plancher ; pour moi, je couche sous la table, où du moins ma tête est à l'abri. Nos chevaux sont fatigués, nos personnes ne le sont guère moins, nous décrétons donc un jour de repos et le lendemain j'ai le bonheur de passer la journée avec les bons Pères Bigonesse et Cochin. Le P. Bigonesse est très aimé de la population mêlée de Battleford ; il est le digne successeur du si regretté P. Hert, sur la tombe

duquel je vais prier, profondément ému au souvenir de ma dernière entrevue avec ce cher défunt, laquelle eut lieu quelques jours seulement avant l'accident qui nous l'enleva; je suis plein de la pensée de ses vertus sacerdotales et religieuses. Le P. Cochin, qui débute dans l'exercice du saint ministère, réussit très bien, lui aussi, dans sa réserve de Sainte-Angèle. Qu'il continue ainsi, et il deviendra un bon missionnaire, un vrai Oblat de Marie Immaculée.

Le samedi, 10, je fais mes adieux aux Pères et à leurs postulants et nous repartons pour Carlton. Je donnai à M. Gonot l'espoir de se rendre au printemps à Saint-Albert pour y commencer son noviciat. Le bon Dieu en a disposé autrement. Ce dévoué jeune homme partait ce matin-là même pour la mission Sainte-Angèle à 30 milles de Battleford. Malheureusement il crut qu'il pouvait sans danger prendre les devants sur son guide. Il se perdit et ne fut retrouvé que trois jours plus tard, les pieds gelés et bien affaibli par la marche et par le jeûne. Quelques jours plus tard il expirait à Battleford et allait recevoir du juste Juge la récompense de son dévouement, de sa bonne volonté : *Pax hominibus bonæ voluntatis.*

De Battleford à Carlton, étant forcément obligés de prendre le chemin qui longe la Saskatchewan sur le côté sud de cette rivière, nulle autre voie n'ayant été frayée, nous dûmes allonger notre route de près de 40 milles. Pendant quatre jours nous voyageâmes presque tout le temps en pleine prairie, en plein désert. Ce fut la partie la plus pénible du voyage, à raison du vent violent et du froid intense. Pour la première fois depuis vingt ans que je suis dans le Nord, nous avions une tente et un petit poêle de tôle avec nous. C'est tout un ouvrage, un travail pénible de monter cette tente le soir dans la neige, par un froid variant de 30 à 45 degrés.

Mais, cette opération faite, on jouit d'un confortable relatif qui n'est pas à dédaigner dans ces immenses espaces. J'eus même le bonheur de pouvoir offrir plusieurs fois le saint Sacrifice, grâce à cet abri, lorsque toutefois la violence du vent ne menaçait pas de renverser et la tente et l'autel improvisé. Le 13 au soir, nous arrivions au fort Carlton, poste de la Compagnie de la baie d'Hudson. L'officier en charge mit immédiatement une chambre à notre disposition, et nous pûmes retrouver des forces dans un sommeil calme, prolongé et réparateur.

Mercredi, 14 février, à deux heures après midi, nous arrivons à la Mission du Sacré-Cœur, au lac Canard, autrement dit Stobart. Le cher Père Touze, en charge de cette Mission, peut à peine en croire ses yeux en nous voyant. De mon côté je suis tout surpris et bien heureux de rencontrer avec le R. P. Touze le bon Père Bonald qui vient d'arriver du lac Pélican après quinze jours d'un rude voyage à la raquette. Nous nous communiquons les nouvelles à la hâte. Le cher Père Touze semble fort heureux dans la belle Mission si pleine d'avenir, dont il est chargé. Nous sommes en carême, les gens arrivent pour la prière, le P. Bonald prêche, et je donne la bénédiction du saint Sacrement. Pendant ce temps-là le P. Touze nous fait préparer à dîner, puis je pars pour aller surprendre les RR. PP. Fourmond et Vegreville à Grandin, où je passe la nuit. Le P. Fourmond est toujours l'homme du zèle par excellence, il a maintenant une école florissante, dirigée par une excellente Canadienne, Mlle Dorval, toute dévouée à son œuvre et au bien de la Mission. J'ai la douleur de trouver le cher Père Vegreville souffrant, malade même. Il se plaint d'un commencement de rhumatisme inflammatoire, cruelle maladie que je connais par expérience. Le R. P. André,

Supérieur du district de Carlton, est malheureusement absent. Il m'est impossible de me rendre jusqu'au Prince-Albert ; ce serait un retard de trois jours, le Parlement d'Ottawa est en session : nous avons hâte d'arriver pour presser les affaires dont la confiance de notre population de l'extrême Ouest nous a chargés.

Le jeudi, 15, nous partons pour la mission de Qu'Appelle. Nous allons bientôt quitter le diocèse de Saint-Albert pour entrer dans l'archidiocèse de Saint-Boniface. Le soir nous campons dans une écurie abandonnée, construite autrefois par les contracteurs de la poste. Disons le mot : la crainte d'avoir encore à déblayer la neige et préparer le campement nous fait choisir cette bicoque pour y passer la nuit ; nous expions chèrement notre manque de courage : la fumée du foyer nous aveugle et, pendant cette triste nuit, le froid, entrant par toutes les issues,nous pénètre de toutes parts.

Le 17 au matin, 17 février ! jour bien cher à tout cœur d'Oblat. La Congrégation est en fête aujourd'hui et célèbre le 57e anniversaire de son approbation par le Pape Léon XII de glorieuse mémoire. Ma première pensée au réveil est de m'unir d'intention à la famille et de célébrer, moi aussi, le mieux possible cet anniversaire béni qui est celui de mon Oblation. Il y a déjà de cela vingt et un ans. Notre révérendissime et bien-aimé Père Général actuel présidait pour la première fois depuis son élection la renovation solennelle des vœux, et recevait les serments d'une demi-douzaine de nouveaux Oblats au scolasticat de Montolivet à Marseille. Ce que j'eus le bonheur de faire alors, je le ratifierai aujourd'hui de tout mon cœur. Je suis seul, il est vrai, je n'ai pour compagnon qu'un bon Irlandais catholique qui dort de son mieux en attendant le déjeuner et le moment du départ, et un excellent métis dans les veines duquel coule du sang de huit

nations ou tribus différentes. Notre tente est montée dans la prairie entre Carlton et Qu'Appelle. Tout autour de nous un vrai désert couvert d'une neige épaisse ; pour abriter la tente contre la fureur du vent, quelques trembles, quelques saules dépouillés de leurs feuilles et cachés sous le givre. Je tenterai l'impossible néanmoins pour célébrer aujourd'hui le saint Sacrifice. Le guide allume le feu, je cède la moitié de la tente à mon collègue qui dort de tout son cœur. Une peau de buffle suspendue entre lui et mon autel portatif me laisse un petit espace réservé. La caisse aux provisions de voyage est placée dans cet appartement improvisé ; mes couvertures pliées en huit sont posées sur cette caisse, et sur les couvertures j'installe ma cassette-chapelle. Elle mesure 24 pouces de long sur 12 pouces de large : ce sera un autel pouvant rigoureusement fournir place à mon calice et à mon missel. Une peau d'ours me sert de tapis. Enfin je revêts les ornements sacrés, et je commence l'adorable Sacrifice. Je prie de tout mon cœur pour la famille, pour son chef vénéré, pour mes Frères répandus sur toute la surface du globe, pour ceux que la persécution a chassés de nos communautés ; je tâche de n'oublier aucun des membres, aucun des besoins de notre chère Congrégation. Je prie surtout pour ceux des nôtres, soit de Saint-Albert, soit du Mackenzie, soit de nos autres Missions qui, se trouvant eux aussi seuls en voyage, n'ont peut-être pas le bonheur de pouvoir célébrer. A la communion de tout cœur je renouvelle mes vœux, remerciant le bon Dieu de ces vingt et une années d'oblation : *Domine, non sum dignus!!!* et je me nourris de la chair adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ, priant Marie, notre Immaculée Mère, de suppléer à mon manque de préparation, de foi et d'amour.

Mais il faut penser à continuer notre voyaye. Le dé-

jeuner servi, nous nous mettons à table, ou plutôt nous nous accroupissons, assis sur nos talons le plus près du feu qu'il nous est possible, et nous prenons le repas du matin. Quelques minutes plus tard nos courageuses montures, qui ont dû, comme d'habitude, se contenter pendant la nuit de l'herbe desséchée qu'elles ont pu arracher de dessous la neige, nous emportent au petit trot, toujours dans la direction de l'est. A midi nous passons Humbolt, station du télégraphe. L'opérateur nous apprend que la veille au soir et le matin du jour même on s'est informé d'Edmonton si nous étions passés. Il expédie tout de suite une dépêche pour annoncer à la population de Saint-Albert que nous sommes arrivés sains et saufs jusque-là. Mais nous sommes toujours loin de la ligne ferrée, nous voyagerons cinq jours encore avant de parvenir à la station.

Le temps se maintient au froid, et nos chevaux menacent de ne pouvoir achever la route. Il faut les ménager davantage, ralentir la marche, faire de moins fortes journées. Enfin le mercredi, 21 février, à huit heures du soir, nous frappons à la porte du R. P. Hugonard au lac Qu'Appelle. Nous sommes hors du diocèse de Saint-Albert, et nous entrons sous la juridiction de Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface. Le bon Père Hugonard est seul à la Mission, ses deux compagnons, les RR. PP. Decorby et Saint-Germain sont en voyage, et parcourent le district, portant partout la bonne nouvelle de l'Évangile dans les nombreuses réserves de sauvages des environs et dans les hivernements de la montagne du Bois. Nous sommes reçus à Qu'Appelle de la façon la plus fraternelle, nous prolongeons bien avant dans la nuit la communication des nouvelles de la famille, des Missions, etc. C'est la première fois que le P. Hugonard et moi nous nous rencontrons, aussi nous faisons ample connaissance avant

d'aller prendre un sommeil qui doit nous refaire un peu de la fatigue du jour.

Jeudi 22. — Il estmidi, nous avons pris part au festin que le cher Père HUGONARD a voulu nous préparer ; nous allons repartir; dans quelques heures nous serons à la station du chemin de fer. Le bon Père DECORBY, mon ancien compagnon de noviciat, arrive juste au moment de notre départ. J'ai eu le bonheur de le voir ainsi quelques instants, assez pour nous rémémorer tous les anciens souvenirs de l'Osier, de Marseille et d'Autun. Le soir, nous sommes à la station : il est environ six heures de l'après-midi. Nous allons à l'hôtel, et nous attendons le train pour dix heures et demi du soir. Malheureusement la journée a été affreuse : la neige, la poudrerie, rien n'a manqué ; que s'ensuit-il ? C'est que la ligne ferrée est bloquée ; des bancs de neige effrayants empêchent la marche du train. Il nous faudra attendre trente heures avant de partir par le chemin de fer que nous sommes venus chercher à 600 milles et que nous atteignons enfin vingt-huit jours après notre départ de Saint-Albert.

Samedi 23. — Le jour nous surprend emportés à toute vapeur vers la province du Manitoba. Il n'y a pas encore trois ans que je faisais ce trajet lentement, péniblement, avec des bœufs attelés à de misérables charrettes. Que les temps sont changés ! Nous voyons maintenant de chaque côté de la ligne des villes et des villages qui ont surgi comme par enchantement. Nous dînons à Brandon, ville de 5000 à 6000 âmes, comptant deux années d'existence seulement. Plus loin, c'est le Portage ; il pouvait avoir une population de 300 âmes à mon dernier voyage en 1879, aujourd'hui il doit compter de 800 à 1 000 habitants. Enfin c'est Winnipeg, la capitale du Manitoba. Je me rappelle l'avoir vue comptant à peine

150 âmes et formant un village d'une trentaine de maisons jetées çà et là, sans ordre et sans symétrie. Aujourd'hui c'est une des villes les plus commerçantes de l'Amérique du Nord ; elle a atteint en quelques années une population de 25 000 habitants, elle est l'entrepôt de tout le commerce des vastes territoires de l'Ouest. Le soir, j'étais chez nos Pères de Sainte-Marie, j'admirais la magnifique église qu'ils ont fait récemment construire, j'écoutais avec bonheur le récit du bien opéré par eux sous la paternelle direction de Mgr TACHÉ. Déjà une seule église catholique ne suffit plus, Sa Grâce Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface vient d'en ouvrir une seconde, à l'extrémité opposée de la ville ; elle est dédiée à l'Immaculée Conception et confiée au R. P. LEBRET. Après une agréable soirée passée avec les RR. PP. LAVOIE, BAUDIN et LEBRET à Sainte-Marie, après une nuit d'un sommeil réparateur, après la célébration de l'auguste Sacrifice le lendemain dimanche, je traversai de bonne heure la rivière Rouge, j'arrivais à Saint-Boniface pour y recevoir la bénédiction de Mgr TACHÉ, chez qui je recevais comme toujours la plus affectueuse, la plus gracieuse hospitalité. Les RR. PP. TISSOT et MAISONNEUVE, anciens et dévoués Missionnaires de l'Ouest, habitent toujours sous le toit hospitalier de Sa Grâce Mgr l'Archevêque. Inutile de dire combien je fus heureux de revoir ces Pères qui ont tant travaillé pour nos missions du Nord, soit à l'île à la Crosse, soit au lac Labiche, soit à Saint-Albert.

Pendant les trois jours que je passai à Saint-Boniface, Mgr TACHÉ voulut bien prendre un grand intérêt à l'objet de notre délégation. Sa Grâce veut bien nous indiquer les moyens à prendre pour assurer le succès de notre mission auprès du gouvernement. Elle nous aplanit bien des difficultés, des obstacles, par ses conseils et ses lumières.

J'ai visité le magnifique collège tout récemment bâti par Mgr TACHÉ. C'est un des plus beaux monuments du Manitoba ; le personnel enseignant est au complet, les élèves sont nombreux, l'œuvre prospère, mais le bon Dieu seul connaît ce qu'il en a coûté de peines, de difficultés, d'énergie à Monseigneur de Saint-Boniface, pour arriver à ce résultat. M. Cherrier, supérieur du collège, ainsi que MM. les ecclésiastiques, ses zélés collaborateurs, se montrèrent pleins d'une exquise bienveillance envers moi, et je passai dans leur société de bien agréables moments. Avant de partir pour Ottawa je fis aussi une visite à la communauté, à l'hôpital et au pensionnat des Sœurs de Charité. La supérieure actuelle est une des fondatrices de la communauté des Sœurs de Saint-Albert. Revenue du Nord pour cause de maladie, elle est maintenant à la tête de la maison vicariale de sa communauté à Saint-Boniface. Là aussi tout a grandi, la communauté est nombreuse, et de nouvelles bâtisses, plus en rapport avec l'importance des Œuvres, sont en voie de construction. Mgr TACHÉ a la consolation de voir chez ces excellentes Sœurs un pensionnat nombreux et prospère où sont élevées les jeunes filles de Saint-Boniface.

Le 1er mars, à sept heures et demie du matin, mon collègue et moi prenons place dans le train, et bientôt nous sommes emportés à toute vapeur vers la capitale du gouvernement. Nous quittons la province du Manitoba ; jour et nuit nous voyageons vers l'est, nous traversons les États du Dakota, du Minnesota, du Wisconsin, de l'Illinois, du Michigan, puis nous quittons les États-Unis pour rentrer dans le Canada par l'Ontario. Nous saluons en passant Miniapolis, Chicago, Détroit, Toronto. Un moment d'arrêt dans cette dernière ville nous permet d'aller présenter nos hommages à Mgr Lynch, une des gloires de l'épiscopat canadien. Enfin le lundi soir,

5 mars, nous arrivons à Ottawa. Nous voici au terme de notre voyage, mais non au bout de nos difficultés, qui ne font à bien dire que commencer. Nous prenons à la station une voiture qui doit nous conduire à nos logements respectifs. Nous saluons en passant les riches et magnifiques bâtiments du Parlement, où nous aurons bientôt à nous fatiguer, tantôt après un député, tantôt après un sénateur, jugés favorables à notre cause ; d'autres fois nous ferons patiemment antichambre à la porte d'un ministre souvent inabordable, et dont il faudra emporter d'assaut une audience. Le conducteur dépose mon collègue à l'hôtel Saint-Laurent, à égale distance du Parlement et du collège Saint-Joseph où je vais demander l'hospitalité à nos Pères. Ce collège me rappelle de bien doux souvenirs : c'est là que j'ai reçu l'onction sacerdotale en 1864 ; c'est là que, le jour de l'Immaculée-Conception, je montai pour la première fois au saint autel. C'est de là que je partais au printemps suivant, 1865, pour la rivière Rouge et ensuite pour les territoires du Nord-Ouest.

Le R. P. Tabaret, supérieur du collège, a droit avant tout à l'expression de ma vive reconnaissance. Il est pour moi un excellent père, tout dévoué à nos œuvres, et il s'emploiera de tout son pouvoir à faciliter le succès de la mission de Mgr Grandin, et a assurer le succès aussi de la mission qui nous a été confiée, à Mgr Maloney et à moi, par la population de Saint-Albert, d'Edmonton et du Fort Saskatchewan. J'ai retrouvé avec bonheur, au collège d'Ottawa, l'excellent Père Mangin, mon ancien professeur de morale au scolasticat d'Autun, et plusieurs de mes anciens compagnons de noviciat ou de scolasticat... J'étais à peine descendu au collège, que Mgr Grandin y arrivait de l'évêché où Sa Grandeur goûte chez Mgr Duhamel, évêque d'Ottawa, les joies de la plus aimable hospitalité. Mgr Grandin avait reçu le matin même de ce jour une dé-

pêche lui annonçant l'arrivée de la délégation de Saint-Albert. Après la bénédiction et l'accolade paternelle de Monseigneur, après quelques détails rapides sur notre voyage, les nouvelles générales de nos Missions de l'Ouest, l'état de santé de tous, etc., nous nous mîmes tout de suite à la question des affaires. Monseigneur n'a point cessé depuis son arrivée dans la capitale de négocier avec le gouvernement. Sa Grandeur est en relation avec plusieurs ministres, avec bon nombre de députés et de sénateurs; Elle a la sympathie de tous, partout Elle a reçu les plus belles promesses. Le ministre de l'intérieur, premier ministre, a manifesté sa volonté que Monseigneur de Saint-Albert ne s'en retourne que pleinement satisfait. Mais il faut plus que des promesses, il faut plus que des paroles : *verba volant;* il faut des actes, des écrits authentiques : *scripta manent.* Puis je viens de l'extrême Ouest avec des pétitions sérieuses, des droits considérables à faire valoir. Quelques-unes de nos pétitions sont de tout point conformes avec celles de Monseigneur; d'autres sont toutes différentes, mais pour le bien du diocèse comme pour celui des territoires en général. Notre délégation appuiera ainsi les demandes de Monseigneur, et Monseigneur appuiera puissamment les nôtres en les confirmant par sa présence, par son autorité, en nous mettant tout de suite en relation avec les personnages influents avec lesquels il a déjà traité.

Le lendemain de notre arrivée, 6 mars, la journée est employée à mettre en ordre nos pétitions, à disposer notre plan de campagne, etc. Le jour suivant, les deux délégués, guidés par l'Honorable M. Royal, député de Saint-Boniface, obtiennent une audience de l'Honorable Mac Pherson agissant comme ministre de l'intérieur. Nous exposons de vive voix les plaintes et les justes réclamations de nos commettants; nous montrons, carte du pays

en main, l'injustice qu'on veut commettre envers la colonie de Saint-Albert, nous exposons les besoins de la place et la nécessité d'avoir au plus tôt un bureau des terres et un bureau d'enregistrement. M. le ministre nous écoute favorablement ; il fait néanmoins des objections que nous pouvons aisément résoudre ; bref, il nous promet ample satisfaction. L'Honorable M. Royal fait alors observer qu'une réponse par écrit à nos demandes doit être par nous portée à la colonie de Saint-Albert, d'Edmonton et du Fort Saskatchewan. « Que les délégués m'adressent un mémorandum de leurs réclamations, répond l'honorable ministre, et j'y répondrai par écrit. » Nous remercions, nous saluons Son Honneur et nous nous retirons, ne pouvant espérer ni désirer davantage d'une première entrevue. Mais, en fin de compte, nous n'avons encore que de l'eau bénite de cour. Il faut battre le fer tant qu'il est chaud. Bientôt mon collègue et moi adressâmes au ministère le long document suivant, précédé de la lettre y annexée :

A l'Honorable D.-L. MAC-PHERSON, *pro.-ministre de l'intérieur, à Ottawa.*

Monsieur,

Nous soussignés, délégués par les habitants de Saint-Albert, d'Edmonton et du Fort Saskatchewan, et nommés par eux pour venir à Ottawa exposer leurs demandes et leurs griefs au gouvernement de la Puissance, avons l'honneur de vous adresser ci-inclus un mémorandum indiquant sommairement lesdits griefs et demandes.

Dans l'entrevue que vous avez eu la bonté de nous accorder le 7 du courant, vous avez écouté favorablement nos requêtes, et nous avons été heureux d'apprendre que pleine et entière satisfaction serait accordée par le gouvernement à la population que nous représentons.

Nous vous serions maintenant extrêmement obligés si cette assurance nous était donnée par écrit.

Nous avons l'honneur d'être, monsieur le ministre, vos très obéissants serviteurs.

H. LEDUC, prêtre, O. M. I., délégué de Saint-Albert.
P. MALONEY, codélégué.

A l'Honorable P.-L. MAC-PHERSON, *pro.-ministre de l'intérieur, à Ottawa.*

Les habitants de Saint-Albert, dans les territoires du Nord-Ouest, prient le gouvernement de vouloir bien prendre en considération l'établissement par eux d'une large et florissante colonie, sur la rivière Esturgeon, à 9 milles d'Edmonton, dans le district d'Alberta, territoires du Nord-Ouest. En 1861, Mgr l'archevêque A. TACHÉ choisit cette localité pour la fondation d'une mission catholique, et l'année suivante, des bâtisses furent élevées et de nombreux colons se fixèrent autour de la Mission. Quelques années plus tard, bien des familles s'étaient déjà établies là, avaient choisi une terre et l'avaient cultivée. A l'époque de l'annexion au Canada, Saint-Albert comptait déjà une population de près de 900 âmes. Deux fois décimée par la petite vérole en 1870, la colonie cependant reprit bientôt le dessus et devint même plus florissante qu'avant la terrible épidémie. De nouveaux colons sont venus parmi nous, ils ont pris des terres ou acheté celles déjà occupées, et Saint-Albert est plus prospère que jamais.

Les colons attendaient patiemment l'arpentage particulier de leurs terres, ils espéraient que leurs droits seraient reconnus, et voilà qu'en décembre dernier on leur annonce qu'ils doivent se contenter d'un arpentage par townships.

Cet arpentage ne serait rien moins que la ruine et la destruction de la colonie, établie de chaque côté de la rivière et sur les bords du lac. Pour être plus à portée de l'église et de l'école, les colons ont bâti à proximité les uns des autres, prenant des terres étroites, mais réclamant toujours deux milles de profondeur, comme la chose a du reste été accordée

au Manitoba et au Prince-Albert. Voudrait-on maintenant les obliger au système général d'arpentage ? Ils se trouvent alors sept, huit, neuf ou dix sur la même section, perdent le fruit de leurs travaux, de leurs améliorations : c'est un désordre, un bouleversement complet. C'est pourquoi :

I

Les habitants de Saint-Albert demandent, par l'entremise de leurs délégués, au gouvernement de la Puissance, qu'on leur accorde un arpentage par rivière, avec 2 milles de profondeur, comme au Manitoba et au Prince-Albert.

II

Ayant occupé leurs terres depuis longtemps et même avant l'annexion des territoires au Canada, ils requièrent la reconnaissance de leurs droits et l'émission de lettres patentes.

III

Les colons de Saint-Albert, d'Edmonton et du Fort Saskatchewan pétitionnent pour que l'arpentage par rivière soit étendu depuis Edmonton jusqu'au Fort Saskatchewan inclusivement, là aussi, avec 2 milles de profondeur à partir de la rivière, comme la chose a été concédée sur la rivière Rouge et sur l'Assiniboine. Au cas où la terre comprise dans ces deux milles de profondeur serait déjà occupée de bonne foi par quelque colon avant l'arpentage, qu'un mille seulement de profondeur soit concédé, mais avec privilège de prendre ailleurs une préemption de 160 acres sur les terres du gouvernement.

IV

Qu'un bureau des terres soit immédiatement ouvert à Edmonton ou dans les environs, afin que les colons puissent tout de suite y faire reconnaître leur établissement et leur préemption ; afin aussi que les Patentes des terres puissent être rédigées tout de suite là où les conditions exigées par l'Acte des terres ont été remplies.

V

Que les terres occupées de bonne foi, avant qu'aucun arpentage n'ait été fait par le gouvernement, et par conséquent, qu'il fût possible de connaître les sections réservées ou non, soient reconnues propriété des occupants et qu'en aucun cas ces premiers occupants ne soient obligés de payer plus au gouvernement que ce qui aurait été exigé par l'Acte des terres ayant vigueur au moment de la prise de possession; que les lois subséquentes relatives aux préemptions n'aient pas d'effet rétroactif.

VI

Le Nord-Ouest étant le plus vaste territoire du Canada, la législature du Parlement ayant à s'occuper chaque année davantage de ce même territoire, nous demandons qu'un député à la Chambre des communes soit nommé par chacun des grands districts de l'Ouest.

VII

Que les impôts sur le bois de construction et tout autre bois de la Couronne soient diminués. Que le bois sec pour chauffage soit exempt de toute charge, et que les licences exigées par le gouvernement pour pouvoir couper du bois sur les terres de la Couronne ne soient pas refusées, par l'agent du bois, lorsque la personne faisant application pour telle licence, offre de remplir toutes les conditions requises par la loi.

VIII

Outre le bureau des terres requis à Edmonton, qu'un officier d'enregistrement soit légalement établi dans la même localité.

IX

Le chemin reliant Saint-Albert à Edmonton est un chemin public en usage depuis bien des années. Il est bordé de clôtures et d'établissements d'un bout à l'autre et ne peut être changé sans trouble et mécontentement. C'est pourquoi le gouvernement est respectueusement prié de ne pas tou-

cher à cette route, ou du moins de la respecter autant que possible.

X

Les habitants de Saint-Albert sont, pour la plupart, des métis français ou anglais, nés dans ces territoires du Nord-Ouest, ou dans la province du Manitoba. Avant l'annexion, ils étaient les copossesseurs naturels de la terre avec les sauvages. Un traité a été conclu avec ces derniers pour éteindre leurs droits, mais les métis de ces territoires n'ont encore reçu aucune compensation, et pourtant ils sont sur le même pied, en fait de droits, que les métis du Manitoba. Ils demandent donc, par l'entremise de leurs délégués à Ottawa, que l'Acte du Manitoba, relatif aux droits des métis et de leurs enfants nés avant l'annexion, soit étendu à ces territoires du Nord-Ouest.

H. Leduc, prêtre, o. m. i., délégué de Saint-Albert, etc.
D. Maloney, codélégué.

En résumé, nous avons donc été chargés de demander au gouvernement :

1° Arpentage spécial pour Saint-Albert avec 2 milles de profondeur concédés aux terres occupées par nos anciens colons;

2° La concession gratuite de ces terres et l'émission de lettres patentes à cet effet;

3° Les mêmes concessions ou à peu près pour Edmonton et le Fort Saskatchewan. Pour tous, le droit reconnu à une préemption de 160 acres;

4° L'ouverture d'un bureau des terres;

5° Le prix de préemption réduit au prix fixé par la loi à l'époque de l'établissement du colon, et non au prix plus élevé fixé par des lois subséquentes;

6° Le droit de représentation à la Chambre;

7° Abolition de certains impôts sur le bois, diminution d'autres impôts sur la même matière;

8° Ouverture d'un bureau d'enregistrement;

9° Conservation du chemin public entre Saint-Albert et Edmonton;

10° Enfin droits spéciaux des métis et de leurs enfants à une concession spéciale de terres dans les territoires du Nord-Ouest.

Depuis trois semaines d'attente notre *memorandum* est au ministère. Les vacances de Pâques ont retardé les négociations, mais nous les avons reprises aussi vite que possible, et mercredi de la semaine dernière nous avions une nouvelle entrevue avec le ministre de l'intérieur. Nous allions respectueusement demander, accompagnés de l'Honorable J. Royal, député, et de l'Honorable Caron, ministre de la milice, la réponse écrite à toutes nos demandes et pétitions. On nous assura de nouveau que nous serions entièrement satisfaits, qu'on s'occupait activement de l'objet de notre délégation, que le travail de la réponse, faite article par article et par écrit, à notre mémorandum était déjà bien avancée; que d'ici à quelques jours elle me serait adressée. Hier encore je retournai à la charge et j'ai su par M. Royal que la chose marchait au gré de nos désirs, lentement, mais sûrement.

J'ai profité des vacances de la Chambre pour passer la semaine Sainte chez nos Pères à Montréal, où Mgr GRANDIN m'envoyait avec la mission de faire partir le Père GASTÉ, novice, pour Winnipeg et Saint-Albert, ainsi qu'un jeune postulant portugais. Le mardi soir, les deux voyageurs prenaient le chemin de fer et se rendaient pour la belle fête de Pâques à Saint-Boniface. Ils sont aujourd'hui en pleine prairie, entre Winnipeg et Saint-Albert; ils ont pour guide le même excellent jeune homme qui nous a conduits, mon collègue et moi, de Saint-Albert à Winnipeg cet hiver. Il devait nous ramener nous-mêmes,

mais n'ayant pas achevé notre mission à Ottawa, ne pouvant le faire attendre au-delà du temps convenu, Mgr GRANDIN nous a fait remplacer par le R. P. GASTÉ et son compagnon. J'ai eu le bonheur de prendre part à toutes les cérémonies de la grande semaine dans la belle église de Saint-Pierre, desservie par nos Pères. Qu'il est beau, fécond, consolant le ministère des Oblats à Montréal! Quel touchant spectacle que celui de cette foule de chrétiens qui, tous les jours, au nombre de 5 à 6 000, venaient assister aux offices divins, se presser au pied de la chaire pour recevoir avec une sainte avidité le pain de la parole de Dieu; assiéger les confessionnaux et s'asseoir en masse à la Table sainte! Que dire aussi de notre noviciat de Lachine, si régulier, si édifiant? J'ai pu aller me recueillir quelques heures auprès du R. P. BOISRAMÉ et de sa pieuse communauté.

Je profitai de mon séjour à Montréal pour faire quelques achats importants pour nos missions de l'Ouest, j'allai aussi rendre visite à la maison mère des Sœurs de Charité, dites Sœurs Grises de Montréal, lesquelles se dévouent depuis tant d'années au service des Missions de Saint-Boniface, de Saint-Albert et du Mackenzie, puis je repris le chemin d'Ottawa.

Pendant ce temps Mgr GRANDIN avait travaillé sans relâche au succès de sa mission et à celle des délégués. Il fut obligé de s'absenter à son tour pour aller prêcher la retraite annuelle des Sœurs de Montréal, et je m'efforçai de poursuivre seul le moins mal possible les négociations entamées par Sa Grandeur. Enfin, fatigué d'attendre une audience du ministre de l'intérieur, audience que nous promettait depuis longtemps le lieutenant-gouverneur des territoires du Nord-Ouest, l'Honorable Edgar Dewdney, je crus pouvoir traverser l'Ottawa et aller passer la nuit chez nos Pères de Hull. Quel ne fut pas mon désap-

pointement lorsque, de retour le lendemain au collège, j'appris que le gouverneur du Nord-Ouest était venu le matin pour me prendre dans sa voiture et me conduire au ministère de l'intérieur, où m'attendait l'Honorable sir John Macdonald. L'entrevue si longtemps attendue, si impatiemment désirée, était manquée. Que faire? Je consultai le bon Père TABARET et, d'après son avis, je pris une résolution hardie. En forçant toutes les consignes, je pus avoir quelques minutes d'entretien avec notre gouverneur de l'Ouest, alors malade et au lit. « Tâchez de faire parvenir une lettre ce matin même à sir John, me dit-il, vous le trouverez à la session du Parlement, faites-lui parvenir une note par l'entremise soit du ministre de la milice, soit du ministre des travaux publics, M. Caron et sir Hector Langevin; ils vous sont dévoués, ils auront peut-être une réponse tout de suite. » Je n'hésitai pas, malgré une forte migraine; Monseigneur aurait été désolé d'apprendre que l'audience avait été manquée. Je me rendis tout de suite au Parlement, j'y arrivai en même temps que l'Honorable Premier. Sans perdre un instant je lui fis remettre ma lettre par son secrétaire, lui demandant de m'apporter la réponse. J'intéressai les âmes du purgatoire à ma cause, et je promis une messe à leur intention pour le lendemain. Quelques instants après, le secrétaire revenait et m'apportait le message suivant : « Sir John Macdonald sera heureux de recevoir Mgr GRANDIN et le R. P. LEDUC, demain à onze heures. Son Honneur enverra avis au lieutenant-gouverneur des territoires du Nord-Ouest de se trouver avec eux à l'heure ci-dessus indiquée. » De grand cœur j'offris le lendemain le saint Sacrifice pour les âmes du purgatoire, puis je me rendis à l'évêché où j'annonçai à Mgr GRANDIN ma déconvenue de la veille et l'audience fixée pour ce matin-là même.

Mgr Duhamel, évêque d'Ottawa, mit aussitôt son cocher et sa voiture à la disposition de Mgr Grandin. A dix heures et demie nous étions chez notre lieutenant-gouverneur, Ed. Dewdney. Il prenait place dans le carrosse épiscopal à côté de Mgr Grandin, et à onze heures précises nous étions introduits dans le cabinet de travail de l'Honorable sir John Macdonald, Premier et ministre de l'intérieur. L'entrevue dura deux heures, toutes les pétitions de Monseigneur furent examinées et discutées ; comme on devait bien s'y attendre, toutes n'ont pas été agréées, néanmoins les plus importantes n'ont pas été rejetées.

1° Des secours assez considérables sont garantis aux écoles ;

2° Le gouvernement payera 2 francs par jour pour tout sauvage malade reçu dans nos hôpitaux ;

3° Une loi nous donnera autorité paternelle sur les enfants de l'un et l'autre sexe recueillis dans nos orphelinats;

4° Les orphelins sauvages élevés par nous prendront rang parmi les blancs et cesseront d'être considérés comme Indiens, à leur majorité ou à leur mariage;

5° Une école industrielle soutenue par le gouvernement sera fondée dans le Nord-Ouest ;

6° Tout terrain occupé soit par la Corporation épiscopale, soit par celle des Oblats, soit par celle des Sœurs, sera reconnu propriété de ces Corporations ;

7° Toutes Missions ou paroisses déjà fondées ou à fonder par la Corporation épiscopale auront droit à une concession gratuite de 320 acres de terres ;

8° Il en sera exactement de même pour la Corporation des Oblats et pour la Corporation des Sœurs;

9° Sur toutes les réserves sauvages, du consentement des bandes, la Corporation épiscopale jouira de l'usage et de l'usufruit garanti et protégé par le gouvernement,

d'un morceau de terre suffisant pour l'établissement d'une Mission pour les sauvages de la réserve.

Tout cela a été accordé de vive voix, mais maintenant il le faut par écrit, car : *scripta manent, verba volant.* La négociation se poursuit, et Monseigneur ne partira pas avant d'avoir les documents authentiques, signés par qui de droit.

Pour moi je vais lundi prochain, le 23 avril, reprendre le chemin de Saint-Albert. Déjà mon collègue a pris les devants et a quitté Ottawa la nuit dernière. Dieu merci, nous avons assez bien réussi dans notre négociation ; notre population de Saint-Albert, d'Edmonton et du Fort Saskatchewan sera satisfaite.

Voici le résumé des concessions faites par le gouvernement.

1° L'arpentage spécial par rivière est accordé ;

2° Les terres possédées avant l'annexion du Nord-Ouest à la Puissance du Canada sont reconnues par le gouvernement ;

3° L'arpentage s'étendra à 2 milles en arrière à partir de la rivière ;

4° Ceux qui se sont établis avant l'arpentage sur des terres aujourd'hui réservées ne seront point troublés dans leurs établissements ;

5° Un bureau des terres va être ouvert à Edmonton ;

6° Un bureau d'enregistrement est également concédé ;

7° Un magistrat ou juge français va être nommé ;

8° La Chambre s'occupe actuellement des droits des métis.

Notre population s'est imposée généreusement pour payer les frais de notre voyage. Nous avons hâte de lui faire connaître les heureux résultats de notre mission. Mon collègue, comme je le disais tout à l'heure, est parti en toute hâte la nuit dernière ; il arrivera environ quinze jours avant moi.

Mgr Grandin viendra ensuite avec sa sainte et nombreuse caravane de nouveaux ouvriers évangéliques. Sa Grandeur sera accompagnée de deux pères qui, l'un et l'autre, doivent être ordonnés à Ottawa le 3 mai prochain ; d'un ou deux Frères convers ; de deux postulants scolastiques, de deux postulants convers, de huit Sœurs, Fidèles Servantes de Jésus de Sainte-Anne d'Auray, de deux Sœurs de Charité de Montréal, de six filles du tiers ordre de Saint-François, et de plusieurs autres âmes généreuses qui viennent se consacrer à nos Missions.

Un télégramme reçu par le ministre de l'intérieur pendant l'entrevue que nous eûmes avec lui, et qu'il voulut bien nous communiquer, annonce l'arrivée de 5000 familles irlandaises (au moins 30000 âmes), toutes destinées à la colonisation du Nord-Ouest. Ces familles doivent être suivies d'un grand nombre d'autres ; le gouvernement impérial les transporte à ses frais, le gouvernement fédéral, de concert avec les compagnies du chemin de fer de l'Ouest, leur donne des terres, leur avance les semences nécessaires, les instruments d'agriculture. C'est un nouveau champ qui nous est ouvert, immense et plein d'avenir. Que de Missions à fonder ! que d'églises à construire ! que d'écoles à établir ! quelle œuvre gigantesque incombe à notre chère Congrégation d'Oblats de Marie Immaculée, et à notre saint évêque, Monseigneur de Saint-Albert !

Nous plaçons plus que jamais notre confiance dans la divine Providence afin qu'Elle nous procure les sujets et les ressources pécuniaires dont nous avons plus que jamais besoin.

Puisse ce travail interrompu bien des fois, écrit toujours à la hâte au milieu de préoccupations incessantes, vous être agréable et vous prouver au moins ma bonne volonté !

Je me recommande à vos bonnes prières, et je suis toujours, révérend et bien cher Père,

Votre affectionné Frère en J. M. J.,
H. Leduc, o. m. i.

LETTRE DE Mgr GRANDIN.

Saint-Albert, Alberta district North-West Territory Canada,
22 septembre 1883.

Mon révérend et bien cher Père de L'Hermite,

C'est dimanche dernier seulement, 16 septembre, qu'on a célébré à Saint-Albert la fête dont vous me parlez dans votre lettre du 20 mai. Notre R. R. Métropolitain ne jouit plus d'une santé qui lui permette de faire de grands voyages dans le Nord-Ouest, du moins quand les chemins de fer font défaut. Donc Monseigneur d'Ottawa, après m'avoir donné une si bienveillante hospitalité tout l'hiver, a eu l'amabilité de vouloir m'accompagner jusqu'à Saint-Albert. Cette charitable détermination n'ayant point été prévue à temps, il n'a pas été possible de fournir à Sa Grandeur et aux dignes prêtres qui l'accompagnaient les moyens de venir promptement jusqu'à Saint-Albert et de retourner assez vite à la station du chemin de fer la moins éloignée. Aujourd'hui la chose serait facile, car, depuis le mois de juin, nos moyens de transport ont fait de grands progrès : la voie ferrée ne vient pas encore à Saint-Albert, mais elle se rend à Calgary, Mission de mon diocèse à 200 milles de Saint-Albert, et une voiture publique fait maintenant le service entre Calgary et ici en quatre jours.

N'ayant pas de raisons pour célébrer ladite fête plutôt au mois de juin qu'en tout autre temps, au lieu de me rendre directement à Saint-Albert, je fus, en compagnie

des RR. PP. Visiteurs Soullier et Tabaret, visiter les Missions de Saint-Laurent, de Grandin, et installer, dans deux établissements différents, les dignes religieuses dites Fidèles Compagnes de Jésus, venues si généreusement à notre secours. Nous allâmes ensuite jusqu'à l'île à la Crosse, le R. P. Soullier et moi, nous visitâmes les différentes Missions des environs de Battleford et du Fort Pitt, et ne pûmes arriver ici que le 29 août. Le pauvre P. Visiteur, malgré toutes nos précautions pour lui rendre le voyage le moins pénible possible, a cependant eu beaucoup à souffrir ; lui aussi a dû plus d'une fois *pousser à la roue* et suer pour faire avancer sa voiture embourbée ; il vous racontera, de vive voix sans doute, ses mille aventures, elles vous seront alors plus agréables qu'elles ne l'ont été pour lui. Bien des fois je l'ai entendu dire dans nos campements : « Oh ! si nos Pères de Paris pouvaient nous voir ici ! »

Enfin, six jours après notre arrivée à Saint-Albert, après notre retraite annuelle, nous avons dû célébrer ladite fête que les pauvres Pères de l'évêché et des environs préparaient depuis si longtemps. Le R. P. Visiteur, qui y a pris part, pourra aussi vous en entretenir longuement. Il est bien certain que jamais pareille fête ne s'était vue à Saint-Albert ni dans tout le Nord-Ouest. Nous étions réunis plus de quarante Oblats, profès ou novices. Ce fait n'eût pas été croyable il y a vingt ans, ni même il y a dix ans. Parfois nous avons de bien tristes moments à passer, mais dans les circonstances actuelles, le bon Dieu nous a envoyé des consolations que je n'aurais jamais osé espérer.

Dans votre lettre, bien cher Père, vous chantez les louanges du pauvre évêque de Saint-Albert et, à votre exemple, tous les Pères du diocèse et même du vicariat du Mackenzie en font autant ; des amis un peu de par-

tout m'ont, de loin ou de près, prodigué l'encens, parce que j'ai fait mon devoir le moins mal possible. Faire pour la gloire de Dieu les plus pénibles voyages; sur la neige ou sur la glace, les raquettes aux pieds; avec les chiens, les chevaux ou les bœufs; en canot d'écorce ou en bateau, suivant les localités ou les saisons; pousser aux roues d'un char embourbé ou quand des chevaux fatigués ne peuvent gravir une côte escarpée; souffrir du froid, de la faim, quelquefois même du manque de vêtements, sans compter mille avaries et désagréments provenant du temps, des serviteurs, de la mauvaise santé, etc., tout cela a été ma part et la part de tout Missionnaire du pays. C'est ce qu'ont éprouvé tous nos Frères échelonnés entre Saint-Boniface et Good-Hope; c'est ce qu'a éprouvé notre cher Visiteur lui-même, bien qu'il ne fasse que passer parmi nous et qu'il visite les Missions dont l'accès est le moins difficile, et cela, dans la saison la plus favorable. On me loue de la beauté de nos établissements, de ce que nous avons fait pour faire avancer la civilisation dans le Nord-Ouest: ouvrant des chemins, construisant des ponts, établissant des moulins, fondant des orphelinats et des Missions dont aujourd'hui quelques-unes forment d'excellentes chrétientés. Tout cela est surtout et avant tout l'œuvre de la Congrégation, l'œuvre de mes Frères en religion, souvent même, l'œuvre de nos bons Frères convers, à qui je dois tant personnellement, et à qui mon diocèse est si redevable aussi. C'est aussi l'œuvre de nos bienfaiteurs les associés de la Propagation de la Foi; car sans eux à quoi aboutirait tout notre zèle? Vous connaissez, cher Père, ma devise: j'ai toujours pensé que je n'en pouvais choisir une qui me fût mieux appropriée. Effrayé de ma faiblesse et de la redoutable charge que l'obéissance m'a imposée, comme un roseau je retombe sur la croix, laquelle est pour moi la personnification de Dieu et de la Con-

grégation. Je dis volontiers alors : *Omnia possum in eo qui me confortat. Cum infirmor, tunc potens sum.* Si j'ai pu faire quelque bien, il est de toute justice que je le reconnaisse, c'est à notre chère Congrégation que je le dois, c'est grâce au zèle et au dévouement de mes Frères; je ne puis donc me réjouir de ce concert de louanges et de félicitations qu'autant qu'il sera partagé par notre chère famille et par ces Frères dévoués qui se chargent avec tant de bonne volonté de la part la plus difficile du travail. Merci donc, cher Père, de votre bonne lettre; je m'en réjouis, parce que la plupart de nos Frères du Nord ont pu y lire leur histoire; merci à la Congrégation du bien qu'elle fait dans toute notre province ecclésiastique, dans le diocèse de Saint-Albert surtout, merci à la Congrégation, à notre bien-aimé Père Général, de nous avoir envoyé des Visiteurs et de nous les avoir envoyés dans cette circonstance; merci du bien que cette visite nous a fait à tous et à moi en particulier. Merci aussi de la démarche que l'on a faite auprès de Sa Sainteté pour m'obtenir une bénédiction spéciale et des faveurs particulières que mes Frères ont partagées avec moi ainsi que nos fidèles de Saint-Albert.

Parmi ces chers Frères, plusieurs sont venus de bien loin et au prix de grandes fatigues, pour prendre part à cette fête; ils en ont joui peut-être autant, je puis même dire plus que moi, et c'est surtout ce qui fait ma joie. Malheureusement, tous n'ont pu se déplacer : les difficultés et le devoir en ont retenu un grand nombre dans leurs lointaines et difficiles Missions, mais nous étions tous unis quand même, car la principale consolation que Dieu m'accorde, celle que j'estime le plus, c'est l'affection respectueuse que me portent tous mes Frères, malgré bien des misères qu'ils doivent nécessairement reconnaître en moi. Parmi ceux

qui manquaient à la fête, après avoir beaucoup travaillé dans mon diocèse, je citerai nos chers défunts; ils n'y ont point perdu, je l'espère : leur fête à eux ne finira pas, leur récompense doit être d'autant plus belle qu'ils l'ont moins reçue ici-bas. Parmi les membres de la famille à qui l'Évêque de Saint-Albert a de grandes obligations, il faut encore citer le RR. Archevêque de Saint-Boniface et les RR. PP. Tissot et Maisonneuve. Tous les trois ont été à la peine au commencement des plus anciennes et maintenant des plus florissantes Missions de mon diocèse, ils y ont répandu bien des sueurs, supporté bien des fatigues et des ennuis et, pour prix de ses services, l'un d'eux en a remporté la surdité, tous des douleurs rhumatismales dont ils souffrent et souffriront le reste de leur vie. Nous qui moissonnons là où ils ont semé, c'est bien le moins que nous leur soyons reconnaissants et que nous ne leur ravissions pas la gloire qui leur appartient. Ils seraient même bien à plaindre s'ils devaient se contenter de cela : heureusement que nous travaillons tous pour un Maître excellent avec qui rien n'est perdu. Nous ne réussissons pas toujours et partout, et ceux qui réussissent le moins ne sont pas ceux qui se dévouent le moins; mais, dans ce cas encore, je trouve leur vie de sacrifice plus sublime. Ce qui me console alors, c'est que Celui pour qui nous nous usons nous récompensera, non d'après nos succès, mais d'après notre bonne volonté. J'en reste là, cher Père, je crains d'avoir été trop long, mais il s'agit de rendre justice à mes Frères et c'est là mon excuse.

Au revoir donc, bien cher Père.

Votre Frère affectionné et reconnaissant,

† Vital, o. m. i.
Évêque de Saint-Albert.

ADRESSE

ENVOYÉE PAR LES RETRAITANTS DE SAINT-ALBERT AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE GÉNÉRAL,

Réunis en ce moment à Saint-Albert pour la grande fête des noces d'argent de leur révérendissime Vicaire, vos enfants de ce vicariat sentent le besoin d'envoyer à Votre Paternité un témoignage collectif de leur respect, de leur affection et de leur reconnaissance. Tout ce que nous pouvons faire pour vous être agréables est peu de chose en présence de ce que vous venez de faire pour nous.

Pour le bien de nos âmes, pour le succès de nos œuvres, pour la satisfaction de nos cœurs, vous avez accédé à notre demande : vous nous avez envoyé un Visiteur général. En tout temps, une pareille faveur aurait été bien appréciée ; aujourd'hui, c'est pour nous un bonheur véritable, une immense jubilation.

Dans la personne de votre digne représentant, il nous semble voir Votre Paternité prendre part à notre joie et fêter avec nous notre bien-aimé Seigneur GRANDIN. Que nous sommes fiers de voir ainsi le chef de la famille prendre part à nos réjouissances ! Que dis-je ? Votre ingénieuse délicatesse a trouvé moyen de faire intervenir à notre fête le chef même de l'Église ! Oh ! merci, bien-aimé Père, mille fois merci de votre charité, de vos paternelles attentions envers vos enfants de ce vicariat.

Nous soupirions après la visite. Il y avait si longtemps que nous étions privés de cette consolation. Mais, *Deo gratias !* le Visiteur est arrivé. Merci au Cœur de Jésus qui vous a inspiré de confier cette mission au R. P. SOULLIER, votre premier assistant, l'homme de votre droite, cet autre vous-même ! *Nonne cor nostrum ardens erat in*

nobis, dum loqueretur, pendant la belle retraite qu'il vient de nous prêcher ! Il nous semblait entendre notre vénéré Fondateur assis au milieu de nous et déversant dans nos cœurs l'amour de notre vocation, l'amour de la Congrégation, l'amour des âmes. Puissions-nous ne jamais oublier les avis si sages, si paternels, si précis, de ce savant maître ! Puissions-nous toujours être fidèles à notre sainte Règle ! C'est notre désir à tous. C'est notre ferme résolution. Que ce papier, Très Révérend Père, signé par tous vos enfants présents aujourd'hui à Saint-Albert, vous soit un gage de notre piété filiale, de notre reconnaissance et de notre bonne volonté.

† VITAL, O. M. I.,
Évêque de Saint-Albert.

H. LEDUC, O. M. I.
J.-J.-M. LESTANC, O. M. I.
A. LACOMBE, O. M. I.
A. ANDRÉ, O. M. I.
M. MERER, O. M. I.
A. FAFARD, O. M. I.
M.-J.-E.-A. GASTÉ, O. M. I.
H. GRANDIN, O. M. I.
J.-H.-F. BLANCHET, O. M. I.
M.-J.-M. BLAIS, O. M. I.
M.-R. REMAS, O. M. I.
V.-E. BOURGINE, O. M. I.
Félix MARCHAND, O. M. I.
J. TESTON, O. M. I.
X. TISSIER, O. M. I.
C. SCOLLEN, O. M. I.
L. LEGOFF, O. M. I.
GASTÉ, O. M. I.
AUVE, Frère, O. M. I.
JOS. BOULET, O. M. I.
André LANDRY, O. M. I.
André TROTEAU, O. M. I.
P. BIRNE, O. M. I.
L. Van TIGHEM, O. M. I.
J. BROCHART, O. M. I.
A. LAMBERT, O. M. I.
F. BOISGONTIER, O. M. I.
B.-C. AVRILLON, O. M. I.
P. GERENTE, O. M. I.
Victor LALICAN, O. M. I.
J. BOONE, O. M. I.
GABILLON, diacre, O. M. I.
J. LIZEE, novice, O. M. I.
PEREARD, O. M. I.
F. LERICHE, O. M. I.
Aug. LETOURNEUR, O. M. I.
J. LAVOIE, O. M. I.

14 *septembre* 1883.

CEYLAN.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE COLOMBO.

LETTRE DU R. P. BOISSEAU.

Ile de Duwa, district de Négombo,
le 19 novembre 1883.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Les quelques nouvelles, rédigées à la hâte, qui depuis trois mois vous sont arrivées de Ceylan, n'ont pu, j'en suis sûr, satisfaire pleinement le désir que vous avez de connaître exactement notre position à Colombo. Me trouvant en ce moment dans un village tout synghalais, et où, par conséquent, ma connaissance insuffisante de la langue ne me permet pas encore de prêcher et de confesser, la pensée m'est venue de profiter de ce répit pour vous donner un aperçu général de notre nouvelle situation, des dispositions à notre égard et de l'état religieux des populations que nous visitons, et aussi vous signaler quelques-unes des difficultés contre lesquelles Sa Grandeur a à lutter. Puissent ces lignes, en vous intéressant à cette belle Mission, contribuer à nous faire obtenir les renforts dont nous avons un pressant besoin.

Délivré des soucis de notre installation, après avoir inauguré le scolasticat et mis la résidence épiscopale sur le pied d'une communauté régulière, Monseigneur voulut prendre sans délai une connaissance générale de son nouveau vicariat, en commençant ses visites pastorales. Rien, en effet, n'était plus urgent pour l'évêque que de se montrer à son peuple, de dissiper, en se mettant en contact avec lui, les préjugés que la malveillance s'était depuis plusieurs mois efforcé de répandre contre nous, enfin de se rendre compte par ses propres observations de l'état moral et matériel des Missions.

Arrivée à Colombo le 28 août, dès le 9 septembre Sa Grandeur commençait ses visites par Pettah, au centre de Colombo. Du 9 au 13, tous ses instants furent consacrés à inspecter les sept églises de cette Mission, les hôpitaux et prisons qui en relèvent, les écoles, le cabinet de lecture, la société de tempérance, etc., et à se rendre compte de l'état financier de ces divers établissements. L'église de Pettah, qui compte environ 8 000 catholiques, est l'un des postes les plus importants de Colombo. C'est le pied-à-terre des Missionnaires de Ceylan et de l'étranger se rendant à leur destination. Le Missionnaire local est le P. Balangero.

Du 23 au 25 Monseigneur visitait la Mission de Mutwal, située au nord-ouest de Colombo et renfermant une population catholique, assez turbulente, d'environ 9 000 âmes. Cette Mission, qu'administre le P. Maver, possède de belles églises, de vastes écoles.

De là, Sa Grandeur se rendit à Grand-Pass, sorte de faubourg de Colombo ayant une population de 4 000 chrétiens ; puis, quelques jours après, Elle se mit en route pour Galle, tout au sud du vicariat, pour y relever les écoles et établir certains règlements pour l'amélioration de la situation financière, assez misérable, de cette Mission.

Avant de vous entretenir de l'importante visite du district de Négombo, je m'empresse de vous dire qu'à la métropole Sa Grandeur a été partout reçue avec un enthousiasme et un déploiement de pompe indescriptibles. Tous les catholiques, voire même bon nombre de bouddhistes et de musulmans, ont voulu acclamer et honorer l'Évêque que ses écrits et la renommée ont popularisé à Ceylan. Les centaines d'adresses lues et présentées à Sa Grandeur resteront comme un monument glorieux de l'estime et de l'affection de son nouveau troupeau.

J'arrive à la grande visite des Missions du district de

Négombo, lequel compte à lui seul près de 32 000 catholiques. Faute de temps et pour éviter des redites, je me bornerai à une simple nomenclature de noms et de dates, signalant çà et là les choses qui méritent d'être relevées.

Du 16 au 22 octobre, Monseigneur a tout d'abord visité l'église centrale de la ville de Négombo, desservie par le vénérable et populaire P. Vistarini, l'ami dévoué des Oblats. Le cher P. Chounavel ayant fait le récit de notre entrée triomphale à Négombo, et raconté le charmant épisode auquel donna lieu une phrase de la réponse de Monseigneur au compliment de bien-venue, je n'y reviendrai pas (1). Négombo possède une population presque toute catholique, vivant de la pêche et parlant tamoul; ces braves gens, qui, depuis vingt-cinq ans, ont le privilège d'avoir à leur tête un saint et zélé Missionnaire, se montrent dignes des soins dont ils ont été l'objet. Parmi eux la foi est des plus vivaces. Après avoir élevé à grands frais un superbe presbytère à étage, un beau couvent pour leurs Sœurs indigènes et une magnifique école, également à étage, pour les garçons, ils sont maintenant occupés à bâtir une église monumentale. Grâce aux efforts de Sa Grandeur, la belle école anglaise des garçons va de nouveau être prochainement confiée à la direction des Frères de la doctrine chrétienne. Une vingtaine de pieuses filles indigènes mènent la vie de communauté dans le couvent qu'on leur a construit, et où elles suivent une règle adoptée à leur état. Elles tiennent les écoles de filles de Négombo et des chrétientés environnantes et édifient beaucoup le public par leur zèle et leur piété. En somme, Sa Grandeur a été fort satisfaite de tout ce qu'Elle a vu à Négombo.

Du 16 au 22, nous avons visité la Mission d'Halpé,

(1) Nous publions plus loin la lettre du R. P. Chounavel.

qu'administre un prêtre indigène : le P. Ratnayeke. C'est un prêtre qui paraît zélé et capable, et nous n'avons eu qu'à nous louer de sa cordiale hospitalité et de ses attentions. Il est en train de bâtir à Halpé même une nouvelle église qui sera fort bien. Les chrétiens, qui, en majorité, parlent synghalais, paraissent dévoués et dociles; les écoles sont généralement bien tenues.

De là, nous fûmes passer une autre semaine dans la populeuse Mission de Toppou, qui compte près de 10 000 chrétiens confiés au bon P. Collet, missionnaire séculier italien, parlant bien français et animé d'un bon esprit. Nous nous retrouvions là au milieu d'une population parlant presque toute le tamoul. Nous avons été fort édifiés de l'empressement des gens à s'approcher des sacrements. A Kotchi-Kadei, petite chrétienté de cette Mission, nous avons trouvé une église en construction, aux proportions gigantesques ; mais il sera bien difficile de la terminer. A Pollanséna, autre église de cette Mission, nous avons été agréablement surpris de rencontrer l'une des plus nombreuses et des plus belles écoles de filles que nous ayons encore vues. Trois sœurs, très pieuses et intelligentes, et vivant presque en religieuses, en ont la direction. Les enfants sont fort bien instruites dans la lecture, l'écriture, le calcul, la science religieuse et l'art de la broderie. Les pantoufles qu'elles ont offertes à Monseigneur, aussi bien que le beau rochet des filles de Négombo, et l'aube magnifiquement brodée que les filles de l'école de Duwa viennent de présenter à Sa Grandeur feraient honneur à vos Dames de l'Œuvre apostolique.

Après une semaine de repos sous le toit hospitalier du bon P. Vistarini, Monseigneur reprenait le cours de sa visite en se rendant le 4 novembre à Sea-Street, Mission attenante à Négombo et administrée par l'excellent P. Viani. Il y avait là plusieurs divisions et inimitiés. Depuis

un an on ne vendait plus comme de coutume la rente de poisson au profit de l'église, etc. Sa Grandeur se mit tout de suite à l'œuvre pour faire cesser ces désordres, et Elle y réussit pleinement. La paix s'est faite, la rente a été vendue à la grande satisfaction de Monseigneur, et les affaires de l'église remises sur un bon pied. L'école des garçons, à Sea-Street, est une des meilleures de ces quartiers.

Après la visite de Sea-Street, nous sommes venus ici à Duwa, pays que notre cher P. Pulicani, qui s'y trouva jadis relégué par l'ancienne administration, a baptisé du nom de Patmos. C'est une charmante petite île, qui, sur une superficie d'environ 30 acres, abrite sous ses beaux cocotiers une population de plus de 2 000 habitants. Le funeste schisme de Goa en a distrait près de la moitié de la juridiction du Vicaire apostolique de Colombo. Depuis la paix conclue avec l'ancien archevêque de Goa, tout est rentré dans le calme. Les chrétiens restés fidèles sont des gens simples et très attachés à leurs Missionnaires. De là nous comptons nous rendre à Bolavalane, Mission du P. Duffo; huit jours plus tard, à la grande Mission de Pamunugama, dirigée par le P. Direckze, et, de là, Sa Grandeur rentrera à Colombo.

Voici l'ordre uniformément suivi dans la visite de chacune des Missions susdites. Nous nous rendons tout d'abord à l'église la plus centrale, où a lieu la réception solennelle, et où nous résidons environ une semaine. Là on donne une petite retraite pour préparer les gens à recevoir l'indulgence papale et la confirmation, que Sa Grandeur donne d'ordinaire le dimanche qui précède son départ. Matin et soir il y a sermon; dans le jour confessions sans relâche. Dans le cours de la semaine Monseigneur se rend successivement aux six, huit ou dix églises rattachées à chaque Mission, et où la population entière le reçoit avec toute la pompe qu'elle peut déployer. Un ou

plusieurs compliments sont lus. Sa Grandeur y répond, ou fait répondre si c'est en pays synghalais, donne les avis appropriés à chaque localité, bénit le peuple et les enfants, se fait présenter les chefs et principaux du village, inspecte l'église, le presbytère, se fait rendre compte des ressources de chaque église et de l'administration de ses fonds, puis se rend aux écoles de garçons et de filles où Elle fait passer un petit examen et donne à chacun les encouragements ou avis nécessaires. Ces visites, quoique courtes, sont extrêmement fructueuses.

Quant au cérémonial des réceptions, il est partout des plus solennels et des plus enthousiastes. Chaque chrétienté rivalise de zèle pour honorer son premier Pasteur, et s'ingénie à se distinguer dans ses démonstrations de joie et de respect. Pour éviter des répétitions, je me bornerai à vous faire assister à notre dernière réception ici.

Un lac d'environ 1 mille de largeur sépare Négombo de Duwa. C'était donc des régates que nous allions avoir. A cet effet cinq bateaux magnifiquement pavoisés, dont deux mus à la roue, simulant des steam-boats et lançant des flots de fumée par leur cheminée de zinc, avaient été préparés. L'un portait une bande de musiciens qui faisaient retentir l'air de joyeuses fanfares. (Ici presque chaque Mission possède une compagnie de musiciens pourvus de tous nos instruments d'Europe, et passablement formés par les prêtres italiens qui nous ont précédés). Un autre était monté par une troupe de jeunes gens, pittoresquement costumés, et exécutant une sorte de danse guerrière au moyen de petits bâtons avec lesquels chaque acteur pare les coups de son adversaire. Deux autres contenaient des gardes d'honneur en uniforme, sous les ordres d'un général tout galonné et portant fièrement son large casque à haut plumet. Enfin venait le yacht de l'Évêque superbement décoré et monté

par des marins et des mousses également en uniforme. Telle était notre flotille. Au point de départ comme au débarcadère, des foules compactes en habits de fête poussaient de joyeux hourras. Ce transit, à travers le lac tranquille, au milieu de cette atmosphère de fête, au bruit des bordées se mêlant au mugissement solennel de la grande mer, dont nous n'étions séparés que par un étroit banc de sable; ce tableau d'une immense foule échelonnée sur la rive et faisant flotter à la brise ses mille bannières; le gigantesque arc de triomphe dressé au débarcadère et se détachant sur la verdure des grands cocotiers; la fanfare, les acclamations joyeuses, tout cela, dis-je, était d'un pittoresque et d'un grandiose jusqu'ici sans précédent. Il s'y mêla un sentiment de grande et religieuse émotion, lorsque Sa Grandeur, en mitre et en crosse, éleva la voix et les mains pour bénir la multitude prosternée à ses pieds. On se sentait vraiment heureux de vivre sur ces plages lointaines, où s'épanouit la foi, et où l'Évêque catholique peut encore, sans crainte d'être insulté, recueillir les hommages de fidèles enfants de l'Église.

Telles sont, avec des variétés de forme, les réceptions faites à Sa Grandeur. Son entrée dans chaque nouvelle Mission est un jour d'allégresse pour toute la population. Pour l'entrée à Sea-Street, on avait fait monter Monseigneur dans une calèche traînée par quatre chevaux d'Australie. Quelques jours plus tard, les gens d'une chrétienté voisine, après s'être creusé le cerveau pour trouver un moyen de dépasser les premiers en démonstrations magnifiques, finirent par venir chercher l'évêque avec une voiture attelée de quatorze bœufs, aux cornes peintes, avec cocardes de fleurs. Je doute que jamais vos anciens rois de France aient eu pareil attelage à leur char. Cela peut faire sourire, mais montre bien le désir

qu'ont ces braves gens de faire plaisir à leur Évêque et de le fêter de leur mieux. En effet, toutes ces populations sont on ne peut plus heureuses du changement, et de voir à leur tête un pasteur qui sait gouverner et des Missionnaires n'ayant d'autre souci que celui du salut des âmes.

Nous avons constaté dans les belles et populeuses Missions de ce district, en plusieurs endroits, une grande ignorance religieuse, çà et là des désordres assez graves, une passion très vive pour les représentations dramatiques et beaucoup de négligence dans la tenue des écoles; mais partout un attachement sincère à notre sainte foi; une grande docilité au Missionnaire, et, parmi bon nombre de femmes et de jeunes personnes, un attrait naturel à la piété et à la pratique des vertus religieuses. Vraiment on a lieu de s'étonner qu'avec si peu de secours religieux, si peu de Missionnaires, si peu de catéchismes et d'instructions, ces pauvres gens aient pu conserver une foi aussi vive et un tel respect pour le prêtre.

En général, la grande cause des misères et abus que nous avons pu observer provient du manque de soins religieux suffisants, suite forcée du nombre réduit de prêtres dans ces Missions. C'est là le grand et incessant souci de Monseigneur. Dans cet important district, par exemple, il n'y a que cinq Missionnaires, là où huit ou neuf seraient absolument nécessaires.

Chaque prêtre est chargé en moyenne de 6 000 chrétiens et au delà. Or que peut faire un Missionnaire, si zélé et si robuste qu'il soit, avec une population pareille qu'il faut évangéliser, confesser et administrer? Avec le soin des malades, la construction des églises et l'administration de leur temporel ; avec la surveillance des nombreuses écoles, qui réclament une vigilance incessante, etc., etc., forcément plusieurs devoirs essentiels

doivent être négligés. En face d'une tâche si au-dessus des moyens dont on dispose, le courage le mieux trempé fléchit, et le Missionnaire finit par laisser courir les choses. C'est là ce qui a contraint Mgr PAGNANI à se décharger du fardeau, et c'est l'espoir de voir ce triste état de choses s'améliorer qui a porté la Propagande à confier ce vicariat à notre Congrégation. La conscience, l'honneur des Oblats, le salut des âmes dont nous avons la charge, et la santé des Missionnaires qui s'épuise prématurément sous un fardeau au-dessus de leurs forces, exigent impérieusement que notre nombre s'accroisse promptement. On peut supporter pour un temps l'état de gêne actuel et prendre patience ; mais, si l'on ne voyait pas bientôt arriver de nouveaux renforts, on ne tarderait pas à voir s'opérer dans l'esprit du public, actuellement bien disposé et plein d'espérance, une réaction funeste, que nos ennemis ne manqueraient point d'exploiter habilement contre nous.

Dans un avenir très prochain il faudra dans ce vicariat de 113 000 âmes 50 Missionnaires au moins. Or les forces dont dispose actuellement Sa Grandeur sont bien réduites. Nous sommes en tout 27 prêtres (16 séculiers et 11 Oblats) et voilà tout (1).

Eu égard à ces considérations, nous osons espérer, bien-aimé Père, que vous voudrez bien faire un suprême effort pour venir au secours de ce vicariat déjà si dévoué aux Oblats et qui donne tant d'espérances.

En demandant votre paternelle bénédiction, veuillez me croire comme toujours, vénéré et bien-aimé Père, votre très humble, obéissant et affectueux fils.

J. BOISSEAU, O. M. I.

(1) Dans le chiffre que nous avons donné plus haut en écrivant notre premier article, nous avons compris les Frères scolastiques, qui ne sont pas comptés ici.

LETTRE DU R. P. CHOUNAVEL.

Négombo, le 28 octobre 1883.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Dans la pensée que les lecteurs de nos Annales liront avec intérêt et édification le récit succinct des ovations magnifiques qui ont été faites à Mgr BONJEAN, et, sur le désir de Sa Grandeur, je me fais un devoir de vous donner quelques détails à ce sujet.

Je ne rapporterai pas ce qui a été dit et écrit sur la première ovation qui a salué l'arrivée à Colombo. Les journaux en ont fait des descriptions magnifiques; de fait tous les chrétiens, pleins de joie, ont rivalisé de zèle et d'enthousiasme dans les manifestations destinées à honorer leur nouvel évêque, et ils n'ont rien épargné pour donner à son entrée solennelle tout l'éclat possible.

Rien d'aussi grandiose ne s'était encore vu à Colombo, excepté pour l'arrivée du prince de Galles : si, dans cette circonstance, les décorations extérieures furent plus dispendieuses, celles faites pour Mgr BONJEAN ont été préparées d'un bien meilleur cœur.

Quelques semaines après notre arrivée, sans tenir compte des fatigues et des difficultés, Monseigneur, voulant connaître par lui-même l'état et les besoins de son nouveau vicariat, commença la visite des églises et des écoles. Le peu que nous avons vu nous a révélé bien des misères et surtout une grande ignorance des vérités religieuses : cela ne doit pas étonner quand on se rappelle que chaque Missionnaire a la charge de plus de 6 000 chrétiens auxquels il faut parler généralement en deux ou trois langues : le synghalais, le tamoul et l'anglais. Plusieurs des Missionnaires italiens qui étaient venus évangéliser

ces chrétientés se sont retirés après quelques années de séjour dans l'île et, la plupart du temps, avant d'avoir pu acquérir une connaissance suffisante de ces langues pour exercer utilement leur ministère.

Malgré l'ignorance de ces pauvres chrétiens, ils sont en général très attachés à leur religion et portent tous au Missionnaire la plus grande estime et le plus profond respect. Partout où nous passons, pour honorer Sa Grandeur on lui fait des ovations magnifiques : ce sont des arcs de triomphe tous plus beaux les uns que les autres, des guirlandes de fleurs ou de feuilles de cocotiers artistement tressées. Les arcs de triomphe sont faits avec des aréquiers, arbres minces, très élevés et très droits, dans le genre des bouleaux : on entrelace dans leurs branches des jeunes feuilles de cocotier ou d'une plante qui imite assez bien les mousses de France, puis on sème à profusion les inscriptions de tous genres, en lettres d'or ou d'argent, des dessins d'anges, de gendarmes, des armoiries, des couronnes, des étoiles, des drapeaux de toutes dimensions et nationalités, et on a soin d'y mettre à peu près partout le drapeau tricolore pour honorer notre titre de Français.

Ce qui est encore plus beau à voir que tout cela, c'est la joie de ces pauvres Indiens accourant en foule de tous côtés, au point que, lorsqu'on approche des églises, on ne peut avancer que difficilement. On s'arrête à quelque distance sous un arc de triomphe ; là Monseigneur se revêt des habits pontificaux et prend la crosse et la mitre ; un des notables du pays lit alors une adresse, tantôt en synghalais, tantôt en tamoul ou en anglais. Si cela continue, comme il est très probable, Monseigneur pourra réunir ces adresses et en faire un gros volume très curieux à parcourir plus tard. Quelques-unes sont imprimées en lettres d'or et ornées de dessins très beaux sur

papier, sur soie, presque toutes en belle calligraphie. Sa Grandeur répond par interprète pour les Synghalais, puis on se rend à l'église, toujours trop petite pour contenir la foule.

Notre entrée à Négombo a été une des plus splendides et, je puis ajouter, la plus cordiale de toutes. Les décorations, sur un parcours de près d'un mille, étaient magnifiques, nous n'avions encore rien vu d'aussi beau ; les mahométans eux-mêmes avaient orné leurs devantures de magasins : ils avaient déployé de grandes pièces d'étoffes de toutes couleurs en guise de drapeaux.

Des détonations de pétards, fusils, canons, se faisaient entendre ; toute l'artillerie locale était en activité : nous avancions au milieu des nuages de fumée et d'un brouhaha indescriptible. Le plus beau moment fut celui où Mgr BONJEAN, dans sa réponse à la belle adresse qu'on lui lut en anglais, dit : « Je suis heureux de pouvoir compter sur la foi, le zèle et le dévouement de vous tous et surtout de ce saint et vénérable prêtre (le P. VISTARINI, Missionnaire local), dont vous avez eu l'heureuse fortune depuis plus d'un quart de siècle de recevoir les services et d'admirer le zèle et les vertus. » A ces paroles on répond par un hourra d'acclamations et des battements de mains. Tous applaudissaient, à l'exception du bon vieux Missionnaire. Tout confus de cette explosion de louanges, il courbait la tête comme un criminel, puis, la redressant tout à coup et manifestant son indignation par des paroles et des gestes pittoresques comme pour reprocher aux auditeurs d'oublier l'évêque pour l'ancien ami de Jaffna, il se mit à crier en tamoul de manière à être entendu de tous : *Patché poi*, *Patché poi*, ce qui veut dire : Gros mensonge, et il montrait le poing à Monseigneur. Nous partîmes d'un grand éclat de rire, lequel fut aussitôt suivi des cris de : « Vive Monseigneur ! Vive le Père Vistarini ! »

Monseigneur ajouta encore quelques mots qui soulevèrent une nouvelle explosion de bravos qui coupa court à son discours, puis il termina en disant : « Eh bien, je ne puis plus rien ajouter, mais nous nous comprenons, n'est-ce pas ? Oui, oui, bravo, bravo. » Ce fut au milieu de cet enthousiasme que nous arrivâmes à l'église, où Monseigneur adressa de nouveau la parole à ces fervents chrétiens sur ce texte : « Le bon Pasteur connaît ses brebis, et ses brebis le connaissent. »

Pendant six jours nous avons prêché matin et soir dans une église toujours comble. Le dimanche soir Monseigneur prêcha en anglais pendant près d'une heure et demie ; tous les protestants notables du pays assistaient au sermon qu'ils suivirent avec une parfaite attention ; le sujet était cette assertion : Que la Bible n'est pas la règle de la foi. De Négombo nous sommes allés visiter les chrétientés environnantes, partout nous avons trouvé des masses de chrétiens qui accouraient avec bonheur au-devant de leur bien-aimé Père et Évêque. Quel immense travail ! Et encore nous ne pouvons nous occuper autrement que par la prière de tant de bouddhistes et de nombreux païens assis à l'ombre de la mort : *Messis quidem multa, operarii autem pauci.*

Hier encore, le R. P. Vicaire et moi nous revenions d'une église à 5 milles d'ici, laquelle compte plus de 3 000 âmes, et dont la grande majorité des fidèles est d'origine tamoule. Leur Missionnaire, jeune prêtre italien, ne peut encore dire quatre mots de suite dans leur langue et ne les comprend pas davantage ; il a bonne volonté, mais fort peu de temps pour étudier. Après avoir confessé tout ce que nous avons pu, nous avons eu le regret de laisser encore plus de 200 personnes, mais il nous fut impossible d'achever ; nous étions obligés de partir. C'est bien le cas de dire : *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis.*

Ailleurs ce sont les pasteurs qui sont obligés d'aller chercher les brebis égarées, ici c'est tout le contraire : les brebis cherchent un pasteur sans pouvoir l'obtenir. Notre situation actuelle n'est pas sans embarras : en effet, nous ne sommes que trois Missionnaires parlant le synghalais, pour en remplacer treize partis pour Kandy avec Mgr PAGNANI ; lui-même n'a quitté le vicariat de Colombo qu'à cause de la pénurie de Missionnaires. Que ne sommes-nous trente de plus ! quel bien nous ferions ! quelle moisson ! Quel soulagement pour Monseigneur, pour nous et pour tous nos chrétiens !

En examinant les écoles Monseigneur a constaté que le catéchisme n'y était généralement pas enseigné, aussi a-t-il partout donné l'ordre d'y consacrer une demi-heure par jour ; jusqu'à présent les maîtres et maîtresses s'étaient contentés d'enseigner la lecture, l'écriture et l'arithmétique. Cette mesure rendra notre travail moins ingrat ; il n'est pas facile, en effet, d'avoir à confesser de grands jeunes gens à moustaches qui ne savent pas même faire le signe de croix et encore moins réciter les dix commandements de Dieu.

Mgr BONJEAN retournera à Colombo vers la fin de novembre et continuera ensuite la visite des autres parties du vicariat. Ces voyages le fatiguent beaucoup, mais ils sont nécessaires pour le mettre à même, par l'étude de la situation, de bien administrer. Tous les prêtres italiens qui sont restés dans le vicariat de Colombo sont très contents et à peu près tous tout à fait dévoués et affectionnés à Mgr BONJEAN.

Nous faisons imprimer un petit catéchisme en synghalais contenant les principales prières canoniques : 20000 exemplaires coûteront 500 roupies.

Peu à peu le bien se fera certainement ; cependant, pour le moment, Mgr BONJEAN se trouve à chaque pas en face de

difficultés de tous genres, matérielles et morales. Sa Grandeur a besoin de beaucoup de prudence et de patience ; mais, grâce à Dieu, tout va aussi bien et même mieux que nous n'aurions osé l'espérer, ce qui nous donne confiance pour l'avenir. A Colombo même il y a divers partis difficiles à gouverner ; mais Monseigneur ne veut pas se laisser diriger par ces gens-là, ils devront se résigner et se soumettre à celui qui a reçu autorité pour les commander. Dernièrement Sa Grandeur a fait un acte qui n'a pas plu à tous, mais qui était nécessaire ; c'est l'abolition d'un mauvais journal synghalais appelé *Frasa*, le Fouet : il était rédigé par des catholiques qui dirigeaient leurs attaques contre les bouddhistes, ce qui entretenait et excitait de plus en plus leur haine mutuelle.

Cette année, à l'occasion des fêtes de Pâques, il y a eu une bataille entre les bouddhistes et les catholiques, et, sans l'intervention de la force armée, on ne sait trop ce qui serait arrivé ; les bouddhistes ne voulaient rien moins que détruire les églises catholiques, les écoles et le couvent. La semaine dernière, on s'est encore battu, moins sérieusement, il est vrai, mais la haine et le désir de vengeance subsistent des deux côtés. Ceux qui causent ces troubles ne sont qu'en petit nombre, mais la moindre étincelle peut allumer un grand incendie.

Nous espérons que Monseigneur, qui a des amis parmi les hauts personnages du gouvernement, en obtiendra la suppression des processions provocantes des bouddhistes près des églises catholiques, ce qui a été l'occasion de tous ces désordres. Ces mesures étant toutes de paix et de justice, le gouvernement a tout intérêt à les prendre en considération.

Je m'arrête ici en renouvelant ma prière, qui est aussi celle de tous nos autres Pères et de nos chrétiens : c'est

l'humble demande qu'un nouvel effort soit fait pour nous donner encore le plus tôt possible de bons Missionnaires.

Réclamant aussi votre paternelle bénédiction pour moi et pour tous nos chers Ceylanais, je suis,

Très révérend et bien-aimé Père,

De Votre Paternité, le très affectueux et très dévoué fils en Jésus et Marie Immaculée,

C. Chounavel, o. m. i.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE JAFFNA.

LETTRE DU R. P. JOULAIN.

Nous allons raconter simplement ce qui se passe ici sous nos yeux. Un ministre protestant d'Australie a dit dans ces derniers temps : « Laissez une chance égale au catholicisme et au protestantisme, le catholicisme prendra de merveilleux accroissements, et le protestantisme disparaîtra ; laissez beaucoup de chance au protestantisme et un peu seulement au catholicisme, le protestantisme végétera et le catholicisme s'étendra rapidement. » Rien ne peint mieux que ces paroles l'état des choses à Ceylan. L'Angleterre accordant à ses sujets une liberté complète en matière de religion, le protestantisme va sans cesse en décroissant et le catholicisme étend chaque jour ses conquêtes; nous en avons une preuve vivante dans ce vicariat apostolique de Jaffna qui, il y a trente ans, ne comptait que 50000 catholiques, et qui, aujourd'hui, en compte plus de 75 000. Ce sont donc en trente ans 25 000 nouveaux chrétiens. Et ce mouvement de conversions ne peut que s'accentuer davantage, grâce à la décision pontificale qui a remis aussi le vicariat apostolique de Colombo entre les mains de notre chère Congrégation.

Du nord au sud de Ceylan il y aura unité d'action, et si le nombre des prêtres était en rapport avec celui des chrétiens, si nous avions les ressources suffisantes, il n'y a pas à douter que dans un court espace de temps Ceylan ne fût complètement transformé.

J'ai parlé de mouvement de conversions, je dois le prouver par des exemples pris de çà et de là.

A six milles de Jaffna au nord, se trouve un grand village appelé Uduvillu et non loin de là un autre appelé Copay. Ces deux villages étaient jusqu'ici le boulevard du protestantisme et du paganisme, car les deux vont bien ensemble. Quoique à Jaffna et aux alentours il y eût 20000 chrétiens au moins, les habitants de ces localités ne s'étaient jamais douté qu'ils pussent pratiquer d'autre religion que celle de leurs ancêtres, et, bien qu'ils ne se fissent pas protestants, les ministres qui avaient établi là église, collège, imprimerie, etc., etc., veillaient à ce qu'ils ne se convertissent pas au catholicisme. Mais que peut l'homme contre l'action de la grâce? Vers le milieu de l'année dernière plusieurs de ces païens tombèrent malades. Ils eurent recours à un médecin catholique et natif de Jaffna, nommé Marsilian, qui leur donna tous les soins voulus. Ce fut en vain : Dieu se réservait de les guérir d'une autre manière. Le médecin donc, voyant l'inutilité de son art, eut recours à un autre moyen, il les amena au vénérable curé de la cathédrale, le R. P. Pouzin, afin qu'il les bénît. Celui-ci, tout en les bénissant et en priant pour eux, leur recommanda de faire un vœu à Notre-Dame de Madhu. Madhu est un sanctuaire situé au milieu des forêts de la province du Nord et dédié à Notre-Dame du Saint-Rosaire. Chaque année de nombreux pèlerins se rendent à ce sanctuaire, et, chose remarquable, ce ne sont pas seulement les chrétiens, mais aussi un grand nombre de païens et de mahométans qui accom-

plissent ce pèlerinage. Ainsi, cette année, on comptait environ 15 000 personnes, dont plus de la moitié étaient étrangères à notre sainte religion. En s'en allant, chacun d'eux emporte avec dévotion de la terre de Madhu, et, si quelque serpent venimeux vient à les piquer, ils prendront de cette terre dont la vertu s'est maintes fois fait sentir par des effets miraculeux. Je reviens à mes malades d'Uduvillu ; ils allèrent tous à Madhu, où ils trouvèrent la santé du corps. Pensant que la meilleure manière de témoigner leur reconnaissance à Marie était de devenir ses enfants par le saint baptême, ils firent savoir au père missionnaire qu'ils avaient le désir d'être chrétiens. Le R. P. Pouzin, au comble de la joie, leur envoya immédiatement son catéchiste afin de leur faire apprendre les prières ; plusieurs d'entre eux s'y mirent avec ardeur, et deux mois après, le Missionnaire avait la consolation de régénérer 34 catéchumènes dans les eaux du saint baptême. Un peu plus tard, plusieurs autres sollicitèrent la même faveur et, aujourd'hui, nous avons dans ce village 66 nouveaux chrétiens. Tous les jours les demandes se renouvellent, et très probablement la caste tout entière, qui compte environ 600 membres, viendra au christianisme, à l'exception d'un seul qui est *peïcaran* ou sorcier. C'est ainsi que, dans l'espace de quelques mois, l'Église a fait plus de conquêtes au centre même de l'erreur que le protestantisme en soixante-quatre ans, puisque le rapport de cette année ne porte que 364 communautés en soixante-quatre ans. Les ministres et même les ministresses, apprenant ces conquêtes, furent d'abord frappés de stupeur ; ils se mirent en campagne pour protéger un troupeau qui ne leur appartenait pas ; on promit églises, écoles, etc. Il est trop tard : telle fut la réponse qu'ils reçurent partout.

Cependant S. G. Mgr Mélizan, notre nouveau et bien-aimé vicaire apostolique de Jaffna, ne pouvait laisser ces

chrétiens récemment convertis sans aucun signe de ralliement. Réunissant donc le peu d'argent dont il pouvait disposer, il acheta un petit terrain, où il ordonna de construire une chapelle en branches de cocotier. De plus, Monseigneur annonça sa visite pour le 7 octobre, fête de Notre-Dame du Saint-Rosaire, titre sous lequel il voulait dédier le nouveau sanctuaire. Comme il ne restait que huit jours à nos néophytes, ils se mirent tous à l'œuvre, apportant, qui, la terre, qui, les bois, etc. Bref, le 6 au soir le modeste oratoire était fini, et dans la nuit on construisit l'autel. Monseigneur pouvait donc venir ; selon la coutume indienne, on éleva sur la route quelques arcs de triomphe décorés avec art, l'église elle-même était ornée autant qu'elle pouvait l'être. A sept heures du matin, le premier dimanche d'octobre, le bruit du canon annonçait l'arrivée de Sa Grandeur ; nos nouveaux chrétiens se précipitèrent à sa rencontre, heureux de recevoir pour la première fois la bénédiction du père que le ciel leur avait donné. Une foule considérable de catholiques des environs, de protestants et de païens, étaient venus assister à la cérémonie. Mgr Mélizan, revêtu des ornements pontificaux, fit son entrée solennelle dans la nouvelle église, où aussitôt il commença la messe pendant laquelle les Pères qui l'accompagnaient chantèrent quelques hymnes de reconnaissance à Marie Immaculée. La messe terminée, Monseigneur adressa la parole à l'auditoire, et il glissa dans son discours des félicitations et des encouragements, puis tous les assistants furent admis à baiser son anneau. Ils étaient heureux et ceux qui n'avaient pas encore reçu le saint baptême se promirent bien de ne pas tarder à apprendre les prières, afin de participer au plus tôt au bonheur de leurs parents ou amis.

Voilà les œuvres de l'Église catholique, et ce qui se passe à Uduvillu a lieu dans vingt autres endroits. Je

pourrais citer l'île de Delft où depuis trois ans seulement nous comptons 80 convertis parmi les plus hautes castes, et encore le Missionnaire ne se rend à ce poste que deux fois chaque année et pour un court espace de temps. Cette île renferme 2000 ou 3000 habitants parmi lesquels un millier de catholiques au moins ; si un missionnaire y résidait à poste fixe, tous se convertiraient bientôt à la véritable religion.

Parlerai-je aussi de Calmunai près Batticaloa? C'était jusqu'ici un centre considérable de païens ; le catholicisme vient d'y pénétrer, et nous espérons qu'il y fera de rapides progrès. Ah ! si nos ressources et surtout si le personnel des missionnaires étaient en rapport avec les besoins de la population, quel bien immense ne pourrait-on pas opérer ! Ainsi, par exemple, à Uduvillu ne faudrait-il pas remplacer la misérable hutte de branchages, construire une école, payer un catéchiste, acheter beaucoup de choses dont l'absolue nécessité ne tardera pas à se faire sentir ? Ne faudra-t-il pas aussi placer dans la nouvelle église une statue de Notre-Dame du Rosaire ? Nous nous confions en la divine Providence. Celui qui a su toucher le cœur de nos païens mènera certainement cette œuvre à bonne fin.

Mais, par-dessus tout, ce sont des Missionnaires qu'il nous faudrait. Ah ! si saint François Xavier était encore ici, n'écrirait-il pas aux prêtres d'Europe pour leur dire comme autrefois : « Voyez ces multitudes immenses qui se perdent faute de pasteurs. Ayez donc pitié d'elles, venez vous unir à nous ». A Ceylan vous n'avez pas, il est vrai, la gloire du martyre à espérer, mais vous y trouverez un évêque qui vous recevra comme des enfants bien-aimés, et ensemble nous gagnerons des milliers d'âmes à Jésus-Christ.

Ajoutons, avant de terminer ce travail, que, durant ces

derniers mois, nous avons eu la consolation de recevoir dans le sein de l'Église cinq jeunes protestants des meilleures familles de la péninsule. Il y a trois ou quatre jours, un prisonnier synghalais faisait aussi son abjuration entre les mains du Missionnaire chargé de la prison de Jaffna. H. JOULAIN, O. I. M.

Le Missionnaire fait suivre sa lettre de la note suivante :

Au dix-septième siècle, à l'époque où les Portugais étaient maîtres du littoral de l'île de Ceylan, le village d'Uduvillu avait été presque entièrement converti au christianisme. On y voyait une petite église catholique. Les Hollandais, ayant chassé les Portugais de l'île, détruisirent cette église et poussèrent la persécution avec tant d'acharnement qu'après deux ou trois générations toute trace de catholicisme avait disparue. Les Anglais se rendirent enfin maîtres de Ceylan. Peu après, des ministres protestants américains établirent une station à Uduvillu : orphelinat, écoles, chapelle du plus beau style, visites à domicile, distributions de toile pour vêtements, rien ne fut épargné pour gagner des adhérents, et cependant, en dépit de tant d'années d'efforts et de tant de dépenses, c'est à peine si quelques conversions ont été faites.

De son côté, le R. P. MAUROIT écrit de Jaffna à la date du 31 octobre 1883 :

« Les lettres que nous recevons de toutes les Missions du vicariat nous disent que les chrétiens ont prié avec plus de ferveur pendant ce mois d'octobre. Processions le jour du Saint-Rosaire, chapelet chaque jour et où cela se pouvait, bénédiction du Très Saint-Sacrement. Dans beaucoup d'églises d'où le Missionnaire était absent, le chapelet a été récité tous les jours, selon les intentions du Souverain Pontife. Jaffna devait donner un plus grand témoignage encore de son amour pour Marie et pour le Saint-Père. Mgr MÉLIZAN avait craint que les chrétiens ne

vinssent ni au chapelet ni à la bénédiction du Très Saint-Sacrement. Mais quelle ne fut pas notre surprise de voir dès le premier soir l'église presque remplie ; l'assistance n'a pas diminué durant tout le mois quoique la pluie soit tombée quelquefois par torrents et que la lune n'ait pas donné sa lumière (ici pas de réverbères ni de gaz). L'assistance quotidienne à la messe a aussi augmenté : impossible de dire combien de chapelets ont été récités pour le triomphe de l'Église. Espérons que la Sainte-Vierge entendra les prières qu'on lui a adressées de tous les points du globe et qu'Elle écrasera la tête du serpent.

« Mgr MÉLIZAN est parti ces jours derniers pour visiter Mannaar. Son voyage durera deux mois. Priez pour que son travail soit bien fructueux et qu'il nous revienne en bonne santé. »

Léon MAUROIT, O. M. I.

VICARIAT DE NATAL.

MISSION DU BASUTOLAND.

LETTRE DU R. P. PORTE AU R. P. YENVEUX,
DU SCOLASTICAT D'INCHICORE.

Basutoland, Motsi-Ma-Jesu, le 23 septembre 1883.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Je m'empresse de répondre à votre lettre du 19 août. C'est toujours avec grand plaisir que je lis les bonnes paroles que le Sacré-Cœur sait vous inspirer. Les lettres qui me viennent d'Europe, et surtout du scolasticat, sont pour moi des paillettes d'or.

D'ailleurs vous qui avez passé une grande partie de votre vie sur la Sainte Montagne, à prier pour les combattants et qui avez acquis dans ce ministère, l'expérience qui s'acquiert communément dans l'action, vous êtes parfaitement en droit de parler et de conseiller, comme ferait un vétéran revenu du combat tout couvert de poussière et de gloire.

J'en fais moi-même l'expérience : notre bouclier, dans ce pays de feu et de sauvagerie, c'est la Règle ; et je me suis convaincu, en outre, que, si l'on veut, on trouve toujours des raisons de s'en dispenser, et que, si l'on veut aussi, on a presque toujours le moyen de l'accomplir.

Je n'ai pas été longtemps à m'apercevoir aussi, que le travail des mains trop assidu est nuisible à l'esprit sacerdotal : il ralentit le zèle, obscurcit l'intelligence, éteint la ferveur ; le temps que l'on consacre à la matière est dérobé à l'étude et à des œuvres d'un intérêt supérieur. Ce n'est pas que je sois ennemi de ce genre de travail ; je reconnais que, par occasion, je dois faire trente-six métiers, mais je tâche de me défendre de ces occupations trop absorbantes, qui nuisent plus qu'elles ne servent.

Dimanche dernier, 16 septembre 1883, nous avons eu une fête sans pareille dans les fastes catholiques du Basutoland. Il s'agissait de la bénédiction et de l'ouverture solennelles de l'église de Montolivet, à Thaba-Tsuen.

Le R. P. Le Bihan, qui travaille depuis plus d'un an à la fondation de cette Mission, avait invité tous les prêtres du Basutoland. Nos catholiques, un grand nombre de protestants et une foule innombrable de païens étaient accourus.

Dès le vendredi 14 septembre, grand mouvement à Montolivet. Les caravanes arrivent, les femmes portant

sur leur tête d'énormes paquets où elles ont renfermé des provisions pour plusieurs jours, avec leurs plus belles toilettes d'indienne. Chaque village, aux abords de la Mission, s'organise et s'avance ensuite lentement en chantant des cantiques ou en récitant des prières. Nous arrivons nous-mêmes de Motsi-Ma-Jesu, en cavalcade composée de Missionnaires, de plusieurs jeunes gens et de quelques enfants de l'école. Le lendemain, le reste du collège et de la population nous rejoint avec le wagon de la Mission. L'école est au grand complet; elle parade sous le costume envoyé par M. Crétinon, avec quel succès ! je vous le laisse à penser.

Sans perdre de temps on se met à l'œuvre : on ornemente, on décore, on court, on s'agite en tous sens : « Pou !... Pou !... C'est la fête au village ! » tel est le refrain qui retentit tout le jour à mes oreilles.

Le dimanche est enfin venu. Jamais je n'avais vu un pareil triomphe pour notre sainte religion. Des cavaliers arrivent par centaines ; les païens fourmillent de toutes parts, les chefs sont accompagnés de leurs escortes et les reines de leurs *dames de cour;* les gens de bas étage apportent d'innombrables vases de *létine* (sorte de bière). Mais voici les protestants. C'est à s'y tromper. Tout autre que nous penserait, en voyant cette affluence d'hérétiques, qu'il s'agit d'une fête protestante. Mais non, c'est le Cœur de Jésus qui appelle tous ces Cafres de diverses dénominations religieuses, pour leur montrer sa véritable Église catholique, ses prêtres autorisés, ses envoyés, ses investis de pouvoir, sa maison vraie de la prière vraie.

Si je m'en rapporte à l'estimation du magistrat anglais de Mafetweng, homme habitué à évaluer les foules, car il a servi longtemps dans les troupes impériales, il y avait ce jour-là à la fête de Montolivet environ trois mille ou quatre mille Cafres.

Tous ont assisté à la messe, célébrée sur le perron de l'église. Silence parfait, chants admirables d'entrain, d'ensemble, de piété, et, chose plus admirable encore, parmi cette foule, il n'est personne qui ait entendu la moindre parole déplacée ! Pour moi c'est un vrai miracle de la grâce, car il faut bien savoir que tous ces adhérents du protestantisme n'ont pour toute religion que la querelle biblique et le sot orgueil de l'ignorance.

Le P. Le Bihan fut bon prince; il tua quatre bœufs pour régaler son monde. Je ne compte pas les chèvres ni les moutons, non plus que les pots de *létine* ou le menu brouet que chacun avait apporté. Bref, la fête fut splendide, soit pour le spirituel, soit pour le matériel. Les chefs parlèrent beaucoup en notre faveur, surtout le fils du roi. Les protestants s'en retournèrent, étonnés de voir que l'Église catholique n'est pas absolument telle que la leur représentaient des préjugés inculqués et entretenus avec soin par leurs ministres.

Nous osons espérer que le divin Cœur de Jésus, « qui aime aussi les Basutos », comme nous l'avons chanté durant cette fête bénira la nouvelle Mission et nous donnera de triompher des vices du paganisme et de l'orgueil de l'hérésie.

De retour à Motsi-Ma-Jesu, j'ai encouragé au bien nos chrétiens qui n'avaient pu se rendre à la fête, et je les ai conjurés, comme je ne cesse de le faire en toute occasion, d'avoir dorénavant un grand zèle pour la propagation de la foi, surtout en secondant nos efforts et en favorisant le développement de leurs propres missions et de leurs écoles.

A Saint-Michel, nos catholiques ont compris ce langage, et c'est de grand cœur qu'ils ont promis de m'aider de leurs deniers et de leurs bras pour planter une croix monumentale au milieu du village, amener, tailler et

placer les pierres du piédestal, ouvrir et entretenir une belle route entre l'église et ce point central de la localité.

Ne croyez pas cependant que tout soit parfait. Aujourd'hui même j'ai dû réprimander nos chrétiens, ces grands enfants. J'ai tâché de le faire *suaviter et fortiter*, c'est-à-dire avec un cœur semblable à celui de Notre-Seigneur. Il me semble, en effet, que je les aime beaucoup, et je crois qu'ils me sont, en retour, sincèrement attachés. Cependant il ne se passe pas de dimanche qu'il ne faille relever quelques sottises, par-ci par-là.

Aujourd'hui l'affaire était plus sérieuse, car il s'agissait de sortilèges. Au dire de plusieurs chrétiens, certains d'entre eux se livraient, pendant la nuit, à l'infernal métier de la sorcellerie. En présence de pareilles accusations, le Missionnaire se trouve toujours placé entre deux écueils, également dangereux et également menaçants : d'une part, la tendance des nouveaux convertis rend le fait dénoncé très possible; d'autre part, leur crédulité extrême rend l'accusation fort suspecte.

A première vue, on serait tenté de s'inquiéter, non certes de l'intervention diabolique, qui doit être bien rare, mais des pratiques superstitieuses inventées pour la mettre en jeu. Heureusement, tous ces racontars ne sont le plus souvent que de vaines et naïves frayeurs. Le voyageur hanté par des fantômes en voit partout dans la forêt où il passe, la nuit : une feuille qui s'agite, une ombre qui s'allonge, le silence même de la nature à cette heure du repos, tout le glace de terreur. Ainsi est fait le Cafre. Enfant, de caractère, païen de vielle date, et, par conséquent, homme de préjugés et d'amulettes, la moindre parole, le moindre geste, un mot dur, surtout, c'en est assez pour exciter son imagination soupçonneuse et craintive ; même s'il est devenu

catholique, il se tiendra sur ses gardes : un sort va être jeté sur lui. Si donc deux Cafres se querellent, s'ils sont divisés par la haine, en règle générale, ils s'accuseront mutuellement de maléfice.

De là vient que, ces jours derniers, on a fait beaucoup de cancans à Saint-Michel, accusé beaucoup de monde et que, de mon côté, sans établir d'enquête et traitant en coupables accusés et accusateurs, j'ai tonné avec force contre les jalousies, les haines et les discordes qui, en définitive, sont l'unique source de ces terreurs et de ces contes ridicules, débités sur la place publique ou racontés mystérieusement sous la hutte, dans l'obscurité de la nuit.

Les Cafres sont si entichés de paganisme et si absolument dominés par leurs préjugés, que, même parmi les catholiques, il ne meurt pas un enfant, un homme, une femme, sans qu'il arrive à plusieurs, parfois au plus grand nombre, d'attribuer la mort aux sorciers, et naturellement les sorciers, ce sont toujours les ennemis de la famille. « Si tel est le cours de la providence de Dieu, ai-je coutume de leur dire, si les Cafres ne meurent que par suite des maléfices et par le fait de sorciers, il faut avouer que le bon Dieu est bien aveugle et bien impuissant, pour ne pas trouver un autre moyen de vous retirer de ce monde. » Ils ont une idée assez grande de la sagesse et de la toute-puissance de Dieu pour comprendre cette réflexion. Mais allez donc arrêter le cours d'un fleuve ! Vous réussirez un instant à leur faire entendre raison en plein midi et sur la place publique, mais, rendus à eux-mêmes, le soir, dans leurs cabanes enfumées, ils recommenceront à trembler et à voir des sorciers partout.

Le fait est que plusieurs parmi les noirs meurent, non pas de sortilèges, mais de poisons administrés sous forme

de remèdes par de prétendus médecins connus sous le nom de *sorciers*. Cette classe de malfaiteurs n'est pas nombreuse, heureusement, et sur ce point encore il y a beaucoup à rabattre des récits imaginaires qui ont cours.

Je reprends ma lettre à la date du 5 octobre. Par suite de courses continuelles, j'ai manqué la poste la semaine dernière.

Cette semaine j'ai été à la coupe des roseaux à Korokoro. La coupe des roseaux, chez les noirs, est un fait unique dans le monde. Les Cafres font de ce végétal une grande consommation pour certains usages, notamment pour la construction de leurs huttes et de leurs palissades. C'est pourquoi il y a, pour faire sa provision, un jour fixé par le roi. L'affluence est grande ce jour-là dans les lieux plantés de roseaux, et, par suite, le désordre est d'avance probable.

Dès le dimanche soir, les chefs envoyaient, dans tous les villages, avertir que le moment était venu de partir avec des faucilles.

Le lundi je sellai mon cheval, et je me dirigeai, moi aussi, vers Korokoro, peu éloigné de Motsi. Chemin faisant, je rencontrai Ma-Lama, un des fils du roi, et me joignis à sa troupe, car il est notre chef et c'est à lui que je demanderai ma part de roseaux.

A dix heures, on donne le signal des opérations, et aussitôt, voilà plus de deux mille Cafres, hommes et femmes, qui se précipitent dans le marais. On s'ensanglante les bras, les jambes, la figure; n'importe ! toute cette foule va de l'avant avec une ardeur incroyable, et bientôt, les faucheurs, partis des extrémités, se rejoignent au centre. Alors ils se portent sur un autre point, et, à un nouveau signal, ils recommencent. A Korokoro, ce travail dure deux jours.

Vous dire le désordre, les cris, les rixes, les malentendus, le pillage de ces jours-là, c'est impossible. Il suffit, pour s'en faire une idée, de savoir que toute la population est là et qu'il s'agit d'un de ses plus chers intérêts. Païens, protestants, catholiques sont mêlés, et aucun d'eux n'entend se laisser faire la loi. Les chefs cafres, qui ont le talent de ne jamais s'entendre, sont régulièrement dans les plus mauvais termes à la coupe des roseaux. Par surcroît, le *brandy* est ici comme partout le dieu de la discorde, et il ne manque jamais de figurer à ces rendez-vous de la nation.

A force de démarches et de fermes revendications, j'avais sous la main environ cent gerbes de roseaux pour couvrir l'école de Korokoro, la maison de Saint-Michel et une chapelle au pays de Théco. Après avoir travaillé tout le jour, je couchais, la nuit, plié dans ma couverture, auprès de mon butin, car la nuit est l'heure du pillage. Aujourd'hui encore, je suis harassé.

Enfin j'ai causé trop longtemps, et je n'ai plus qu'un peu de place pour vous dire merci et vous prier de penser souvent aux Cafres et à leurs Missionnaires auprès du Sacré Cœur de Jésus.

Votre humble frère en Notre-Seigneur Jésus-Christ et Marie immaculée,

F. Porte, o. m. i.

COMPTE RENDU

ADRESSÉ PAR LE R. P. DELTOUR AU R. P. MARTINET SUR LA MISSION DE ROMA, EN BASUTOLAND.

Le R. P. Deltour a écrit sur sa Mission de Roma, en Basutoland, un rapport assez étendu, dont la première partie a paru dans les *Missions catholiques*, numéro du

28 juillet 1882. Nous ne reproduirons pas cette première partie, parce qu'elle revient sur un passé que nos lecteurs connaissent déjà, mais nous donnons ici la seconde, qui est toute d'actualité.

Mission de Roma (1), Basutoland, le 13 octobre 1883.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

La Mission de Roma compte trois œuvres principales dont je vais parler successivement : deux écoles, une paroisse et une ferme.

ÉCOLES.

L'école des filles, tenue par les Sœurs de la Sainte-Famille, est une institution que nous pourrions comparer à un orphelinat. Le temps des élèves est partagé entre l'étude et le travail des mains. Toutes les enfants, ou à peu près toutes, sont catholiques. Elles ont deux heures de classe le matin et deux heures le soir. On leur enseigne la lecture et l'écriture en sisoutou et en anglais, les premiers éléments du calcul et de la géographie, enfin un cours abrégé de l'Histoire sainte.

En dehors des classes, elles travaillent au jardin et surtout elles s'occupent à coudre, à filer la laine et le lin, à tricoter, voire même à tisser des étoffes. Depuis que l'école est fondée, elles tissent ou elles tricotent tous leurs habits de semaine ou de dimanche, sauf un costume blanc de première Communion, qu'elles ne mettent qu'en certaines occasions et pour les cérémonies religieuses. Aussi sont-elles justement fières de se montrer aux yeux ébahis des visiteurs anglais que le goût des voyages amène dans le pays ; sont-elles heureuses de figurer aux offices de l'Église et d'en rehausser l'éclat par le chant des canti-

(1) La mission de Roma ou de Motsi-Ma-Jesu est une seule et même mission sous deux noms différents.

ques, des psaumes et des hymnes, tantôt à l'unisson, tantôt en parties ; quelquefois seules, d'autres fois avec la chorale de Sainte-Cécile.

Disons en passant que tous les Cafres ont la voix juste et sont passionnés pour le chant. A l'église, tout le monde chante : hommes, femmes et enfants, ce qui rend nos offices très attrayants et très solennels.

L'école des garçons est tenue par deux Frères convers, le F. Bernard, arrivé en Basutoland avec les premiers Missionnaires, et le F. Mulligan, attaché à la Mission depuis plusieurs années. Elle marche bien et fait honneur à la Mission. Nous avons là plus de cinquante pensionnaires, tous animés d'un bon esprit et qui font la consolation de leurs maîtres, nonobstant, bien entendu, quelques fredaines d'enfants.

Comme intelligence, nos élèves ne le cèdent en rien aux Européens, et permettez-moi de dire que, comme conduite, ils leur sont supérieurs. Trouveriez-vous en France beaucoup d'enfants assez candides pour rappeler à leur maître la pénitence que celui-ci leur a infligée ? Ici nous voyons cela souvent. Pour une faute légère, par exemple, nous privons un enfant d'une pincée de sel dont nos pensionnaires ont coutume d'assaisonner leur nourriture. L'un des plus grands en fait la distribution au moment du repas, et il ne connaît pas ou n'est pas censé connaître les punitions. Eh bien, il est rare que le coupable accepte sa part : « Je suis puni », dira-t-il humblement à son condisciple. Des faits de ce genre se produisent souvent et, quoiqu'ils soient de peu d'importance, ils montrent du moins le bon esprit qui règne dans la maison.

Au collège, car c'est ainsi qu'on veut bien appeler notre modeste institution, le temps est partagé, comme à l'école des filles, entre le travail des mains et l'étude,

Seulement, le programme d'études est un peu plus relevé, *sicut decet*. Nous tenons surtout à bien former nos élèves dans la langue anglaise, puisque le pays est sous le protectorat anglais et que dans toutes leurs relations ils ont affaire à des Anglais. Les plus avancés s'expriment assez correctement en cette langue, ils l'écrivent et la lisent couramment. Pour l'arithmétique, notre école pourrait lutter avec n'importe laquelle de vos écoles primaires. L'année dernière, la distribution des prix fut précédée d'un examen auquel assistait le représentant du gouvernement. Un des élèves, âgé de quinze ans, appelé au tableau, eut à résoudre un long et difficile problème sur les règles de proportion ; il le fit avec tant de netteté et de justesse qu'il reçut du magistrat les plus flatteuses félicitations. Un autre de nos élèves est employé au bureau des postes à Kimberley (mines des diamants) ; un autre est teneur de livres chez un commerçant du voisinage.

Nous leur donnons généralement quatre heures de travail manuel par jour. Ce sont eux qui prennent soin de nos jardins : jardin potager et jardin d'agrément ; ils font de la grande culture dans nos plantations de maïs, de sorgho et de millet; de l'arboriculture en s'exerçant sur nos arbres fruitiers à la taille et à la greffe, en quoi ils réussissent à merveille. S'il nous faut de la pierre à bâtir, les plus forts se mettent à l'œuvre et font jouer la mine, au grand contentement de toute cette jeunesse, qui ne se tient pas de joie lorsqu'elle entend le bruit de la poudre et qu'elle en peut constater les effets.

C'est un curieux spectacle de les voir au travail, chacun dans sa spécialité selon son âge et son aptitude : les uns transportant les engrais, les autres ouvrant les sillons ; ceux-ci jetant la semence, ceux-là la recouvrant. Tout cela se fait gaiement et, le plus souvent, avec accompa-

gnement d'un joyeux cantique ou de quelque innocente chanson. Enfin, tandis que les plus robustes se livrent au travail des champs, les plus adroits s'exercent comme typographes à quelques compositions d'imprimerie en leur langue.

Nos élèves sont généralement très jeunes. Il nous importe de les prendre dès le premier âge et de les former de bonne heure aux pratiques chrétiennes et à l'amour du travail. Outre que l'oisiveté est la mère de tous les vices, le progrès dans la foi ne va pas sans quelque progrès dans la civilisation.

En dehors des travaux déjà énumérés, c'est grâce au concours de nos enfants que nous avons pu mener à perfection nos belles plantations d'eucalyptus, qui se composent de cinq à six mille sujets, inappréciable ressource pour les constructions et pour le chauffage, sans parler de l'hygiène.

Enfin je reviens à la musique, par où j'ai commencé. C'est un de nos élèves qui accompagne les chants d'église sur l'harmonium, et nous avons de plus, pour les fêtes civiles, une modeste fanfare, composée de jeunes artistes et de vieux instruments ; trop vieux ceux-ci pour donner de bons résultats, car, en vérité, je crois que c'est à eux seuls qu'il faut s'en prendre si nous n'avons pas des chefs-d'œuvre d'harmonie.

L'école est pour nous l'œuvre par excellence : c'est pourquoi nous faisons tout pour sa prospérité : pas de privations, pas de sacrifices que nous ne soyons prêts à nous imposer. Notre cœur est là où est notre trésor. Il faut que l'école nous donne tout ce qu'il est permis d'en espérer.

Tel n'est pas toujours le cas cependant. Pour dire la vérité : ces enfants qui nous donnent tant de consolations étant jeunes, et pour lesquels nous nous dépensons avec

tant de bonheur, ne nous payent pas tous de retour quand ils sont devenus grands. Alors qu'ils se sentent hommes, que les passions se sont développées, que les occasions se présentent et que les mauvaises compagnies sollicitent, ils ne savent pas toujours résister à la tentation. Néanmoins ceux-là mêmes dont nous déplorons les égarements ne nous échappent pas tout à fait et sont toujours plus faciles à conduire que les païens venus à la foi chrétienne sans passer par l'école.

PAROISSE.

La paroisse de Roma est à peu près ce qu'est en France une paroisse de cinq cents âmes, et le ministère y est aussi à peu près le même, sauf le travail de confessions, qui est ici bien plus considérable.

Les Basutos sont par caractère légers et inconstants : ce qu'ils aiment aujourd'hui, ils le détesteront demain, et ce qu'ils croient de tout leur cœur, ils le traiteront de fable. Il faut donc les suivre de près pour les soutenir, les encourager et les réprimander, au besoin, avec une autorité toute paternelle.

Ces soins assidus, qui sont de tous les instants, s'exerceront surtout au confessionnal, car nous habituons nos néophytes à se confesser et à communier souvent. S'ils tombent facilement, ils se relèvent de même, et c'est par la fréquentation des sacrements, en définitive, qu'ils restent fidèles à la foi. La règle est qu'ils se confessent tous les mois. Nous ne l'obtenons pas toujours, mais souvent nous obtenons mieux. Nous comptons environ quarante personnes qui s'approchent des sacrements tous les quinze jours. Les jours de grandes fêtes nous avons la presque totalité de la paroisse.

Bien des fois j'ai éprouvé un sentiment de jalousie en lisant dans les *Missions catholiques* ou dans nos *Annales*

la manière de desservir, dans d'autres contrées, les villages chrétiens disséminés sur un vaste territoire, loin du Missionnaire ; surtout dans l'Amérique du Nord. Là, nous dit-on, le prêtre fait sa visite une fois par an, arrange les différends, entend les confessions, baptise les nouveau-nés ou les catéchumènes suffisamment instruits et éprouvés, admet à la première Communion ceux qui en sont dignes, bénit les mariages, administre les derniers sacrements aux malades : tout cela en huit ou quinze jours, et ce sera fait pour jusqu'à l'année suivante ! Nous aussi, nous faisons tout cela ; mais nous le faisons tous les jours. Si nos catholiques étaient ainsi abandonnés, c'en serait fait de nos Missions en bien peu de temps. C'est pour cela qu'un sentiment d'envie se glisse parfois dans mon âme ; il me semble que dans ces Missions on fait le bien trop aisément, et chez nous, trop péniblement.

Roma possède deux succursales : Saint-Michel et Saint-Joseph ; la première à 6 kilomètres et la seconde à dix, de la maison mère. Le P. Porte les dessert toutes les deux présentement. Saint-Michel compte un peu plus de deux cents âmes, et Saint-Joseph une centaine seulement.

De temps en temps, pour les grandes fêtes, nous réunissons à Roma tous nos catholiques des environs ; et ces fêtes communes, qui sont comme des réunions de famille, font toujours du bien. L'occasion la plus solennelle est la fête de Pâques, qui est toujours précédée de trois jours de retraite préparatoire à la communion pascale. C'est le mercredi saint, au soir, que s'ouvrent ces saints exercices, toujours parfaitement suivis. Il y manque très peu de nos chrétiens : ceux-là seulement qui gardent les villages et quelques autres qui ont des empêchements légitimes.

Pendant ces quelques jours nous devons loger tout le monde, et nous mettons en réquisition pour cela tous les abris que la Mission peut offrir.

La nuit du jeudi saint est exceptionnellement belle. Notre pauvre église prend un air de fête. A défaut de tentures soyeuses et de franges d'or, nous nous servons de ce que le bon Dieu nous prodigue si largement à cette saison de l'année, les fleurs et la verdure, car nous sommes en plein automne quand pour vous le printemps commence. Des guirlandes de feuillage courent le long des murs ; les fleurs et les lumières sont réservées pour l'autel, sur lequel le divin Sauveur ne dédaigne pas de se manifester à des noirs et de s'offrir à nos adorations ; les chants se succèdent sans interruption, et ils sont exécutés à pleine poitrine par tout un peuple chrétien ravi d'enthousiasme. Quelle nuit pour le Missionnaire ! Jamais je ne l'oublierai ! Ces harmonies au milieu du silence, la foi naïve de nos Basutos, la grandeur et la bonté de Dieu qui se complaît en leurs hommages, le contraste entre ce spectacle et celui de l'incrédulité moderne dans les nations civilisées : tout cela remue profondément le cœur et transporte dans un monde nouveau : on touche du doigt le fait divin et l'on a l'évidence du surnaturel.

Pâques est le jour de la communion générale. Le nombre des communions cette année a dépassé trois cents. En y joignant celles qui, forcément différées, ont eu lieu peu après, elles atteignent le chiffre de quatre cents. Douze premières Communions, onze baptêmes d'adultes et sept baptêmes d'enfants sont venus ajouter à la joie de nos fêtes pascales et au triomphe de Jésus ressuscité.

A Roma, nous comptons de quarante à quarante-cinq baptêmes par an. Les deux succursales en comptent vingt-cinq.

Le chiffre des mariages est relativement peu élevé

encore. La raison en est que les enfants nés dans le christianisme ne sont pas encore en âge de se marier, et qu'il se fait plus de conversions parmi les personnes déjà mariées que parmi celles qui ne le sont pas. Nous n'avons enregistré en 1882 que cinq mariages.

Un travail parfois bien consolant, en tout cas très utile et passablement pénible, c'est la visite des malades et des villages. Nos pauvres Cafres, tout fragiles qu'ils soient, ne perdent pas la foi entièrement ; ils peuvent, pour un temps, en méconnaître les préceptes, mais ils n'arrivent pas à en effacer les premières impressions. Survienne une maladie un peu grave ou simplement une indisposition un peu sérieuse, vite ils ont recours au prêtre. Je puis affirmer qu'il n'y en a pas un qui, ayant été oublieux de ses devoirs, voulût mourir en état de péché et qui ne s'empressât de faire appeler le prêtre, s'il se voyait en danger de mort. Généralement ils sont même très peu discrets sous ce rapport. Ils ne craignent pas de faire accourir le prêtre pendant la nuit, à travers des chemins affreux et souvent pour un rien. Malgré de nombreuses expériences de ce genre, le prêtre ne refuse jamais de marcher; mieux vaut s'exposer inutilement à une grande fatigue que de s'exposer à laisser partir une âme sans secours religieux. Alors il prie, il exhorte, il entend la confession du malade, lui administre les autres sacrements s'il y a lieu. Il essayera ensuite, blotti dans un coin de la hutte, de prendre quelques instants de repos, si la vermine le lui permet; mais il épiera certainement le lever de l'aurore pour se remettre en route, offrant à Dieu cette mauvaise nuit pour la conversion de ses pauvres sauvages.

S'il en a le loisir, il visitera les villages placés sur son chemin; il ira faire le catéchisme à quelque vieille catéchumène qui ne peut plus venir à l'église, car nous en

avons de soixante et dix à quatre-vingts ans, qui gagnent le ciel à bon compte, mais à condition de croire cependant et, par conséquent, de s'instruire. Il préparera quelque néophyte à la première Communion, ou bien, enfin, il entreprendra la conquête de quelques païens endurcis, celui-ci plein de vie, celui-là en danger de mort.

Quelque science de la médecine est indispensable dans nos Missions ; du moins de celle qu'on appelle la médecine usuelle des familles ; il faut en avoir quelques notions. Les païens eux-mêmes ont beaucoup de confiance en nos médicaments ; ils viennent de très loin en chercher, et les Sœurs en font de grandes distributions. Un païen malade, fût-il des plus mauvais, vous accueillera toujours bien si vous lui portez un remède. Et, si vous ne voyez pas toujours clair dans la maladie du corps, il vous sera permis, par un innocent stratagème et par quelque inoffensif traitement, d'arriver à guérir la maladie de l'âme. Pourquoi le Missionnaire embarrassé ne ferait-il pas comme vos savants en déroute ? Il tâtera le pouls du malade, lui fera montrer sa langue, lui demandera des nouvelles de son sommeil et de son appétit ; je n'ajoute pas qu'il écrira une ordonnance illisible, en *us*, car c'est à lui de la préparer ; mais il aura soin, s'il ne fait pas de bien, de ne pas faire de mal ; heureux s'il peut gagner le cœur de son malade et le purifier par l'eau du baptême ou de la pénitence.

Aux environs de Noël, je fus appelé auprès d'un païen, homme d'une quarantaine d'années, qui se mourait d'une maladie de poitrine. Une Sœur de la Sainte-Famille l'avait auparavant visité et l'avait trouvé assez bien disposé. Toutefois le malade avait refusé le ministère d'un de nos Pères, parce qu'il le trouvait trop jeune.

Je ne fus pas longtemps à comprendre que le mal était

arrivé à sa dernière période, et je n'en fis pas mystère : « Donne-lui donc un remède pour qu'il guérisse », me dit le chef du village. Je lui répondis que le mal était incurable et la mort prochaine. Cette réponse le contrista beaucoup, car le malade était un de ses hommes qu'il aimait le plus.

M'adressant au malade, je lui déclarai que son état était désespéré et qu'il fallait penser à son âme ; que, s'il voulait croire et recevoir le baptême, il serait sauvé ; que dans le cas contraire il brûlerait éternellement dans l'enfer. « Je veux être baptisé » fut sa réponse. — Combien as-tu de femmes ? — Deux ; et l'une d'elles n'est pas à moi ; elle était à mon frère, qui est mort, et je l'ai reçue en héritage. » Je lui expliquai alors qu'on ne peut pas se convertir et conserver deux femmes ; qu'il fallait rejeter celle qu'il tenait de son frère. « Je crains, me répondit-il, qu'une fois guéri je ne sois vaincu. » — Il l'était en ce moment même, car c'était m'avouer qu'il n'avait pas le courage d'accomplir ce devoir. Et moi de lui répondre que je ne pouvais le baptiser.

Le vieux chef, qui espérait tout du baptême pour la guérison de son malade, se prit à chuchoter, disant à ses compagnons : « Pourquoi ne promet-il pas ce qu'on lui demande, quitte à n'en rien faire quand il sera guéri ? » Je repris sévèrement l'interlocuteur, qui croyait n'avoir pas été entendu, lui disant qu'on ne trompe pas le bon Dieu ; et je repris le chemin de la Mission.

Le lendemain, de grand matin, je recevais une nouvelle invitation de me rendre auprès du malade, qui consentait à tout. J'accourus aussitôt, mais je ne le trouvai plus chez lui.

On l'avait transporté dans une caverne, à un quart d'heure du village, selon l'usage païen, sous prétexte de le soustraire au bruit, mais en réalité de peur qu'il ne

mourût dans le village; car ils ont grand'peur des morts, et ils s'en débarrassent au plus vite.

Le malade était en effet bien disposé, et il déclinait à vue d'œil. J'ordonnai qu'on enlevât les amulettes dont son cou était chargé, et je les remplaçai par un crucifix et une médaille de la sainte Vierge, après quoi commença la préparation immédiate au baptême. Je lui fis faire des actes de foi aux principaux mystères, des actes d'espérance et de charité; je l'exhortai de mon mieux à la contrition de ses fautes; enfin, à genoux avec quelques catholiques autour de son grabat, je me mis à réciter en sa langue le *Pater* et l'*Ave*. Quelle ne fut pas ma surprise de l'entendre prier avec nous comme eût pu faire un chrétien de vieille date ! C'était le 21 décembre. En versant l'eau baptismale sur son front, je l'appelai Thomas, à cause de la fête de ce jour. Je le recommandai ensuite aux soins d'une bonne catholique qui venait de répondre pour lui comme marraine, et je m'en allai, le cœur content d'avoir sauvé une âme. Le lendemain il s'éteignait tranquillement comme une lampe sans huile, heureux d'aller au ciel.

Une autre fois j'étais appelé auprès d'une jeune fille élevée dans le protestantisme, quoiqu'elle ne fût pas baptisée. Elle se mourait, consumée par une fièvre ardente. Sa mère, bonne catholique, était dans une désolation extrême, car elle pleurait surtout l'âme de son enfant.

Comme la malade ne parlait presque plus, je tâchai d'attirer son attention sur une médaille de la sainte Vierge, pour voir si elle était encore protestante dans le cœur ou si elle voulait devenir catholique. Elle parut donner quelques signes de dévotion, trop peu certains cependant, pour me fournir une base de conduite, je ne crus pas prudent de la baptiser.

Cependant la mère éplorée ne voulut point me laisser

partir sans m'avoir supplié de prier pour sa fille et de célébrer la messe à son intention ; ce que je promis de faire, en lui recommandant, à mon tour, de veiller sur la malade et, si elle la trouvait bien disposée, de la baptiser.

Nous étions à la fin du mois de Marie ; je priai avec confiance notre bonne mère du Ciel d'achever son œuvre. Le lendemain, samedi, la mère veillait toujours près de l'enfant. Tout à coup elle se souvient que le prêtre avait recommandé d'allumer auprès des mourants le cierge bénit de la Chandeleur, comme symbole de la vraie foi. Elle court, elle allume le sien ; puis, se penchant sur sa fille, elle l'avertit courageusement de sa fin prochaine et lui demande si elle ne veut pas mourir catholique. La main de la mourante cherche alors quelque chose : c'est la médaille ; elle la prend, elle la baise et la passe à son cou. « Voudrais-tu être baptisée, mon enfant ? poursuit la mère avec émotion. — Oui ! oui ! répond la mourante ; je veux être baptisée », et ce fut sa dernière parole. D'une main tremblante la pauvre mère versa sur le front de sa fille l'eau régénératrice, et elle la fit enfant de Dieu et de l'Église sous le nom de Marie-Thérèse. Deux heures après, une âme s'était envolée au ciel.

Le corps inanimé était resté sur la terre et, comme le père était protestant et que le baptême avait été secrètement conféré, l'enterrement eut lieu selon le rite de la secte. La mère toutefois, sachant que cette cérémonie ne pouvait avoir aucun effet, s'applaudissait d'avoir une seconde fois enfanté dans la douleur, mais pour une meilleure vie.

Notre plus grande joie parmi les Cafres nous vient de la bonne mort de nos néophytes. En parcourant notre cimetière, nous pouvons nous arrêter, le cœur plein d'espoir, devant chaque tombe. Pas une qui nous inspire des

craintes. Tous ces chrétiens sont morts munis des sacrements de l'Église et dans les meilleures dispositions de foi, de repentir et d'amour de Dieu.

Un, il est vrai, un seul, est mort impénitent, mais il est exclu de la société des saints, nous lui avons refusé les honneurs de la sépulture chrétienne.

Si notre travail n'offre pas les consolations que l'on trouve ailleurs, à la mort du moins nous moissonnons quelque chose et nous sentons à ce moment notre fardeau plus léger. La grâce d'une bonne mort : c'est une grande grâce que Dieu, dans sa miséricorde, fait à nos pauvres Cafres, qui vraiment sont plutôt faibles et inconstants que mauvais.

FERME.

La ferme est pour nous une question vitale, car elle doit alimenter tout le personnel de la Mission. C'est le F. Poirier qui en a la direction et qui, avec le concours de quelques Cafres, exécute tous les travaux que réclame ce département. Il n'y épargne ni sa peine ni sa sollicitude; car il faut tout prévoir et faire que tout arrive en son temps. Surveillance des troupeaux de bœufs, de chevaux, de chèvres et de moutons; labours, semailles, sarclages, binage, récolte et emmagasinement ; entretien des clôtures et conservation de l'outillage : tout cela est confié à ses soins.

Nos premières clôtures ont été faites en mottes. La meilleure pour le pays consiste en une espèce de ronce très vivace, qui se couvre de jolis bouquets de roses et qui ne craint ni le chaud ni le froid, ni l'eau ni la sécheresse. C'est un vrai trésor pour nous. Il faut seulement la protéger contre les bestiaux pendant près de trois ans. Après ce temps elle se défend elle-même, et elle protège nos jardins et nos champs.

Notre alimentation ne diffère pas notablement de la vôtre en France. Nos troupeaux fournissent la viande de boucherie ; nos jardins, les légumes ; nos champs, le froment. Nous faisons même un essai de vignoble qui donnerait de bons résultats si la grêle, fréquente en ces pays, ne compromettait souvent la récolte.

La population est dense, mais les travailleurs sont rares ; partant la main-d'œuvre est chère. Et quelle main-d'œuvre ! Les Cafres ne connaissent guère qu'un instrument : c'est la pioche longuement emmanchée, qu'ils manient presque sans se courber. Ne leur demandez ni un labour profond ni une ligne droite. Ils ont, je crois, la forme circulaire dans l'œil, car tout chez eux reçoit cette forme ; les enclos, les parcs à bœufs, les habitations ; tout est circulaire. En somme, ils font souvent le contraire de ce qu'on leur demande, et ils retardent la besogne plus qu'ils ne l'avancent.

La plus belle pièce de la maison, comme engin de ferme, est sans contredit un moulin à farine établi sur une petite rivière à l'extrémité de nos cultures. Les meules nous sont venues de France ; les rouages, de Pietermaritzburg ; la roue hydraulique et toute la charpente sont l'œuvre du F. BERNARD. Depuis qu'il fonctionne, voilà plus de huit ans, il nous a rendu de grands services. Avant cette époque nous n'avions, pour moudre notre blé, que des moulins à bras, sorte d'amplification du moulin à café ; nous mangions peu de pain, et ce peu à la sueur de notre front. Il nous fallait, pour une moyenne de 130 à 140 personnes, plus de 200 sacs de farine de froment ou de maïs par an ; on peut juger de quel allégement et de quelle amélioration l'établissement du moulin fut le signal. Aussi sommes-nous fiers aujourd'hui de montrer aux visiteurs ce *monument* de la civilisation chez un peuple naguère barbare ! Pour com-

pléter la démonstration du progrès, c'est un de nos néophytes qui fait aller le moulin, et les enfants de l'école lui sont adjoints, à tour de rôle et selon le besoin, comme aides et apprentis.

L'installation de la ferme est loin d'être parfaite. Les troupeaux ne sont pas assez nombreux pour suffire au travail et à la consommation; les instruments de labour et de transport sont vieux et disloqués ; les abris, granges et étables manquent complètement ou ne sont que provisoires. Tout cela nous le voyons, nous le sentons ; mais jusqu'à ce jour nous n'avons pas pu faire mieux. Espérons que la divine Providence viendra à notre aide pour nous faire sortir de cet état de pauvreté excessive, qui constitue un obstacle au développement de nos œuvres. Nous ne devons pas négliger le matériel, qui est comme le corps de la Mission. Les peuples barbares sont moins sensibles à l'héroïsme de la pauvreté apostolique qu'aux signes extérieurs d'une honnête aisance, à laquelle d'ailleurs ils espèrent participer plus ou moins. Si nous n'apportons aux Cafres que notre misère, ils ne se sentiront pour nous que de l'éloignement et du mépris ; autant il est nécessaire de les gagner par la bonté et l'affabilité des manières, autant il est indispensable de les frapper par un air de grandeur et de puissance ; et sous ce dernier rapport nous avons encore beaucoup à faire pour nous rendre vraiment respectables.

Veuillez agréer, etc.

DELTOUR, O. M. I.

MAISONS DE FRANCE

MAISON D'ANGERS.

Angers, le 21 novembre 1883.
Fête de la Présentation de la Sainte-Vierge.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Quelques jours seulement nous séparent du départ pour notre longue campagne d'hiver ; sept Missions consécutives nous retiendront jusqu'à Pâques au milieu des chères populations angevines. Mais, avant de quitter Angers, je tiens, mon bien-aimé Père, à vous mettre au courant des consolants travaux qui, depuis le rapport de l'année dernière, ont retenu presque constamment sur la brèche les trois Missionnaires dont se composait la maison d'Angers : les RR. PP. Roux, Colombot et Pélissier.

Dans notre dernier compte rendu, j'avais eu l'honneur de vous dire, mon très révérend Père, qu'à la suite de l'exécution des décrets, les demandes de Missions et de Retraites deviendraient probablement plus rares. C'est le contraire qui est arrivé, et l'année 1883 ne le cède en rien aux années précédentes ! Si le total de nos travaux paraît un peu moins élevé, c'est que les ouvriers n'ont eu ni la force ni le temps d'en faire davantage.

Aussi, mon bien-aimé Père, nous ne saurions assez remercier le bon Dieu de nous avoir soutenus jusqu'au bout malgré les fatigues incessantes de ce long apostolat,

Je voudrais, pour la plus grande gloire de Dieu, et pour votre consolation comme pour l'édification de la Famille, retracer ici les merveilleux détails de chaque Mission en particulier, mais je craindrais que l'énumération de faits similaires n'engendrât la monotonie et l'ennui. Je me contenterai donc d'enregistrer les travaux, ayant soin de ne m'arrêter que sur ceux dont les curés ont fait insérer un récit dans les feuilles catholiques de l'Anjou.

La paroisse du Tremblay a ouvert la marche par une grande Retraite de quinze jours, préparatoire à la fête de l'Adoration. Tous les ans le zélé pasteur nous confiait cette œuvre qui amenait son peuple tout entier à la sainte Table. Hélas ! cette retraite devait être la dernière donnée par ce cher curé, qui, quelques jours après avoir communié ses ouailles, allait recevoir au ciel la couronne d'un dévouement de trente années au milieu de cette paroisse.

La grande Retraite du May suivit celle du Tremblay : c'est une paroisse vendéenne presque toute fidèle à la foi des ancêtres morts pour Dieu et le roi. Le travail fut écrasant, et les jours d'Adoration amenèrent près de quinze cents personnes à la sainte Table.

La paroisse de Champigné, moins chrétienne que celle du May, montra qu'elle aimait encore entendre la parole de Dieu. Sa grande église était comble tous les soirs. Une Mission opérerait des merveilles à Champigné, mais le bon curé tarde à la donner à cause des difficultés des temps.

« La Mission de Beaucouzé, paroisse limitrophe de la ville d'Angers, a donné lieu à des fêtes religieuses qui méritent d'avoir leur place dans une feuille catholique. Permettez donc, monsieur le rédacteur, à un témoin fidèle de vous en faire la narration d'une manière simple et concise. Depuis longtemps, le prêtre qui dirige si

sagement la paroisse de Beaucouzé et qui ne ménage jamais ses forces quand il s'agit du bien des fidèles confiés à ses soins, nous avait donné l'espoir d'une Mission qui serait prêchée par le R. P. Roux, supérieur des Oblats de Marie, si connu et si aimé dans le diocèse, et par le P. Pélissier. Le dimanche de la Quinquagésime, jour où commençait cette Mission, avant la grand'messe, toute la paroisse se rendit processionnellement au presbytère pour aller chercher ceux qui venaient, au nom de Notre-Seigneur, annoncer la bonne nouvelle.

« Je sens mieux ici, monsieur le directeur, que je ne puis l'exprimer, quelle fut notre impression première, quand M. le curé ayant donné l'accolade fraternelle au révérend Père Supérieur de la Mission, et lui ayant remis une grande croix, on vit les deux apôtres s'avancer gravement vers l'église et venir en prendre possession pour quelques jours, au nom de Celui qui est mort pour nous sur ce bois glorieux. Mais, quand les habitants de Beaucouzé, quelques instants après, eurent entendu la parole apostolique du Missionnaire, l'émotion grandit encore, et l'on put dès lors augurer que le succès de la Mission était assuré. Chaque soir, en effet, pendant trois semaines, l'église se remplit de fidèles avides d'entendre les instructions si solides, si pieuses et si pratiques des RR. PP. Roux et Pélissier. Chaque soir un chœur de quarante hommes et jeunes gens et d'autant de jeunes personnes, chanta avec un entrain extraordinaire, qui fut pour beaucoup dans le succès de la Mission.

« La première semaine fut consacrée à la Retraite des petits enfants, et elle eut sa physionomie particulière. Je ne veux point vous dire ici, car vous le devinez bien, vous qui connaissez le R. P. Roux, comment il sut plaire à ses petits auditeurs, en leur traçant leurs devoirs envers Dieu, leurs parents, leurs condisciples et envers eux-

mêmes ; mais ce qu'il y eut de particulier et d'admirable, ce fut de voir chaque jour trois petits garçons et trois petites filles répéter avec aplomb, devant tous, le sermon de la veille. La récompense donnée aux premiers prédicateurs fut un précieux encouragement pour ceux des autres jours. Le dimanche suivant, une fête pour les enfants et une gracieuse procession réjouirent toute la paroisse.

« La seconde semaine de la Mission, qui fut la semaine des confessions préparatoires, se termina par la consécration de la paroisse à la très sainte Vierge. Un trône élégant, élevé derrière le maître-autel, en l'honneur de Marie Immaculée, et dans un genre spécial au P. Roux, était d'un effet superbe, surtout quand, dans les cérémonies, des centaines de bougies venaient éclairer toutes les nuances formées par l'or, les nombreux candélabres, le fond de verdure du reposoir. Mais, monsieur le directeur, nous oubliâmes véritablement toutes ces beautés quand, la cérémonie commencée, nous entendîmes les paroles si douces et si pieuses qui nous consacraient à la sainte Vierge. Nous écoutions, nos cœurs battaient d'émotion. Nous n'entendions plus que la voix du Missionnaire qui exprimait si fidèlement nos pensées. Nous ne voyions plus que notre pasteur prosterné devant le trône de Marie, un cierge à la main, et nous représentant tous devant notre Mère du Ciel.

« Depuis ce moment, ce fut une octave de fêtes à Beaucouzé. Le trône de la Sainte Vierge resta jusqu'à la fin. Le jeudi eut lieu la Communion générale des femmes. Toutes se trouvèrent réunies pour recevoir le Dieu qui fait les bonnes mères de famille et conserve les jeunes personnes dans une vie pure et régulière. Trois heures après les belles cérémonies de ce jour, tout était changé dans l'église : le trône élevé à la sainte Vierge disparaissait complètement

devant d'immenses tentures de deuil, ainsi que les murs de l'édifice sacré; c'était l'annonce d'une cérémonie funèbre. En effet, le lendemain, avait lieu l'exercice en souvenir des Morts. La messe célébrée en présence de toute la paroisse, le sermon du Missionnaire, la procession au cimetière, le petit discours prononcé sur les tombes, firent sur nous la plus vive impression : aussi nous retirâmes-nous avec la pensée de ne jamais cesser de prier pour nos chers défunts.

« Enfin toutes nos cérémonies devaient se terminer par la Communion générale des hommes et la plantation de la Croix de Mission. Quelle joie, en ce jour, pour le pasteur, de voir, comme le vendredi précédent, pour un sermon spécial, son église remplie d'hommes qui venaient recevoir le Dieu qui rend fort et généreux ! Quelle joie pour lui de donner la sainte communion à un grand nombre d'hommes bons, nullement hostiles à la religion, mais qui, par une indifférence qui n'est que trop générale aujourd'hui, se tenaient éloignés depuis quelques années de la pratique des sacrements ! Oh ! c'était bien le moment de dire ces paroles : Ils ne forment qu'un cœur et qu'une âme !

« Mais tout était préparé pour la fête de clôture. Une belle croix et un calvaire élevé sur le point culminant du bourg, et dominant toute la contrée, attendaient le Christ placé sur un magnifique brancard. Après la bénédiction, la procession se mit en marche au chant des cantiques sacrés. Le Christ, porté triomphalement par des hommes et des jeunes gens distingués par leurs décorations, fut bientôt élevé sur la croix qu'on lui avait préparée. Peu après nous étions à l'église pour recevoir les adieux de nos Missionnaires. Tous nous entendîmes avec bonheur leurs derniers avis; nous étions tristes parce que nous nous disions : Bientôt nous n'entendrons

plus ces voix amies, bientôt nous ne pourrons plus recevoir les conseils de ces bons Pères. Du moins, ce qui nous a consolés, ce fut d'entendre, après la dernière parole du révérend Père Supérieur, notre pasteur exprimer en termes émus à nos Missionnaires les hommages de sa gratitude, et se faire l'interprète de nos sentiments reconnaissants : « Un lien éternel de reconnaissance et d'amour, mes révérends Pères, unit désormais la paroisse de Beaucouzé aux Oblats de Marie Immaculée ; nous avons voulu que vos noms soient gravés sur le marbre du monument commémoratif de la Mission ; mais ils seront effacés de ce marbre plutôt qu'ils ne le seront de nos cœurs. » Telle fut, monsieur le directeur, la Mission de Beaucouzé ; elle laissera parmi nous un souvenir ineffaçable. »

Après cette Mission, le R. P. Roux et le P. Colombot allaient évangéliser la paroisse du Pin en Mauges. Il ne serait pas facile de reproduire ici l'enthousiasme chrétien de ce peuple pendant sa Mission de trois semaines ; c'est toujours la foi des temps anciens, cette foi qui n'est point encore altérée et qui le rend si heureux. C'est bien la race et le sang de l'illustre Cathelineau, justement appelé *le Saint de l'Anjou*. Aussi tous, sans exception, sont venus entendre la parole de Dieu, tous se sont approchés de la sainte Table. Il fallait laisser un souvenir d'une si belle Mission ; une croix en granit sera là inébranlable, comme la foi de ce peuple, pour redire à la postérité que tous furent fidèles.

La paroisse de Prunier, où notre ami, le curé Sergent, est toujours heureux de nous appeler, a eu ses fêtes et son Adoration. Après ce travail, le P. Colombot partait pour Saint-Martin de la Place, près Saumur, pauvre paroisse ; là peu de foi et guère de pratiques chrétiennes ; le succès du Missionnaire a consisté à ramener quelques

retardataires et à disposer les enfants à recevoir le sacrement de Confirmation. Pendant que le P. Colombot évangélisait le Saumurois, le P. Pélissier venait travailler avec moi à la paroisse de Cheffes. C'était pour la troisième fois que les Pères Oblats donnaient la Mission. Cette Mission fut digne des deux précédentes : même zèle de la part du peuple pour venir entendre la prédication, grand amour pour les cérémonies de Mission, les processions et les décorations. Population très aimable, d'un caractère vif et généreux. Cheffes ressemble à une petite ville, mais en a malheureusement quelques défauts. Malgré cela, le résultat a été admirable : plus de 800 communions, dont 450 de femmes et 350 d'hommes. Parmi les retours, qui ont été d'environ 50 pour les hommes, nous avons compté la conversion des plus influents du pays ; aussi le bon curé et son aimable vicaire surabondaient de joie en voyant à la sainte Table les nouveaux convertis.

Après cette Mission, le P. Pélissier allait prêcher le Mois de Marie dans la chapelle extérieure des Sœurs de l'Espérance d'Angers. Les sermons avaient lieu les lundis, jeudis et samedis de chaque semaine. Le même travail avait lieu au dépôt de mendicité d'Angers par le P. Colombot. Après le Mois de Marie, le R. P. Roux allait prêcher à Baugé, chez les religieuses du Sacré-Cœur de Marie, la Retraite préparatoire au renouvellement des vœux qui a lieu le jour de la Pentecôte. Pendant ce temps, les deux autres Missionnaires donnaient les sermons de la fête de l'Adoration au dépôt de mendicité, à Angers, à la paroisse de Querré, dans le Craonnais ; la Retraite de première Communion à Saint-Nicolas du Bon-Pasteur d'Angers, une autre retraite de première Communion au Bon-Pasteur de Nazareth, et plusieurs sermons à la Maison générale.

Tandis que le R. P. Roux allait donner à Metz la Retraite annuelle aux Sœurs de l'Espérance, et que, de Metz, il se rendait à Nancy pour y remplir le même ministère, le P. Pélissier donnait à la Maison-Rouge, à Angers, la première Retraite aux personnes du monde qui viennent suivre les exercices chez les Dames de la Retraite. Un mois après, le même Père donnait, dans la même maison religieuse, une seconde Retraite.

A son retour de Lorraine, le R. P. Roux se rendit à la paroisse de Marans, évangélisée plusieurs fois par lui, pour y donner une Retraite préparatoire à la fête de l'Adoration. Cette paroisse, du canton de Segré, a conservé la foi et les pratiques chrétiennes de ses pères. Deux fois par jour l'église se remplissait d'une foule toujours avide d'entendre la parole de Dieu. Les décorations, d'un goût exquis, furent dues à l'initiative de M. de la Perraudière, maire de la commune, ancien aide de camp du général de la Moricière. Tout ce que sa serre avait de plus riche et de plus délicat fut placé sur le magnifique reposoir et sur la corniche qui longe cette belle église. Plus de trente prêtres assistaient à la clôture.

Après quelques jours, le R. P. Roux prêchait la Retraite annuelle aux religieuses de l'hospice des Incurables, à Baugé ; cette communauté, composée d'environ soixante et dix religieuses cloîtrées, n'a jamais voulu d'autres prédicateurs pour ses deux Retraites annuelles que les Oblats de Marie.

La fête de l'Adoration, chez les Sœurs de l'Espérance, eut lieu dans le mois d'octobre. Le P. Pélissier donna les sermons. Les riches décorations, préparées avec un goût parfait par les Sœurs, attirèrent, comme pour le reposoir du Jeudi saint, une foule considérable. Le soir de la clôture, nous vîmes autour de l'autel Mgr Chesneau, M. Pessard, vicaires généraux ; Mgr Maricourt, recteur

de l'Université catholique ; les secrétaires de l'Évêché, le curé de la cathédrale, plusieurs autres prêtres de la ville, et enfin les Pères Oblats.

Pour la seconde année, le P. Pélissier allait prêcher une Retraite préparatoire à l'Adoration dans la paroisse de Montigné-la-Rairie, près Durtal. Cette paroisse s'est conservée bonne au milieu de tant d'autres assez indifférentes du Baugeois.

La veille de la Toussaint, après avoir reçu la visite du commissaire central et de ses agents, qui venaient examiner les scellés apposés sur les portes de notre chapelle, nous partions pour la Mission de Thouarcé, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Angers. L'ouverture se fit le jour de la Toussaint. Une foule énorme, attirée par la curiosité et plus encore par la solennité du jour, encombrait l'église. Cette Mission n'était pas attendue, et la saison dans laquelle elle était donnée déplaisait aux hommes. Les hommes qui faisaient leurs Pâques ne se souciaient guère de communier en dehors du temps pascal, et les retardataires, conseillés par les libres penseurs de la localité, ne voulaient pas bouger. La position était difficile et délicate. Malheureusement, à ces obstacles si graves, vint encore se joindre celui du mauvais temps : la pluie, le vent, l'obscurité du soir, les mauvais chemins n'étaient pas faits pour nous aider à avoir un auditoire. Les femmes, si bonnes dans cette paroisse, venaient toutes, mais les hommes étaient peu nombreux. Par bonheur, notre appel à des réunions spéciales fut entendu, l'église, en dépit de tout, fut remplie chaque fois; c'est sans doute à ces réunions que nous dûmes le succès, car plus de quatre cents hommes firent leur Mission ; les femmes vinrent toutes. Les décorations furent d'une grande beauté, le reposoir semblait toucher à la voûte de l'église. Les trois jours

d'Adoration, tout Thouarcé était là ; c'était un vrai triomphe pour Notre-Seigneur exposé dans son ostensoir au sommet de ce reposoir grandiose. La musique de la localité vint jouer les trois soirs. Le dernier jour, plus de trente prêtres étaient présents. D'après l'aveu du curé, homme grave et docte, la Mission a fait des merveilles chez un grand nombre de retardataires.

Quinze jours après la Mission de Thouarcé, nous allions ouvrir celle de Saint-Hilaire du Bois, canton de Vihiers, patrie du grand saint Hilaire, évêque de Poitiers. Cette paroisse, bien rapprochée du Saumurois, a pourtant conservé toutes les pratiques vendéennes. La Mission fut aussitôt lancée, le peuple se rendit à l'église matin et soir, comme si c'était dimanche, et pourtant, hâtons-nous de le dire à sa gloire : malgré un temps toujours pluvieux, avec des chemins défoncés, à des distances considérables, pour un grand nombre, jusqu'à deux lieues, le zèle ne se ralentit jamais, l'enthousiasme fut constant. Nos décorations, préparées par M. le curé et son vicaire, tandis que nous passions toutes nos journées au confessionnal, furent superbes. Près de huit cents bougies offertes par le peuple furent placées sur ce reposoir. Il fallait à cette Mission une clôture digne de tant de zèle, de sacrifices et de piété ; elle eut tout l'éclat que nous pouvions désirer. Une croix de 36 pieds de long avait été plantée sur un beau calvaire il y avait quarante ans ; il s'agissait de la remplaeer et d'y attacher un Christ. Le P. Roux annonça dans sa glose que le bois de l'ancienne croix n'était pas assez fort pour soutenir un grand Christ en fonte, il fallait se procurer un beau chêne ! Le lendemain, un propriétaire offrit le plus bel arbre de sa forêt. En moins de vingt-quatre heures, l'arbre fut choisi, abattu, transporté, placé à l'atelier pour être débité. Il en fut de même pour

le Christ. Au premier appel, plusieurs personnes se disputèrent l'honneur de le payer. Ainsi en fut-il pour les rubans et les petites croix destinées aux quatre-vingts hommes inscrits pour porter le brancard. Le jour de Saint-Étienne devait avoir lieu la plantation solennelle. A une heure, tout le monde est rendu à l'église, et il pleut à verse. Malgré le mauvais temps, le clergé des environs est là. Après les adieux du révérend Père Supérieur et le salut de clôture, la procession se met en marche, la pluie cesse, le Christ est porté en triomphe au milieu d'un enthousiasme indescriptible : il est élevé sur la croix au chant triomphal de Vive Jésus ! vive sa Croix !

Le P. Roux, debout sur le Calvaire, rappelle à ce peuple sanctifié le triomphe de Jésus-Christ sur la paroisse de Saint-Hilaire pendant les jours bénis de la Mission.

A la même époque, le P. Colombot prêchait les fêtes de l'Adoration dans plusieurs paroisses. Il se rendit d'abord à Cheffes pour l'Immaculée-Conception, de là il allait à Saint-Quentin des Anges, puis à l'Hôtellerie de Flée, du 15 au 20 décembre, revenait prêcher la même fête à Nazareth du Bon-Pasteur, de là à Soulaire, pour les fêtes de Noël.

De Saint-Hilaire du Bois, le P. Roux ouvrait à Angers la retraite annuelle aux enfants des classes de Saint Xavier et de Sainte Marie du-Bon-Pasteur. Pendant huit jours, les deux cent cinquante filles de ces écoles s'imposèrent pour pénitence de se priver de récréation et de garder le silence toute la semaine. Ce sacrifice héroïque, pour des jeunes personnes, produisit des effets merveilleux de renouvellement et de piété. La clôture, qui avait lieu le jour de l'Épiphanie, fut un jour de bonheur pour toutes et de consolations pour le saint aumônier et pour les bonnes Religieuses.

En même temps, le P. Pélissier ouvrait à la paroisse de Faye une Retraite de quinze jours, pour préparer cette bonne population à la fête de l'Adoration. Tous les deux ans, le digne curé de Faye fait donner à ses ouailles une grande retraite, aussi il a la consolation de voir la foi et les pratiques chrétiennes se conserver dans sa paroisse.

La grande Mission du Louroux-Béconnais. — M. Gallard, curé du Louroux, canton de l'arrondissement d'Angers, désirait depuis longtemps accorder le bienfait d'une Mission à sa nouvelle paroisse, privée de secours extraordinaires depuis de longues années. Le P. Roux ne pouvant accorder l'époque demandée, c'est-à-dire la fin du Carême, la Mission s'ouvrit le dimanche de la Sexagésime. Laissons à M. le curé le plaisir de raconter les merveilles de la grâce. « La paroisse du Louroux-Béconnais vient d'avoir sa Mission, grande et belle Mission dont le souvenir ne s'éteindra pas de sitôt parmi nous. Elle a été prêchée par les Pères Oblats, les RR. PP. Roux, Colombot et Pélissier, et a duré quatre semaines complètes : ce n'était pas trop pour ranimer les âmes, réveiller la foi, secouer les indifférents et ressusciter les morts. »

« La première semaine a été consacrée aux enfants dans le but de leur faire gagner, à eux aussi, la grâce de la Mission. C'était un spectacle aussi curieux qu'édifiant de voir ces cinq cents enfants suspendus aux lèvres du bon P. Roux, puis transformés bientôt en petits prédicateurs pour faire le sermon entendu la veille et répéter ces jolis traits d'histoire qu'on leur avait racontés. Aussi, quelle joie de voir arriver le dimanche ! quel entrain dans ce petit peuple ! Avec quel bonheur tous se sont consacrés à Marie, en lui redisant un pieux et naïf cantique !

« Tout en suivant avec intérêt les détails de la fête des enfants, déjà l'on pouvait admirer l'élégante et grandiose

construction du reposoir qui devait servir de trône à l'image de Marie. Le R. P. Roux nous avait annoncé pour le vendredi suivant la consécration de la paroisse et de la Mission à la très sainte Vierge C'était une vraie féerie que ces innombrables lumières disposées en lignes gracieuses, faisant resplendir les décorations du reposoir, le tout se mariant harmonieusement à la verdure, aux tentures roses et aux bandes dorées : « On se croyait au Paradis », disait une personne témoin de ces splendeurs. Mais ce qui était plus beau encore, ce qui réjouissait plus encore et le cœur de nos prêtres et le zèle de nos Missionnaires, c'était cette foule compacte, entassée dans les bancs, dans les allées de notre immense église. Nous voulions tous nous consacrer à Marie et lui dire que, si elle voulait être notre mère, nous, nous voulions être ses enfants. Au salut du Saint-Sacrement, le R. P. Roux, qui nous avait déjà parlé en si beaux termes de la très sainte Vierge, fit lui-même l'acte de consécration. Personne ne fut oublié, bien des larmes coulèrent, et tous les assistants se retirèrent meilleurs : désormais le succès de la Mission était assuré.

« La même affluence se produisit dans l'église pour la solennité des Morts : « C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts », nous redisait le Missionnaire, et nous lui avons prouvé que nous comprenions ce devoir de reconnaissance envers nos parents et nos amis défunts. Mais quelle religieuse impression s'empara de tous, à la vue de cet immense catafalque installé au milieu du sanctuaire ! Il était surmonté d'une grande croix, signe de l'espérance et du salut : âmes de nos chers défunts, vous avez tressailli d'allégresse, et plus d'une a vu briser ses chaînes pour s'envoler dans l'éternel séjour.

Le temps de la Mission s'écoulait et, avant les grandes

cérémonies de la clôture, nous ne devions plus avoir qu'une autre de ces belles fêtes : celle du Saint-Sacrement. Contentons-nous de dire qu'elle ne le céda en rien aux précédentes. O divin Maître, vous avez, j'en suis sûr, répandu sur votre passage, pendant cette splendide procession, plus d'une de ces grâces de choix que vous saviez si bien prodiguer autour de vous pendant votre vie mortelle !

« C'est beaucoup dans une Mission que ces grandes solennités extérieures ; pourtant elles ne constituent pas à elles seules la Mission. A quoi bon toute cette affluence aux fêtes, si le saint Tribunal est abandonné ? Il n'en fut point ainsi au Louroux, et les deux Communions générales en ont été la preuve. Deux mille communions ! et nous ne craignons pas d'exagérer en disant que, sur ce nombre, onze cents femmes sont venues à la sainte Table se nourrir de leur Dieu. Quel beau spectacle !

« La Communion générale des hommes, fixée au troisième dimanche de Carême, avait été précédée de plusieurs réunions. Figurez-vous neuf cents hommes remplissant l'église, et venant, eux aussi, s'asseoir à la Table sainte, demander à leur Dieu courage et force pour les combats de la vie ! Oh non, la foi n'est pas morte !

« Nous devions le prouver une fois encore le soir à la plantation de la croix de Mission. Tous les préparatifs étaient faits. Une croix, une croix splendide, était là, debout, prête à recevoir le magnifique Christ. Le Christ avait été placé sur un brancard orné avec le meilleur goût : quatre-vingts hommes divisés en quatre escouades devaient le porter sur leurs épaules. La bénédiction solennelle eut lieu sur la grande place de la Mairie, puis la procession se déroula au chant des cantiques. Quelques instants après, le Christ était élevé en croix pour attirer tous les cœurs à lui. La Mission était finie, Finie

sans doute pour ses fêtes ; mais non point finie pour les résultats ! Longtemps les habitants du Louroux s'en souviendront : les noms des Missionnaires sont gravés dans leurs cœurs. Cette Mission sera pour tous une époque de rénovation et de régénération !!! »

Le dimanche après la Mission du Louroux, le P. Roux et le P. Colombot arrivaient dans la paroisse de Villevêque pour ouvrir les exercices d'une Mission qui devait durer jusqu'à Pâques. Villevêque n'est qu'à quelques kilomètres d'Angers; c'est une paroisse bien civilisée et encore assez chrétienne. Nous citerons ici un journal catholique d'Angers qui a rendu compte de la Mission de Villevêque : « Il y a quelques semaines, monsieur le rédacteur, vous rendiez compte d'une Mission donnée au Louroux par les Révérends Pères Oblats de Marie. Aussitôt cette Mission terminée, les mêmes Missionnaires, les RR. PP. Roux et Colombot, sont venus à Villevêque. Dire qu'ils ont parfaitement réussi paraîtrait une banalité, tant ils sont habitués au succès.

« Ici, la Mission était attendue et désirée depuis longtemps ; aussi les Révérends Pères trouvèrent-ils d'abord un accueil très bienveillant et des dispositions favorables. Quand ils furent connus, cette bienveillance fit place à l'affection et à l'enthousiasme.

« En arrivant dans une paroisse, le premier acte des Missionnaires Oblats de Marie est d'amener aux pieds de leur Immaculée Mère ceux qui ont besoin de revenir à Dieu. Sous leur impulsion, tout le monde se mit promptement à l'œuvre pour élever un trône. Des ouvriers habiles, les Religieuses, des personnes de bonne volonté travaillèrent avec ardeur. D'autres apportèrent leur offrande. Un riche propriétaire tira de ses serres, malgré le froid, ses plus belles fleurs ; et l'on vit s'élever, comme par enchantement, un magnifique trône à la sainte Vierge. Notre pau-

vre église était belle alors, toute pavoisée d'oriflammes, resplendissant de mille lumières, mais ce qui l'ornait plus que tout le reste, c'étaient les nombreux fidèles qui s'y pressaient chaque soir.

« Elle nous parut splendide, au jour de la consécration à la sainte Vierge, à la solennité des Morts, au jeudi saint, quand nous vîmes la foule qui débordait de toutes parts frémir et fondre en larmes, captivée par la parole éloquente du Missionnaire. Et que dire du jour de Pâques, lorsque les hommes remplissaient l'église à la messe de communion ? « Je voudrais qu'ils pussent vous voir ceux qui prétendent que la foi disparaît en France », disait le R. P. Roux à ces hommes qui s'avançaient recueillis vers la Table sainte et se relevaient portant sur le front l'empreinte du calme que donnent la paix de la conscience et le sentiment du devoir accompli. Ils étaient heureux, et leur bonheur, puisé à une source si haute et si pure, ne tarda pas à se répandre. Toute la journée fut consacrée à la joie et à ses doux épanchements. On jouissait du bonheur de ces familles dont les membres s'étaient trouvés réunis pour la première fois, depuis longtemps, au pied du même autel.

« L'inauguration d'un calvaire termina les exercices de la Mission. Le Christ déposé dans la cour du presbytère sur un brancard merveilleusement décoré, fut porté par soixante hommes des familles les plus honorables de la paroisse. Quatre-vingts jeunes gens chantaient les beaux cantiques de la Mission. Une masse compacte d'hommes suivait le cortège. Une foule considérable, qu'on peut évaluer sans exagération à quatre mille personnes, précédait et accompagnait le Christ. Au pied de la croix, le R. P. Roux a fait entendre une dernière fois sa voix puissante : « Cette croix élevée dans votre paroisse, a-t-il dit, est le signe des conquêtes de Jésus-Christ sur vos

cœurs, elle vous rappellera votre foi, vos engagements et le bonheur que vous avez eu de vous montrer chrétiens pendant la Mission de 1883. »

« Oui, mon révérend Père, vous avez exprimé notre pensée. Cette Mission laissera à Villevêque d'impérissables souvenirs, et votre nom, uni à celui de votre digne collaborateur, reviendra sur les lèvres chaque fois que nous parlerons du bien qui s'est accompli. Tous ont appris à vous estimer et à vous aimer; et les enfants qui, à votre voix, sont devenus les apôtres de leurs familles, et les infirmes que vous avez visités, et les âmes pieuses que vous avez affermies dans la vertu, et les nombreux retardataires qui, revenus le cœur plein de joie à la Table sainte, ont promis de rester fidèles au Dieu qu'ils n'auraient jamais dû quitter. Les larmes qui ont coulé au moment des adieux vous ont dit combien nous vous sommes fortement attachés. Laissez-nous garder l'espoir qu'un jour vous reviendrez visiter les habitants de Villevêque et vous assurer que leurs sentiments n'ont pas changé. »

Pendant que nous donnions la Mission de Villevêque, le P. Pélissier passait les trois dernières semaines de Carême dans la paroisse de Loiron, chef-lieu de canton de la Mayenne.

Après Pâques, nous rentrions à notre chère communauté d'Angers, aspirant après un repos de corps et d'esprit dont nous avions grandement besoin ! Le Père Supérieur avait rapporté de la Mission de Villevêque un refroidissement qui dégénéra en une bronchite dont il ne fut délivré que quelques mois plus tard.

Dans les mois de juin et de juillet, nous donnâmes à tour de rôle les Retraites de Daumeray, de Baugé, de Chalain-la-Potherie, du Bon-Pasteur et quantité de sermons de circonstance.

Dans les mois d'août, de septembre et d'octobre derniers, le P. Pélissier prêchait les deux Retraites des séculières comme l'année dernière; le R. P. Roux, accompagné du P. Colombot, retournait en pleine Vendée, dans la délicieuse paroisse de la Chapelle-Aubry, près de Beaupréau. Au retour, le P. Colombot allait donner les Adorations de la paroisse de Cornillé et celle de Chanzeaux.

Le R. P. Roux donnait vers la mi-septembre la Retraite des Sœurs de l'Espérance d'Angers. Quinze jours après, il allait prêcher celle des Sœurs de l'Espérance à Nantes.

Enfin, le P. Pélissier finissait la campagne par la retraite des religieuses de Baugé, et de là il se rendait directement au Longeron, près Cholet, pour un travail de quinze jours qui finissait à la Toussaint 1883.

Le R. P. Roux, ne pouvant refuser la demande que lui adressait la maison du Bon-Pasteur, allait prêcher vers la Toussaint, à Metz, une première Retraite aux religieuses du Bon-Pasteur, et une seconde Retraite aux sœurs Madeleines de la même maison de Metz.

Je termine, mon très révérend et bien-aimé Père, ce long rapport, qui vous donnera une idée des bénédictions que le bon Dieu accorde à la maison d'Angers, ainsi que des fatigues si nobles de ses trois Missionnaires.

Bénissez-nous, bien-aimé Père, afin que nous soyons forts et courageux pour la nouvelle campagne qui doit commencer dimanche. Votre bénédiction nous portera bonheur.

Veuillez agréer nos sentiments de respect filial en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

Marius Roux, o. m. i.,

REVUE

Il nous arrive souvent, pendant que nos feuilles d'Annales sont en composition à l'imprimerie, de recevoir de divers côtés des documents intéressants relatifs à l'histoire de la Congrégation sur tous les points du monde. Nous recueillons religieusement ces extraits : feuilles volantes, citations de journaux, *Semaines religieuses*, descriptions de cérémonies solennelles. Ne pouvant faire entrer ces pages isolées dans un récit d'ensemble, nous les insérons çà et là, tantôt sous la rubrique : *Variétés*, tantôt sous le titre : *Nouvelles diverses*. C'est bien vraiment le *Colligite fragmenta, ne pereant*.

Ayant aujourd'hui en main une gerbe plus abondante de ces épis glanés au champ apostolique et tardivement arrivés au grenier du Père de famille, nous la déposons ici aux pieds de saint Joseph, protecteur insigne de notre chère Congrégation, patron de notre très révérend Père Supérieur Général, à l'aurore du mois béni qui lui est consacré.

Nous donnerons la première place aux pays lointains. On a lu dans le *Coup d'œil général* qui ouvre ce numéro quel honneur insigne a reçu notre maison de Montréal par le choix qu'a fait de cette communauté d'Oblats le Commissaire apostolique au Canada, pendant son séjour dans ce pays. Québec avait déjà eu sa fête dont les journaux nous apportent l'écho.

— QUÉBEC. *Son Excellence le Commissaire apostolique à*

Saint-Sauveur. Sous ce titre, on lit dans le *Canadien* du 19 novembre 1883 :

La visite de Son Excellence le Commissaire apostolique à Saint-Sauveur a été une véritable ovation en l'honneur de la Papauté. La paroisse de Saint-Sauveur jouissait déjà d'une excellente réputation pour ses démonstrations ou fêtes religieuses ; mais hier soir elle s'est surpassée, et pourtant on peut dire que cette pompe et cet éclat n'étaient dus qu'à un élan du cœur tout spontané, la population n'ayant été prévenue que le matin même de l'honneur qu'elle devait avoir le soir.

Le spectacle était féerique. Les rues par lesquelles passa Son Excellence avaient été illuminées avec goût ; des drapeaux de toutes les couleurs flottaient çà et là. Plusieurs milliers de spectateurs encombraient les abords de la maison des RR. PP. Oblats, de l'église et les rues aboutissant à l'église. Le club des chasseurs, aidé de plusieurs amateurs, avait pris les armes et formait une garde d'honneur au digne représentant du plus grand roi de la terre.

Son Excellence arriva en compagnie de son secrétaire, le R. P. de Bie, vers cinq heures et demie ; Elle était dans un superbe carrosse traîné par deux chevaux blancs. Le corps de musique de l'Union musicale marchait en avant de la voiture qui n'avançait que très lentement, à cause de la multitude immense des spectateurs. On ne cessa de faire entendre les acclamations les plus enthousiastes sur le passage de Son Excellence, et lorsqu'Elle mit pied à terre, ce fut un véritable tonnerre d'applaudissements. Le cri de « Vive Léon XIII » ! s'échappa alors de la poitrine de sept à huit mille fidèles courbés sous la main qui bénit et console. Des vivats enthousiastes furent aussi poussés en l'honneur de Son Excellence le Commissaire apostolique.

Aussitôt après son arrivée à la maison des RR. PP. Oblats, tous les membres de cette belle communauté furent présentés à Mgr Smeulders, qui ne put s'empêcher d'exprimer son étonnement et son admiration pour la magnifique démonstration dont il était l'objet.

La solennité religieuse commença ensuite par une procession composée des enfants de chœur, des chantres et des membres du clergé. Parmi ceux-ci on remarquait les RR. MM. C. Legaré, vicaire général ; Th. Hamel, grand vicaire et recteur de l'Université Laval ; F.-X. Plamondon, desservant de l'église Saint-Jean-Baptiste ; Gagnon, maître des cérémonies, et tous les RR. PP. Oblats de Saint-Sauveur.

Les enfants de chœur portaient un élégant et riche costume. La procession qui défila par la chapelle latérale de gauche pour rentrer ensuite au chœur en passant devant la masse des fidèles, était fermée par Mgr Smeulders, revêtu des ornements pontificaux et ayant à ses côtés comme diacre et sous-diacre le R. P. de Bie et le R. M. F.-X. Gosselin, curé de Saint-Roch.

Le R. P. Bournigalle, supérieur des Oblats, monta alors en chaire et développa avec l'éloquence qu'on lui connaît le sujet suivant : Qu'est-ce que le Pape ?

A la prière du distingué prédicateur, Son Excellence le Commissaire apostolique adressa quelques paroles touchantes et émues aux cinq mille fidèles qui remplissaient alors le temple sacré. L'illustre représentant de Léon XIII remercia d'abord le prédicateur des beaux sentiments qu'il venait d'exprimer. « C'est la doctrine de l'Eglise, a-t-il dit à la foule, que vous venez d'entendre. Suivez cet enseignement, et vous serez toujours dans la bonne voie. » Il parla ensuite des souffrances de notre Saint-Père, souffrances que partage la population catholique de Saint-Sauveur, et du triomphe de l'Eglise. Ce n'est pas avec de l'argent, au moyen des armes qu'on peut remporter la victoire sur les ennemis de l'Eglise ; c'est par le secours puissant de la prière que ce triomphe arrivera.

Son Excellence donna en dernier lieu des notions claires et précises sur la soumission qu'un catholique doit à l'Eglise. Le fidèle doit l'obéissance à ses pasteurs, à ses évêques qui sont en relations constantes avec le Saint-Siège et qui enseignent la doctrine enseignée par le Pape. Il n'appartient pas à un particulier de condamner la conduite de son évêque

ou de lui faire la leçon. L'évêque doit rendre compte de ses actes à son supérieur, au Pape, qui, lui seul, peut condamner ou absoudre un archevêque ou un évêque.

Ce n'est pas comme cela que le Saint-Siège entend la soumission à l'Eglise. Ce n'est pas en soutenant ses opinions particulières contre l'autorité religieuse qu'un catholique fait acte de soumission.

Son Excellence a paru insister fortement sur cette grave question ; Elle a répété à plusieurs reprises qu'un bon catholique doit obéir à ses pasteurs, à son évêque, plutôt que de s'en rapporter à ses propres opinions.

Un salut solennel fut chanté. Le chœur de l'orgue rendit avec entrain et précision, sous l'habile direction de M. Lapointe, organiste : le *Benedictus*, l'*Ave maris stella* et le *Tantum ergo*. Son Excellence officia pontificalement, assistée du R. P. de Bie et du R. M. F.-X. Gosselin, curé de Saint-Roch.

Après le salut il y a eu à la sacristie présentation des représentants des diverses sociétés de bienfaisance et autres de Saint-Sauveur : le président de l'Union de Saint-Joseph, le président de la société de Saint-Jean-Baptiste, le préfet de la Congrégation des hommes, le préfet de la Congrégation des jeunes gens, le président de la Société de Saint-Vincent de Paul, le maire et tous les conseillers municipaux, tous les commissaires d'écoles et les Frères de la Doctrine chrétienne. C'est le R. P. Bournigalle qui présenta ces dignitaires à Son Excellence.

La réception terminée, Son Excellence le Commissaire prit le dîner chez les RR. PP. Oblats, en compagnie de plusieurs invités. Ce ne fut que tard dans la soirée que Mgr Smeulders retourna à la maison des Rédemptoristes. Son arrivée et son départ furent salués à Saint-Sauveur par de nombreuses salves et par des vivats prolongés.

Nous ne pouvons terminer ce compte rendu sans dire un mot des décorations de l'église qui ont été exécutées par les RR. PP. Ferron et Laporte et par les FF. Laporte et Debigarré ; elles étaient vraiment magnifiques et présentaient le plus beau coup d'œil.

Sur les galeries, on comptait vingt-six écussons aux armes de Léon XIII, de l'Archevêque, de la maison des Oblats, de la Société Sainte-Cécile, de la Société Saint-Jean-Baptiste, de la Société de colonisation, etc. Sur chaque colonne, entre les écussons, flottaient des bannières et des oriflammes ; il y en avait environ deux cents, et elles portaient chacune des signes symboliques de l'Eucharistie, du sacré Cœur de Jésus, et des invocations des litanies de la sainte Vierge.

Le maître-autel brillait du plus vif éclat. Une ancre en fleurs naturelles, emblème de l'espérance, surmontait le tabernacle. Plusieurs inscriptions en lettres dorées étaient placées au-dessus et de chaque côté du maître-autel ; on y lisait les suivantes : *Hic est Domus Dei et Porta Cœli; Quam dilecta tabernacula tua ; Laudetur in æternum sanctissimum sacramentum ; Anima Christi sanctifica me ; Corpus Christi inebria me; Saint Joseph, protégez l'Eglise ; Tremblez, c'est ici la maison de Dieu.*

Un trône splendide avait été préparé pour Son Excellence du côté de l'Evangile et tout près de l'autel ; il était entouré de draperies rouges et orné de guirlandes de lis blancs.

En un mot, rien n'avait été épargné pour rehausser l'éclat de cette fête, et l'on peut dire avec vérité que le temple divin avait revêtu ses plus beaux et ses plus riches ornements pour recevoir le digne représentant du Chef de l'Eglise catholique.

Les RR. PP. Oblats et tous les citoyens de Saint-Sauveur méritent les plus sincères félicitations pour la manière pompeuse et solennelle dont ils ont reçu Son Excellence le Commissaire apostolique, qui a dû être fortement impressionné en présence de cette démonstration de foi.

Le R. P. Durocher a largement contribué à l'organisation de cette belle démonstration.

Des représentants du *Journal de Québec*, du *Nouvelliste*, du *Canadien* et de *l'Evénement* assistaient à cette fête et occupaient des sièges réservés au bas chœur, en compagnie de plusieurs autres invités.

— LOWELL, 3 décembre 1883. Le R. P. TORTEL envoie la lettre suivante :

« TRÈS RÉVÉREND ET TRÈS VÉNÉRÉ PÈRE GÉNÉRAL,

« On me fait part d'une petite fête qui se célébrait, il y a eu hier huit jours, à la Maison des Pauvres, Alms'house Tewksbury, et je veux vous y faire assister, au moins par le récit, tout prosaïque et tout incolore qu'il soit, des divers incidents qui s'y sont produits.

« Le monde catholique sait aujourd'hui que Benoît-Joseph Labre, revêtu de gloire et d'honneur, continue le pèlerinage qu'il a commencé dans le mépris et l'ignominie. L'Église a parlé et le cher saint s'est mis en marche. Après des va et vient sans nombre, le dimanche 25 novembre, le Saint arrivait à Tewksbury, et son image vénérée faisait son entrée triomphale dans la Maison des Pauvres de l'État. Ne fût-ce pas là son unique demeure pendant nombre d'années de sa vie mortelle ?

« Quel contraste et quel spectacle ! Mille pauvres et grand nombre d'insignes amis des pauvres, entre autres le président lui-même du bureau de charité de l'État, M. Talbot, avec toute sa famille, le docteur Fisher, surintendant de l'établissement. Ces messieurs sortent de leurs carrosses et les pauvres de leurs diverses salles, et les voici tous réunis pour honorer un saint qui fut pauvre.

« La Congrégation des missionnaires Oblats, née du cœur de Jésus, pour évangéliser les pauvres, avait l'insigne honneur d'introduire notre Saint, en procurant à l'établissement une magnifique peinture où il est représenté. Ce tableau, fait à Rome de main de maître, a été bénit par le Saint-Pontife. Grâces en soient rendues à notre excellent Père procureur, qui a bien voulu employer sa médiation dévouée à cette œuvre. Le Saint est représenté de gran-

deur naturelle, distribuant aux pauvres l'aumône qu'on lui a faite à lui-même. Il occupe le fond de la salle, consacrée au service religieux des diverses sectes, et l'autel qui se dresse à l'occasion de la messe est au-dessous du tableau. Le bon Saint est là, ne sollicitant aucun culte, et pourtant toute l'assistance le vénère. L'attention n'en est détournée que par la célébration des saints mystères. Le R. P. GIGAULT, chapelain des 600 catholiques de l'établissement et principal organisateur de la fête officie; la messe en musique est exécutée par le chœur de Billerica, sous l'habile direction de l'organiste, Mlle Mahoney. M. le docteur Vincelette, de Lowell, et Mme Vincelette ont bien voulu aussi prêter généreusement le concours de leurs voix à la solennité.

« A l'Évangile, le R. P. EMERY prend la parole. Ce jeune Père, nouvellement arrivé du Canada, est le Père Maître du nouveau noviciat des Oblats, providentiellement situé à la porte de ce centre de charité. La physionomie du Missionnaire révélait l'ami sincère des pauvres, et son discours, bien qu'improvisé, l'a prouvé à tous. *Beati pauperes*, a dit le prédicateur : Mes bien chers pauvres, bien heureux êtes-vous, et il semble que c'est Noël et Pâques vos deux seules grandes solennités ici, que vous célébrez aujourd'hui, car c'est réellement la Noël et la Pâque d'un Saint qui ne fait qu'un avec Jésus. Oui, *Natus est vobis hodie*, venant vous prêcher la première des béatitudes, sous son habit de mendiant. Ecoutez-le : il vous dit d'être pauvre en esprit comme vous l'êtes en réalité. Que votre esprit donc ne bâtisse pas de châteaux à Boston, en Irlande ou en Canada. Ecoutez notre cher Saint vous dire par son image comme il disait par ses lèvres pendant sa vie mortelle : « Ayez un cœur de « pierre pour vous-même, de chair pour vos compagnons, « d'or pour Dieu. » « Ne blasphémez pas votre condition

« ni vos maîtres comme le mauvais pauvre du Calvaire, « mais souffrez en union avec Jésus en croix, comme le « bon pauvre du Calvaire, et le royaume des cieux est à « vous. » Voilà la prédication de notre Saint, et son triomphe vérifie la parole du Maître. Le Prédicateur a terminé son exhortation en disant que cette belle solennité allait passer, mais que ce tableau devenu en quelque sorte la parole de Notre Seigneur, serait un prédicateur permanent. La sainte communion fut distribuée à un grand nombre d'assistants. On voyait des larmes briller dans bien des yeux, tant les cœurs étaient pénétrés par de suaves émotions. Oh ! alors on se prend à bénir le Père et le sauveur des pauvres, on bénit aussi l'Eglise et les ordres religieux qui les évangélisent, l'État qui les soutient et les nourrit, les officiers qui les soignent avec tant de sollicitude. M. Talbot était si ravi de ce qu'il a vu qu'il n'a pu s'empêcher d'en témoigner toute son admiration, par lettre, au R. P. Gigault. Il veut bien promettre à ce bon Père de faire tout en son pouvoir pour concourir à tous ses projets, pour la direction catholique de ces malheureux qui sont sous sa direction. Le ministre protestant parlait d'avoir un rideau qui voilât le tableau pendant son service à lui auprès de ses coreligionnaires. Le surintendant docteur Fisher a fait la sourde oreille, la cérémonie lui avait au moins partiellement ouvert les yeux sur la grande influence que ce tableau est appelé à exercer sur ses administrés.

Daignez, très révérend Père, agréer ce pâle récit et bénir votre fils tout obéissant en Notre Seigneur, et Marie-Immaculée. J.-Ad. Tortel, o. m. i.

— On lit dans la *Semaine religieuse* de Nevers, numéro du 22 décembre 1883, sous ce titre : *Une Mission à Mesves.*

Une mission vient d'être donnée dans la paroisse de Mesves. Hommes et femmes se sont pressés chaque jour pendant trois semaines autour de la chaire sacrée pour entendre la parole de Dieu. Cédant à l'action de la grâce, un grand nombre de fidèles, parmi lesquels plusieurs hommes intelligents et courageux, rompant avec le respect humain, se sont approchés des sacrements.

On a trouvé que cette mission donnée en dehors du temps spécialement consacré par l'Eglise à la prédication avait obtenu un succès digne d'être relaté pour l'édification commune.

Assurément, le R. P. Marais, notre prédicateur, y a déployé tout son zèle. Par le chant des cantiques, par la petite fête des enfants, par les illuminations, par un entrain qui n'a pas eu un moment de relâche, il a attiré, il a captivé. Charmer les yeux pour prendre les âmes, c'est sa méthode, et c'est la bonne, puisqu'elle a pour elle la pratique même de Dieu, au dire de son prophète : *In funiculis Adam traham eos* (Osée, XI, 4).

Mais de tous les moyens employés par le révérend Père, c'est sa prédication qui a charmé le plus. Il prêche à l'apostolique, comme le recommande avec tant de raison saint Liguori à ses missionnaires. Par des paraboles, des comparaisons, des traits historiques qui se succèdent en anneaux pressés et bien unis, il soutient l'attention sans la fatiguer. C'est bien le genre qui convient tout particulièrement aux esprits trop affairés et trop distraits de notre époque. Cette méthode n'est-elle pas aussi celle du suprême docteur : *Et sine parabolis non loquebatur eis* (Matt., XIII, 34).

Parler de la sorte aux âmes, c'est leur tenir un langage qui répond à leurs besoins et porte avec lui une force de conviction irrésistible. Cette façon de rendre témoignage à Dieu a en soi sa vérité et sa preuve.

Aussi les hommes et les jeunes gens de notre paroisse, qui avaient tout récemment entendu un orateur de club, faisaient en connaissance de cause la comparaison entre la parole des tréteaux et celle de la chaire, ils formèrent le projet d'acclamer le prédicateur au sortir de l'église.

Si des missions comme celle qui vient d'avoir lieu ici étaient données dans toutes les paroisses de France, notre pays, si agité, reviendrait bientôt à la paix dont il a tant besoin et que le règne de Notre Seigneur Jésus-Christ peut seul lui rendre.

— La même *Semaine* rend compte avec éloge des prédications de l'avent à la cathédrale de Nevers, données par le R. P. Boeffard, de la Maison de Notre-Dame de la Garde. Elle s'étend longuement sur la retraite annuelle des dames de la ville de Nevers. Nous extrayons de son récit les passages suivants :

La retraite annuelle pour les dames de la ville de Nevers a eu lieu la semaine dernière, sous l'énergique et suave direction du R. P. Boeffard.

Les auditrices privilégiées de cette semaine de grâce expriment leurs sentiments de profonde reconnaissance au vénéré prêtre qui leur a distribué la parole de Dieu avec tant de charme et d'intérêt pratique.

Comment, en effet, ne pas conclure à de sérieuses résolutions devant l'exposé si vrai et si touchant des admirables destinées de la femme chrétienne, que l'orateur sacré a développées tour à tour?

Mgr l'Evêque a daigné venir clôturer lui-même cette bonne retraite et y mettre le sceau de ses précieux encouragements. Sa Grandeur a rappelé, dans une allocution touchante, la nécessité et les grandeurs de l'apostolat par la femme chrétienne, en prenant pour texte ces paroles : « Allez et évangélisez toutes les nations, leur apprenant à observer ce que j'ai fait moi-même. »

Puisse cet ardent désir du premier Pasteur de ce diocèse rencontrer parmi les âmes chrétiennes un fidèle et généreux écho et que cette semence bénie produise dans la ville de Nevers des fruits de vie et de salut pour un grand nombre d'âmes !

— Pontmain. La *Semaine religieuse* de Laval, sous ce titre : *le Treizième Anniversaire de l'Apparition de Notre-Dame à Pontmain*, publie un long article auquel nous empruntons les lignes suivantes :

Le treizième anniversaire de la glorieuse apparition de la Très Sainte Vierge, à Pontmain, vient d'être solennellement célébré. Tout s'est réuni pour faire de cette manifestation une fête digne de la divine Protectrice à qui elle était consacrée. Le temps, pluvieux la veille, se montra splendide dès les premières heures de la journée : un soleil aussi pur et aussi beau que le soleil des belles journées de mai, une foule considérable de pèlerins sur laquelle la veille encore on n'eût pas osé compter, le recueillement, la prière, les chants de cette foule accourue pour rendre hommage à l'Immaculée Mère de Dieu ; un nombre considérable de prêtres et de religieuses venus de la Mayenne, de la Bretagne et de la Normandie, pour prier dans le sanctuaire de l'Espérance en ce jour qui rappelle de si touchants souvenirs, tout cet ensemble de circonstances a fait, de la fête du 17 janvier 1884, la plus belle manifestation qui se soit produite à Pontmain, en l'honneur de la Vierge Marie, en ce jour où les fidèles et les pèlerins viennent depuis treize ans la remercier de sa divine et maternelle protection. C'est la parole que nous avons recueillie de la bouche des pèlerins eux-mêmes et des fidèles de la paroisse qui, chaque année, tiennent à honneur d'être les premiers à donner à Celle qui les a bénis le témoignage de leur pieuse reconnaissance.

La fête a été, comme les années précédentes, préparée par un triduum de prières et de pieuses exhortations adressées du haut de la chaire aux fidèles de la paroisse de Pontmain. Les instructions ont été données par le R. P. V. Roux. Dans un langage à la fois simple et touchant, l'orateur a su tirer, des diverses phases de l'apparition, des applications pratiques, relatives aux diverses situations de la vie chrétienne, succession de joie, de douleur et de tristesse, symbolisée par les sourires et par les larmes de Notre-Dame de Pontmain.

Qu'elle pleure sur les fautes des pécheurs, qu'elle ait des sourires pour les efforts et les victoires des justes, la Vierge Marie demeure toujours la Mère de l'Espérance. C'est à elle que le pécheur a recours, c'est vers elle que l'âme fidèle se tourne. C'est pour le pécheur comme pour le juste que la Vierge prie, parle, exhorte et promet. Et si ses supplications semblent n'avoir pas encore touché le cœur de son divin Fils; si ses promesses n'ont pas encore obtenu leur plein accomplissement, c'est que sa parole n'a pas été assez comprise des chrétiens, c'est que ses exhortations n'ont pas été assez pratiquées, c'est que *Jésus-Christ* qu'elle a montré au monde entier, et en particulier à la France, n'a pas été assez reconnu, assez adoré, assez aimé...

Le 17, de grand matin, la Basilique est remplie de fidèles, et les autels sont occupés par des prêtres, heureux d'offrir la divine victime, tout près de Celle qui a présenté aux chrétiens son divin Fils, crucifié et couvert du sang de son sacrifice. Les messes se succèdent, les fidèles se remplacent sans interruption jusqu'à dix heures. Alors commence la grand'messe solennelle. M. le curé de Landéan monte à l'autel, les chants sacrés se font entendre, tous les prêtres qui ont pris place dans le sanctuaire chantent à l'unisson. Ce sont les gloires et les grandeurs de l'Immaculée-Conception de la Vierge Mère de Dieu que l'Eglise de Laval a voulu célébrer en ce jour anniversaire de tant de grâces dont elle a été comblée par sa divine protectrice. On ressent, à entendre ces chants de joie, à lire ces paroles sacrées qui célèbrent si bien les louanges de l'Immaculée, un bonheur ineffable auquel se mêlent une espérance plus forte et une confiance plus puissante encore. L'Immaculée-Conception est le rayon le plus éclatant qui jaillit de la couronne des splendeurs dont est ceint le front virginal de la Mère de Dieu. Aussi c'est à sa lumière que doit s'inspirer la louange et que doivent se composer les cantiques que les fidèles protégés de Marie veulent chanter en mémoire des manifestations de sa puissance et de son amour.

A l'évangile, M. Couanier de Launay, vicaire général, dé-

légué par Sa Gr. Mgr l'Evêque de Laval pour présider la fête du treizième anniversaire de l'apparition de Notre-Dame de Pontmain, monte en chaire pour parler au nom du premier pasteur du diocèse de Marie. Une foule immense est là, debout presque tout entière, attendant avec impatience la parole de l'orateur afin de s'unir aux louanges qui tomberont de ses lèvres en l'honneur de l'apparition glorieuse qu'on est venu célébrer, afin d'entendre la leçon qu'il va donner aux âmes, comme le corollaire sacré de celle qu'enseigna la Vierge Marie elle-même. Après un instant de silence, pendant lequel la foule pressée dans la Basilique essaye en vain de faire place à ceux qui n'ont pas pu pénétrer jusque dans le sanctuaire, M. le vicaire général commence son discours : *Oportet semper orare et non deficere.* La Vierge Marie a prononcé ces paroles lorsque, il y a treize ans, elle apparut dans les airs aux enfants de Pontmain qui la contemplaient : *Mais priez,* a-t-elle dit. Il importe, en ces temps troublés que nous traversons, de nous rappeler tout particulièrement le conseil de Marie. Ce n'est pas en vain qu'elle nous l'a donné, de même que ce fut par un mystérieux dessein de son amour que Jésus-Christ a laissé aux chrétiens l'ordre de l'invoquer. Le devoir de la prière s'impose en effet aux fidèles pour reconnaître par là le souverain domaine de Dieu sur toute créature et en particulier sur les âmes, afin de répondre aux besoins de l'homme, créature privilégiée de Dieu.

Pendant trois quarts d'heure, la voix forte et vibrante de l'orateur a plaidé la cause de Jésus-Christ et de sa Mère. L'émotion qui a envahi l'auditoire dès les premières paroles de cette éloquence tout apostolique, est allée toujours croissant jusqu'à la fin de ce beau discours. Il était bien approprié aux besoins de notre temps, et aux grands devoirs que tout pèlerin venant à Pontmain doit accomplir avant tous les autres : la prière, la prière vraiment chrétienne, ardente, confiante, au Dieu, toujours bon, qui nous a envoyé, pour nous en rappeler le devoir, son immaculée Mère.

« Prions donc, a-t-il ajouté en terminant, pour la sainte Eglise, pour notre chère France, pour le Souverain Pontife,

et pour notre Evêque bien-aimé. Il nous envoie ses bénédictions, et il attend les prières de ceux qui, réunis aux pieds de Notre-Dame de Pontmain, de quelque province qu'ils viennent, sont tous en ce moment ses enfants. »

La messe a continué au milieu du recueillement et des chants liturgiques. A l'offertoire, M. Turpin de la Tréhardière, toujours fidèle et reconnaissant à Notre-Dame de Pontmain, a chanté, malgré la fatigue qu'il ressentait, un de ces morceaux qu'il sait si bien interpréter et que sa voix sait si bien rendre.

La matinée de notre belle fête s'est terminée avec le saint Sacrifice.

A deux heures et demie de l'après-midi, les pèlerins se sont de nouveau réunis à la Basilique pour le chant des vêpres qui devait précéder la procession ordinaire. Cette procession, du sanctuaire au Calvaire, a été vraiment splendide. La foule est plus compacte encore que le matin, et, quand elle s'est déroulée dans ce magnifique parcours que les pèlerins de Pontmain ont tant de fois suivi en l'admirant, l'effet a été saisissant. La croix était déjà rendue près du rocher que surmonte le Christ rouge de l'apparition, que les pèlerins se pressaient encore à la sortie de la Basilique et prenaient leurs rangs, au chant répété par toutes les poitrines, du *Magnificat*. Ce qui rendait ce spectacle plus imposant encore, c'était le recueillement qui dominait toute cette multitude, et la prière que toutes les voix murmuraient en cadence.

De retour au sanctuaire, la foule des pèlerins attend qu'une voix se fasse entendre pour traduire une fois encore son enthousiasme et sa foi. M. le vicaire général monte alors une seconde fois en chaire :

Memor esto verbi tui servo tuo, in quo mihi spem dedisti: Souvenez-vous de la parole que vous avez donnée à votre serviteur. Cette parole était bien douce à entendre, car c'était une parole d'espérance, et c'était Notre-Dame qui l'apportait à ses enfants.

La Vierge est le refuge de l'espérance chrétienne ;... et, à

Pontmain, Marie se plaît à nous montrer l'espérance sous les trois formes consolantes du pardon, de la grâce et de la gloire. La magnifique prière *Ave Maria*, que nous murmurons si souvent, affirme cette vérité. La réponse *Sancta Maria* la prouve. Marie, en effet, prie pour les pécheurs et les réconcilie. Sa prière est pour tous les instants de notre vie, *nunc*. Nous avons toujours besoin de la grâce. Elle ne nous abandonne pas à l'heure de la mort, *et in hora mortis*, heure à laquelle nous espérons le ciel : *Tu nos ab hoste protege et hora mortis suscipe*. « Oui, a dit l'orateur, en résumant dans cette invocation tout son discours : Marie, défendez-nous des ennemis qui nous assaillent, et, à l'heure de la mort, ouvrez-nous les cieux. »

La journée si belle et si consolante que nous venons de décrire allait se terminer. Déjà la nuit approchait ; mais la nuit est une heure aimée à Pontmain, car c'est l'heure traditionnelle de la prière et des cantiques. C'est l'heure à laquelle la Vierge Marie nous est apparue. Aussi la procession aux flambeaux a-t-elle toujours coutume de se dérouler dans la bourgade bénie de Pontmain, le soir des grands pèlerinages. On vient saluer les lieux témoins de l'apparition, la grange, la colonne sur laquelle repose l'image vénérée. L'effet est toujours saisissant. Ces lumières distribuées sur deux rangs, ces chants, ces feux, qui éclairent la marche des fidèles, l'illumination générale des habitations près desquelles on passe en priant et en chantant : oui, tout cela saisit, édifie et touche l'âme chrétienne.

La procession aux flambeaux a donc eu lieu cette année comme les années précédentes. Elle a été longue, car la foule des pèlerins était énorme. Arrivée à la colonne qu'elle entoure dans un triple réseau, la procession s'est arrêtée. Alors M. le doyen de Landivy, debout au pied de la statue, a adressé au milieu de la nuit une allocution rapide et touchante, dans laquelle il a rappelé la promesse de la Vierge, mais aussi le conseil qu'elle a donné de prier beaucoup. Après ces quelques paroles, la procession est rentrée à la Basilique resplendissante de lumières, et la foule, une fois

encore, a chanté ses cantiques et reçu une dernière bénédiction de Dieu.

— Allauch. — On lit dans l'*Echo de Notre-Dame de la Garde :*

La paroisse d'Allauch a donné un très bel exemple de manifestation religieuse, le jour de clôture de sa mission, c'est-à-dire le 26 décembre.

Ce jour-là avait été choisi pour la plantation d'une croix, en signe d'éternel souvenir de ce temps extraordinaire de grâce et de salut.

Un ciel pur et sans nuages a présidé à la fête. Dès une heure et demie, trois mille personnes environ se sont rendues processionnellement en chantant des cantiques à la plate-forme dite *de la Chapelle-Vieille,* qui domine le pays. C'est là que, sur un magnifique brancard décoré par des mains pieuses, la croix avait été exposée depuis le matin.

Elle a été bénite solennellement à deux heures par le R. P. Mauran, chef de la Mission, entouré d'un nombreux clergé qui avait bien voulu rehausser de l'éclat de sa présence cette auguste cérémonie.

Aussitôt après, au milieu des détonations des salves de boîtes et parmi les chants harmonieux des cantiques sacrés, la procession a repris sa marche et s'est dirigée cette fois du côté de la principale avenue d'Allauch, sur la route de Marseille, quartier des Moulins, où la plantation devait se faire.

Toutes les congrégations et confréries de la paroisse, auxquelles était venu s'adjoindre un nombre considérable d'étrangers, faisaient partie du cortège en l'honneur de la croix.

Le défilé a été long et plein d'un religieux enthousiasme à travers les rues de l'école et de l'œuvre de jeunesse, que les habitants avaient ornées de drapeaux et d'oriflammes omnicolores et où l'on admirait à chaque pas de joyeux arcs de triomphe construits en feuillage, de riantes couronnes

de fleurs et des emblèmes religieux de toute sorte. Les façades des maisons étaient parées comme pour la Fête-Dieu.

Rien ne peut rendre l'impression de foi profonde de la foule à l'arrivée de la Croix, que portaient fièrement sur leurs épaules une cinquantaine de jeunes gens ayant tous gagné la mission. Lorsque, descendant de son gracieux ostensoir, elle est venue se fixer sur son piédestal de granit pour s'élever ensuite graduellement et avec majesté en présence de tout le monde, on n'a plus entendu que le cri de vive la Croix ! vive la Croix ! poussé simultanément par des milliers de poitrines, et ce cri a retenti pendant quelques minutes. Jamais peut-être pareille unanimité de cœur et d'âme ne s'était vue au sein d'une multitude si nombreuse. Ce spectacle était vraiment fortifiant pour la foi, dans les temps troublés que nous traversons. Quelle protestation contre les entreprises criminelles de l'athéisme !

Dieu soit loué et glorifié pour tout le bien qu'il vient de produire dans la paroisse d'Allauch !

Les ovations à la Croix ont continué après le discours très éloquent du R. P. Mauran.

A la rentrée dans l'église, les adieux des Missionnaires, les PP. Mauran et Istria, ont été très touchants. Dans une allocution chaleureuse, M. le Curé a esquissé, à grands traits, les actes accomplis par la majorité de ses paroissiens au cours de la Mission. Il a fait l'éloge de cette portion de la jeunesse chrétienne qui avait su se montrer à la hauteur de ses grands devoirs, et a terminé en exprimant le désir que le bien sérieux produit par les travaux des saints Missionnaires devînt comme la semence féconde d'une abondante moisson de conversions dans un avenir prochain. Chacun s'est retiré après la bénédiction solennelle du très saint Sacrement, emportant, dans son cœur, de cette glorieuse fête, une impression qui ne s'effacera pas de longtemps. A.

— Ceylan. — Nous lisons dans le *Times of Ceylon*, du 20 décembre 1883 :

La distribution annuelle des prix aux élèves de l'institut Saint-Benoît, à Colombo, a eu lieu mardi par les soins de Sir John Douglas, lieutenant gouverneur. Le nouveau vicaire apostolique, Mgr Bonjean, présidait, ayant à sa gauche le lieutenant gouverneur et à sa droite l'avocat de la reine. Après la distribution des récompenses, qui fut coupée par des chants, des lectures et des déclamations, Sir Douglas prit la parole ; il rappela d'abord le magnifique rang que l'institut Saint-Benoît occupait parmi les établissements de l'île, puis, se tournant vers l'évêque, Son Excellence ajouta gracieusement :

« Je tiens beaucoup, Monseigneur, à vous adresser mes félicitations au sujet de votre récente arrivée dans cette capitale. J'ai eu le plaisir de vous rencontrer déjà à Jaffna au milieu de vos enfants ; j'ai apprécié quelle influence vous aviez conquise sur votre peuple. Vous ne l'avez pas quitté sans un déchirement de cœur, ce troupeau bien-aimé, pour venir dans une partie nouvelle de notre grande île, parmi un peuple qui ne vous connaissait que par votre brillante réputation. Mais quel accueil empressé et affectueux il vous a fait, vous l'avez vu, Monseigneur, et je profite de cette circonstance solennelle pour vous offrir en mon nom une cordiale parole de bienvenue ! »

Le directeur de l'instruction publique, M. Green, exposa les résultats du dernier examen des élèves. D'après les notes de l'inspecteur, l'institut Saint-Benoît occupe le second rang parmi les écoles de Ceylan ; il ne le cède, en effet, qu'au collège protestant de Saint-Thomas. Il est à présumer qu'une fraternelle émulation élèvera encore le niveau des études dans ces deux institutions.

Mgr Bonjean se leva alors au milieu des applaudissements : « Je dois avouer, dit-il, que je recueille les fruits d'arbres que je n'ai point plantés ; car tout ce que vous voyez ici est l'œuvre de mon vénéré prédécesseur. Mais je puis bien vous promettre que tout mon temps, toute mon énergie, toutes mes facultés seront employés au développement des maisons d'éducation dans les deux provinces soumises à ma juridic-

tion spirituelle. Dernièrement, dans une visite au district de Négombo, je passais si minutieusement l'inspection des classes, qu'une personne me demanda si je n'avais pas été maître d'école avant d'être évêque. Ai-je manqué ma vocation ? Je n'oserais le dire : le ministère épiscopal a tant de similitude avec celui de l'instituteur ! Depuis que je suis missionnaire, j'aime beaucoup la jeunesse ; ces âmes naïves et simples offrent un terrain facile à cultiver et propre à recevoir toute bonne semence ; l'innocence du cœur resplendit dans le regard de leurs yeux candides et dispose admirablement l'esprit à s'ouvrir aux sciences et aux arts. Je ne crains donc pas d'être appelé maître d'école, car j'espère bien l'être toute ma vie. M. le directeur de l'instruction publique parlait tout à l'heure des heureux résultats d'une rivalité courtoise entre cette école et le collège Saint-Thomas; eh bien, ce défi, je l'accepte au nom des chers Frères directeurs ! » (Applaudissements.)

L'évêque remercia ensuite avec effusion sir Douglas des nombreuses marques d'intérêt que ce haut fonctionnaire avait données aux œuvres catholiques, exhorta les enfants à se rendre dignes des éloges qu'on leur avait prodigués et leva la séance en bénissant toute l'assemblée.

NOUVELLES DIVERSES

Départ de missionnaires. — Le 21 novembre dernier se sont embarqués à Queenstown (Irlande), à bord du steamer *Belgravia*, de la compagnie *Anchor-Line*, pour New-York, les RR. PP. Repiso et Salva, du scolasticat d'Inchicore. Ces deux Pères avaient reçu leur obédience pour la Mission du Texas. Ils emmenaient avec eux une vingtaine de postulantes irlandaises destinées aux couvents du diocèse de San-Antonio. Après une traversée longue et des plus pénibles, les voyageurs sont arrivés à New-York. Là, le R. P. Repiso, dont l'état de souffrance avait été comme une sorte d'agonie, s'est dirigé sur Lowell pour y prendre quelques jours de repos ; le R. P. Salva et les postulantes ont pu continuer leur voyage par la voie de mer. Peu de temps après, le R. P. Repiso, bien remis de sa secousse, se remettait en route en compagnie du R. P. Mac-Grath, Provincial de la nouvelle province des Etats-Unis, qui se rendait au Texas pour y faire sa première visite.

— Le R. P. Lecorre, reparti pour l'Amérique au mois de mai dernier, n'y a fait qu'un court séjour. Après s'être occupé au Canada des intérêts de sa Mission, et avoir présidé à l'installation des jeunes gens emmenés de France, au noviciat de Lachine, présidé au départ des religieuses et postulantes, il a, de nouveau, traversé l'Océan pour reprendre parmi nous son œuvre interrompue. Ce Père a prêché dans plusieurs villes et paroisses de Bretagne. Au commencement de février, il a

prêché un sermon de charité dans l'église de Saint-Germain l'Auxerrois, à Paris, en faveur de l'Œuvre apostolique, et, quelques jours après, un second sermon, à Notre-Dame des Victoires, pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Sa parole a été partout écoutée avec intérêt, et le Missionnaire a gagné à l'Œuvre de la Propagation de la Foi et des Missions les plus précieuses sympathies. Le R. P. LECORRE doit repartir au printemps pour rentrer dans sa mission de Mackenzie.

— Le R. P. SOULLIER, de retour des missions du vicariat de Saint-Albert, est en ce moment au Canada, où il fait la visite de la province, visite qui sera suivie de celle de nos maisons des Etats-Unis, le Texas excepté. Le Père Visiteur rentrera en France au mois d'avril.

Diano-Marina. — Quoique nos Junioristes du Midi eussent reçu un bienveillant accueil au Petit séminaire de Beaucaire et y fissent chaque année de louables progrès dans leurs études, cet établissement n'avait point pour eux tous les avantages d'une maison spécialement affectée à leur formation religieuse en même temps qu'à leur éducation littéraire. Les y retenir quand il devenait possible de faire autrement, c'eût été perdre, au point de vue de l'action à exercer sur ces natures impressionnables, le bénéfice d'une vocation d'élite, réelle ou présumée en chacun de nos étudiants ; de cette perspective par conséquent d'une vie d'obéissance, de sacrifice et de dévouement, à laquelle il n'est jamais trop tôt de préluder; enfin, de cette autorité forte et douce des Pères professeurs, qui est déjà l'autorité religieuse et qui peut tout demander, assurée de tout obtenir.

Aussi le R. P. Provincial se préoccupait-il depuis longtemps de chercher dans la haute Italie une terre hospitalière, un ciel clément, une solitude agréable, un local spacieux, toutes les conditions du bien-être ; un

père est toujours difficile quand il s'agit du bonheur de ses enfants. Et, comme le T. R. P. Supérieur général ne permet à personne d'être plus père que lui, il voulut prendre part aux sollicitudes du R. P. GANDAR en lui envoyant un de ses Assistants pour l'aider à faire son choix.

En conséquence de ces premières démarches et des résolutions ultérieurement prises, la Province du Midi se rendait, peu après, acquéreur du nouvel immeuble.

Pour comble de faveur, Dieu nous faisait rencontrer un autre père encore dans la personne très vénérée, et dès lors très aimée, de Mgr l'Evêque d'Albenga ; tant il est vrai qu'autour de ce berceau apostolique et de ces enfants bénis auxquels il est destiné, Celui de qui émane toute paternité a voulu multiplier les témoignages authentiques de sa divine adoption.

Donc, sous le beau ciel de l'Italie, au pied des Alpes liguriennes, sur les bords de la Méditerranée, dans le pays de l'huile, du vin et du froment, au diocèse d'Albenga, à 47 kilomètres de la frontière française, à Diano-Marina enfin, la Congrégation, avec un amour tout maternel, a préparé une maison d'études et de prière pour les plus jeunes de ses enfants. L'établissement, entièrement clos de murs, ne contient pas moins de 30000 mètres de terrain en pleine culture, coupé par de longues et larges allées, où s'étalent avec luxe les pampres de la vigne et les rameaux de l'olivier toujours vert. La maison est un palais de campagne, que l'art pourra transformer en collège, et dans lequel il ne serait pas impossible de faire mouvoir à l'aise de cent cinquante à deux cents Junioristes.

Diano-Marina est une station du chemin de fer dit de *la Corniche,* une des étapes désormais obligatoires pour les Oblats voyageant de Marseille à Rome ; et quand

l'embranchement de Turin à Vintimille sera fait, le voyageur de Paris lui-même ne manquera pas de prendre quelques heures de repos dans ce délicieux séjour.

Le personnel de la maison se compose du R. P. GUILLON, supérieur, et des RR. PP. SOULERIN, STÉPHANINI et ODOUL, professeurs.

Dès cette année-ci, les classes les plus élevées y ont été transférées ; seuls, les commençants sont restés à Beaucaire.

La population et le clergé ont fait aux nouveaux venus un accueil sympathique et les relations se sont établies, dès la première heure, dans les termes d'une parfaite cordialité.

La croix n'a point fait défaut à cette fondation. Le ciel en nous donnant un gage a réclamé le sien : la mort, une sainte mort a scellé le contrat, de bénédictions de la part de Dieu, de dévouement de la part de ses serviteurs. Le Père STÉPHANOPOLI, jeune prêtre de talents et de vertus, était sujet à des hémorragies périodiques, il était pris quelquefois de vomissements de sang qui mettaient ses jours en danger. Toutefois, après une période assez longue de repos, il paraissait en état de reprendre quelque légère occupation dans les conditions favorables que le nouvel établissement semblait offrir. C'était l'heure du sacrifice cependant : une crise nouvelle et inopinée l'a rapidement conduit au tombeau ; de grand cœur il a offert sa vie pour attirer les bénédictions de Dieu sur le Juniorat, et il s'est saintement endormi dans le Seigneur.

Un trait caractéristique de la population et une preuve de la considération dans laquelle elle tient ses nouveaux hôtes : Depuis plusieurs semaines, des mois peut-être, on demandait et l'on attendait la pluie dans la contrée. Le jour de l'enterrement, une pluie abondante étant survenue, le peuple, qui avait déjà apprécié le trésor ravi à son affec-

tion, l'attribuait aux prières du défunt : *è un santo! è un santo!* c'est un saint ! c'est un saint ! disait-il dans sa douleur et dans son admiration.

Nous aussi nous accepterons ce signe du ciel comme l'effet d'une intercession efficace et comme le présage des bénédictions qui ne cesseront de pleuvoir sur cette sainte maison.

— *Le Manitoba,* journal qui s'imprime à Saint-Boniface, dans son numéro du 24 janvier, nous donne sous ce titre : *Présentation au Révérend Père Lebret,* le récit d'une fête offerte par ses paroissiens à ce bon Père. Ne pouvant tout citer, nous empruntons au journal la première page de son article :

L'église de l'Immaculée-Conception, à Winnipeg, était complètement remplie, dimanche après midi, tant par les paroissiens que par un grand nombre de personnes qui s'étaient réunis pour prendre part à la fête qui avait été préparée en l'honneur du R. P. Lebret, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de son ordination. Au nombre des étrangers présents, le Rév. M. Cherrier, directeur du collège de Saint-Boniface ; les RR. MM. Doucet et Cloutier, de la même maison ; le R. P. McCarthy, du palais archiépiscopal ; les RR. PP. Lavoie et Ouellette, de l'église Sainte-Marie ; M. le maire Bernier et Mme Bernier, de Saint-Boniface ; M. J.-R. Collins, président de la société Saint-Vincent de Paul ; M. Morache, dont le chant durant les vêpres ajouta beaucoup à l'éclat des cérémonies.

L'église avait été artistement décorée pour l'occasion, par MM. E.-R. Garreau, Nagle, Leary et P.-J. Fortune. MM. Ed.-A. Wright, Banfield et McKechnie, A. Robert et Hodgson Sumner et Ce, avaient eu la bonté de prêter des drapeaux pour décorations.

Après vêpres, M. P.-J. Fortune prit la parole et, dans une courte allocution, expliqua l'objet de la réunion et complimenta grandement le Révérend Père.

M. E.-R. Garreau lut ensuite une adresse richement enluminée et encadrée à l'avenant. Cette adresse se terminait par le paragraphe suivant :

« Révérend Père,

« Nous rappelant tout le bien que vous avez fait au milieu de nous et plus particulièrement dans notre paroisse par votre zèle apostolique et votre affection de pasteur, vous nous permettrez de vous exprimer nos sentiments de gratitude et nous nous estimerons heureux si le présent d'un cheval, d'une voiture avec harnais, etc., que nous vous donnons aujourd'hui, comme faible témoignage de l'estime et de l'attachement que nous avons pour vous, vous aide un peu à remplir les onéreux devoirs de votre état.

« De concert avec Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface, qui a été assez bon pour bâtir notre église à ses propres dépens, vous avez travaillé pour nous avec un zèle infatigable; et nous espérons voir bientôt le jour où il nous sera donné non seulement d'assister à la célébration de votre vingt-cinquième anniversaire de prêtrise, mais encore d'être témoins des glorieux résultats que méritent vos incessants efforts.

« Nous demandons à Dieu de vous bénir ainsi que vos travaux et de vous accorder encore de longues années au milieu de nous. C'est la prière et les souhaits de tous les membres de la paroisse de l'Immaculée-Conception.

« E.-R. Garreau.

« P.-J. Fortune. »

Winnipeg, 19 janvier 1884.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 86. — Juin 1884.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DU MACKENZIE.

LETTRE DU R. P. GROUARD.

Mission Saint-Charles, Dunvegun, Peace-River,
le 5 décembre 1883.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE DE L'HERMITE,

Je viens un peu tard remplir la promesse que je vous ai faite de vous donner quelques nouvelles de nos Missions. Des circonstances imprévues ayant décidé Mgr FARAUD à m'éloigner du lac Labiche, que j'ai quitté depuis neuf mois, il ne m'est guère facile de vous présenter un rapport régulier de nos travaux à Notre-Dame des Victoires. Je me bornerai donc à quelques faits plus saillants qui s'offrent à mon souvenir.

Je mentionnerai d'abord le retour de Mgr FARAUD de sa visite si pénible de nos missions du Mackenzie. Après avoir longtemps souffert d'une maladie fort douloureuse,

une goutte sciatique dont il fut atteint en remontant de Good-Hope, Monseigneur nous revenait enfin accompagné du Frère Boisramé. Mais, avant de trouver un peu de repos à Notre-Dame des Victoires, nos chers voyageurs eurent à subir une épreuve terrible : celle de la faim. La rivière Athabaska avait été grossie par des pluies continuelles, et la navigation de ce cours d'eau, toujours périlleuse, le devint beaucoup plus. De là un retard considérable dans la marche et, par suite, l'épuisement des provisions de voyage avant d'avoir atteint le terme de la route. Prévoyant ce fâcheux résultat, Monseigneur avait dépêché un de ses hommes au lac Labiche pour nous informer de sa détresse et demander des secours. Mais voyez à quelles gens nous avons affaire. Cet homme, connaissant bien le pays et coupant court à travers le bois, pouvait nous arriver au bout de quatre jours. Il avait promis à Monseigneur, qui avait partagé avec lui le reste de ses provisions, de faire toute la diligence possible. Mais, chemin faisant, il rencontra une ourse avec ses petits. Les ayant tués, le malheureux ne songea plus qu'à faire bonne chère, puis voulut se charger des dépouilles qu'il n'avait pu consommer, ce qui rendit sa marche fort lente ; il n'arriva donc que le dixième jour au lac Labiche. Jugez de nos alarmes en recevant si tard les demandes pressantes de notre vénérable Évêque. Immédiatement, nous nous empressâmes d'équiper un canot et d'envoyer deux hommes avec des provisions au devant de Sa Grandeur. Par une circonstance providentielle, Monseigneur avait rencontré quelques sauvages campés sur les bords de la rivière Athabaska et avait pu leur acheter quelques misérables morceaux de viande sèche ; je n'ose penser sans épouvante aux tristes résultats qu'aurait pu avoir sans cela la coupable négligence de l'indolent messager. En effet, malgré le secours

si opportun qu'il avait trouvé chez ces sauvages, Monseigneur et ses compagnons furent réduits, pendant trois jours, à se nourrir de quelques fruits d'églantiers ramassés avec peine dans les broussailles. Déjà, le pauvre Frère Boisramé, d'une constitution peu robuste, ne pouvait plus se tenir debout quand, le soir du troisième jour de ce jeûne rigoureux, notre canot, abordant au rivage où nos voyageurs en détresse étaient campés, leur rendit la joie et l'espérance d'un prompt retour. Quelques jours plus tard, ils étaient au milieu de nous, et nous remerciions ensemble le bon Dieu qui les avait sauvés de si grands dangers.

Durant l'hiver, le R. P. Collignon fut appelé par les Cris du lac Castor près de leur chef, atteint d'une grave maladie. Ces braves gens reçurent fort bien le Père. Celui-ci visita toutes leurs cabanes et administra le baptême au malade ; après quoi les sauvages donnèrent à leur chef infirme une preuve d'attachement qui montre bien l'action de la grâce sur ces âmes naturellement droites. En effet, pendant que le Père préparait le néophyte à recevoir le sacrement de la régénération, les hommes de la tribu vinrent le trouver et lui dirent : « Père, nous aimons notre chef, nous le voyons avec douleur dans ce triste état, nous savons qu'aucun remède humain ne peut le guérir, mais obtiens que Dieu le ramène à la santé, et nous promettons tous de nous faire baptiser et de suivre désormais les enseignements de la religion. » Le Père fut très touché de cette manifestation ingénue et de cette proposition spontanée. Malheureusement, il n'avait pas le don des miracles, car il ne se serait pas laissé prier deux fois. Mais il put faire comprendre à ces bons sauvages que le plus grand bienfait n'était pas celui d'une santé éphémère ; que le saint baptême ouvrirait à leur chef malade l'entrée d'une vie infiniment heureuse, et que,

quand même Dieu le rappellerait à lui, ils ne devaient pas en prendre prétexte pour différer d'entrer eux-mêmes dans le sein de l'Église. Cette instruction a déjà porté d'heureux fruits, et plusieurs Cris se sont convertis. J'en ai baptisé un moi-même. Il s'était confessé d'abord, mais huit jours après il vint trouver le P. Collignon et demanda à se confesser encore. « Mais, lui dit le Père, tu t'es confessé avant ton baptême, il n'est pas nécessaire de revenir là-dessus. — Oh ! reprit le brave homme, les péchés dont je viens m'accuser, je suis allé les chercher bien loin en arrière, et comme je les amène de si loin je ne veux pas les garder plus longtemps. » Ce bon néophyte avait l'horreur instinctive du mal, inculquée dans les âmes fidèles, et le souvenir de ses fautes déjà cependant effacées par l'eau sainte du baptême lui semblait un poids trop lourd dont il voulait se décharger au plus tôt.

A la même époque je dus à mon tour visiter les malades. Mais je n'eus pas la consolation d'adoucir par mon ministère les derniers moments de ceux qui m'avaient appelé. Deux Montagnais vinrent me prier d'aller à leur campement, où deux malades, le père et le fils, luttaient contre la mort. Ces Montagnais appartiennent à la Mission de l'île à la Crosse. Ils me dirent : « Nous demeurons un peu plus près de vous que de nos prêtres, et, comme le besoin est urgent, nous nous adressons à vous. » Ils avaient mis six jours pour venir. Je partis avec eux, me hâtant le plus possible, aiguillonné que j'étais par la crainte d'arriver trop tard, car, me disaient mes guides, nous ne les trouverons peut-être plus en vie. Hélas ! leur appréhension n'était que trop fondée, et lorsque, au cinquième jour d'une marche forcée, nous atteignîmes le campement, ceux que je venais administrer étaient déjà enterrés, et je ne pus

que bénir leur tombe ! Voilà ce qui arrive, malheureusement trop souvent, dans nos immenses déserts, où nos pauvres sauvages sont obligés de mener leur vie nomade. Mais ne devons-nous pas croire que Dieu aura tenu compte à ces bons chrétiens de la foi si vive qui leur fait entreprendre de si longs voyages pour procurer à leurs mourants les secours de la religion ? Notre Seigneur ne pardonna-t-il pas au paralytique ses péchés, en voyant la foi de ceux qui le lui avaient apporté? Pour me dédommager, sans doute, d'avoir manqué le but de ma visite, tous les Montagnais de l'endroit voulurent profiter de ma présence pour se confesser, après quoi je chaussai mes raquettes et repris le chemin de la Mission. Je ne crois pas exagérer en estimant à 50 lieues environ la distance qui sépare du lac Labiche la demeure de ces sauvages. C'était donc une centaine de lieues que j'avais dû faire, aller et retour.

Outre les devoirs du saint ministère que nous avons à remplir au lac Labiche même et chez les sauvages environnants, Cris et Montagnais, nous avons, vous le savez, une presse typographique, et tous nos moments libres sont consacrés à l'impression de livres sauvages. Notre dernier travail en ce genre a été la réimpression du recueil de prières, instructions et cantiques à l'usage des Cris. Cet ouvrage forme un joli volume de 240 pages y compris la table des matières. Le cher Père Collignon m'aidait à faire le tirage, mais ses nombreuses occupations d'économe ne lui permettaient pas de mettre la main à la composition. Heureusement, un apprenti typographe se présenta et se mit à ma disposition. Devinez quel était cet apprenti ? Quelque jeune Peau-Rouge sans doute, épris des merveilles de la civilisation, direz-vous. Eh bien, non. Cet apprenti était bel et bien Mgr Faraud lui-même qui se mit à l'œuvre avec une ardeur toute

juvénile, sans se laisser décourager par quelques *coquilles*, inévitables au début. Il contribua ainsi pour une large part à mener le travail à bonne fin.

Nous venions de terminer l'impression de notre livre cris quand Monseigneur jugea à propos de m'envoyer dans les missions de la rivière la Paix. Je partis aussitôt, en compagnie du R. P. Dupin, venu pour affaires de la Mission de Saint-Bernard au lac Labiche, d'un traiteur irlandais du nom de Mac-Dermott, et de deux jeunes gens du petit lac des Esclaves. C'était à la fin de février. Vous me ferez grâce des détails de ce voyage. Chiens, traîneaux, raquettes, campements dans la neige, à la belle étoile, sont des choses que vous connaissez depuis longtemps. Qu'il suffise de vous dire qu'au bout de neuf jours d'une marche assez rapide, nous arrivions à la Mission Saint-Bernard située à l'extrémité du petit lac des Esclaves. Un jour de repos pour moi et mes chiens n'était pas superflu. Après quoi, en compagnie du R. P. Le Serrec, je me remis en route, et nous arrivâmes le 15 mars à la Mission Saint-Charles, où nous trouvâmes le R. P. Husson et le R. P. Tissier occupés à leurs travaux. Malheureusement, ce dernier souffrait d'une infirmité qui ne lui permettait plus de supporter les fatigues et les privations de ce pays, et il dut, conformément, du reste, à l'avis de ses supérieurs, se résoudre à aller chercher dans un pays civilisé les secours dont il avait besoin. Ce ne fut pas sans un grand déchirement de cœur que le pauvre P. Tissier quitta cette Mission, où il a passé de si nombreuses années, et où il s'était acquis l'affection de tout le monde. Comme le temps pressait et que nous craignions un prochain dégel, le P. Tissier partit avec le R. P. Le Serrec, le surlendemain de mon arrivée.

J'imagine, mon Révérend Père, que le poste de Dunvegun est peu connu de vous, et qu'une esquisse topo-

graphique vous paraîtra utile. Mais n'exigez pas de moi de vous indiquer : soit le degré de latitude, soit celui de longitude sous lesquels j'ai l'avantage de vivre actuellement. Nous ne possédons ici ni carte ni sphère où je puisse me renseigner à ce sujet, aussi ne puis-je connaître exactement la position géographique de nos Missions.

Le Fort de Dunvegun est situé sur la rive Nord de la rivière la Paix, à une distance d'environ 200 milles du pied des montagnes Rocheuses. Une pointe de terre longue de 4 milles, large de 500 mètres en moyenne et peu élevée au-dessus du niveau de l'eau haute, tel est l'emplacement choisi par la Compagnie de la baie d'Hudson pour le centre du district de la rivière la Paix. En arrière se dressent perpendiculairement les côtes fort élevées de la rivière ; elles forment comme un mur gigantesque protégeant contre le vent du nord notre plateau inférieur. Sur la rive opposée, même barrière infranchissable, mêmes collines abruptes. C'est le caractère propre de la rivière la Paix. Ce cours d'eau prend naissance dans la Colombie britannique, à l'ouest des montagnes Rocheuses, qu'il traverse non sans encombre ; accoutumé ainsi à voir son lit protégé par les hautes murailles des monts, on dirait qu'il a voulu suppléer à leur défaut, lorsqu'il les quitte, en s'encaissant profondément entre deux rives si élevées qu'il peut se croire encore à l'ombre de ses rochers natifs.

La Mission Saint-Charles est située à une faible distance en aval du Fort. Une maisonnette en bois, couverte d'écorces d'épinettes, entourée d'un jardin potager, tel est le bâtiment principal, auquel il faut ajouter : d'un côté, une seconde maisonnette plus petite, servant de cuisine et occupée par une bonne fille canadienne que Mgr Clut amena il y a deux ans ; et, de l'autre côté, une

étable où dix bêtes à cornes, petites et grandes, peuvent trouver abri. Voilà tout l'établissement. Il présente, il faut l'avouer, un aspect assez mesquin à côté des constructions du Fort et des collines si élevées qui bordent la rivière. En amont du Fort se trouve la mission protestante. A part une assez belle maison récemment bâtie, elle n'offre à la vue rien que nous puissions envier. C'est là tout Dunvegun, endroit déjà fort renommé en Canada, et qui actuellement attire l'attention des gouvernants et des particuliers du *Dominion*. C'est que, sur ces côtes élevées dont je vous ai parlé, au nord comme au sud de la rivière, s'étendent de magnifiques plateaux dont ma plume inhabile ne saurait vous donner qu'une faible idée. Lorsque vous avez gravi les pentes raides des côtes et franchi une première zone étroite de terrain ondulé comme une mer en mouvement, vous voyez se dérouler devant vous des prairies immenses, parsemées çà et là de bouquets d'arbres groupés ensemble dans une légère dépression du sol, comme des fleurs dans une corbeille. Tantôt la forêt empiète sur la prairie et vous présente un massif d'arbres plus imposant; tantôt, comme pour prendre sa revanche, la prairie, ne souffrant pas que le moindre arbrisseau lui porte ombrage, déroule sans obstacle son manteau de verdure. Ici un lac où les oiseaux aquatiques prennent leurs ébats, là un ruisseau dont le cours, inoffensif dans la plaine, devient plus loin un torrent et creuse des abîmes infranchissables en venant se précipiter dans la rivière. Le voyageur qui parcourt ce pays en été rencontre à chaque pas un nouveau sujet d'admiration; le sol est naturellement fertile et se couvre d'une végétation luxuriante; autrefois, comme dans les plaines de la Saskatchewan, de nombreux troupeaux de buffles y paissaient en liberté; aujourd'hui, ils ont disparu et laissé le terrain libre aux futurs colons qui viendront y

laisser errer les animaux domestiques, ou y faire croître les plantes nécessaires à la vie de l'homme. Déjà le gouvernement a envoyé des brigades d'arpenteurs qui ont employé tout l'été à tracer des lignes destinées à indiquer la distribution des terres aux émigrants de l'avenir.

Mais, direz-vous, ce beau pays est donc entièrement désert, puisque l'émigration future semble l'unique moyen de le faire habiter ? Hélas! mon Révérend Père, ces belles contrées appartenaient à une tribu indienne, assez nombreuse autrefois, mais dont l'extinction totale ne tardera pas beaucoup, à moins d'une intervention spéciale de la part de la Providence ou de ses représentants sur la terre. Ces Indiens se nomment Castors et forment une branche de la grande famille montagnaise. Toute la vallée de la rivière la Paix était autrefois sous leur dépendance ; leur nom leur est venu sans doute de la multitude des animaux à fourrures appelés castors, dont leurs terres regorgeaient, à moins que l'on ne suppose qu'ils avaient pris le Castor comme signe héraldique de leur tribu selon la coutume généralement admise des autres Indiens de l'Amérique. Quoi qu'il en soit de ce point peu important, la richesse de ce pays en animaux à fourrures y attira bientôt les tribus voisines. De là naturellement des querelles et des guerres qui se terminèrent par un traité de paix solennel conclu entre les nations belligérantes, sur les bords de la rivière à laquelle le beau nom de rivière de la Paix est resté en souvenir de cet événement. Plusieurs maladies épidémiques ont fait successivement d'affreux ravages dans la tribu des Castors, laquelle se trouve aujourd'hui réduite à quelques poignées d'hommes dispersés sur un immense territoire. A ces restes d'une nation jadis florissante sont venus se joindre : soit des Montagnais et des Cris de la

rivière et du lac Athabaska, comme au Vermillon, soit des métis du petit lac des Esclaves et de la Saskatchewan, comme à la rivière Bataille et à Dunvegun ; soit des Iroquois du Fort Jasper, comme à la Grande Prairie et aux postes plus voisins des montagnes Rocheuses.

Ces invasions successives ne ressemblèrent point aux irruptions des Barbares qui, au quatrième et au cinquième siècle, vinrent démembrer l'empire romain. Quelque chasseur aventureux, ayant trouvé dans ces parages une proie abondante et facile, y introduisit sa famille, suivie bientôt de ses autres parents ou amis. Ils y mènent une vie nomade comme les Castors, parfois ils sont vus d'assez mauvais œil par ces derniers, et ils sont disposés à évacuer ce pays quand la chasse ne leur fournira plus une subsistance assurée, ce qui semble ne devoir pas tarder beaucoup. Depuis plusieurs années, des commerçants américains venus de la Colombie britannique, en suivant la rivière la Paix au travers des montagnes Rocheuses, font une concurrence active à la Compagnie de la baie d'Hudson pour la traite des fourrures, lesquelles ont doublé de prix. Mieux payés, les trappeurs, Castors, Cris, métis, Iroquois, ont rivalisé d'ardeur et fait une guerre d'extermination aux animaux à fourrures. La conséquence naturelle est l'appauvrissement progressif du pays, de sorte que les moins prévoyants ne peuvent se dissimuler la nécessité où ils seront bientôt de recourir à d'autres moyens pour vivre : en cultivant la terre, par exemple, ou en allant chercher un asile ailleurs.

Vous désirez, sans doute, savoir où en sont ces pauvres gens sous le rapport religieux. Pour répondre à votre désir, je vais vous communiquer les observations que j'ai pu faire à ce sujet, en me bornant à la Mission Saint-Charles et aux postes qui en dépendent et que j'ai visités. Il me serait doux de vous faire une peinture édifiante de la vie

de nos Castors, mais je ne puis taire la pénible impression que j'ai ressentie d'abord, impression qui s'est fortifiée par mon contact avec eux. Ce qui peine surtout le missionnaire, c'est de voir même parmi les chrétiens, et il y a un bon nombre de baptisés, une ignorance si grande de la religion et de ses pratiques les plus élémentaires. A quoi cela tient-il ? Est-ce la nonchalance et l'apathie naturelles à ces sauvages, ou le manque d'une action énergique et efficace de la part du prêtre qui est la cause de cet état déplorable? Je crois, mon Révérend Père, qu'il ne faut attribuer cette funeste ignorance ni à l'une ni à l'autre de ces causes exclusivement, mais à toutes les deux à la fois, et je le dis sans crainte de manquer à la charité ou à la justice envers ceux qui ont été chargés du ministère apostolique dans cette mission. Saint Paul dit : *Fides ex auditu, quomodo audient sine prœdicante?* J'ajouterai : Comment prêcher sans connaître la langue de ceux à qui l'on parle ? et comment connaître une langue sauvage sans l'étudier ? car le Saint-Esprit ne renouvelle plus le miracle de la Pentecôte. Et maintenant, comment étudier quand on n'en a que peu ou pas du tout les moyens ? Et notez qu'ici la difficulté commence parce que le missionnaire doit apprendre deux langues sauvages qui n'ont pas la moindre ressemblance entre elles et qui sont, au contraire, entièrement opposées par le génie et les formes grammaticales, c'est-à-dire : le cris et le castor. La situation exceptionnellement difficile où le missionnaire se trouvait par suite de sa détresse matérielle, ne lui permettait guère de se livrer à une étude suivie de ces deux idiomes. Il lui fallait avant tout penser à ne pas mourir de faim. Or, ici, il n'y a pas de lacs poissonneux comme dans les autres missions du vicariat, et, comme je vous l'ai déjà dit, la chasse, autrefois abondante, suffit à peine maintenant à l'entretien des sauvages qui n'ont

de viande à fournir ni au poste de la Compagnie ni à la Mission. De là, la nécessité de créer une ferme et d'élever un petit troupeau. C'est ce qu'a fait le P. Tissier. Il a d'abord défriché un coin de terre où il semait des patates et quelques autres légumes. Ce coin de terre s'est progressivement agrandi, et nous avons aujourd'hui trois arpents au moins en culture. C'est peu de chose sans doute ; mais, cependant, c'est le résultat de travaux opiniâtres, car le terrain sur lequel est bâtie la Mission était occupé par la forêt, et Dieu sait combien de troncs d'arbres et de racines il a fallu extirper du sol avant de le rendre propre à la culture ! Pour former notre petit troupeau et l'entretenir pendant nos long hivers, quels soins n'ont pas été nécessaires et à quelles pénibles corvées n'a-t-on pas dû se soumettre ? Croiriez-vous, par exemple, que le P. Tissier et le P. Le Doussal ont dû s'atteler eux-mêmes au traîneau, à défaut de bêtes de somme, et charrier ainsi le fourrage indispensable au troupeau naissant, et cela d'une distance de plus de douze lieues, avec quelques pauvres patates pour toute nourriture ? Ils n'osaient, en effet, immoler à leur appétit aucun de leurs animaux, espoir de l'avenir. Mgr Clut, qui a passé quelque temps à Saint-Charles vers cette époque, se rappellera longtemps le régime auquel il dut se soumettre ! Et, l'année dernière encore, le P. Husson passa une bonne partie de son hiver à charrier le foin, avec un bœuf toutefois, tandis que le P. Tissier s'était chargé du soin de l'étable ! ajoutez à cela le chauffage de la maison pour lequel on devait bûcher le bois dans la forêt, l'amener à la porte et le couper de nouveau selon la longueur du poêle ! Mais, direz-vous, que n'avaient-ils des Frères ? Eh ! sans doute, que n'avaient-ils des Frères ? Et où les prendre ? Les nécessités de la lutte contre le protestantisme obligeaient nos supérieurs à diriger les secours sur les

points les plus menacés, et à laisser ainsi les Pères de Saint-Charles réduits à leurs seules ressources. Mais, ajouterez-vous, que ne leur fournissait-on au moins quelques provisions ? Oui, assurément, on leur fournissait autant que possible quelques provisions; mais il ne faut pas oublier les difficultés du transport, et les dépenses excessives qu'il impose. Si vous considérez qu'une livre de farine se vend ici jusqu'à 1 fr. 25, vous comprendrez qu'on recule devant un tel prix, et que l'on ne se permet la friandise de goûter un peu de pain que dans le cas d'une nécessité extrême. Pour en revenir à mon sujet de l'étude des langues, croyez-vous qu'il soit bien facile de s'y livrer avec tout ce cortège d'occupations et de préoccupations matérielles ? Quand j'arrivai ici au mois de mars dernier, je me promettais bien de suivre des leçons régulières avec le P. Husson, mais je comptais sans les difficultés de la position dont je n'avais pas une idée exacte, et durant tout l'été, à peine si nous avons pu consacrer la valeur d'une semaine entière à l'étude.

Laissez-moi vous résumer nos travaux aussi brièvement que possible.

Puisque nous avons un petit troupeau, il va sans dire que nous avons quelques vaches. Or, sur la fin de mars, les côtes si élevées de la rivière, sous l'influence des rayons du soleil reprenant son empire, se dégarnissent de neige et offrent un excellent pâturage. Nous y conduisons nos bêtes. Mais les malheureuses y perdent le souvenir de l'étable, et comme nous ne voulons pas renoncer au lait, précieuse ressource pour nous, nous devons à tour de rôle escalader les côtes et courir à la recherche de nos vaches, que nous ne trouvons pas toujours du premier coup : d'où fatigue et perte de temps. Nous convenons qu'un parc entouré d'une clôture et assez vaste pour que nos bêtes y trouvent leur pâture est d'une

nécessité urgente, et nous voilà abattant perches et pieux, les charriant sur place et commençant le travail. Il n'était pas achevé que le printemps, ayant dégelé notre champ, nous dûmes nous mettre au labourage et aux semences, car, puisque la farine coûte si cher, nous voulons essayer d'en faire nous-mêmes, et nous confions à la terre un peu de blé et d'orge. Vient le tour des autres légumes et surtout des patates. Bref : entre bêcher, planter et arroser, nous voilà à la fin de mai. Survient une forte gelée qui se renouvelle trois ou quatre fois et qui détruit les jeunes pousses un peu trop hâtives. Il faut les remplacer. Sur ces entrefaites, les sauvages de la Grande Prairie, poste situé à 50 milles environ au sud de Dunvegan, ayant ouï parler de moi, me font demander instamment. Je n'avais pas de plus grand désir que de les aller voir. Je laisse donc le P. Husson à son jardin et au soin de répondre aux allants et venants, et je me rends à l'appel des sauvages, en compagnie de trois d'entre eux. Je ne vous détaillerai pas les incidents de ce voyage. Seulement, imaginez que ces braves guides, voulant m'épargner la fatigue de la marche et me conduire plus rapidement, me firent enfourcher un de leurs chevaux, sur une selle de bois, sans étriers, et me lancèrent ainsi au grand trot à leur suite. Ils n'étaient pas mieux montés que moi, mais ils étaient faits à ce genre d'équitation auquel je n'étais pas encore exercé. Je vous laisse à penser si le *vieil homme* se fit alors secouer et disloquer en ma pauvre personne. Le second jour, j'arrivais au poste et je commençais immédiatement la mission. Durant une semaine, matin et soir, tous ces braves Castors furent d'une régularité exemplaire. A midi, je réunissais les enfants. Je donnais les instructions en langue crise, langue que les hommes comprennent presque tous, un peu du moins ; la connaissance que j'ai du montagnais, avec lequel leur

langue a beaucoup de rapport, me permit de saisir rapidement un bon nombre de leurs paroles, et à la fin de ma semaine je me hasardai à entendre les confessions, *grosso modo*, il est vrai, moitié cris, moitié castor. Mais, la plupart n'étant pas encore baptisés, ce n'était qu'un essai qu'ils faisaient, eux aussi bien que moi, et il n'y avait pas de risque de profaner le sacrement. Je fis aussi une quinzaine de baptêmes d'enfants et de quelques vieilles femmes. Leurs provisions étant alors épuisées, ils songèrent à partir et moi à revenir ici.

De retour, j'aidai le P. Husson à terminer la clôture de notre parc, à sarcler et arroser le jardin, sans compter les interruptions fréquentes alors causées par les visites des sauvages d'ici, Iroquois, Cris ou Castors, que j'étais toujours heureux de recevoir. Vint ensuite le binage des patates. Je sais depuis longtemps que nous devons les manger à la sueur de notre front! Puis, nouvelle besogne. La couverture de notre maisonnette était à refaire. Chaque pluie la pénétrait et inondait l'intérieur où rien n'était en sûreté. Fort heureusement, nous trouvons deux hommes adroits qui s'engagent à aller chercher les écorces d'épinettes dont nous avions besoin, 400 environ. Ils remontent la rivière, dépouillent les arbres de leur écorce, qu'ils descendent sur un radeau. Nous jetons alors les vieilles écorces de notre toiture pour y placer les nouvelles, et nous plaçons le reste sur l'étable. Après quoi nous songeons à faire les foins, car le milieu de juillet arrive. Le P. Husson est un excellent faucheur, et, comme tel, il se charge de la plus rude besogne. Par une bonne fortune, il trouve un homme qui consent à lui aider pendant quelques jours et, par un surcroît de chance, le F. Reynier, venant du lac Labiche, en route pour la Mission du fort Vermillon, nous arrive à ce moment et nous prête main-forte pour cette corvée.

Enfin, pour mettre le comble à notre joie, quand le Frère Reynier était sur le point de nous quitter pour aller tenir compagnie au R. P. Laity, le Frère Renault nous arrivait pour demeurer avec nous. Tout va donc pour le mieux. Cependant les foins ne sont pas achevés, le P. Husson et le Frère Renault continuent de faucher, et je vais chaque jour leur aider à faire sécher et à ramasser le fourrage. Ce n'est pas à la porte, croyez-le bien, mais à une distance de 5 ou 6 milles, dans les prairies du plateau supérieur. Le ministre protestant, faute d'hommes à louer et de provisions pour les nourrir, en est comme nous réduit à faire ses foins lui-même. Il travaille dans notre voisinage, et nous nous rencontrons assez souvent. En voyant notre cher Frère Renault, malgré le déclin de l'âge, faire trois fois plus de besogne que lui, il éprouve un sentiment de jalousie, et il nous dit parfois : « Pourquoi faut-il que notre religion du pur Évangile ne puisse fabriquer des hommes d'un tel dévouement ? » Nous rions de sa naïveté ; mais, comme il est brave homme d'ailleurs, et qu'il ne peut seul entasser son foin en meules, le P. Husson pousse la charité jusqu'à lui offrir son concours, et nous fraternisons ainsi dans ces travaux champêtres. J'espère que personne, après cela, ne nous accusera d'intolérance.

A peine nos foins sont-ils terminés que nous voyons avec complaisance notre moisson jaunir. Hâtons-nous d'y mettre la faucille, car les souris et les *suisses* (espèce d'écureuils très nombreux dans ce pays) y font de grands dégâts. Nous coupons d'abord l'orge, puis le blé, que le Frère bat aussitôt afin de les mettre à l'abri de ces ennemis. Vient ensuite le tour des patates. La sécheresse a été constante, cet été, et fort préjudiciable à la récolte des tubercules. Mais voyez comme la Providence est bonne ! tandis qu'au Fort 22 barils de semence n'en rendent que

60, nous en avons plus de 100 pour 7 confiés à la terre ! Malgré ce bon rendement, nous en faisons une telle consommation que le P. Husson, notre économe, n'est pas encore entièrement satisfait !

Nous sommes arrivés au 15 septembre. La barge de la Compagnie va partir pour les Forts Saint-John et Hudson's Hope où nous avons deux Missions que je dois visiter : celles de Saint-Pierre et de Notre-Dame des Neiges. A ma demande, le docteur Mackay, chef du district, m'accorde gracieusement le passage, et je m'embarque en compagnie de M. Kennedy, commis de Hudson's Hope. L'équipage est composé de Castors, et, chaque soir avant le coucher, je leur fais réciter leur prière et essaye de leur adresser quelques paroles. Nous remontons la rivière et, le septième jour, nous franchissons la frontière du Nord-Ouest et entrons dans la Colombie britannique. Salut à mes frères de cette province ! Si les deux postes que je vais visiter relèvent de la juridiction ecclésiastique du vicariat d'Athabaska-Mackenzie, la communauté de gouvernement politique les rattache aux Missions florissantes du Fraser, et je franchis en esprit les montagnes pour admirer les œuvres de nos Pères, œuvres que nous voudrions pouvoir reproduire ici. Au bout de neuf jours, nous atteignons le Fort Saint-John, d'où nous repartons le lendemain. Les avant-coureurs des sauvages ont paru et annoncent que les familles sont en chemin pour venir au Fort. Quatre jours encore de navigation, et nous sommes à Hudson's Hope, autrement dit portage de la montagne. Nous arrivons aux premiers escarpements des monts Rocheux, dont les cimes blanches de neige s'offrent distinctement à notre vue. Malheureusement, les sauvages, appelés Sekenés, et fort peu différents des Castors, sont encore éloignés du poste, et quelques éclaireurs annoncent que, n'ayant pas fait bonne chasse, ils ne se présen-

teront que très tard. Plusieurs familles d'Iroquois établis sur les bords d'un lac poissonneux, à 12 milles du Fort, se proposent de venir incèssamment, me dit-on. Je les attends pendant quatre jours. Cependant la barge est repartie. Personne ne se présente, je crains de manquer les Castors du Fort Saint-John, et le cinquième jour de mon séjour à la Mission de Notre-Dame des Neiges, je transporte mon petit bagage dans un canot de bois mis à ma disposition, et je m'embarque tout seul pour descendre le courant, parfois rapide, mais nulle part dangereux. Le lendemain soir, j'étais au Fort Saint-John, nommé aussi Fort d'Epinettes, parce qu'il est situé près du confluent de la rivière d'Epinettes et de la rivière la Paix. Les sauvages y étaient réunis. Je leur consacrai une semaine et fis 25 baptêmes, presque tous d'enfants. Je n'en avais fait qu'un à Hudson's Hope. Je fus surtout consolé par l'assiduité à la messe et au chapelet de plusieurs familles crises et iroquoises, qui se confessèrent et communièrent avec dévotion. Malheureusement les Castors n'en sont pas encore là, bien qu'ils aient manifesté des dispositions encourageantes. Plusieurs me dirent qu'une visite rapide et passagère ne suffisant pas pour les instruire, ils désiraient avoir un Père résidant à leur Fort ; ce en quoi ils ont parfaitement raison. Puisse leur désir se réaliser bientôt !

Je repris ensuite ma pagaie et mon canot, cette fois avec un jeune métis du petit lac des Esclaves pour compagnon, et je rentrai à Saint-Charles le 14 octobre, ayant rencontré en chemin une brigade d'arpenteurs qui, après avoir tracé une ligne méridienne dans les prairies de la rivière la Paix jusqu'à la frontière de la Colombie britannique, descendaient à Dunvegun sur un radeau pour s'en retourner ensuite passer l'hiver dans leurs foyers.

Pour être complet, je ne dois pas omettre une excursion

que fit le P. Husson à la rivière Boucane, à 60 milles en bas de Saint-Charles. Là il fit plusieurs baptêmes d'enfants métis. Une seconde course qui me ramena au poste de la Grande-Prairie, où des Iroquois m'appelaient, doit être signalée aussi. Vous avez rencontré souvent le mot Iroquois dans ces lignes, et vous vous demandez peut-être si nous avons dans nos parages quelque rameau de cette tribu si fameuse dans l'histoire du Canada. Voici à ce sujet une petite explication.

Les Compagnies du Nord-Ouest et de la baie d'Hudson employaient autrefois comme rameurs dans les barges ou les canots un bon nombre d'Iroquois du Sault Saint-Louis. La plupart demeurèrent dans le pays, y prirent femme et formèrent bientôt une petite colonie dans le voisinage du Fort Jasper. Fort attachés à la religion catholique, ils se rendaient fréquemment au lac Sainte-Anne, ou même à Saint-Albert et y recevaient de bonnes instructions dans la langue crise, qui devint la seule en usage parmi eux. Parfois un missionnaire de Saint-Albert allait les visiter au Fort Jasper. Je vous ai dit comment plusieurs familles sont venues s'implanter dans ce pays où elles se multiplient merveilleusement. Ce ne sont donc à proprement parler que des métis iroquois, puisqu'ils se sont mélangés avec les sauvages de la Saskatchewan.

N'ayant pu étudier cet été, nous voulons le faire sérieusement cet hiver, et nous prenons aussi régulièrement que possible des leçons de cris et de castor. J'enseigne le cris au P. Husson, et nous prenons ensemble des leçons de castor, d'un jeune homme de cette tribu, assez intelligent et qui comprend suffisamment le cris. C'est par l'intermédiaire de cette langue que nous traduisons le catéchisme en castor. En outre, je fais l'école chaque jour en anglais à un ou deux enfants catholiques du Fort, lesquels iraient sans cela se faire instruire chez le minis-

tre protestant. Sans doute, nous n'avons encore que trop de distractions, le Frère ne pouvant suffire à tous les travaux, et le P. Husson surtout, qui est un vrai *factotum*, est obligé, trop souvent, de quitter ses livres. Cependant il y a progrès de ce côté, et aussi sous le côté matériel tel que je vous l'ai fait entrevoir, sur les propres années précédentes. Nous n'en sommes plus réduits aux seules patates pour nourriture, bien qu'elles forment encore la base de notre alimentation. Nous avons pu et nous pourrons désormais abattre à chaque automne une bête de notre troupeau. Les vaches donnent suffisamment de lait et de beurre. Un petit moulin à bras, que nous mettons à tour de rôle en mouvement, change notre blé et notre orge en farine excellente. Enfin, pour mettre le comble à cette prospérité, inouïe jusqu'à présent, un coq et une poule ont pris leurs quartiers d'hiver à la Mission et nous permettent d'espérer qu'à l'avenir nous pourrons réaliser le vœu que le bon roi Henri IV formulait pour son peuple : Mettre une poule au pot chaque dimanche !

Agréez, mon Révérend et bien cher Père, l'assurance de mon respect et de mes sentiments affectueux.

Votre humble frère en J.-C. et M. I.,

E. Grouard, o. m. i.

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

NOCES D'ARGENT DE MGR VITAL-JUSTIN GRANDIN, ÉVÊQUE DE SAINT-ALBERT, O. M. I.

RAPPORT DU R. P. LEDUC AU T. R. PÈRE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Saint-Albert, 23 novembre 1883.

RÉVÉRENDISSIME ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Le mois de septembre 1883 a été, pour les membres du Vicariat de Saint-Albert, un mois de saintes réjouissances, fécond en bénédictions toutes particulières, marqué par l'affermissement de plus en plus complet dans l'esprit de notre sainte vocation, en un mot, un mois béni entre tous et dont jamais nous ne perdrons l'heureux souvenir. Réunion des Pères les plus éloignés du vicariat; visite du R. P. SOULLIER et du R. P. TABARET; *Noces d'argent* de notre Père tant aimé, de notre saint Evêque; prises d'habit, oblations, ordinations, rien ne nous a manqué.

Dès les premiers jours du mois d'août arrivait ici l'excellent P. GASTÉ (Pierre), qui, depuis vingt-deux ans, évangélise les Montagnais du lac Caribou et les Esquimaux de la baie d'Hudson. Condisciple de Monseigneur, il venait prendre part à notre grande fête de famille : pour la première fois il visitait Saint-Albert, pour la première fois aussi il se rencontrait avec la plupart de ses frères en religion, dispersés dans cet immense Nord-Ouest. Avec lui arrivait à la Mission le R. P. TABARET, supérieur de l'Université d'Ottawa. Il venait de la part du Révérend Père Général, en qualité de second visiteur, pour mettre,

pendant quelques semaines, à notre disposition, à notre service, son expérience et son dévouement bien connus. Malheureusement, il ne put rester assez longtemps pour prendre part à notre grande fête, la solennité du vingt-cinquième anniversaire d'épiscopat de Mgr GRANDIN. Il avait hâte de rentrer à son collège, et d'obéir à l'appel pressant du R. P. Provincial, qui réclamait son retour, dès qu'il aurait terminé et mené à bonne fin la mission importante qui lui avait été confiée. Que ce bon Père veuille bien recevoir ici l'expression sincère de notre affectueuse reconnaissance, en même temps que nos vifs regrets de n'avoir pu le garder plus longtemps.

Avant de nous quitter, le R. P. TABARET voulut bien consentir à entreprendre avec moi le voyage de Calgary, au pied des montagnes Rocheuses, où nous comptions rencontrer sir Macdonald, notre ministre de l'intérieur. Il s'agissait du bien de nos Missions et de hâter l'accomplissement de promesses importantes, faites à Mgr GRANDIN et à moi-même, à la capitale du Canada, l'hiver dernier. Le R. P. TABARET n'hésita pas à faire ce voyage de 200 milles à travers les prairies, voyage qu'il devait faire une seconde fois, en sens inverse, quelques jours plus tard, pour reprendre le chemin d'Ottawa.

De retour à Saint-Albert, au commencement de septembre, nous eûmes le bonheur d'y rencontrer Monseigneur et le R. P. SOULLIER, arrivés de la veille ; ils venaient de visiter l'île à la Crosse, Notre-Dame de Pontmain, Battleford, le Fort Pitt et les Missions sauvages environnantes. Ils étaient accompagnés des RR. PP. ANDRÉ, LEGOFF, FAFARD et MÉRER. Bientôt nous allions nous trouver à Saint-Albert quarante Oblats, réunis pour la retraite annuelle et pour la fête de Monseigneur. A l'excellent Père Visiteur appartient de parler de

ce voyage si fécond en biens de toute espèce, de cette retraite si consolante pour tous. Quant à moi, obéissant au désir de ce bon Père, je vais parler plus particulièrement des *Noces d'argent*, du vingt-cinquième anniversaire d'épiscopat de celui que nous aimons comme le plus tendre des pères, que nous honorons comme le représentant direct de Dieu auprès de nous, que nous vénérons comme un saint.

Le samedi 15 septembre, *toutes les cloches* de la cathédrale et du couvent sont mises en branle et font entendre leurs joyeux carillons. La communauté, comptant vingt et un prêtres, Oblats de Marie Immaculée, un prêtre séculier, quinze frères convers, quatre junioristes, se réunit *au grand salon* de l'évêché. Il est magnifiquement décoré pour la circonstance. Les Pères et les Frères, rangés sur deux lignes, attendaient avec un sentiment d'affection toute filiale que je puis bien éprouver, mais que je ne saurais décrire, l'entrée de leur Père et Pontife bien-aimé. Le R. P. Visiteur va prendre Sa Grandeur, qui, revêtue du rochet, du camail et de l'étole, fait, accompagné du R. P. Soullier, son entrée dans la grande salle de réception. Monseigneur nous trouve à genoux sur son passage, joyeux et attendris; il est visiblement ému, et il nous bénit en traversant nos rangs pour se rendre à la place d'honneur qui lui est réservée. La communauté se range alors autour de lui. Dominant l'émotion qui le gagne malgré lui, le R. P. Leduc prend la parole et lit l'adresse suivante :

« Monseigneur et bien-aimé Père,

« Je ne cherche ni phrases ni périodes, je vais droit au but avec mon cœur et celui de toute la communauté ici réunie. Gloire à Dieu, actions de grâce, à son infinie

bonté qui nous accorde de célébrer aujourd'hui le vingt-cinquième anniversaire d'épiscopat de notre Pontife vénéré, de notre Evêque et Père bien-aimé.

« Oui, Monseigneur, Celui qui sonde les reins et les cœurs daigna porter un jour son regard divin sur ces vastes déserts. Seuls, quelques rares Oblats de Marie Immaculée se partageaient alors les fonctions sublimes d'un glorieux et pénible apostolat. Le regard de Dieu s'arrêta sur le plus humble de tous, et se reposa sur lui avec une complaisance pleine de miséricorde et d'amour. Le Tout-Puissant le marqua de son doigt pour recevoir la plénitude du sacerdoce, fonder une Eglise aujourd'hui pleine d'avenir et d'espérance, et porter partout la bonne odeur de Jésus-Christ.

« *Infirma mundi elegit Deus :* Dieu a choisi l'humilité, la douceur, la bonté, la mansuétude, et puis il a opéré des prodiges : prodiges de zèle, de dévouement, d'abnégation ; prodiges de confiance et d'abandon sans bornes à la divine Providence; prodiges de fondations nombreuses, de missions multipliées, d'œuvres religieuses sans nombre; rien n'a manqué à votre apostolat, à votre épiscopat, pendant cette période de vint-cinq années.

« Aujourd'hui un clergé nombreux, accouru de tous les points de votre immense diocèse, se presse autour de votre personne vénérée. Prêtres et Frères, religieux Oblats de Marie Immaculée, prêtre séculier, jeunes lévites et scolastiques, tous nous venons vous offrir nos cœurs et nos vœux, vous exprimer notre filiale, respectueuse et fraternelle affection, et vous dire : *Ad multos annos.*

« Grâce à Dieu, nous avons le bonheur de posséder en ce moment le type du véritable Oblat de Marie Immaculée, l'ami, le représentant dévoué de notre excellent Père Général. Dans ce visiteur vénéré, dans ce digne ami

du chef de la famille, nous aimerons à considérer notre Père Général lui-même, présidant à cette fête si glorieuse pour vous, Pontife et Père bien-aimé. Cet anniversaire béni n'apporte-t-il pas à Votre Grandeur le spectacle consolant d'un diocèse bien fondé, de trente Missions nouvelles, de plusieurs églises, de nombreuses chapelles, de cinq communautés de vierges chrétiennes : le tout dû au zèle sans bornes dont vous êtes animé? Cet anniversaire ne vous montre-t-il pas trente Frères Oblats de Marie Immaculée, un prêtre séculier, vingt frères convers formés par vous à la vie religieuse et à l'exercice de toutes les vertus ; tous, pleins de dévouement et d'amour pour leur Evêque, pour leur Père toujours de plus en plus aimé?

« Cette fête est notre joie, notre gloire à nous : la gloire du Père rejaillit si bien sur les enfants ! Mais ces enfants, qu'offrent-ils à leur père dans ce jour à jamais béni que nous donne le Seigneur : « *Hæc Dies quam fecit Dominus?* » Nous vous offrons, Monseigneur, nos cœurs avec toute l'affection dont ils sont capables ; nous mettons à vos pieds notre dévouement le plus complet à l'œuvre qui vous est confiée et qui est l'œuvre de Dieu par excellence, et nous vous remettons l'obole que nous avons pu recueillir de nos parents, de nos bienfaiteurs, de nos amis.

« Maintenant, Monseigneur, voyez-vous ces ornements pontificaux : chasubles, chapes, dalmatiques, grémial, splendide huméral, ce magnifique missel et son indispensable accessoire, car rien n'a été oublié. Ces ornements sont tout brillants de l'or le plus pur, et décorés des plus délicieuses broderies. Voyez inscrite votre devise favorite: *Infirma mundi elegit Deus;* la devise de notre famille religieuse : *Pauperes evangelizantur ;* et ce cri du cœur : *Vitali, optimo Patri.* Ce présent, vraiment digne d'un prince de

l'Eglise et de l'anniversaire que nous célébrons, vous est offert par l'affection toute filiale d'un neveu en tout digne de son oncle vénéré. Honneur, actions de grâces à M. l'abbé Augustin Grandin, qui s'est imposé de grands sacrifices personnels, et a su intéresser à cette œuvre nombre d'amis généreux, dont les noms seront religieusement conservés. A vous, Pontife vénéré, au neveu pieux et dévoué, à tous ces généreux auxiliaires nous disons de tout cœur : *Ad multos annos!*

« Ces superbes lampes, ce magnifique ostensoir, d'où viennent-ils? D'un ami généreux, d'un bienfaiteur insigne de la cathédrale, de votre vicaire général honoraire, M. l'abbé Piron, qui dit aujourd'hui avec nous : *Ad multos annos!*

« A présent, Monseigneur et bien-aimé Père, rendons-nous au pied du tabernacle ; deux anges adorateurs nous y ont précédés. Ils sont l'image fidèle de votre ange gardien et de celui du diocèse. Ce chef-d'œuvre est né de l'affection, du travail humble, persévérant, dévoué d'un membre de la communauté, d'un bon frère convers, véritable Oblat de Marie Immaculée. Ces anges ont pris naissance dans le cœur de l'excellent Frère Brochard ; son amour pour son évêque a dirigé son ciseau. Il vous offre ces anges en répétant avec nous ce cri de tous nos cœurs : *Ad multos annos!*

« Enfin, jetez un dernier regard autour de vous, Monseigneur, tout vous rappellera le dévouement sans bornes de nos chers Frères convers. Ces constructions, objet de tant de travaux, de peines, de fatigues, ces champs que le bon Dieu a si visiblement bénis, ce moulin, ressource de la Mission, tout cela est l'œuvre de nos bons Frères, dont les noms, trop nombreux pour être cités ici, viennent se ranger à la suite du nom de leur doyen, l'excellent Frère Bowes, et sont tous inscrits dans votre cœur et

le nôtre. Ces bons et dévoués fils de la famille et de Votre Grandeur vous disent à l'envi, eux aussi : *Ad multos annos!*

« O mon Dieu! ô Marie, Vierge Immaculée! conservez longtemps, bien lontemps encore à notre affection, pour le bien du diocèse, l'honneur de la Congrégation des Oblats et de l'Eglise, notre Père, notre Pontife tant aimé. Qu'il célèbre un jour avec plus d'éclat, plus de pompe, plus de magnificence encore, non plus ses Noces d'argent, mais ses Noces d'or : *Ad multos annos!* »

Le R. P. Visiteur prend alors la parole : « Monseigneur, dit-il, je vois avec bonheur les magnifiques présents qui vous sont offerts ; ces ornements sont splendides, ces dons, précieux à tous les titres. Ce que j'ai à vous offrir est peu de chose auprès de cette magnificence de dorure et de broderie. Permettez-moi pourtant, Monseigneur, de vous remettre ce calice, ce missel, souvenir de notre Père Général ; c'est le don de l'administration de notre chère congrégation, c'est le présent des *expulsés*. Le présent est peu de chose en lui-même ; mais, Monseigneur, il vous rappellera néanmoins le sentiment de respect, d'affection sincère du chef de la famille et de la Congrégation tout entière à l'égard de Votre Grandeur.

« Laissez-moi aussi, Monseigneur, vous féliciter d'avoir ainsi mérité l'affection si profonde, si respectueuse, si sincère de tous les Pères et Frères de ce vicariat, de ce diocèse à la tête duquel vous avez été providentiellement placé pour le plus grand bien de tous. Je suis heureux, Monseigneur, de me trouver à cette fête de famille, et je remercie le bon Dieu de ce que je puis ainsi vous offrir mes vœux et ceux de l'administration générale. »

Monseigneur ne peut contenir son émotion, et sa voix se perd dans les larmes qui jaillissent de ses yeux. « Oui, mon Révérend Père, s'écrie-t-il, je suis touché et recon-

naissant de cet attachement, de cette affection et de ce respect si sincères dont je suis l'objet de la part de tous les membres de mon vicariat. Oui, je suis heureux de ce souvenir du Père Général et de l'administration, souvenir que je reçois par votre entremise avec la plus vive satisfaction. Mais l'honneur qu'on veut me faire aujourd'hui ne m'appartient point à moi seul ; il doit avant tout revenir à la Congrégation tout entière. C'est elle qui a tout fait ici ; c'est elle qui a fondé cette église de Saint-Albert, c'est elle qui m'a donné les moyens de faire le bien, de créer des Missions en me fournissant la plupart des Pères et des Frères qui m'entourent. L'honneur qu'on veut me faire aujourd'hui doit revenir aussi à *l'œuvre de la Propagation de la Foi*, à celle *de la Sainte-Enfance*, et à tous les membres de mon vicariat. Si j'ai fait un peu de bien, je ne l'ai point fait seul, et même je sens que, grâce à ma faiblesse et à mes misères, j'ai dû retomber lourdement parfois sur ceux qui m'entourent. J'ai dû m'appuyer sur eux, et ils ont certainement senti souvent le poids dont je les chargeais. C'est parce que je suis faible, c'est parce je connais mon impuissance que j'ai mis dans mes armes le *roseau s'appuyant sur la croix.*

« Tenez, mon Révérend Père, permettez-moi une comparaison ; et pourquoi ne la ferais-je pas, lorsque l'Esprit-Saint lui-même, dans nos livres sacrés, se sert du même sujet de similitude? Dans ce pays-ci, nous voyageons souvent en traîneaux tirés par des chiens. Quatre chiens vigoureux sont attelés à la suite les uns des autres à ce genre de véhicule, dans nos voyages d'hiver. Celui de devant est le plus estimé parce que c'est lui qui guide et qui conduit les autres ; pourtant ce n'est pas le meilleur, ce n'est pas celui qui travaille, qui se fatigue le plus ; le travail, la peine, sont pour ceux qui suivent. Eh bien, je suis à la tête de ce diocèse ; c'est moi qu'on honore le

plus aujourd'hui ; mais ces honneurs appartiennent à d'autres aussi, et doivent rejaillir sur eux beaucoup plus que sur mon indigne personne. »

Le R. P. Visiteur se refuse, au nom de la communauté, à accepter ce que Monseigneur dit de lui-même, mû par le sentiment si vrai de sa profonde humilité; tous, nous nous associons hautement à cette protestation, et nous tenons d'autant plus à manifester nos sentiments, que Sa Grandeur cherche davantage à décliner les honneurs de la fête. A leur tour les RR. PP. Rémas, Lacombe et Gasté portent la parole en langues crise, pied-noir et montagnaise. N'était-il pas juste que les trois principales tribus sauvages, évangélisées par Monseigneur et ses collaborateurs, vinssent, dans cette circonstance solennelle, offrir, par l'entremise de leurs apôtres respectifs, l'expression de leur filiale affection ?... Pauvres sauvages ! ils ne comprendront bien qu'au ciel le dévouement, les souffrances, les sacrifices dont ils ont été et sont encore l'objet de la part de l'ange de Saint-Albert.

Vient maintenant la lecture des adresses transmises de toutes les Missions du Nord et de l'Amérique, de la France, de la Belgique ; c'est un concert unanime : le même cri s'échappe de toutes les bouches, sort de tous les cœurs: A l'apôtre du Nord-Ouest, à l'ange de Saint-Albert, au véritable Oblat de Marie Immaculée, à Vital *Optimo Patri,* accomplissant à la lettre ce portrait magnifique, si bien tracé dans la préface de nos saintes Règles : *Humilis, mansuetus, obediens, paupertatis amator, pœnitentiæ et mortificationi deditus, zelo zelatus, impendens opes, dotes, vitam ipsam amori Domini Nostri Jesu Christi, utilitati Ecclesiæ et sanctificationi fratrum suorum.* Au Pontife vénéré, au religieux bien-aimé, à l'apôtre zélé, de cent localités diverses, de l'ancien au nouveau monde,

de l'orient à l'occident, arrive l'expression touchante de la plus respectueuse affection. La poésie vient même s'unir à la prose, et, du lac des Esclaves, arrive de la part du R. P. Dupin, la courte mais cordiale composition suivante :

Pour tes noces d'argent, en cet anniversaire,
J'aurais voulu donner..., mais pauvre volontaire
A ton cœur paternel, mon cœur de religieux
S'est donné tout entier, et chante de son mieux :
Ad multos annos.

Sa Grandeur examine ensuite les présents qui lui sont offerts. A la vue de si belles choses, l'évêque est sans paroles pour exprimer sa reconnaissance, et ses yeux se mouillent de larmes. Outre l'ornement complet pour sa chapelle pontificale, Sa Grandeur peut admirer un superbe ostensoir, une belle croix de procession et trois magnifiques lampes, présents offerts par le digne M. Piron. Calice, missel, porte-missel, grémial, étole pastorale, devant et couverture d'autel, prie-Dieu avec tapis et coussins, encensoir, carillon, rien n'a été oublié par l'affection des parents, des amis, des bienfaiteurs. — Monseigneur s'assied un instant dans un magnifique fauteuil sur lequel sont gravés ces mots : *Noces d'argent, présent de l'Ile à la Crosse.* Sa Grandeur ne revient pas de la surprise qu'Elle éprouve à la vue de ces splendeurs. Que nos bienfaiteurs reçoivent ici l'expression de notre reconnaissance. Nous n'avons pas de termes pour la rendre.

Monseigneur, toujours accompagné du R. P. Visiteur, l'excellent P. Soullier, que nous sommes si fiers de posséder au milieu de nous, et de toute la communauté, se rend ensuite à la cathédrale. Tous, nous nous prosternons aux pieds de Jésus-Eucharistie ; tous, nous le remercions du fond du cœur, des bienfaits dont il nous comble, du bon-

heur qu'il nous accorde, et nous le conjurons de nous conserver longtemps, bien longtemps encore notre Père et pontife bien aimé. La cathédrale est ornée comme jamais encore elle ne l'a été : tentures, guirlandes, oriflammes, tout a été disposé avec un goût exquis par nos chers artistes de Saint-Albert, les RR. PP. Blanchet et Vantighem. Les armes du Souverain-Pontife Léon XIII, digne successeur du grand Pie IX, les armes de Monseigneur, celles de la Congrégation sont à leur place d'honneur. A côté de *Lumen in cœlo*, on lit : *Infirma mundi elegit Deus*. De Rome, le successeur de Pierre, le Pontife infaillible répand la lumière de la vérité éternelle sur le ciel de l'Eglise universelle, il guide, il dirige, il gouverne et les pasteurs et les brebis ; pour tous, il est le phare lumineux qui montre le port de la vérité, de la vie et du salut. A Saint-Albert, le pontife qui nous gouverne répand, lui aussi, la lumière de la foi dans les âmes encore assises à l'ombre de la mort, ensevelies dans les ténèbres de l'infidélité; et la lumière qu'il leur communique est d'autant plus abondante, plus vive, que le pontife s'abaisse davantage à ses propres yeux, et se réfugie de plus en plus dans les sentiments de la plus profonde humilité.

De chaque côté de l'autel, deux anges adorateurs de grandeur naturelle sont placés dans l'attitude de la prière. Sa Grandeur ne peut en croire ses yeux. D'où sont venues ces magnifiques statues ; d'où sortent les socles si richement sculptés sur lesquels elles reposent? Est-il possible que cet ouvrage ait été exécuté dans ce Nord-Ouest, dans ce pays fermé si longtemps à la civilisation et aux œuvres artistiques ! Et pourtant ces deux anges si vivants, si bien réussis à tous les points de vue, si richement peints, sont l'œuvre d'un humble Frère convers Oblat de Marie Immaculée. Ils resteront

là, souvenir impérissable du vingt-cinquième anniversaire que nous célébrons; ils rediront à nos successeurs l'amour que nous portons à notre évêque et père; ils rediront à nos arrière-neveux le travail persévérant, dévoué de nos Frères convers à qui nous devons aussi, et notre chère cathédrale et nos modestes églises, et les maisons que nous habitons et qui nous abritent contre l'intempérie des saisons.

Nous nous prosternons tous encore une fois au pied des autels; encore une fois nous épanchons notre cœur dans le cœur de Jésus et dans celui de sa Mère Immaculée, et nous sortons de la cathédrale, heureux du bonheur de notre évêque, heureux de l'agréable surprise que nous lui avons causée. Notre cher artiste reçoit avec la plus parfaite humilité les félicitations qui lui sont adressées.

A une heure de l'après-midi, la communauté des Sœurs de la Charité vient à son tour présenter ses hommages à Sa Grandeur. La révérende Sœur supérieure rappelle à Monseigneur ce qu'il a fait, dans le Nord-Ouest, pour les Sœurs et pour leurs œuvres, les sacrifices qu'il s'est imposés pour fonder des écoles, des orphelinats, des hôpitaux; elle redit la tendre sollicitude dont elles sont tous les jours l'objet de la part de Sa Grandeur; elle redit encore l'attachement respectueux et sincère, la reconnaissance de sa communauté, les prières et les vœux qu'elles ne cessent d'adresser au ciel en sa faveur.

« Vous avez, mes bien chères Sœurs, répond Monseigneur, vous avez une grande part dans le bien qui s'est fait. Sans vous, sans votre abnégation, sans votre dévouement bien connu, je ne verrais pas aujourd'hui toutes les œuvres de zèle, toutes les œuvres de charité qui me consolent. Cette fête que nous célébrons est aussi la vôtre; vous avez pris une large part à la peine; il est juste que vous ayez aussi une large part à la joie.

Continuez, mes chères Sœurs, à faire l'œuvre du bon Dieu; continuons tous cette vie de renoncement, de dévouement, et tous nous aurons part à une gloire qui ne sera pas éphémère comme celle d'aujourd'hui, mais à la gloire de Dieu lui-même, dans son éternité. »

Monseigneur reçoit ensuite avec reconnaissance le présent qui lui est offert. C'est une jolie cassette contenant tous les objets nécessaires à la visite et à l'administration des malades, présent de la Mère Générale ; c'est un splendide bouquet symbolique en cire, envoyé de Montréal ; c'est un joli tapis pour le sanctuaire de la cathédrale, offert par les parents de la Sœur supérieure, et un don de 500 francs, produit du travail, de l'industrie et de l'économie des Sœurs de Saint-Albert.

Monseigneur se rendit alors à la salle d'école où l'attendaient les Franciscaines et l'Orphelinat de la Mission. Deux adresses furent encore présentées à Sa Grandeur : l'une par les filles de Saint-François et l'autre par les enfants dont elles sont chargées.

Aux Franciscaines, Monseigneur répondit : « Je vous remercie, mes chères filles, des bonnes paroles que vous venez de m'adresser. Je connais votre respect, votre dévouement; je connais vos œuvres, petites aux yeux des hommes, mais grandes aux yeux de Dieu. Vous êtes ici, chez les Sœurs, ce que sont nos excellents Frères convers par rapport à nous; la récompense qui vous attend est immense, elle sera en proportion de votre vie humble, cachée au monde, connue de Dieu seul. Dans un édifice, les pierres les plus importantes ne sont pas celles qui paraissent le plus; ce sont, au contraire, celles qui sont le plus cachées dans la terre. Courage, mes chères filles. Par l'humilité, vous supporterez l'édifice que nous construisons à la gloire du bon Dieu et de notre sainte religion. Merci des gracieux bouquets d'autel que vous

m'offrez; c'est le présent de l'humilité, il n'en est que plus cher à mon cœur. »

« Quant à vous, mes enfants, dit Monseigneur aux cinquante orphelins qui l'entouraient, quant à vous, vous savez tout l'amour que je vous porte. Mon désir unique est de vous faire du bien, de faire de vous des hommes, des chrétiens dans toute l'acception du mot. Vous ne resterez pas toujours ici; plus tard, vous vous établirez, qui, d'un côté, qui, d'un autre; il faut que vous appreniez d'avance les vertus dont vous aurez besoin pour être de bons pères de famille. Le bon Dieu vous a plus aimés qu'une foule d'autres enfants qui vivent dans la misère, le dénuement et l'ignorance la plus complète, avec leurs parents encore sauvages ou infidèles. Il vous a retirés de cette misère affreuse, il vous a donné, dans la personne des Sœurs, des mères dévouées, pleines d'affection. Profitez bien, mes enfants, du temps que vous passez dans cette sainte maison, aimez bien le bon Dieu, aimez bien la sainte Vierge et devenez des hommes et des chrétiens. »

A trois heures, une nombreuse députation de nos chers colons de Saint-Albert se presse au salon de l'évêché : Canadiens, Français, Irlandais, métis, se rangent autour de Sa Grandeur. Tous offrent, dans leurs langues respectives, l'expression de leur profond respect, de leur amour filial envers la personne de Monseigneur. Pas une adresse, pas une députation qui ne redise en termes à peu près identiques les mérites de l'Evêque de Saint-Albert. Et tous ces sentiments ne sont point un simple compliment de circonstance; on sent, on voit qu'ils partent du fond du cœur, qu'ils sont l'écho fidèle de la pensée de chacun. C'est qu'en réalité Monseigneur, pendant ces vingt-cinq années d'épiscopat, a gagné tous les cœurs; il s'est attiré le respect, l'amour de tous, non seulement des catholiques, mais des protestants de toute classe, de toute con-

dition, qui nous entourent. Il n'y a pas jusqu'à l'évêque anglican qui ne soit venu, deux jours avant la fête, présenter ses hommages à Monseigneur et lui exprimer le regret de ne pouvoir se joindre à notre population au jour indiqué et prendre part à notre solennité.

A l'adresse de notre cher peuple de Saint-Albert, Monseigneur répond en affirmant qu'il réunit dans une même affection toutes les nationalités. « Mes bons amis, leur dit-il, je suis on ne peut plus heureux de la démarche que vous faites pour honorer votre Evêque et votre Père. Vous êtes là, représentant différentes nationalités qui me sont également chères. Pendant longtemps, je n'ai guère compté dans le troupeau confié à ma sollicitude pastorale, dans ces immenses territoires, que nos pauvres sauvages et nos bons métis. Ces derniers ont été les premiers à entrer dans le bercail de l'Eglise et à accepter la vraie foi ; ils ont été, je puis le dire, une source de consolation pour leur Evêque et pour leurs Missionnaires, par leur docilité aux préceptes de notre sainte religion, par la pratique constante et fidèle de leurs devoirs de chrétiens.

« Aujourd'hui le pays, ouvert à la civilisation et à l'immigration des peuples des contrées éloignées, voit tous les jours arriver de nouveaux habitants et de nouveaux colons. J'aperçois des Canadiens, des Irlandais, tous mus par un même sentiment, groupés autour de moi. Il faut, mes chers amis, que, malgré la diversité des races, nous ne fassions tous qu'un cœur et qu'une âme; il faut que nous soyons catholiques avant tout, et que devant ce titre de noblesse, s'efface, disparaisse tout prétexte, tout motif de dissentiment. Vous qui venez de pays depuis longtemps déjà favorisés du don de la foi, du bienfait d'une civilisation plus avancée, vous vous efforcerez de donner autour de

vous le bon exemple sous tous les rapports : l'exemple de chrétiens forts, généreux, pratiquants : l'exemple de citoyens dévoués au bien de leurs frères et de leur pays. Les métis verront en vous non plus des étrangers, mais des frères, desquels ils apprendront la dignité de la conduite, et dont ils recevront le bon exemple ; tous vous ne serez qu'un seul corps, tous vous oublierez vos nationalités diverses pour ne faire qu'un peuple, peuple de Dieu, destiné à désigner Saint-Albert aux autres pays par l'éclat de toutes les vertus chrétiennes, peuple fort par l'union de tous les membres, de toutes les races, de tous les cœurs. »

L'assemblée tombe alors à genoux, et Monseigneur bénit affectueusement cette partie si chère de son troupeau.

Cependant les *cloches* de la cathédrale nous convient au pied des saints autels, pour la bénédiction solennelle du très Saint-Sacrement. Pour la première fois Monseigneur revêt les ornements pontificaux offerts à l'occasion de la fête. Le R. P. Visiteur remplit les fonctions de prêtre-assistant ; le R. P. Gasté, condisciple de Monseigneur, et le R. P. Grandin, son neveu, font diacre et sous-diacre d'office.

C'est au pied des autels, sous le regard de Dieu, que se termine ce premier jour de fête. Nous sommes là quarante membres de la famille, rangés dans le sanctuaire, entourant notre Père bien-aimé, demandant dans l'élan de notre ferveur, la bénédiction de Jésus pour lui et pour ses œuvres, pour le diocèse et notre famille religieuse. Nos bonnes Sœurs, nos pieuses Franciscaines, nos orphelins, nos orphelines, nos chers chrétiens remplissent la cathédrale et s'unissent à nous pour conjurer le Dieu de l'Eucharistie de couronner les mérites et les œuvres de notre saint Evêque, et de nous donner, à nous

ses frères en religion, ses collaborateurs dans le saint ministère et dans l'évangélisation du Nord-Ouest, la grâce de marcher sur ses traces et de nous dépenser, à son exemple, à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

La récréation du soir se passe dans l'intimité de la famille, on se presse autour de Monseigneur, et la causerie est empreinte d'un caractère de fraternelle expansion. Tout le monde est content, émerveillé ; tous se préparent à la joyeuse solennité du lendemain. Plusieurs d'entre nous sont occupés à entendre les confessions, nos fidèles en grand nombre se disposant à la réception de la sainte Eucharistie. Ces chers chrétiens se font un devoir de communier pour Monseigneur ; ils ont à cœur de profiter de la faveur insigne accordée par le Souverain Pontife à l'occasion des Noces d'argent, et de gagner l'indulgence plénière que Léon XIII a si gracieusement octroyée pour ce vingt-cinquième anniversaire.

Dimanche, 16 septembre 1883.

De grand matin la communauté va faire visite à Monseigneur et lui demander sa bénédiction. C'est le R. P. André, supérieur du district de Saint-Laurent, qui se charge d'exprimer les premières félicitations. Le cœur est si plein de son sujet que les paroles, malgré toute la bonne volonté de l'orateur, ne peuvent suffire aux idées ; c'est comme un torrent qui déborde, c'est un cœur qui s'épanche sans apprêts, dans la vérité de ses sentiments. Le R. P. André parle *ex abundantia cordis,* et dépeint en termes vraiment touchants et éloquents l'union qui règne parmi les membres du vicariat : pas une note discordante, tous ne forment qu'un cœur et qu'une âme pour aimer Sa Grandeur. « Monseigneur, vous êtes pour nous plus qu'un père ; vous avez toute la tendresse d'une mère. Cette tendresse se révèle partout ; et le

jour et la nuit, vous pensez à nous, vous vous préoccupez de notre bonheur. Si parfois vous êtes obligé de gronder, nous ne pouvons pas ne pas nous rappeler qu'une mère, elle aussi, gronde quelquefois et corrige ses enfants. Soit que vous félicitiez, soit que vous encouragiez, soit que vous repreniez, toujours et partout on reconnaît la tendresse d'un père, on sent le cœur d'une mère ; partout et toujours nous sommes heureux sous votre douce et paternelle direction.

« Si la journée d'hier a été pour nous incomparable, l'allégresse est bien plus grande encore aujourd'hui. Donnons-nous, Monseigneur et Père bien-aimé, l'accolade fraternelle, bénissez-nous à l'aurore de ce glorieux anniversaire; cette bénédiction, nous allons la porter aux fidèles qui nous attendent au saint tribunal pour se préparer, eux aussi, à solenniser avec nous, par la sainte communion, cette fête à jamais mémorable. »

Quelques heures plus tard, la cathédrale se remplit comme aux jours des plus grandes fêtes; elle ne peut contenir la foule des fidèles qui arrivent, non seulement des points les plus reculés de Saint-Albert, mais d'Edmonton, de Notre-Dame de Lourdes et des stations environnantes. Le clergé revêt les ornements sacrés. Le R. P. Visiteur, prêtre assistant, les RR. PP. Leduc et Lacombe, diacres d'honneur, les RR. Lestanc et Grandin, diacres d'office, les RR. PP. Rémas, Gasté et Fafard, porte-chapes, et tous les autres Pères et Frères en surplis, se rendent de la sacristie à l'évêché, où Sa Grandeur les attend. La procession s'organise, les *cloches* sonnent à toute volée, le cortège entre dans la cathédrale, au chant des hymnes sacrées. La messe pontificale est célébrée avec une pompe, une splendeur qu'on n'avait point encore vues à Saint-Albert. Tous nos fidèles s'extasient devant la majesté de la fête, la richesse des ornements, la beauté des décorations.

Après l'Evangile, le R. P. LESTANC prononce un discours de circonstance. Il ne peut qu'à grand'peine contenir une vive émotion qui, bientôt, se communique à l'auditoire et s'empare de tous les assistants. On sent, on voit combien Monseigneur est aimé et des fidèles et du clergé. L'orateur s'exprime en ces termes :

« *Infirma mundi elegit Deus.*

« MONSEIGNEUR, MES RR. PÈRES, MES BIEN CHERS FRÈRES,

« Quand Dieu voulut arracher son peuple à l'esclavage de l'Égypte, il choisit un berger : Moïse ; et de ce berger il fit comme le Dieu de Pharaon, le maître de tous les éléments, l'arbitre de la vie et de la mort. Quand, plus tard, le Seigneur voulut donner à son peuple un roi selon son cœur, il choisit encore un berger : David ; il revêtit ce jeune homme de sa puissance pour écraser les ennemis d'Israël, et de sa sagesse pour guider son peuple dans les sentiers de la vertu. Enfin, quand Jésus voulut convertir le monde païen, il choisit douze hommes pauvres, ignorants et ignorés; il les remplit de son Esprit et les envoya à la conquête de l'univers entier, et, par eux, l'univers entier a été conquis à l'Evangile.

« Mes frères, le bras du Seigneur n'est pas raccourci. Aujourd'hui comme autrefois, « *Infirma mundi elegit Deus* », le Seigneur choisit la faiblesse pour confondre la force, l'humilité pour briser l'orgueil. Il y a de cela une quarantaine d'années, loin d'ici, au-delà de l'Océan, un enfant de douze à treize ans partageait ses journées entre l'école et la garde d'un troupeau. Ses parents vivaient de leur travail et n'étaient riches que de l'amour de Dieu. Aimés et estimés de tous, ils n'avaient d'autre ambition que celle d'élever leurs enfants dans la pratique fidèle de leurs devoirs. Le petit Vital répondait aux tendres soins de ses parents par une grande docilité, une piété précoce

et une amabilité remarquable. Le monde sans doute ne lui accordait aucune attention; mais Dieu avait jeté sur lui des regards de complaisance et disait de lui comme autrefois de saint Paul : « Cet enfant est « pour moi un vase d'élection destiné à porter mon nom « aux nations qui ne me connaissent pas. » Comme jadis Samuel, le jeune Vital entendait la voix du Seigneur qui l'appelait ; mais son humilité lui faisait craindre une illusion. Cependant l'appel se continuait au fond de son cœur. Les anges des pauvres âmes que Dieu voulait sauver par lui ne lui laissaient pas de repos, et ils répétaient sans cesse à Vital ce que les anges de Macédoine disaient autrefois à saint Paul : *Passe dans notre pays, viens à notre secours.*

« Enfin Vital s'ouvre à son directeur : « Je désire « être prêtre, dit-il, je voudrais même être Missionnaire ; « mais pour cela il faudrait plus de talents, plus de vertus « que je n'en ai. Je ne serai jamais digne d'une si belle « vocation. » — Que va lui répondre son directeur? — Mes frères, la réponse fut d'un prophète : « Ne sais-tu « pas, mon enfant, que Dieu choisit les plus faibles ins- « truments pour exécuter les plus grandes choses : *Infirma « mundi elegit Deus.* » Ces paroles relèvent le courage de l'adolescent ; il redouble d'ardeur pour l'étude et pour l'avancement dans la vertu. Je serai Missionnaire ! Cette pensée était pour lui comme un charme qui adoucissait toutes les peines et aplanissait tous les obstacles. En dépit de mille difficultés, il achève son cours d'études, dit adieu à sa famille et va se préparer aux grands combats apostoliques dans la solitude bénie de Notre-Dame de l'Osier, et dans le scolasticat des Oblats de Marie Immaculée, à Marseille...

« Et le voilà Missionnaire ! Il part, armé de la croix et revêtu du caractère sacerdotal; il vole à la conquête des

âmes. — La course des apôtres est comparée par l'Esprit-Saint à la marche du soleil qui se lève, tous les jours, comme un géant, pour fournir sa carrière et éclairer toute la terre. N'est-ce pas là, mes frères, l'image de la vie de notre Evêque? C'est une lumière, un soleil qui, se levant en France, a parcouru d'immenses espaces pour aller réjouir un instant la rivière Rouge; il a continué sa marche bienfaisante jusqu'à l'île à la Crosse, Athabaskaw et la rivière Mackenzie, avant de venir s'arrêter sur les rives de la Saskatchewan. Le soleil, vous le savez, dissipe les ténèbres, réjouit le monde, réchauffe la terre pour la rendre féconde. Voilà les bienfaits que répandent les Missionnaires sur leur passage, et tel fut notre jeune Père Grandin à Saint-Boniface et à l'île à la Crosse. A Athabaskaw il est heureux. Il est enfin avec ces pauvres sauvages après lesquels il soupire depuis son enfance. Il dissipe les ténèbres de leur ignorance; il montre à ces âmes émerveillées les vérités de la foi; il leur apprend à aimer, à servir Dieu; il leur ouvre les portes du ciel. Oh! que son bonheur est grand! Il a trouvé ces âmes créées à l'image d'un Dieu, rachetées par le sang du Sauveur! Il s'attache à elles, il veut vivre et mourir au milieu de ces abandonnés: « *Hic habitabo quoniam elegi eam* ». Ce sont là désormais ses parents, ses frères, ses amis, ses enfants. Quel spectacle digne de Dieu, des anges et des hommes!

« Le jeune Missionnaire évangélisait les pauvres, sans espoir d'aucune récompense sur la terre. Il lui suffisait de travailler beaucoup et de dépenser sa vie pour les sauvages, quand tout à coup une grande nouvelle vint épouvanter son humilité. Le Pape a parlé, et ses supérieurs ont commandé : il est nommé Evêque! Celui qui se croyait indigne d'être Missionnaire reçoit l'ordre

de monter plus haut; celui qui s'estimait heureux d'être uniquement le serviteur des pauvres sauvages et le dernier dans la maison de son Dieu, est choisi pour être le premier.

« Terrassé par cette nouvelle inattendue, le nouvel élu se lamente et se plaint à son Dieu : «Qui suis-je, « Seigneur, pour que vous me confiiez une part dans « l'administration de votre maison? Je n'ai ni talents, ni « vertus, ni expérience, ni santé. Je ne suis qu'un enfant, « et je ne sais pas parler... » Mais une réponse calme toutes ces appréhensions, fait justice de toutes ces objections : « *Virtus in infirmitate perficitur. Infirma mundi « elegit Deus.* Je t'ai choisi précisément parce que tu étais « petit et méprisable à tes propres yeux. C'est dans la « faiblesse des instruments que ma puissance brille de « tout son éclat. Ne crains donc rien, je serai avec « toi. »

« Relevé par ces paroles encourageantes, le nouvel Evêque s'anime d'une sainte confiance en Dieu et dit comme saint Paul... « *Cum infirmor tunc potens sum* » ; « tant que je serai pénétré de ma bassesse, de mon in- « capacité, je serai puissant, avec le secours de Dieu, et « je pourrai tout en Celui qui me fortifie. »

« Donc, le P. GRANDIN devenu Evêque veut toujours rester humble, petit, à ses propres yeux. Voilà pourquoi, dans ses armes, il se compare à un roseau penché, symbole de la faiblesse ; mais remarquez que ce roseau est *penché vers la croix*. Moïse, par l'ordre de Dieu, se servait d'une verge pour faire des miracles ; Samson avait sa force dans sa chevelure ; Mgr de Saint-Albert puise la sienne dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et le roseau sera un instrument de merveilles, remportera d'éclatantes victoires sur l'enfer ; celui qui s'appuie sur lui étendra le royaume du Grand-Maître

jusqu'aux extrémités du Nord : « *Mihi autem absit glo-* « *riari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.* »

« Mes frères, que n'ai-je le temps de vous raconter les travaux de l'Evêque dans ces missions d'Athabaskaw-Mackenzie? Les ouvrages les plus humbles et les plus pénibles attiraient toujours ses préférences. Que ne pouvons-nous le suivre dans ses voyages en été et en hiver! Que de dangers n'a-t-il pas courus! Comment se fait-il qu'il ne soit pas mort de faim, de fatigue ou de froid? « *Ex omnibus eripuit me Dominus.* » Le Seigneur l'a visiblement protégé, pour vous le donner, mes bien chers frères. Après qu'il eut porté aux sauvages de l'extrême nord la bonne nouvelle du saint Evangile; après qu'il eut créé et arrosé de ses sueurs et de ses larmes le vicariat de Mgr Faraud, le Ciel voulut que l'apôtre des Montagnais vînt offrir aux Cris et aux Pieds-Noirs les bienfaits de son ministère. Et que n'a-t-il pas fait pour ces tribus? Comme le bon Pasteur, il a couru après ces brebis égarées. Interrogez les chemins qui croisent le pays, interrogez les rivières, les lacs, nos prairies, nos forêts, nos déserts, tous ont été témoins de miracles de courage, d'abnégation, de charité. Ce roseau qui penche et menace toujours de tomber, comment a-t-il pu résister à tant d'orages, à tant d'épreuves? Ah! c'est qu'il s'est appuyé sur la croix. Jésus ne lui a pas manqué. Il a donné à l'Evêque, pour l'aider dans son œuvre, des Oblats de Marie Immaculée, des Sœurs de charité, des ressoures providentielles. La France, le Canada, l'Angleterre et l'Irlande lui ont fourni les sujets dont il avait besoin pour ses Missions, ses écoles, ses orphelinats, ses asiles; et la belle œuvre de la Propagation de la Foi lui a donné, en grande partie, les moyens d'entretenir ces institutions toutes de zèle et de charité...

« Mes bien chers frères, demandons au bon Dieu qu'il

multiplie au centuple le bien déjà fait par notre doux et saint Pontife. La carrière parcourue a été féconde, les résultats sont considérables ; mais les besoins aussi ont grandi et grandissent tous les jours dans des proportions effrayantes. Le diocèse est immense; partout surgissent des villes et des bourgades ; de partout on crie vers Monseigneur, on le supplie d'établir des Missions nouvelles, de voler au secours des étrangers qui nous arrivent de tous les points du globe : «*Messis quidem multa, operarii autem pauci* »; la moisson est abondante, elle est mûre; serrons-nous autour du maître préposé à la moisson, soyons tous sa joie, sa gloire et sa couronne. Soyons ses imitateurs comme il est lui-même l'imitateur de Jésus-Christ, et tous nous aurons part au bonheur infini que le bon Dieu nous réserve dans la Jérusalem du ciel. Ainsi soit-il. »

A la communion, nos chrétiens s'approchent de la Table sainte. Monseigneur distribue à tous la divine Eucharistie; pasteur et troupeau s'unissent à leur Dieu dans un même sentiment d'amour et de reconnaissance; la communion est générale comme aux grandes solennités de Pâques et de Noël. A l'issue de la messe, lecture est faite de l'Indult du Souverain Pontife accordant une indulgence plénière aux fidèles, et Monseigneur donne la bénédiction papale. Tous les fronts s'inclinent sous la main du Pontife, qui bénit au nom du Vicaire de Jésus-Christ, successeur de Pierre. Sur tous les visages s'épanouit la joie la plus pure; c'est comme un rayon céleste qui illumine tous les fronts. Le R. P. Lacombe résume en langue crise et en anglais le discours du R. P. Lestanc, et chacun se retire, emportant dans sa mémoire les émotions délicieuses de cette fête, la plus belle qu'on ait encore vue ici.

Sur un autre point la salle du festin a été préparée. Dans

l'impossibilité d'y convier tout le monde, je distribue des invitations à une quarantaine de personnes prises dans tous les rangs, dans toutes les conditions; le pauvre trouve place à côté du riche, et l'indigène à côté du Canadien, du Français, du Celte et du Saxon. La salle a été décorée avec goût; un trône a été préparé pour le héros de la fête; en face de lui, sur un siège réservé, nous installons le R. P. Soullier. Chacun fait honneur au festin, lequel, selon l'expression du R. P. Visiteur, se fait remarquer par mille côtés aimables, et aussi par sa parfaite simplicité. Il était réservé au Père Soullier de couronner ce repas de famille par un discours éloquent qu'il m'est malheureusement impossible de reproduire en entier. Ce discours, n'ayant pas été écrit, je ne puis que le refaire de mémoire, bien incomplètement par conséquent :

« Monseigneur, on vous a comparé aujourd'hui à Moïse, libérateur de son peuple. Dieu dit à Moïse : « J'ai vu « l'affliction de mon peuple dans la terre d'Egypte, et le « cri des enfants d'Israël est monté jusqu'à moi. Viens, « car je t'ai choisi pour tirer ce peuple de la servitude. « Tu iras vers Pharaon, tu lui parleras en mon nom. » Mais Moïse ne sait pas parler; il objecte un défaut de langue. — Moi, Monseigneur, je vous comparerai à Jérémie. « Voilà, lui dit le Seigneur, que je t'ai choisi dès « le sein de ta mère pour faire de toi un grand prophète. « Tu iras partout où je t'enverrai; tu diras tout ce que je « te commanderai. » Mais Jérémie, lui aussi, a un défaut de langue : *« a, a, a, nescio loqui »*. Cependant, dès que le Seigneur lui a donné sa grâce, dès que le Tout-Puissant lui a dit : « Voilà que je mettrai mes paroles dans ta « bouche; je t'ai constitué sur les nations pour arracher « et pour planter, pour détruire et pour édifier », quels prodiges Jérémie n'a-t-il pas accomplis!

« Vous aussi, Monseigneur, quand vous avez été choisi

pour devenir apôtre, vous avez objecté un défaut de langue, vous croyiez ne savoir pas parler; mais après la grâce reçue, après avoir été oint de l'onction sacerdotale et sacré pontife du Très-Haut, vous avez opéré des prodiges. Partout où vous êtes passé : à l'île à la Crosse, au Mackenzie, sur les bords de la baie d'Hudson, et jusque sur les plages de l'océan Glacial, on a vu se multiplier des merveilles. Ici, c'est une église fondée par vous : la jeune église de Saint-Albert, aujourd'hui déjà si prospère, si pleine d'avenir, voyant chaque année surgir dans son sein de nouvelles missions, de nouveaux centres d'opérations évangéliques. Vous avez réuni autour de votre personne vénérée, des collaborateurs, des prêtres, des religieux, Oblats de Marie Immaculée, qui, tous les jours, deviennent plus nombreux, et sont toujours plus dévoués à Votre Grandeur et à son œuvre.

« Monseigneur, combien d'âmes n'avez-vous pas conquises, qui sans vous dormiraient encore du sommeil de la mort? Mais aussi que de souffrances n'avez-vous pas endurées! Le grand lac des Esclaves vous a vu égaré sur sa surface glacée, et à deux doigts d'une mort épouvantable.

« Et dans l'ordre temporel, que de merveilles encore ! Par vous et par les vôtres, Monseigneur, des chemins ont été ouverts au milieu de vastes déserts et d'immenses forêts; vous avez jeté des ponts sur des rivières, bâti des moulins, enseigné l'agriculture, et donné partout l'exemple du travail, de l'ordre et de l'économie à une population qui avait besoin de ce vigoureux élan pour sortir de l'apathie et de la torpeur naturelles où elle était plongée. Vous avez bâti des écoles, des fermes modèles, pour former la jeunesse au travail, à la science, à la vertu.

« Jouissez, maintenant, Monseigneur, du résultat de vos travaux; car, souffrez que je vous le dise, vous êtes

un évêque heureux. Oui, Monseigneur, heureux malgré vos difficultés immenses, vos souffrances physiques et vos privations sans nombre ; heureux de l'affection si vraie, si filiale de votre clergé, de vos Pères, de vos communautés, de tous les membres de notre famille religieuse, qui voient en vous le meilleur des pères, et qui vous aiment, vous respectent et vous vénèrent comme doivent le faire les meilleurs des fils. »

Monseigneur voudrait répondre, mais il ne peut dominer son émotion ; l'expression de son amour paternel pour ses frères, ses collaborateurs, pour la Congrégation tout entière, ne se fait jour qu'à travers ses larmes, et l'émotion gagne toute l'assistance.

Cependant l'orphelinat de Saint-Albert a fait son entrée dans la salle du festin, auquel orphelins et orphelines ont pris une part joyeuse. M. l'abbé Beillevaire, l'unique prêtre séculier que nous ayons le bonheur de posséder, va prendre place au milieu de ces chers enfants, et cet ecclésiastique dévoué entonne avec eux une cantate, qui fait tour à tour vibrer dans nos cœurs l'espérance et l'amour.

A trois heures, nous nous réunissons tous une dernière fois au pied du saint autel, pour les vêpres et la bénédiction du très Saint Sacrement. Les RR. PP. Gasté, Fafard, Legoff, Mérer, André et Scollen se partagent à leur tour les fonctions sacrées ; le chant de la reconnaissance monte une fois de plus vers le trône de l'Agneau sans tache. Nous redoublons nos instances auprès de Jésus, nous prions avec plus de piété, plus de ferveur encore, pour attirer sur Monseigneur et ses œuvres les bénédictions les plus abondantes et les plus précieuses pour le temps et pour l'éternité. Sa Grandeur exprime de nouveau toute la gratitude dont Elle est pénétrée envers ses enfants et les généreux bienfaiteurs dont

les riches cadeaux rediront aux générations futures la joie de ce grand jour, et en perpétueront la mémoire. Prochainement, Monseigneur imposera les mains à trois jeunes lévites qu'il élèvera au sacerdoce. Les PP. TESTON, GABILLON et MARCHAND, dans toute la ferveur de leur ordination, offriront le très Saint Sacrifice pour nos bienfaiteurs, dont les noms seront impérissables parmi nous.

Il est six heures et demie; notre chère communauté se trouve une seconde fois joyeusement groupée autour du père de famille, pour le repas du soir. Tous redisent à l'envi les événements de cette mémorable journée. Un seul sentiment anime tous les esprits, tous les cœurs : amour fraternel et plus fort que jamais à l'égard les uns des autres; amour, respect, vénération envers notre Père, notre Evêque, notre Pontife; amour de la Congrégation et de son chef, amour de notre sainte vocation, à laquelle nous voulons tous correspondre avec une fidélité à toute épreuve.

Le R. P. ANDRÉ veut qu'il soit fait mention des absents « Monseigneur, dit-il, nous voilà réunis en grand nombre autour de votre personne vénérée. Pourquoi faut-il avoir nécessairement à regretter des absences! Cependant, Monseigneur, si tous vos enfants du diocèse de Saint-Albert n'ont pu se rendre ici, tous, bien sûr, sont avec nous par le cœur. A ces chers Pères et Frères retenus par le devoir à leur poste de dévouement, de sacrifice et d'abnégation, nous porterons le récit et l'écho fidèle de tout ce que nous avons vu et de tout ce que nous avons entendu. Nous leur dirons : et l'amour et la tendresse que vous leur gardez; nous leur ferons partager, autant qu'il sera en nous, le bonheur de cette journée.

« Maintenant, Monseigneur, permettez-moi de vous parler au nom de nos chers Frères convers. Ils m'ont prié, ces dévoués fils de la famille, ces frères bien-aimés,

d'être l'interprète de leurs sentiments auprès de Votre Grandeur. Vous connaissez, Monseigneur, leur dévouement à toute épreuve, vous savez leur amour pour Dieu, pour la Congrégation, pour vos œuvres. Ces bons frères, petits aux regards des hommes, grands aux yeux de Dieu, ont bien mérité de la jeune et belle église de Saint-Albert. Par moi, Monseigneur, recevez donc, d'une manière plus spéciale, l'expression de leurs vœux et de leur filial amour. »

Le R. P. Lacombe propose alors un vote de remerciement au R. P. Leduc, pour l'organisation de cette fête de famille à laquelle tous ont pris une si douce et si large part. Vote de remerciement aussi aux autres Pères, Frères et Sœurs qui ont tant travaillé pour en assurer le succès. Mais c'est un devoir pour moi de faire remarquer que l'honneur de l'organisation appartient surtout au R. P. Grandin et à sa famille, au bon P. Vantighem, au R. P. Lestanc. En un mot, tous nous y avons mis et nos mains et nos cœurs.

Le R. P. Rémas, doyen des Oblats dans notre vicariat, pressé de prendre la parole, s'excuse en se disant incapable d'exprimer convenablement les sentiments qui remplissent son cœur. Il ne se reconnaît pas le talent nécessaire et s'abîme dans son humilité. « *Qui se humiliat, exaltabitur!* » Je proteste au nom de toute la communauté. Nous voyons avec regret le R. P. Rémas s'éloigner de Saint-Albert, pour une autre Mission. Ici, il a fait un bien immense ; si nous avons des sauvages, des enfants, des jeunes gens instruits, connaissant parfaitement notre sainte religion, et la pratiquant bien, c'est au R. P. Rémas qu'en revient le mérite : il les a presque tous formés par une instruction suivie, dévouée, s'il en fut jamais, instruction donnée à toute heure du jour et de la nuit dans de solides et longs catéchismes.

Le R. P. Grandin, cédant à nos instances réitérées, dit en peu de mots, avec la plus parfaite modestie, ce que sa famille a fait pour la fête. Son frère, entre autres, M. l'abbé Augustin Grandin, a montré un zèle, une générosité au-dessus de tout éloge.

Il appartenait au R. P. Visiteur de porter le dernier la parole. Il le fit à peu près en ces termes :

« Monseigneur, mes bien chers Pères et Frères,

« Dès demain, nous allons commencer à nous disperser. Je vais partir moi-même par le lac Labiche, et lorsque je reviendrai, la plupart d'entre vous auront repris le chemin de leurs missions respectives. Je ne reverrai plus ici-bas plusieurs de ces bons religieux, qu'il m'a été si doux de rencontrer et de connaître. Gardons bien le souvenir de cette fête un instant dérobée aux fêtes du ciel; gardons bien les fruits de la sainte retraite qu'il nous a été donné de faire ensemble, et combattons, avec un nouveau courage, les combats du Seigneur. Pour moi, je n'oublierai jamais ce dont j'ai été témoin. Je conserverai bien avant dans mon cœur votre souvenir à tous, bien-aimés Pères et Frères. Vous pouvez compter sur mon affection, sur mon dévouement à vos personnes et à vos œuvres. Soyez toujours la consolation, l'appui de votre Evêque et Père vénéré; et maintenant adieu, adieu; en Dieu je vous donne rendez-vous. »

Tel est le récit bien imparfait que j'avais à vous faire. Veuillez le recevoir malgré ses lacunes et ses nombreux défauts. Il sera, tel qu'il est, une preuve de ma bonne volonté.

Avant de nous disperser, il nous restait un grand devoir à remplir : celui de porter aux pieds de Léon XIII l'expression de notre reconnaissance pour la part prise par Sa Sainteté à notre fête de famille. Nous voulions dire

aussi au successeur de Pierre, notre attachement inviolable au Siège apostolique. Nous le fîmes dans l'adresse suivante :

« Très Saint-Père,

« Prosternés en esprit aux pieds de Votre Sainteté, nous venons Lui exprimer notre vive reconnaissance pour la faveur insigne qu'Elle a daigné accorder au clergé et aux fidèles du diocèse de Saint-Albert, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la préconisation de Mgr Grandin, notre évêque bien-aimé.

« Accourus des Missions les plus éloignées à la résidence épiscopale, pour assister aux exercices de la retraite annuelle, et en même temps à la célébration de la grande solennité du jubilé de notre vénéré Père, quelle n'a pas été notre joie d'apprendre que Votre Sainteté, en date du 27 mai dernier, lui accordait la bénédiction apostolique ainsi que le pouvoir de donner la bénédiction papale avec indulgence plénière aux Missionnaires et aux fidèles de Saint-Albert.

« Très Saint-Père, cette communication a été pour nous, Pères et Frères, membres de la congrégation des Oblats de Marie Immaculée, une nouvelle bien consolante, en nous montrant que le Père commun des fidèles pense à nous, pauvres Missionnaires perdus dans ces régions reculées du nord de l'Amérique.

« C'est pour témoigner notre reconnaissance à Votre Sainteté, pour cette grâce signalée, que nous prenons la liberté de Lui envoyer cette adresse, en La priant de l'accueillir avec la bienveillance qui l'anime à l'égard de tous ses enfants.

« Laissez-nous, Très Saint-Père, à cette occasion, Vous assurer de notre dévouement et de notre attachement

inviolable au siège apostolique et à la personne sacrée de Votre Sainteté.

« En travaillant à étendre dans ces contrées lointaines le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et en nous efforçant de pénétrer les cœurs de sa divine doctrine, nous nous appliquons d'une manière spéciale à inculquer à nos chrétiens la nécessité d'aimer le Pape et de rester inviolablement attachés à la chaire de Pierre, chaire qui est le fondement de la vérité et le lien d'union de tous les catholiques répandus sur la terre.

« Très Saint-Père, nous sommes heureux d'affirmer à Votre Sainteté que le nom de Léon XIII est aimé et vénéré de tous nos chrétiens, sans distinction de classe ou de nationalité; que, prêtres et fidèles, nous ressentons vivement les épreuves et les douleurs par lesquelles Dieu fait passer l'Eglise et son chef vénéré. Et nous, Missionnaires, au milieu de nos labeurs et de nos difficultés, nous puisons une grande force dans l'exemple de fermeté, de patience et de douceur que nous donne le Vicaire de Jésus-Christ. Nous remercions Dieu de nous avoir donné un pontife si providentiellement choisi pour gouverner l'Eglise dans ces temps malheureux.

« En nous pénétrant de ces sentiments, Très Saint-Père, et en les inspirant à nos néophytes, nous suivons l'exemple de notre évêque bien-aimé, qui est en tout notre modèle : en dévouement, en zèle pour le salut des âmes, en piété et en charité, mais surtout en amour pour le Saint-Siège et le Souverain Pontife. Aussi Dieu a fait de grandes choses par lui dans ce pays.

« Pendant les vingt-cinq années de son épiscopat, Monseigneur Grandin a accompli une œuvre immense, en créant le diocèse de Saint-Albert. Cette création honore grandement l'Eglise en ce pays, ainsi que la congrégation des Oblats, dont il est un si digne membre. Aussi, en

ce jour solennel, tous, prêtres et fidèles accourent à l'envi autour de ce pasteur si bon, pour célébrer son jubilé épiscopal et demander à Dieu de le conserver de longues années encore à la religion et à notre amour.

« Pour nous, Très Saint-Père, religieux Oblats, et prêtres séculiers, nous nous prosternons humblement aux pieds de Votre Sainteté, La priant de nous bénir, ainsi que nos Missions, pour que nous soyons de dignes ouvriers apostoliques et de saints religieux.

« Nous sommes, Très Saint-Père, de Votre Sainteté, avec le plus profond respect, les très humbles et très dévoués fils. »

(*Suivent les signatures.*)

Outre cette adresse au Souverain Pontife, nous en rédigeâmes une autre destinée à Votre Paternité. C'était un besoin de notre cœur, un devoir de piété filiale, qu'il nous a été bien doux de remplir[1].

Agréez, Révérendissime et bien-aimé Père, l'expression bien sincère de ma respectueuse et toute filiale affection.

H. Leduc, o. m. i.

LETTRE DU R. P. FOURMOND.

Saint-Laurent, Saskatchewan, le 26 décembre 1883.

Très révérend et bien-aimé Père,

Hier, nos métis ont célébré avec piété la fête de Noël. On lisait sur leurs visages la foi et la simplicité des bergers de Bethléem. Je puis dire qu'ils en ont aussi la pauvreté. En effet, depuis la disparition du buffalo, leur misère devient de jour en jour plus grande. L'agriculture, qui, seule, pourrait les indemniser des ressources que

[1] Cette adresse a paru dans le numéro précédent des Annales.
(*Note de la Rédaction.*)

leur refuse la prairie, n'a pour eux aucun attrait. Ils y sont inexpérimentés, et, du reste, ceux qui, parmi les colons anglais, réussissent le mieux, éprouvent eux-mêmes en ce moment une grande gêne, parce que le commerce languit et parce qu'ils n'ont pas de débouchés pour les produits de leurs terres. On se découragerait facilement si l'on écoutait les réclamations de la nature qui souffre, mais nous nous garderons bien de nous laisser aller à ce mauvais sentiment.

L'année qui s'achève a été pour nous une année de grâces, et l'envoi que vous nous avez fait, dans la personne du R. P. Soullier, d'un visiteur si bon religieux, si dévoué à notre chère congrégation et si capable de nous la faire aimer, nous a dédommagés de nos peines. Pourquoi ces visites ne sont-elles pas plus fréquentes? Elles nous retrempent et nous font vivre dans une atmosphère de piété, de vie fraternelle qui renouvelle nos forces au sein de la solitude.

Le jour de la fête de saint Pierre, si je m'en souviens bien, Mgr Grandin nous arrivait à l'improviste. Il arrivait seul, à pied, tout couvert de sueur et de poussière. Un de ces accidents, si fréquents dans nos pays, la rupture d'un timon de voiture dans un marais où les chevaux s'étaient embourbés, l'avait obligé à venir pédestrement à la Mission chercher du secours pour ses compagnons de voyage restés en détresse à quelques milles de là. Lui seul connaissait la route et pouvait s'aventurer ainsi à la découverte. Grâce à lui, nos autres honorables visiteurs arrivèrent un peu plus tard. C'étaient : les RR. PP. Soullier et Tabaret, et les Sœurs, Fidèles Compagnes de Jésus. Oh ! quel bonheur de voir nos bons Pères ! Quel accueil ! Quelles effusions réciproques de charité fraternelle au milieu de ce désert où nous vivons éloignés les uns des autres !

Nos visiteurs voulurent entrer immédiatement à l'église. Je lisais sur leurs physionomies l'impression d'étonnement mêlé de tristesse que leur causait la vue de la maison de Dieu, si pauvre et si misérable. Ils semblaient, à la vue de cette construction toute faite de gros pins superposés, vouloir s'écrier avec le roi Salomon : Est-il croyable que notre Dieu daigne habiter ici! *Ergone credibile est ut habitet Deus cum hominibus super terram!* Nous eûmes un salut solennel. Tout le monde chantait, mais l'émotion faisait trembler les voix, et des gens difficiles trouvèrent que nous ne chantions pas d'accord.

Après la bénédiction ce fut un feu croisé de questions et de réponses. Nous parlions de vous, mon bien-aimé Père, de tous les nôtres de la France. Ah! qu'il fait bon vivre en communauté et rencontrer des Frères quand on vit si isolé! C'était bien pour moi l'*Ecce quam bonum et quam jucundum.*

Outre notre évêque vénéré, Mgr GRANDIN, et nos honorables visiteurs, nous avons parmi nous le vénérable supérieur de Saint-Laurent, le R. P. ANDRÉ, fondateur des Missions de ce district. Tout le monde l'aime : catholiques et protestants; il a gagné tous les cœurs. Il réside habituellement dans la ville naissante de Prince-Albert, au sein d'une population presque en entier composée d'Anglais et de protestants dont il fait ce qu'il veut. Avec lui étaient : les PP. VÉGREVILLE et MOULIN, deux vétérans de nos Missions du Nord-Ouest, qui ont déjà vu trente hivers canadiens passer sur leurs têtes. Que de combats livrés à la nature et à l'ennemi des âmes par ces vaillants apôtres! Le bon F. PAQUETTE, qui, depuis bien des années aussi, se dévoue dans nos Missions, était aussi présent et représentait nos bons Frères dont le concours nous est partout si précieux.

Mais ce n'était pas là tout le personnel apostolique

arrivé à Saint-Laurent avec Mgr Grandin. Les Sœurs, Fidèles Compagnes de Jésus, faisaient leur entrée sur notre territoire. Venues de France, sans crainte des fatigues d'une longue traversée et de pénibles voyages, ces saintes religieuses, désireuses de sacrifices et de dévouement, arrivaient parmi nous pour être les anges gardiens et les mères des pauvres enfants de nos Missions. Renonçant à la mère patrie et à ses aises, elles acceptaient la perspective des plus rudes privations au milieu de nos glaces pour exercer leur ministère de charité. Ces dignes filles de Mme d'Houet nous donnent un grand exemple de désintéressement et de confiance en la sainte Providence. Quatre d'entre elles étaient destinées à notre Mission de Saint-Laurent et quatre à celle de Prince-Albert. Mgr Grandin a bien voulu les installer lui-même avec une grande solennité dans ces deux postes. Le premier de ces deux couvents est sous la protection de sainte Anne, patronne de la Bretagne, où ces saintes âmes ont leur maison de noviciat.

L'école de Saint-Laurent, à peine terminée, fut bénite par S. G. Mgr Grandin, avec toutes les cérémonies du Rituel. Il y eut même procession, chants et prières solennelles. Mais la bénédiction du pontife ne tomba pas que sur les murs; elle descendit aussi sur le mobilier de l'école, et le crucifix, qui, nous dit-on, est parfois en France l'objet d'indignes profanations, fut bénit avec une solennité émouvante et reçut les hommages de tous. Monseigneur adressa aux religieuses un touchant discours, empreint d'une éloquence du cœur dont nous fûmes tous attendris. Son allocution peut se résumer dans cette phrase : Vous êtes venues de bien loin, mes Filles, en ces contrées glaciales et sauvages, attirées par le seul désir des privations et par l'espérance de vous dévouer davantage. Si le cœur de Jésus vous a choisies entre

tant d'autres, c'est que, portant son nom et étant les fidèles compagnes de sa vie, vous l'avez plus aimé, et que vous avez voulu lui faire cortège partout où il va. Lui aussi il vous a aimées plus que beaucoup d'autres, en vous destinant à ces pénibles Missions; c'est cet amour mutuel, source de toute force et de toute consolation qui vous soutiendra dans l'avenir dans l'œuvre pénible que vous entreprenez aujourd'hui : *Fortis ut mors dilectio.*

Nos bonnes Religieuses, depuis quelques mois à peine qu'elles sont parmi nous, ont déjà fait des merveilles. La pieuse tierciaire canadienne qui les avait précédées, Mlle Dorval, avait sans doute préparé les voies, mais tout son dévouement n'avait pu réussir à faire tomber tous les préjugés contre les Sœurs. Aussi les commencements furent-ils un douloureux temps d'épreuve pour ces dernières. Les enfants, malgré nos instances, ne venaient que peu ou point à l'école. On craignit même un moment de ne pas atteindre la moyenne de quinze, exigée par le gouvernement comme condition du secours qu'il accorde. Les révérendes Mères avaient beau multiplier les industries et faire déborder la mesure de la bonté, on se tenait à distance. A ces difficultés, nées du préjugé et de la nouveauté, se joignait, pour plusieurs, celle du passage de la rivière Saskatchewan; un grand nombre de familles sont séparées de nous par cet obstacle naturel, et il n'est pas toujours facile de passer d'une rive à l'autre.

Enfin, je puis le dire : après des essais pénibles, la charité devait l'emporter. Les Mères se firent si aimables, si douces, si admirablement patientes, que toutes les objections tombèrent et tous les préjugés disparurent. Elles ont conquis les cœurs des enfants et gagné l'esprit des parents. Plus rien n'arrête, et la Saskatchewan a beau rouler des flots courroucés, on n'hésite plus à tenter chaque jour le passage. Une grande chaloupe est mise à

la disposition des enfants, et il se trouve toujours quelqu'un à point nommé pour les faire passer d'une rive à l'autre, soit le matin, soit le soir. Un jour, un petit jeune homme de treize ans, sans expérience, se trouva seul près de la chaloupe à l'heure du passage. Pour ne pas manquer l'école, on fit la traversée sous sa direction, et, malgré un temps épouvantable, et une fière peur de la part des petites filles, dont une se trouva mal de saisissement, on arriva sans naufrage, et la classe ne fut pas manquée. C'est assez vous dire quel a été, à la longue, le succès des Sœurs. Une cinquantaine d'enfants se sont déjà fait inscrire. L'œuvre paraît bénie de Dieu, et les fidèles compagnes de Jésus deviendront et sont déjà les meilleurs auxiliaires du Missionnaire.

L'année 1883, qui nous a apporté tant de grâces : la visite des RR. PP. Soullier et Tabaret, l'arrivée et l'installation des Religieuses et les noces d'argent de notre bon et saint évêque, ne s'effacera pas de nos mémoires.

Agréez, mon très révérend et bien-aimé Père, le profond respect de votre enfant bien affectionné et bien obéissant en N.-S. et M. I.,

J.-V. Fourmond, o. m. i.

LETTRE DU R. P. VANTIGHEM AU R. P. LEDUC.

Mac-Leod, le 11 novembre 1883.

Mon révérend Père Leduc,

Vous me pardonnerez, je l'espère, mon trop long silence, car c'est à peine si je respire enfin un peu, après des voyages sans bout, pour ainsi dire. Me voilà enfin là où l'on veut que je sois, pour quelque temps du moins. Je suis ici dans un local appartenant aux Sœurs ; c'est

une hutte moins confortable qu'une remise d'animaux et entourée d'habitations du même genre. A tout ceci on donne quelquefois le nom de *Town of Mac-Leod.*

Oui, mon révérend et bien cher Père, me voilà à plus de trois cents milles de Saint-Albert, tout au sud du diocèse, au pied des montagnes Rocheuses, et non loin de la frontière, parmi des gens presque païens, qui travaillent le dimanche comme pendant la semaine, quand ils ne boivent pas et ne jouent pas au billard. Je ne sais pas s'ils savent qu'il y a un Dieu. Mais oui, ils doivent le savoir, car ce nom si saint de Dieu est souvent sur leurs lèvres, mais de quelle manière ! S'ils connaissent Dieu, ce n'est que pour le blasphémer, car pour eux, c'est le blasphème qui illustre et embellit la conversation. Quel changement pénible pour moi ! Il y a huit ans je quittais les Flandres catholiques, mes parents, qui m'avaient élevé dans la piété et la paix. Cette paix, cette vie tranquille, j'en retrouvais les charmes dans les maisons où j'ai eu le bonheur de passer, et me voilà tout à coup lancé dans un autre extrême. Plus de communauté, plus de confrères, plus de récréations joyeuses, pas même un petit jardin ou un arbre pour se mettre à l'ombre et à l'abri. Oui, je le répète : quel changement pour moi ! Une chose cependant me reste, et c'est la principale : je possède avec moi le Très Saint-Sacrement. C'est tout dire. Ce trésor devrait me suffire, mais le changement est si brusque, que j'en éprouve quelque peine. Ne croyez pas cependant, bien cher Père, que je m'ennuie ; il n'en est rien, pour le moment du moins. Je serais un pauvre missionnaire et fort à plaindre, s'il en était ainsi. Bien au contraire. Je me félicite de pouvoir enfin travailler, moi aussi, à la vigne du Seigneur, malgré le douloureux saisissement dont j'ai été pris à mes brusques débuts.

J'ai établi la liste de mes catholiques : j'en compte une soixantaine en tout, les enfants compris. Mais quelle sorte de catholiques? Il faut en rabattre sur ce nombre, et c'est à peine si j'en trouve vingt véritables.

Voilà donc un champ qui demanderait un missionnaire autre que moi; je vous fais grâce des détails.

Depuis lundi dernier, j'ai ouvert une école dans ma maison. J'ai dix élèves seulement, c'est-à-dire les enfants de nos catholiques; aucun protestant n'est venu demander à être admis.

Le docteur Girard, très bon catholique, vient de partir pour Calgary. Il va avoir des difficultés aussi avec le gouvernement pour son payement. Ce départ m'obligera dorénavant à dire une basse messe le dimanche, quand le P. LEGAL ne vient pas, car il n'y a pas de chantres ; j'en ai invité plusieurs, personne n'est venu encore pour s'exercer : c'est comme pour le reste, le zèle ne les étouffe pas !

Je crois que nos quelques bons catholiques veulent demander des Sœurs pour une école. Ils disent qu'ils feront tous les frais. Pour ce qui est des Sœurs, mon révérend Père, il faut voyager un peu pour savoir le bien que font ces saintes filles. On parle d'elles partout avec admiration ; elles élèvent et instruisent plus de cinquante orphelins.

Mais c'est à Calgary surtout qu'il faut des Sœurs, une école et un hôpital. Que de blessés il y a là continuellement ! Je suis allé les voir plusieurs fois, et quand je leur disais qu'à Saint-Albert il y a un hôpital et des Sœurs pour soigner les malades, ces pauvres patients, tant protestants que catholiques, pleuraient et souhaitaient pour eux-mêmes le même bienfait, et pourtant ils étaient assez bien soignés à la *Police-Hospital.*

Rien ne vaut nos Religieuses catholiques.

Agréez, etc. L. VANTIGHEM, O. M. I.

MISSION DE LA CAFRERIE.

LETTRE DU R. P. DELTOUR AU R. P. MARTINET.

Roma (Basutoland), le 19 janvier 1884.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Je viens de recevoir le dernier numéro de nos Annales, que j'ai lu tout d'un trait. En voyant tant et de si belles choses accomplies par nos Pères et racontées d'une manière si intéressante, j'ai hésité à prendre la plume ; ce que je puis vous écrire est bien pâle à côté de cela. Je dirai cependant le peu que nous faisons, persuadé que des Frères y prendront intérêt, et ayant conscience, du reste, que ce n'est vraiment pas notre faute si nous ne faisons pas mieux. Les champs à cultiver ne se ressemblent pas : le nôtre est de ceux où croissent les ronces et les épines en dépit de nos sueurs. Nous dirons, pour nous consoler, avec saint Paul : *Alius quidem sic, alius vero sic.*

Nous avons reçu la visite de Mgr JOLIVET à Roma, et c'est de cette visite que je veux principalement vous entretenir. Mais auparavant je voudrais vous faire assister à une fête qui nous est devenue bien chère, la fête de l'Immaculée-Conception, fête des Oblats et fête du village de Roma.

Nos néophytes aiment beaucoup cette fête, et ils la célèbrent avec une piété touchante : ils s'approchent généralement, ce jour-là, de la sainte Table, et c'est, en outre, le jour que nous avons choisi pour la Première Communion. Cette année-ci, nous avions dix-sept néophytes admis pour la première fois au banquet eucharistique.

La partie brillante de la fête, c'est une procession aux

flambeaux, que nous faisons vers les neuf heures du soir à Notre-Dame de Lourdes, placée sur une petite esplanade au milieu du village. Des lanternes vénitiennes, distribuées sur le parcours du cortège et autour de la statue, parmi les fleurs et la verdure, produisent sur nos Basutos, qui n'ont jamais rien vu de semblable ailleurs que dans nos cérémonies, un effet merveilleux. La procession sort de l'église au chant des cantiques. Nos enfants ont préparé pour la circonstance ce qu'ils avaient de mieux, et vous savez si leur répertoire est bien fourni et s'ils excellent à le faire valoir !

Arrivés auprès de l'image de la Vierge Immaculée, le P. Porte nous dit les gloires de Marie, et il nous fait entendre combien nous devons compter sur elle pour la propagation de la foi dans le Basutoland. L'auditoire est nombreux et attentif aux paroles du Missionnaire ; le ciel est pur ; l'air embaumé de parfums, la nuit calme et silencieuse : il ne manque rien à la fête, car les âmes sont en harmonie avec la nature : elles ont reçu le matin Celui qui purifie les cœurs, dompte les passions, orne de vertus ceux qui le reçoivent et les réjouit en leur apportant la paix et le bonheur. Aussi ce fut avec un sentiment profond d'amour filial que nous renouvelâmes tous ensemble notre consécration à la sainte Vierge et que nous lui confiâmes le garde de nos cœurs. Il faisait bon aux pieds de Marie ; mais les joies de la terre durent peu ; il fallait songer à regagner nos demeures. Nous saluâmes notre Mère par un chant final en sisouton, sur l'air de *Notre-Dame de France*, et nous nous retirâmes à regret.

C'est le 13 décembre que Mgr Jolivet était attendu à Roma. Une nombreuse cavalcade s'y réunissait ce jour-là dans le but d'aller à sa rencontre et de lui faire honneur. Nous la retînmes, car nous savions, par une esta-

fette envoyée à Masseru, que la voiture de Monseigneur n'avait pas paru dans cette localité.

Le lendemain, suivis de cette même escorte, que la déception de la veille n'avait pas découragée, nous nous transportions jusqu'à Saint-Michel, et nous y attendions tout le jour, l'œil au guet et le pied à l'étrier. Vers le soir, nous aperçûmes enfin un attelage de bœufs qui s'avançaient « d'un pas tranquille et lent » : c'était l'équipage de notre bien-aimé Vicaire apostolique. Nous eûmes bientôt rejoint Monseigneur, qui nous accueillit avec sa bienveillance ordinaire. Après les premiers compliments, il accepte volontiers la monture que nous lui avons destinée, et nous voilà galopant à sa suite sans pouvoir jamais le rejoindre. Le noble animal qui porte Sa Grandeur, fier de son privilège, ne souffre pas qu'on le dépasse ni même qu'on le serre de près. De ce train, nous arrivons vite à Saint-Michel, où Sa Grandeur bénit les Sœurs, les enfants des écoles et les catholiques de l'endroit, réunis autour de leur église.

Un seul moment de repos, car il est déjà tard, et le ciel se couvre de nuages menaçants. Ce moment passé, nous reprenons notre marche pour franchir la dernière étape qui nous sépare de Roma.

Force nous fut bien de changer d'allure : les pentes de la montagne que nous avons à descendre, le mauvais état des chemins, l'obscurité de la nuit, l'impétuosité du vent et enfin une pluie battante : tout nous était contraire. Il était neuf heures quand nous arrivâmes à la Mission ; on avait cessé d'attendre, et les enfants des écoles étaient couchés. Pas de chants, pas de compliments, et, pour toute illumination, la misérable lanterne qui éclairait notre marche !

Le lendemain, Sa Grandeur visita les écoles et les établissements de la Mission. Elle parut satisfaite des

améliorations réalisées un peu partout, principalement à l'école des garçons, que nous avons considérablement agrandie.

Monseigneur avait bien voulu accepter de nous prêcher la retraite annuelle, et ce fut un bonheur pour chacun de nous. Tous les Pères et les Frères du Basutoland s'étaient joints à nous. Sa Grandeur nous rappela nos obligations de Missionnaires, de religieux et d'Oblats, et sa parole toute paternelle trouva facilement le chemin de nos cœurs. Nous étions heureux de vivre en famille ; jamais Roma ni le Basutoland n'avaient vu réunion si belle, si cordiale, si fraternelle et, je puis ajouter, si fructueuse. Merci mille fois à Sa Grandeur pour tout le bien qu'elle a fait à nos âmes, qui se dessèchent, hélas ! si facilement dans les travaux incessants et trop nombreux du saint ministère.

La grande fête extérieure que nous réservions à Monseigneur ne devait avoir lieu qu'au nouvel an, afin de laisser aux fêtes de Noël leur caractère de piété chrétienne. La messe de minuit fut célébrée par Sa Grandeur. L'église était parée de ses plus beaux ornements, qui dissimulaient mal encore la nudité de ses murs et la pauvreté de son toit de chaume. Les candélabres offerts par M. Crétinon brillaient à l'autel comme des étoiles ; les fleurs embaumaient la sainte demeure, et la crèche, humble et modeste, nous révélait les traits aimables de l'Enfant-Dieu, pendant que celui-ci s'incarnait invisiblement, mais réellement, entre les mains de l'Évêque. Je dus partager, avec Sa Grandeur, l'honneur de distribuer aux fidèles le pain eucharistique, car nos néophytes s'étaient pressés nombreux au tribunal de la pénitence en vue de participer au banquet sacré. La joie du pasteur n'était égalée que par le bonheur du troupeau. A entendre ces voix vibrantes chantant de joyeux noëls, on

sentait que la paix était dans tous les cœurs : *Et in terra pax hominibus bonœ voluntatis.*

A la messe du jour, chantée en musique, Monseigneur assistait pontificalement. Diacre, sous-diacre, rien ne manquait à la solennité. Notre hangar était devenu cathédrale. L'assistance était nombreuse, car les fidèles de Saint-Joseph et de Saint-Michel s'étaient joints à ceux de Roma, après avoir célébré chez eux les fêtes de la nuit.

Pour la première fois depuis que la chrétienté de Roma est fondée, nous avons tenté de faire une quête à l'église. Nous l'avions annoncée, mais nous n'étions pas sans quelques appréhensions. Il fallait bien cependant initier nos chers chrétiens à cette pratique salutaire qui les détache des biens périssables et les attache au culte religieux en les faisant participer plus étroitement au saint sacrifice. Le diacre et le sous-diacre, en dalmatique, parcoururent les rangs de l'assemblée, et les offrandes s'élevèrent à la somme de 272 francs, chiffre que je relève avec complaisance, à l'honneur de nos Basutos.

Après la grand'messe, Monseigneur a administré le sacrement de confirmation à soixante et dix néophytes qui s'y étaient préparés en s'instruisant de la doctrine et par une retraite de quelques jours.

Dans l'après-midi, Sa Grandeur a présidé les vêpres, chantées en faux-bourdon par la chorale du Frère Poirier et les enfants des écoles. La bénédiction du saint Sacrement a clôturé la cérémonie.

Nous voulions encore obtenir de la bienveillance de Mgr Jolivet qu'il approuvât une petite association d'hommes que nous avons pompeusement décorée du nom de Tribunal du Sacré-Cœur. Monseigneur a bien voulu accéder à nos désirs et, s'étant rendu à la

salle des réunions où se trouvaient assemblés les quinze ou seize membres qui la composent, après avoir pris connaissance du but de cette œuvre et des règlements qui la dirigent, il lui a donné son approbation pleine et entière avec une bénédiction toute spéciale. Il a encouragé les associés par des paroles bienveillantes et paternelles à donner toujours le bon exemple, à porter respectueusement sur leur poitrine le signe sacré du Cœur de Jésus, qui leur sert de décoration, et surtout à se montrer, en toutes choses, franchement amis de la vérité, parlant toujours d'après les convictions de leur cœur, et non d'après la ruse et la fourberie de leur race. En cela, Monseigneur répondait à l'un des membres de la Confrérie qui avait signalé ce défaut des Basutos, de manquer de franchise, de déguiser leur pensée, disait-il, comme la fouine qui se cache sous terre.

Enfin, Monseigneur a donné son approbation à diverses pénitences publiques édictées par le Tribunal du Sacré-Cœur contre certaines fautes, et surtout contre la participation à des rites païens pour lesquels nos pauvres convertis conservent encore quelque funeste propension. Cette séance, qui a eu le plus grand intérêt, a, de plus, donné beaucoup de relief au Tribunal du Sacré-Cœur, lequel nous est d'un grand secours, dans une foule de difficultés.

Le lendemain de Noël, Monseigneur, suivi de tous les Pères présents à Roma, alla visiter les Missions de Saint-Joseph et de Montolivet.

Par suite de dissensions intestines, cette dernière Mission se trouve dans un état déplorable. Sans vouloir l'abandonner complètement, Monseigneur jugea qu'elle ne méritait pas la peine qu'on se donnait pour elle, et qu'il suffirait désormais d'aller la visiter une fois par semaine pour y dire la messe et y faire le catéchisme.

De Saint-Joseph, j'ai dû revenir sur mes pas avec le P. Gérard, extrêmement fatigué par un mauvais rhume. Mgr Jolivet, le P. le Bihan et le P. Porte ont continué leur route. Sa Grandeur a voulu elle-même se rendre auprès du roi Letsié, le premier fils de Mosesh et le principal chef du Basutoland, dans sa résidence de Matsieng, afin de l'inviter à venir à Roma, le jour de l'an, prendre part à nos fêtes. Le roi promit de se rendre à la gracieuse invitation. Il y avait douze ans qu'il n'avait pas paru à la Mission. De mon côté, j'avais aussi fait quelques invitations, entre autres j'avais invité Masupa, la terreur des Anglais.

Après un heureux voyage, Monseigneur rentrait à Roma le 31 décembre. Masupa, avec sa suite, l'avait devancé. Le village était d'une animation inaccoutumée, les cavalcades se succédaient sans interruption. Il eût été impossible de loger tout ce monde ; heureusement, c'est un monde qui n'est pas difficile sous ce rapport, et il faut vous rappeler que la saison où nous sommes est l'époque des grandes chaleurs.

Le soleil baissait à l'horizon quand un courrier nous arriva à bride abattue, annonçant que la voiture du roi était proche.

En un instant, nous fûmes sur pied pour recevoir *Sa Majesté*. Les grands sont en droit de se faire attendre. Letsié usa de ce droit, mais il en usa modérément : il arriva peu après sur un char attelé de quatre chevaux. Nous le reçûmes dans un modeste appartement qui lui avait été préparé, et les *réceptions* commencèrent. Les salutations ne lui firent point défaut : tout le monde voulait arriver jusqu'à lui, le voir de près, le considérer à loisir. C'eût été parfait si, à l'autorité du pouvoir et à ces grandeurs qui font sourire, il eût joint la grandeur véritable, celle du chrétien.

Le bon F. Poirier s'évertue à servir tout ce monde. Disons, en passant, qu'il a rempli son rôle à merveille. Comme Marthe, il était plein de sollicitude, mais il avait sur elle l'avantage de ne pas se troubler. Toujours debout, toujours prêt, répondant à tous, la nuit, le jour, aux écuries pour les chevaux, au réfectoire pour les hommes, il a bien mérité du Ciel ce jour-là.

Nous sommes en l'an de grâce 1884, le soleil se lève radieux et commence noblement sa carrière. Dès l'aube du jour, tous les chemins ou les sentiers qui conduisent à Roma regorgent de piétons et de cavaliers. La foule va grossissant jusque vers midi. A dix heures, il faut établir un service d'ordre pour ne laisser entrer dans l'église que les personnes de distinction, et encore fut-elle bientôt remplie. Le menu peuple se presse aux portes et aux fenêtres comme un essaim d'abeilles assiégeant une ruche. L'ordre cependant ne fut pas un instant troublé, grâce surtout à l'intelligence et au commandement énergique d'un des fils de Letsié.

L'occasion était bonne pour faire entendre la voix de la vérité à cet aéropage d'un nouveau genre, réuni à l'intérieur de l'église. Je lui adressai d'abord quelques paroles de bienvenue, et ensuite les souhaits que formait pour eux le prêtre, envoyé de Dieu, tant dans l'ordre matériel que dans l'ordre spirituel : dans l'ordre matériel, la pacification du pays et l'abondance des récoltes ; dans l'ordre spirituel, la lumière de la foi et le courage de la suivre. Chrétiens et païens étaient tout yeux et tout oreilles. Daigne le Seigneur bénir la semence tombée dans le sillon ce jour-là !

Cependant, deux grands bœufs étaient tombés sous la balle du F. Mulligan et, depuis la veille, ils mijotaient dans leur jus. Nos néophytes, de leur côté, s'étaient montrés généreux : toutes les femmes, en venant à la

messe, portaient sur leur tête de grands pots de bière cafre, complément indispensable du festin.

Tout cela fut étalé sur la pelouse ; les convives, distribués par groupes, et les portions servies avec une dextérité et une bonne humeur remarquables par les chefs subalternes.

Nous avons évalué à quatre mille les personnes présentes, et, sur ce nombre, plus de mille cavaliers. Non seulement la foule encombrait les alentours de la maison, mais les rochers qui dominent notre vallée se couvraient de curieux, impatients d'assister à la course de chevaux annoncée pour le soir.

C'était trop se presser, car avant la course devait avoir lieu la salutation des chefs. Ceux-ci étaient placés sur un petit tertre, en vue de tout le monde, tandis que la foule nombreuse et bruyante s'agitait à leurs pieds. Un roulement de tambours se fait entendre. Ce sont les enfants des écoles qui, le F. Poirier en tête, évoluent, en chantant un hymne guerrier et en s'accompagnant de trois caisses roulantes, dont deux, hélas ! ne sont que de vieilles bonbonnes de schiste, dissimulées sous un décor brillant. Le bataillon pacifique, après maints exercices, vient se ranger devant les chefs : tous les catholiques sont là aux premiers rangs. L'école des Sœurs ne tarde pas à arriver et à occuper la place réservée qui lui est faite. Alors on chante, on cause, on pérore, on rit, et l'on applaudit. Viennent enfin les acclamations : « Hourra pour la paix ! Hourra pour la pluie ! Hourra pour le bonheur du pays et pour son roi ! » Et ce furent des hourras formidables, pareils au roulement du tonnerre.

On se dirigea ensuite vers la montagne, qui était déjà peuplée de tout un monde, et de là nous assistâmes successivement à trois courses de chevaux ; elles prouvèrent combien les Basutos deviennent soigneux de leurs mon-

tures et habiles à se procurer des sujets de bonne race. Le chef de notre vallée remporta le premier et le deuxième prix ; le troisième fut gagné par un fils de Masupa.

Après les courses, le vide se fit rapidement. Masupa donna le signal du départ. Il avait entendu dire que des troubles avaient éclaté encore une fois, entre les fils de Malapo, et pour cette raison il était obligé de rentrer chez lui (1). A six heures du soir, il ne restait plus que le roi Letsié et son entourage.

Notre fête avait été complète : tout s'était passé dans le plus bel ordre et sans le moindre accident, la présence de Monseigneur avait été saluée par une démonstration aussi empressée et solennelle qu'il était possible de l'attendre dans ce pauvre pays : les deux frères rois, Letsié et Masupa s'étaient embrassés et s'étaient parlé amicalement, ce qu'ils n'avaient pas fait depuis longtemps, et notre village avait mérité une fois de plus le nom qu'on lui donne quelquefois : *Motsi wa khotso* (le village de la paix).

Nous n'avions plus qu'à remercier le bon Dieu de nous avoir donné une si belle journée, et c'est ce que nous fîmes en nous réunissant à l'église pour la bénédiction du Saint-Sacrement.

Le lendemain, Letsié reprenait tranquillement la route de sa demeure, heureux de sa visite aux *Baruti la Moshweshwe* (aux missionnaires de Mosesh) ; il se montrait volontiers satisfait par son sourire et ses bonnes paroles.

Depuis quelque temps, nous étions en relations avec un fils de Letsié nommé Théko, qui habite dans les *maluti* (montagnes), afin d'obtenir un emplacement sur

(1) Letsié, Malapo et Masupa sont lus trois fils de Mosesch, nés de la de la première femme appelée *reine*. Ils ont hérité des droits de leur père, bien amoindris toutefois par le protectorat anglais, et ils se sont partagé le Basutoland.

son territoire et d'y fonder une mission succursale de Roma. Théko nous avait très bien reçus et nous avait même invités à faire choix d'un endroit convenable.

Nous avions trouvé une jolie vallée où de nombreux villages sont actuellement en formation, car ces pays sont encore peu habités. Déjà précédemment nous y avions conduit Monseigneur ; il avait approuvé le site avec le nom de Nazareth que nous voulions lui donner, et avait placé la mission sous le patronage de la Sainte-Enfance de Jésus.

Pour profiter de la présence de Sa Grandeur et terminer cette affaire, Théko fut invité à venir passer la fête de l'Epiphanie à Roma, en même temps que son père, le chef de notre vallée, avec lequel il avait quelques différends. Tout s'arrangea à souhait : les deux frères se réconcilièrent, et notre pétition fut acceptée. « Toutefois, dit Théko, je ne suis qu'un enfant, mon père vit encore, et le seigneur Evêque ne peut pas traiter avec un enfant. Portons cette affaire à mon père, afin qu'il la confirme de son autorité, car c'est une chose de grande importance. » Monseigneur n'eut pas de peine à se rendre à un si légitime scrupule, provenant de la déférence d'un fils à l'égard de son père, et il écrivit au roi Letsié pour lui faire connaître nos intentions et la réconciliation de ses fils. Dès le lendemain, nous recevions une réponse favorable et la Mission était fondée en principe.

Peu de jours après, nous faisions nos adieux à Monseigneur, qui prenait le chemin de Gethsémani et de Sainte-Monique pour, de là, se rendre à Port-Natal. Le P. Porte a eu l'honneur de l'accompagner jusqu'à la mission du Sacré-Cœur. Quant à moi, j'ai dû garder le village et me contenter de suivre Sa Grandeur de mes vœux et de mes pauvres prières.

Merci à Monseigneur ! car sa visite a été fructueuse ;

jamais je n'ai vu de visite épiscopale si bénie de Dieu.

Après le départ de notre bien-aimé Vicaire apostolique, nous nous sommes occupés aussitôt de notre nouvelle mission de Nazareth. Le chef Théko s'est rendu sur les lieux en même temps que nous ; il nous a accordé tout ce que nous avons demandé : emplacement de la mission à l'endroit que nous avions choisi : emplacement pour un village catholique à fonder, des terres que nous pourrons donner aux néophytes, plusieurs fontaines abondantes. Espérons maintenant que l'Enfant-Jésus étendra la main et fera fleurir cette solitude. Le nom païen de cette localité signifie : les passereaux des hautes herbes (*Taali a thlokwa*). Ce nom lui vient de la quantité de moineaux qui peuplaient autrefois ces parages. Daigne le Seigneur y susciter maintenant de nombreux chrétiens qui, comme des oiseaux du ciel, s'élèvent à Dieu par la prière et le célèbrent par le cantique de la louange. C'est notre plus grand désir, et nous en espérons l'accomplissement avec le secours de vos bonnes prières.

Voilà, mon bien-aimé Père, un aperçu rapide des œuvres de Mgr Jolivet, à son passage au milieu de nous. Les jours ont été courts, mais bien remplis, que le bon Dieu lui rende au centuple le bien qu'il nous a fait.

Veuillez agréer, mon Révérend et bien-aimé Père, l'assurance des sentiments de respect et d'affection avec lesquels je suis toujours

Votre enfant soumis et reconnaissant,

J.-M. Deltour, o. m. i.

CEYLAN.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU R. P. MASSIET.

Trincomalie, le 25 janvier 1884.

Nous avons eu la semaine dernière la visite du nouveau gouverneur de l'île, Sir A. H. Gordon. Il est resté six jours à Trincomalie et a visité tous les principaux établissements de la ville. Le couvent n'a pas été oublié. On y avait élevé un magnifique pandel, et Son Excellence s'est montrée enchantée de la réception que nous lui avons faite. Le soir, au dîner auquel il m'avait invité, il n'a été question que des belles décorations du couvent et du chant que l'on avait exécuté en son honneur. Cette visite du gouverneur a produit un autre bon résultat : c'est de faire comprendre un peu à ces messieurs les Anglais l'influence que le prêtre catholique exerce sur les populations de ce pays. Une députation de plus de 1 000 païens, les plus influents et les mieux posés de Trincomalie, est venue me prier de vouloir bien prendre en main une pétition à Son Excellence, à l'effet d'obtenir certaines améliorations matérielles pour leur ville. Cette pétition a eu l'avantage d'attirer l'attention du gouverneur sur certains déficits, et a obtenu, en partie du moins, une promesse de prise en considération et de promptes améliorations. J'ai obtenu aussi pour mon église de Saint-Antoine plusieurs concessions de terrains qui me permettront de régulariser le cimetière et couperont court aux tracasseries que les mahométans nous suscitent à ce sujet depuis 1852.

Avant-hier, j'ai eu ma fête annuelle de la Sainte-Enfance. Favorisée par un temps magnifique, cette fête a dépassé en splendeur tout ce que nous avions vu les années précédentes. Près de 400 enfants portant des ori-

flammes, suivis de plus de 2 000 personnes et marchant sur deux lignes au milieu de groupes portant les bannières des diverses confréries, et précédant la statue de l'Enfant-Jésus portée sur un brancard richement décoré, formaient la procession. Au retour, l'église pouvait à peine contenir la moitié de cette foule. Ce qui m'a surtout frappé cette année, c'est le grand nombre de païens et de païennes, portant leurs enfants sur les bras, qui sont venus se joindre à la procession. Ils auraient bien voulu, eux aussi, avoir leur oriflamme, mais la règle est stricte : il n'y a que les enfants qui appartiennent à l'œuvre qui aient droit à ce privilège. Plusieurs parents ont déjà fait baptiser leurs enfants, et, je dois le dire, je n'ai pas eu à me repentir jusqu'ici d'avoir ainsi admis des enfants de païens au baptême. Les parrains et marraines, comprenant bien leurs obligations, dirigent l'éducation de leurs filleuls et filleules, et très souvent il arrive que, quelques mois après, les parents eux-mêmes viennent demander le baptême. Je n'ai d'ailleurs rien innové en cela ; mon prédécesseur, le R. P. Rouffiac, fondateur de l'œuvre à Trincomalie, faisait de même, et j'ai maintenant, dans la chrétienté, plusieurs jeunes personnes baptisées par lui, et qui, quoique élevées dans des familles païennes, continuent à pratiquer tous les devoirs des bons chrétiens. Je dirai plus : ces enfants sont souvent d'excellents apôtres qui aident puissamment le missionnaire dans l'œuvre des conversions. J'en ai plusieurs exemples sous les yeux, et je suis persuadé qu'au moyen de la Sainte-Enfance, plusieurs brebis seront amenées au troupeau. Les protestants eux-mêmes ne restent pas indifférents à ce spectacle émouvant. Le premier de l'an, j'inaugurai mon registre des baptêmes pour l'année 1884 par l'inscription de deux wesleyennes attirées à la religion par la vue de ces processions de la Sainte-Enfance dont

elles désiraient faire partie. Les officiers de l'armée et de la marine, qui cependant ne brillent pas par leur enthousiasme religieux, ne manquent jamais de se choisir une bonne place sur le parcours de la procession pour être témoins de ce beau spectacle. « Vous autres, catholiques, me disait un jour le vice-amiral sir Gore-Jones, vous avez le talent de parler au cœur autant qu'à l'esprit. »

C. Massiet, o. m. i.

— On lit dans une seconde lettre du même Père, à la date du 25 mars :

« La guerre du Soudan, en occupant tous nos petits marins, me laisse, sur un point, quelque repos. J'en profite pour mettre un peu d'ordre dans une partie de mon troupeau qui, hélas ! n'est pas toujours docile à ma voix. Donc, tout en travaillant à l'érection de deux nouveaux temples matériels : l'un à Trincomalie, l'autre à Kottyar, je cherche à consolider l'édifice spirituel en régularisant certaines unions contractées sous le manteau de la cheminée, ou, comme vous dites à Paris : à la mairie du vingt et unième arrondissement. Cette graine pullule ici, et, ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que, la plupart du temps, l'une des parties est païenne, ce qui complique singulièrement la question. Aussi, que de démarches il faut faire, quelle patience surtout il faut avoir pour mener à bonne fin ces négociations ! Témoin la conversion presque miraculeuse d'un gros marchand cinghalais qui, depuis huit ans, vivait à Trincomalie dans le désordre avec une catholique de Colombo. Ce fut chez les Sœurs, où ils venaient faire une visite de nouvel an, que je les rencontrai. De but en blanc, j'abordai la question du mariage religieux, et grand fut mon étonnement d'apprendre que le pauvre homme, lui aussi,

avait été baptisé catholique. Dans le pays, il passait pour bouddhiste. Les deux pauvres égarés firent tous les sacrifices que je demandai, ils se séparèrent, se remirent au catéchisme, et, muni de tous les pouvoirs, je pus, au bout de quelque temps, régulariser leur situation. Le mari est devenu un homme nouveau ; il me demande sans cesse de nouvelles explications sur la religion et prend au sérieux toutes les obligations du chrétien.

C. MASSIET, O. M. I.

VARIÉTÉS

LA BASILIQUE DE MONTMARTRE.

Toutes les capitales ont maintenant leur église d'un vœu, soit national, soit dû à l'initiative individuelle. Vienne a l'église du Sacré-Cœur, inaugurée il y a quelques années à peine; Saint-Pétersbourg, celle de Sainte-Catherine ; Turin a la Superga, bâtie sur les hauteurs qui dominent cette capitale du Piémont; Naples a l'église de Saint-François de Paule; l'Espagne a son Escurial, construit par Philippe II à la suite d'un vœu en l'honneur de saint Laurent; Berlin commence une église d'un vœu national allemand; Londres aura bientôt, au sein du protestantisme, sa belle cathédrale catholique ; enfin, Paris a son église du Sacré-Cœur.

Elle monte et grandit, la basilique française, votée par acclamation par les cœurs catholiques. Ses formes imposantes, qui n'excluent pas l'élégance, se dessinent dans le ciel, et l'ombre de ses murs se projette déjà sur Paris. Ce n'est plus une construction modeste et indécise, c'est un monument dont les pieds plongent dans les flancs du mont des Martyrs, et dont la tête se dégage, libre et fière, en un coin de l'horizon où rien n'atteint encore. L'entreprise eut, au début, ses contradicteurs et ses incroyants. Etait-il possible, était-il prudent de couronner les hauteurs de la capitale d'un gigantesque monument religieux qui provoquerait la colère de la Révolution et

désespérerait, par les difficultés surgissant de partout, et l'architecte et les trop enthousiastes souscripteurs ? Alors le problème se posait, aujourd'hui il est résolu. Ceux qui branlaient la tête en passant sur le terrain des travaux ne doutent plus ; ceux qui n'espéraient pas voient et admirent. Tout n'est pas fini, il est vrai, mais tout est arrivé à un point qai assure le succès. Rien de ce qui est grand et durable ne se fait vite. Depuis huit ans, nous voyons travailler à l'œuvre ; nous avons surpris la défiance dans les observateurs et la moquerie sur bien des lèvres. Aujourd'hui, nous terminons la première octave d'années, et l'église du Sacré-Cœur est debout, gagnant dans le ciel. Le couronnement viendra à son heure.

Si j'étais architecte, je voudrais, sans jalousie de métier, décrire les beautés de cette église. Mon compas indiquerait ses lignes harmonieuses, parallèles ou courbes, droites ou inclinées, qui se croisent, se poursuivent ou s'élancent, sans confusion, sans gène aucune, dans le cadre qui les contient. Je voudrais compter ces piliers qui montent, ces colonnes qui se profilent, tantôt massives, tantôt légères et sveltes, suivant la destination qui leur est assignée dans l'ensemble. Je parcourrais la crypte avec le même respect qu'un corridor monastique tournant autour d'un couvent, et je plongerais un regard curieux dans les chapelles éclairées par les fenêtres géminées, comme des cellules retirées au fond d'un cloître. Arrivé à la chapelle de saint Pierre, je m'arrêterais pour jouir du coup d'œil dont on jouit de ce rond-point, et, à travers les allées formées par ses colonnes circulaires, je compterais une à une les sept chapelles voisines groupées comme des servantes autour d'une reine. Je me replierais ensuite sur la chapelle des âmes du purgatoire, point central où se rejoignent près des tombeaux l'espérance et

la mort, et là je prierais et j'adorerais en silence. Remontant à la lumière, je traverserais d'un pas lent la vaste nef bordée de ses colonnes comme un lac tranquille gardé par des cèdres, et, par l'imagination, je peuplerais d'âmes et d'auditeurs ce splendide vaisseau.

Mais je ne suis pas architecte, et, ne pouvant parler de ce que j'ignore, je me résigne au silence.

Si j'étais peintre, je voudrais, sur une toile vivante, reproduire le spectacle qui s'offre au pèlerin sur les hauteurs de Montmartre. Cette cité royale dont les rues et les voies, courant en tout sens, s'enroulent autour du mont ainsi que la laine autour du fuseau ; ces monuments qui se dressent comme des mâts au-dessus du navire flottant de la nouvelle Lutèce : *Fluctuat, nec mergitur;* ces dômes, ces flèches, ces palais et ces jardins féeriques, tous ces objets qui, dans un panorama immense, se réunissent pour former sa magnificence et sa parure, revivraient sous mon pinceau. Et, sur l'autre versant, la plaine de Saint-Denis, qui fuit au loin comme si elle voulait se venger des empiétements de la cité ; ces villages émergeant de l'oasis, ces champs et ces prairies sans limites, où cent batailles se livrèrent entre Normands pillards et Parisiens intrépides, entre Bourguignons et Armagnacs, huguenots et catholiques, Français et étrangers envahisseurs ; cette basilique, où dorment les rois, ensevelis dans leur manteau de marbre et leur vêtement de gloire. Je voudrais, de toutes ces beautés de la nature et de tous ces souvenirs de l'histoire, composer une page artistique digne des grands maîtres. Par-dessus ces deux immensités, celle de Paris et celle de la plaine, je voudrais encore peindre l'immensité du ciel, où l'œil plonge sans obstacles qui l'arrêtent ; de l'observatoire de Montmartre, il paraît immense, et ses plis lumineux descendent comme un voile sur les richesses de la na-

ture et sur les créations du génie de l'homme. Le soleil en son midi est plus bean que ces magnificences, et l'étoile des nuits brillantes est plus éblouissante que les lumières artificielles de Paris.

Mais, je ne suis pas peintre, et je dois me borner à désirer qu'un artiste se rencontre qui compose un chef-d'œuvre de ces trois immensités : celle de la cité, celle de la campagne et celle du ciel.

Si j'étais poète, je voudrais écrire l'histoire du sanctuaire en des vers magnifiques, sonores comme les alexandrins du beau siècle, souples et rapides comme l'allure de notre ère contemporaine. On entendrait, dans mon poème, les cantiques des pèlerins et la marche des processions. Les foules qui viennent ici seraient représentées en un tableau fidèle. Ces prêtres de campagne, à la physionomie ouverte et loyale qui rappelle le bon air des champs; ces religieux voués à l'exil et au sacrifice; ces pontifes qui, de tous les points du monde, viennent ici prier et bénir; ces religieuses innombrables : servantes des pauvres, des malades, anges de l'école et de l'atelier; ces jeunes filles souriantes qui chantent toujours sans se fatiguer jamais ; ces hommes jeunes ou âgés, ouvriers couverts de sueur, ou savants et orateurs couverts de gloire, je voudrais saisir au vol tous ces personnages et les réunir dans ma gerbe poétique comme des épis moissonnés çà et là et reliés par une ceinture de fleurs. Je chanterais le sanctuaire du Sacré-Cœur où se célèbre une fête perpétuelle, et rien ne m'échapperait des charmes de ce lieu béni.

Mais je ne suis pas poète et, n'ayant pas cultivé les muses, je dois renoncer à explorer leur domaine et à dérober, ne serait-ce que pour un instant, leur lyre ou leur crayon.

Et pourtant, je me console de l'impuissance où je suis.

Encore que je ne sache ni décrire, ni peindre, ni chanter, je n'en suis pas pour cela réduit à rester témoin muet des gloires du Sacré-Cœur. Je puis dire ce que je vois et ce que j'entends. Or les architectes ne font pas défaut. Ce sont tous les chrétiens qui viennent en pèlerinage à Montmartre et qui jettent, dans le moule de pierre où il se tranforme en colonnes et en arceaux, leur or prélevé sur le plaisir ou sur le besoin. Ce sont tous ceux qui, de loin, s'unissent par l'aumône et le désir à l'achèvement de cette grande œuvre.

Les peintres, ce sont les orateurs de tous pays et de toutes langues, qui, chaque jour, avec des méthodes diverses ou des talents distincts, mais avec un cœur également ardent, célèbrent à l'envi les bontés du Cœur adorable. Discours sublimes, homélies pieuses, exhortations simples et touchantes, composent déjà une Somme précieuse. La théologie et l'éloquence nous ont donné les traits de Jésus et l'histoire de son cœur; et les panégyristes font aimer le héros.

Les poètes, ce sont les âmes qui chantent et qui prient. Déjà leurs prières ont composé un vrai poème. Nos Pères, préposés à la garde du sanctuaire, dirigent ce concert grandiose. Les fidèles, prosternés dans la prière, forment maintenant tout un peuple, et le murmure des voix est comme celui des grandes eaux, *qui ne se taisent ni jour ni nuit.* On l'entend au matin qui monte vers le ciel; on l'entend le soir qui descend vers la ville coupable. C'est un chant de supplication qui appelle la miséricorde. Ainsi priait Jeanne d'Arc sous les ombrages de Domrémy et sur son bûcher dévorant : *Mon Dieu, il y a moult pitié au Royaulme de France. Jésus! Jésus!*

CHARITÉ HÉROIQUE DE DEUX JEUNES FILLES.

L'histoire touchante qui suit est extraite d'un ouvrage écrit par le R. P. Cooke, alors qu'il était Provincial de notre province britannique, et intitulé : *La Sainteté dans la jeunesse*. Déjà nous avons eu occasion de citer dans nos Annales un fait des plus édifiants emprunté à ce même volume (1). Celui que nous citons aujourd'hui offre un égal intérêt. Il est bon de ne rien oublier du bien fait par ceux des nôtres qui nous ont précédés dans une vie meilleure. C'est avec un saint respect que nous recueillons tous les souvenirs de leur apostolat et toutes les pages où ils ont consigné les consolations de leur ministère :

« Une pauvre vieille femme, courbée presque jusqu'à terre par l'âge et les infirmités, tomba un jour sur la voie publique, épuisée de fatigue, dans l'un des faubourgs de Dublin. Son histoire ne nous est pas connue ; évidemment, elle avait vu des temps meilleurs, bien qu'elle parût alors dépourvue de tout et absolument abandonnée. Dieu allait la traiter avec une miséricorde singulière. Quels instruments avait-il choisis pour manifester sa bonté envers elle ? Beaucoup de gens passaient sans faire attention à sa misère, et le cœur lui manquait en voyant que le jour commençait à baisser sans que personne vînt à son secours. A la fin, deux jeunes filles s'approchent d'elle, qui venaient de perdre leur mère veuve, dont elles avaient été le soutien pendant plusieurs années. Les sourds gémissements de la pauvre femme avaient attiré leur attention. Tandis qu'elles la regardent avec compassion, une même pensée traverse leur esprit ; c'est une inspiration du Dieu de charité. Il y eut un

(1) Voir le numéro de décembre 1875.

moment de silence ; après quoi, l'une dit à l'autre : « Ma sœur, il me semble que Dieu serait content de nous si, par amour pour lui, adoptant comme notre mère cette pauvre femme, nous l'emmenions chez nous et la soignions tant qu'elle vivra. — C'est singulier, dit l'autre, j'avais eu la même pensée ! Il faut que ce soit Dieu qui nous l'ait inspirée. Il nous a aidées à soutenir notre bonne mère tant qu'elle a vécu, il nous aidera certainement à pourvoir aux besoins de cette pauvre femme. » Et voilà ces généreuses jeunes filles décidées à recueillir la pauvre vieille femme avant même de lui avoir dit un mot. Elles n'ignoraient ni le labeur ni les soucis et les privations qu'elles auraient à endurer en se chargeant de ce fardeau, mais elles imposèrent silence à toutes leurs craintes en répétant ces confiantes paroles : « Dieu, qui nous a aidées à pourvoir aux besoins de notre mère, nous aidera aussi à pourvoir à ceux de cette pauvre femme. » Il ne fallait plus que le consentement de la bonne vieille ; elles le lui demandèrent du même ton que s'il se fût agi d'une faveur. Le visage de la pauvre femme s'illumina de joie en écoutant leur proposition. Peut-être Dieu lui avait-il autrefois enlevé des filles affectionnées dont elle avait supporté la perte avec résignation, et, maintenant, Celui qui ne laisse aucun sacrifice sans récompense lui envoyait d'autres filles qui allaient veiller sur elle et la soigner jusqu'à la fin de son pèlerinage.

« La pauvre femme fut donc emmenée dans la maison des jeunes filles et y fut installée en place de leur mère. Elle se trouva digne de leur affection et de leur respect ; c'était l'une de ces saintes que Dieu seul connaît ; la prière faisait sa plus constante et sa plus chère occupation. Celui qui écrit ces lignes alla lui faire visite ; il la trouva agenouillée sur son lit et en prière. Tout ce qui l'entourait était pauvre, mais rangé avec soin et d'une

extrême propreté. En face d'elle était un autel, paré de bougies et de fleurs, et au milieu duquel il y avait un crucifix et une statue de la Vierge immaculée. On avait eu l'attention de le dresser par terre, car elle était si courbée qu'elle n'aurait pu le voir s'il eût été élevé sur quelque chose. Près d'elle étaient ses jeunes bienfaitrices, contemplant d'un air rayonnant le bonheur de cette étrangère qu'elles aimaient comme une mère. Elles avaient bien le droit, en effet, de se réjouir de ce qui était l'œuvre de leurs mains, de leur foi et de leur amour. Combien y en a-t-il qui, avec de gros revenus, n'ont jamais su se procurer une joie si vraie ! L'auteur de cet écrit eut peine à retenir ses larmes, lorsque la vénérable femme lui raconta avec gratitude tout ce qu'avaient fait pour elle ces pieuses jeunes filles. Quant à celles-ci, elles ne semblaient pas avoir conscience de la beauté ni du mérite de leur action. Elles continuèrent leur œuvre de dévouement jusqu'à la fin. Quand leur mère adoptée fut près de mourir, elles s'agenouillèrent devant son lit et reçurent sa bénédiction, qui fut sans doute bien pleinement ratifiée dans le ciel.

« Il n'est pas probable que ce récit leur tombe jamais sous les yeux ; elles appartiennent à une classe qui prie et qui travaille beaucoup, mais qui ne lit guère. Bien des années se sont écoulées depuis la mort de leur *protégée;* peut-être l'ont-elles déjà rejointe au ciel, et ont-elles entendu ces paroles de Jésus en paraissant devant le trône du jugement : « J'étais sans asile, et vous « m'avez recueilli ; j'avais faim, et vous m'avez donné à « manger ; venez, les bénis de mon Père. »

L'ŒUVRE APOSTOLIQUE.

L'Exposition de l'Œuvre apostolique a eu lieu les 11, 12 et 13 mai, dans le local ordinaire généreusement prêté à cet usage, au numéro 3 de la rue Christophe-Colomb. Nous venons de visiter ces salons garnis d'ornements, chargés de vases sacrés, comme le vestiaire d'une sacristie de basilique. Nous fûmes émerveillé l'année dernière ; nous le sommes encore cette année. Mais pour ne pas nous répéter, nous ne tenterons pas une description. Elle serait inutile. A quelques détails près, toutes les Expositions se ressemblent. Nous bornerons donc notre louange à cette seule réflexion : s'il y a une différence, elle est tout à l'avantage de l'Exposition la plus récente, le zèle des charitables Dames de Paris et de la province se manifestant, chaque année, par des apports nouveaux, des travaux d'aiguille plus soignés, et par des dons de vases sacrés en plus grand nombre.

Les missionnaires de tous les pays et de tous les ordres apostoliques béniront les chrétiennes qui se consacrent à ce labeur. Tout ici est inspiré par la foi et le désir de sa propagation. La richesse, la piété jettent en sacrifice aux pieds d'un Dieu pauvre et exilé dans de lointaines chrétientés, les parures de la demeure et les bijoux des grands jours de la vie. Ainsi les enfants d'Israël apportaient leurs objets les plus précieux pour la construction et la décoration du Tabernacle. L'art moderne recueille les dépouilles volontaires et les transforme, comme Béséléel et Ooliab changeaient en chefs-d'œuvre les dons du peuple. Alors que le vol et le sacrilège dévastent nos églises, les chrétiens réparent les ruines et restituent au temple spolié son mobilier religieux ; des chrétiennes, de leur côté, payent la sandale du missionnaire et la

tente sous laquelle il s'abrite. Elles dressent son autel au désert et mettent en ses mains le calice du sacrifice.

Espérons, espérons toujours.

Pendant que du Guesclin était prisonnier de l'ennemi, les

..... femmes de la Bretagne
Filaient leur quenouille de lin
Pour rendre à la France, à l'Espagne,
Messire Bertrand du Guesclin.

La rançon de la France coupable sera payée comme le fut celle du héros breton. Des milliers de mains apportent dans le plateau de la justice divine l'or de la réparation; nous y voyons déjà de riches dons, des oboles, et surtout nous y voyons briller des larmes. Travaillez et priez toujours, nobles chrétiennes; ne vous lassez pas, hommes de cœur et de foi. Dieu ne sera pas insensible et ses apôtres vous béniront. Mieux que personne le missionnaire pauvre, manquant de tout, apprécie le moindre sacrifice fait pour la cause à laquelle il a voué sa vie. Rien n'est touchant comme sa reconnaissance, simple et loyal comme la manière dont il l'exprime.

Nous n'appellerons ici qu'un seul témoin à l'appui de notre dire. Sa parole résumera la pensée de tous.

Un de nos Pères, après avoir reçu quelques objets de l'Œuvre apostolique, écrivait l'année dernière à Mme Bassery, présidente générale, la lettre suivante, que nous trouvons dans le numéro de novembre 1883 des *Annales de l'Œuvre.*

LETTRE DU R. P. ARNAUD.

Notre-Dame de Bethsiamits, 17 novembre 1883.

Ma bonne Dame,

Tandis que la neige tombe à gros flocons et nous oblige à rentrer sous notre pauvre cabane, plusieurs de mes

Montagnais m'y suivent : à l'un il faut un chapelet, à ceux-ci de saints scapulaires, à ceux-là des images. C'est vous dire, ma bonne Dame, que j'ai distribué à peu près tous les objets que vous avez eu la bonté de me faire expédier, et que je n'ai pas encore eu, je ne dirai pas le temps, je n'ose pas prendre ce prétexte, mais le plaisir de vous témoigner toute ma reconnaissance. Je viens aujourd'hui le cœur sur la main ou plutôt au bout de ma plume, vous dire mille fois merci. J'arrive juste du poste des Islets de Jérémie, où j'ai été suspendre devant l'image de la sainte Vierge la petite lampe, si belle, que vous avez eu la bonté de joindre aux nombreux ornements, bannières et oriflammes contenus dans la caisse. Tous nos sauvages de passage à ce poste sont venus tour à tour s'agenouiller devant la Vierge. En entrant dans la petite chapelle, ils laissaient aussitôt échapper leur admiration par ces paroles : *Tapue resham miluasho !...*

Lorsque la caisse est parvenue à Québec, j'étais encore absent de mon voyage commencé au printemps. Je n'ai été de retour à Notre-Dame de Bethsiamits, d'une manière définitive, qu'à la fin d'octobre. Je n'ai pu avoir la liste des effets envoyés ; je ne sais comment elle a été égarée à la douane, mais je pense qu'il n'y manquait rien, car elle était bien pleine.

Comment vous dépeindre la joie de mes petits servants de messe le jour de la Toussaint, lorsqu'ils ont revêtu les petites soutanes rouges ?.. Depuis ce moment, ils sont d'une exactitude extraordinaire. Tous les petits enfants veulent apprendre à servir la sainte messe, afin de pouvoir en être revêtus à leur tour.

Dans ma dernière lettre, que je vous adressais, je crois, de Naskuaro, je vous demandais des chapelets et des croix ; permettez-moi, ma bonne Dame, de vous réitérer

ma demande. Tous nos Montagnais ont une dévotion particulière à Notre-Dame du Saint-Rosaire, le chapelet se récite dans toutes les familles, les femmes le portent au cou comme un ornement, les petits enfants, à peine capables de réciter le *Notre Père* et le *Je vous salue, Marie*, demandent aussi le chapelet. On les voit presque tous les jours par groupes auprès de la Vierge et récitant le chapelet : rien de plus édifiant que ces voix enfantines chantant pour ainsi dire la Salutation angélique. Je vous serai bien reconnaissant, ma bonne Dame, si, pour m'aider à entretenir cette dévotion parmi nos Montagnais, vous avez la bonté de m'expédier une bonne provision de chapelets, médailles et croix. Tous nos chasseurs aiment à porter la croix d'une manière ostensible sur la poitrine, comme les femmes à porter le chapelet. Le respect humain est inconnu ici. Nos nouveaux chrétiens n'ont pas encore abusé des grâces du Seigneur ; ils sont encore tels que les a façonnés le saint Baptême.

Je serais bien content si je pouvais trouver ces objets à Québec au printemps prochain, lorsque je m'y rendrai pour faire mes préparatifs de voyage pour mes lointaines Missions.

Je ne sais, ma bonne Dame, comment vous remercier, ainsi que toutes les personnes charitables et pieuses, associées à votre sainte œuvre. En retour nous prierons le Sacré Cœur de Jésus et sa sainte Mère de vous rendre au centuple ce que vous faites pour les Missions.

J'ai l'honneur d'être,

Excellente Dame,

Votre très humble et très reconnaissant serviteur,

CH. ARNAUD, O. M. I.,
Missionnaire à Notre-Dame de Bethsiamits
(Canada, province de Québec).

REVUE

UNE FÊTE A L'ASSOMPTION.

Sous ce titre, on lit dans l'*Etendard,* journal qui s'imprime à Montréal, le récit d'une fête intéressante qui s'est passée dans un collège bien connu de nos Pères. Nous empruntons au journal canadien la majeure partie de son récit :

Le 10 février, c'était grande fête et solennité pour le collège et la paroisse de l'Assomption, qui étaient honorés de la visite de Mgr TACHÉ, archevêque de Saint-Boniface, accompagné du R. P. SOULLIER, visiteur général des Oblats, en Amérique, et des RR. PP. BOURNIGALLE et LACOMBE. Une circonstance toute spéciale donnait occasion à une démonstration de cordialité, d'hospitalité et de libéralité, digne du collège et de la belle paroisse de l'Assomption. Ancien élève de cette chère *Alma Mater*, et heureux témoin du spectacle de la fête, je crois procurer une grande satisfaction à tous les amis de mon collège en particulier et à ceux de la haute éducation en général, en leur exposant brièvement, par l'intermédiaire de votre journal, comment le vénérable curé de l'Assomption et les intelligents directeurs du collège savent faire les choses et n'épargner rien de la bonté et de la générosité de leurs cœurs, afin que tout le monde soit content. On dirait que ces chers amis ont un secret, pour obliger, sans paraître vouloir faire de l'éclat. Tout ça se fait en famille.

Un jeune Frère oblat, élève du collège et enfant de la paroisse de l'Assomption, était parmi les visiteurs. Venu comme victime, pour être présenté à l'autel du sacerdoce, l'oblat de Marie Immaculée arrivait du scolasticat d'Ottawa pour recevoir l'onction sacerdotale des mains de l'Archevêque de Saint-Boniface, et, insigne faveur, on lui procurait le bonheur de recevoir cette sublime dignité, dans sa paroisse natale et en présence de sa famille, du collège et de nombreux amis. Mgr Taché, malgré ses fatigues et ses occupations avait bien voulu se prêter à la fête en venant faire l'ordination. Ah ! le vénérable prélat, au cœur si noble et si apostolique, pouvait-il se refuser à venir imposer les mains au nouvel élu, qui devenait un de ses prêtres et un de ses frères, inscrit dorénavant parmi les révérends Pères Oblats, qui travaillent dans son diocèse.

Ce cher missionnaire, héros de la fête, est le R. P. Prisque Magnan qui, dans huit jours, partira en compagnie et sous la protection de Mgr Taché, son évêque et son supérieur régulier, pour aller prendre possession du poste que l'obéissance lui assigne. Sa chère mission l'*appelle* déjà à grands cris, car c'est au lac *Qu'appelle* ou *Qui appelle*, qu'il dirigera ses pas d'apôtre et de missionnaire du Christ. Que tous nos amis sachent bien que cette démonstration a été provoquée et dirigée, afin d'avoir une nouvelle occasion de rendre un tribut de reconnaissance au collège qui nous a donné déjà tant de missionnaires, et à la paroisse qui aime tant l'œuvre de la Propagation de la Foi.

Nous voulions prouver à nos bienfaiteurs que, si eux savent si bien faire les choses, avec leurs cœurs d'or, nous, avec nos cœurs de missionnaires, nous savons apprécier et remercier.

Malgré le peu de temps laissé à leur disposition, une

fois la proposition faite par un de leurs plus chers amis, M. le Supérieur et tous les directeurs et professeurs se sont mis à l'œuvre pour recevoir dignement leur hôte illustre, l'Archevêque missionnaire, le R. P. Visiteur des Oblats, si estimés en ce pays, et tous ceux qui avaient bien voulu venir prendre part à la fête.

Dès la veille, le collège était en train de gala et d'une animation générale. Une séance avait été organisée pour la circonstance, une de ces séances comme savent en donner ces messieurs de notre *Alma Mater*.

Malgré le mauvais temps, la neige épaisse qui tombait et un malheureux retard dans le train qui amena Mgr TACHÉ et ses compagnons, tout le programme de la séance a pu être suivi et exécuté, à l'admiration de la multitude qui encombrait l'amphithéâtre de la salle érigée pour de semblables circonstances. Après la pièce : *l'Homme à trois visages*, qui a été jouée avec une habileté et un naturel à s'y méprendre, Mgr TACHÉ, accompagné par le R. P. LACOMBE et le Frère MAGNAN, entrait, aux acclamations de l'auditoire et aux accords d'une puissante fanfare. Après que Sa Grandeur eut pris place au fauteuil d'honneur, une adresse lui fut lue par un élève.

Monseigneur répondit à peu près dans les termes suivants : « Vous avez raison, messieurs, de voir dans la démarche qui m'amène auprès de vous un témoignage de mon respect et de mon attachement à l'établissement dans lequel vous avez l'avantage de recevoir votre éducation. Il m'est doux de pouvoir resserrer de plus en plus les liens qui m'attachent au collège de l'Assomption. Ces liens, j'ai commencé à les nouer il y a déjà quarante-deux ans, lorsque, jeune élève du sanctuaire au séminaire de Montréal, j'eus le plaisir de faire connaissance avec celui qui remplit maintenant si dignement les fonctions de supérieur de votre *Alma Mater*. Par M. Dorval,

et ses compagnons, j'appris à estimer et à aimer en eux le collège de l'Assomption. Dix ans plus tard, cette affection devait s'accroître par une circonstance bien chère à mon cœur. Je n'étais plus jeune élève du séminaire, mais j'étais jeune évêque. Me trouvant dans le diocèse de Montréal, j'eus la consolation de rencontrer à Sorel un autre élève de l'Assomption que, comme moi, vous êtes si heureux de voir ici ce soir. M. Albert Lacombe avait déjà été dans l'ouest des Etats-Unis. Son nom était déjà bien avantageusement connu. L'air des grandes prairies de l'Ouest avait développé dans son cœur de missionnaire, le désir de la conversion de toutes les tribus sauvages qui habitent ces immenses plaines. M. Lacombe demanda à se rendre à la Rivière-Rouge. Sa demande me remplit de joie et le vénérable Mgr Bourget voulut bien acquiescer à notre désir commun. Dans le courant du mois de mai 1852, je me mis en route avec ce digne élève de l'Assomption, resserrant ainsi les liens qui m'attachaient déjà à votre établissement.

Deux ans plus tard, ce jeune missionnaire devenait religieux Oblat de Marie Immaculée. Aujourd'hui, le P. Lacombe est au pied des montagnes Rocheuses, à Calgary, avec six autres Pères de sa Congrégation, évangélisant les Pieds-Noirs et offrant les secours de la religion aux nombreux immigrants qui se dirigent de ce côté. Dix ans après, encore un autre élève de l'Assomption et de plus enfant de la paroisse, prit les moyens d'augmenter ma dette de reconnaissance. Je veux parler de M. Ritchot, qui vous est bien connu, messieurs, et qui ne pourrait l'être assez. M. Ritchot est aujourd'hui le doyen de mon clergé séculier. Les grandes choses qu'il a opérées chez nous, le zèle qu'il y a déployé ont fait naître dans le cœur de son évêque une affection qui durera autant que sa vie, et comme M. Ritchot a été

enfant, élève et professeur de l'Assomption, l'affection que je lui porte s'étend à sa paroisse et à son collège. Plus tard, un autre élève de cette maison est venu grossir nos rangs, c'est M. Georges Dugast. La délicatesse de sa santé ne lui permettant pas les rudes labeurs de l'apostolat chez les sauvages, ni les travaux non moins pénibles d'une fondation de paroisse en pays nouveaux, il eut pour partage l'archevêché de Saint-Boniface, dont il est le plus ancien habitant.

Vous voyez donc, messieurs, que le doyen de mes missionnaires à l'extrême Ouest, le doyen de mon clergé et le doyen des habitants de ma maison sont tous des élèves de l'Assomption. Tous ces doyennés ne rapportent pas grand'chose à leurs titulaires, mais ils m'imposent à moi une bien douce obligation de reconnaissance, et je suis heureux de vous en offrir l'expression.

Ces liens qui m'unissent à votre maison sont resserrés davantage par le fait que plusieurs de mes frères en religion ont reçu ici et leur éducation et le germe de leur vocation. Dans quelques parties de la vigne du Seigneur que l'obéissance les appelle à travailler, ils sont nos frères; et comme ils sont de l'Assomption, je suis heureux de partager l'attachement qui les lie à vous.

Puis, la circonstance même qui m'amène ici ne contribuera pas peu à resserrer tous ces liens. Celui que je dois ordonner demain n'est-il pas un élève ou un enfant de lA'ssomption ? n'est-il pas appelé à être mon compagnon de voyage ? Ne vient-il pas consacrer aux sauvages de mon diocèse tout ce qu'il est et tout ce qu'il peut ? Je n'ai pas besoin de vous dire que souvent nous parlerons de vous, de ce que nous voyons et entendons ce soir, et toujours nous prierons Dieu de combler de ses bénédictions les plus privilégiées et la paroisse et le collège de l'Assomption. »

Après ces belles paroles du Prélat, cédant aux bienveillantes instances de M. le Supérieur, le R. P. Soullier a pris à son tour la parole, et a dit sa reconnaissance pour le collège de l'Assomption qui a fourni à la congrégation des Oblats un nombreux contingent d'excellents missionnaires, et sa confiance dans la continuation de ce précieux concours. Cette confiance se fonde sur les sympathies bien connues des directeurs et des professeurs distingués du collège pour la grande œuvre des missions catholiques et sur les dispositions généreuses de la brillante jeunesse confiée à leurs soins. Il y a là de nobles élans pour toutes les grandes causes. Le Révérend Père Visiteur fait remarquer que l'évangélisation des vastes contrées du Nord-Ouest se recommande par elle-même au zèle intelligent de son jeune auditoire, puisque ces contrées font partie du Canada. C'est à la fois une œuvre éminemment apostolique et canadienne. L'Eglise et la patrie y sont également intéressées.

Le R. P. Soullier donne quelques détails sur la mission qu'il vient de visiter dans le Nord-Ouest. Il parle du bien immense que font les missionnaires et de la merveilleuse transformation que leur zèle a opérée parmi les peuples sauvages de ces lointaines régions. Mais il faut aller à leur secours, car la mission est grande et les ouvriers sont peu nombreux. Le Révérend Père exprime, en terminant, la douce espérance que cette belle journée ne contribuera pas peu à l'extension du règne de Jésus-Christ par le resserrement des liens de bienveillance et de sainte affection qui unissent depuis plus de trente ans le beau collège de l'Assomption à une société de missionnaires qui a pour devise : *Pauperes evangelizantur*.

Le dimanche de la Septuagésime 1884 sera un jour

mémorable dans les annales de la paroisse de l'Assomption. A neuf heures et demie, la foule pieuse encombrait la nef de la belle et grandiose église paroissiale, et le sanctuaire était rempli par les trois cents collégiens qui venaient prier pour un des leurs. Malgré la sobriété des décorations et l'absence des ornements éclatants que la liturgie de l'Eglise ne permet pas à cette époque, il semblait que tout était une leçon qui révélait un secret de la Providence. Ce jeune lévite qui allait être consacré à Dieu et devenir l'ambassadeur du Christ, n'avait-il pas déjà fait vœu de pauvreté et n'allait-il pas bientôt, dans de pauvres missions, offrir les saints Mystères, avec des ornements souvent bien pauvres et bien usés?

La grande cérémonie commence. La foule attentive et recueillie suit des yeux les fonctions faites par le Pontife consécrateur. Le sacrifice et l'immolation de la victime s'accentuent de plus en plus. Les mains sacerdotales ont été ointes du chrême qui consacre le ministre du Christ; l'évangile vient d'être chanté, le silence se fait, et tous les yeux sont tournés vers la chaire de vérité. Un oblat de Marie vient d'y monter : c'est le R. P. Bournigalle, dont la voix si populaire et si persuasive va se faire entendre à cet auditoire chrétien, qui est tout oreilles pour l'écouter. Prenant pour texte ces admirables paroles de la parabole du jour : *Ite et vos in vineam meam,* « et, vous aussi, allez travailler à ma vigne », l'éloquent prédicateur fait un tableau des plus sublimes de la vie du prêtre-missionnaire, de ses sacrifices, de ses travaux, de ses contradictions, *euntes, ibant et flebant, mittentes semina sua*, mais aussi il dit ses joies et ses consolations, *venientes, venient cum exultatione portantes manipulos suos.*

Il a parlé de la belle œuvre de la Propagation de la Foi. Il a félicité la paroisse d'y être si attachée et de l'en-

courager, non seulement par ses aumônes pécuniaires, mais encore plus généreusement en y sacrifiant ses enfants qui deviennent missionnaires. S'adressant aux élèves du collège : *levate capita vestra*, a-t-il dit, *messis quidem multa*, *operarii autem pauci*, et il les a engagés à correspondre à la grâce de la vocation. Le cher Père a terminé par une péroraison entraînante et a fait couler les larmes de plusieurs.

Pendant que la messe se terminait, une collecte fut faite en faveur du nouveau prêtre pour l'aider à monter son trousseau et sa chapelle de voyage. Enfin, l'office divin était terminé, et l'Eglise catholique comptait un prêtre de plus dans son sein, et ce prêtre ne cesserait jamais d'être revêtu de l'ordre sacré qu'il venait de recevoir: *Sacerdos in æternum.*

Après les vêpres solennelles chantées par le nouveau prêtre et le salut du Très Saint Sacrement donné par Sa Grandeur Mgr TACHÉ, l'offrande de la collecte fut faite au jeune missionnaire par son vénérable père. La scène était touchante. Le curé, s'adressant au jeune apôtre, lui dit :

Mon Révérend Père,

La paroisse veut prendre part à la démonstration qu'on fait aujourd'hui pour un de ses enfants. Elle aime les missionnaires en général, mais combien plus encore elle aime ceux qui sortent de son sein. Son amitié veut s'exprimer en ce moment par une offrande qui prouvera à celui auquel elle la fait qu'on ne l'oubliera pas. A ce léger cadeau nous joindrons nos prières les plus ardentes. Pour ma part, mon Révérend Père, ajouta le vénérable curé, ce me sera un bonheur véritable de prier pour vous, dans cette église où vous êtes venu vous agenouiller pour recevoir la divine Eucharistie, au jour où j'ai eu la consolation de vous faire faire votre première communion. De votre côté, mon Révérend

Père, vous ne nous oublierez pas, vous prierez pour votre paroisse, pour votre famille, pour votre curé et pour le collège où vous avez reçu votre éducation. Nos vœux seront mutuels, nos souhaits vous accompagneront. Recevez-en l'assurance ainsi que l'offrande que la paroisse m'a remise pour vous. Pour que cette offrande vous soit encore plus précieuse, je vous la transmets par l'entremise de la personne que vous aimez le plus au monde : votre vénérable père.

Après les remerciements du jeune Père, Mgr TACHÉ, sollicité par M. le curé, adresse quelques paroles aux paroissiens.

Sa Grandeur félicite la paroisse de l'Assomption de son zèle pour la Propagation de la Foi, répétant avec bonheur que cette paroisse a toujours été à la tête de celles qui se sont montrées les plus généreuses dans le diocèse.

Non contents, ajoute Monseigneur, de donner vos offrandes et vos prières pour la prédication de l'Evangile, vous donnez encore vos enfants, car celui qui est le héros de la fête du jour ne fait que marcher sur les traces de nombreux devanciers qui l'ont précédé dans la carrière religieuse et sacerdotale.

Aujourd'hui, généreux habitants de l'Assomption, vous mettez le comble à vos largesses, puisque, en donnant un nouveau Missionnaire, vous voulez même faire ses frais de voyage.

Ici, le vénéré prélat exhorta la population à apprécier à sa juste valeur le bonheur de la vie religieuse, et l'honneur insigne que Dieu fait aux familles, lorsqu'il appelle quelques-uns de leurs membres à entrer dans les rangs du clergé, ou à passer leur vie dans les communautés religieuses.

Quelques réflexions pour combattre les fausses notions que le monde répand sur la position véritable de ceux

qui se vouent à l'apostolat firent vivement sentir à l'auditoire qu'en effet l'amour des richesses, des honneurs et des plaisirs demande à ses victimes des efforts, des souffrances et des sacrifices souvent bien grands et d'autant plus étonnants que, d'ordinaire, ils n'atteignent pas le but proposé. On s'étonne de l'immolation du Missionnaire parce que le motif qui l'anime est plus élevé. Au lieu de se dépenser pour soi-même, l'abnégation est le motif de ses actions. Il ne se recherche pas, il recherche son Dieu. Il ne court pas après une chimère, mais après la plus douce réalité. Aussi le Seigneur ne se laisse pas vaincre en générosité, la joie et le contentement sont le partage de ceux qui travaillent pour lui. Travaillant sous le regard du Seigneur, leur ambition est de lui plaire, et cette ambition est d'autant plus satisfaite qu'ils ont plus à souffrir.

A l'exemple de saint Paul, qui surabondait de joie dans ses tribulations, le Missionnaire goûte souvent un bonheur indicible dans les circonstances même qui, au jugement de ceux qui n'en ont pas l'expérience, sembleraient moins propres à satisfaire le cœur.

Laissez-moi vous en donner un exemple, ajouta l'orateur. Il m'est, il est vrai, tout personnel, mais par là même il me permet d'affirmer la chose avec plus de certitude.

Le vénérable archevêque de Saint-Boniface raconta alors quelques-uns des incidents du voyage qu'il fit à l'automne de 1854 pour aller prendre possession de sa cathédrale. Cet acte personnel avait été retardé jusqu'après la mort de son prédécesseur, Mgr Provencher, décédé le 7 juin 1853. Mgr TACHÉ était alors à l'île à la Crosse, éloignée de 400 lieues de Saint-Boniface ; et, avant de s'y rendre, le nouveau titulaire avait à accomplir deux longs voyages : l'un à Athabaska, où il allait

visiter son ancien compagnon et confrère, le R. P. FARAUD, depuis évêque d'Anemour ; c'était la première visite pastorale à Athabaska ; l'autre pour la première visite pastorale dans la rivière Saskatchewan, où se trouvait l'ami qu'il aime tant et qu'il est si heureux de revoir à ses côtés maintenant : le R. P. LACOMBE.

A la suite de ces deux voyages, l'évêque de Saint-Boniface partit de l'île à la Crosse le 27 septembre. Il était accompagné de deux jeunes sauvages qui devaient conduire le frêle canot d'écorce monté par Sa Grandeur. Ces deux jeunes sauvages, Mgr TACHÉ les avait lui-même baptisés, communiés et confirmés.

Les quinze premiers jours du voyage furent heureux, la navigation prompte et facile, les voyageurs connaissaient le pays. Rendus au lac Bourbon, il devenait nécessaire de s'engager à travers des portages et des lacs qu'ils ne connaissaient pas, en sorte qu'ils furent contraints de demander l'assistance de quelqu'un qui pût les guider. Après des recherches assez pénibles dans un pays presque inhabité, Monseigneur s'assura le service de deux autres sauvages qui connaissaient le pays, mais qui étaient nés infidèles. Ces derniers accompagnèrent le prélat pendant quatre jours dans leurs propres canots. On passa par un dédale de lacs, de marécages sans nombre, où il fallait marcher dans l'eau glacée jusqu'à mi-jambe. Les lacs menaçaient aussi de se fermer à la navigation. Les provisions étaient presque épuisées. Rendus à la baie des Canards, les deux jeunes sauvages infidèles refusèrent d'aller plus loin. Ils redoutaient les fatigues et la souffrance d'un voyage accompli dans des conditions dangereuses. Le temps était mauvais, et les indications données par les déserteurs ne pouvant être suivies, Monseigneur et ses deux autres sauvages de l'île à la Crosse continuèrent leur route, mais ils errèrent à l'aventure

dans une baie profonde du lac Winnipigoutis, et après cinq jours se retrouvèrent à quelques milles du point de départ. Inutile de dire que les provisions étaient complètement épuisées; la pluie et les brouillards avaient continué pendant ces cinq jours. Humainement parlant, la situation était pénible et dangereuse, et Monseigneur avoue à son auditoire qu'il la sentit vivement, et que les appréhensions ne lui faisaient pas défaut, lorsqu'une conversation entre les deux jeunes sauvages fixa son attention d'une manière bien agréable. Ces deux pauvres enfants des bois parlaient entre eux de leur baptême, de leur bonheur d'être chrétiens, de leur confiance au Maître de la vie qui veillait sur eux.

Ces réflexions, ajouta Monseigneur, firent sur moi une impression aussi douce que forte.

J'étais à l'école de deux jeunes sauvages auxquels j'avais moi-même donné les premières leçons religieuses. Ils en avaient si bien profité qu'à leur tour ils me donnaient une leçon de foi et de confiance. Moi aussi je pensai à mon baptême, au bonheur si ordinaire pour nous, mais pourtant si grand d'être chrétien. Je pensai à la grâce de mon baptême avec un sentiment si vif de satisfaction et de reconnaissance que je n'avais jamais rien éprouvé de semblable. De tout mon cœur je remerciai Dieu des quelques jours de souffrances auxquels je devais les délicieuses émotions d'un moment que je n'oublierai jamais de ma vie. Ce sont des émotions semblables, des jouissances analogues qui vous sont réservées, mes jeunes amis, ajouta Monseigneur en s'adressant aux ecclésiastiques et aux élèves réunis dans le sanctuaire, « Si la voix du ciel se fait entendre dans vos cœurs comme elle s'est fait entendre à celui que vous avez vu ordonner ce matin, et qui naguère encore était votre condisciple comme il sera toujours votre ami. »

Le Saint-Esprit souffle où il veut, et si le souffle de sa grâce allait porter sur vos têtes les couronnes de l'apostolat

et de la vie religieuse, ne les repoussez pas ces couronnes. Elles sont sans doute tressées de quelques épines, mais les lauriers et les fleurs d'immortalité qui enlacent ces épines les rendent plutôt agréables que pénibles.

Et vous, parents chrétiens, favorisez les vocations de vos enfants, et soyez persuadés qu'au service de Dieu, ils vous seront plus utiles qu'au service du monde, et qu'ils vous aimeront davantage. Le renoncement aux affections qui tiennent de l'égoïsme laissent le cœur plus libre pour les affections qui viennent de Dieu et qui conduisent à lui.

La fête n'était cependant pas encore terminée. Les élèves du collège voulaient, eux aussi, faire leur offrande. Après le souper, tous les visiteurs, accompagnés des messieurs du collège, se rendirent à la salle d'étude où une brillante musique les reçut; après quoi le frère du nouveau prêtre lui lut une magnifique adresse ; elle était accompagnée d'une offrande généreuse qui lui fut remise par un autre de ses jeunes frères.

Le P. Magnan, malgré son émotion, put répondre à cette nouvelle adresse par des paroles bien inspirées. Enfin la grande manifestation fut dignement couronnée par une allocution de Mgr Taché, et la bénédiction du nouveau prêtre.

Puissent le collège et la paroisse de l'Assomption conserver longtemps le souvenir de cette belle fête !

LONDRES. — ÉGLISE DE TOWER-HILL.

La visite d'un prince de l'Eglise tel que le Cardinal Manning à l'un de nos établissements, est toujours pour nous un événement du plus grand intérêt, et les paroles tombées de ses lèvres, en pareille circonstance, méritent d'être recueillies précieusement. C'est pourquoi, entre

diverses cérémonies dont les journaux nous apportent de temps à autre le récit et que généralement nous ne pouvons pas reproduire, nous faisons très expressément exception pour celles où il nous est donné de rencontrer, au milieu de notre peuple, une si haute et si bienveillante autorité et d'entendre cette parole si concise, si apostolique, si populaire. Or voici ce que nous lisons dans *l'Univers* de Londres, le 26 avril dernier :

LA CONFRÉRIE DES ENFANTS, SOUS LE NOM DE « LIGUE DE LA CROIX »

ALLOCUTION DU CARDINAL.

Son Eminence le cardinal-archevêque de Westminster a inauguré, dimanche dernier après midi, dans l'église des PP. Oblats de Marie Immaculée, dédiée aux martyrs anglais, dans le quartier historique de Tower-Hill, la Ligue de la Croix, où se sont enrôlés les enfants du quartier.

Ceux-ci, dont plusieurs déjà portaient les insignes de l'association, remplissaient la nef principale ; toutes les autres places étaient occupées par une foule nombreuse, avide de suivre les détails intéressants de la cérémonie.

Le spectacle était, en effet, de nature à édifier ceux-là mêmes qui ne comptent pas parmi les associés de la Ligue ou les partisans de la totale abstinence. Voir l'illustre prince de l'Eglise, le cardinal Manning, au milieu de quelques centaines de petits enfants, entendre la paternelle allocution qu'il doit adresser à son jeune auditoire, c'est une jouissance digne de la fatigue que se sont imposée un grand nombre de ses Gardes, venus à pied de toutes les parties de la ville (1).

Son Eminence était visiblement heureuse de la tâche qu'Elle venait accomplir : préserver cette partie intéressante de son troupeau, en qui se concentrent les promesses du pré-

(1) Cette désignation de *Gardes du cardinal*, qui se représentera encore dans cet article, nous fait supposer que Son Eminence, partout où elle se montre, est entourée de pieux fidèles qui se sont donné la mission de former autour d'Elle comme une Garde d'honneur. (*N. de la R.*)

sent et les espérances de l'avenir, de la funeste et trop certaine dégradation à laquelle se condamnent, par l'abus de la boisson, de si nombreuses victimes dans cette ville de Londres. C'était assurément une joie bien douce pour son cœur de voir jusqu'à trois cent cinquante enfants se ranger autour d'Elle et recevoir de ses mains leurs diplômes d'associés.

Les premiers à s'agenouiller au pied de l'autel où le Cardinal faisait cette distribution, furent les garçons, au nombre de cent cinquante. Vint ensuite le tour des petites filles, plus nombreuses encore ; elles atteignaient le chiffre de cent quatre-vingt-dix-huit.

Après l'hymne de l'Immaculée Conception, chantée par cette jeunesse avec une expression de piété suave, Son Eminence monta en chaire et parla ainsi :

« Chers enfants, c'est pour vous que je suis venu aujourd'hui. Je suis heureux, sans doute, de voir se presser autour de vous vos parents et vos amis; mais ma visite est pour vous, jeunes garçons et jeunes filles, qui êtes enrôlés dans la Ligue de la Croix. C'est aujourd'hui le troisième dimanche du mois, jour consacré à ce que je pourrais appeler votre festival. J'avais espéré venir ici il y a un mois déjà ; j'en fus empêché alors; mais, loin de renoncer à cette visite, j'ai pris jour avec votre digne pasteur afin de m'en acquitter plus sûrement. Puisque je suis venu pour vous, mes paroles seront principalement à votre adresse, bien qu'elles puissent aussi être utiles, je l'espère, à tous ceux qui m'entendent, car je m'efforcerai de parler la parole de Dieu.

« Notre divin Sauveur a dit qu'il y aurait plus de joie au ciel pour un pécheur pénitent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes n'ayant pas besoin de conversion. Lorsqu'un pécheur, qui était mort devant Dieu de la mort du péché, se lève et revient à son Père du ciel, s'éloigne de son péché et donne une autre direction à son cœur et à sa vie, il y a une grande joie dans le ciel — une réjouissance, une allégresse, des actions de grâces — plus que pour quatre-vingt-dix-neuf Saints, ces créatures innocentes qui servent Dieu sans défaillance et le jour et la nuit. Quelle est la signification de cette

parole? Cela ne veut pas dire que Dieu aime ceux qui ont eu le malheur de pécher plus que ceux qui ne l'ont jamais offensé ; cela ne veut pas dire qu'il y a plus de joie essentielle pour un pécheur que pour les *cent quarante-quatre mille Saints qui se tiennent autour du trône de Dieu*. Cela signifie simplement que lorsqu'un pécheur se convertit, tous ceux à qui son âme est chère en éprouvent une joie spéciale; combien plus le cœur de Notre-Seigneur! celui de sa Bienheureuse et Immaculée Mère! ceux de tous les Saints! Ils se réjouissent du salut de cette âme comme nous ferions s'il nous était donné de voir une personne arrachée aux flammes d'un incendie ou retirée d'une rivière où elle allait se noyer.

« Nous avons un vieux dicton d'après lequel il vaut mieux prévenir le mal que d'avoir à le guérir. C'est une bonne chose d'avoir un remède certain contre la fièvre quand nous en sommes atteints; mais il vaut beaucoup mieux n'en être pas atteint du tout. De même, il est bien préférable de n'avoir jamais souillé son âme, de n'avoir pas besoin de conversion : en un mot, de n'avoir jamais offensé Dieu, que d'en obtenir le pardon de son péché. Incontestablement la Ligue de la Croix a pour objet la conversion des pécheurs; mais, avant tout et par-dessus tout, elle a pour objet de prévenir la chute et de préserver l'innocence. Par conséquent, si je me réjouis beaucoup de voir les grandes personnes, hommes et femmes, s'enrôler dans la Confrérie, je me réjouis dix fois plus d'y voir entrer les petits garçons et les petites filles qui n'ont jamais commis de faute, jamais connu le vice de l'ivrognerie, jamais contracté la passion de boire avec excès.

« Ma joie est plus grande à leur sujet, parce que dès les jours de leur innocence nous commençons à les détourner de la voie du péché où sont entrées tant de grandes personnes : et beaucoup d'entre vous diront que j'ai parfaitement raison. Heureux êtes-vous donc, pères et mères qui élevez vos enfants dans l'abstinence de toute boisson enivrante! dès maintenant vous en recevrez une grande joie; bien plus grande sera-t-elle à l'heure de votre mort.

« Je vais vous donner aujourd'hui, mes chers enfants, vos

cartes d'admission, mais auparavant j'ai quelques avis à vous adresser. Et d'abord, chacun de vous a dû demander à ses parents la permission de contracter son engagement ; car, si un petit garçon ou une petite fille, après avoir pris le *pledge*, et, de retour à la maison, est exposé à la tentation par son père ou par sa mère, à plus forte raison s'il est provoqué par eux, il lui sera en vérité bien difficile de tenir sa promesse. C'est pourquoi vous avez commencé par obtenir l'assentiment nécessaire.

« En second lieu : vous devez régulièrement aller à confesse tous les trois mois si vous n'avez pas fait la première Communion. Si vous l'avez faite, vous devez vous souvenir de communier régulièrement tous les troisièmes dimanches du mois.

« Troisièmement : tous ceux qui appartiennent à la Ligue de la Croix, et généralement ceux qui font partie de cette paroisse, doivent assister régulièrement aux catéchismes qui ont lieu tous les dimanches après midi dans cette église.

« Pères et mères qui m'entendez, si quelqu'un d'entre vous n'a pas encore donné à ses enfants la permission de s'enrôler dans cette association, qu'il se hâte de le faire, je l'en conjure et je lui en fais un devoir de conscience. L'innocence vaut mieux que le repentir ; n'attendez pas que quelque noir méfait soit venu souiller cette belle âme, que Jésus-Christ a lavée dans son sang précieux...

« Si vous aviez reçu en présent deux magnifiques joyaux : un diamant, ruisselant de lumière de quelque côté qu'on l'observe, et un splendide rubis couleur de sang, n'est-il pas vrai que vous prendriez de ces trésors un soin extrême et que vous veilleriez sur eux avec une sollicitude de tous les instants? Mais qu'est-ce que ce diamant comparé à votre intelligence ? Combien est plus brillante, plus belle, plus remplie de lumière et plus précieuse que tous les diamants du monde la raison que Dieu vous a donnée ! Or l'intempérance éteint l'éclat de ce diamant et en altère la nature. Un diamant peut devenir charbon : ainsi s'obscurcissent la raison, l'intellect et le cerveau lui-même sous une influence délétère,

« Qu'est-ce que ce rubis couleur de sang, sinon le cœur que Dieu nous a donné pour l'aimer, pour nous aimer les uns les autres; pour aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ et notre Immaculée Mère ? Eh bien, sous l'influence signalée, ce cœur sera livré à l'entraînement de toutes les passions et de tous les vices. Vous, mes enfants, vous possédez dans tout leur éclat ce beau diamant et ce magnifique rubis. Veillez sur eux et gardez-les bien.

« Vous avez mieux encore : vous avez été créés à l'image et à la ressemblance de Dieu. Vous portez en vous l'empreinte de la raison de Dieu, de son intelligence et de son cœur, du cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, car lorsque vous avez été baptisés, vous avez été purifiés du péché dans le sang de Jésus, et vous avez reçu un don préférable aux pierres précieuses. Prenez donc soin de cette âme, mes chers enfants : c'est la fin pour laquelle vous êtes enrôlés dans la Ligue.

« Il ne me reste rien à ajouter, sinon de supplier les pères et les mères de famille de faire agréger leurs enfants dès l'âge le plus tendre à cette association tutélaire et de veiller à ce qu'ils gardent leurs engagements.

« Tombant, en ce moment, à genoux, ceux qui ont pris le *pledge* vont le renouveler; et s'il y en a parmi vous qui, ne l'ayant pas pris, aient cependant recueilli mes paroles dans le secret de leur conscience, paroles inefficaces par elles-mêmes, mais dont l'Esprit-Saint peut se servir pour toucher les cœurs (et je prie Dieu qu'il y en ait beaucoup de touchés), qu'ils le prennent résolument, afin que tous ensemble nous marchions comme une armée revêtue d'innocence contre le démon, le monde et la chair, et que nous soyons couronnés devant le trône de Jésus lorsqu'il viendra de nouveau ouvrir les portes de la vie à ceux qui auront combattu le bon combat et conservé la foi.

« Vous n'avez pas oublié les paroles de notre divin Sauveur : « A moins que vous ne deveniez semblables à de pe-« tits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des « cieux. » Sera-t-il dit que ce que les petits enfants ont fait, les grandes personnes n'ont pu le faire ? Tous, jeunes et

vieux, vous êtes mes fils en Jésus-Christ; il ne sera pas dit, j'en ai la confiance, que les plus petits auront fait rougir les plus grands.

« Maintenant donc je donne le *pledge*. Ceux qui l'avaient déjà pris, soit qu'ils aient tenu ou qu'ils aient rompu leur engagement, vont le prendre de nouveau. Ceux qui ne l'ont pas pris encore, je les supplie, pour l'amour de Dieu et de leur âme, pour s'épargner la honte, je dirai, de demeurer en arrière de ces petits enfants, de le prendre et de le garder fidèlement jusqu'à la fin de leur vie. »

Le *pledge* ayant été renouvelé, Son Eminence a donné sa bénédiction à l'assemblée, et le Salut du saint Sacrement a terminé la cérémonie.

Son Eminence était assistée, pendant l'office, par le R. P. Gaughren, curé de la paroisse. Les Gardes du Cardinal, accourus de divers quartiers de Londres, étaient présents en grand nombre sous leurs bannières respectives et précédés de leur musique. Entre autres, on remarquait les représentants de Saint-George (Southwark), du Sacré-Cœur, de Camberwell, de Corpus-Christi, de Maiden-Lane, de Saint-Aloysius, de Somers-Town, de Holy-Trinity, de Bermondsey, de Wapping, de Kentish-Town, de Spicer-Street, de Kensington, de Saint-Peter et de Saint-Edward, de Westminster, et enfin la bannière locale de Tower-Hill.

— Le Carême de Brive. — On lit dans *la Semaine religieuse* de Tulle, numéro du 19 avril :

Tandis que la ville de Tulle écoute avec une pieuse admiration les hauts enseignements du R. P. Thiriet, de l'ordre de Saint-Dominique, Brive est heureuse de prêter l'oreille à la forte et vibrante parole du R. P. Delpeuch, supérieur des Oblats de Marie à Autun. On peut bien dire que cet admirable religieux est un ouvrier infatigable de la vigne du Seigneur. Rien ne l'arrête ! Il semble que rien ne lui coûte ! Il est toujours à l'œuvre !

C'est ainsi que non seulement il a, pendant de longues

heures, occupé le confessionnal de la paroisse de Saint-Martin ; distribué la parole sainte, avec un zèle tout apostolique, du haut de la chaire de notre vieille église, trois fois par semaine d'abord, et puis tous les soirs ; mais encore donné plusieurs retraites pendant le cours de la station quadragésimale à Brive.

Retraite à nos dames de charité, ce groupe d'élite, qui est la Providence de nos pauvres et le bras toujours agissant dans les œuvres si nombreuses, fondées par le vénérable archiprêtre. Il fallait remercier ces âmes généreuses et leur dire : Courage ! Retraite aux jeunes orphelines, préservées par la religion des dangers qui menacent une pauvre fille dès ses premiers pas dans la vie. Il fallait leur donner des conseils et les armer pour les luttes de l'avenir.

Retraite aux ouvrières et aux servantes pendant une semaine entière. Cette chère portion du troupeau de Jésus-Christ a tant besoin d'être soutenue et consolée, et il est si important qu'on lui rappelle avec douceur et bienveillance les grandes lois de l'Evangile et les devoirs qu'elles imposent.

Retraite aux élèves du Petit Séminaire, où il a été lui-même professeur. Ces enfants, ces jeunes hommes, réunis sous la main et le regard de Dieu, et contre lesquels il y a une conspiration immense ; quel spectacle et quel objet de tendre sollicitude pour un cœur de missionnaire ! Aussi le R. P. Delpeuch s'est-il empressé de se rendre aux vœux de son vieil ami, le Supérieur de cette maison, que Mgr Berteaud se plaisait à nommer un gymnase chrétien, et d'y travailler vaillamment pendant plusieurs jours.

Retraite aux hommes, qui, surtout à notre époque, sont emportés par mille courants loin des rivages du salut, c'est-à-dire loin des sacrements, loin de l'Eglise et loin de Dieu. Nous avons eu la joie de les voir accourir en grand nombre aux instructions du bon Père, et accepter avec un saint respect ses sages et utiles leçons.

Espérons que, dimanche prochain, ils célébreront dignement le grand mystère de la résurrection.

Le R. P. Delpeuch a touché à toutes les questions intéres-

santes de la vie chrétienne : Jésus-Christ Dieu et Homme ; la place qu'il doit occuper dans la société et dans la famille. — La Rédemption; la croix qui a sauvé le monde. — L'Eglise; sa mission, son autorité. — Les fins dernières, la confession, la communion, le respect humain, qui fait tant de victimes, surtout parmi les hommes, etc.

Et la doctrine qu'il enseigne, il sait l'exposer avec tant de clarté et de simplicité évangélique qu'il captive tout son auditoire, en mettant à la portée de tous les grandes vérités de la Foi. La piété qui le caractérise donne à tout ce qu'il dit un charme particulier. On sent que ses inspirations viennent du ciel.

En écoutant les enseignements qui tombent de sa lèvre éloquente, nous nous sentons fiers de l'avoir pour compatriote.

Il nous semble que cet apôtre limousin doit trouver dans son âme une tendresse plus paternelle, et dans sa voix, des accents plus enthousiastes, quand il a mission de s'adresser à ces populations limousines, qu'il connaît et qui lui seront toujours chères.

— La Société de Saint-Vincent de Paul a Aix. — Dans un discours prononcé par le président des Conférences de cette ville, dans l'assemblée tenue le 20 mai 1883, à l'occasion des noces d'or de la Société, on lit la page suivante :

Où se tinrent à l'origine ces assemblées? Nous ne le savons point d'une façon certaine pour la première année ; les anciens procès-verbaux ne fournissent à cet égard aucune indication. La seconde année, à dater du 21 novembre 1840, la Conférence se réunit dans une salle, qui avait été mise à sa disposition par une Société académique de l'époque, connue sous le nom d'*Institut religieux et littéraire*. Mais elle y demeura peu de temps ; moins d'un an après nos confrères furent mis en possession du local que les Conférences occupent encore aujourd'hui dans la maison des RR. PP. Oblats ;

maison bien chère à nos cœurs, devenue la nôtre en quelque sorte, et dont le nom béni réveille en nous de si doux souvenirs ! Dans la première réunion, du 2 août 1841, il y a bientôt quarante-deux ans, le vénérable supérieur de la Mission, le R. P. Courtès, se présenta inopinément au milieu de nos confrères. A sa vue, la séance est spontanément interrompue; l'assemblée tout entière se lève et, par l'organe de son président, remercie affectueusement le R. P. Courtès de l'abri qu'il veut bien donner à la Conférence dans la maison de Dieu. Le bon supérieur prend la parole à son tour et déclare d'une voix émue qu'il s'estime heureux de venir en aide à notre pieuse association. Puis il met à la disposition de nos confrères sa personne, sa maison et tous ceux qui l'habitent. C'était bien là son cœur, qui se révélait tout entier à la première heure, vrai cœur de père, dont les tendresses ne se sont jamais démenties. N'est-ce pas lui qui, chaque dimanche, pendant de longues années, évangélisa nos pauvres vieillards dans l'arrière-chœur de la Mission? N'est-ce pas lui encore qui répétait souvent, en parlant de nos confrères : « Si un jour ces messieurs n'ont plus rien à donner à leurs pauvres, je m'ôterai le pain de la bouche pour le leur donner? » Et cette parole, il l'a réalisée en faisant à lui tout seul pendant plus d'une année tous les frais de l'œuvre de la Sainte-Famille, que l'insuffisance de nos ressources ne nous permettait plus d'acquitter. On ne saurait oublier non plus, quand on a vécu dans son intimité, cette bonté sans égale, qui faisait le charme de son amitié et qui attirait à lui tous les cœurs. Messieurs, le R. P. Courtès est mort depuis bien des années; mais il n'est pas mort tout entier, son esprit lui a survécu et s'est transmis à ses dignes successeurs. Comme lui, les RR. PP. de l'Hermite, Rambert, Augier et Garnier ont été successivement des protecteurs dévoués; comme lui ils n'ont cessé de fournir à nos Conférences l'hospitalité la plus large, la plus généreuse et la plus désintéressée. Qu'il nous soit permis de saisir cette circonstance solennelle pour leur offrir ici l'expression la plus sincère de notre vive et inaltérable reconnaissance.

— Diano-Marina. — Nous recevons communication de la lettre suivante, adressée par le R. P. Soulerin au R. P. Aubert. Nous regrettons que l'heure tardive à laquelle elle nous arrive ne nous ait pas permis de l'insérer dans le compte rendu des nos maisons. Mais bien qu'à une place modeste, elle n'en garde pas moins tout son prix et tout son intérêt :

Diano-Marina, le 1er mai 1884.

Mon révérend et bien-aimé Père,

Depuis longtemps, sans doute, vous attendez de mes nouvelles. J'ai voulu connaître mon nouveau gîte avant de vous en parler. C'est mon excuse auprès de vous. Me voilà donc sous le beau ciel de l'Italie, dans l'ancien duché de Gênes. N'allez pas envier mon sort : on est toujours mieux dans sa patrie. Vous savez les raisons qui nous ont contraints à demander à la terre étrangère un asile pour notre juniorat. Après l'expulsion, c'était l'état précaire d'une portion de nos enfants à Notre-Dame de l'Osier; c'était aussi l'épée républicaine qui, toujours suspendue sur nos têtes, nous menaçait sans cesse, au point que nous étions réduits à cacher notre existence.

J'ai quitté l'Osier avec regret. J'aimais ce délicieux séjour, berceau de ma vie religieuse. Ce fut le vendredi des Quatre-Temps de Noël que mes chers élèves et moi nous prîmes le chemin de l'exil, s'il est un lieu d'exil pour des Oblats. Le lendemain, à une heure et demie de l'après-midi, nous étions rendus à destination. Le trajet de Vinay à Diano-Marina s'est effectué sans arrêt. Vraie course vertigineuse. Je n'ai donc rien à vous décrire. Ces jardins des Hespérides qu'on nomme Cannes, Nice, Monaco, je ne les ai vus qu'à travers le vasistas du wagon. D'ailleurs, ce sont là des bagatelles pour un voyageur émérite comme vous. Voici pourtant un épisode digne d'être mentionné.

A Nice, un cœur d'or nous a ménagé une bien agréable surprise. Au moment où nous nous inquiétions de notre déjeuner, voilà que le bon Père GARNIER, qui prêchait une retraite en ville, nous accoste soudain, armé d'une corbeille pleine de chaudes brioches, d'oranges succulentes, et suivi d'un renfort de bouteilles d'un vin excellent. Je vous laisse à penser la mine que nous fîmes devant ce savoureux et confortable festin. En un clin d'œil, nous vîmes la fin de tout. Nos fatigues de la nuit, ainsi réparées, nous bénîmes l'admirable Providence et les nobles cœurs qui nous avaient si gracieusement restaurés.

Chose qui ne vous surprendra point, mais que je me plais à dire, parce que mon cœur en garde souvenir, c'est qu'en mettant pied à terre à Diano-Marina, nous eûmes l'honneur et la joie d'être accueillis *con amore* par le R. P. GANDAR, notre bien-aimé provincial, et fondateur du nouvel établissement; par le R. P. GUILLON, supérieur du juniorat, et par le R. P. STEPHANOPOLI, que le ciel, hélas! nous devait sitôt ravir. Nous étions heureux; car, Dieu merci, nous retrouvions des frères, des amis, comme à l'Osier, comme à Lumières.

Voilà tantôt quatre mois que je suis à Diano-Marina. Que vous en dire? C'est un lieu charmant. Rien n'y manque: beau ciel, doux climat, riante nature. D'un côté, c'est la mer et ses vastes horizons, qui font rêver du ciel et de Dieu; de l'autre, une jolie vallée en éventail, bordée de vertes et fraîches collines s'élevant en amphithéâtre au pied de hautes montagnes. Collines et montagnes contrastent les unes avec les autres : celles-là sont boisées de somptueux oliviers, celles-ci sont chenues et arides à leurs sommets. Toutes sont égayées par de blancs villages, aux églises élancées et gracieuses, spectacle qui élève l'âme et la fait se répandre en actions

de grâces envers un Dieu si bon, si généreux à notre endroit.

Diano-Marina, étymologiquement parlant, dérive de *Diane*, la déesse mythologique à qui ces lieux, autrefois plantés de chênes et de pins, étaient, dit-on, consacrés, et de sa situation sur le bord de la mer, *marina*. Le christianisme a purifié tout cela. On raconte que les religieux de la congrégation de Saint-Maur, étant venus s'établir sur ce territoire, en détruisirent peu à peu les anciens bois sacrés, et y plantèrent des oliviers, dont la Ligurie s'est graduellement couverte et enrichie. Les meilleures olives sont, en effet, récoltées entre Vintimille et Gênes.

Vue à vol d'oiseau, Diano-Marina, avec ses mille couleurs, ressemble à une flottille pavoisée et au repos dans le port. Proprette et gaie, la ville a quelques jolies maisons ; rien pourtant d'architectural, sauf peut-être l'église paroissiale, dont Notre-Dame de Lorette, à Paris, peut vous donner une idée : même disposition intérieure, moins la richesse et les décors, mais l'extérieur en est commun.

Diano-Marina compte un peu plus de deux mille âmes. Elle doit son titre de ville et son épanouissement à Napoléon Ier. Son commerce, c'est l'exportation de l'huile et des olives. Des négociants, des industriels italiens et français en constituent la société ou le grand monde. Nous n'avons qu'à nous féliciter de l'urbanité des uns et des autres. La population, en général, est bonne, avenante, respectueuse, intelligente ; elle fréquente l'église, chôme les dimanches et fêtes, aime la parole de Dieu ; c'est vous dire que les *italianissimes* n'y marchent pas enseignes déployées. La sympathie de tous, Dieu merci, y compris le clergé, avec lequel nous entretenons les meilleurs rapports, nous est acquise depuis notre arrivée. Puissions-nous ne la perdre jamais ; elle nous sera une

garantie contre la persécution du dehors et un moyen de faire le bien au dedans.

Sur l'un des côtés de la ville, à quelques pas du chemin de fer, dit *chemin de la Corniche*, qui relie Vintimille à Gênes, se trouve notre demeure, vaste, noble, imposant édifice, dont la construction remonte au moins au commencement de ce siècle. Le seigneur qui l'habitait, créé baron par l'empereur, jouissait autrefois d'une belle fortune. Des revers successifs l'ont réduit peu à peu à l'impossibilité de soutenir son premier rang et même d'entretenir son domaine. Aussi n'est-il pas étonnant de rencontrer çà et là, dans la propriété, des traces de dégradation et de ruine. La famille Ardoino ne laisse pas que d'être fort honorable et très estimée dans la localité. La maison, ou *palazzo d'Ardoino*, car c'est ainsi qu'on la nomme encore, est à quatre étages, y compris le rez-de-chaussée. Elle mesure 55 mètres de long sur 15 de large et 20 de haut. Du belvédère qui la domine, on aperçoit la Corse quand le ciel est serein. Elle est assise sur une rue et sur le jardin. Du côté du jardin, elle projette une aile qui masque, à mon avis, l'une de ses deux façades. Son extérieur n'a de remarquable que la rectitude de ses lignes et son ampleur majestueuse. Les deux portes d'honneur sont d'un bon style : des colonnes élégantes supportent un fronton décoré du Phénix, dont le bûcher s'enflamme aux rayons du soleil et qui renaît de ses cendres suivant la tradition mythologique. Cet emblème formait vraisemblablement les armoiries de l'ancien propriétaire ; car on le retrouve dans plusieurs pièces de la maison. Nous pourrions y voir le symbole de notre œuvre ressuscitée.

Le portique et le grand escalier annoncent le palais ; ils sont ornés de colonnes géminées en marbre et en stuc. Au rez-de-chaussée, on rencontre les parloirs, la cuisine

et ses dépendances, des salles et des salles perdues, puis le réfectoire, vraie chambre panoramique, sur les murailles de laquelle sont peints à l'aquarelle des paysages variés. Dans chaque étage supérieur, on voit des séries de vingt à trente chambres, de grandeur différente, et qui communiquent les unes aux autres. Toutes, ou à peu près, sont revêtues d'aquarelles et de décorations plus ou moins raphaélesques et d'un goût assez douteux. Il a fallu jeter des voiles par-ci par-là pour cacher des nudités. Peut-être en faudrait-il jeter encore. Parmi plusieurs pièces dignes d'être mentionnées, je n'en veux citer qu'une : la chapelle dite *de Pie VII*. C'est là, en effet, que le saint Pontife, persécuté et errant, a célébré les sacrés mystères, le 14 février 1814. Elle est toute petite, mais parée convenablement de figures d'anges et d'arabesques. L'autel et son retable, où l'on voit une assez bonne toile représentant Notre-Dame de Pitié, sont enfermés dans une sorte d'alcôve, sur le front de laquelle on lit ce distique commémoratif :

Septimus hic Sacrum Pius obtulit advena Patri :
Adsit ut hospitibus protegat atque focos.
XVI. Kal. Martii, anno 1814.

Précieuses reliques, touchant souvenir !

Depuis longtemps on n'offrait plus le saint Sacrifice dans cette chapelle privilégiée. Nous y avons fait descendre de nouveau la divine Victime le jour de Noël ; heureuse coïncidence avec la renaissance de notre œuvre. C'est de ce jour que nous pouvons dater la réouverture de notre Juniorat. Par suite des accroissements de la communauté, cette chapelle s'étant trouvée trop petite, on a transporté la sainte Réserve dans une pièce contiguë, transformée en oratoire, et qui est devenue la chapelle conventuelle. Cette dernière, plus spacieuse et plus commode, est décorée à l'italienne. Vous diriez une

bonbonnière. On y prie avec recueillement, on y officie même solennellement, comme dans une cathédrale. Nous voilà donc dès à présent munis de deux autels. Il nous en faudra un ou deux de plus, quand le personnel professoral aura augmenté, comme nous l'espérons bien, avec la grâce de Dieu et l'agrément de nos supérieurs.

Soit dit en passant, la maison aurait besoin de réparations. Plusieurs tremblements de terre l'ont ébranlée et ont produit quelques lézardes dans les murs. Le pays est, en effet, sujet à des commotions terrestres plus ou moins accentuées. Le vendredi saint dernier, entre dix et onze heures du matin, nous avons ressenti quelques oscillations durant trois ou quatre secondes. Il n'y a pas lieu cependant d'avoir peur : ce que Dieu garde est bien gardé.

Je renonce à vous montrer les autres parties de ce nouveau labyrinthe ; ce serait fastidieux, et je pourrais vous y perdre, n'en connaissant pas encore toutes les issues. Du reste, en parcourant ces nombreuses salles désertes et dépouillées de leurs anciennes parures, vous seriez peut-être péniblement impressionné ; or ce n'est point là mon but, au contraire.

Quand cette maison sera appropriée à notre œuvre, elle sera vraiment belle. Espérons qu'on y arrivera. En attendant jetons un coup d'œil sur l'enclos ou jardin.

Il est digne du *palais*. Figurez-vous un quadrilatère d'une contenance de 3 hectares, soit 30 000 mètres environ. Ah ! que nos chers junioristes voudraient bien avoir tout cela, pour y gambader à l'aise ! Mais il est partout cultivé. Je me trompe : une longue et large allée en forme de T majuscule, le partage en deux portions, presque égales, et sert de promenade. Cette allée est grandiose. Flanquée de deux murs dans lesquels se découpent quatre-vingt-douze arcades, et que surmonte une légère toiture à jour, où la vigne, en grimpant, étale

ses pampres et ses fruits, elle forme une immense galerie-tonnelle, dont l'ombre est très appréciée dans la saison d'été. Seulement, voici un correctif : il aurait fallu la voir, il y a quelque vingt ans. Elle n'est guère plus à présent qu'une ruine. Que n'ai-je un *petit million* pour la restaurer, elle et tout ce qui l'avoisine! Je vous inviterais à venir contempler. Et je suis sûr que vous vous pâmeriez d'admiration. On raconte que Pie VII, en y rentrant, s'est écrié : « Il me semble entrer en France. » Le saint Pontife faisait allusion sans doute aux magnifiques arcs de triomphe que les Français avaient dressés partout sur son passage.

A droite et à gauche de cette immense galerie, et y aboutissant perpendiculairement, des centaines d'autres tonnelles, rustiques celles-là, mais non moins chargées de raisins, se déroulent en allées parallèles. Pendant l'été et en automne, elles offrent le plus réjouissant spectacle. Autre aspect aussi agréable : les tonnelles sont alternativement séparées par des lisières de terrain, qui laissent circuler l'air et la lumière, et où croissent à l'envi le blé, l'orge, l'avoine, le lin, le figuier, le prunier, le poirier, sans compter la fève, la pomme de terre et les autres plantes potagères, dont l'utilité est partout appréciée, ici peut-être plus qu'ailleurs, à cause de leur rareté, car le pain, le vin et l'huile, voilà les trois objets spéciaux des soins de l'agriculture.

Devinez le revenu que tout cela peut donner. Les vignes fournissent de 110 à 120 hectolitres de vin, au prix de 30 à 32 francs l'hectolitre. Dans les bonnes années, elles peuvent aller jusqu'à 130 et plus. Quant au rendement des autres produits, je ne saurais l'évaluer. En somme, le fermage rapporte 2000 francs environ. Aidé de sa nombreuse famille, le fermier, vrai patriarche, entend bien sa besogne et tire le plus qu'il peut de la

terre. S'il pleuvait comme en Dauphiné, le sol produirait de lui-même. Mais, à cause des longues sécheresses, il faut souvent arroser. Or c'est un travail difficile. Il n'y a dans le pays ni rivière, ni source, ni fontaine. C'est au moyen de puits à noria qu'on se procure de l'eau. Heureusement, ils sont abondants et bien approvisionnés. Grâce aux infiltrations de la mer et des réservoirs souterrains des montagnes, on trouve l'eau potable à peu de profondeur. Nous avons douze puits dans l'enclos. Aucun n'est armé de sa noria. Jugez de la difficulté, quand il faut tirer à bras une grande quantité d'eau.

Indépendamment du *palazzo*, il y a encore deux autres maisons sur la propriété ; l'une est l'habitation du fermier et de sa famille, l'autre était l'huilerie. La première est au nord, tout près de la gare ; la seconde est au midi, à cinquante pas de la mer. Elles sont assez grandes et pourraient, l'une ou l'autre, servir à un noviciat. Le terrain occupé par les trois bâtiments, maison, ferme et huilerie, mesure environ 2 000 mètres.

J'oubliais de vous dire que, à gauche et à droite de la maison, en entrant dans l'enclos, on aperçoit deux ou trois jardins-bosquets non seulement émaillés de fleurs, mais encore plantés d'arbres variés, tels que magnoliers, eucalyptus, néfliers du Japon, orangers, marronniers, charmes, cyprès, etc. Deux de ces jardins sont séparés par des murailles de buis géant, découpées avec art.

Voilà, mon bien cher Père, un faible aperçu de notre nouveau séjour. Vous le voyez, le bon Dieu a fait grand à notre égard. Que nous serions ingrats si nous ne nous montrions reconnaissants ! Aidez-nous à le remercier. Puisqu'il nous a mis en main un si beau lot, il voudra bien nous donner les moyens de le faire fructifier pour sa gloire. Qui connaît ses desseins sur nous, en nous appelant ici ? L'avenir nous l'apprendra. Nous pouvons faire

bien des rêves; lui seul nous mènera au but qu'il veut atteindre.

N'allez pas croire toutefois que nous avons tout à souhait. Si les locaux sont vastes, plusieurs sont vides, et laissent bien à désirer. La bibliothèque est pauvre, insuffisante même, la sacristie presque en haillons. C'est là le côté méritoire de la situation ; nous avons garde de le dédaigner. La Providence veut que nous comptions sur elle. Avec son secours, nous ferons, je l'espère, peu à peu notre nid. Déjà on nous vient en aide de divers côtés, petitement il est vrai. Mais, comme dit le proverbe italien : *Molti pochi fanno un assai.*

Nos chers junioristes paraissent très contents. Nous sommes contents d'eux. C'est un bon choix d'enfants. Ils font notre joie, notre consolation. Ils grandissent en science et en sagesse, sous la ferme et douce direction du révérend Père Supérieur. Puissent-ils être un jour, avec la grâce du bon Dieu et la bénédiction de notre Immaculée Mère, des instruments propres et dociles entre les mains de la Congrégation et de l'Église. Ils se sont montrés généreux dans l'épreuve. Encore aujourd'hui, ils n'ont ni gymnase ni cours de récréation ; ils n'en conservent pas moins leur bonne humeur et leur gaieté naturelle. C'est un gage de l'esprit de sacrifice qui les animera plus tard. Dieu merci, les lieux de promenade ne leur font pas défaut : ils sont variés et charmants. Il y a les collines, les montagnes, les bords de la mer, la mer même. Dernièrement, un de nos fournisseurs, l'excellent M. Amoretti, a bien voulu leur prêter son joli *bastidon*, perché comme un nid d'aigle au sommet d'un coteau, et leur en faire lui-même les honneurs. N'est-ce pas gentil ?

Je ne vous aurais pas tout dit si je n'ajoutais qu'après le Ciel nous devons de bien affectueux remerciements

à notre très aimable Père Provincial, qui s'est donné mille peines pour trouver un abri sûr au pauvre essaim de Lumières dispersé par la tempête ; au R. P. Martinet, assistant général, qui a aidé de ses conseils, et surtout à notre très révérend et bien-aimé Père Général, qui a tout approuvé et tout béni.

Il me reste à vous demander pardon de vous avoir accablé et comme saturé de ma longue et indigeste tartine. Je mériterais la sentence de Boileau :

> Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire ;

si mon excuse n'était que le législateur du Parnasse n'a pu dire cela d'un ami écrivant à son ami, et sans prétention d'écrivain.

Adieu. Veuillez être l'interprète de mes sentiments filiaux et dévoués auprès de notre bien-aimé Père Général ; une visite de lui à Diano-Marina serait appréciée par ses enfants comme une de ces gâteries dont le cœur d'un Père seul a le secret.

Je vous embrasse au plus intime du cœur de Jésus.

Votre tout affectionné en N.-S. et M. I.,

A. Soulerin, o. m. i.

GERBE LITURGIQUE

Sous ce titre nous insérons ici des notes précieuses colligées par le R. P. Anger, avec les commentaires explicatifs dont il les a accompagnées.

Ce travail sera d'une grande utilité à tous nos Pères et facilitera la solution de bien des difficultés.

Décisions des congrégations romaines. — A une demande de Mgr Dabert, évêque de Périgueux, il a été répondu qu'aucune décision de la Sacrée Congrégation des Indulgences ne permet d'affirmer qu'on ne puisse gagner plusieurs fois le même jour les indulgences du Chemin de la Croix (10 septembre 1883).

Dans la récitation du Bréviaire, quand on sépare Matines de Laudes, on doit conclure son office par la récitation de l'oraison du jour et commencer Laudes *ut in Psalterio*, c'est-à-dire sans *Pater* ni *Ave* (1883).

Au sujet des leçons historiques qui ont été réformées en tout ou en partie, et qu'elle a publiées dans leur nouvelle teneur, la Sacrée Congrégation des Rites déclare (*Monitum* du 14 décembre 1883) que son intention a été d'obliger les éditeurs futurs du Bréviaire à les reproduire; mais ceux qui récitent l'office canonial dans les éditions antérieures ne sont pas tenus à substituer les leçons réformées aux anciennes.

Chemins de Croix. — En vertu de facultés spéciales à elles accordées par S. S. le Pape Léon XIII, la Sacrée

Congrégation préposée aux indulgences et aux reliques sacrées a bénignement remédié, *benigne sanavit*, à tous les défauts existants dans toutes les érections du chemin de la Croix, faites invalidement jusqu'à ce jour (Déc. du 31 juillet 1883, A. card. Bilio).

La *Semaine de Viviers* a demandé à Rome si la formule *Benigne sanavit* a un sens général, ou bien si elle ne s'applique qu'au cas ou aux circonstances particulières qui avaient pu provoquer la réponse de la Congrégation des indulgences. Voici les réponses qu'a reçues la *Semaine de Viviers :*

1. La décision est authentique.
2. Le *Benigne sanavit* a un sens *universel.*

Les nouveaux Offices votifs. — Nous trouvons, dans une revue de Burgos, la *Correspondencia Eclesiastica*, d'importantes décisions de la S. C. des Rites au sujet des nouveaux offices votifs. Comme ces décisions n'intéressent que nos lecteurs ecclésiastiques, nous donnons seulement le texte latin, sans traduction française :

Sacræ Rituum Congregationi insequentia Dubia pro opportuna declaratione proposita fuere, nimirum :

Dubium I. — Cum ex Decreto diei 5 Iulii 1883 liberum sit, iis, qui nullo canonico titulo ad chorum tenentur, recitare, quibusdam feriis exceptis, vel officium votivum vel officium feriale, huic feriæ respondens, quæritur : utrum obligatio adhuc maneat solum officium votivum recitandi, ubi istud officium antea jam fuerat speciali privilegio alicui Diœcesi concessum, ita ut præfatis diebus ferialibus non detur optio inter officium feriale et officium votivum ? Et quatenus affirmative, an optio detur diebus contentis in novo Indulto, 5 Iulii 1883, in alio præcedenti exceptis ?

Dubium II. — Tempore Paschali in Officio votivo Passionis estne addendum *alleluia*, et servanda ejusdem temporis propria?

Dubium III. — In Rubrica Officiis votivis nuper indultis præmissa statuitur, ut eadem Officia habeant tum commemorationem, tum IX lectionem de Festo simplici occurrenti : quæritur igitur. an prædicta Officia votiva recitari possint, nedum loco Officiorum ferialium, prout in Decreto diei 5 Iulii 1883, sed etiam loco Officii alicujus Festi simplicis (v. g. S. Agnetis secundo) quod unice ea die in Kalendario assignetur?

Dubium IV.— Ex eadem Rubrica, Vesperæ Officii votivi currentis ritus semiduplicis, si die præcedenti, vel sequenti, occurrat Officium aliud quodcumque IX Lectionum, ordinandæ sunt juxta Rubricam de concurrentia Officii. Cum autem Officium votivum cum alio item votivo, vel cum alio semiduplici concurrere possit; quæritur utrum hoc in casu Vesperæ, juxta præfatam Rubricam generalem Breviarii tit. XI, n. 4, semper dicendæ sint a capitulo de sequenti, cum commemoratione pæcedentis; an vero habenda sit ratio dignitatis unius Officii votivi præ alio, juxta ejusdem Rubricæ n. 2? Et quid præsertim agendum sit, cum Officium votivum Sanctissimi Sacramenti concurrit cum Officio de Passione D. N. I. C.?

Dubium V.—Cum festum Sanctorum Apostolorum Simonis et Judæ die 28 Octobris incidit in feriam secundam, quænam in secundis Vesperis adhibenda est Oratio pro Commemoratione Officii votivi de Apostolis, quod sequenti feria tertia recitari contingat?

Dubium VI.— Si in vigilia, feriis quatuor Temporum, aliisque feriis propriam Missam habentibus, recitetur in Choro Officium votivum, suntne canendæ duæ Missæ, altera de Officio votivo, altera de Vigilia, vel feria, an potius unica dicenda est Missa de Vigilia, vel feria cum commemoratione Officii votivi?

Dubium VII. — Quoties Feria tertia recitatur Officium votivum omnium Sanctorum Apostolorum, omittine debet in suffragiis ad Vesperas ac Laudes commemoratio Apostolorum Petri et Pauli?

His porro Dubiis ab infrascripto Secretario relatis, sacra

eadem Congregatio, post accuratum omnium examen, sic rescribere rata est :

Ad I. — Affirmative ad primam et secundam partem.

Ad II. — Affirmative, et adhibeatur color rubeus toto anni tempore.

Ad III. — Provisum in Rubrica Officiorum.

Ad IV. — Quoad 1. Ad primam partem affirmative, ad secundam negative. Quoad 2. Totum de præcedenti, nihil de sequenti.

Ad V. — Sumatur Oratio pro aliquibus locis die XXIX Iunii scilicet : « Deus qui nos Beatorum Apostolorum commemoratione lætificas : præsta quæsumus ; ut quorum gaudemus meritis instruamur exemplis. Per Dominum. »

Ad. VI. — Affirmative ad primam partem, negative ad secundam.

Ad VII. — Negative. Atque ita declaravit ac rescripsit die 24 Novembris 1883.

La réponse au troisième doute, *Provisum in Rubrica officiorum*, a été interprétée diversement. Plusieurs ont cru y voir que la faculté de réciter les offices votifs devait être restreinte absolument aux jours où l'on fait l'office de la férie. Mais une lecture attentive de la Rubrique convainc du contraire. En effet, on y lit ces paroles : « Habent, juxta Rubricas, prout alia Festa semiduplicia novem lectionum, tum commemorationes Feriæ et Festi simplicis occurrentis, tum nonam lectionem de Homilia super evangelium ejusdem Feriæ aut *de sancto*. » Or, pour qu'à un de ces offices votifs on puisse se trouver dans le cas de réciter la neuvième leçon du *saint*, il est nécessaire qu'un office votif ait été substitué à une fête du rite simple.

En effet, les jours de férie du Carême, des Quatre-Temps, des Rogations, des Vigiles, ont tous des homélies qui doivent être récitées comme neuvième leçon, quand on fait ces jours-là un office votif.

Pendant l'Avent, il n'y a point de légendes pour les

saints, dont on fait seulement commémoraison; donc, pas de neuvième leçon du saint.

Il résulte de là que la prévision de la Rubrique ne se réaliserait jamais si l'on ne pouvait réciter les nouveaux offices votifs qu'aux jours fériaux proprement dits. Pour se trouver dans le cas de dire quelquefois la neuvième leçon du saint, il faut donc admettre que les nouveaux offices votifs peuvent être récités même les jours où l'on fait la fête d'un saint du rite simple; autrement, la Rubrique n'aurait pas sa raison d'être.

Du reste, le T. R. Père Supérieur Général ayant écrit à ce sujet au R. P. Procureur Général à Rome, celui-ci, après avoir demandé des explications, a transmis la réponse suivante :

Mon très révérend et bien-aimé Père,

J'avais, en effet, oublié de vous parler des nouveaux offices votifs. Le consulteur de la Congrégation des Rites, que j'avais prié de l'informer, m'a dit, à l'encontre de la décision dont je vous avais parlé précédemment, que nous pouvions faire les offices votifs, même les jours de fête de saints du rite simple. La précédente décision a été mal interprétée...

Notre *Ordo* de 1884 a été composé d'après la première interprétation qui se trouve n'être pas la bonne. Cependant, pour le mettre d'accord avec la seconde, il suffit d'une légère modification : la substitution d'un office votif à celui des SS. Abdon et Sennen du rite simple. Nous allons l'indiquer ci-dessous. Nous profitons aussi de cette occasion pour redresser plusieurs erreurs qui se sont glissées dans l'*Ordo*, par suite de la précipitation avec laquelle il a fallu faire les changements nécessités, dans la deuxième édition, par le décret du 5 juillet 1883. Chacun voudra bien transcrire à la main ces corrections sur l'exemplaire qu'il a à son usage.

Dies. M.	Hebd.	
		JULIUS.
30	4	Off. vot. S. Joseph. Sem. A. Suffragia. Com. SS. Abdon et Sennen.
		AUGUSTUS.
9	S.	Vigilia. — Off. vot. Imm. Concept. Sem. A. Suffragia. 9 lect. et com. Vigiliæ et S. Romani.
14	5	Vigilia. — De octavâ. Sem. R. 9 lect. et com. Vigiliæ et S. Eusebii. In Missâ. Viol. Jejunium.
		OCTOBER.
27	2	Vigilia. — Off. vot. SS. Angelorum. Sem. A. 9 lect. et com. Vigiliæ. Lect. 1 noct. de Dom. præc. *Igitur Eleazar...*
29	4	Off. vot. S. Joseph. Sem. A. Suffragia, Lect. de feria 2ª. *Mortuus itaque...*
30	5	Off. vot. SS. Sacramenti. Sem. A. Suffragia. Lect. de feria 3ª. *Antiochus autem...*

NOUVELLES DIVERSES

Le R. P. Lecorre, ayant achevé la mission qui l'avait appelé en France, s'est embarqué de nouveau pour l'Amérique, le 8 mai dernier, à Liverpool, à bord du *Sardinian*.

Avec lui sont partis six jeunes Bretons qui se destinent aux missions. Cinq jeunes filles, destinées aux missions du Canada ou aux missions du Mackenzie, ont pris passage aussi sur le même bâtiment. Que notre Mère Immaculée protège ces chers Missionnaires !

Le R. P. Soullier, après une absence d'un an, est rentré à Paris, le 3 mai, après avoir heureusement terminé les visites du diocèse de Saint-Albert, de Saint-Boniface et des provinces du Canada et des Etats-Unis.

— Au moment de clore ce numéro, nous recevons la lettre suivante que tout le monde lira avec bonheur :

Inchicore, 21 *mai*. — Nous venons de célébrer le service anniversaire de notre vénéré Fondateur. Le 8 de ce mois, je recevais une lettre de notre bien-aimé Père Général, dans laquelle il me disait : « Le Chapitre général prescrit pour Monseigneur notre bien-aimé Père un service qui doit être chanté quand la Rubrique le permet, le 21 mai, jour anniversaire de sa sainte et précieuse mort, ou un autre jour libre. Tant que la chapelle de Paris a été ouverte, nous nous sommes acquittés de ce devoir filial ; mais notre église continue à être fermée. Je viens vous demander si, dans notre maison du scolasticat, vous ne pourriez pas remplir ce pieux devoir. Vous êtes un pro-

longement de la Maison générale ; vous avez une partie du cœur de notre bien-aimé Père. Je suis convaincu que vous serez heureux d'accepter cette douce obligation. Je viens vous prier de faire ce que nous ne pouvons pas faire. »

La proposition était trop en harmonie avec les sentiments de nos cœurs pour ne pas l'accepter comme une faveur d'un très grand prix. Nous comprenons tout l'honneur qu'il y a pour nous d'être choisis, pour remplacer la Maison générale et représenter la Congrégation tout entière dans l'accomplissement de ce devoir de piété filiale.

Tout s'est passé d'ailleurs très simplement. Un modeste catafalque avait été dressé dans la chapelle. Une chape et des dalmatiques noires étaient arrivées du Sacré-Cœur, trois jours auparavant, très à propos pour la circonstance. Elles sont vieilles et pauvres (les beaux ornements restent là-bas comme gage de retour) ; mais enfin elles suffirent pour une grand'messe en règle avec absoute. Le chant a été très pieux. Sauf le *Dies iræ* en faux-bourdons, *In te speravi* à l'offertoire et *Pie Jesu* à l'élévation, nous nous en sommes tenus à notre plain-chant de Digne.

Toute la communauté : Pères, Frères scolastiques, Frères convers, assistait à la cérémonie. Les Frères y ont fait la sainte communion, et nous avons tous éprouvé un sentiment très vif de la présence de notre bien-aimé Père au milieu de nous. Son cœur est ici.

Peut-être notre très révérend Père Général serait-il bien aise de lire les lignes qui précèdent. Vous pourrez les lui communiquer et lui exprimer de nouveau notre vive reconnaissance pour l'honneur qu'il nous a fait et la consolation qu'il a procurée à nos cœurs.

C. Tatin, o. m. i.

MISSIONS

de la Congrégation

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

No 87.—Septembre 1884.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DU MACKENZIE.

EXTRAITS DE DIVERSES LETTRES.

Nos Pères et Frères du Mackenzie n'ont pas à s'occuper seulement des intérêts des âmes. Leurs populations, dispersées sur des espaces immenses, demandent à chaque instant des déplacements. Les soucis de la vie matérielle dans ces Missions, les plus pauvres du monde, ne laissent pas aux missionnaires un seul instant de répit. La famine, avec ses horribles privations, vient régulièrement s'ajouter aux difficultés résultant pour eux du froid, de la neige, des distances, et aussi de la pauvreté des sauvages. C'est un combat pour la vie : *Struggle for the life,* qu'il faut livrer sans cesse, et pour soi et pour les autres. Nos Pères ne doivent qu'à leur énergie et à leur travail incessant de ne pas mourir de faim, et sans eux les sauvages, bien souvent, seraient eux aussi réduits à mourir de misère. Ces der-

niers sont habitués à considérer les missionnaires comme leur providence, et pourtant il arrive parfois que la disette, malgré la charité de nos Pères, fait des victimes jusqu'à leur porte.

Malgré cela, toujours joyeux, décidés et pleins de zèle, les Oblats de Marie de ces lointaines régions poursuivent leur œuvre et arrachent à la mort du temps et à celle de l'éternité nombre d'abandonnés.

Toutes leurs lettres nous apportent l'écho de leurs souffrances, le récit de leurs privations ; mais, du milieu de ces plaintes, il s'élève un cantique d'action de grâces qui réconforte et édifie : c'est le *Scio esurire et penuriam pati* de saint Paul.

Nous allons nous en convaincre en parcourant la correspondance de nos Pères.

LETTRE DU R. P. JOUSSARD.

Mission Saint-Joseph, le 18 août 1883.

La page que je vous écris ne ressemble en rien à celles que des confrères privilégiés vous envoient de temps à autre, vous montrant tout un peuple dans la joie d'une fête, dans l'imposant concours d'un pèlerinage, ou dans la pompe admirable d'une procession. Ici, dans notre pauvre Mackenzie, rien de tout cela : pas de Congrégations pieuses, pas de fleurs, pas de cloches, pas d'orgue, pas d'enthousiasme. Chez nous, tout est misérable comme le sol, sauvage comme la nature, triste comme le ciel. Quelques enfants des bois, noirs et basanés, couverts de haillons sordides, souvent tourmentés par la faim, transis de froid, dévorés par la vermine, exténués de fatigue, accourant du fond de leurs forêts au rendez-vous de la Mission, voilà le plus splendide spectacle que je puisse vous offrir.

Eh bien, au milieu de ce dénuement, le cœur du missionnaire éprouve autant de joie vraie et intime que

dans un centre plus brillant. Que de fois j'ai été ému jusqu'au fond de l'âme par la piété de mes bons néophytes !

C'est d'abord un groupe de sauvagesses aux visages sillonnés de rides causées moins par l'âge que par la misère. Elles sont venues de dix jours de marche, de l'extrémité du grand lac des Esclaves, n'ayant pour toutes qu'un traîneau à chiens ; elles sont venues par la neige fondante, couchant chaque nuit sur quelques branches de sapin, enveloppées d'une seule couverture ; elles sont venues pour voir le missionnaire, pour avoir le bonheur de se confesser et de communier. En me serrant la main, presque toutes me disaient les larmes aux yeux :

"Oh ! Père, que je suis heureuse de te voir ! mais c'est la dernière fois, car je demeure trop loin et je suis trop vieille pour revenir ; mais enfin je pourrai me confesser ? Merci ; oui, merci ! "

Et elles pleuraient de joie, oubliant leurs longues fatigues et leurs privations de tous genres. Si Notre-Seigneur les avait rencontrées sur sa voie mortelle, n'aurait-il pas dit d'elles aussi : "En vérité, je n'ai pas trouvé une si grande foi en Israël ! " Ce qui console le missionnaire de ces régions désolées, c'est la foi ardente, la bonne volonté de ces cœurs pieux et dociles et les sacrifices qu'ils s'imposent pour remplir leurs devoirs religieux.

Cette année, ils sont venus, plus nombreux que jamais, mes pauvres enfants des bois ! Le chiffre total des communions a dépassé quatre cents, c'est le double de l'année dernière. J'ai baptisé un grand nombre d'enfants, quelques-uns âgés de dix et de douze ans ; ces derniers appartenaient à la tribu des Mangeurs de caribous, qui n'a pas vu le missionnaire depuis 1872.

Pendant cette Mission, Dieu m'a ménagé une douce consolation. Depuis longtemps un chef du Fond du Lac

vivait en mauvais chrétien, et son exemple exerçait une fâcheuse influence sur son entourage. Cette année, la grâce divine me l'a ramené. Il a suivi la retraite avec d'excellentes dispositions, et, le soir du départ de sa tribu, il réunit tous les jeunes gens dans ma case :

" Père, me dit-il, si tu permets, je vais parler.

— Parle.

— Jeunes gens, s'écria-t-il, depuis longtemps je n'ai pas contenté le bon Dieu et le Père, j'ai mal vécu ; c'est assez, je me repens. Oubliez ma vie passée et les scandales que je vous ai donnés ; il n'en sera plus ainsi. Jusqu'à présent, je n'ai rien apporté au Père ; dorénavant je lui offrirai toujours un peu de viande, et vous, jeunes gens, vous ferez comme moi."

Après cette petite allocution, tous me touchèrent la main et partirent en me recommandant de prier pour eux. A peine de retour au campement, l'un d'eux, le frère du chef converti, mourait dans de très bons sentiments.

Encore un touchant exemple de la foi de mes néophytes. Dernièrement, au milieu du jour, arrivait en toute hâte à ma maison un sauvage de la rivière au Sel.

" Père, viens vite, me dit-il ; Thomas se meurt."

Je chausse aussitôt mes raquettes et nous partons ; mais, malgré toute notre diligence, il était près de minuit quand nous arrivâmes. A ma vue, le pauvre moribond, assis par terre sur sa couverture de peaux de lièvres, soutenu par sa jeune femme, entouré de ses trois petits enfants en pleurs, veut, par un effort suprême, se mettre à genoux pour me recevoir. Il me prend la main, la serre fièvreusement, la baise, et d'une voix qui trahit l'agonie :

"Père, Père, merci ! Je croyais mourir sans te voir. Que Dieu est bon de m'avoir exaucé ! Je voudrais ce-

pendant bien entendre encore une messe, faire la sainte communion et mourir près de la Mission."

A la lueur du feu qui se reflétait sur son maigre visage ravagé par une longue maladie, je compris que l'accomplissement de son désir était impossible, vu la saison et la distance. Je le lui exposai avec tous les ménagements possibles, et je revins à la Mission. Quelle ne fut pas ma surprise, le lendemain, lorsque, quelques instant avant ma messe, je vis arriver le malade dans une carriole traînée par ses deux frères, soutenu par sa femme et sa mère ! Il était au comble de ses vœux ! Il vécut encore dix jours, édifiant tout le monde par sa résignation et son amour de Dieu. Sa mort, qui a été celle d'un prédestiné, a jeté toute sa famille dans la désolation. Sa mère est inconsolable ; sa pauvre femme succombera probablement à sa douleur ; tous sont malades de chagrin, jusqu'à son plus jeune enfant, petit garçon de quatre ans, qui souvent appelle son père et qui, ne le voyant pas, se met à pleurer.

Que d'autres traits édifiants je pourrais citer de la foi de nos sauvages de Saint-Isidore ! Pendant cette Mission, ils ont été très assidus et très recueillis aux exercices. Ils assiégeaient ma maison et souvent, pour pouvoir dire mon office avant minuit, j'étais obligé de les congédier. Ils réclament avec instance un Père à poste fixe au milieu d'eux. S'il en était ainsi, le missionnaire résidant à Saint-Isidore pourrait presque chaque année faire le voyage au Fond du Lac ; là plusieurs Indiens, en effet, n'ont point encore vu le prêtre, il y a des enfants et des adultes, des vieillards à confesser et beaucoup de sauvages à instruire. Daigne le Seigneur nous donner les moyens de réaliser bientôt le plus ardent de nos désirs, celui de lui gagner toutes ces âmes !

JOUSSARD, O. M. I.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU R. P. DE KÉRANGUÉ À Mgr CLUT.

22 juin 1882.

La solennité de la Fête-Dieu a été pour la première fois célébrée à Saint-Raphaël avec un grand éclat. J'eus l'ineffable bonheur de faire la procession du saint Sacrement avec mes fidèles. J'avais un dais et le strict nécessaire pour que la cérémonie se fît avec convenance. Nous rendions un hommage public au Dieu de l'Eucharistie, alors que dans notre patrie les processions sont interdites. Cette considération me consolait de ma pauvreté et ajoutait à ma ferveur. Tous nos sauvages furent émerveillés et me témoignèrent leur satisfaction.

Hier, à l'issue des Vêpres, j'ai reçu l'abjuration d'un poitrinaire abandonné du ministre protestant. Il m'avait fait appeler ; j'ai dû l'administrer, et sous peu il aura cessé de vivre.

Dans une autre lettre datée de Saint-Raphaël, le 2 mars 1883, le même Père écrit :

L'hiver a été bien rigoureux ici : froid intense, tempêtes fréquentes, solitude complète et manque de provisions.

Je n'ai autour de moi comme catholiques que le vieux et la vieille Hoole, et une vieille aveugle. Depuis l'automne, mon serviteur Johny et sa femme sont partis pour le lac de pêche ; le vieux Hoole a été malade, de sorte que, le dimanche à la messe, je n'avais que deux personnes, et dans la semaine pas une âme.

Le 23 novembre, les survivants de la tribu des Montagnards sont venus à la Mission, et à leur départ ils ont jeté à ma porte un orphelin de père et de mère. En vain leur fis-je observer que je ne pouvais me charger de cet enfant, étant seul, et, de plus, chargé d'une

orpheline de six ans, en attendant que Lucienne, femme de mon serviteur, soit de retour et puisse s'en occuper de nouveau. Je cherchai à attendrir en faveur du pauvre petit garçon abandonné sa propre tante, mais tout fut inutile : elle me répondit que cela ne la regardait pas, et elle partit en courant. Le pauvre orphelin laissé à ma porte me tendait les bras en me criant : "Je veux rester avec toi ; je veux rester avec toi."

Tout ému de compassion, je le ramassai et, durant trente-quatre jours, je pris soin de lui. Il était scrofuleux et avait un abcès intérieur. Son état était déplorable et ses souffrances ne peuvent se dire. Jour et nuit, je m'occupai de lui, comme l'eût fait une mère. Le 26 décembre, son abcès creva, et quelques minutes après son âme partait pour le ciel où il prie pour moi, je l'espère, et aussi pour sa cruelle tante.

Outre ce souci, j'avais la petite orpheline à soigner, mon bois à couper, mon ménage à faire : cuisine, lavage, couture pour mes pauvres petits orphelins. Mes journées étaient surabondamment remplies.

Le Fort, où il n'y a que trois Écossais sans femmes ni enfants, ne pouvait me prêter secours. Grâce à Dieu, j'ai pu suffire à tout, sans que ma santé s'en soit ressentie.

Johny est revenu depuis ces événements. Il a fait une assez bonne pêche. Grâce à la graisse de trois ours qu'il a tués, nous pouvons allumer une lampe, mais ce ne sera pas pour longtemps. Les sauvages ne cèdent le peu qu'ils nous livrent qu'à des prix exhorbitants.

Le nombre des Indiens diminue ici dans une proportion effrayante. En mars 1882, nous fîmes le recensement. Il donna le chiffre de 210 âmes. Depuis cette époque, il est mort trente-cinq personnes, de mort na-

turelle ou par accident, et il n'y a eu que cinq naissances. La dépopulation s'accélère d'une façon inquiétante.

De Kérangué, o. m. i.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU R. P. LE DOUSSAL.

Athabaska, le 5 septembre 1883.

La pêche a laissé beaucoup à désirer cette année, et, malgré les prévisions favorables des gens du pays, elle a été à peu près nulle. Sans la provision d'orge que vous nous avez envoyée et les produits du jardinage, lesquels, grâce à Dieu, ont été abondants, nous serions dans l'impossibilité de nourrir les enfants dont le chiffre est de vingt-huit. Malgré la modicité de nos ressources, nous avons dû accepter ce nombre considérable. Il nous a été en quelque sorte imposé par les circonstances. M. Maberly nous ayant offert trois de ses enfants et M. Mackenzie deux des siens, nous avons cru devoir les accepter, car ce bon exemple pourra être suivi par d'autres commis protestants. La détermination de ces messieurs fait d'autant plus d'honneur aux Sœurs que les enfants ont été retirés de l'école protestante pour être confiés aux religieuses catholiques.

Le jour de l'Assomption a eu lieu la première communion des enfants de l'école. Ils étaient cinq. Tout s'est passé avec édification et comme en Europe : reretraite préparatoire de trois jours ; le matin, actes avant et après la communion ; le soir, rénovation des promesses du Baptême, consécration à la Sainte Vierge, réception du Scapulaire. M. Joseph Mac Karthy, qui, par hasard, était ici, venant du Fort du Fond du Lac, a été si content qu'il a dit aux Frères qu'il a l'intention de placer l'année prochaine deux autres de ses enfants à l'école de nos Sœurs.

Le Doussal, o. m. i.

Terminons le dépouillement de ces quelques notes rapidement écrites par nos missionnaires par la page suivante de Mgr Clut, extraite de son journal. Comme dans les lettres précédentes, nous y rencontrerons la trace de la souffrance.

Providence, le 22 novembre 1883.

Voici ce que je lis dans mon Journal à la date du 25 septembre, à l'époque de mon voyage à la Mission Saint-Michel (Fort Raë) :

Depuis trois semaines, il n'y a plus un grain de sel à la Mission ; il n'y en a pas non plus au Fort et chez nos voisins. Il nous faut ajouter cette mortification à nos privations habituelles. C'est une des plus dures qu'il nous soit donné de subir. La soupe d'orge qui, pour nous, était du luxe et un mets délicieux, devient insipide quand le sel ne l'assaisonne pas. Combien de temps faudra-t-il attendre avant de recevoir notre provision ? Un mois pour le moins, et si à cette époque nous ne recevons pas de sel, il faudra nous résigner à nous en passer pendant un an. De plus, nous n'avons pas une once de graisse pour l'assaisonnement. Si nos chiens ne nous étaient pas si nécessaires, volontiers j'en tuerais deux, pour avoir un peu de graisse.

Une des conséquences pénibles de la privation de sel sera que, faute de cet ingrédient, nos Sœurs ne pourront pas faire de savon, et alors comment laver convenablement le linge et parer à bien des exigences du ménage ?

Malgré ces privations, tout le monde est content. Le R.P. Ladet, nos Sœurs de charité et quelques-uns de nos Frères sont usés et ruinés dans leur tempérament par le travail et les souffrances de la faim. Pour avoir quelques ressources, je viens d'envoyer le P. Ladet et le F. Rousset à la chasse aux canards. Une première

fois, le P. LADET, accompagné d'un orphelin, avait bien réussi. Mais encore ne faut-il avoir recours à la chasse, qui pourrait adoucir nos privations, qu'avec modération. Nous n'avons que fort peu de plomb et il faut le ménager, en attendant les envois qui nous sont destinés. Mais quand les recevrons-nous ?

† ISIDORE, O.M.I., Évêque d'Arindèle.

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

Nos Pères de Saint-Albert ont réuni en une petite brochure, imprimée chez eux et par leurs soins, l'Acte de visite du R.P. SOULLIER et les faits principaux afférents à cette visite. L'usage d'une presse locale n'eût-elle pour eux et pour nous que l'avantage de conserver les documents les plus importants concernant la Mission, nous serions heureux de ce progrès, malgré les imperfections inévitables du travail.

Nous détachons de cet Acte de visite la partie historique, laquelle appartient de droit à toute notre famille religieuse, et nous laissons de côté la partie administrative ; cette dernière est destinée aux archives locales, et nous n'avons pas à nous en occuper ici.

Le premier document que nous sommes heureux de reproduire, est la lettre toute paternelle du T.R.P. Supérieur Général à MGR GRANDIN et aux membres du vicariat de Saint-Albert, en réponse à l'Adresse qu'il reçut d'eux à la suite de la retraite. Cette Adresse a été publiée dans le numéro de mars de la présente année.

Voici la réponse.

Paris, le 15 octobre 1883.

MONSEIGNEUR ET BIEN BON PÈRE,
MES BIEN CHERS PÈRES ET FRÈRES,

J'ai reçu hier la lettre que vous avez eu la bonne attention de m'écrire à la date du 14 septembre dernier.

Par l'esprit et par le cœur j'étais au milieu de vous. m'unissant à vous pour célébrer les *Noces d'argent* de Mgr Grandin, votre digne et vénéré Vicaire. Que le Seigneur répande ses plus abondantes bénédictions sur ce bien-aimé Prélat et qu'il le conserve longtemps encore à notre affection pour le bien des âmes, des œuvres et de la Congrégation, dans ces pays qu'il a arrosés de ses larmes et de ses sueurs apostoliques.

Que votre affectueuse reconnaissance, que votre zèle toujours plus dévoué entourent ce bien-aimé Prélat des consolations les plus douces et les plus désirables.

J'ai été heureux de pouvoir accueillir la demande que vous me faisiez d'un Visiteur qui pût vous voir, vous entendre, apprécier vos œuvres et aussi vos difficultés et les fatigues de tous genres que pouvait lui occasionner une mission aussi pénible et aussi laborieuse. Son dévouement filial pour la Congrégation lui a fait accepter avec empressement une charge bien lourde, dès lors qu'elle pouvait être utile à vos âmes et à vos œuvres.

Vous avez pu apprécier les rares qualités de celui que nous vous avons envoyé comme notre représentant. Vous avez pu vous entretenir avec lui, lui dire vos peines et vos joies, recevoir ses conseils, et trouver ainsi dans vos rapports avec notre envoyé une source abondante de lumières et de courage pour continuer, au milieu de peines de tous genres, à faire le bien. Vous avez pu vous réunir en grand nombre pour faire les exercices de la retraite annuelle sous la présidence de votre Visiteur. Sa parole bénie de Dieu vous a renouvelés dans l'amour et dans l'esprit de votre sainte vocation. Vous vous souviendrez de cette bonne et belle retraite, et ce souvenir sera solide et durable ; cette vocation sainte, en la comprenant mieux, vous l'aimerez davantage. Vous serez heureux d'observer les saintes Règles qui doivent être la lumière et le bonheur de votre

vie. Quelle consolation pour nous tous de penser et de savoir que, séparés par d'énormes distances, nous pouvons cependant former une même famille, vivre de la même vie spirituelle, ne former qu'un seul cœur et un seul esprit, n'avoir qu'une seule et même volonté.

Oui, mes bien chers Pères et Frères, votre lettre m'a comblé de joie et de bonheur, au milieu des tristesses et des préoccupations douloureuses de l'heure présente dans notre malheureux pays. J'ai éprouvé une grande consolation en voyant que vous savez apprécier les grâces que le Seigneur vous accorde, et que vous êtes heureux de souffrir et de vous dévouer pour le bien des âmes les plus abandonnées.

Que le Seigneur bénisse tous vos travaux. Qu'il maintienne parmi vous l'union des esprits et des cœurs. Que vous goûtiez de plus en plus le bonheur d'être de vrais Oblats de Marie Immaculée. Que la charité la plus cordiale vous anime tous les uns à l'égard des autres. Je demande toutes ces grâces au Cœur sacré de Jésus, à notre Mère Immaculée et à Saint Joseph, notre grand et saint Protecteur.

Je vous bénis tous et de tout mon cœur, mes bien chers Pères et Frères. Priez pour moi et croyez à tout mon dévouement en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

J. FABRE, O.M.I., Sup. Gén.

A la suite de cette lettre du chef de notre famille religieuse, voici un extrait de l'Acte de visite du R. P. SOULLIER. Ce sont les premières pages, celles qui renferment la partie historique :

C'est pour la seconde fois qu'un visiteur est envoyé de France en ce pays. Les conditions dans lesquelles se fait la seconde visite sont bien différentes des conditions de la première. Lorsque le regretté P. VANDENBERGHE, de pieuse mémoire, vint en 1864, le dio-

cèse de Saint-Albert n'existait pas encore, et l'établissement de ce nom commençait à peine. Nos Missionnaires n'étaient qu'une poignée, et leur champ d'opérations se bornait à un petit nombre de Missions séparées par d'énormes distances.

Que d'heureuses transformations opérées depuis lors et que de progrès accomplis ! Le nombre des Missionnaires s'élève aujourd'hui à 57, dont 35 prêtres, occupant de 20 à 25 postes d'où ils rayonnent sur tous les groupes de population, fixe ou nomade, qui habitent ces immenses régions. Notre sainte religion est en voie de pénétrer à peu près partout. La puissante tribu des Pieds-Noirs, si longtemps rebelle aux avances de la grâce, semble aujourd'hui disposée à s'y rendre ; elle reçoit avec faveur la semence de l'Évangile, et, vu la forte trempe de son caractère, elle nous fait espérer une moisson d'autant plus consolante qu'elle aura coûté plus de patience et de labeurs. Un siège épiscopal régulier a remplacé la juridiction de Saint-Boniface, et a donné un élan nouveau à la propagation de la foi. L'endroit choisi par l'Évêque pour sa résidence n'a pas tardé à se ressentir de la merveilleuse vitalité de l'Église. Actuellement, Saint-Albert, qui n'était qu'un désert il y a vingt ans, commande l'admiration générale par la belle ordonnance de ses constructions, par l'état prospère de ses écoles, hospice et orphelinats, par l'éclat des cérémonies catholiques, et par cette population si active et si chrétienne de 700 à 800 habitants qui s'est groupée à l'ombre de la cathédrale, qui a déjà couvert le pays de riches cultures, et qui gagne sans cesse en importance. Cette belle création, personne n'en disputera l'honneur à l'Église. Les pouvoirs civils sont les premiers à reconnaître la part considérable prise par l'initiative et l'influence de MGR GRANDIN et de ses Missionnaires dans l'ouverture du Nord-Ouest à la

civilisation. C'est ce qui a paru avec éclat, l'hiver dernier, au parlement du Canada, et ce qui nous a valu un bill de Corporation dont nous espérons tirer les plus grands avantages.

Il convenait que l'administration générale vînt constater par elle-même ces heureux résultats, et vous encourager à poursuivre une voie si honorable pour la Congrégation et où Dieu recueille tant de gloire. Depuis longtemps vous exprimiez le désir d'une visite ; personne ne l'a demandée avec plus d'instances que MGR votre Révérendissime Vicaire. Enfin, cette année, notre T.R.P. Général a jugé le moment venu de donner satisfaction à des vœux si louables. Le parlement de la Puissance, sur la demande de MGR GRANDIN, venait d'incorporer tous nos Missionnaires du Nord-Ouest. Il fallait au plus tôt pourvoir à l'organisation de cette Corporation ; mais on ne voulut pas se borner au règlement d'une affaire temporelle. Une visite selon la Règle fut résolue et même on jugea convenable d'en étendre le bienfait aux trois vicariats du Nord : Saint-Boniface, Saint-Albert et Mackenzie.

Désigné pour cette grande Mission, nous partîmes de Paris le 7 mai, muni d'une bénédiction de notre bon Père Général que nous étions chargé de vous transmettre. Le 10, nous nous embarquions à Liverpool, en compagnie de huit religieuses que le pieux Institut des *Fidèles Compagnes de Jésus* donnait au diocèse de Saint-Albert pour l'éducation de la jeunesse dans le district de Saint-Laurent. MGR GRANDIN nous attendait à Montréal. Après nous être adjoint le R.P. TABARET pour la grande affaire de la Corporation, nous prîmes ensemble la route du Nord-Ouest. Nous quittions Saint-Boniface le 11 juin, après quelques jours de repos sous le toit toujours si hospitalier de MGR TACHÉ. Le 27, apparaissait à nos regards la branche sud

de la Saskatchewan, puis bientôt la Mission de Saint-Antoine de Padoue et le visage épanoui du bon P. Moulin. Quelle joie de nous voir arrivé sans accident ! Mais quel profond sentiment de nos profonds devoirs et de notre insuffisance ! Et comme nous nous recommandâmes dès lors à l'assistance d'en haut, à la miséricorde du Cœur de Jésus, à l'intercession de notre Immaculée Mère, de vos Anges gardiens et de vos saints Patrons, et à la protection particulière de notre vénéré Fondateur.

Le P. André parut bientôt ; il accourait de Prince-Albert pour saluer son Évêque et le P. Visiteur au nom de tout le district de Saint-Laurent. Avec lui nous parcourûmes ce district, en y constatant avec plaisir le germe de plusieurs paroisses régulières déjà peuplées de nombreux colons, blancs ou métis. Après Saint-Antoine de Padoue, nous saluâmes Saint-Laurent, que la reconnaissance publique, d'accord avec l'autorité civile, a décoré du nom béni de Grandin, comme pour faire remonter à qui de droit l'origine et les progrès de cette intéressante agglomération. Monseigneur y installa une première colonie des dignes religieuses venues avec nous, réservant la seconde pour Prince-Albert. Après y avoir goûté, durant deux jours, dans une habitation qui rappelle Nazareth, le doux commerce du P. Fourmond, du P. Végreville et du bon F. Piquet, nous allâmes à Prince-Albert.

C'est une ville qui pose déjà comme une métropole, toute fière de sa bourgeoisie anglaise et de ses riches magasins, de ses moulins à vapeur et de son beau fleuve que sillonnent en été les steamboats ; rêvant à l'avenir illimité que lui promettent les chemins de fer en perspective. Il y a un Évêque anglican richement doté et logé confortablement. La véritable religion, au contraire, n'y est encore qu'un grain de sénevé, sans

presbytère et sans église ; mais sa force d'expansion ne tardera pas à se produire et à prendre, comme partout ailleurs, la tête du mouvement.

Nous avions trouvé le P. LEDUC à Prince-Albert ; nous eûmes encore l'agréable surprise d'y voir arriver deux de nos Missionnaires les plus anciens et les plus méritants : le R. P. GASTÉ et le cher F. NÉMOZ. Ne pouvant visiter le district de Cumberland ni le lac Caribou, ce fut pour nous un vrai coup de providence que cette rencontre qui nous permettait d'avoir des nouvelles des RR. PP. BONALD, LECOQ, ANCEL et du cher F. GUILLET, et d'obtenir tous les renseignements désirables sur ces Missions reculées.

Le R. P. TABARET se sépara de nous à Prince-Albert pour monter directement à Saint-Albert avec les RR. PP. LEDUC et GASTÉ, pendant qu'avec Monseigneur nous allions au lac Canard. Cette Mission, dite *du Sacré-Coeur*, est confiée au R. P. TOUZE. Elle se compose de métis et de sauvages, et elle nous parut pleine d'avenir ; tous les Pères du district étaient venus nous y rejoindre. Après un jour de récollection sanctifié en commun, nous prîmes la route de Carlton et nous arrivâmes, le 6 au soir, à Notre-Dame de Pontmain. Le R. P. PAQUETTE nous attendait ; ses chrétiens nous firent l'accueil le plus empressé. Mais il semblait qu'un crêpe recouvrît cette localité ; Monseigneur ne put retenir ses larmes, lorsque, entré dans l'église, suivi de la population, il annonça que le lendemain matin nous chanterions un service pour le P. CHAPELIÈRE, mort tragiquement le 11 juillet de l'année précédente ; personne ne manqua à cette triste cérémonie ; une procession touchante eut lieu ensuite au cimetière où reposent les restes de ce charmant et pieux Missionnaire, si prématurément ravi par un affreux malheur à l'affection de ses Frères et aux œuvres du

diocèse, alors que ses débuts faisaient pressentir une carrière si fructueuse.

Nous partions pour l'île à la Crosse le 8 au soir, comblés des attentions du bon P. PAQUETTE, et nous n'y arrivions que le 21 à minuit. Voyage long et pénible. Nous sommes heureux aujourd'hui de l'avoir fait, parce que nous y avons acquis une expérience assez complète des misères que vous rencontrez vous-mêmes sur ces affreux chemins et sur tant d'autres. Impossible, d'ailleurs, d'être à meilleure école. Nous bénirons Dieu toute notre vie d'avoir eu pour guide et pour modèle, durant ces trois mois de pérégrination, un Évêque vraiment apostolique, exemple parfait d'abnégation et de dévouement, de douce condescendance et de noble simplicité.

L'île à la Crosse nous présenta le consolant tableau d'une Mission complète et d'une chrétienté florissante. L'honneur principal en revient à Mgr TACHÉ ; il y parut pour la première fois en 1846, et son cœur d'apôtre y recueillit des joies qu'aucune autre depuis n'a surpassées. Il y est revenu souvent et n'a jamais dissimulé sa prédilection pour ce coin de terre où la grâce de Dieu a remporté par son ministère de si beaux triomphes. Dieu soit loué ! toute cette région est à Jésus-Christ ; il ne s'y trouve plus d'infidèles. La foi de ces bons sauvages, des Montagnais surtout, est admirable et leur fidélité à l'Église invincible. Ils accoururent en grand nombre, et nous pûmes jouir à l'aise, durant huit jours, de leur affectueux attachement pour leurs prêtres, de leur très digne tenue durant la prière et du zèle avec lequel ils fréquentent les sacrements et chantent les pieux cantiques que nos Pères ont composés pour eux.

Mais nous étions en retard, et il fallait nous hâter. Partis le 30 juillet, nous étions le 13 août à Battleford.

Les RR.PP. Bigonesse et Cochin nous attendaient ; notre première visite fut au tombeau du très regretté P. Hert qui dort son dernier sommeil dans la salle d'école, comme pour continuer à ses chers enfants la survivance d'un zèle et d'une sollicitude dont le souvenir vivra longtemps. Battleford a perdu son rang de capitale ; mais sa belle position, son sol fertile et ses relations commerciales lui assurent un grand avenir. C'est un poste à soigner. De nombreuses loges de Cris s'y montraient à nos regards. La plupart de ces sauvages sont infidèles ; cependant, aux environs, il y a plusieurs réserves où se trouvent quelques chrétiens. Nos Pères de Battleford et de Sainte-Angèle ont là une belle moisson à recueillir. Que Dieu soutienne leur courage en face de l'opposition protestante, et de tant d'âmes encore plongées dans l'infidélité !

Le 20 août, arrivée au lac la Grenouille après une courte station au lac d'Oignon. Nous étions là en plein pays sauvage, au milieu de peuplades encore veuves qu'il faut disputer au protestantisme. Nulle part n'est mieux applicable notre devise : *Evangelizare pauperibus misit me.*

Le bon P. Fafard nous fournit très obligeamment les moyens de nous rendre avec moins de fatigue au lac Froid, Mission Saint-Raphaël. A peine sommes-nous arrivés, les sauvages accourent ; ce sont des Montagnais, c'est tout dire ; et ils ont pour Pasteur le bon P. Legoff, qui les connaît de vieille date, qui parle leur langue avec une rare perfection et exerce sur eux la plus puissante et la plus salutaire influence. Sur-le-champ, confessions et prédications commencent. Nous n'avons à rester que vingt-quatre heures, cela suffit pour préparer tous ces braves gens à la communion. Monseigneur donne la confirmation à un bon nombre, après quoi nous repartons avec le P. Legoff qui va nous suivre à Saint-Albert, ainsi que le P.

FAFARD. Rentrés au lac la Grenouille le 24, à dix heures du matin, nous trouvons le P. ANDRÉ qui vient se joindre à notre caravane.

Pressés d'arriver à Saint-Albert, nous en prîmes le chemin ce même jour à une heure. Nous étions impatiemment attendus, et nous en eûmes une première assurance le 28, par l'agréable rencontre de nos bons Frères ALEXANDRE et LANDRY que le R. P. LESTANC envoyait au-devant de nous avec une bonne voiture. Bientôt après, au moulin, nous embrassions cet excellent Père ainsi que les Pères GASTÉ et BLANCHET.

Cependant tout se préparait à Saint-Albert pour une réception triomphale. Absent depuis près d'une année, Monseigneur revenait au milieu de son peuple, chargé de nouvelles faveurs obtenues soit du gouvernement de la Puissance, soit de l'Épiscopat canadien. Et ce peuple voulait donner à son Évêque un témoignage éclatant de sa reconnaissance en l'accueillant comme un Père tendrement aimé et comme le plus insigne bienfaiteur. Par la même occasion, il entendait honorer, dans la personne du Visiteur, le chef d'une Congrégation qui a tant fait pour le pays, et s'associer aux joies et aux espérances dont cette visite remplissait le cœur de ses Missionnaires.

Le lendemain, à 5 milles de Saint-Albert, nous rencontrâmes de nombreux chrétiens venus au-devant de nous pour nous faire escorte. La marche fut organisée d'une manière imposante. Derrière, suivait une longue file de voitures ; en tête s'avançait un escadron de métis, annonçant au loin notre approche par des salves de mousqueterie. Bientôt Saint-Albert se montre à nos regards ; nous saluons cette petite Jérusalem du Nord-Ouest, née d'hier et dont on peut dire déjà : *Nequaquam minima es in principibus Juda ; ex te enim exiet dux qui regat populum meum Israël.*

Le clergé nous attendait en avant du pont que la Mission a jeté sur la rivière Esturgeon. Après avoir été complimenté par le R. P. Lestanc, Monseigneur revêtit la chape, reçut la mitre et la crosse et se mit en marche au son des cloches, précédé de la croix et des bannières, des orphelins et orphelines de la Mission, de nombreux enfants de chœur, de nos Pères et Frères en surplis, et de toute la population se pressant autour de lui. Ce fut dans cette belle ordonnance que nous entrâmes à la cathédrale ornée pour la circonstance. Un salut solennel du Très Saint Sacrement, le chant du *Te Deum* et une allocution émue de Monseigneur couronnèrent dignement cette vraie fête de famille.

Dès le lendemain, nous nous occupions des intérêts de la visite. La Corporation recevait son organisation et ses statuts ; après quoi, le R. P. Tabaret reprenait le chemin d'Ottawa, chargé des témoignages de notre reconnaissance pour la haute compétence et le zèle qu'il avait déployés pour mener à bonne fin cette grande affaire.

Le 2 septembre, s'ouvrait la retraite annuelle ; trente-cinq religieux y prenaient part. Nous profitions de cette occasion solennelle pour vous ouvrir notre cœur et vous tracer la direction religieuse et apostolique conforme à l'esprit de votre vocation et à la nature des grandes œuvres qui vous sont confiées. Belle et imposante réunion comme Saint-Albert n'en avait pas encore vu. Tout s'y passa avec un ordre, un recueillement et une émulation de ferveur dignes d'une assemblée d'apôtres. Oublierez-vous jamais le charme de vos relations fraternelles, et la sainte édification que vous reçûtes les uns des autres, et cette émouvante rénovation de vos vœux qui resserra si délicieusement vos liens avec la Congrégation et nos saintes Règles.

avec Dieu et vos Supérieurs, et vous fit dire à tous d'un cœur si généreux : *Quis nos separabit a charitate Christi.*

A peine ces saints exercices finis, nous reprenions l'examen des affaires du Vicariat, avec le concours de Monseigneur et du Conseil vicarial. Toute une semaine, à deux séances par jour, était consacrée à ce travail aussi intéressant pour nous qu'utile pour la chose publique, et qui nous donnait la mesure de la profonde sagesse, des vues élevées et du soin délicat avec lesquels l'administration vicariale s'acquitte de sa mission dirigeante.

Ces travaux nous conduisirent à la solennité des *Noces d'argent* de Monseigneur, le 16 septembre. Vous recevrez par une autre voie la relation détaillée de cette fête mémorable ; nous n'y touchons ici que pour vous féliciter d'y être venus en si grand nombre, comme pour former la couronne préférée de votre cher et saint Évêque : *Gaudium meum et corona mea ;* et nous féliciter nous-mêmes de la bonne fortune qui nous a permis de figurer dans cette couronne d'apôtres, et de joindre aux riches faveurs venues de Rome les hommages affectueux de notre Père Général et de son administration.

Mais, hélas ! les fêtes d'ici-bas passent avec la rapidité de la flèche. A cette joie, si sereine et si pure qu'elle semble n'être pas de la terre, succédèrent dès le lendemain les émotions du départ. Il fallait déjà nous séparer, et pour plusieurs c'était *usque ad aeternitatem.* Pendant que vous reveniez à vos Missions, nous allions au lac la Biche ; nous obtenions de Mgr FARAUD l'adhésion la plus explicite et la plus bienveillante à l'acte de Corporation et, nos autres affaires terminées, nous rentrions à Saint-Albert dès le 6 octobre.

Le 7 s'ouvrait la visite locale de Saint-Albert. Interrompue par nos excursions au lac Sainte-Anne, à Edmonton, au Fort Saskatchewan et au moulin, elle n'a eu sa clôture que le 28. Il ne nous reste plus maintenant, pour achever notre connaissance du Vicariat, qu'à visiter le district de Bow-River. C'est ce que nous espérons faire dans quelques jours. Après quoi, nous nous croirons en mesure de porter à Paris la somme d'observations et d'expériences que l'administration générale attend de nous, et dont elle profitera pour le plus grand bien de vos œuvres et de vos âmes.

Mais, avant de quitter Saint-Albert, nous avons le devoir de vous adresser, sous la forme d'un Acte de visite, nos avis, instructions et règlements. C'est un mémorial que vous garderez dans vos archives et que vous lirez souvent. Il vous indiquera le chemin de la perfection et du bonheur. Nous le recommandons à votre esprit de foi et à votre générosité.

CANADA.

COLLÈGE D'OTTAWA.

RÉCEPTION DU DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE. BÉNÉDICTION ET POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE DES NOUVEAUX BÂTIMENTS.

(Extrait du *Catholic Record* du 21 juin).

FIDE ET SCIENTIA.

Les exercices de fin d'année scolaire ont eu lieu, au collège d'Ottawa, dans les circonstances les plus intéressantes.

Son Excellence dom H. Smeulders, de l'ordre des Cisterciens, commissaire apostolique, présidait à toutes les cérémonies, assisté de Mgr l'Évêque d'Ottawa, et entouré d'un nombreux cortège de prêtres et de laïques, parmi lesquels on remarquait plusieurs centaines d'anciens élèves venus de presque toutes les provinces de la Confédération et de plusieurs États de l'Union.

Le mardi soir, 10 juin, la salle de réunion, élégamment décorée pour la circonstance, retentissait de longs et chaleureux applaudissements, lorsque S. Exc. le Délégué Apostolique, Mgr l'Évêque et leur suite entrèrent et prirent place sous un grand pavillon, en face de la galerie occupée par les élèves.

Outre les membres de la Faculté, étaient présents : le R.P. ANTOINE, O.M.I, provincial du Canada ; le R.P. MAC GRATH, O.M.I., provincial des États-Unis ; M. l'abbé Routhier, vicaire général ; les RR. PP. GABILLON, LABELLE, LEFEBVRE, de l'église Saint-Pierre, à Montréal ; W. SMITH, des Pères de la Miséricorde, de New-York ; BOUCHER, MAIGNAN, FOLEY, SLOAN, COLE, WHELAN, de la paroisse Saint-Patrick, à Ottawa, et d'autres prêtres ; MM. Mac Cabe, principal, et les docteurs Baptie et Scott, de l'École normale ; le docteur Grant et l'inspecteur Glashau, des écoles publiques, etc., etc.

Un chant de bienvenue avec accompagnement d'orchestre, fut exécuté par les élèves avec beaucoup d'entrain, puis quatre Adresses furent présentées à Son Excellence : la première en latin, par le R.P. TABARET, au nom de la Faculté ; la deuxième en flamand, par M. Chas de Vriendt ; la troisième en anglais, par M. W.-L. Scott ; et la quatrième en français, par M. R Lemieux, au nom des élèves.

Voici le texte de l'Adresse de langue anglaise :

"Excellence,

"C'est avec les sentiments de l'affection la plus respectueuse et de la joie la plus vive, avec des cœurs animés d'un amour tout filial, que nous, élèves du collège d'Ottawa, nous adressons au Religieux distingué et à l'illustre représentant du Saint-Siège nos plus ardents souhaits de bienvenue. Oui, soyez le bienvenu, vous qui êtes le défenseur des droits de l'Église ; soyez le bienvenu, vous qui êtes l'écho d'une voix dont les paroles sont infaillibles.

"Élèves de maîtres qui ont tout quitté pour suivre Jésus-Christ, par la pratique des vœux de religion, nous avons appris, à leur école, à estimer les membres de tous les ordres religieux, surtout de ceux qui, les premiers, ont travaillé aux progrès de l'Église catholique. Aussi sommes-nous fiers de voir en ce moment à notre tête, quoique ce soit pour un temps trop court, un fils du glorieux saint Robert, frère de l'Anglais Étienne et de celui qui a été la colonne non seulement de son ordre, mais encore de l'Église elle-même, l'illustre saint Bernard. Neuf longs siècles se sont bientôt écoulés depuis que la forêt de Cîteaux retentit, pour la première fois, du bruit des haches de vingt et un saints pionniers et vit de nombreuses cellules s'élever successivement à l'ombre de son épais feuillage. Dans ces sombres forêts, ces solitaires, avec leur robe d'une blancheur immaculée, emblème de la pureté de leurs âmes, brillèrent comme des anges au milieu d'un monde corrompu. Le désert est la source de tout bien, l'origine de toute lumière : du désert sortirent les gloires du christianisme naissant, saint Jean-Baptiste d'abord, puis bientôt Celui qui est la lumière du monde ; du désert vinrent plus tard les enfants de Saint-Robert, dont chacun, semblable à un flambeau, répandit les rayons de la foi dans

les contrées environnantes et dissipa les ténèbres dans lesquelles l'horizon était encore plongé. Que l'esprit du saint fondateur se soit transmis à ses enfants et que ceux-ci le possèdent encore dans les temps où nous vivons, c'est un fait évident puisque son ordre, vénérable par plusieurs siècles d'existence, fleurit avec la même vitalité et occupe dignement sa place dans l'Église, comme une institution qui promet d'être immortelle.

"L'œuvre de saint Robert a fait plus que de résister au temps, elle s'est développée d'une manière prodigieuse. Lorsque ce saint fondateur mourut de la mort du juste, en 1110, dans sa cellule de Molesme, prévoyait-il qu'en 1200, son ordre compterait en Europe 1 800 abbayes et, pour en venir au temps présent, lui fut-il donné de voir en songe, du côté de l'ouest, au-delà de l'horizon, et plus loin encore au-delà de l'immense Atlantique, jusqu'aux rives de notre Ottawa ? Aurait-il pu croire qu'un jour il serait représenté ici par un de ses propres enfants, et que sa gloire serait un sujet d'entretien pour les élèves d'une Université reconnaissante d'une insigne faveur qui doit remonter jusqu'à lui ? Mais s'il n'a pu jouir de ce bonheur pendant sa carrière mortelle, aujourd'hui du moins il reçoit un accroissement de gloire quand il contemple le bien opéré par le zèle et la bienveillance de Votre Paternité.

"Après l'ordre antique de Cîteaux, et dans le cours des âges, sont nées une foule de sociétés religieuses, parmi lesquelles on remarque la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Puissent ces Missionnaires plus jeunes imiter le zèle et égaler les succès de leurs aînés. Par leur naissance religieuse, ils appartiennent à l'Europe, mais ils sont connus en Afrique

et en Asie ; ils sont profondément enracinés au Canada et aux États-Unis ; dans les immenses régions du Nord-Ouest surtout, ils travaillent au progrès de la religion et de la civilisation, et Votre Paternité voit l'Université qu'ils ont fondée ici pour enseigner toutes les branches de connaissances sacrées ou profanes. Attirés par leur renommée, nous sommes venus de points divers et éloignés pour nous nourrir de saines et solides doctrines. Le dévouement que ces savants professeurs nous témoignent, l'estime que nous avons de leurs mérites et de leurs vertus, assurera, nous l'espérons, le succès de leur enseignement et de notre éducation. A quelle autre cause pourrions-nous attribuer cette nouvelle extension des bâtiments du collège qui excite aujourd'hui l'attention générale ? Notre *Alma Mater* étend ses tentes, afin de pouvoir abriter les nouveaux enfants qui, des contrées les plus éloignées, réclament ses soins maternels.

"Louée soit la divine Providence, qui a si opportunément envoyé Votre Excellence sur la scène de nos travaux. Maintenant que ces murs ont reçu la bénédiction de l'Envoyé du Saint-Siège, quelles espérances n'avons-nous pas le droit de concevoir quant à la prospérité de cette Université dans l'avenir ? Nous pouvons avec raison considérer la pierre angulaire bénite et placée pour assurer le bienfait permanent d'une véritable éducation chrétienne comme une faible image du roc inébranlable sur lequel est bâtie l'Église catholique. C'est le souverain Pontife qui va la bénir lui-même par la main de son représentant. Nous sommes fiers de penser à l'insigne faveur accordée aujourd'hui à notre collège ; elle sera un anneau de plus pour nous attacher à un établissement qui est si évidemment sous la protection du ciel.

"Votre Excellence nous permettra d'ajouter un mot encore qui lui fera mieux connaître nos sentiments en cet heureux jour. Quoique nous soyons enfants de l'Église et que nous ayons un Père que nous vénérons comme un saint, cependant ce Père nous n'avons pas le bonheur de le voir. Nous ne pouvons nous rendre auprès de lui, et il ne peut venir à nous, car il est prisonnier. Oserions-nous prier Votre Excellence d'être notre interprète auprès de ce Père bien-aimé ? Dites-lui combien est profonde notre sympathie, combien ferventes sont les prières que nous faisons avec le reste de l'Église, car saint Pierre est en prison une seconde fois. Dites-lui avec quel empressement nous irions à son secours pour le défendre contre ses ennemis. Volontiers nous quitterions tout pour voler à la défense des droits de notre Père, et nous verserions le meilleur de notre sang pour sa cause sacrée. Mais si le Saint-Père n'a pas besoin de tels défenseurs, nous savons qu'il bénira notre bonne volonté. Vous pouvez lui donner l'assurance que nous élevons l'amour de notre sainte religion au-dessus de l'amour de tous les autres biens soit intellectuels, soit matériels ; que, quelle que soit la carrière que nous embrasserons, nous demeurerons toujours attachés à notre foi ; elle sera dans nos actions comme dans notre cœur, et jamais nous ne renoncerons à un iota des principes catholiques ou des droits de l'Église. Enfin, dites au Saint-Père que les élèves de philosophie, en particulier, ont été profondément touchés de la faveur qu'il leur a faite en leur offrant au concours une médaille d'une valeur inappréciable, puisqu'elle vient des mains et du cœur du Père commun des fidèles, et qu'elle a été bénite par lui. Nous sollicitons de nouveau sa sainte bénédiction."

Son Excellence fit une très belle réponse en latin. Elle dit d'abord qu'Elle choisissait cette langue parmi les quatre qu'Elle venait d'entendre, pour répondre aux

aimables sentiments exprimés dans les adresses, parce que c'est la langue de l'Église. Puis Elle fit une heureuse allusion aux devises inscrites sur les murs de la salle : *Fide et scientia* — devise de la classe des gradués de 1884, et : *Deus scientiarum Dominus est,* et fit un chaleureux éloge de la philosophie de saint Thomas que l'on enseigne au collège. Son Excellence démontra ensuite, dans un discours élevé, que la foi et la science sont toujours d'accord, car, dit-Elle, toutes deux tirent leur origine d'une même source divine. La foi cependant doit toujours avoir la prééminence, car elle est plus certaine que la science puisqu'elle vient directement de Dieu. — Son Excellence fut écouté avec la plus profonde attention, et, à la fin de son discours, fut chaleureusement applaudie.

Aussitôt après eut lieu la collation des grades et la distribution des diplômes, et l'exécution de l'air national termina la cérémonie.

Le banquet qui suivit la réunion de l'association des anciens élèves était présidé par M. J.-J. Curran, ayant à sa droite le Délégué Apostolique et le R.P. TABARET ; à sa gauche MGR l'Évêque d'Ottawa et les deux provinciaux des Oblats au Canada et aux États-Unis. L'honorable M. Jean O'Connor, le R.P. PAILLIER et M. le principal Mac Cabe avaient aussi leurs places à la table d'honneur ; Son Excellence bénit la table. Son Excellence et MGR l'Évêque d'Ottawa ayant été obligés de se retirer avant la fin du repas, le président, s'adressant à tous les convives, leur dit que, puisque le représentant du Saint-Siège avait daigné les honorer de sa présence, il les invitait à se lever et à boire à la santé de Léon XIII, glorieusement régnant, le Chef de l'Église catholique et le protecteur du collège d'Ottawa. On répondit dans toute la salle par un tonnerre d'applaudissements, lesquels continuèrent longtemps après que

Son Excellence se fut levée pour répondre. Elle fit remarquer l'enthousiasme excité par le nom du Souverain Pontife et rappela l'accueil cordial qui lui avait été fait à elle-même en sa qualité de Représentant du Père commun. Elle ajouta qu'on l'avait complimentée dans sa langue maternelle, compliment qu'Elle n'oubliera jamais, et que la musique avait joué en son honneur l'air national belge ; c'est avec grand plaisir qu'Elle s'était trouvée au milieu des élèves de cette jeune et florissante institution que Léon XIII avait favorisée d'une manière si éclatante, et à son retour à Rome Elle se proposait de dire au Saint-Père qu'il pouvait compter sur la fidélité et le dévouement de ses enfants d'Ottawa.

Son Excellence et MGR DUHAMEL se retirèrent alors, recevant une ovation dans toute la salle à mesure qu'ils la traversaient.

Cette agréable interruption semblait avoir aiguisé l'appétit des convives, car chacun se remit à l'œuvre avec activité et continua jusqu'au cri de : Silence, attention. Alors le Président se leva et, dans quelques paroles aimables, souhaita succès et prospérité à l'*Alma Mater*, y ajoutant le nom du cher et vénéré président du collège, le R. P. TABARET, auquel tous adressèrent le vœu traditionnel : *Ad multos annos*. Ce souhait fut accompagné d'une triple salve d'applaudissements et du chant : *For he's a jolly good fellow*.

Le R. P. TABARET répondit par quelques mots bien sentis, puis les RR. PP. FILLATRE, PALLIER et LEYDEN, membres de la Faculté, égayèrent la fête par quelques chants joyeux. Divers toasts furent ensuite portés : au Clergé, au Barreau, à la Médecine, à la Presse, à l'Agriculture et au Commerce, aux Amis absents, etc. Enfin un chant enthousiaste termina le second meeting annuel de l'association des anciens élèves.

Le lendemain, mercredi, à sept heures et demie, le R. P. Tabaret célébrait une messe d'action de grâces dans la chapelle du collège et adressait aux étudiants quelques sérieux avis. A midi, la Faculté offrait un repas somptueux au Délégué Apostolique, à Mgr l'Évêque d'Ottawa et à un nombre considérable de membres du clergé, et c'est seulement après qu'eut lieu la cérémonie de la pose de la première pierre des nouveaux bâtiments. Vers quatre heures, il devait y avoir plus de deux mille personnes présentes, parmi lesquelles beaucoup de prêtres et d'étudiants. Tous les regards étaient fixés sur la pierre de fondation, qui reposait sur un piédestal improvisé magnifiquement orné de drapeaux ; le tout était surmonté du drapeau pontifical, à la couleur jaune, en l'honneur de l'illustre Représentant du Souverain Pontife. Sur un des côtés de la pierre on lisait, en grandes lettres dorées, l'inscription suivante : "Le 11 juin 1884, cette pierre angulaire a été solennellement bénite par l'Illustrissime et Révérendissime D.H. Smeulders, de l'ordre des Cisterciens, Délégué Apostolique de Sa Sainteté le Pape Léon XIII, assisté du très Illustre et très Révérend Seigneur J.-E. Duhamel, Évêque d'Ottawa."

Die XI a, Mensis junii A. D. MDCCCLXXXIV. Hic Lapis Angularis A. R. R. ac. Ill. D.-H. Smeulders, O. C., Apostolico S. Leonis P. P. XIII. Commissario, Adstante, R. R. et Ill. D. D. J. T. Duhamel, Epo Ottawiensi, Solemniter, Dedicatus Est. Son Excellence, accompagnée de Mgr Duhamel, étant entrée, et ayant pris place sur une estrade, en face de la pierre à bénir, avec un certain nombre de prêtres et de laïques, la musique du collège joua un morceau d'ouverture, puis Mgr l'Évêque d'Ottawa, s'avançant sur le bord de l'estrade, prononça en français le discours suivant :

Jésus-Christ hier, Jésus-Christ aujourd'hui et le même dans les siècles des siècles.

Nos très chers Frères,

"C'est avec un vrai bonheur que j'ai accepté l'invitation de vous adresser la parole en cette occasion, et je puis bien dire avec le grand Apôtre : Jésus-Christ hier, Jésus-Christ aujourd'hui et dans les siècles des siècles, car cette cérémonie est une preuve de la vérité de ces paroles. Présidée par le représentant du souverain Pontife, elle est une puissante affirmation des droits de l'Église et des titres de Jésus-Christ tant sur la société civile que sur la société religieuse. Les RR. PP. Oblats qui ont fondé cette université au prix de tant de sacrifices et travaillé pendant tant d'années pour lui donner l'importance qu'elle possède aujourd'hui, n'ont jamais oublié ce texte de saint Paul ; ils désiraient étendre le règne de Jésus-Christ et affirmer ses droits sur la société. L'agrandissement de ces constructions ne signifie pas autre chose pour eux que l'extension du royaume de Jésus-Christ, et ceux qui leur viennent en aide, soit par leur influence, soit par leurs richesses, s'associent eux-mêmes à l'œuvre si grande et si noble de l'extension du règne de Jésus-Christ. C'est un devoir pour tout catholique, pour tout ami de la religion et de la société de soutenir les bons Pères Oblats dans l'œuvre qu'ils ont entreprise et qu'ils poursuivent avec tant de courage et de persévérance. De même que l'œuvre de la rédemption ne s'accomplit pas sans l'assistance de Dieu, ainsi la restauration de la société ne s'accomplira pas sans l'aide de ce même Homme-Dieu. Un de ses plus grands moyens de restauration pour la société, c'est l'éducation ; or, ce que doit être cette éducation, le Sauveur nous l'explique quand il dit : "Je suis la voie, la vérité et la vie." Nous devons suivre la voie qui nous est montrée, accepter la vérité qui nous est mani-

festée et recevoir la vie qui nous a été donnée. Nous recevons la vérité comme individus et comme membres de la société soit civile, soit religieuse ; par conséquent, nous devons accepter les moyens que Dieu met à notre disposition pour que notre vie puisse toujours être conforme aux enseignements de sa propre vie ; nous devons donc aussi aimer l'Église et accepter sa direction, puisque seule elle peut nous donner la vérité religieuse dont nous avons besoin, et que, seule, Elle a reçu la mission de la propager. Comme nous vivons ici à côté d'hommes dont les croyances religieuses diffèrent des nôtres, nous devons, tout en exerçant la plus grande charité à leur égard, nous tenir en garde contre l'erreur et l'hérésie : pardonnez-moi de saisir cette occasion pour vous le rappeler. Au milieu de ce peuple, dans cette ville comme dans tout ce diocèse, avec une persévérance à toute épreuve et au prix des plus généreux sacrifices, les Oblats ont beaucoup travaillé pour le bien de la religion et de l'éducation ; ne les oublions donc pas, mais, en leur venant en aide, nous travaillerons, nous aussi, pour Dieu et pour la société."

Après l'éloquent discours de Sa Grandeur, le R.P. Mac-Grath, provincial de la Congrégation des Oblats pour les États-Unis, prononça un sermon en anglais, et il prit pour texte ces mots : "Allez, enseignez toutes les nations et baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit." En même temps, dit-il, que le divin Maître adressait ces paroles à ses apôtres, il leur conférait le pouvoir qu'ils ont exercé dans l'univers entier, et c'est par l'efficacité de ces paroles prononcées il y a dix-neuf cents ans qu'ils ont converti le monde, c'est par la vertu de ce pouvoir qu'ils ont amené toutes les nations au bercail du divin Pasteur, qu'ils ont rangé tous les hommes à la suite de Jésus-Christ ; Dieu se sert encore des mêmes moyens pour perpétuer le christia-

nisme. Les apôtres ont été comme les pierres angulaires de l'Église. La question brûlante de notre temps, c'est celle de l'éducation, question que beaucoup discutent sans en savoir le premier mot. Notre divin Maître nous a enseigné que l'Église, fondée par Lui, a seule mission pour instruire le monde, car il n'a dit qu'à ses Apôtres : "Allez et enseignez toutes les nations," et l'Église se présente à nous comme étant le source pure de la vérité. Elle nous dit que l'éducation développe toutes les puissances de l'homme ; Elle nous dit que toute véritable éducation doit être fondée sur la religion. Quelques-uns diront peut-être : Quel besoin avez-vous de ces vastes constructions qui couvrent Sandy-Hill et que l'on appelle Collège Saint-Joseph ? N'avons-nous pas toutes les écoles qui nous sont nécessaires ? Mais si nous voulons paraître dans le monde, il nous faut une connaissance parfaite de la science ; la masse du peuple manque d'une éducation solide et complète, plus élevée que l'éducation primaire et secondaire ; c'est ici qu'on la trouvera, car cette Université a pour but de former des docteurs, des jurisconsultes, des hommes éminents dans toutes les professions."

L'orateur continue en disant que nulle institution n'a fait autant pour la cause de l'éducation que l'Église catholique ; nulle n'a fait davantage pour la littérature, les sciences et les arts. Cambridge et Oxford doivent leur existence à l'Église catholique ; Ranke, Hubert et les autres historiens protestants s'accordent à dire que c'est grâce aux efforts et à l'argent des catholiques que ces grands foyers de la science ont été fondés. L'Église catholique établissait, mille ans avant la Réforme, ces centres d'éducation dont les protestants sont aujourd'hui si fiers. L'Église ne s'est opposée aux sciences et aux arts que lorsque ceux-ci, sortant de leur domaine, ont empiété sur celui de l'Église ; elle rajeunit et se

fortifie tous les jours, et les citoyens catholiques d'Ottawa sont fiers de posséder en ce moment, au milieu d'eux, un de ses dignitaires. Il se peut que l'Université d'Ottawa n'égale jamais celles de Cambridge ou d'Oxford, mais le temps n'est pas éloigné où des jeunes gens viendront de toutes les parties de ce continent pour y prendre leurs grades et y recevoir une éducation chrétienne. Mgr l'Évêque d'Ottawa est un témoignage vivant de l'excellente éducation que l'on reçoit dans ce collège, et des élèves qui ont passé ici il y a de cela plus d'un quart de siècle sont accourus aujourd'hui pour assister à cette cérémonie, semblables à des enfants affectueux qui viendraient du fond de la Californie, après ving-cinq ans d'absence, pour rendre visite à leur Mère bien-aimée.

L'orateur termine en implorant l'assistance divine pour assurer le succès de leurs efforts dans l'amélioration de l'Université.

Son Excellence bénit alors la pierre avec les cérémonies prescrites par le Pontifical et déposa dans une cavité creusée dans la pierre un parchemin commémoratif de la cérémonie avec des exemplaires des journaux : *the Citizen-Free Press-Sun* et *le Canada*, d'Ottawa ; *the True Witness, la Minerve, le Monde, l'Étendard*, de Montréal ; *the Mail, Globe, Irish Canadian* et *the Tribune*, de Toronto ; *the Catholic Record*, de London ; *the Freeman's Journal*, de New-York ; et *la Vérité*, de Québec.

Après cette imposante cérémonie, M. J.-J. Curran, conseiller de la Reine et membre du Parlement, s'avança au milieu d'applaudissements prolongés et prononça un éloquent discours. Il commença par déclarer qu'il ne venait point avec des phrases élégantes et des périodes arrondies, mais qu'en parlant de l'abondance de

son cœur, il était sûr de trouver des paroles éloquentes. (Applaudissements.)

"Je me vois, dit-il, sous le toit de cette institution scientifique à laquelle je suis attaché par des liens si nombreux et si chers, dans cette ville magnifique, autrefois modeste citée connue sous le nom de Bytown ; j'ai sous les yeux le palais du Parlement national, le cours limpide d'une de nos grandes rivières dont les eaux mugissantes se précipitent sous des ponts suspendus qui sont des prodiges de l'industrie humaine ; et quand je considère les événements et les cérémonies de ce jour, soit comme enfant de l'Église catholique, soit comme Canadien, mon cœur est plein d'espérances pour les destinées de mon pays. Ancien élève de ce collège, je suis venu constater avec vous son incontestable utilité et ses progrès gigantesques, et je sens que vos cœurs sont, comme le mien, pénétrés de sentiments de gratitude et d'un légitime et patriotique orgueil. (Applaudissements prolongés.) Cette cérémonie pourrait convaincre l'observateur le plus superficiel de la futilité et de l'impuissance des persécutions par lesquelles certains gouvernements athées veulent écraser l'Église et ses institutions. Ces hommes peuvent bien briser les crucifix suspendus aux murailles, expulser les maîtres chrétiens, mais l'esprit de l'Église, ils ne le détruiront jamais. Cet Esprit, porté sur les ailes des anges, est venu se reposer sur des contrées nouvelles où des édifices sacrés surgissent comme par enchantement. Ces édifices élèvent vers le ciel leurs majestueuses proportions, sous les plis du drapeau qui flotte sur nos têtes, sous la protection d'une grande puissance qui nous garantit l'exercice de la plus noble des libertés. Sur cette terre, le catholicisme a trouvé un refuge pour y établir ses institutions, et le plus vaste champ pour y déployer l'héroïsme de son zèle. (Applaudissements.)

"L'orateur rappelle que les Jésuites ont évangélisé et civilisé les Indiens de l'ancien Canada, jetant ainsi les fondements des premières institutions scientifiques du pays. C'est encore ce que font aujourd'hui les Oblats de Marie dans les régions lointaines du Nord-Ouest et tout d'abord dans cette ville d'Ottawa. Abordant ensuite la question de l'éducation, il parle de l'éclat répandu en d'autres pays par de semblables collèges, et de celui que le Canada est en droit d'attendre lui-même. Plus on avance en âge et plus on comprend combien il est difficile de discuter une telle question lorsqu'on n'en a pas fait une étude spéciale ; néanmoins on peut affirmer que tout contribuera au succès du cours commercial d'Ottawa. Les jeunes gens y seront formés non seulement à la science de la comptabilité, mais aussi à la connaissance et à l'accomplissement des devoirs, soit de la vie privée, soit de la vie publique. C'est dans la partie classique et scientifique qu'a été réalisée l'amélioration la plus remarquable ; les méthodes anciennes ont été entièrement modifiées. Elles ont donné au Canada des hommes éminents, et on leur doit beaucoup. Suffisantes pour ce pays aussi longtemps qu'il n'a été habité que par les Français, elles ont cessé de répondre aux besoins actuels depuis que l'Angleterre, l'Irlande, l'Écosse, l'Allemagne ont envoyé leur contingent, depuis surtout que près de nous s'est développée une grande nation, le peuple le plus pratique que le monde ait jamais vu. (Applaudissements.) L'enseignement, la formation des élèves, l'installation matérielle des cours répondant aux exigences de la situation actuelle ; le collège en un mot est une de ces institutions dont Ottawa a le droit d'être fier. Déjà capitale politique du Canada, cette ville sera bientôt comme un grand centre intellectuel, grâce à ce collège, qui recevra chaque année des centaines d'élèves venant de tous les points du continent. Le moment

n'est peut-être pas encore venu d'établir une faculté de médecine. Mais l'orateur exprime le regret qu'Ottawa n'ait pas une faculté de droit dont la bibliothèque renfermerait, avec celle du Parlement, tous les ouvrages nécessaires aux élèves studieux désireux de perfectionner leurs études ; il espère qu'Ottawa verra bientôt l'inauguration de cette nouvelle faculté, puisqu'il n'existe encore qu'une seule faculté de droit dans toute l'immense province de l'Ontario. (Applaudissements.) M. Curran termine ce remarquable discours par quelques paroles bien senties à l'adresse du R. P. TABARET, président du collège. A chacun de nos établissements, dit-il, est associé le nom d'un fondateur ou d'un bienfaiteur ; le nom du R. P. TABARET restera attaché au souvenir de ce collège, sur lequel il a veillé comme un père sur son enfant. Il s'est dépensé pour lui aux jours de l'épreuve, et cela dans des circonstances où tout autre eût désespéré du succès ; il le voit aujourd'hui dans la prospérité, il voit les cours de ce collège bénis par le Saint-Père, dont le Représentant est ici pour applaudir à ses efforts, et Dieu lui accordera, nous l'espérons tous, de vivre assez longtemps pour voir la réalisation de ses plus brillantes espérances. (Applaudissements prolongés.) Les anciens élèves du collège resteront fidèles aux enseignements qu'ils ont reçus et, tout en travaillant à la prospérité de leur patrie, ils n'oublieront jamais ce qu'ils doivent à leur *Alma Mater* et à l'Église dont ils se font gloire d'être les enfants." (Vifs applaudissements.)

Le docteur Duhamel, membre du Parlement pour le comté d'Ottawa et ancien élève du collège, fit ensuite en français un exposé rapide de la fondation, des premières difficultés, du développement et des succès de l'institution. D'autres discours aussi intéressants qu'éloquents méritèrent les applaudissements de la nombreuse assemblée, puis la cérémonie se termina par

la bénédiction papale donnée par S. Exc. dom Henry Smeulders.

Notons, en passant, un acte de générosité digne d'éloges : seize ecclésiastiques, membres de l'association des anciens élèves, offrirent la somme de 1 600 dollars pour contribuer à couvrir les frais des constructions nouvelles.

A huit heures du soir eut lieu la distribution des prix présidée par S. Exc. dom Smeulders. Son Excellence, après cette solennité, ne se lassait pas de répéter combien Elle était satisfaite de toutes les cérémonies de cette belle journée, et de prédire un grand avenir au collège d'Ottawa.

PROVINCE BRITANNIQUE.

UN PÈLERINAGE DE NOTRE-DAME DE LOURDES EN IRLANDE [1].

Inchicore-Dublin (House of retreat), 2 juillet 1884.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Il y a un peu plus d'un an, trois cents pèlerins rassemblés de toutes les parties du royaume britannique venaient s'agenouiller aux pieds de Notre-Dame de Lourdes, et proclamer à la face du monde les antiques droits de la Mère de Dieu sur l'Angleterre, jadis appelée le *Douaire de Marie*. Cette pacifique croisade de prières causa une grande joie à tous les enfants de l'Église. Léon XIII, avec une bienveillance paternelle, accorda aux pèlerins sa bénédiction apostolique ; et, plus d'un million de catholiques de nationalités diverses envoyèrent leur adhésion à cette sainte ligue de sup-

(1) Cet article, primitivement destiné aux **Annales de Notre-Dame de Lourdes,** nous a été obligeamment communiqué par son auteur, le R.P. Ring.

plications fondée pour obtenir, par l'intercession de Marie, le retour de l'Angleterre à la foi de ses pères. Les journaux catholiques ont donné le compte rendu des exercices solennels du *Triduum* célébré à Lourdes du 21 au 24 mai 1883 ; ils ont parlé des émotions des pèlerins en face du rocher de l'Apparition, et des grâces obtenues devant cette grotte "qui est la plus frappante image de la porte du ciel qu'on puisse trouver sur terre."

(Paroles d'un pèlerin.)

Je ne veux pas redire ce qui a été raconté ; mais, après un an écoulé, il me semble utile à la gloire de la Mère de Dieu, sinon d'exposer tous les fruits de notre pèlerinage de 1883, au moins de signaler, parmi les résultats obtenus, celui qui me paraît renfermer tous les autres, je veux dire : l'extension de la dévotion envers Marie Immaculée. Je regarde ce résultat, comme un des plus importants de notre pèlerinage anglais, et comme le prélude des futures victoires de la Mère de Dieu sur l'hérésie protestante ; car un grand obstacle au retour de l'Angleterre à la vraie foi, c'est le culte de la Très Sainte Vierge : cette nation sera catholique, ou à la veille de l'être, du jour où elle aura reconnu l'empire de Marie.

Sans aucun doute, la dévotion envers la Sainte Vierge existait parmi nous avant notre pèlerinage du mois de mai 1883 ; ce grand acte en est la preuve la plus évidente ; mais il est non moins certain que ce pèlerinage a donné à cette dévotion une vie nouvelle ; les trois cents pèlerins, à leur retour dans leur foyer, sont devenus comme un ferment céleste qui prépare peu à peu la nation entière à redevenir dans le temple de Dieu, dans l'Église catholique, un des pains de proposition, c'est-à-dire une fille dévouée de cette sainte Église. Les pèlerins, non contents d'avoir élevé dans leur cœur un nouveau trône d'amour à leur Reine Immaculée, ont, pour la plupart, érigé dans leur demeure un petit ora-

toire à Notre-Dame de Lourdes, dont ils ont fait comme un foyer, d'où cette dévotion salutaire rayonne autour d'eux.

Il ne convenait pas que l'humble fils de Marie Immaculée, dont le Seigneur s'est servi pour être un des instruments de la grande manifestation de 1883, restât en arrière. Ce sont les bénédictions célestes accordées à ses faibles efforts qu'il prend la liberté d'exposer, dans l'espoir que ces détails pourront servir à glorifier la Sainte Mère de Dieu. Il peut en parler librement, car c'est vraiment Marie qui a tout fait dans l'ordre matériel et dans l'ordre spirituel.

Dans un faubourg de la cité de Dublin, à peu près à même distance de cette ville que le sanctuaire de l'Apparition par rapport à la ville de Lourdes, s'élève une belle église dédiée à Marie Immaculée, et desservie par des missionnaires Oblats de Marie Immaculée. Autour de cette église s'étend un grand parc, à l'extrémité duquel on a bâti, il y a quelques années, une grotte de Notre-Dame de Lourdes. Cette première et bien modeste construction menaçant ruine, il fut décidé qu'en souvenir de notre pèlerinage de 1883, on élèverait un véritable rocher, ayant à peu près les deux tiers des proportions de celui de Lourdes, afin de créer à Inchicore une sorte de succursale du pèlerinage français.

La réalisation de ce projet, tant au point de vue matériel qu'au point de vue spirituel, ne pouvait se faire sans une intervention spéciale de Celle pour la gloire de qui il était conçu. En effet, où trouver les ressources nécessaires pour couvrir les dépenses de ce monument ? Et surtout, comment attirer les pèlerins et créer un véritable pèlerinage ? Reconnaissant la complète impuissance de l'industrie humaine en face d'un tel projet, je confiai son exécution à la sainte Vierge. Il serait difficile de dire les prières qui furent faites, et les *Ave Maria* qui furent récités dans cette intention. Il me semble

que notre Mère du ciel a exaucé la requête de ses enfants.

En voici la preuve. A peine eus-je manifesté mon intention que de nombreux ouvriers s'empressèrent d'offrir gratuitement plusieurs heures de travail chaque semaine. Malgré ce généreux concours, les dépenses laissées à notre charge étaient bien au-dessus de nos moyens. Mais, voyez comme Marie est bonne ! Le jour même de la bénédiction de notre rocher, un riche négociant se présente : "Je veux, me dit-il, avoir une petite part à votre bonne œuvre, daignez accepter ces 50 livres (1 250 francs), pour vous aider à couvrir les frais de votre monument." Ce premier don fut suivi d'autres offrandes ; en sorte que maintenant notre rocher est debout et presque payé ; il rappelle assez bien celui de Lourdes ; une petite source qui jaillit à l'entrée de la grotte augmente la ressemblance. Il ne manque que la piscine des miracles ; mais il y a quelque chose qui en tient lieu ; sur un tronc placé près de la grille on lit : *Ici doivent être déposées les pétitions qu'on désire envoyer au sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes, en France.* C'est à Inchicore que l'on viendra prier ; mais c'est près des roches de Massabielles que s'obtiendront les grâces ; et pourquoi pas les miracles ?

L'œuvre matérielle étant achevée, grâce à la protection de Marie, il fallait songer à l'œuvre spirituelle du pèlerinage. Et c'est encore Marie qui semble s'être chargée de ce grand ouvrage : *Digitus Mariae est hic !*

Les journaux catholiques de Dublin annoncèrent que la bénédiction du rocher et de la statue de Notre-Dame de Lourdes aurait lieu, le premier dimanche de mai, à quatre heures du soir, et ils invitèrent les nombreuses confréries de notre religieuse cité à envoyer des représentants à la procession solennelle qui devait se faire en l'honneur de Marie Immaculée.

Tout fut préparé pour donner à cette inauguration du

pèlerinage la plus grande pompe possible, car il importait souverainement de commencer par une cérémonie imposante. Le démon redoutait sans doute ce succès autant que nous le désirions, car, l'avant-veille de la fête, le temps, sec jusque-là, devint pluvieux.

Le dimanche matin, je n'étais pas sans inquiétude, car le ciel était sombre, et de fortes ondées tombaient par intervalles. Au milieu de mes appréhensions, je vins visiter la grotte ; Notre-Dame de Lourdes venait de prendre possession de la niche ; l'églantier était à ses pieds. Cette douce image fut pour mon cœur inquiet comme le rayon d'une apparition céleste ; et je m'en retournai avec l'assurance que notre fête aurait lieu, et qu'elle serait digne de notre Reine céleste.

A quatre heures, l'office commence ; le temps est sombre et menaçant, quelques gouttes de pluie annoncent une ondée. "Il faut forcer la sainte Vierge à nous donner le beau temps", me dis-je. En effet, la foule est immense ; cinq à six mille personnes attendent. Nous sortons donc toutes nos plus belles bannières, nous revêtons nos plus riches ornements, et la procession se met en marche, au son de deux fanfares alternant avec le chant des cantiques et le concert plus harmonieux de milliers de voix qui récitent le Rosaire. Les lignes, de notre procession, déroulées en forme de demi-cercle autour de notre parc, m'apparaissent comme un arc-en-ciel tenant la pluie suspendue sur nos têtes. Dans nos rangs, en effet, brillent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; ce sont les couleurs multiples de cinquante bannières sur lesquelles on lit les cinquante invocations les Litanies de Celle dont l'arc-en-ciel n'est qu'une figure ; ce sont les couleurs variées des divers costumes des nombreuses confréries de Dublin ; ce sont toutes les conditions sociales, politiques et religieuses : riches et pauvres, civils et militaires, prêtres et fidèles, catholiques et protestants, toutes les classes sont réunies

pour former le cortège de Marie. Mon cœur surabondait de joie en voyant cette admirable variété.

J'avoue toutefois que ceux que j'aimais surtout à voir dans les rangs de notre procession, c'étaient d'abord nos trente Scolastiques Oblats, français et irlandais ; il me semblait que c'étaient la France et l'Irlande qui s'unissaient comme deux sœurs pour honorer leur commune mère. Et ensuite, le dirai-je ? c'était avec une prédilection marquée que je distinguais plusieurs protestants au milieu de la foule ; on y vit même un ministre ; quels motifs les amenaient ? Était-ce la curiosité ? Était-ce le désir de critiquer ? J'aime à croire que plusieurs étaient conduits par le désir de s'édifier. Parmi nos deux bandes de musiciens se trouvait un protestant ; et comme quelques personnes s'étonnaient de sa présence, il répliqua : "C'est vrai, je suis protestant, mais j'aime la sainte Vierge."

Il importe peu du reste de savoir quelle était l'intention de ces protestants en venant assister à notre procession, car il est certain que la très sainte Mère de Dieu avait sur ces âmes des desseins de miséricorde en les amenant à son pacifique triomphe ; et qu'elle a dû parler à leur cœur. J'ai la douce confiance que cette tendre Mère nous donnera la consolation d'amener à ses pieds beaucoup de pécheurs convertis.

Permettez-moi de vous citer un fait qui, tout à la fois, autorise ma ferme confiance et excite mes ardents désirs. Quoiqu'il ne se soit pas produit pendant nos processions du mois de mai, il est néanmoins tout à la gloire de Marie, et il s'est passé à Inchicore. Il y a quelques années, une dame protestante, mue par un pur sentiment de curiosité, vint visiter la crèche monumentale que nous élevons chaque année pendant le mois du saint enfant Jésus. Elle était accompagnée de sa jeune fille et de la gouvernante de l'enfant. La gouvernante,

qui était catholique, touchée par un vif sentiment de piété, se mit à genoux et se prosterna devant la crèche. Dans cette attitude, elle continuait de donner la main à sa jeune élève, qui, quoique protestante, s'était agenouillée aux côtés de sa maîtresse. La mère, voyant son enfant à genoux devant la crèche, s'indigne et, relevant brusquement sa fille, elle adresse de violents reproches à la jeune catholique : "Quoi ! lui dit-elle, non contente d'être idolâtre, vous voulez que ma fille le soit aussi. ! "

"Cependant elle finit par se calmer et s'avance pour considérer le monument. Tout à coup ses regards se portent sur la Mère de Dieu agenouillée devant le berceau du divin enfant ; des larmes commencent à inonder son visage ; elle tombe à genoux, et, après quelques instants, elle dit d'une voix émue à la gouvernante émerveillée d'un changement si subit : "Conduisez-moi à un prêtre, je veux être catholique." Quelques semaines après, la nouvelle convertie faisait son abjuration avec sa nombreuse famille qu'elle avait gagnée à la vraie foi. Dites-moi, mon révérend Père, est-ce que je n'ai pas lieu d'espérer que la Vierge Immaculée, qui fait tant de miraculeuses guérisons dans son glorieux sanctuaire de Lourdes, opérera quelques signalées conversions dans sa modeste succursale d'Inchicore ? C'est le vœu le plus ardent de mon cœur ; veuillez, par vos saintes prières, obtenir sa prompte réalisation.

Les foules commencent à venir ; presque à chacune de nos processions des dimanches de mai, nous comptions cinq à six mille pèlerins. Nous renouvellerons nos processions le premier dimanche de chaque mois. Mais, quelque consolant que soit ce résultat extérieur. il ne comble pas encore nos désirs. En élevant notre grotte, nous avons sans doute voulu fournir aux justes un moyen de ranimer, d'entretenir et de manifester

leur dévotion envers Marie Immaculée, mais nous avons eu surtout en vue de fournir un moyen de salut aux hérétiques et aux pécheurs. Nous ne serons satisfaits que quand nous entendrons toutes les voix et tous les cœurs redire avec nous le refrain angélique : *Ave Maria. Fiat ! fiat !*

Agréez.

W. RING, O.M.I.

NOVICIAT DE BELMONT-HOUSE.

Inchicore, le 23 juillet 1884.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Vous désirez connaître, pour en faire part aux lecteurs des Annales, ce que le R. P. RING a fait et se propose de faire pour l'agrandissement et la dotation du noviciat de la Province britannique. Les pages suivantes vous diront quels sont ses projets, par quel concours de circonstances il a été amené à les former et ce qu'il a fait jusqu'ici pour en préparer l'exécution.

Ce que j'ai à vous dire est peu de chose en soi, mais peut offrir de l'intérêt à cause des espérances qu'il est permis de concevoir pour le bien de la Province et de nos Missions, si cette entreprise est couronnée de succès.

Dès le jour où le R. P. RING fut mis à la tête de cette Province, la formation des sujets, de bons et de nombreux sujets, lui apparut comme le premier et le plus important de ses devoirs. Il ne tarda pas, en effet, à constater que, dans toutes les maisons, les Pères succombent sous le poids d'un travail écrasant et continuel. A peine trois ou quatre Pères peuvent-ils être consacrés habituellement au travail des Missions, fin principale de notre Institut, alors qu'une phalange de vingt

à trente Missionnaires ne serait pas de trop pour répondre aux demandes qui arrivent de toutes parts.

Le besoin de Frères convers se fait aussi vivement sentir ; les deux pénitenciers à eux seuls en occupent près de quarante ; plusieurs maisons en sont privées ou n'ont pas le nombre suffisant. Il serait à désirer également que plusieurs Frères fussent préparés pour enseigner soit dans les réformatoires, soit dans nos diverses écoles.

Mais si grand que soit le besoin de sujets dans la Province, il parut au R. P. RING beaucoup plus urgent encore dans nos Missions étrangères. La lecture de nos Annales, faite par manière de délassement pendant une longue convalescence, le lui avait déjà révélé. De nombreuses lettres, qui lui sont parvenues, soit directement, soit indirectement de nos diverses Missions, n'ont cessé de lui remettre cette pensée sous les yeux, depuis qu'il est à la tête de la Province. Ce sont des lettres de Ceylan, lui montrant des Missionnaires dont chacun doit pourvoir au bien spirituel de 6 000, 8 000, et même 10 000 catholiques, sans parler des milliers d'infidèles qu'il faudrait convertir, des Missionnaires versant des larmes à la vue de leur impuissance, exposés au découragement si de nouveaux ouvriers ne viennent promptement à leur secours. Ce sont des lettres de nos Pères de l'Amérique du Nord, poussant des cris de détresse, parce qu'ils n'ont pas de prêtres sachant l'anglais pour les émigrants irlandais et canadiens qui leur arrivent par dizaine et vingtaine de mille à la fois. Et il ne faudrait pas seulement fonder des Missions et bâtir des églises, il faudrait partout des écoles ; MGR GRANDIN ne demande pas moins de vingt instituteurs. Les protestants profitent de notre lenteur, ils nous devancent, ils prennent pied dans le pays. Ils viennent de fonder deux nouveaux évêchés dans le diocèse de Saint-Albert,

dont l'un à Qu'appelle. Mêmes instances de Natal. Des Missions sont à fonder dans le sud du vicariat ; il en faut dans le Free State ; il en faut dans le Transvaal ; les Basutos continuent à demander des prêtres. Là-bas aussi il faut des apôtres, des maîtres d'école ; sinon, nous devrons céder la place à d'autres et perdre une partie de ce magnifique vicariat.

Des demandes pressantes lui arrivent également des États-Unis et de la Colombie britannique. La nouvelle province des États-Unis a besoin de puissants Missionnaires pour se lancer dans la carrière pleine d'espérances qui s'ouvre devant elle ; et ces Missionnaires doivent parler l'anglais. Quels développements ne prendraient pas toutes les missions de l'Amérique, si de bons sujets leur étaient envoyés ! Partout la moisson est immense ; partout elle est mûre ; le grain tombe de l'épi, et nulle part assez d'ouvriers pour la recueillir. Ceux qui s'épuisent au travail supplient, conjurent de voler à leurs secours.

Le R. P. Ring, malgré la pénurie de sujets, malgré les besoins de sa Province, n'a pu rester sourd à ces appels, et il a trouvé pour nos missions de Natal, d'Amérique et de Ceylan deux Pères et trois Frères ; mais *quid haec inter tantos ?* C'est ici que le miracle de la multiplication serait nécessaire. Plein de confiance en la divine Providence, le Père ose espérer qu'il se renouvellera et que les cinq missionnaires qu'il a envoyés, comme les cinq pains de l'Évangile, seront un levain, une semence, et que d'autres sans nombre iront à leur suite rompre le pain de la divine parole à tant de peuples affamés. C'est dans cette espérance qu'il a résolu de ne plus retarder l'exécution de ses desseins pour l'agrandissement et la dotation de son noviciat.

La maison actuelle du noviciat, ancienne résidence bourgeoise, ne peut recevoir qu'un nombre très restreint

de sujets et n'est pas adaptée aux exigences de la vie religieuse ; elle manque de chapelle ; de plus, l'intérieur tombe de vétusté et demande une restauration à peu près complète. Le projet du P. Ring serait tout d'abord de bâtir la chapelle, ensuite de restaurer, d'agrandir et de disposer la maison pour une communauté de trente à quarante personnes ; enfin de doter le noviciat, c'est-à-dire de fonder un certain nombre de bourses, qui permettraient de recevoir les jeunes gens (et ils sont nombreux en Irlande) qui, appartenant à des familles très respectables, ayant tous les signes d'une vocation sacerdotale et religieuse, sont néanmoins privés, par suite du malheur des temps, des ressources nécessaires pour payer leur pension.

En mettant la main à l'œuvre, le P. Ring a voulu avant tout assurer à son entreprise la protection divine. Il s'est adressé à Dieu par l'entremise de Marie et a choisi le jour de son Immaculée Conception, fête titulaire de la Congrégation des Oblats, pour inaugurer son œuvre. Ce jour-là il célébrait la messe de communauté dans la chapelle du scolasticat. Au moment de monter au saint autel, il adressa aux Frères scolastiques une touchante exhortation, leur demanda d'offrir le saint sacrifice en union avec lui pour tous les Oblats répandus sur la surface du monde et tout spécialement pour le chef de la famille, notre bien-aimé Père Général ; puis il annonça qu'en cette fête patronale et titulaire de la Congrégation, il avait résolu de commencer une œuvre extrêmement chère à son cœur, de laquelle dépendait l'avenir de la Province et qui serait, il en avait la ferme espérance, d'un très grand avantage pour toute la société. C'était une œuvre importante, nécessaire, urgente. Il conjurait tous ses Frères d'offrir les plus ferventes prières pour en obtenir la prompte réalisation, de demander à Marie Immaculée qu'Elle daignât mener

Elle-même à bonne fin et jusqu'à son parfait couronnement une entreprise commencée sous ses auspices, le jour de son Immaculée Conception, pour la seule gloire de Dieu, son honneur à Elle et le salut des âmes.

En même temps qu'il demandait les prières de ses Frères en religion, le P. RING s'adressait à diverses communautés religieuses et à plusieurs personnes de grande piété, pour leur recommander son projet.

Après s'être ainsi assuré l'assistance du ciel, le P. RING songea aux moyens qu'il emploierait pour obtenir le concours des hommes. Son premier soin en ceci, après avoir reçu l'approbation de ses supérieurs, fut d'obtenir celle de l'autorité ecclésiastique. Aux évêques dans les diocèses desquels nous avons des établissements, il demanda deux choses : 1° qu'il lui fût permis de faire un appel à la charité des amis de la Congrégation ; 2° qu'il fût autorisé à prêcher et à faire des quêtes en faveur du noviciat dans les églises desservies par les Oblats.

Ces deux autorisations obtenues, le Père rédigea une circulaire destinée à faire connaître son œuvre et à solliciter des secours.

Trois fonds distincts seront constitués : un fonds pour couvrir les frais de construction ; un autre pour doter le noviciat ; un troisième destiné à l'érection d'une chapelle en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes. Cette chapelle servira de chapelle de communauté et sera un monument de la reconnaissance des Oblats et de tous leurs bienfaiteurs envers l'Immaculée Vierge Marie.

Cette circulaire, adressée à un grand nombre d'amis dévoués, a reçu un bienveillant accueil et des réponses généreuses qui permettent de bien augurer pour le succès final de l'entreprise.

Le Père s'est ensuite occupé des sermons à prêcher et des quêtes à faire dans nos églises, et il a choisi la gracieuse chapelle d'Inchicore pour inaugurer cette série de prédications.

Le dimanche du Bon-Pasteur, deuxième dimanche après Pâques, une société d'élite se trouvait réunie dans cette chapelle pour assister à la messe de midi, pendant laquelle le P. Ring devait prêcher et faire le premier appel public en faveur de son noviciat. Des invitations avaient été faites et des mesures prises pour attirer une assistance nombreuse et choisie. Le R. P. Brady, supérieur de la maison ; le R. P. Crane et les messieurs qui aident nos Pères dans l'organisation de leurs œuvres, recevaient les invités à l'entrée de l'église et leur assignaient leurs places respectives. A midi un quart, l'assemblée est au complet, la messe commence, et le chœur fait entendre ses meilleurs morceaux. A l'Évangile, le R. P. Ring monte en chaire. Il félicite d'abord son auditoire d'avoir répondu avec tant d'empressement à l'invitation qui lui a été faite de concourir à une œuvre d'apostolat et de civilisation. Il expose ensuite la nature de cette œuvre, son extrême nécessité, son excellence, les fruits qui doivent en résulter et donne ainsi les plus puissants motifs de seconder généreusement ceux qui en ont entrepris la réalisation. Quelques traits édifiants tirés de nos Annales achèvent de toucher les cœurs et de disposer les auditeurs à donner largement.

Le sermon est immédiatement suivi de la quête. Plusieurs messieurs se chargent de recevoir les offrandes ; d'autres recueillent des souscriptions. Pendant ce temps, les musiciens déploient tout leur talent pour plaire à leurs auditeurs et leur faire trouver dans le sacrifice une suavité et des charmes qui les portent à le renouveler souvent. Enfin le célébrant revient à l'autel et l'adorable Sacrifice se poursuit au milieu des

chants doux et graves de la sainte liturgie et du profond recueillement de l'assistance.

Après la cérémonie, une cinquantaine de messieurs sont reçus chez nos Pères, qui leur offrent un modeste goûter. Le R. P. Provincial préside cette réunion d'amis. Autour de lui prennent place, avec M. Ch. Dawson, membre du Parlement et ancien maire de Dublin, des notabilités de la magistrature, du barreau, de l'armée, etc., etc. Les PP. Brady, Crane, Gubbins, Comerford, Mac-Intyre et Barber sont mêlés aux invités et attentifs à ce que rien ne leur manque.

A la fin du repas, lecture est donnée de plusieurs lettres, écrites par des amis qui, n'ayant pu se rendre à l'invitation, s'excusaient de leur absence en envoyant leurs offrandes et des promesses. Mgr Croke, archevêque de Cashel, et Mgr Woodlock, évêque d'Ardagh, entre autres, s'exprimaient avec la plus touchante bienveillance.

Après les lettres vinrent les discours : M. Ch. Dawson prit le premier la parole :

Discours de M. Ch. Dawson.

"Je ne puis laisser passer une occasion aussi favorable, où les amis dévoués des Oblats (et je revendique l'honneur et le privilège d'être l'un d'eux) se trouvent réunis en si grand nombre, sans donner expression à ce que je dois appeler non un sentiment passager, mais une ferme et sincère conviction. Et d'abord, je veux féliciter le R. P. Ring de son éloquent et touchant appel, fait avec une grâce si persuasive. En l'entendant, nos cœurs étaient touchés d'un double sentiment de douleur et de joie : *de douleur,* en voyant que dans ce siècle de lumière, de science et de progrès, dans ce temps de rapides communications entre les divers peuples de la

terre, des multitudes sont encore plongées dans l'horrible et dégradante condition du paganisme et n'ont pas même entendu prononcer les doux noms de Jésus et de Marie ; *de joie*, à la pensée que, parmi tant d'ordres religieux si zélés pour la propagation de l'Évangile, les Oblats se sont toujours distingués par un héroïque courage à porter la bonne nouvelle chez les nations sauvages. Que de fois nous avons entendu parler de leurs prodigieux travaux et de leurs étonnants succès dans les missions lointaines, et nous n'avons pas de peine à y croire, nous qui voyons de nos yeux leurs succès dans ce pays. Leurs travaux pour la gloire de Dieu en Irlande, en Angleterre et en Écosse vont toujours grandissant et se multipliant ; ils sont incessants, et surtout ils sont consolants par les fruits merveilleux qu'ils produisent. L'établissement d'un noviciat, d'une maison où les Oblats puissent former leurs jeunes sujets est donc d'une absolue nécessité. C'est un devoir et, laissez-moi ajouter, ce sera une joie pour tous de venir en aide aux bons Pères Oblats dont tous les succès sont des triomphes pour nous, catholiques irlandais."

MM. Lombard et Burke, magistrats de Dublin, prirent successivement la parole et s'exprimèrent en termes qui témoignaient du plus vif intérêt et de la plus profonde sympathie pour l'œuvre projetée. Comme conclusion on émet le vœu que la première réunion puisse avoir lieu, et cela très prochainement, dans le réfectoire du futur noviciat.

Le P. Brady, supérieur de la communauté d'Inchicore, se leva à son tour et remercia chaleureusement ces amis dévoués qui étaient accourus pour encourager le Père Provincial des Oblats et l'aider de leurs généreuses offrandes, de leurs souscriptions, de leurs promesses, de leurs vœux et de leurs ardentes sympathies. Il rappelle de nouveau l'excellence et la nécessité de

l'œuvre entreprise en montrant d'immenses populations catholiques, d'innombrables fidèles qui demandent des missionnaires, beaucoup de jeunes gens qui sollicitent l'entrée dans la Congrégation, tout disposés à porter la bonne nouvelle jusqu'aux extrémités du monde. Une fois le noviciat prêt et doté, rien n'empêchera de répondre à tous ces désirs et de réaliser ces grands desseins. Dieu seul peut connaître les fruits que portera l'arbre planté aujourd'hui.

Les résultats de cette première réunion ont été des plus encourageants. Le soir même, les Pères ont pu constater qu'une somme de 200 livres sterling (5 000 francs) avait été recueillie. De plus, il y avait la promesse d'une bourse de 600 livres sterling (15 000 francs). Évidemment, si l'œuvre rencontre partout les mêmes sympathies et le même généreux concours, le succès en est assuré.

Je ne parlerai pas ici des autres réunions qui ont eu lieu à Kilburn, à Tower-Hill et à Leeds, n'en ayant pas été témoin et n'en connaissant pas les résultats.

Dès qu'un local convenable aura été préparé et que quelques bourses auront été fondées, le R. P. Provincial se propose de visiter les principaux collèges d'Irlande et d'y faire un appel aux vocations. Il n'est pas douteux que plusieurs jeunes gens ne répondent généreusement à la voix de Dieu et qu'une fois un courant établi entre ces collèges et le noviciat, il sera facile de l'entretenir.

Tous les membres de la Congrégation applaudiront certainement à la courageuse initiative du R. P. Ring ; tous voudront concourir à la prompte réalisation de ses desseins, et s'ils ne peuvent y contribuer par des dons, ils offriront du moins leurs vœux et leurs prières. Puisse le plus complet succès couronner ses efforts !

Agréez, etc.

C. Tatin, o.m.i.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE NOTRE-DAME DES LUMIÈRES.

Notre-Dame des Lumières, le 6 juillet 1884.

Mon très révérend Père,

Daigne Votre Paternité agréer ce faible bouquet de myrrhe, cueilli dans le désert de Notre-Dame des Lumières ! A d'autres plus heureux la joie de vous offrir la fleur fraîche et brillante.

I. Notre-Dame des Lumières n'est plus cette oasis délicieuse, où le pèlerin couvert de sueur portait ses pas empressés. Elle n'est plus cette source rafraîchissante à laquelle venaient se désaltérer les dévots serviteurs de la Mère de Dieu. L'ennemi a passé par là, et maintenant tout y pleure désolé. Sans doute la Vierge miraculeuse se plaît à déverser sur ses enfants qui la gardent ses grâces d'autant plus abondantes ! Mais elle ne voit plus à ses pieds les pèlerins agenouillés, elle n'entend plus son peuple chanter ses cantiques de confiance et d'amour. L'heure ne sonnera-t-elle pas bientôt, qui rendra les enfants à la mère ? Hélas ! bien sombre est l'horizon, nulle éclaircie qui l'entr'ouvre.

Notre-Dame des Lumières a subi une double expulsion. Le 5 novembre 1880, l'administration faisait briser les portes du couvent et chassait sacrilègement les religieux ; et, le 22 juin 1881, par sentence du tribunal d'Apt, le juniorat se fermait. Les enfants étaient mo-

mentanément transférés au petit séminaire de Beaucaire. "Grande et facile victoire pour les persécuteurs."

De son côté, le R. P. Duvic, Supérieur, quittait le séjour délicieux de Notre-Dame des Lumières et prenait possession au scolasticat de Dublin, en octobre 1882, de la chaire de théologie morale. On nous a dit que l'accueil fait au R. P. Duvic par les scolastiques d'Inchicore fut on ne peut plus cordial. C'était justice. Ce que nous savons, c'est qu'il est demeuré fortement attaché à Notre-Dame des Lumières, et que, si l'obéissance l'a trouvé prompt et fidèle, son cœur a dû saigner. Ce cher Père a laissé d'unanimes regrets et le souvenir d'une bonté vraiment paternelle. Il aimait sa maison et savait la rendre chère aux siens en même temps qu'il la faisait aimer et respecter au dehors.

D'autres épreuves nous attendaient. Faut-il le dire ? Ingratitude sans nom ! Des dénonciations parties de quelques tristes habitants de Goult, en mars 1881, ont éveillé de nouvelles susceptibilités, et la crypte, laissée d'abord à l'usage de la communauté, a dû être rigoureusement fermée. C'est ainsi que, le 23 janvier 1883, la salle d'exercices (au premier), était transformée en oratoire, et que la Vierge Marie avait son trône à côté de l'autel de son *Fils*.

Jésus était parti en exil, Marie suivait son Fils Jésus. La durée de cet exil est le secret de Dieu. Oh ! que je voudrais essuyer les pleurs de ma Mère et compenser son délaissement par un constant amour ! Ce nous est une bien douce consolation, mon très Révérend Père, de faire nos exercices de piété sous les regards maternels de Notre-Dame des Lumières. C'est avec elle, par elle, à côté d'elle, en elle que nous pensons à Jésus à la méditation, que nous le chantons à l'office, que nous le prions au Rosaire, que nous le consacrons à l'autel : *Ad Jesum omnia, per Mariam, cum Maria, in Maria !*

II. Des changements nombreux, des va-et-vient continuels ont fait de l'année 1883 une période d'agitation. Ces détails ne sont pas précisément de ceux qui sont destinés à être consignés dans le récit historique de nos Annales, mais ce que je dois dire, c'est que, et ceux qui nous ont quittés ont laissé parmi nous de vifs regrets, et ceux qui nous sont venus ont été reçus avec joie et respect, entre autres notre vénérable P. BERMOND.

III. Je viens à nos travaux. C'est une toute petite gerbe d'or que j'ai à vous offrir, mon très Révérend Père. Elle est petite, car les ouvriers sont peu nombreux ; elle est d'or, parce qu'elle a coûté cher et qu'elle est composée d'âmes précieuses.

Du mois d'octobre 1882 au mois de mai inclusivement, c'est-à-dire pendant 20 mois, la maison de Lumières a fait 44 travaux (missions, ou retraites), ainsi répartis :

4 missions, 1 retour de mission, 2 carêmes, 9 retraites pascales, 5 retraites d'hommes, 2 retraites aux petits Séminaires de Beaucaire et de Sainte-Garde, 1 retraite à l'œuvre de la Jeunesse de Saint-Victor, à Marseille, 8 retraites à des congrégations de femmes ou de jeunes personnes, 1 triduum, 1 adoration, 1 retraite à un pensionnat de *jeunes filles,* 3 retraites à des religieuses, 1 aux moines Bernardins de Lérins, quelques sermons de circonstances.

De plus, le R. P. BERNARD a pris part aux deux missions de Prélanfrey et de Saint-Jean en Moisans (Isère), et le P. ISTRIA a coopéré à la mission d'Allauch, banlieue de Marseille.

Laissant à chacun la part qui lui revient de ces travaux divers, je dois, ce me semble, à la justice de nombrer ceux du cher P. BRUISSAN pendant ses douze mois de séjour dans la maison et dire ses huit retraites et son carême d'Antibes. On le voit, le P. BRUISSAN n'a eu

que peu de repos, malgré son larynx qui facilement s'irrite et sa poitrine qui est délicate. Le P. BRUISSAN connaît la belle parole du grand saint Augustin : *Ubi amatur non laboratur, aut si laboratur, labor amatur.*

J'ajoute : le P. TARMENUDE avait prêché la retraite de Bonnieux avant son départ pour la mission de Ceylan. Les débuts du jeune missionnaire avaient été heureux.

Vos ouvriers, mon très Révérend Père, n'ont pas travaillé en vain. Les bénédictions célestes sont descendues abondantes, et la gloire de Dieu s'est manifestée bien sensible. Vous aviez prié pour nous, et vous aviez souffert. Merci ! *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.*

IV. Mon très Révérend Père, la justice et la charité m'imposent deux lignes encore, je les trace à la hâte.

Le R.P. TROUIN dirige la paroisse de Goult avec un zèle au-dessus de tout éloge. Son dévouement constant saura rendre propice et fécond un terrain parfois ingrat. Grâce à son esprit de foi, sa charge de curé ne lui fait point oublier ses devoirs de religieux, et nous le voyons souvent descendre au milieu de nous et prendre part à nos exercices de communauté.

Le R.P. FRANÇON, curé de Saint-Pantaléon, sème des prières sur les routes et les sentiers de sa paroisse. La semence est bonne, le terrain, pour être indifférent, n'est pas pierreux, les oiseaux méchants ne sauront tout dévorer.

Enfin les deux Frères TRAMONI et JOURDAN ne craignent pas de se multiplier pour faire face au va-et-vient ordinaire d'une communauté, et aux exigences d'une maison spacieuse. Leur zèle n'est pas au-dessous de leur tâche, et la bonne volonté qui les anime mérite une mention honorable, je dis mieux, une bénédiction spéciale du Père de famille.

Daignez, je vous en prie, mon très Révérend Pére bénir la petite communauté de Notre-Dame des Lumières ; bénissez en particulier celui qui ose se dire, mon très Révérend Père, dans les saints Cœurs de J., M., J.,

De Votre Paternité,
Le très humble et le dernier,
Fr. BONNEFOI, O.M.I.

LES NOCES D'OR D'OBLATION DU R. P. BERMOND

À NOTRE-DAME DES LUMIÈRES, LE 5 AOÛT 1884.

AU R. P. DE L'ERMITE, ASSISTANT GÉNÉRAL.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

En me chargeant de vos souhaits pour le R. P. BERMOND, à l'occasion de son Jubilé de vie religieuse, vous m'avez demandé de vous faire, pour nos Annales, le récit de cette solennité fraternelle. C'était un grand honneur que vous me faisiez, mais c'était aussi une tâche assez difficile que vous me demandiez de remplir. Je dis difficile, parce que vous n'ignorez pas les liens d'affection filiale qui m'unissent depuis quarante-trois ans au R. P. BERMOND, et j'ai à craindre que mon cœur, ne s'emparant exslusivement de ma plume, ne donne à mes tableaux les couleurs trop vives et trop brillantes, que la reconnaissance et l'amour inspirent à tout narrateur.

Je vais essayer cependant, en m'efforçant d'éviter le danger que je viens de signaler, de me conformer à vos intentions et d'être l'historien fidèle d'une belle journée, dont le souvenir mérite d'être conservé dans nos archives de famille. Que mes anciens condiciples du

premier Juniorat de Notre-Dame des Lumières retrouvent dans mon récit quelques traits qui leur rappellent le berceau de leur enfance ; que tous ceux que la Vierge des Lumières a conduits dans notre chère Congrégation apprennent quel délicieux asile elle réserve à ceux qui ont combattu les bons combats ; que tous les membres de la famille constatent que le respect et l'affection pour les anciens est une vertu traditionnelle parmi les enfants de notre vénérable Fondateur, je serai amplement récompensé, car il me semble que j'aurai fait encore un peu de bien à mes frères.

Oui, le respect et l'affection pour les anciens entrent, en première ligne, dans ce que l'on peut appeler le culte de la famille. Le Décalogue en fait une loi rigoureuse pour les enfants à l'égard des parents, et, par une extension légitime, la même loi s'impose à tous ceux que réunissent sous un toit commun, dans une association de tous les jours, des liens de fraternité, de filiation et de paternité spirituelle. L'ancienneté de l'âge, les services rendus, la sagesse de l'expérience constituent une sorte de patrimoine supérieur que l'humanité a toujours reconnu et entouré de ses hommages. La sagesse antique avait institué la fête des vieillards, et le peuple hébreux, recevant des mains de Dieu les règles de son gouvernement moral, politique et religieux, a vu quelle place Dieu lui-même accordait à la vieillesse, à l'ancienneté des services dans le régime social de son peuple privilégié.

Lorsque, dans sa justice rigoureuse, Dieu veut frapper une famille d'un châtiment exceptionnel, il lui enlève les vieillards, les anciens, et laisse les membres qui la composent exposés aux incertitudes et aux dangers de l'inexpérience. Nous en avons une preuve dans la sentence prononcée par Dieu contre le grand prêtre Héli ; par deux fois, il répète cette parole : *Non erit senex in domo tua omnibus diebus* (I, Reg. II, 32).

C'est donc une bénédiction, pour les familles religieuses, de compter dans leur sein des vieillards, des membres qui méritent le nom d'anciens. Ce sont des agents du passé qui montrent dans le présent ce que peut enfanter l'avenir.

Dans l'existence des anciens, il y a des dates mémorables qui n'avaient au jour qu'elles rappellent qu'un intérêt personnel, mais les années en se multipliant en ont changé le prix et la valeur : elles en ont fait une date d'intérêt public.

L'anniversaire rappelle cette date, et Dieu, en instituant les fêtes du peuple hébreu, a eu pour but de conserver le souvenir des grands événements accomplis en faveur de son peuple. L'anniversaire est la fête de la reconnaissance.

C'est le même but qui a présidé à l'institution du Jubilé. La période de cinquante années est de création divine.

L'Église, héritière de toutes les grandes institutions mosaïques, a adopté la fête jubilaire, et elle permet à la piété d'en faire de douces et touchantes applications.

Le Jubilé de cinquante ans a reçu le nom de Noces d'or, et l'anniversaire cinquantenaire de l'oblation, de l'ordination, de la consécration épiscopale, a pris place dans la vie de l'histoire des communautés religieuses.

Il a été donné à notre famille d'en célébrer plusieurs. Le R. P. TEMPIER a fêté les noces d'or de son sacerdoce ; plusieurs Pères ont pu solenniser leurs noces d'or d'oblation. Toutes ces fêtes réjouissent grandement ceux qui ont le bonheur d'y assister, mais leurs échos ne sont pas sans résultats heureux pour ceux qui n'en ont connaissance que par un récit même froid et décoloré.

Il est des époques où les fêtes de famille ont un plus grand charme. Quand la séparation, l'éloignement, la privation de la vie commune ont été douloureusement

supportés, la réunion, en un jour de véritable joie, est une consolation immense, et l'on redit avec un nouveau sentiment de bonheur : *Ecce quam bonum, et quam jucundum habitare fratres in unum.*

La date du 5 août n'est pas celle de l'oblation du R. P. BERMOND. Elle a été choisie comme dernier terme favorable à une convocation. Le R. P. BERMOND a fait ses vœux le 4 juin 1834. Il avait vingt et un ans.

Résumons les principaux faits de cette existence. Je ne me permettrai aucune appréciation. Né à Presles, commune du Briançonnais, le 28 avril 1813, le jeune BERMOND commença ses études au collège de Briançon et les poursuivit jusqu'en troisième. Puis il se rendit au petit séminaire d'Embrun. Il avait seize ans, lorsqu'il fit ses études de philosophie.

Au commencement du mois d'octobre 1832, les Pères GUIBERT et CAPMAS vinrent prêcher la retraite de rentrée du petit séminaire. Le P. GUIBERT faisait la méditation du matin et donnait les avis ; le P. CAPMAS prêchait les instructions. Le jeune philosophe fut profondément remué par la vue, la parole et les vertus des missionnaires de Notre-Dame du Laus. Un germe de vocation se développa dans son âme, et il profita des vacances suivantes pour faire une première démarche auprès du R. P. GUIBERT, supérieur de Notre-Dame du Laus et maître des novices. Ses démarches aboutirent à son entrée au Noviciat ; mais, par deux fois, il fut obligé de l'abandonner sous le coup des menaces de MGR ARBAUD, évêque de Gap, qui ne voulait pas priver son diocèse des espérances que donnait le jeune Briançonnais.

Enfin la permission est accordée et, sans revoir sa famille, le novice retourne au Noviciat qui, sur ces entrefaites avait été transféré au Calvaire, à Marseille, sous la direction du R. P. Casimir AUBERT. C'est là

qu'à la fin de son année de noviciat, le R. P. Bermond fit son oblation entre les mains de notre vénéré Fondateur, arrivé la veille d'un voyage à Rome.

Le F. Bermond termine ses études théologiques en suivant les cours du grand séminaire de Marseille et est ordonné prêtre par notre Fondateur, le 24 septembre 1836.

Le théâtre de ses travaux est d'abord en Suisse, puis dans les Alpes, à Notre-Dame du Laus, qu'il quitte le dernier en 1841. — Il vient à Notre-Dame des Lumières, où pendant plusieurs années il travaille aux missions de Provence avec les PP. Ricard, Hermitte, Françon, etc. C'est là que le P. Bermond me reçoit, le 1er octobre 1841. Le Juniorat était commencé depuis deux ans. Nous étions une quinzaine d'enfants ou de jeunes gens. Le nombre a augmenté peu à peu et a atteint un chiffre assez considérable. De cette période, il existe encore Mgr Faraud, les RR. PP. Arnoux Chirouse, Pandosy, Arnaud, Gaudet, etc., etc.

En 1844, le P. Bermond est envoyé à la Rivière Rouge. Il passe quinze ans dans cette mission, s'occupant des Sauteux, dont il a appris la langue. Avant de rentrer, il est envoyé comme Visiteur dans les missions de l'Orégon, qu'il met sur un nouveau pied et auxquelles il assure des subsides importants. Il revient en France en 1859.

A la mort du R. P. Ricard, en 1862, il est nommé supérieur de Notre-Dame des Lumières, où le Juniorat, interrompu en 1849, a repris une nouvelle organisation. Il devient Provincial en 1865. Pendant son supériorat de Lumières, il a le bonheur en 1864, de faire couronner la Vierge miraculeuse. Le moment n'est pas venu de dire ce que le P. Bermond a fait pendant son provincialat, pour les intérêts matériels et spirituels de sa Province. Après son sexennat, il est nommé supérieur à Notre-Dame de Bon-Secours, où il a la même conso-

lation qu'à Lumières : il fait couronner la Vierge miraculeuse, transforme l'église et dépense plus de 50 000 francs en améliorations de tout genre.

Les années ont fait leur chemin et ont amené les fatigues. Le P. Bermond a demandé de revenir à Notre-Dame des Lumières, et c'est là que se sont célébrées ses noces d'or.

La fête a commencé pour moi dès mon arrivée à Avignon. J'ai trouvé à la gare le bon P. Bonnefoi, supérieur actuel de Notre-Dame des Lumières, et M. l'abbé Redon, vicaire général d'Avignon, un ami des plus dévoués de notre famille religieuse et qui a bien voulu conserver le plus affectueux souvenir des relations que nous avons eues il y a longtemps à Notre-Dame des Lumières.

Conduit immédiatement à la Visitation, j'ai pu célébrer la sainte Messe et présenter ensuite mes hommages à Mgr l'Archevêque d'Avignon, qui, sur notre demande, a accordé une bénédiction toute spéciale au R. P. Bermond.

M. l'abbé Redon devait venir avec nous à Lumières, mais il a été retenu auprès de Monseigneur pour faire une nouvelle visite à l'asile des fous, où le choléra avait frappé la veille quelques victimes. Il n'arrivera donc que le soir.

Nous prenons le chemin de fer à une heure et demie ; nous rencontrons le R. P. Ceytte, qui vient représenter le Juniorat de Beaucaire, et M. l'abbé Fragier, curé de Rosières, dans le voisinage de Notre-Dame de Bon-Secours, un des amis du P. Bermond.

C'était la première fois que je faisais cette route par le chemin de fer. A trois heures et demie, nous étions en gare, à Notre-Dame des Lumières. Je revois le bon P. Bermond, que je n'avais plus rencontré depuis 1867.

C'est bien toujours le même homme ; les cheveux sont blancs, mais toujours debout et entourant ce beau front où l'énergie se peint avec une nuance de bonhomie paternelle. Les mains tremblent un peu, la démarche est lente... C'est le vieillard qui domine son âge.

A peine dans la maison, je me sens envahi par les souvenirs dont les anneaux divers forment une chaîne qui, depuis quarante-trois ans, a rivé mon cœur au sanctuaire de Notre-Dame des Lumières. Cette église est fermée. Je puis du haut de la tribune contempler la maison de Dieu. Je ne vous dirai pas tout ce qui s'est passé dans mon cœur. Je visite le jardin ; je reconnais la tonnelle, les bassins ; j'entends tomber l'eau comme aux jours du passé. Je monte plus haut, là je constate de grandes transformations et ai quelque peine à rétablir les lieux comme ils étaient autrefois. Je prends le chemin de la chapelle de saint Michel, je m'agenouille sur la tombe du P. Ricard et puis, gravissant la montagne, je reprends les sentiers tant de fois parcourus. Je salue les pins devenus très grands et je les avais vus si petits... Je tourne le grand rocher et je reviens à la maison, rajeuni par le souffle qui a passé sur mon front, par les sentiers de la colline et surtout par ce retour sur un passé où Marie, la Mère des Lumières, s'est toujours montrée si bonne pour moi.

L'heure de l'oraison du soir est arrivée : c'est l'heure choisie paur offrir nos premiers vœux au héros de la fête. Le P. Bermond est dans sa chambre ; le R. P. Bonnefoi en quelques paroles émues traduit les sentiments de tous. Je me permets d'ajouter les félicitations dont notre bien-aimé Père Général, les RR. PP. Martinet et de L'Hermite, le R. P. Audruger, Provincial du Nord, m'avaient chargé pour l'heureux Jubilaire et une accolade fraternelle termine cette première réunion de famille.

Cependant les invités et les représentants des maisons arrivent par le dernier train de la nuit et le premier train du matin.

Bien des absences sont constatées. Le R. P. Provincial du Midi, qui a donné son approbation au projet de fête, qui a promis de la présider, annonce qu'il est retenu à Notre-Dame de l'Osier par des motifs impérieux, plusieurs autres Pères s'excusent à leur tour. L'épidémie en retient à des postes de dévouement.

Dressons la liste des religieux, des prêtres et des amis qui ont pris part à la fête du 5 août.

Les PP. BONNEFOI, supérieur de la Maison ; BERMOND, TROUIN, curé de Goult ; ISTRIA, BERNARD, MORARD, les FF. JOURDAN et TRAMONI, formant le personnel de la communauté, reçoivent avec bonheur les PP. CARNIER, LAMBLIN et BÉNÉDIC, de la maison d'Aix, et le R. P. CEYTTE, directeur du Juniorat de Beaucaire.

M. l'abbé Redon, vicaire général, représente l'administration diocésaine ; hier, à la gare, M. l'abbé Clément, premier vicaire général, avait offert personnellement ses félicitations au P. BERMOND, et nous étions chargés de celles de M. l'abbé Charrasse, troisième vicaire général.

M. l'abbé Constantin, curé-doyen de Gordes ; M. l'abbé Ferrer, curé-doyen de Bonnieux ; M. l'abbé Robert, curé de Cheval-Blanc ; M. l'abbé Laborel, curé de Murs ; M. l'abbé Manuel, curé des Beaumettes ; M. l'abbé Fargué, curé de Rosières (Ardèche) ; M. l'abbé Ferrer, vicaire de Saint-Pierre d'Avignon, et enfin M. l'abbé Ripert, ancien Junioriste, vicaire de Cavaillon, forment le cortège sacerdotal : tous amis de la maison et du Jubilaire.

Quelques amis laïques prendront part à la fête : M. Louis Desmarre, maire de Goult ; M. Dominique Pons, conseiller municipal ; M. Bonnefoi, frère du supérieur de la maison, M. Bonnefoi fils, élève au Petit Séminaire.

Tous nous assistons à la messe célébrée par le R. P. Bermond, à huit heures. Les prêtres sont revêtus du surplis : les curés de Bonnieux et des Rosières remplissent les fonctions d'acolytes, j'ai l'honneur et le bonheur de faire celles de prêtre assistant.

Le R. P. Bermond est ému ; des larmes silencieuses coulent le long de ses joues : son émotion grandit encore lorsque le cantique de l'Oblation retentit, exécuté par M. l'abbé Ripert, et accompagné sur l'harmonium par le R. P. Lamblin. Le refrain est répété par tous les assistants.

La Vierge couronnée est là, présidant à la cérémonie.

La messe est terminée ; lorsque les prières prescrites par Léon XIII ont été récitées, on entonne le *Magnificat* sur le huitième ton royal. La chapelle retentit de l'accord de ces voix viriles devenues les interprètes de la reconnaissance et de l'amour que cinquante années de vie religieuse ont accumulés dans une âme d'apôtre, d'Oblat de Marie Immaculée.

Au sortir de la chapelle, le Jubilaire est reconduit dans ses appartements, où une nouvelle accolade fraternelle témoigne d'un profond sentiment de gratitude et de bonheur.

A midi, une table noblement hospitalière réunit tous les invités. Le R. P. Bermond occupe la place d'honneur, ayant à sa droite M. le Vicaire général, à sa gauche M. le Maire de Goult.

Une douce gaieté anime ces agapes vraiment fraternelles. On sent que l'esprit de famille est là, qu'un même sentiment remplit les cœurs.

Au dessert, les vœux et les félicitations devaient se faire jour. Voici tout d'abord le toast porté par le R. P. Garnier, membre du conseil provincial et premier assesseur de la maison d'Aix :

TOAST DU P. GARNIER.

Une voix plus éloquente et plus autorisée devait se faire entendre dans cette réunion de famille. Mais si le vénéré supérieur de la maison d'Aix a le regret d'être absent de corps, il est présent d'esprit et de cœur. Il m'a confié, sous l'autorité du digne supérieur de Notre-Dame des Lumières, la mission de parler en son nom. Jamais mission ne me fut plus chère.

Je m'efforcerai de la remplir en m'animant de son cœur, en essayant de traduire ici sa pensée.

Vous me pardonnerez donc si, dernier venu, je me lève le premier dans cette enceinte hospitalière où je retrouve tant d'amis et tant de frères dévoués.

Salomon se faisait gloire d'aimer la Sagesse. "Je l'ai aimée, disait-il, je l'ai recherchée dès ma jeunessse et j'ai demandé à l'avoir pour épouse, et j'ai été épris de sa beauté."

Et vous, mon Révérend et bien cher Père, vous célébrez aujourd'hui des noces, vous chantez un épithalame, vous montrez avec orgueil cette compagne de votre vie que vous vous êtes attachée, il y a cinquante ans, par des liens infrangibles.

Après Salomon vous pouvez vous écrier : Je l'ai aimée, je l'ai recherchée dès ma jeunesse, et j'ai demandé à l'avoir pour épouse, et j'ai été épris de sa beauté.

Mais quelle est donc cette épouse dont les charmes ont capté votre cœur et conquis votre dévouement ? Selon le langage du monde, elle ne peut pas être appelée Sagesse, mais bien plutôt Folie, une folie sublime, la folie de la Croix, cette folie étrange qui s'appelle *la vie religieuse*.

Vous l'avez aimée, dites-vous, vous l'avez recherchée dès votre jeunesse, vous l'avez demandée pour épouse, et sa beauté vous a ravi.

Cependant, lorsque vous l'aperçûtes pour la première fois dans les frais vallons du Laus et bientôt après aux mains de notre vénéré et bien-aimé Fondateur, ne vous est-elle point apparue désolée et en larmes, une croix de bois à la main, une couronne d'épines sur le front, des haillons sur les épaules et une robe de sang autour de son corps ? Où sont donc les charmes qui vous ont captivé, où sont ces attraits irrésistibles qui vous ont jeté dans ses bras et sur son cœur ? C'est tout ce que le monde abhorre, c'est tout ce qu'il fuit, ce qu'il dédaigne souverainement, ce sont les privations de la pauvreté, c'est l'éclat de la chasteté, c'est le joug de l'obéissance, c'est le sacrifice, c'est l'immolation quotidienne du moi humain.

Voilà ce qui vous a captivé et ravi, ce qui pendant cinquante ans vous a tenu enchaîné à la vie religieuse et apostolique, à la vie d'Oblat de Marie Immaculée.

Et depuis que vous avez pris par la main cette compagne de votre existence pour marcher toujours à ses côtés et avec elle, que n'avez-vous point fait, où n'êtes-vous point allé ?

Elle vous fit homme de Dieu, homme de prière et de sacrifice, mais elle vous fit aussi l'homme des âmes, l'homme de zèle et de dévouement, l'apôtre.

C'est elle qui vous fit parcourir en missionnaire intrépide et infatigable nos régions du midi de la France.

Un jour, semblable à l'esprit dont parle l'Écriture, qui saisit un prophète par la tête et les cheveux pour le jeter au loin dans les cités et les déserts, elle vous prit, et elle vous emporta par-delà les mers dans le nouveau monde, et jusque vers les glaces du Nord parmi les tribus sauvages.

Et un autre jour, elle vous ramena parmi nous, elle vous mit à la tête de cette province, et vous donna des fils toujours dévoués et reconnaissants.

Aujourd'hui, nous lui devons la joie et l'honneur de former autour de vous une vivante couronne, de pouvoir vous acclamer et vous dire : *Ad multos annos.*

Des applaudissements unanimes couvrent ces paroles qu'a dictées l'amour d'un cœur reconnaissant.

M. le Vicaire général demande à exprimer aussi ses vœux de bonheur et s'exprime en ces termes :

TOAST DE M. REDON.

Mon très Révérend Père, si vous me permettez en ce moment d'ajouter quelques paroles aux témoignages d'affection, aux félicitations, aux vœux que viennent de vous exprimer si bien vos frères ou plutôt vos fils bien-aimés de votre chère Congrégation des Oblats, je vous avouerai que je suis quelque peu embarrassé, qu'une espèce de scrupule rend ma conscience un peu perplexe.

Il me semble, en effet, qu'on ne devrait pas seulement célébrer le cinquantenaire et les noces d'or de votre profession religieuse, mais quelque chose de plus. Pour nos braves soldats qui s'en vont loin de nos tranquilles garnisons guerroyer dans des pays lointains, faire de périlleuses campagnes, braver les frimas de l'hiver, les chaleurs torrides de l'été et s'exposer à toutes sortes de dangers, les années comptent double.

Or vous, mon très Révérend Père, vous avez fait de nombreuses campagnes, dans les régions alors inexplorées de l'Amérique du Nord, vous avez ouvert la voie à vos frères qui continuent de faire porter des fruits à ces terrains où vous avez jeté la première semence ; vous

avez appris pour vous et pour les autres le langage des peuplades que vous avez évangélisées. Vous avez enduré pendant quinze ans toutes sortes de peines, de fatigues et de privations, mais vous étiez bien dédommagé de tout par les âmes que vous aviez le bonheur de sauver. Je me souviens de vous avoir entendu maintes fois nous faire le récit de vos campagnes évangéliques, et vous nous les racontiez si bien que, pendant des heures et des heures entières, nous étions tous *pendentes narrantis ab ore*. Oh ! si vous pouviez écrire vos récits, ou si, votre bouche et votre cœur les redisant, la main de quelqu'un de vos frères pouvait les transcrire, avec quel intérêt, quelle édification ne serions-nous pas heureux de les lire ? Cette lecture réveillerait bien des vocations de missionnaires.

Puisque vous avez fait tant de campagnes, on doit compter doubles ces années glorieuses et fructueuses de votre vie de Missionnaire, et c'est bien plus que vos noces d'or que nous devons célébrer, ce sont vos noces de diamant. C'est ainsi que vos années seront comptées par celui qui rend et qui vous rendra au centuple le bien que vous avez fait.

D'autre part, et voici ce qui me rend perplexe. Il me semble que personnellement je ne dois célébrer que vos noces d'argent. Il y a, en effet, vingt-cinq ans que j'ai le bonheur de vous connaître, de jouir de votre amitié et de faire ce que je peux pour vous témoigner ma vénération et ma reconnaissance. C'était en 1859.

Vous étiez venu, il est vrai ici, quelque vingt ans auparavant. Mais alors, quand je passai, ma petite taille ne me permettait pas de vous voir en regardant pardessus la tête des RR. PP. Ricard et Magnan, qui venaient de diriger ma personne dans la carrière ecclésiastique ; et puis, à côté d'eux, il y avait deux jeunes figures de Junioristes qui attiraient mes regards. L'un

était mon ancien condisciple, il est maintenant depuis trente-cinq ans missionnaire, l'autre est à côté de moi : c'est le premier chapelain de la maison du Sacré-Cœur à Montmartre.

Mais en 1859, quand vous êtes revenu après votre retour de l'Amérique, vous étiez un peu comme ces vieux de la vieille qui avaient fait les campagnes du premier empire, vous étiez un peu invalide à la suite de tant de campagnes et de privations ; mais en respirant l'air de la Provence, en foulant le sol natal, vous repreniez vite vos forces. Je souhaite que tous ici nous puissions célébrer les noces d'or de votre retour parmi nous en même temps que le retour des pèlerinages et des fêtes splendides de ce cher sanctuaire de Lumières !

M. le curé-doyen de Gordes, qui avait des motifs pour garder l'incognito, permet au P. Rey de lire la pièce suivante qui fut écoutée avec une vive émotion :

AU R. P. BERMOND.

Marie, ô Mère d'espérance,
Tu m'as comblé de ton amour !
De mon coeur en souffrance
Sois la force toujours !
Sous ton aimable servitude,
J'ai goûté la paix, le bonheur
Dans cette chaste solitude,
Asile si cher à mon coeur !

Depuis le jour où je quittai ma mère,
Ta sainte image apparut à mes yeux,
Céleste Reine en ce lieu solitaire,
Et je t'offris mon coeur avec mes voeux !

O tendre Mère, ô Vierge immaculée,
Ta douce main veilla toujours sur moi !
Triste ou joyeux dans ta belle vallée,
La nuit, le jour, mon coeur compta sur toi !

Avec la Croix, dans le désert aride,
Dans mes combats pour l'honneur de ton Fils,
Mère, j'ai vu, marchant sous ton égide,
A ses genoux tomber ses ennemis !

Toi, dont la main calma toujours l'orage
Et ramena ma barque vers le port,
Tu m'arrachas aux périls du naufrage,
Je triomphai des assauts de la mort !

J'ai retrouvé dans mon pèlerinage
Cet abri sûr ou je voulais m'asseoir !
Je viens t'offrir mon bâton du voyage ;
Je le suspends au palmier de l'espoir !

Heureux asile où je vis sans alarmes,
De l'aube au soir, sous la commune loi !
Tous mes moments sont inondés des charmes
Dont je m'enivre aux rayons de la foi !

Faible et battu par les flots de la vie,
Tu me gardas au dedans, au dehors,
Comme ton bien, ta richesse chérie !
Veille sur moi ; conduis-moi jusqu'au port.

Puisqu'ici-bas ta bonté, ta tendresse
M'ont fait rentrer à l'ombre du berceau
Où je goûtais la plus suave ivresse,
Pourquoi faut-il qu'il soit comme un tombeau ?

O Mère, entends les soupirs et les larmes
De mon coeur qui t'implore et se plaint !
Entends nos voeux. Fais tarir nos larmes !
Dissipe enfin notre triste destin !

Puissante Reine, ô Vierge de Lumières !
Pourquoi garder nos vêtements de deuil ?
Pourquoi laisser scellé ton sanctuaire ?
Veux-tu nous voir expirer sur son seuil ?

O Mère, Vierge de Lumière,
Auguste Reine de ces lieux,
Accueille en ce jour la prière,
Les voeux de tous ces coeurs joyeux !
Garde-nous de longs jours encore,
Cet ami, ce frère vénéré !
Que ce jour soit la douce aurore
Du triomphe si désiré !

Ad multos annos.

Nous regrettons de n'avoir pas pu obtenir de la modestie du R. P. Bénédic la pièce de vers dont il a réjoui les derniers instants du repas. Sous une forme poétique, gracieuse, simple et humoristique, il a redit ce que fut le P. Bermond. Des rires approbateurs soulignaient chaque trait d'esprit, chaque allusion historique : ce fut une note de franche gaieté dans l'ensemble de ces fraternelles manifestations.

Le P. Bermond s'est levé et a répondu en quelques mots aux vœux qui lui ont été adressés : son émotion se traduit par des larmes et des paroles entrecoupées. Il remercie ses frères et ses amis d'être venus assister à cette fête qui est pour lui une fête de reconnaissance envers Dieu. Il voudrait bien pouvoir se rendre témoignage qu'il mérite les éloges qui lui ont été décernés, mais il sait ce qu'il a fait, ce qu'il a voulu, le reste il l'abandonne à Dieu. S'il a quelque espoir pour paraître devant le Souverain Juge, dont l'approche lui est annoncée par le poids des années, c'est la filiale piété qu'il a toujours eue pour la Sainte Vierge : il a pu la faire couronner dans deux de ses sanctuaires, il compte sur sa bonté infinie pour recevoir en échange une petite couronne de sa main. Il compte aussi sur les prières et le dévouement de ses frères, de ses amis, parmi lesquels il met au premier rang celui qu'il aidait dans son enfance à monter sur son lit de repos — et puissent tous ceux qui l'ont fêté aimer de plus en plus leur famille religieuse, la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée !

M. le Maire de Goult prend alors la parole et porte un toast à la réouverture de la chapelle de Notre-Dame des Lumières et à la Congrégation des Oblats.

Enfin le Père Supérieur termine tous les discours en prononçant les paroles suivantes :

"Mes Frères, Messieurs,

Nos agapes fraternelles touchent à leur fin, un devoir m'incombe, je le remplis avec joie :

A M. le vicaire général Redon, dont l'amitié pour la Congrégation et la maison de Lumières ne se dément jamais ;

A MM. les doyens de Gordes et de Bonnieux, dont la présence en cette fête nous honore ;

Au R. P. Rey, qui, sur un signe, traversant la France pour venir en ce jour plus vénérer et plus aimer son Père, nous donne l'exemple de la piété filiale ;

A M. le Maire, à M. Desmarre aîné, ces amis de vieille date et, qui semblables au lierre constant, ne savent pas se détacher de la vieille muraille que l'infortune atteint ;

A M. le curé de Rosières, cet ami du cœur ;

A MM. les curés de Cheval-Blanc, de Murs et des Beaumettes ;

A MM. les vicaires de Saint-Pierre (d'Avignon) et de Cavaillon ;

A nos RR. PP. d'Aix, dont le cœur a si bien entendu notre appel ; à leur vénéré supérieur, qui, retenu loin de nous, a su pourtant si bien se trouver parmi nous, et à qui ses fils porteront le renouvellement de notre affection et de notre gratitude ;

A notre R. et cher P. Ceytte, de Beaucaire ;

A MM. Pons et Bonnefoi ;

A tous nos hôtes aimés, en un mot, la maison de Lumières offre ses sentiments de reconnaissance et dit un cordial merci.

Et puis, messieurs, au revoir, mais non adieu ; au revoir au jour heureux où Notre-Dame des Lumières verra s'ouvrir les portes de son sanctuaire vénéré. Vo-

tre place est dès aujourd'hui marquée à la table de famille, la maison de Notre-Dame des Lumières est votre maison à tous.

Je dois ajouter :

L'absence du R. P. Provincial nous est une vraie peine ; après la promesse formelle de venir présider notre fête de famille, le Révérend Père s'est vu arrêté au moment de son départ. Son cœur est avec nous.

Je ne veux ni ne dois oublier :

Le T. R. P. Général, qui, en nous envoyant le R. P. Rey, nous témoigne tout l'intérêt qu'il porte à notre réunion de ce jour.

Mon Révérend Père, j'essayais hier de vous le dire, des fils, des frères et des amis vous répètent : *Ad multos annos ;*

A vous tous, messieurs, et aux vôtres ;

Au T. R. P. Général ;

A la Congrégation.

A trois heures et demie, a eu lieu le dernier exercice se rapportant au Jubilé du R. P. Bermond.

Tous se réunissent dans la chapelle intérieure. Après le chant du cantique : *Esprit-Saint*, j'ai dû acquitter à mon tour ma dette de reconnaissance. Je remercie le R.P. Bonnefoi de m'avoir assigné ce moment ; partout ailleurs, je n'aurais pu dominer mon cœur. Ici la sainteté du lieu et la solennité de l'exercice me dominaient entièrement. Voici le rapide résumé de cette allocution : *Corona dignitatis senectus, quae in viis justitiae reperietur . . .* (*Prov.*, XVI, 31). "La couronne de toute dignité, c'est une vieillesse que l'on trouve dans le chemin de la justice."

Ces paroles ont leur application dans la fête de ce jour. Il s'agit d'un vieillard que nous retrouvons au

bout de cinquante ans non seulement dans le chemin de la justice, mais dans le complet renouvellement de l'acte qui le plaçait, il y a un demi-siècle, dans les voies de la perfection. Nous l'y retrouvons aussi ferme, aussi courageux, aussi déterminé. Nous venons le féliciter, car, la Sainte Écriture nous l'apprend : la longévité est une cause légitime de joie : *exultatio viri est longævitas,* c'est une bénédiction accordée à l'individu, mais c'est aussi une bénédiction pour la famille et la société. Le culte de la vieillesse est un culte voulu de Dieu, qui en a fait un appendice de la vertu de religion et de reconnaissance. Et voyez comme ici la Providence intervient pour donner quelques rayons de bonheur. Nous célébrons cette fête le jour de Notre-Dame des Neiges, jour de fête dans nos montagnes, jour de fête pour le Briançonnais, car aujourd'hui nous célébrons le titulaire de la chapelle de la Sainte Vierge qui couronne la montagne de Prorel, et c'est dans un des vallons qui se trouvent à ses pieds et qu'abrite son manteau maternel qu'est né celui dont le Jubilé d'oblation nous réunit ici. Une double pensée partagera cet entretien. La Sainte Ecriture nous dit : *Corona senum filii filiorum patres eorum* (*Prov.* XVII, 6). La couronne d'un vieillard se forme de ses fils et petits-fils et la gloire des enfants est la gloire des pères."

Ce qu'a été le Père que nous entourons comme une couronne de fils.

Et ce que nous devons être en souvenir de ce Jubilé.

Je passe sur la première considération. — La seconde a compris cette triple leçon : — respect pour le vieillard, l'ancien, pour le dépositaire de l'autorité. *Non te praetereat narratio seniorum : ipsi enim didicerunt a patribus suis ; quoniam ab ipsis disces intellectum* (*Eccl.*, VIII, 11, 12) ; 2° dévouement pour la famille qui nous a enfantés, qui nous a élevés et qui remplira à notre égard la prière du Prophète : *Usque ad senec-*

tam et senium ne derelinquas me. Famille bien-aimée, ne m'abandonne pas surtout au jour de ma vieillesse ! 3° Enfin, redoublons de confiance et d'abandon filial envers la Vierge Marie, et que notre grande occupation soit de l'aimer et de la faire aimer. Elle sera notre Mère et nous donnera, comme à son Fils des Neiges, d'avoir toute espérance pour le dernier jour !

Le P. BERMOND donna le Salut, comme pour nous exprimer sa suprême reconnaissance, et avant de nous séparer tous nous chantâmes le cantique si connu de Notre-Dame de Lumières.

Aussitôt après, plusieurs des invités profitèrent du passage du chemin de fer. Ce ne fut pas sans exprimer toute la joie que leur avait fait éprouver cette fête de famille.

Et comment pourrai-je exprimer le souvenir qui restera dans mon cœur des noces d'or célébrées à Lumières le 5 août 1884 !

Agréez, etc. Ach. REY, O.M.I.

MAISON DE L'OSIER.

Notre-Dame de l'Osier, 5 août 1884.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Les nouvelles de la famille, confiées à cette publication intime des Annales et portées par elles jusqu'à nos Missions les plus lointaines, ont dû causer toujours le plus vif plaisir aux membres de la Congrégation. Mais il me semble qu'en cette douloureuse phase de dispersion et d'épreuve, elles sont devenues infiniment plus précieuses. Ainsi me reprocherais-je de négliger le compte rendu annuel de Notre-Dame de l'Osier, si modeste puisse-t-il être. Puis-je oublier

d'ailleurs combien tout ce qui se rattache à ce cher berceau religieux d'un si grand nombre des nôtres conserve pour leur cœur d'intérêt et de charme ? Traversons donc les mois écoulés depuis le 27 juillet 1883, le programme de nos travaux et le journal de la maison à la main ; ce sera comme prendre au vif notre existence journalière au dehors et au sein de la communauté.

Le 5 août, au pèlerinage, le P. PICHON souhaitait la bienvenue au patronage des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, de Moirans. Ces pieuses enfants, au nombre de 150, méritaient bien les félicitations et les encouragements que leur offrait par son apôtre la Vierge de l'Osier; car elles appartiennent à un pays qui a bien cessé, hélas ! d'être religieux, et à cette industrie du tissage de la soie qui devient de plus en plus, à de trop rares exceptions près, la démoralisation et la perte de la jeunesse de nos contrées. La retraite de l'œuvre de la jeunesse appelait le P. TROTOBAS à Marseille, aux approches de l'Assomption, tandis que le P. CHATEL et le P. Supérieur évangélisaient les jeunes filles des congrégations de Saint-Bruno et de Saint-André, de Grenoble, le P. PICHON celles de Montceau, et le P. MONNET celles de Pajay, son pays natal. Notons, dans la dernière quinzaine d'août, outre l'adoration de Malleval par le P. ISNARD, l'adoration de la Visitation de Saint-Marcellin par le P. Supérieur, et un Triduum du P. PICHON à Manas (Drôme) ; plusieurs retraites religieuses données chez les Ursulines de Tullins et les Sœurs de l'Espérance de Lyon, à la Visitation de la Côte-Saint-André, ainsi qu'aux Nativitaires de la Mure, par les PP. CHATEL, TROTOBAS, Supérieur et PICHON.

Nous trouvons sur le seuil de septembre l'adoration de Quincieux, où se faisait de nouveau entendre le cher P. ISNARD. Il sanctifiait ainsi ses vacances de profes-

seur de Beaucaire, en édifiant les âmes, et préludait à sa vocation prochaine de missionnaire du Calvaire. Tous nos vœux le suivent en cette nouvelle carrière, et nous lui souhaitons ample cueillette de lauriers apostoliques. Le P. Supérieur donnait vers cette époque la retraite des congréganistes de Saint-Pierre de Voiron, dont le curé, M. Boirayon, est un de nos anciens et bons amis. Le mois de septembre, comme on le sait, voit ici affluer les fidèles. Le confessionnal impose alors de longues heures d'assiduité. Nous avons la consolation d'y faire beaucoup de bien ; ce n'est pas une des moindres consolations ni un des moindres fruits de notre ministère. Les habitants de l'Osier ont eux-mêmes remarqué, cette année, un accroissement du nombre des pèlerins.

Leur concours, on s'en souvient peut-être, avait diminué depuis l'expulsion, sous l'empire de diverses causes qu'il n'est plus opportun de redire. Florissante s'est montrée notre grande Retraite du pèlerinage du 9-16 septembre. L'auditoire, également bien composé et bien disposé, s'est félicité des excellentes instructions du P. TROTOBAS. A peine ces généreuses cohortes de pèlerins avaient-elles redescendu notre colline, que nous reprenions nous-mêmes la route des communautés religieuses. Les maisons de l'Espérance de Laval et Château-Gontier s'ouvraient au P. CHATEL ; le couvent des Augustines du Pont-de-Beauvoisin (Savoie), au P. PICHON. Les Sœurs de la maison mère du Rosaire, au Pont-de-Beauvoisin, avaient le P. PAYS, accompagné du P. MONNET, comme confesseur, et le P. Supérieur prêchait la Retraite générale des religieuses de la Providence de Corenc. Le P. MONNET, lui, prenait ensuite son bâton de voyage pour le Midi, portant sa pieuse parole à cette portion si intéressante de la famille, le Juniorat, abrité par le petit séminaire de Beau-

caire. Le P. TROTOBAS allait enfin exercer son zèle au milieu des Congréganistes de Saint-Vallier (Drôme).

Le mois d'octobre ouvrait au P. Supérieur le chemin de Paris, à la veille des retraites des deux maisons de l'Espérance. La bonne Providence s'y montra particulièrement secourable à la Sainte-Famille. Quelques jours avant les exercices de la rue Clichy, la chute partielle d'une corniche de la maison avait défoncé la marquise de la chapelle et broyé un prie-Dieu qu'une Sœur venait de quitter. Puis ce furent, durant la retraite elle-même, des graviers qui, çà et là, se détachaient de la même maçonnerie, sans qu'on y prît autrement garde. Les retraitantes dispersées, on manda l'architecte. Quelle ne fut pas sa stupeur de constater que la partie antérieure de la bâtisse, privée des supports convenables, à la suite de modifications intempestives des anciens propriétaires, ne reposait plus que sur une poutre insuffisante, laquelle poutre elle-même tombait en poussière ! Alors seulement on remarqua qu'un des murs latéraux avait perdu la ligne droite et menaçait ruine. Cent fois la communauté aurait dû disparaître sous les décombres. Préservation vraiment miraculeuse, au dire même des ouvriers accourus pour étayer fortement le bâtiment ébranlé. Au même temps, le P. CHATEL faisait une excursion dans la Méditerranée, jusqu'à Ajaccio, où il prêchait successivement au grand séminaire, au pensionnat des Sœurs de Saint-Joseph et au petit séminaire. Au retour, il se déclarait prêt à reprendre la mer au premier signe de la fortune. Les petits séminaires du Pont-de-Beauvoisin (Savoie) et de Meximieux (Ain) entendaient, à la rentrée, les PP. TROTOBAS et PICHON ; le pensionnat de Sainte-Ursule, de Grenoble, le P. MONNET. Saint-Siméon de Bressieux possédait le P. PAYS aux environs de la Toussaint. Hélas ! c'était son dernier travail dans le Dauphiné, comme apôtre de l'Osier. Ce vaillant ouvrier allait

nous quitter pour Saint-Jean d'Autun. Vous savez. bien-aimé Père, qu'il n'a pas tenu à nous de garder cet ancien et intrépide compagnon d'armes. Ce fut ma grande tristesse de Paris, lors des retraites de la Sainte-Famille, puisque le mot définitif fut prononcé là. On me pardonnera mes très vifs regrets ; tous ici les comprennent et les partagent. L'excellent Père nous a rendu les plus éminents services, à titre de missionnaire ou de curé. Il est bien peu de régions qui n'aient béni son zèle, et des multitudes d'âmes lui devront leur salut. Il a beaucoup et fructueusement prêché, confessé plus encore, et sa réputation, à ce dernier chef, demeure, parmi nos populations et leur clergé, celle du confesseur le plus dévoué et le plus consciencieux ; que le cher et bon Père n'oublie pas ceux qui lui conservent le reconnaissant et affectueux souvenir de l'amitié !

En novembre, le P. MONNET distribue les dons de Dieu aux pensionnats de la Providence de Saint-Martin-le-Vinoux et de la maison mère de Murinais. Le P. Supérieur remplit le même office, et avec une nouvelle consolation à Lorette de Marseille, puis dans les Visitations de Chambéry et de Valence. On se souvient toujours avec reconnaissance dans ce dernier monastère des prédications du R. P. BURFIN données, les premières, il y a quarante ans. Les Congrégations de la Tour-du-Pin et de la Frette appellent les PP. TROTOBAS et PICHON.

Décembre convie d'ordinaire les missionnaires à leur œuvre favorite. Deux groupes d'ouvriers, les PP. VASSEREAU et PICHON, CHATEL et MONNET partirent pour Cour-et-Buis et Roche-Thoirin, et y séjournèrent trois semaines durant, jusqu'à Noël. Ces deux paroisses ne sont pas ce qu'on nomme des terrains religieux. La grâce y recueille toutefois des fruits consolants. Au Pont-de-Beauvoisin, le P. TROTOBAS se multipliait dans

trois retraites aux élèves des Dames Augustines, du petit séminaire et aux ouvrières de la fabrique Guinet, grand négociant en soieries de Lyon et, ce qui vaut mieux encore, excellent chrétien. De là, le Père descendait au château de Nondy (Drôme). M. Augustin Belmont, un de nos dévoués amis, nous avait demandé un Triduum préparatoire aux fêtes de Noël. La chapelle gothique est un bijou ; elle tient lieu de chapelle de secours pour les hameaux environnants, trop éloignés de l'église paroissiale du Bourg-du-Péage. Le P. Beuf, toujours infatigable, malgré les rhumatismes accourus et la neige qui, de jour en jour, blanchit sa tête, édifia lui-même les congréganistes de Notre-Dame de l'Osier et les prépara à leur fête patronale de l'Immaculée-Conception. Son lot curial, pour le dire en passant, n'est pas, il s'en faut, des plus séduisants. Ce peuple, trop engraissé sans doute des biens de la grâce, *incrassatus recalcitravit*, s'est laissé entraîner, comme une population vulgaire, par quelques discoureurs et faiseurs de bas étage. La folie électorale vient d'éliminer à nouveau du conseil municipal les hommes les plus honorables et les mieux posés du pays. C'est à désespérer d'un pareil vertige ; les nations, il est vrai, sont guérissables, et la France mobile plus qu'aucune peut-être ; mais qu'il faudra sans doute de châtiments et d'expiations pour nous tirer de cette ivresse d'insanité ! En attendant des jours meilleurs, le cher et dévoué P. Curé s'acquitte de son devoir, sans peur et sans reproches. S'il n'accomplit pas tout le bien qu'il voudrait, il réalise tout celui qu'il peut. Les prédications de décembre comportent encore, pour être complet, le passage du P. Supérieur au florissant pensionnat du Saint-Sacrement de Valence. Ainsi se termine l'année pour le dehors.

Au dedans, de nouveaux départs allaient modifier notre personnel. La province du Midi venait de fonder

une maison à la frontière d'Italie, presque au rivage de Menton. Un abri sûr et agréable ouvrait ses portes aux junioristes chassés de Lumières et de Bon-Secours et réfugiés à Beaucaire. Les lecteurs des Annales n'ont peut-être pas oublié que, l'an dernier, les élèves des classes supérieures étaient venus nous demander une hospitalité discrète. Nous l'avions, ici-même, discrètement laissé entendre. Gardés et protégés par l'ombre de Marie, ces aînés de notre intéressante jeunesse attendaient donc, sans trop souffrir, le résultat des démarches laborieuses faites à l'étranger par le R. P. Provincial. Le bon P. SOULERIN savait d'ailleurs leur rendre douces et fructueuses les heures du séjour provisoire. Mais le moment était venu : il fallait quitter ce nid improvisé. Nous retrouvâmes, à l'occasion de ce départ, quelque chose des souvenirs de l'expulsion : un va-et-vient incessant, des coups de marteau à tous les étages, des livres partout épars, des objets de literie, des malles, des caisses encombrant les corridors... N'était-ce pas de fait un prolongement et une conséquence des iniques violences de 1880 ? Au petit troupeau gagnant la nouvelle bergerie il fallait un pasteur. Le R. P. Provincial, qui s'est souvenu sans doute de la devise : Qui bien aime bien éprouve, jeta les yeux sur le R.P. GUILLON, notre excellent maître des novices. Le choix était très bon ; mais la perte pour nous n'en fut que plus sensible. Le doux P. LE CUNFF est venu adoucir nos regrets, avec le titre de *Socius* du P. Supérieur, tout surpris de s'entendre appeler Maître des novices. Tous nos meilleurs souhaits de gratitude et d'affection à la fondation Italienne, à son jeune Supérieur, dont la maturité saura suppléer au défaut des ans, mille vœux enfin au personnel enseignant et enseigné de Diano-Marina ! Le P. SOULERIN, gracieux et délicat sous le ciel étranger comme il le fut toujours sous le ciel de la patrie, nous adressait, quelques jours

plus tard, des lignes charmantes, écrites par la main du poète et inspirées par sa trop grande bienveillance d'ami. Me pardonnera-t-il une indiscrétion ?

J'ai quitté votre toit ; mais, comme l'hirondelle,
Au nid qui m'abrita je garde mon amour ;
Comment vous oublier, ô Père, ami fidèle,
Hôte si bienveillant du plus riant séjour ?

. . . .
. . . .
. . . .

Faut-il vous dire adieu sans espoir de retour ?
Oh ! non, je reviendrai dans votre solitude
Goûter de l'amitié le bonheur incessant.

. . . .

En livrant mon esprit aux douceurs de l'étude
Sur la rive lointaine où l'hiver m'a fait fuir,
Mon coeur entretiendra la fleur du souvenir.

Nous retenons l'espoir du retour et garderons mémoire des joies fraternelles que ces excellents Pères nous ont fait goûter en leur trop court séjour parmi nous. Les FF. LERAY et LECCIA, adjoints à la colonie, complétaient cette émigration domestique. Enfin le P. STEFANINI se voyait définitivement détaché de la maison, afin de poursuivre, à Marseille, sa participation déjà fructueuse au ministère de la chapelle Italienne du Calvaire. Que Dieu récompense ce dévoué Frère de l'édification de sa vie de religieux et du dévouement dont nous ont gratifiés ses débuts de missionnaire ! Il sera toujours le bienvenu parmi nous.

Au lendemain de tous ces départs, nécessairement accompagnés de beaucoup de mouvement et de dérangement, et au terme d'une année apostolique assez laborieusement remplie, la communauté sentait le besoin de se recueillir et les missionnaires avaient soif de retremper leurs âmes dans la solitude. C'est à cet impérieux et salutaire besoin que répondit l'arrivée parmi

nous du R. P. Zabel, de la maison de Saint-Andelain. Le prédicateur de notre retraite annuelle n'avait pas revu l'Osier depuis le 14 juillet 1858, date de son oblation. Sa parole nous fut ce que chacun sait, pleine de vérité, d'expérience et d'affection. Qu'il reçoive ici l'expression de notre très vive et toute particulière gratitude !

Nous avions eu le dédommagement de posséder, pendant nos saints Exercices, le P. Pays, comme auxiliaire de nos prochaines missions. Le jour même de l'entrée en solitude, il finissait une prédication de trois jours à l'intéressant pensionnat et juvénat de nos Sœurs de l'Osier ; il repartait le jour de la clôture pour travailler au salut des pénitentes du Bon-Pasteur de Grenoble. Nous nous abonnerions volontiers aux assistances qu'il a été aimablement autorisé par le R. P. Marchal à nous prêter, dans les premières semaines de l'année 1884. Il n'était pas le seul, du reste, à nous offrir un concours désiré et apprécié. Nous allions accueillir à l'Osier, pour l'œuvre des missions, les RR. PP. Bonnefoi et Bernard, de la maison de Notre-Dame de Bon-Secours, Bruissan, du Calvaire ; Iungbluth, de Saint-Andelain, et vers la fin de la campagne, le P. Chaine, de Vico. Mais n'anticipons pas sur les dates.

Le 14 janvier, retraite paroissiale de Commelle, par le P. Pichon ; le 18, même travail à la Ruchère, par le P. Vassereau : ces deux prédications, très bénies de Dieu et des plus consolantes. Le 20 janvier, quatre Missions de trois semaines et une de quinze jours conduisaient les PP. Bonnefoi et Bernard à Saint-André-le-Gua, les PP. Zabel et Chatel à Anjau, les PP. Avignon et Monnet à Agnin, les PP. Mauran et Bruissan à Marcilloles, chez le frère toujours si aimable du P. Biard, les PP. Pays et Pichon à Artas. Saint-André-le-Gua offrait de particulières appréhen-

sions, à cause des ouvriers employés à la construction du chemin de fer de Chambéry. Les visites provoquèrent toutes les sympathies ; les réunions d'hommes furent très belles ; on a surtout, écrivait M. le Curé, conservé le souvenir de l'amende honorable au Crucifix et de la réparation des blasphèmes, faite à la troisième réunion d'hommes. Les paroles énergiques et émues du R. P. BONNEFOI, interprétant le langage affreux des blasphèmes, ont laissé la plus profonde impression dans tous les cœurs, et donné, c'est le mot du curé, la chair de poule à tout l'auditoire. Agnin a débuté péniblement, malgré le bon effet des visites ; puis la glace s'est fondue sous les efforts persévérants des missionnaires. Cette population apathique et indifférente a compris enfin le don de Dieu ; bien des prodigues sont rentrés au bercail ; une congrégation de l'Immaculée-Conception, créée par le P. AVIGNON, assurera la stabilité des jeunes filles et fournira au zèle du pasteur un appoint considérable. A Marcilloles, le P. MAURAN a dû payer tribut à la fatigue, sinon à la maladie. Son énergie en a triomphé, et là, comme dans les autres travaux que je viens de nommer, c'est l'immense majorité des hommes qui a pris place à la Sainte Table. On les y a comptés au nombre de 350. Le P. BRUISSAN voyait pour la première fois, si je ne me trompe, le chantier de nos grandes et belles missions. Je sais qu'il en a gardé un souvenir très consolant. Toute la population d'Artas, et les hommes, avec presque plus d'empressement que les femmes, a répondu à l'appel des missionnaires. Le tempérament plus tranquille d'Anjau n'a pas empêché la grâce de moissonner pour Notre-Seigneur, sauf une trentaine, tous les chrétiens de la paroisse. Nous tenons du R.P. MOUCHETTE, supérieur de Saint-Andelain, que le P. ZABEL a été extrêmement édifié de tout ce qu'il a vu et entendu, ainsi que son compagnon, le P. IUNGBLUTH ; et nous re-

mercions encore le P. ZABEL d'avoir accepté, nonobstant les fatigues de son apostolat au milieu de nous, de prendre part à la lutte. Il a combattu avec l'ardeur de l'athlète qui entre en lice. Faisant suite à cette série de missions, le R.P. TROTOBAS se rendait à la Visitation de Mâcon, centre d'une très belle association en l'honneur du Sacré-Cœur. Tout ce que la ville renferme de chrétiennes d'élite se donne rendez-vous chez les filles de Saint-François de Sales. Cet auditoire a le droit d'être difficile. Des hommes de renom l'ont entretenu. Citons, parmi les derniers, MGR Lamothe-Tenet, recteur de l'Université de Toulouse ; le P. Lescœur, de l'Oratoire, et M. Dufresne, l'aveugle si éloquent de Genève. Notre humble genre apostolique n'a pas eu, grâce à Dieu, moins de succès, et la chaire s'est vue entourée comme aux plus beaux jours. On m'a signalé surtout le Panégyrique de saint Laurent, à l'église de ce nom, qui est paroissiale pour la Visitation. C'est sans doute la raison pour laquelle, chaque année, le discours de la fête patronale s'impose à l'apôtre de la confrérie du Sacré-Cœur.

La seconde série des missions correspond au mois de février. Saint-Agnin demande quinze jours aux PP. ZABEL et VASSEREAU : empressement admirable, nous écrivait ce dernier ; plus d'hommes que de femmes dans l'auditoire ; enthousiasme pour les chants et les cérémonies ; succès complet couronné par une bénédiction de croix. Pendant ce temps, les PP. MAURAN et CHATEL consacrent trois semaines à Viriville. Là encore très bel et fructueux élan : quatre cents hommes à la communion générale. La Drôme devenait à son tour le théâtre des exploits apostoliques du P. TROTOBAS et du P. IUNGBLUTH. Montmiral, autrefois évangélisé par les PP. GUIGUES, DUPUY et DASSY, conserve avec fidélité le souvenir de leur passage en 1841. La bêtise populaire a, paraît-il, des rites étranges dans ce pays.

Il existe une pierre dite *sacrée*, enchâssée dans une muraille, à 1 kilomètre de l'église. C'est un énorme silex. Les badauds y accourent de Grenoble, de Vienne et même de Lyon. Après avoir prié et vénéré la pierre, on y frotte un morceau de lard grand comme la main. Il doit subir ensuite, qu'on me fasse grâce des détails, des manipulations ridicules, et que je ne puis décemment reproduire. Le cérémonial burlesque achevé, on possède un remède infaillible contre les rhumatismes et les dartres. Que d'imbécillités chez les prétendus incrédules ! La justice de Dieu fit son œuvre durant la mission, en frappant de mort subite un homme de trente ans, qui avait laissé mourir sans baptême son enfant. C'était un fanfaron, prédicant de cabaret, collecteur de mauvais journaux. Il faisait beaucoup de mal à la religion dans l'esprit de la jeunesse. Cette mort consterna, arrivant à la suite de la prédication sur la mort et ses surprises. En somme, œuvre bonne et fructueuse. Même résultat du séjour de deux semaines des PP. Avignon et Bernard à Prélanfrey. Plusieurs femmes, qui s'étaient faites protestantes, ont été réintégrées dans le giron de l'Église.

Nous voici à la Mission des Avenières. Elle mérite un instant d'attention, en raison des incidents peu ordinaires qui l'ont émaillée. Cette population de 3 000 âmes tire son origine des contrebandiers attirés et établis sur ce point, grâce à la configuration du Rhône formant presqu'île et à la proximité des frontières de Savoie. La réputation du pays est peu enviable. Au fond, ces gens valent beaucoup mieux que leur renommée.

Quoi qu'il en soit, nous ne franchissons pas les limites de la paroisse sans de vives et légitimes appréhensions au cœur, car on ne nous avait pas ménagé les prédic-

tions de mauvais augure. De fait, outre les dispositions vraies ou supposées de la masse, qu'on n'avait plus vue aux offices depuis longtemps, nous étions condamnés à rencontrer dans nos visites les descendants de l'ancien curé des Avenières, apostat de la Révolution, et nous pouvions apercevoir, chaque jour, à quelques pas du presbytère, un autre prêtre défroqué, tenant une plume de commis, tout près de sa dernière résidence curiale. Mais, grâce à Dieu, mes deux compagnons, les PP. Pays et Pichon, se sentaient pleins de résolution et d'ardeur. Écrasante corvée que ces courses de huit jours pour voir des maisons à 5 et 10 kilomètres, maisons dont plusieurs même, perdues dans les marais, n'étaient pas connues du clergé local, et défiaient, des heures entières, les recherches des visiteurs égarés ! Ce premier contact des apôtres avec les âmes fut riche de bon accueil. Nous ne nous souvenons plus dans quel hameau un petit innocent s'écria à leur approche : Maman, le bon Dieu qui passe ! Il avait naïvement raison ; la grâce préparait à ce point les cœurs que, chaque soir, l'auditoire grossissait d'une centaine d'hommes. Il était, de plus, inouï qu'on les pût faire chanter. Au bout de quelques jours, les voûtes de la belle église tremblaient sous les mâles échos de trois cents voix d'hommes. Jamais peut-être le P. Pichon ne s'était vu si bien secondé. Tout allait donc au mieux : curé, vicaires, paroissiens, voisins d'alentour, chacun croyait rêver ; et l'on venait de loin pour vérifier les récits de la renommée. L'élan était, en effet, magnifique ; de pauvres ouvriers, qui travaillaient tout le jour à Saint-Genys (Savoie), faisaient le soir une heure de chemin, pour prendre quelque réfection à leur domicile, changer de vêtement, et ils franchissaient ensuite les 8 et 10 kilomètres qui les séparaient de l'église. C'était trop beau. Nous pressentions vaguement quelque surprise, sans la soupçonner néanmoins

si scélérate. Mais Dieu veillait et sut tirer le bien du mal. Le jour était venu de la consécration des Avenières à la très Sainte Vierge. Le chœur de la belle église s'y prêtant à merveille, le P. PAYS appliqua tout son talent d'architecte et de décorateur à élever, à parer un reposoir monumental aux innombrables lumières. Longtemps avant l'heure, l'église contenait près de trois mille personnes ; on était accouru de tous les environs. La fête commence ; le Père est en chaire. Mais il n'a pas achevé sa deuxième phrase, qu'une rumeur grandissante, des altercations, des menaces et des blasphèmes éclatent au fond de l'église ; on saisit confusément les mots d'*incendie*, de *tocsin ;* d'autres croient entendre crier à l'assassin ; puis les tintements lugubres et précipités de la cloche d'alarme. Ce fut une scène indescriptible. Je renonce à dépeindre l'épouvante et le tumulte. Tous les prêtres, nous étions là une dizaine, haranguent çà et là le peuple, cherchent à le rassurer. Deux ou trois cents hommes sortent en toute hâte et non sans peine ; une partie de l'auditoire assiège les portes latérales que l'on trouve clouées. Une catastrophe devenait imminente. Elle fut conjurée par suite du trop grand nombre de personnes réunies dans le lieu saint ; l'assemblée, semblable à une mer houleuse dont les flots pressés ne sauraient s'étendre, ne réussissait heureusement pas à se désagréger ; ce fut, avec la protection manifeste de Dieu, ce qui nous préserva de malheurs peut-être bien grands. Les pauvres petites filles des écoles tremblaient comme des feuilles, des femmes s'évanouirent ; mais nul autre accident. L'homme, dont on avait si à point incendié la maison, à plusieurs kilomètres de là, se trouvait précisément à la cérémonie avec sa femme et son enfant. Qu'on juge de son émotion ! Il disparut comme un éclair. Cependant le premier émoi s'était peu à peu calmé, la plupart des hommes rentrèrent en disant tout haut : “ Ceux

qui ont mis le feu iront l'éteindre, s'ils le veulent ", et ils reprirent leur place. Chacun en fit autant. Les habitants de ce groupe de deux ou trois maisons et un nombre considérable de personnes s'étaient rendus sur le lieu du sinistre. Tous ceux qui remplissaient encore l'église attendaient, les yeux fixés sur la chaire, et demandaient, sans parler, que l'on poursuivît la cérémonie. Ce fut l'avis formel de M. le curé. Le prédicateur recommença le sermon. Mais nos malhonnêtes gens n'y trouvaient pas leur compte. Avaient-ils espéré, à la faveur d'un pareil désordre, donner lieu à des accidents, à des morts et, sous prétexte de sécurité publique, amener par ordre la fermeture provisoire de l'église et interrompre ainsi une mission devenue leur cauchemar ? On s'est posé toutes ces questions, sans beaucoup de témérité. Ce qui est historique, c'est que, furieux de leur déconvenue et de la réprobation unanime, ils revinrent quelques minutes après sonner du clairon sur le seuil même de l'église, et recommencèrent un tapage infernal. Ne leur fallait-il pas un dédommagement ? Désormais toute fête devait cesser. On quitta l'église, mais avec des malédictions pour les auteurs de cet ignoble attentat. Les hommes regagnèrent leurs foyers et refusèrent, indignés, d'aller s'adjoindre au nombre déjà plus que suffisant des sauveteurs. Rendez-vous religieux avait été pris pour le lendemain à la même heure. On y fut fidèle à remplir de nouveau la vaste enceinte. Le misérable, soupçonné du crime prémédité de la veille — il ne rougit pas de s'en vanter — assistait à la réunion, tout prêt à interpeller publiquement l'orateur, s'il flétrissait sa conduite sacrilège, car c'était le même qui, malgré les protestations du vicaire, avait, la veille, sonné le tocsin, au risque de provoquer une panique désastreuse. Le Père se contenta de remercier publiquement Dieu dont le doigt, disait-il, s'était visiblement montré dans cette préservation mira-

culeuse. Ce fut toute l'allusion, et la consécration se poursuivit cette fois sans encombre. Il est vrai que la gendarmerie veillait et que, d'ailleurs, la population exaspérée se fût fait justice de ses propres mains. Le surlendemain, un article à la fois stupide et méchant, comme ils le sont toujours venant de pareilles plumes, paraissait dans un des journaux prêtrophobes de Lyon. Il y était question, cela va sans dire, des missionnaires charlatans et de leurs représentations, du civisme des gens dévoués qui avaient donné l'alarme pour l'incendie, et ce charabia concluait par un blasphème à l'adresse du fameux doigt de Dieu. L'élucubration grotesque fût absolument tombée dans l'oubli, si Dieu n'avait jugé à propos de la souligner à sa façon. Trois jours après, le vendeur de mauvais journaux de la localité, entremetteur, sinon auteur de l'entrefilet scandaleux, était frappé de mort, à deux pas de l'église, sans que le prêtre eût le temps d'arriver. En vain, une députation de rédacteurs et de franc-maçons accourut de Lyon, pour présider à des obsèques tapageuses et impies, ils avaient été prévenus par la demande d'un enterrement religieux. Ce fait, étroitement lié au premier dans l'opinion publique, acheva de décider du succès de la mission. Les honnêtes gens ne voulurent pas se confondre avec des incendiaires, et l'excellent curé eut la consolation de distribuer la sainte communion à six cents hommes. Devant un résultat si inespéré, il ne nous restait qu'à nous humilier profondément en présence du Dieu puissant et bon et à lui rendre les plus vives actions de grâces.

Mais je continue à épuiser les souvenirs de nos missions. Nous touchons à leur troisième série. Voici Domène, terre autrefois féconde, mais aujourd'hui trop stérilisée. Le digne curé, dans sa lettre de demande, insistait pour notre acceptation, disant aimablement que

nous serions largement rémunérés de nos peines, si nous faisions la cueillette d'un autre P. MARTINET, comme il y a quarante ans, dans la dernière mission, les PP. GUIGUES, DASSY, MAGNAN, BUFIN. Leurs sucesseurs, les PP. AVIGNON, TROTOBAS et MONNET s'y sont dépensés avec beaucoup de zèle, sans pouvoir briser un obstacle opposé par la cupidité de deux chefs d'usine, conservateurs, assure-t-on. Plusieurs centaines d'hommes, emprisonnés jour et nuit dans des papeteries, se sont vu refuser quelques heures de liberté, le dimanche, pour penser à leur salut. Ils n'en eussent joui, on le leur a formellement signifié, qu'en perdant leur place, et ils ne s'en sont pas senti le courage. Honte à ces trafiquants iniques ! Des fortunes ainsi détrempées du sang des âmes méritent de périr avec qui les amasse : *Pecunia tua tecum sit in perditionem !* Presque toutes les femmes ont correspondu à la grâce, et bon nombre valaient des hommes. Cent cinquante de ceux-ci surent placer leur conscience plus haut que leurs intérêts. Il serait déjà immense ce fruit de la mission, écrivait M. le curé ; mais un autre non moins considérable, c'est d'avoir découvert énergiquement la plaie du pays qui engendre toutes les autres, la violation du repos dominical. A quoi bon ajouter que la franc-maçonnerie s'était beaucoup remuée dans l'ombre ? Ses agissements et le respect humain aidant, bien des hommes fidèles aux instructions n'ont pas osé franchir le dernier pas. Nos chers ouvriers qui ont rivalisé d'ardeur, en un milieu si peu favorable, doivent s'applaudir d'avoir jeté dans maintes âmes la semence de Dieu qui tôt ou tard germera. Faire jaillir la lumière et rendre aux vérités catholiques leur signification et leur lustre, n'est-ce pas déjà un premier bienfait inappréciable ? Ce don facilite singulièrement le retour à Dieu, lorsque les passions se sont éteintes et que les obstacles ont disparu. Le P. CHAINE et le P. PICHON

avaient pris la direction de Crémieu, paroisse peu enthousiaste, trop saturée de prédications. L'œuvre sainte s'y fit néanmoins dans de très honorables conditions. Le P. CHATEL consacrait quinze jours au retour de mission d'Epinouze (Drôme), et les PP. VASSEREAU et BERNARD trois semaines à Saint-Jean de Moirans, localité qui nous avoisine. La proximité de Moirans ne la bonifie guère. Peu de foi, travail du dimanche, francs-maçons : tels étaient les premiers renseignements du directeur de la mission. Les auditoires se firent cependant consolants, et cent cinquante hommes remplirent leurs devoirs de chrétiens.

Ces travaux terminés, les chers ouvriers, que la charité de nos autres maisons du Midi et du Nord nous avaient prêtés, couraient à leur champ de bataille respectif, pour les dernières luttes du carême. Nous ne pourrons trop leur exprimer nos remerciements fraternels. Ils sont partis du Dauphiné les mains chargées de gerbes d'âmes, et partout ils ont fait estimer et bénir le nom du missionnaire Oblat. Si nous ne nous trompons, c'est une force singulière et une grande fécondité pour une Congrégation que ces groupes de travailleurs, émanant de divers centres, et se prêtant main-forte à l'heure et sur le point où de luxuriantes moissons périssent faute de moissonneurs. Et comme, d'autre part, les missions sont le lot principal de notre vocation apostolique et que toutes les régions n'abondent pas en ce genre de travaux, n'est-il point sage et fraternel de s'entr'aider de préférence sur ce terrain ? Quel moyen plus efficace de faire à la fois plus de bien aux âmes et à sa famille religieuse ? Les Rédemptoristes, pour ne citer qu'un nom, pratiquent constamment et sur une large échelle cette méthode de concentrer, sur tel territoire donné, toutes leurs forces vives disséminées, et réussissent ainsi à évangéliser des villes et des con-

trées entières, jusqu'à se rendre maîtres à peu près exclusivement de toutes les œuvres d'apostolat établies en de vastes périmètres. Par la grâce de Dieu, nous habitons ici une véritable terre de Gessen, pour nos œuvres préférées. Plusieurs paroisses du diocèses de Moulins nous ont aussi fait des ouvertures très engageantes. Pourrons-nous y répondre ? Hélas ! Je n'ose résoudre affirmativement la question. Nous continuerons d'être bien humblement obligés à celles de nos maisons qui nous feront l'aumône de leurs désirés et précieux services, dans tous les loisirs que peuvent leur laisser leurs programmes respectifs. Mais à tous nos bienveillants et infatigables auxiliaires, une fois encore, le plus affectueux merci du cœur !

Le 25 mars, touchante cérémonie à l'autel de l'Osier miraculeux de Notre-Dame de l'Osier. Un futur Junioriste, Paul Gabet, de Romans, s'agenouillait pour la première fois à la table des anges. Le P. Le Cunnff, tout maternel, versait dans cet heureux cœur toute l'effusion et toute la tendresse de son âme en plusieurs suaves allocutions. Il prêchait à quelques jours de là, afin d'alléger le bon P. Curé, le sermon du Jeudi Saint à la paroisse. Pourquoi ne se ferait-il pas missionnaire ? Il a du feu apostolique dans les veines ; il sait si délicatement faire vibrer l'intime de l'âme ! Aux dernières semaines de carême, le P. Vassereau, malgré une indisposition assez sérieuse, se dévoue pendant quinze jours à la paroisse de Saint Geoire. Les PP. Trotobas et Pichon revoyaient presque, à Saint-Jean de Bournay, les beaux jours de la mission de 1881 où sept cents hommes avaient pris place au festin Eucharistique ; et notre chef-lieu de canton, Vinay, bénéficiait avec beaucoup de fidélité du dévouement des PP. Chaine, Chatel et Monnet : plus de cinq cents hommes s'offraient, tabernacles vivants, au Dieu de

l'Eucharistie, le jour de sa glorieuse résurrection. Intrépides champions, les PP. Pichon et Monnet, sans déposer les armes, gravissaient ces hauteurs d'Autrans qui forment notre superbe horizon. Les Pères de l'Osier n'y sont pas des inconnus. Dieu les y a toujours bénis. Ce nouveau passage n'a point recueilli moins de fruits, et les dévoués apôtres ont pu préparer au banquet de l'autel trois cents quarante communiants. La Retraite pascale du P. Chatel confirmait à Roche-Thoirin les bienfaits de la mission de Noël. Enfin, les dernières Pâques prêchées par nos Pères le furent à la fabrique Guinet, du Pont-de-Beauvoisin. Cinq cents jeunes filles, admirablement tenues par les Sœurs de Saint-Joseph de Chambéry, suivirent les exercices de la retraite donnés par les PP. Trotobas et Supérieur. A cette occasion, nous eûmes l'honneur d'être présentés à Mgr Turinaz, évêque de Nancy, alors en visite au collège du Pont, dont il a été successivement élève et professeur. Sa Grandeur nous dit de très aimables choses à l'endroit du R. P. Brulé, supérieur de Notre-Dame de Sion, qu'il apprécie visiblement. J'allais oublier la Retraite de Martillac, à la maison générale de la Sainte-Famille. Cette omission serait d'autant plus coupable que j'ai goûté là et auprès de votre personne, il vous en souvient, mon très Révérend Père, un repos aussi agréable que réconfortant, après les excessives fatigues des Avenières et à la veille de celles, non moins grandes peut-être, des prédications quotidiennes du mois de Marie à la cathédrale de Grenoble, par une température accablante. Martillac est toujours la solitude délicieuse. On en est loin déjà, qu'on rêve encore à Notre-Dame de Toutes-Grâces, aux fleurs de son île et à l'ombre de ses bosquets.

Le 1er mai ramène invariablement l'adoration perpétuelle au sanctuaire. Nous avons entendu la parole

du P. Trotobas, qui a prêché ensuite une bénédiction de cloche à Saint-Geoire et la retraite des pèlerins. L'œuvre si importante des premières Communions a conduit le P. Pichon à Ornacieux, au Bouchage et à Saint-Victor de Morestel ; le P. Trotobas à la Visitation de Voiron ; le P. Chatel à Vinay. Le P. Monnet, après la première Communion de la Rivière, s'est délecté, nous dit-il, à celle des enfants de l'Osier, qu'il a trouvés délicieusement préparés, grâce au zèle du cher curé et aux soins de nos bonnes Sœurs de la Conception.

Nouvelle abondance de retraites en juin. Le P. Trotobas donne les exercices de la première Communion à Saint-Laurent de Grenoble, au petit Séminaire du Pont-de-Beauvoisin et à Tain (Drôme) ; le P. Pichon à Crémieu, Saint-Joseph de Rivière et Saint-Baudille ; le P. Chatel à Aoste et Anjau, où il évangélise de plus la Congrégation : même double travail pour le P. Vassereau à Saint-Étienne de Crossey. Le P. Monnet paye un tribut analogue au pensionnat du Saint-Sacrement de Montélimar (Drôme), à Azieu-Quincieu et la Sône. Le P. Supérieur a la consolation de préparer à l'ordination de la Trinité les élèves du grand Séminaire de Chambéry : excellents jeunes gens, intelligents, sympathiques. Ils se prennent d'un noble feu pour l'œuvre du Sacré-Cœur de Montmartre et reçoivent vingt ou vingt-cinq cartes à pointer, afin de sanctifier leurs vacances en quêtant des pierres pour la basilique, d'où descendra le salut de la France. Le P. Trotobas a placé aussi plusieurs de ces cartes au petit Séminaire du Pont-de-Beauvoisin, parmi les élèves et les professeurs. C'est un apostolat que tous nos Pères comprennent et qu'ils se feront un devoir et un bonheur de favoriser de tout leur pouvoir.

A la fin de juin, neuvaine en l'honneur du Sacré-Cœur à la Visitation d'Orléans : œuvre très intéres-

sante. On afflue de toute la ville à cette chapelle, située malheureusement dans un faubourg. Vous y voyez des paroisses, des communautés, des pensionnats, les cercles ouvriers, les conférences de Saint-Vincent de Paul et jusqu'aux députations des hospices. Chaque pèlerinage a son petit mot, ses chants, sa consécration au Sacré-Cœur, sa bénédiction et sa distribution d'images du Sacré-Cœur, dont on a distribué, depuis quinze ans, soit là, soit dans les Missions lointaines, plus de 22 millions. Ce monastère est bien nommé le Paray orléanais. Je l'ai trouvé tout rempli de souvenirs de la dernière guerre ; il a reçu quantité de projectiles prussiens, sans un seul accident de personne, sans même une vitre brisée ; il a servi tour à tour d'ambulance aux deux armées ennemies ; cinq cents Bavarois y furent à la fois prisonniers, par suite de la retraite précipitée de l'armée allemande. Détail curieux à retenir : ils ne voulurent pas consentir à rendre leurs armes à des officiers français, et il fut convenu qu'ils les remettraient entre les mains de la Supérieure elle-même. Elle dut prendre un à un les fusils, les épées, et ses filles les transportèrent ailleurs. Les armes étaient chargées, les religieuses n'en connaissaient évidemment pas le maniement ; il n'arriva mal cependant à aucune. On nous racontait encore qu'avant l'occupation de la ville une grande dame était venue se présenter au tour, insistant pour qu'on l'admît à faire une retraite dans l'intérieur du couvent. Impossible de l'amener à décliner son nom. Elle s'exprimait difficilement en français, avec un accent tudesque très prononcé. La portière dévisagea l'inconnue sans mot dire et prévint la mère, qui refusa, bien entendu, la faveur demandée. Grande fut la contrariété et manifeste fut la mauvaise humeur de la retraitante improvisée, courroucée de trouver si peu de charité chez des religieuses. Elle revint cependant, à quelque temps de là, et la

portière n'eut pas de peine à la reconnaître sous l'uniforme d'un officier prussien, à la tête de son détachement. Voilà un espionnage qu'un officier français ne commettra jamais.

Le R. P. de l'Hermite avait fortement engagé le prédicateur à aller voir son vieux Cléry. Le souvenir de nos Pères y demeure vivant, en particulier celui des RR. PP. de l'Hermite et Marchal. Cette magnifique église est faite pour une communauté. Si bien accueilli, d'ailleurs, que j'aie pu l'être par le digne curé, en me prévalant du titre d'Oblat, j'avoue sans détour, que le R. P. de l'Hermite me le pardonne, que la Vierge de Cléry m'a paru moins souriante que celle de l'Osier. Mgr Couillié s'est montré plein d'indulgence, de bienveillante attention pour l'Oblat inconnu ; il l'a entretenu avec un plaisir marqué de son pèlerinage diocésain à Montmartre. Quelle bonté touchante et quelle suave simplicité ! Nous n'en revenions pas, lorsque le concierge du palais épiscopal, après quelques indications très sobres, ajouta : " Vous frapperez vous-même à la porte des appartements de Monseigneur ; il n'y a pas de domestique pour introduire." Je songeais alors aux prélats de la primitive Église. Nous eûmes aussi le bonheur de voir, chose rare aujourd'hui, les processions publiques du Saint Sacrement à travers la cité d'Orléans. En voici l'explication : chaque année, la fête de Jeanne d'Arc est célébrée, on ne l'ignore pas, avec toutes les pompes religieuses, civiles et militaires ; 50 000 ou 60 000 étrangers y prennent part, et de tous les pays de l'Europe ; ils cesseraient de venir si la Religion n'embellissaient cette solennité nationale par la présence de l'Évêque et d'un nombreux clergé, sans compter le panégyrique prononcé à la cathédrale par un des orateurs du jour. Or Monseigneur a déclaré qu'il n'y assisterait qu'à la condition formelle du main-

tien des processions de la Fête-Dieu ; de sorte que l'Héroïne, après avoir sauvé Orléans, a l'honneur plus grand encore d'être la Libératrice du Dieu de l'Eucharistie. Nous avons pu constater avec une fierté toute filiale que le nom d'Oblat tient encore une large place dans le souvenir et les sympathies des membres les plus honorables du clergé.

Mais j'abuse en vérité de la permission d'écrire. Je me hâte de lire les derniers noms sur la liste de nos œuvres : c'est le sermon du 2 juillet à la Visitation de Voiron ainsi que l'adoration perpétuelle de Saint-Romans par le P. TROTOBAS, la première Communion de Roussillon par le P. CHATEL ; hier, le Sermon de l'adoration chez les sœurs de l'Osier, fête toute gracieuse, aux chants les plus pieux et les plus purs. Le P. CHATEL a fait bénir les bontés du Dieu de l'Eucharistie. Et il ouvre aujourd'hui même, à Saint-Laurent de Grenoble, la retraite des Congréganistes, que termineront les fêtes du patron et de l'adoration perpétuelle.

Le R. P. GARNIER, de passage à l'Osier pour le Conseil provincial, a bien voulu donner l'habit aux trois rhétoriciens envoyés par le Juniorat d'Italie. C'était le 5 août. Nous souhaitons avenir prospère aux prémisses du parterre du R. P. GUILLON. Mais si nous recevons d'une main, nous allons rendre de l'autre par la prochaine Oblation de trois de nos Frères novices. Les demeurants seront-ils nombreux ? Depuis plusieurs années, leur chiffre alterne avec celui des dons du Saint-Esprit, des Béatitudes ou des chœurs des Anges. C'est ce modeste maximum qu'ils atteignent aujourd'hui. Ajoutons-y deux ou trois recrues pour nos bons Frères convers. Ils en ont besoin ; les anciens se font vieux, rhumatisants ; cependant, Dieu merci ! point encore perclus ni aveugles ; et les jeunes

ne sont pas des phénomènes de santé. Ce n'est pas qu'il ne se présente de sujets, quoiqu'ils se fassent désirer ; mais cette vie humble, obéissante, discrète, laborieuse et pleine de sacrifices, n'est pas goûtée de tous ; et cependant il nous les faut, ces hommes de bonne volonté, à l'esprit de famille et au dévouement inépuisable. Dieu nous conserve longtemps ceux que nous avons la joie de posséder !

Veuillez agréer, Révérendissime et bien-aimé Père, les hommages respectueux et aimants de tous vos enfants de Notre-Dame de l'Osier ; daignez aussi bénir le plus humble de vos fils en N.-S. et Marie Immaculée.

A. Lavillardière, o.m.i.

REVUE

Basutoland. — Dans le dernier numéro de nos Annales on a lu le récit d'une fête en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes, célébrée à Roma. C'était l'anniversaire d'une première fête, célébrée en l'honneur de la Vierge des Pyrénées. Aujourd'hui, nous trouvons dans le numéro du 30 juin des *Annales de Notre-Dame de Lourdes* la description de la solennité d'érection de la statue.

Voici ces lignes :

Cafrerie-Basutoland. — Un zélé Missionnaire, le R. P. Cretinon, Oblat de Marie Immaculée, évangélise les Cafres du Basutoland, dans le vicariat apostolique de Natal.

Depuis la première messe, dite au sein de cette peuplade en 1863, l'œuvre de conversion était lente, au gré des missionnaires ; la bonne semence était longue à germer... Il y a, surtout, des besoins de pureté incalculables !...

Deux religieuses du diocèse de Lyon pensèrent que Notre-Dame de Lourdes saurait abréger les délais et avancer, au besoin, l'heure qui devait appeler les pauvres Cafres à la foi : elles envoyèrent une statue, copie exacte de celle qui occupe le lieu des apparitions dans la grotte de Massabieille. Après un long voyage la statue arriva, le 28 novembre 1881 ; elle arrivait, *en parfait état*, avant la belle fête de l'Immaculée Conception !... Pour qui sait les dangers et les lenteurs des expéditions dans ces pays, le fait est très remarquable et peut être considéré comme une attention délicate de la Très Sainte Vierge.

Le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, est la fête de la Mission et de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée : ce fut aussi la clôture de la retraite du Jubilé de la proclamation du dogme et l'érection de la statue de Notre-Dame de Lourdes. Cinq fêtes réunies dans la même journée !...

Jamais le Basutoland n'avait ni vu ni rêvé de splendeurs pareilles à celles de la procession aux flambeaux, la première qui ait été faite en Cafrerie ! L'illumination, les chants, l'offrande des couronnes à Notre-Dame de Lourdes, la consécration de toutes ces foules à Marie Immaculée, cette statue radieuse et toute céleste répandirent une émotion générale et un saisissement surnaturel, qui ne sont pas, tant s'en faut, le partage ordinaire des Cafres !... Tous étaient heureux de ce spectacle, nul ne pouvait s'en rassasier : "Père, disaient-ils, je suis content, aujourd'hui ! — Père, tu nous as fait une belle fête !... — Père, pourquoi nous fais-tu partir si tôt ? On devrait rester toute la nuit, comme le Jeudi Saint !..."

De fait, le chant des cantiques dura jusqu'après minuit. Le refrain, chanté par les Cafres, est l'expression exacte de leur dévotion envers la Très Sainte Vierge : "Plus elle sera connue, plus Elle sera aimée ; plus Elle sera aimée, plus Elle sera louée."

Ce fut une journée, bénie et mémorable entre toutes : remplie par les offices, par les baptêmes d'adultes, par le retour de nombreux pécheurs, par les demandes d'admission au catéchuménat.

Notre-Dame de Lourdes entrait ainsi dans son lointain domaine, à l'extrémité de l'Afrique ; le culte de Notre-Dame de Lourdes franchissait ainsi le *Cap des Tempêtes*, qui, grâce à elle, justifiera de plus en plus son titre de *Cap de Bonne-Espérance*.

Écrivant le lendemain de la fête, le R.P. Cretinon ajoutait : "Nous comptons beaucoup sur les prières qui se font à la Grotte... Recommandez bien cette petite *succursale* de Lourdes à la *Grotte Mère*, afin qu'une fois de plus les grâces abondent là où apparaît la radieuse image de l'Immaculée Conception."

Cet appel d'apôtre sera entendu, et Notre-Dame de Lourdes aidera Notre-Dame d'Afrique à relever ces peuples de leur dégradation, tant de fois séculaire.

— BLOEMFONTEIN, 21 février 1884. — Lettre du R. P. LENOIR au R. P. MARTINET :

MON RÉVÉREND ET TRÈS CHER PÈRE,

Permettez-moi de vous tracer un compte rendu succinct de notre Mission de Kimberley pour l'année 1883.

Aux environs de la fête de Pâques nous avons donné, le R. P. SCHOCH et moi, les exercices d'une retraite de quinze jours pour préparer nos fidèles à remplir leur devoir pascal, la retraite a été assez bien suivie, et le nombre des communions pascales a atteint le chiffre de deux cent cinquante.

Trois mois plus tard, un prêtre irlandais de la Congrégation du Précieux Sang, envoyé par MGR JOLIVET, vint à Kimberley prêcher une autre retraite de quinze jours, et enrôler ses compatriotes sous la bannière de l'Abstinence complète de boissons enivrantes. D'après le Révérend missionnaire, plus de six cents personnes catholiques et protestantes se sont liées par la promesse d'abstinence. La retraite à Kimberley, quoique bien suivie, n'a pas eu un grand succès, probablement à cause de celle qui avait été prêchée si peu de temps auparavant. De Kimberley, le Révérend Père se rendit à Dutoitspan pour y donner une retraite de huit jours. Là ses prédications eurent vraiment un grand succès. Un grand nombre de catholiques négligents, qui ne venaient jamais à l'église et nous étaient inconnus pour la plupart, se réveillèrent ; ils vinrent aux exercices de la retraite, et le nombre de ceux qui assistaient aux offices le dimanche augmenta du double. Je crois même que depuis ce temps ce nombre s'est maintenu, et dans

cet endroit où nous avions eu à peine cinquante communions pascales, cent cinquante personnes se sont approchés des sacrements pendant la retraite. Le local qui nous servait alors d'église et d'école pouvait à peine contenir quatre-vingts personnes ; avant la retraite j'eus la bonne idée d'y ajouter un hangar provisoire pour une centaine de personnes. Comme je surveillais ce travail, un individu qui passait me demanda ce que c'était ; sur ma réponse, qu'on agrandissait simplement la chapelle, il me dit qu'il serait bien plus utile de construire une prison ; je lui fis mon compliment pour avoir si bien compris ses propres besoins et ceux de son époque. La semaine d'après, le frère de mon interlocuteur était condamné à deux ans de prison ! Après ces deux retraites, nous eûmes la consolation de recevoir dans l'Église catholique une douzaine de protestants et quatre païens. L'accroissement si grand et si subit du nombre de nos paroissiens à Dutoitspan m'obligea à bâtir une nouvelle église et une école paroissiale plus vaste et plus commode que l'ancienne chapelle.

A l'époque de sa visite pastorale au mois de novembre dernier, MGR JOLIVET eut la consolation de présider à l'ouverture de l'église nouvelle et de la nouvelle école. Sa Grandeur administra aussi le sacrement de confirmation à soixante et onze personnes, tant enfants qu'adultes. A mon retour à Kimberley, j'ai l'intention de vous faire la description de nos établissements à Kimberley et Dutoitspan, qu'on appelle maintenant Beaconsfield, et de vous envoyer aussi le plan des terrains et des constructions.

Agréez, mon Révérend Père, mes sentiments de respect et de dévouement en J. et M. I.

H. LENOIR, O.M.I.

— MANITOBA. — Extraits d'une lettre du R. P. HUGONNARD au R. P. SOULLIER, visiteur.

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'ai commencé cette lettre à la Mission du lac Qu'Appelle ; je la finis dans une hutte de sauvages, ayant été appelé dans les bois pour préparer au baptême cinq familles sauvages, autrefois protestantes. Leur conversion est l'œuvre de la grâce, et je ne puis résister au plaisir de vous la raconter, pour vous témoigner ma reconnaissance pour tout le bien que m'a fait votre retraite.

L'été dernier, je fus appelé près du lit de mort d'un enfant de douze ans. Après l'avoir administré, je dus voir un autre enfant de sept ans, appartenant à une de ces familles que j'attends aujourd'hui. Ses parents me donnèrent toute autorisation pour le préparer à la mort, il mourut, en effet, quelques jours après dans d'excellents sentiments.

Peu de jours après mon arrivée de la retraite, par un temps exceptionnellement froid et à une heure déjà avancée de la nuit, quelqu'un venait frapper à notre porte, me disant qu'une femme protestante était à la mort et me réclamait immédiatement. Cette mourante était précisément la mère de l'enfant que j'avais assisté l'été dernier. Le messager avait passé à la porte du ministre protestant, mais sans y frapper. Je partis immédiatement et j'arrivai heureusement, mais non sans me geler le bout du nez.

La malade avait encore sa pleine connaissance ; en me voyant elle poussa un soupir de soulagement en disant : "Ah ! j'avais tant peur de mourir sans voir un prêtre ! " Cette famille avait été fanatique, mais depuis quelque temps on nous regardait d'un œil moins malveillant : deux des enfants avaient même été baptisés catholiques, un par moi et l'autre par le bon Père DECORBY, qui a en grande partie préparé ces conversions, car il a souvent visité ces familles et il y était aimé.

Il était près de minuit quand j'arrivai chez la mourante ; je commençai tout de suite à l'instruire : ses dispositions étaient admirables, et elle saisissait promptement les vérités principales de notre sainte religion. Vers une heure, je sentis le sommeil m'accabler par suite de la transition du froid à la chaleur, et je dus me reposer un peu. Mais vers trois heures la malade me fit réveiller, me priant de la réconcilier promptement avec Dieu.

C'était une jeune femme qui exerçait une certaine influence sur tous ses voisins ; aussi il y avait dans la maison au moins vingt-cinq sauvages, presque tous païens ou protestants. J'achevai donc l'instruction religieuse de la malade, j'entendis sa confession et la baptisai sous condition. Il était quatre heures et demie du matin. Vers dix heures, je dis la messe, pendant laquelle la malade fit avec une ferveur angélique sa première et dernière Communion. Je profitai de la circonstance pour adresser aux sauvages une bonne instruction dans leur langue ; je sentais, en parlant, une éloquence que je n'ai pas habituellement ; j'étais, en effet, profondément ému, mais les sauvages étaient loin d'être aussi sensibles. Un peu après midi, j'administrai à la mourante le sacrement d'extrême-onction et lui appliquai l'indulgence plénière ; je la reçus aussi du saint Scapulaire. Je dus alors la laisser pour aller plus loin visiter quelques familles catholiques éloignées de l'église et trop pauvres pour y venir, faute d'habillements ou de véhicule. Quand je revins, le lendemain samedi, la malade avait rendu sa belle âme à Dieu la veille, peu après mon départ, mais non sans faire partager ses sentiments admirables aux nombreux sauvages présents, à son mari et à tous ses frères. Ils étaient tous protestants. Quelques instants avant de mourir, me dirent les témoins, la mourante fit appeler son mari et le pria de s'asseoir près de son lit. Ce lit n'était

autre chose qu'une peau de buffle étendue sur le plancher. La malade demanda alors à son mari de se faire catholique. Celui-ci se mit à pleurer, mais il ne répondit pas : il se contenta de faire signe à ses frères d'approcher. Ceux-ci vinrent s'asseoir près de lui, et la mourante, peinée de l'hésitation de son mari, reprit avec chaleur : "Tu as donc le cœur bien dur, tu vois que je vais mourir, et tu me refuses la seule chose que je te demande avant de te quitter. Je meurs contente d'être catholique, notre enfant est mort déjà dans cette religion. Je veux que tu te convertisses, toi aussi, prometsmoi cela avant que je meure." Le mari hésitait encore, ses frères intervinrent alors pour l'encourager : "Pourquoi hésites-tu à lui promettre cela ? tu n'aimes donc pas ta femme puisque tu ne veux pas la suivre, ne crains pas, nous voulons tous nous faire catholiques." Le pauvre homme se sentit vaincu, il promit à la mourante de se faire catholique, lui aussi. Elle dit ensuite : "Maintenant, je vais vous quitter, j'éprouve justement ce que le Père m'a dit qu'on éprouve à la mort. Ne me donnez plus rien à boire et ne me touchez plus, vous retenez mon âme." En disant cela, elle se couvrit elle-même la tête avec un mouchoir qu'on avait fait chauffer et elle rendit le dernier soupir : cette fin si touchante fit une profonde impression sur les sauvages, et le lendemain ils me racontaient cela, tout émus. Je restai pour le dimanche, et je dis la sainte messe à côté du cercueil, je prêchai encore en langue crise.

Ces fruits de grâce sont dus d'abord à Dieu, qui semble avoir opéré tout seul ce prodige ; mais je ne doute pas que la retraite que vous nous avez donnée et, par laquelle vous avez rendu plus étroits les liens qui doivent nous unir à Dieu, comme les rameaux à la vigne, en faisant de nous de meilleurs Oblats, ne soit pour beaucoup dans ce résultat. Merci donc, bon et vénéré Père, je souhaite que vous puissiez revenir par-

mi nous raffermir et augmenter les fruits de sanctification que vous avez déjà produits.

Agréez, etc.

J. HUGONNARD, O.M.I.

— Voici ce que nous lisons dans la *Sicilia catholica* du 11 août :

MARSEILLE

LE CHOLÉRA ET LE CLERGÉ.

A ceux qui n'ont pour le clergé que mépris ou indifférence ; nous recommandons une chose, une seule : voir de quelle façon il se comporte en temps de calamités publiques. Tandis que beaucoup de personnes se hâtent de fuir les lieux devenus dangereux par la présence de l'épidémie ou par les discordes civiles, le prêtre reste fidèlement à son poste, et si, par hasard, il s'en trouve éloigné quand le danger éclate, il s'empresse de retourner au milieu de son peuple pour relever son courage, lui apporter du secours et lui prodiguer les marques de sa sollicitude.

Que de faits de ce genre n'y aurait-il pas à recueillir à Toulon et à Marseille, ces villes frappées à l'improviste par la terrible maladie que rien ne faisait prévoir, et que l'incurie d'une république insouciante, pour ne rien dire de plus, a laissé pénétrer en France ! C'est aux évêques, aux prêtres, aux religieux, à ces religieux chassés de leurs maisons il y a quelques années à peine par messieurs les républicains, que remontera la reconnaissance de la population pauvre, de cette classe déshéritée, toujours abandonnée au moment de l'épreuve par ceux qui d'ordinaire l'excitent et la poussent au mal ; aimée seulement et spécialement protégée par le clergé.

Il serait long d'énumérer les œuvres d'héroïque charité, accomplies par le clergé de Toulon et de Marseille durant ces jours néfastes ; impossible de les signaler toutes en détail comme nous l'aurions voulu. Nous devons nous borner à dire quelques mots de ceux qui se sont dévoués à nos ouvriers italiens établis à Marseille.

La plupart de ces ouvriers sont originaires des provinces de Naples et, chez eux, l'absence de la patrie n'a fait que rendre plus cher le culte de la religion. Or, le croirait-on ? dans une ville qui compte environ soixante mille Italiens, presque tous fidèles à leur religion, il n'y a officiellement ni une église ni un hôpital à leur usage et entretenue par nos gouvernements !

C'est à la charité et à l'insigne générosité de feu Mgr DE MAZENOD, évêque de Marseille et fondateur de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, qu'il faut rendre grâce si cette immense famille chrétienne possède, dans la cité, une paroisse où elle peut se réfugier dans les périls et remercier Dieu dans les consolations.

Après la mort du saint évêque, les Révérends Pères Missionnaires organisèrent l'œuvre charitable sans ménager leur peine, et aujourd'hui tous les intéressés, particulièrement les familles malheureuses au sein desquelles le choléra a porté ses ravages, peuvent dire combien elle était nécessaire, combien elle est utile. On reste épouvanté à la pensée qu'un cinquième des décès a été fourni par cette population ouvrière venue des provinces napolitaines. En peu de jours, soixante de nos laborieux compatriotes ont succombé aux atteintes du fléau.

Demandez maintenant à nos familles revenues de Marseille : Qui donc vous assistait ? qui vous consolait ? qui vous cherchait du travail et vous procurait des places ? qui apportait à vos cholériques les secours de la religion avec les remèdes indiqués, qui en a ainsi rappelé un grand nombre à la vie ? vous les entendrez vous répondre : C'est d'abord le P. GALLO DE SAN REMO, c'est lui l'homme de la Providence pour les pauvres de la colonie italienne : c'est lui notre bon Père. Ils ajouteront que le P. GALLO a eu pour compagnon un digne religieux, le R. P. BELLON, un vrai Français, c'est-à-dire tout cœur et tout charité.

Sans exception, tous les missionnaires ont montré dans cette circonstance, comme toujours, qu'ils sont les très vaillants soldats de Jésus-Christ. Dès le début, ils se partagèrent le travail.

Celui-ci avait tel quartier, celui-là tel autre ; plusieurs étaient attachés au Lazaret du Pharo, et, de ce nombre, un Corse intrépide, le R. P. d'Istria, qui avait en outre dans son lot les malades les plus éloignés. Le R. P. Gallo, comme recteur de la paroisse, était, d'une manière toute spéciale, chargé de la colonie italienne et efficacement secondé dans ce travail par le R. P. Bellon.

Tous, à l'heure présente, sont encore à leur poste et continuent leur œuvre de dévouement. Le R. P. Gallo devait se rendre, vers la fin de juin, à une station d'eaux thermales, en Corse, pour le rétablissement de sa santé ébranlée et déjà il avait bouclé sa valise. Mais à l'annonce du premier cas de choléra, il ne pensa plus à sa santé : avec bonheur, il saisit l'occasion que Dieu lui offrait de prendre part à la lutte de la charité contre le fléau. Il avait conscience d'être aimé de nos pauvres compatriotes ; il ne voulait pas que les familles visitées par le choléra l'appelassent en vain. Sa présence, sa parole, sa bonté paternelle, relevaient promptement le courage abattu et faisaient naître dans le cœur des malades une intime espérance ou, du moins, une douce résignation. Aussi, il fallait voir comme nos braves gens recouraient à lui volontiers ; d'autant plus qu'il entendait et parlait couramment le langage de chacun d'eux [1].

Le travail était écrasant. Il fallait monter dans la mansarde du pauvre, s'enfermer dans l'étroite cabine de l'homme de mer, porter le secours des sacrements et l'aumône matérielle partout où un gémissement se faisait entendre ; et maintenant que la maladie semble cesser ses ravages, le missionnaire se donne encore la mission de cicatriser les plaies de tant de malheureux.

Dans les premiers temps de l'invasion cholérique, invasion qui fut, comme nous l'avons dit, soudaine et imprévue, ce fut une providence pour les pauvres, que ces secours matériels des bons Pères, de ces Pères chassés de leurs couvents et à peine tolérés dans leur existence, comme des personnes dangereuses.

(1) On sait que le napolitain, le toscan et le piémontais diffèrent notablement entre eux.

Voilà ! voilà les gloires de la Religion !

Terminons ces quelques lignes en envoyant à notre ami le R. P. Gallo, et à ses dignes compagnons, les missionnaires, un salut et un remerciement. Que Dieu les bénisse, qu'il les assiste et qu'il les conserve pour de nouveaux combats, trop faciles à prévoir dans l'avenir de la chrétienté !

L'article qu'on vient de lire, écrit pour des Italiens, insiste naturellement sur le dévouement de nos Pères en faveur de la colonie italienne de Marseille. Nous devons ajouter, pour être complet, que tous nos Pères de Marseille se sont admirablement prêtés aux exigences de la situation et ont refusé d'être relevés de leur poste d'honneur ou secourus dans leur fatigue. Au Pharo notamment, il faut ajouter au nom du P. d'Istria, le nom du P. Boeffard, celui du P. Bovis et celui du R. P. Gigaud. Deux ou trois fois la semaine, le R. P. Gigaud se rend à l'hôpital spécial pour y confesser les religieuses ; le P. Bovis n'a cédé la place qu'à l'arrivée du P. d'Istria dont la présence était rendue nécessaire par le nombre relativement considérable d'Italiens parmi les malades. Enfin, le P. Boeffard n'a cessé, du premier moment jusqu'à ce jour, d'accomplir son glorieux service.

Qu'ils reçoivent tous nos félicitations, et que Dieu les récompense au centuple de leur héroïque charité !

VARIÉTÉS

LA PROCESSION DU COUVENT.

I. Tout est en mouvement dans la vieille Abbaye de Saint-Louis. La procession du Saint Sacrement doit, cette année encore, parcourir les cloîtres, les salles, les avenues des deux parcs, et, à l'annonce de cette nouvelle, les mains se sont mises au travail et tous les cœurs sont à la joie.

Une procession est toujours un spectacle qui met l'âme en liesse ; mais, aujourd'hui, les saints cortèges sont renfermés dans l'enceinte des églises ; s'il existe un coin de terre où la liberté soit encore debout, courons au plus tôt vers ce lieu privilégié, où nous pourrons nous agenouiller au passage de notre Dieu et agiter l'encensoir sur la route de son pacifique triomphe.

Dans les jardins monastiques gardés par la double ligne des grands murs et des eaux courantes qui les baignent, le Dieu de l'Eucharistie passera sous des arcs verdoyants et sur un tapis de fleurs. Une autorisation de M. le maire ne sera pas nécessaire ; l'enclave où doit se déployer cette pompe est une terre libre ; le Seigneur n'a pas à redouter des arrêts d'interdiction de sortie ou des poursuites pour contravention aux règlements de police ; les couvents de France sont des cités de refuge, et tous, à l'envi, font à l'exil du bon Maître un accueil royal.

Mais hâtons-nous de tout disposer, car le grand jour approche.

Un édicule gracieux, construit par le R. P. Baret, aumônier de céans, est préparé depuis longtemps. Des étages ciselés et à jour montent vers le ciel ; des mains pieuses vont orner de ses parures ce reposoir champêtre. Oh ! qu'il fait bon travailler pour Jésus, et que les ouvrières sont actives et empressées à leur sainte tâche ! Linges blancs pour l'autel, dentelles enroulées aux contours des ogives, oriflammes semées aux angles des salles et des cloîtres, fleurs répandues sur le chemin, rien n'est oublié de ce qui peut ajouter aux splendeurs de la fête. Ordre partout, confusion nulle part. Tout arrive à point et sans bruit ; le silence de la prière préside au labeur et s'inspire de celui de Jésus.

Voici enfin l'heure heureuse.

C'est sur le soir. Les feux du soleil sont tombés, et les brises qui montent des prairies et des bois circulent dans un ciel rafraîchi. La cloche du couvent bat à son petit clocher ; on entend ses frissons argentins courir comme un chant d'allégresse sous les arcades de pierre et les dômes de verdure. Le Saint Sacrement sort de la chapelle de Royaumont, précédé par les longues files des orphelines, des novices et des Sœurs qui chantent ses louanges, porté par les prêtres et escorté par quelques serviteurs et amis du voisinage. Des enfants jettent sous ses pas une moisson de feuilles de roses, et l'encens forme un nuage transparent autour de sa gloire. Un cadre de printemps, vaste et étincelant, renferme cette scène. Les murs de l'Abbaye, ornés de draperies et caressés par la lumière des flambeaux, semblent avoir repris leur grand air du moyen âge ; les arbres du parc, agités par le vent du soir, s'inclinent sous la bénédiction qui passe, les petits oiseaux chantent dans leurs cellules invisibles, l'abeille bourdonne au loin, et les chants du ciel font écho à ceux de la terre.

C'est simple, mais c'est beau.

Je préfère ce spectacle au luxe officiel de nos cités dans leurs fêtes profanes. Ici pas de cris, mais des chants suaves ; l'amour de Jésus remplit tous les cœurs ; la prière monte ainsi qu'une flamme vive. Et quand le cortège, se repliant, vient entourer le reposoir comme une couronne, de toutes ces âmes pures et prosternées s'élève vers lui une supplication réparatrice : Pardonnez, Seigneur, à la France sacrilège ; oubliez vos tabernacles brisés, vos autels spoliés, vos processions interdites et la prison où l'on vous renferme. Bénissez encore, bénissez toujours !

Je me rappelai, à ce moment, les belles pages consacrées par nos Saints Livres à l'éloge de la prière du Juste. Je consolai ma tristesse à la pensée que la procession du couvent, en ces lieux ou ailleurs, est plus puissante à désarmer Dieu que l'impiété à provoquer sa colère. Une seule journée de religieuse, vivant de l'amour de Dieu, et dans sa paix, répare bien des actes indignes des méchants. Ses cantiques étouffent les blasphèmes de la rue, et sa prière est le voile de Gédéon sur lequel la rosée du ciel descend, avec les bénédictions pour la patrie.

II. Sur un autre point, par-delà les remparts fortifiés qui enserrent Paris, une autre procession se déploie. L'espace offert à ses pieuses évolutions est moins grand qu'à Royaumont, mais les apprêts de la fête ne sont pas ici moindres qu'ailleurs. A Saint-Mandé, les beaux arbres ne manquent pas non plus ; les allées sont sablées avec soin, et les bruits confus de Babylone expirent à la frontière de la campagne. Tout promet une belle cérémonie : et les reposoirs édifiés à l'ombre du grand cèdre ou dans le rond-point des Quinconces, et les chants graves et harmonieux, préparés par les jeunes filles, et les décorations de tout genre, qui se jouent

dans le feuillage. Le pensionnat ne sera pas seul à honorer Notre-Seigneur ; le pays lui-même sera appelé à envoyer ses délégués à la fête eucharistique. Les portes s'ouvrent à ses désirs, et M. le curé, accompagné d'une couronne de prêtres, et suivi par plus de trois cents paroissiens, vient présider la procession. Les belles cérémonies de l'Église ne pouvant plus se déployer sur la voie publique, est-il étonnant que les fidèles se mettent en quête de trouver quelque part un territoire neutre où la liberté de la prière et du culte ne soit pas supprimée ? Ceci explique leur empressement à venir aux processions des couvents. Entrez, chers chrétiens, joignez-vous à vos enfants pour célébrer Jésus ; l'hospitalité est aimable ici, et les âmes consacrées à Dieu, loin de s'effrayer de la foule, la convient à partager leurs adorations.

Bourdaloue, dans un sermon sur le très Saint Sacrement, compare l'âme fidèle, au jour des processions, à l'épouse des cantiques : "Elle cherche aujourd'hui, dit-il, le Sauveur du monde dans le sanctuaire de l'Eucharistie, qui est comme son lit mystérieux, et elle ne l'y trouve pas ; elle s'en va donc par les rues, et dans les places publiques, pour voir s'il y sera. C'est là, en effet, qu'elle le rencontre, environné de ses gardes, entouré de ses ministres, qui le portent avec honneur, et de tout le peuple, qui lui fait une cour nombreuse ; elle se jette à ses pieds, elle l'adore, elle le suit des yeux, et elle ne l'abandonne point qu'il ne soit rentré dans le temple d'où il était parti, et qui est à proprement parler la maison de notre mère, puisque c'est la maison de l'Église : y a-t-il rien de plus juste que cette figure ?"

La clôture du couvent ouvre aujourd'hui ses barrières ; les cours de récréation et les jardins ombreux sont livrés au public qui s'y répand avec ordre ; tout ce

monde ne forme qu'une famille accourue pour honorer un Père. Quelle joie sur tous ces visages ! L'enfance, sous ses voiles blancs, chante et prie ; le costume religieux, aux couleurs plus sombres, se détache de temps en temps sur ces lignes fleuries comme le lien noir qui lie la gerbe ; les anges gardiens marchent aux côtés de leurs protégés. En tête du cortège, un orphelinat des Sœurs de Saint-Vincent de Paul lance à tous les échos les strophes des plus beaux cantiques, et chante avec la vigueur qui distingue les enfants des ouvroirs catholiques. La marche est fermée par le groupe séculier, d'où s'élèvent la lumière des cierges et le murmure des prières. Jeunes orphelines et jeunes pensionnaires, religieuses de divers ordres, prêtres revêtus des ornements sacrés, fidèles en habits de fête, mêlés à ce défilé, offrent un spectacle qui repose du désordre des foules mondaines. Et autour du dais, on ne peut voir, sans en être tout ému, ces soixante hommes de cœur qui l'entourent comme une escorte d'élite : *En lectulum Salomonis sexaginta fortes ambiunt ex fortissimis Israel.*

Aujourd'hui, Jésus-Christ aura été bien honoré par ses serviteurs, ses servantes et ses disciples, et la petite procession du couvent aura procuré à son nom plus de gloire que les efforts réunis des méchants ne lui en auront enlevé.

Cor Jesu sacratissimum, miserere nobis.

NOUVELLES DIVERSES

La province des États-Unis a fondé deux nouvelles maisons au Texas, dans le diocèse de San-Antonio : une à Eagle-Pass, sur le rio Grande, et l'autre dans la ville épiscopale, à San-Antonio même, où Mgr Néraz nous a confié, avec l'église de Sainte-Marie, la paroisse américaine, c'est-à-dire toute la population de la ville parlant la langue anglaise. A Lowell, Mgr Williams, archevêque de Boston, a confié à nos Pères une troisième paroisse de récente formation, pour laquelle une église commencée et provisoirement couverte vient de s'ouvrir.

Ce sont des fondations qui s'imposaient par la nécessité des circonstances, preuve ordinaire de la volonté de Dieu. Puisse le Maître des volontés et des cœurs nous envoyer des ouvriers apostoliques en nombre suffisant pour cultiver cette nouvelle portion de notre héritage.

— Le R. P. Audruger, à la suite de fatigues, résultat de ses travaux apostoliques, a dû, sur sa demande, être relevé avant le temps par le T. R. P. Supérieur général des fonctions de provincial qu'il exerçait depuis cinq ans. Son repos, nous l'espérons, ne sera que momentané, et, en attendant de reprendre une vie active, le Révérend Père occupe sa retraite à des travaux de cabinet dont la Congrégation bénéficiera plus tard.

Le R. P. Voirin, supérieur de la maison de Tours et procureur provincial, a été nommé provincial de la province du Nord, en remplacement du R. P. Audruger.

RESCRIT EN FAVEUR DES JUNIORATS

BEATISSIME PATER,

Sacerdos Josephus Fabre, Superior generalis Missionariorum Oblatorum sanctissimæ et Immaculatæ Virginis Mariæ, ad pedes Sanctitatis Vestræ humillime provolutus, exponit :

Quod pluribus abhinc annis institutum fuit a Religiosis suæ Congregationis pium opus vulgo dictum : *les Juniorats ou Œuvres des jeunes Missionnaires* cujus finis est præbere juvenibus pauperibus, in quibus elucent signa vocationis religiosæ et sacerdotalis, media acquirendi scientiam virtutesque necessarias. Jam pium opus plures Missionarios in Asiam, in Africam, in Americam misit, plures habet domos in quibus instituuntur juvenes in Gallia, in Britannia majori, in America.

Ad augendum zelum et pietatem benefactorum pii operis enixe postulat orator, ut dignetur Beatitudo Vestra ipsis concedere Indulgentiam tercentorum dierum defunctis applicabilem quotiescumque aliquod opus caritatis erga prædictos juvenes Missionarios adimpleverint.

Et Deus, etc . . .

SANCTISSIMUS DOMINUS NOSTER LEO PAPA XIII in Audientia habita die 17 maii 1884 ab infrascripto Secretario Sacræ Congregationis Indulgentiis sacrisque Reliquiis præpositæ omnibus utriusque sexus Christifidelibus, qui pro juvandis piis Institutis vulgo nuncupatis *les Juniorats ou Œuvres des jeunes Missionnaires* operam suam quomodocumque contulerint, quo die id

fecerint, indulgentiam tercentorum dierum (semel tantum eodem die lucrandam) animabus etiam in Purgatorio detentis applicabilem, benigne concessit. Præsenti IN PERPETUUM valituro absque ulla Brevis expeditione. Contrariis quibuscumque non obstantibus. Datum Romae ex Secretaria ejusdem Sacrae Congregationis die 17 maii 1884.

Al. Card. OREGLIA a S. Stephano, Præfectus.
Franciscus DELLA VOLPE, Secretarius.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 88. — Décembre 1884.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

LETTRE DU P. CLAUDE AU R. P. SOULLIER.

Calgary, le 25 août 1884.

Mon Révérend Père,

Le R. P. Lacombe vous ayant annoncé un rapport sur nos Missions, je m'empresse de satisfaire son désir, qui est pour moi un ordre.

Il y a un peu plus de deux ans que je fus envoyé dans cette Mission pour prendre la place des RR. PP. Legal et Doucet, qui devaient aller déployer leur zèle chez les Pieds-Noirs, Gens-du-Sang et Piéganes, dont les réserves sont situées à une centaine de milles au sud de Calgary. J'avais à m'occuper ici de la population métisse crise, assez considérable alors, et des quelques Canadiens fixés dans cette place.

Ce qu'on appelait le Fort Calgary était un petit groupe composé des maisons de la police montée, du magasin sans importance de la Compagnie de la baie d'Hudson, du magasin d'approvisionnements de la place appartenant à la Compagnie Baker, et de quelques maisons de colons ou métis disséminées çà et là sur les buttes ou dans les bas-fonds de la prairie. La Mission se trouvait à un mille du Fort de la police montée et de la rencontre de la rivière du Coude avec la rivière des Arcs, dans la direction du Nord-Est au Sud-Ouest, sur le bord de la rivière du Coude, en face d'une jolie prairie qui s'étend sur la rive opposée. Cette prairie est couronnée de hauteurs ornées de sapins, et le tout forme, sans contredit, un des plus beaux sites de Calgary. La Mission était bien pauvre alors. Vous l'avez vue, mon Révérend Père, cette pauvre maisonnette de pièces rondes à peine enchevêtrées les unes dans les autres, donnant jour à tous les vents, la plus modeste assurément de toute la place, encore qu'elle eût reçu bien des améliorations à l'arrivée du R. P. LACOMBE. Ajoutez-y un petit champ et quelques chevaux et vous aurez une idée de notre richesse.

Jusque-là le pays était sans avenir. Bientôt le bruit courut que le projet de concession de la ligne du Pacifique canadien par Battleford et Edmonton était abandonné. Dès lors on conçut l'espérance de voir le chemin de fer traverser nos prairies et donner à Calgary une chance de développement. Cette espérance ne tarda pas à se changer en certitude. Bientôt en effet les campements d'ouvriers vinrent s'échelonner de mille en mille. Les travailleurs n'avaient fait que passer, semblait-il, et déjà la ligne était prête à recevoir les rails, et chaque jour la locomotive approchait de 4 ou 5 milles. Il y a de cela juste un an, et bien que la ligne ait exigé de gros travaux à partir de Calgary, les trains se rendent

déjà plusieurs fois par semaine jusqu'à 160 milles plus loin.

Je vous ai parlé de ces chantiers d'ouvriers que l'on compte par centaines et dont les nombreuses et larges tentes forment comme une multitude de villages échelonnés sur la ligne. Pour approvisionner ces campements, il a fallu en créer d'autres destinés aux commerçants et aux spéculateurs de toutes sortes. Ils s'établissent momentanément partout où ils espèrent faire du profit. Calgary devait nécessairement attirer l'attention de ces marchands nomades; là on trouverait, en effet, une petite clientèle; aussi vit-on s'élever plus de cinquante tentes dans l'espace de huit jours, et peu après quelques maisons. La locomotive traversa la rivière, et l'on vit arriver du Canada, et même de l'Europe, des visiteurs distingués venus pour examiner cette place si agréablement située au pied des montagnes Rocheuses et si favorable à la colonisation. Ils ne firent que passer, mais après eux arrivèrent bientôt des industriels et des colons résolus à se fixer dans le pays. Telle est l'histoire du développement de notre place. Ce n'est plus une modeste ville de toile, mais un bon commencement de ville qui occupe 1 mille de parcours avec plusieurs rues garnies de maisons d'assez belle apparence.

Voilà un long préambule, mon Révérend Père, mais il était nécessaire pour donner aux lecteurs de nos *Annales* l'idée du surcroît de travail que ce mouvement de colonisation nous apporta. J'étais alors seul à la Mission, car le R. P. Lacombe mettait à profit sa présence au milieu des sauvages pour évangéliser les pauvres infidèles et en même temps composer un dictionnaire *français-pied-noir*, lequel sera d'une grande utilité aux prêtres employés à l'évangélisation de cette tribu. Je ne parlais pas encore anglais, je dus donc mettre de côté les langues sauvages

pour me rendre utile aux populations nouvelles qui nous arrivaient, m'occuper de la Mission, où j'avais jusqu'à quatre catéchismes par jour et une école à faire, sans compter deux classes de philosophie, la visite aux campements d'ouvriers et aux tentes des nouveaux colons, tentes qui surgissaient de partout. Je ne suffisais plus à la besogne ; il fallut que le R. P. Rémas vînt ici prendre la conduite de la population métisse, tandis que, de mon côté, je m'appliquais à l'étude de la langue anglaise et visitais les postes de blancs établis dans le pays et des camps plus éloignés dans les montagnes, jusqu'à 270 milles Est de Calgary. Là, on compte plusieurs établissements qui ont une population catholique plus ou moins considérable. Ce fut mon travail jusqu'à la précieuse mais trop courte visite que vous fîtes à notre Mission de Calgary.

Votre départ précipité, rendu malheureusement nécessaire par l'état de votre santé, nous privait aussi de la présence de notre cher Père Supérieur. Il ne devait nous revenir qu'en juin, après une mission très fructueuse auprès du gouvernement canadien en faveur de nos œuvres.

Entre votre départ et le retour du Père Supérieur j'eus à m'occuper de mes différents postes de *Maple-Creek*, au sommet des montagnes Rocheuses, sur un parcours de 410 milles, sans négliger toutefois ma petite *Paroisse.* Vous avez appris sans doute, en Canada, le pénible ministère que je dus remplir auprès d'un pauvre nègre que la crainte d'être dénoncé à la police, pour un vol, porta à commettre un horrible assassinat. Après avoir reçu son abjuration et l'avoir préparé à la mort, je l'accompagnai à l'échafaud le 29 mars dernier. Depuis lors je fus presque continuellement en mission sur les stations du chemin de fer jusqu'à l'arrivée du R. P. Lacombe.

Inutile de vous dire avec quelle joie ce bon Père fut accueilli après une si longue absence. Que de choses à se dire de part et d'autre! Il fallait bien que tous se ressentissent de notre bonheur. Les Pères des autres Missions attendaient avec impatience, eux aussi, le retour de notre bien affectionné Supérieur. Le Révérend Père lui-même désirait ardemment se retrouver au sein de sa petite famille réunie. Il avait donc tout prévu pour appeler ici les PP. Doucet, Legal et Vantighem. Un jeune Père, le P. Desraches, et quelques Frères venus du Canada avec le R. P. Lacombe grossissaient un peu notre nombre. Nous pouvions goûter pendant quelques jours les bienfaits de la vie de famille, joie délicieuse dont nous nous trouvons si souvent privés en mission.

Le temps était venu pour chacun de retourner à sa Mission. Je partis le premier pour reprendre mon ministère de l'année dernière dans les campements d'ouvriers, espacés sur une zone de plus de 60 milles. Pour me rendre jusqu'aux premiers tout alla bien, grâce à la vapeur qui m'emportait à toute vitesse jusqu'au sommet des montagnes. Je me délectais à traverser sans obstacle ces marais où je m'étais embourbé l'automne précédent; ces collines que j'avais gravies si péniblement, ma chapelle sur le dos; ces vallons, dont la rapide descente m'avait valu plus d'une chute; ces pics élevés qui m'avaient si audacieusement menacé de la chute de pierres énormes; ces beaux gazons qui m'avaient servi de matelas quand le ciel d'automne déployait sur mes membres engourdis une blanche couverture de neige; ces lieux autrefois déserts, aujourd'hui témoins des progrès de la civilisation; ces anciennes places de campement où j'avais essuyé de rudes affronts et aussi vu plusieurs merveilles de la grâce. Mais le passé devait avoir son retour et tout me disait que mes souffrances n'étaient

suspendues que momentanément. Je me résignais d'avance, et avec bonheur, en pensant que les grâces de salut doivent coûter au missionnaire une pleine mesure d'épreuves. J'avais à en goûter déjà les premières amertumes, car au beau temps avait succédé, à moitié chemin, une pluie torrentielle dont je devais désormais recevoir, chaque jour et quelquefois la nuit, dans de pauvres campements, les glaciales averses.

La locomotive crie et s'arrête. La lisse de fer manque sous ses pas et son orgueil doit réprimer ses bouillantes ardeurs en présence des austères et imposantes beautés du lac Kicking-horse (cheval qui rue).

C'est ici mon champ de bataille. Adieu donc, chars rapides porteurs de la civilisation! Chapelle au dos, bagages sous le bras, il me faut aller en avant et livrer au démon le premier combat pour lui disputer, au nom du Sauveur, l'empire des âmes. Ministère difficile entre tous que ces missions d'un nouveau genre ! Voyez-vous le prêtre armé de la croix gravir péniblement les raboteux sentiers de la montagne, tantôt se frayant un passage au milieu des rochers que les ans détachèrent des plus hautes cimes pour combler la vallée, tantôt passant d'un abîme dans un autre, n'ayant pour pont qu'un tronc d'arbre, une corde pour garde-fou et sous les pieds des profondeurs que l'œil n'ose sonder. Ailleurs, il trouvera un chemin coupé dans le roc; mais alors d'autres dangers l'attendent : à défaut de vallée, le sentier se déroule au flanc d'une montagne, tandis que les explosions de la mine couvrent le flanc de la montagne opposée d'une grêle de pierres de toute grosseur, qui causent chaque jour des accidents, tuant, blessant, brisant tout, hommes, chevaux et voitures. C'est au milieu de ces dangers que le missionnaire va d'un camp à l'autre, demandant à Dieu le retour des brebis égarées et se tenant

prêt à porter partout aux blessés et aux mourants les dernières chances du salut.

Mais au camp où il arrive trouvera-t-il au moins un accueil sympathique ? C'est souvent un pêle-mêle de religions et de nationalités diverses. S'insinuer dans les bonnes grâces du patron afin de se ménager une entrevue avec les ouvriers, se faire tout à tous pour connaître les fidèles du troupeau, les grouper autour du pasteur, leur distribuer le pain de la parole divine, les préparer par une bonne confession à la communion du lendemain, c'est un travail difficile, qui exige du missionnaire autant de délicatesse que de zèle, et, des hommes, le courage de s'avouer chrétiens et catholiques en face de compagnons qui ne partagent pas leur croyance.

J'étais un soir occupé à entendre les confessions dans un camp. Au fur et à mesure que mes pénitents rentraient dans la grande tente qui leur servait de commun dortoir, un groupe d'impies les accueillaient de leurs sarcasmes : « Ils peuvent aller aux mines maintenant, disaient-ils, ils sont *all right* (en règle), les pierres ne les toucheront plus. » Eh bien ! ils sont allés aux mines, mes catholiques qui ont tous bien professé leur foi dans ce camp, ils y sont allés le lendemain et les jours suivants, et les pierres ne les ont point atteints, tandis que deux de ces plaisants railleurs furent peu de jours après mis en pièces par la dynamite. A peine put-on recueillir une partie de leurs membres pour les ensevelir. Plût à Dieu qu'ils eussent été prêts, eux aussi !

Après avoir confessé une partie de la nuit, le missionnaire rassemble de nouveau son monde de grand matin, avant la reprise des travaux ; il dit la messe sous une tente ou dans un local qu'il s'est procuré dès la veille, et après quelques mots d'encouragement et de persévérance, il laisse les hommes se rendre à leur

travail. Pour lui, il reprend le chemin de la montagne et se dirige vers un autre camp où l'attendent d'autres âmes et d'autres difficultés.

Que de fois il arrive au missionnaire fatigué d'une course rendue très pénible par des obstacles et des dangers de toute nature, de se présenter, sans le savoir, dans un camp d'orangistes ou de mormons. Ces gens-là abondent, en effet, sur cette ligne. La réception, croyez-le bien, n'est pas ordinairement des plus enthousiastes, ni l'hospitalité des plus empressées. Mais dans un tel milieu on ne saurait s'en étonner ; et, à tout prendre, il est encore plus pénible de rencontrer des catholiques assez lâches pour refuser la grâce de la mission et même pour ne pas se faire connaître pour tels au missionnaire. J'ai vu plus d'une fois cette grâce méconnue, méprisée par les Enfants de Lumière, produire d'admirables fruits de conversion dans des âmes élevées au sein de l'hérésie.

Ces missions ne sont pas sans quelque consolation. Elles ont ordinairement pour résultat de toucher quelques cœurs endurcis et de ramener plus d'un vieux pécheur. C'est une compensation surabondante.

Tel est, mon Révérend Père, le ministère que j'exerce depuis un an au sein des populations ouvrières du *Pacifique Canadien*. Cet été surtout a été marqué au coin des épreuves. La santé m'a fait défaut pour quelque temps. Le manque d'air dans les gorges étroites de la montagne, l'humidité, la pluie reçue sur le chemin, la boue dans les camps, le contact journalier avec les malades des hôpitaux et des camps m'ont causé les fièvres de montagne, qui ne sont rien autre chose que la fièvre typhoïde à son moindre degré. Le bruit de ma mort s'est même répandu dans quelques camps.

Enfin, je touchais presque aux derniers de ces camps. Un aimable contracteur m'avait donné un excellent cour-

sier, sans lequel j'eusse difficilement franchi plusieurs mauvais pas. En escaladant une roche qui obstruait mon passage, je m'aperçus que ma selle glissait sur la croupe du cheval ; je voulus m'arrêter, mais forcé d'avancer ou de reculer, le cheval se lança en avant, et ses efforts pour atteindre le sommet de la roche me firent tomber en arrière ; au même instant, il rua pour se débarrasser de la sangle qui le gênait et m'atteignit à la tête et en pleine poitrine. Heureusement j'avais alors près de moi quelqu'un qui put me relever et me prodiguer les soins que réclamait mon état; ordinairement je voyage seul, mais je m'étais adjoint cette fois des compagnons pour leur confier ma chapelle et mon bagage. Ce coup dans la poitrine, le seul un peu sérieux, me fit cracher le sang et m'obligea de suspendre mon travail. Ce ne fut qu'au bout de huit jours que je pus reprendre mes missions, et toute douleur est à peu près passée aujourd'hui.

Cependant deux mois s'étaient écoulés et je sentais le besoin de venir me retremper au sein de la vie de famille et d'y prendre quelque repos. D'ailleurs mon vin de messe et mes hosties étaient presque épuisés.

Je me disposais à redescendre ou plutôt à remonter sur notre versant, lorsqu'un nouvel accident vint s'ajouter à tant d'autres que nous avions eus cet été. Une locomotive avait déraillé ; un homme avait été tué et trente-cinq autres blessés. Je me hâtai donc de me rendre sur le lieu de l'accident pour offrir à ces pauvres gens les secours de la religion; puis je pris place sur l'engin à côté du mécanicien, et j'arrivai à Calgary le 4 août entre onze heures et minuit.

Je ne fus pas peu surpris de me trouver en face d'une nouvelle maison-église. Elle me parut vraiment imposante avec son joli clocher et ses dépendances. J'étais

attendu avec impatience, je dirai même avec anxiété, car certains voyageurs avaient parlé de mes difficultés; aussi l'accueil fut-il vraiment fraternel de la part de la communauté. Elle n'avait jamais été aussi nombreuse. Elle se composait du R. P. LACOMBE, supérieur, du P. RÉMAS, des FF. LITTLE et BOULET, de M. Lhea, précédemment soldat de la police, aujourd'hui postulant convers, et d'un petit jeune homme que le R. P. LACOMBE a amené du collège de l'Assomption, et qui se prépare à devenir Frère convers. Un autre jeune homme nous est arrivé ces jours derniers des montagnes Rocheuses pour faire aussi sa postulance.

Toute la communauté s'associe à moi, mon Révérend Père, pour vous remercier une fois de plus du bienfait de votre visite, dont nous nous plaisons à rappeler le souvenir, et pour vous saluer avec la plus respectueuse vénération.

M. CLAUDE, O. M. I.

Le signataire de cette lettre, après l'expédition apostolique qu'il vient de nous raconter, eut une pénible mission à remplir : préparer et assister à la mort un nègre condamné pour meurtre. Après l'avoir instruit et baptisé, après lui avoir fait faire sa première Communion, il eut la consolation de l'accompagner à l'échafaud, sur lequel le pauvre malheureux mourut en pénitent converti et résigné.

Dans une lettre adressée à Mgr GRANDIN, et datée de Calgary du 1er mai 1884, le P. CLAUDE fait le récit suivant :

...La veille de l'exécution, je me rendis de nouveau à la prison pour y dire une messe à laquelle assistèrent plusieurs soldats catholiques. Le condamné communia pour la dernière fois dans les sentiments de la plus

grande piété. A partir de ce moment, je ne le quittai plus, l'exhortant et l'encourageant, priant sans cesse avec lui.

Vers onze heures du soir, je l'invitai à prendre son repos; pour moi, je me retirai à l'écart pour prier. Jusqu'à minuit il ne fit que prier, puis un léger sommeil s'empara de lui; mais il était toujours agité. Dès le grand matin, je le réveillai; sa première parole fut une parole de résignation et de fermeté tout à la fois; nous commençâmes la prière et la préparation à la messe et à la mort. Il priait comme de coutume avec une grande ferveur et n'était préoccupé que de la pensée de se préparer à paraître devant Dieu. Après la messe, nous priâmes jusqu'au déjeuner. Un bon déjeuner; je crois qu'il a mangé de bon appétit. Vint ensuite la préparation immédiate à la mort, car le moment redoutable pour lui et pour moi approchait; mais j'avais demandé au bon Dieu la grâce d'être tous les deux inébranlables à ce triste moment. Pendant la préparation à la mort le silence se fit dans la salle des gardes; le condamné se tourna vers moi : « Mon Père, je crois que c'est le temps », me dit-il. Je lui dis de ne pas s'inquiéter, qu'on l'avertirait. Quelques instants après le shérif arrive et me demande s'il est prêt : « *All right* », dit-il; puis, se levant et priant toujours, il se remit à genoux pour recevoir la dernière absolution, car le shérif avait manifesté le désir que je la lui donnasse à la prison plutôt que sur l'échafaud. Il sortit de la cellule dans la salle des gardes où le député-shérif, qui était le bourreau, lui mit le corsage de cuir pour fixer ses mains, qu'il plaça de lui-même dans la position voulue pour être liées; on lui enleva le boulet. Pendant tout ce temps et pendant toute la marche funèbre, il ne cessait de répéter les prières que je lui suggérais.

Pour un instant, la vue des assistants, qui, du reste, avaient été tenus à distance, l'impressionna un peu, sans cependant le troubler. Il gravit courageusement les marches de l'échafaud, lequel avait été préparé dans une espèce de petite chambre aux murailles plus élevées, afin que le public ne pût rien voir, à l'exception des jurés et de quatre ou cinq autres personnes. De lui-même il se plaça sur la trappe, toujours en priant. Quand le bourreau lui demanda s'il n'avait rien à dire, il se retourna : « Messieurs, dit-il, me voici arrivé à mon dernier moment ; je dois mourir : je reconnais que ma sentence est juste, car le crime que j'ai commis est horrible. Mais je ne crains pas la mort, c'est la troisième fois que je l'affronte, non pas que j'aie commis d'autres crimes ; je n'aurais probablement pas commis celui-ci si je n'avais pas été pris de boisson ; mais j'ai été soldat, exposé à des dangers ; je n'ai jamais craint la mort, et cette fois-ci je la crains moins que jamais, parce que je n'ai jamais été si bien préparé. Depuis longtemps j'ai fait ma paix avec Dieu, j'espère que je vais au Ciel ; puissé-je y retrouver ma victime ! je le souhaite. Je remercie les officiers, les soldats, qui ont bien pris soin de moi. Je demande pardon à la ville pour le scandale que je lui ai donné ; je pardonne à tous ceux qui m'auraient fait de la peine. Je meurs, croyez-le, content et sans haine. » Puis il se retourna vers moi : « Merci, mon Père, adieu, ne m'oubliez pas. » Il me dit auparavant quelques autres paroles que je ne pus saisir, à cause de mon émotion et du tremblement qui m'agitait. Le bourreau lui mit la corde au cou, lui rabattit le bonnet noir, un coup de hache fit partir la trappe, et l'homme disparut. La chute fut de 7 pieds ; il vécut sept minutes et demie. J'eus le temps de réciter deux fois les prières jusqu'à ce que les convulsions de l'agonie eussent cessé ; cette agonie fut longue

et pénible, car le cou du patient n'avait pas été cassé. Je ne voyais plus clair pour descendre de l'échafaud; je me hâtai de regagner la Mission à travers une foule dont je ne pus reconnaître une seule personne. A peine arrivé, le corps me fut apporté. J'étais seul; je dus l'enterrer moi-même, ce qui m'acheva complètement; pendant deux jours, je fus dans un état de surexcitation qui ne me permit de rien faire: j'avais perdu l'appétit, et je souffrais dans tout mon être.

Tel est, Monseigneur, le récit détaillé de ma douloureuse mission.

M. Claude, o. m. i.

On lit dans le *Manitoba* du 14 août 1884, sous ce titre: deux sermons, l'article suivant:

Le 3 du présent mois, dans l'église de la Trinité, à Winnipeg, le révérend Sullivan, évêque anglican d'Algoma, a donné sur l'unité de la foi un sermon que nous trouvons reproduit dans le *Free Press* du 4 courant.

L'éminent orateur, étranger à la province, est surtout étranger aux rapports sociaux qui unissent à Manitoba les différentes nationalités, quelles que soient leurs dénominations religieuses. Des journaux de Winnipeg, rendant compte de son sermon, ont donné à entendre que sa manière de parler des catholiques n'avait pas satisfait tout le monde, et que ceux mêmes à qui il croyait faire un compliment s'étaient trouvés passablement froissés. En effet, le rang de *parias* auquel il relègue les catholiques, et le mépris odieux auquel il les voue, ne pouvaient que blesser les protestants bien élevés et bien pensants, accoutumés à n'avoir que de bons rapports avec nous.

Quant à la doctrine de son sermon, nous ne voulons pas entreprendre de la discuter; ce serait trop long pour un article de journal: seulement nous lui dirons en passant que sur le principe de l'unité de la foi, nous sommes parfaitement d'ac-

cord; le point sur lequel nous différons, c'est sur la manière d'y arriver. Cette unité si essentielle à la vraie religion, est incompatible avec le libre examen et elle ne peut exister que sous une autorité unique qui a mission de Dieu d'enseigner et d'imposer à notre foi les vérités qu'il faut croire. Le libre examen qui accepte ou qui rejette ce qui lui convient est incompatible avec l'unité de la foi. Voilà pourquoi, nous, catholiques, nous nous soumettons à une autorité unique et voilà pourquoi nous n'avons qu'une seule foi.

Il est vrai que le Credo de l'évêque d'Algoma est très court et que ce serait assez facile de s'entendre avec lui à moins de rejeter toute vérité ; mais à son compte, la synagogue juive entre de plain-pied en communion avec lui. Cette prétention à accepter comme sœurs toutes ces sectes schismatiques et hérétiques pour ne former qu'une seule église chrétienne, est une monstruosité inouïe dans l'histoire du christianisme, et ceci ne plairait peut-être pas à tous ses coreligionnaires.

Dimanche dernier, dans la même église, dans la même tribune et devant le même auditoire, le T. R. Mac-Lean, évêque de la Saskatchewan, a trouvé plus convenable et plus charitable de parler des catholiques en termes très élogieux; mais il faut dire que celui-ci n'est pas étranger au pays. Son long séjour à la rivière Rouge et à la Saskatchewan, ses fréquents rapports avec les catholiques de tous rangs et de toutes classes, l'ont mis à même d'avoir sur eux des idées justes et plus chrétiennes que l'évêque d'Algoma.

Le témoignage qu'il rend à leur mérite fait assurément autant son éloge que le nôtre. Ses paroles à l'adresse des catholiques prouvent que malgré la différence de croyance qui nous sépare de lui, cependant par sentiment de délicatesse et d'honneur, il sait rendre justice à nos vertus sociales.

« Mon expérience dans ce pays, dit-il, m'a conduit à respecter l'évêque et les missionnaires de l'église catholique romaine, spécialement par rapport à leurs œuvres chez les peuples indiens. J'ai été témoin de leur zèle pour recueillir et supporter les pauvres orphelins, comme de la charité et du dévouement des religieuses auprès des malades. Il y a peu

d'années encore, dans un temps de misère et de disette, j'ai vu des larmes couler des yeux du noble et généreux évêque GRANDIN, lorsqu'il parlait des privations endurées par ses pauvres orphelins de Saint-Albert. Il se privait lui-même d'une partie de sa nourriture pour en fournir à ses pauvres enfants orphelins. Avec tous ces souvenirs à la mémoire, je ne puis payer un trop large tribut d'éloges à la charité des catholiques romains ».

Encore une fois, nous nous plaisons à le dire, ces paroles font l'éloge du bon cœur de celui qui les a prononcées. Ces sentiments seraient aussi ceux de tous nos frères séparés, s'ils apprenaient par expérience à bien connaître les catholiques.

VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

LETTRE DE M[gr] D'HERBOMEZ AU R. P. MARTINET.

Sainte-Marie, le 25 août 1884.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Je vais essayer de contenter un de vos désirs en vous donnant certains détails sur les visites pastorales que nous avons faites, dans les mois de mai et juin, à nos bons Indiens du Fraser et du golfe de Géorgie. C'est au milieu de manifestations, telles que la foi vive et ardente de nos pieux néophytes peut seule les inspirer, que nous avons parcouru, M[gr] DURIEU et moi, une grande partie des districts de Sainte-Marie et de Saint-Charles. Nous avons commencé par la visite du village des Skwas, centre de plusieurs villages catholiques. Ce village se trouve éloigné de New-Westminster d'environ 50 milles anglais. L'accueil fait par tous nos néophytes à leur premier Évêque et à son digne Coadjuteur a pris le caractère d'une ovation solennelle. Vous n'avez pas été sans remarquer, dans le cours de votre visite dans cette pro-

vince, combien nos Indiens, en général, sont portés à imiter les Européens. Ils ne manquent point d'intelligence ni de bon vouloir, et les plus intelligents cherchent à imiter de leur mieux ce qu'ils remarquent de bon chez les gens civilisés. Il y a quelques années, lord Dufferin, gouverneur général du Canada, est venu visiter cette province de la Colombie britannique. Plus tard le marquis de Lorne, son successeur, et la princesse Louise, femme du marquis et fille de la reine d'Angleterre, sont venus visiter à leur tour cette belle province. Je n'ai pas besoin de vous dire que ces hauts personnages ont été reçus, partout, avec les marques de respect et d'honneur dues à leur rang. Nos Indiens, témoins des réceptions solennelles qui ont eu lieu en ces occasions, n'oublièrent point la manière dont leurs frères plus avancés dans la civilisation recevaient leurs chefs et leur rendaient hommage. Ils se dirent entre eux : Si les gens civilisés font tant d'honneur et montrent tant d'égards à ceux de leurs chefs qui s'occupent de leurs intérêts temporels, il est bon que nous ayons les mêmes égards envers nos chefs spirituels, vu qu'ils prennent grand soin de nous, tant sous le rapport temporel que sous le rapport spirituel. Ils prirent, dès lors, la ferme résolution de saisir la première occasion qui se présenterait de témoigner leur reconnaissance et leur respect envers leurs premiers Pasteurs par des démonstrations à leur portée. Vous jugerez vous-même, par le récit de l'accueil qu'ils nous ont fait dernièrement, s'ils ont réussi dans leur naïf dessein. — Notre arrivée au milieu d'eux avait été fixée au 24 mai. Leur missionnaire, le bon P. Chirouse, major, nous avait précédés de plusieurs jours, afin de préparer prochainement un bon nombre d'entre eux à la réception des sacrements de Confirmation et d'Eucharistie. Outre l'administration solennelle de ces deux sacrements, devait

avoir lieu la bénédiction de l'église du village et d'une grosse cloche le dimanche 25 mai. C'était plus qu'il n'en fallait pour exciter l'enthousiasme dans tous les cœurs ! Aussi c'était à qui ferait le mieux pour nous recevoir. Arcs de triomphe, drapeaux et oriflammes aux couleurs variées, décoration de la principale rue : rien ne fut épargné. Ils voulaient rendre notre réception aussi solennelle que possible. Les Indiens des villages voisins rivalisèrent de zèle avec ceux du village privilégié. Ils inventèrent un nouveau genre de carrosse pour nous mener du lieu de débarquement au magnifique reposoir construit en face de la nouvelle église. Ils n'oublièrent pas non plus le cortège militaire, composé d'une compagnie de soldats, tous armés de bons fusils. Un tambour et une flûte formaient le corps de musique. Il serait difficile de vous dire avec quelle impatience ils attendaient notre arrivée.

Parti de New-Westminster à cinq heures du matin, le bateau à vapeur n'arriva en vue du village skwa que vers deux heures après midi. « Voyez, voyez, s'écria le jeune lieutenant du bateau, quelle réception ces bons Indiens vous préparent ; de ma vie je n'ai rien vu de semblable. » — Une décharge formidable d'environ quarante fusils annonça au loin notre arrivée. Nous vîmes bientôt s'avancer une voiture attelée de deux beaux chevaux. Elle était ornée de verdure, de fleurs, de rubans ; au milieu était un siège assez large pour deux personnes. Derrière ce siège se tenait William, un grand et bel Indien ; il était habillé en laquais, ceint d'une écharpe bleue, ruban rouge à la boutonnière et les mains gantées. Devant était Joseph, chef d'un village voisin ; il faisait office de cocher et portait une ceinture bleue sur son bel habit de fête. Quelques drapeaux fixés sur la voiture flottaient au gré du vent. Alexis, le grand chef des environs, vint lui-même nous conduire à ce car-

rosse improvisé, et notre laquais nous aida, avec une politesse exquise, à prendre place sur le siège de parade. A peine étions-nous assis, qu'Agnès, ancienne élève de l'école des Sœurs et fille aînée du grand chef Alexis, se présenta, un papier à la main, et nous lut, en bon anglais, une adresse dont je vous donne la traduction :

« Très Révérends Évêques et Pères,

« Jeunes et vieux, nous sommes tous remplis de joie en ce jour. La raison en est que nous voyons et saluons aujourd'hui les deux ambassadeurs de Dieu qui nous ont apporté la lumière céleste et qui, pendant de longues années, ont travaillé avec le plus grand dévouement à notre bien-être temporel et éternel. — Vous êtes les bienvenus, très aimés Seigneurs et Pères, au milieu de vos enfants, qui vous obéiront et vous aimeront toujours jusqu'à la mort, et au delà.

« Nous avons été longtemps comme des enfants prodigues, mais nous connaissons la tendresse du cœur de notre Père, nous sommes heureux de nous tenir dans la maison paternelle et d'y rester pour toujours. Bénissez, oh! oui, bénissez vos enfants qui vous aiment. »

Ont signé : « *Les Indiens de la rivière Fraser.* »

Comme la pluie commençait à tomber, je me contentai de remercier Agnès et lui dis que je répondrais à la réunion générale. Si le diable avait suscité cette pluie pour nous troubler, on peut dire qu'il a perdu son temps, car elle n'a pas empêché de suivre jusqu'au bout le programme de réception tracé d'avance. Tous les Indiens, hommes, femmes et enfants, restèrent à leur poste, personne ne semblait se troubler pour si peu. — Le fameux capitaine John, revêtu d'un habit rouge avec épaulettes en argent, sabre au côté, et sur sa tête un beau casque de général, se tenait à la tête de sa compagnie de soldats

et la faisait manœuvrer en bon ordre. Une bruyante décharge suivit la lecture de l'adresse, puis on se mit en marche. Les soldats, musique en tête, marchaient sur deux rangs devant le char de triomphe. Le peuple se tenait en ligne le long de la rue; tous : hommes, femmes et enfants, s'agenouillaient pour recevoir la bénédiction des deux évêques et suivaient ensuite le char pour se rendre au rendez-vous général. Le lieu de réunion était la rue vis-à-vis de l'église ; là, on avait élevé un beau reposoir, entouré de petits sapins et surmonté de drapeaux et d'oriflammes. Deux grands fauteuils couverts de calicot et ornés de rubans rouges étaient disposés au milieu sur un beau tapis; un toit en forme de tente préservait du soleil et de la pluie. C'est là que nous fûmes installés, Mgr Durieu et moi. Après une double décharge, un jeune Indien, ancien élève de l'école de Sainte-Marie, nous donna lecture de l'adresse suivante :

« Très Révérends Évêques d'Herbomez et Durieu,

« Tous les Indiens de la rivière Fraser sont très heureux d'avoir l'occasion de vous présenter leurs sincères sentiments de respect ; d'estime, d'amour et de gratitude. Nous connaissons tous le grand intérêt que vous montrez pour notre bien-être spirituel. Nous vous prions de continuer à aider vos enfants de la forêt. Lorsque Votre Seigneurie vient pour bénir notre église, daigne le Dieu tout-puissant bénir aussi chacun de nous par vos mains paternelles et nous accorder le bonheur en ce monde et la vie éternelle dans le Ciel.

« Vos très dévoués enfants,

« *Les Indiens du Fraser.* »

Le grand chef Alexis voulut redire, à son tour, la joie et le bonheur que tous les Indiens réunis éprouvaient de revoir au milieu d'eux leurs premiers Pasteurs, leurs

Pères bien-aimés. C'est ce qu'il fit dans un langage élevé et bien senti, car il est orateur.

En réponse, je leur dis combien nous étions heureux nous-mêmes de les voir réunis en si grand nombre; l'accueil qu'ils nous faisaient étant une marque des rapides progrès qu'ils avaient faits dans la civilisation, comme aussi une preuve non équivoque de leur attachement inviolable à la religion qu'ils ont le bonheur de connaître et de mettre en pratique. J'ajoutai que si mon corps devenait vieux et infirme, il n'en était pas de même de mon âme, que mon cœur était toujours avec eux et pour eux; que je les aimais toujours comme un père aime ses enfants et recherche avant tout leur bien-être spirituel et temporel; qu'au reste, si je ne pouvais plus les visiter comme autrefois, mon digne coadjuteur, Mgr Durieu, nommé par notre Saint-Père le Pape, le faisait à ma place. Je leur donnai l'assurance qu'ils n'avaient rien à craindre, attendu que, tant qu'ils persévéreraient dans leurs bonnes dispositions et continueraient à marcher résolument dans le droit chemin, il ne leur manquerait jamais ni évêques ni prêtres catholiques pour les instruire, eux et leurs enfants, pour les fortifier, les encourager par tous les moyens propres à assurer leur bonheur en ce monde et dans l'autre.

« La première fois que je vous ai visités, leur dis-je, j'étais heureux de voir qu'un bon nombre d'entre vous étaient de bonne volonté et désiraient ardemment devenir, par le baptême, les vrais enfants de Dieu et de l'Église. Je suis encore plus heureux, aujourd'hui, de voir que presque tous vous êtes non seulement baptisés, mais encore confirmés, et surtout, de compter parmi vous un grand nombre de fervents chrétiens qui s'approchent assez fréquemment des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Notre désir est que vous ne vous arrêtiez pas en si bon

chemin, mais que vous progressiez de plus en plus, faisant chaque jour de nouveaux efforts pour éviter le mal et pratiquer le bien, afin d'assurer votre bonheur éternel dans le Ciel, notre véritable Patrie ! Que désirons-nous de vous ? sont-ce vos terres ? non. Est-ce votre argent ou d'autres avantages? non. Vous le savez, nous ne désirons qu'une chose, c'est votre cœur, afin de le réformer, afin de vous rendre bons et de vous préparer à être reçus dans le Ciel après votre mort... Ouvrez les yeux et voyez ! Quels sont ceux, parmi les Indiens, qui sont les plus heureux, même sur cette terre? ne sont-ce pas ceux qui, comme vous, ont écouté la parole de Dieu et l'ont mise en pratique ? Voyez ceux qui ont rejeté la parole du prêtre, qui est la parole de Dieu, combien ils sont malheureux et font pitié. Ils sont malheureux en ce monde et ils le seront pour toujours en enfer, s'ils ne se convertissent pas et ne font pénitence, s'ils ne rejettent le mal pour faire le bien. »

Cette semence, tombée sur un terrain bien préparé, ne pourra que produire d'heureux fruits de salut. Ces bons néophytes écoutaient dans un religieux silence ; ils semblaient ne donner aucune attention à la pluie qui continuait à tomber.

Après le sermon eut lieu la cérémonie du serrement de main. Malgré le mauvais temps, hommes, femmes et enfants vinrent tour à tour toucher la main aux deux évêques ainsi qu'à leur vénérable missionnaire et recevoir leur bénédiction. Les soldats n'épargnaient point la poudre ; leurs fusillades répétées allaient redire au loin le bonheur et la joie qui remplissaient tous les cœurs. La réception terminée, on nous conduisit dans la maison qui avait été préparée pour les deux évêques ; un petit arc de triomphe en décorait l'avenue, l'intérieur était propre, le tout faisait honneur au capitaine Georges, ravi

de mettre sa maison à notre disposition. On peut dire qu'il nous a traités en chef. Quelques blancs, catholiques, des environs, sont venus nous faire visite. Puis nous avons réglé les différends qui se sont présentés. Il n'y a eu que deux causes à juger. Tout fut réglé le même jour, afin que rien ne pût troubler la paix et le recueillement des exercices du lendemain, qui était un dimanche.

Le temps s'était mis au beau; la joie et le contentement se lisaient sur tous les visages. Ce ne fut, ce jour-là, qu'une suite d'exercices religieux, du matin au soir. Il y eut trois messes, la bénédiction de l'église, confirmation d'un bon nombre d'Indiens et communion presque générale. Dans l'après-midi, bénédiction de deux cloches, celle du village skwa et celle d'un village voisin; vers le soir, la bénédiction du Saint Sacrement. Vous ne pourriez vous imaginer combien nos bons et fervents néophytes se montraient contents et heureux. — Je me suis surpris plus d'une fois à penser qu'à tout bien considérer, ils sont incontestablement les gens les plus heureux du monde. On peut les comparer à de grands enfants; ils sont ordinairement gais et joyeux; ils écartent les soucis du lendemain, persuadés qu'à chaque jour suffit son mal; ils ne craignent pas trop le travail et se procurent facilement tout ce dont ils ont besoin pour se loger, se nourrir et se vêtir; leur ambition ne va guère plus loin. Ajoutez que, par leur piété et leur vie exemplaire, ils se préparent une belle place dans le Ciel, et vous me direz si, grâce au missionnaire, ils n'ont pas trouvé réellement le secret du bonheur.

Ils font, en général, l'édification de ceux qui sont témoins de leur conduite. Les protestants eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de les admirer et de les louer. Un ingénieur du chemin de fer prit un jour avec lui, comme

guides dans la forêt, trois de nos néophytes. Grande fut sa surprise de les voir, chaque jour, faire en commun leurs prières du matin et du soir. A cette vue, il se reprochait intérieurement son indifférence en matière religieuse, et se disait qu'en réalité ces bons Indiens étaient plus religieux que lui. Souvent il arrive que nos néophytes travaillent avec des ouvriers dits civilisés, et, tandis que ceux-ci vont se coucher sans même penser à Dieu, nos nouveaux chrétiens font leur prière en commun. Un protestant, témoin de ces faits, a raconté à l'un de ses amis combien nos Indiens l'avaient édifié ; il ajouta : « Ce n'est pas hypocrisie de leur part, car leur prêtre n'était pas présent, et l'on voyait qu'ils priaient en toute sincérité et avec une grande confiance en Dieu. » Un protestant a raconté à un de nos missionnaires qu'un jour, traversant la forêt, il rencontra une Indienne. Elle était seule et à cheval, portait une croix sur sa poitrine et tenait dans une de ses mains un chapelet. Ce monsieur dit qu'il passa près d'elle avec un profond sentiment de respect, il fut édifié de la modestie et du maintien de cette néophyte ; il n'oubliera jamais, dit-il, la salutaire impression que lui fit cette rencontre fortuite. — Que de traits de ce genre je pourrais vous citer ! mais cela me prendrait trop de temps, et puis, au risque de vous fatiguer, je veux vous inviter à nous suivre dans une autre direction, parmi nos bons Indiens du golfe de Géorgie.

Nos braves Indiens Shishels sont venus nous chercher, à New-Westminster, avec deux de leurs plus beaux canots. Chaque canot compte onze vigoureux rameurs pleins de bonne volonté. Le départ eut lieu le 7 juin, à huit heures du matin. Cette fois, c'était le bon Père Chirouse (minor) qui nous accompagnait. Nos chers néophytes étaient dans la jubilation ; ils avaient avec eux deux évêques et

un prêtre ; c'était plus qu'il n'en fallaitt pour exciter leur ardeur et leur enthousiasme. Les drapeaux de tempérance sont hissés au haut du mât, et nous voilà partis, au chant d'un cantique dont la mesure correspond à la cadence des avirons. Les curieux de la ville s'arrêtent pour considérer ce spectacle digne des premiers siècles de l'Église. Le courant de la rivière et de la marée descendante favorisa notre navigation jusqu'à l'entrée du golfe de Géorgie. Deux heures nous suffirent pour faire environ 20 milles. Le golfe était calme, et le reste du jour nos bons néophytes eurent à exercer la vigueur de leurs bras en ramant de toutes leurs forces. Vers midi nous pûmes stationner sur une île où il y avait de l'eau douce en abondance. Il était temps de se reposer et de prendre un peu de nourriture. Après une heure d'arrêt, on se remit en marche. Vers six heures du soir nous doublions une dernière pointe et nous entrions dans une belle baie, au fond de laquelle le village des Shishels s'étalait à nos regards. Les maisons, bâties à l'européenne, sont échelonnées le long du rivage. Au milieu on remarque une belle petite église, et, à l'extrémité Est, le cimetière, entouré comme d'une ceinture blanche par une palissade en bois de cèdre. La baie des Shishels est profonde, elle forme un demi-cercle et semble destinée à devenir un petit port de mer.

A peine fûmes-nous en vue, que tout le village se mit en mouvement. Comme nos bons Shishels n'ont pas encore de canons, ils se servent de boîtes qui en tiennent lieu et qui font presque autant d'effet. Ajoutez à cela la fusillade, et vous aurez une idée de la quantité de poudre qu'ils ont brûlée en notre honneur pendant la demi-heure environ que nous avons mise à traverser la baie et arriver au village. Il serait difficile de vous dépeindre la joie de nos chers néophytes. Ils étaient tous réunis, hommes,

femmes et enfants, sur la plage ; la cloche sonnait à toute volée; des drapeaux de diverses couleurs montaient et descendaient, en signe de bienvenue, le long d'un grand mât planté en face de l'église ; la rue était parsemée de verdure et bordée d'une ligne de jeunes sapins dérobés à la forêt voisine. Tous nos bons Indiens se mirent à genoux pour recevoir la bénédiction de leurs premiers Pasteurs. Vint ensuite l'inviolable coutume du baisement de main, puis on se rendit tous ensemble à l'église pour remercier Dieu de notre heureuse traversée et lui demander les grâces dont nous avions besoin. Les néophytes étaient heureux d'apprendre que Mgr DURIEU allait passer quelques jours au milieu d'eux afin de les préparer à une communion générale pour le jour de la Fête-Dieu et aux cérémonies de la procession du Très Saint Sacrement autour du village. Quant à votre humble serviteur et au R. P. CHIROUSE, ils devaient se rendre à une journée et demie plus loin, chez les Tlayamins. Ces derniers, sans être aussi bons et aussi pieux que les Shishels, se montrent bien disposés. Ils vinrent nous chercher au village des Shishels, ils étaient onze vigoureux rameurs, et avaient amené un de leurs meilleurs canots : le *Grand-Coureur*. Nous étions arrivés le samedi soir chez les Shishels, nous logeâmes chez Denys, ancien élève de l'école Sainte-Marie ; sa maison est très propre : on y remarque une jolie tapisserie qui couvre les murs, un plafond peint en bleu, deux tables, des chaises, un fauteuil, un miroir et plusieurs tableaux religieux suspendus aux murailles, deux bons lits. Il y a dans ce pays beaucoup de blancs qui n'ont pas d'aussi belles demeures. Le dimanche, il y eut les exercices religieux ordinaires et je fis la visite de toutes les maisons du village, afin d'encourager notre petit monde à faire de plus en plus des progrès dans la civilisation et dans le bien.

Le lundi matin, après la messe et le déjeuner, nous nous dirigeâmes vers nos bons Tlayamins. Les néophytes qui étaient venus nous chercher n'eurent pas la peine de ramer. Notre canot *le Grand-Coureur,* orné du drapeau du missionnaire, était muni de deux grandes voiles; sous un vent favorable il fendait les vagues avec la rapidité d'une machine à vapeur. Nous fîmes en sept heures le trajet que les canots, en temps ordinaire, ne font qu'en un jour et demi. Nous rencontrâmes quatre ou cinq baleines; elles eurent soin de se détourner de notre voie. Les Indiens du village tlayamin furent tout déconcertés de nous voir arriver sitôt; ils ne nous attendaient que le lendemain et ils furent surpris au milieu de leurs préparatifs. Aussitôt qu'ils nous aperçurent, il y eut dans le village, me disait l'un d'eux, comme une révolution complète : on courait de côté et d'autre; les femmes allaient chercher des fleurs et de la verdure pour les jeter sur notre passage, les jeunes gens couraient dans la forêt couper des sapins pour les aligner le long de la route, les hommes allaient prendre leurs fusils et leurs cartouches. C'était un *tohu-bohu* indescriptible. Heureusement pour eux, la marée basse ne nous permit pas de débarquer. La mer, en se retirant, avait laissé devant le village un vaste espace de terrain vaseux; force fut d'attendre la marée montante, ce qui donna à nos braves gens le temps d'achever leurs décorations, tant bien que mal. La réception fut, à peu de chose près, la même que chez les Shishels; il y eut deux longs discours de bienvenue, l'un par André, le vieux chef des Tlayamins, et l'autre par Paul, chef des Tloos, leurs voisins. Tous deux nous dirent combien les Indiens étaient heureux de notre visite; tous deux exprimèrent l'ardent désir qu'ils avaient d'avoir une mission permanente et des écoles sur leurs terres. J'ai dû, à mon grand regret, renvoyer leurs pro-

jets à plus tard. C'est le cas de dire : *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* Nous ne pûmes rester que cinq à six jours chez ces bons Indiens, nous voulions être de retour chez les Shishels pour la procession du Très Saint Sacrement, c'est-à-dire le mardi de la semaine suivante. L'excellent Père Chirouse fit une petite retraite préparatoire à la réception des sacrements de Confirmation et d'Eucharistie, à laquelle tous les Indiens réunis ont assisté avec une grande assiduité. J'ai visité la réserve des terres que le gouvernement leur a laissée ; ils ont été heureux de voir que nous avions à cœur leur bien temporel en même temps que leur bien spirituel et ils m'en ont témoigné leur reconnaissance. J'ai fait la visite de toutes leurs maisons, encourageant les uns et excitant les autres à remplacer leurs huttes sauvages, ouvertes à tous les vents, par une maison bâtie à l'européenne, leur expliquant qu'il y allait de leur santé et de la santé de leurs enfants. Tous m'ont promis de suivre fidèlement mes avis. Nous eûmes aussi à donner des avis généraux sur différents sujets et à juger divers cas, un entre autres assez épineux, celui d'un chef qui avait été déposé, et pour cause, par l'agent du gouvernement. Il s'agissait d'un chef des Tloos : Dominique, remplacé par William, sujet bon et capable de mener ses gens dans la bonne voie. Il fut décidé qu'ils devaient regarder William comme le vrai chef, vu que, si Dominique n'était plus chef, c'était uniquement de sa faute. Pendant notre séjour dans le village, nous avons béni une belle cloche au son argentin, qu'ils avaient fait venir de San-Francisco (Californie). Tous étaient au comble de la joie; néanmoins il fallait se quitter. Un vent contraire et violent nous annonçait une mauvaise traversée. Le canot *Grand-Coureur* n'est pas de taille à lutter contre le courroux de la mer. Le bon *watchman* du Saint Sa-

crement (1) nous offre son grand canot *yougoulta*, qui peut résister aux tempêtes. Onze néophytes des plus dégourdis se présentent pour nous accompagner, et, le samedi matin, après les adieux d'usage, nous partons, voulant tenter fortune contre le mauvais temps, afin d'arriver chez les Shishels et d'y faire la procession du Très Saint Sacrement. Les gens du village firent présent à nos braves volontaires de deux sacs de farine et d'une bonne quantité de sucre. Nous comptions, pour le reste, sur la divine Providence. Dieu n'a-t-il pas toujours grand soin de ceux qui se confient entièrement à lui? En allant chez les Tlayamins, nous n'avions pas aperçu un seul chevreuil; le gibier, en cette saison de l'année, est très rare. Nous comptions néanmoins sur le chevreuil pour notre nourriture et celle de nos bons néophytes, qui ramaient péniblement contre les vagues de plus en plus furieuses. Nous nous arrêtâmes vers midi à l'abri d'un promontoire, espérant qu'après dîner le vent s'apaiserait un peu. Hélas! il n'en fut rien, et nos braves rameurs durent recommencer à lutter de toutes leurs forces. Quelques heures plus tard, on aperçut un chevreuil sur la lisière de la forêt. Félix et Urbain, deux chasseurs renommés, saisissant aussitôt leurs carabines, vont à terre et s'approchent sans bruit de l'endroit où le chevreuil était rentré dans la forêt. Quelques minutes après, un coup de feu se fait entendre, un hourra part de toutes les poitrines : le chevreuil est à nous et va paraître au souper. Au campement du soir, un autre chevreuil tombait frappé d'une balle par Félix, notre fameux tireur. La Providence nous servait à merveille ; aussi nos bons Indiens, malgré le vent et la pluie, étaient-ils dans la jubilation. Le lendemain, dimanche, impossible de dire

(1) Comme qui dirait le sacristain.

la messe. Comme il pleuvait, je laissai notre monde se reposer un peu, espérant que le vent tomberait ou changerait de direction. Le bon Père Chirouse fit le catéchisme à ses gens. Le temps s'écoulait, et il nous était pénible de penser que peut-être nous arriverions trop tard chez les Shishels pour faire la procession. C'est pourquoi je finis par dire à nos rameurs qu'il fallait essayer d'avancer. Cette décision ne leur allait guère, car, ayant bien dîné, ils avaient plus envie de dormir que de ramer. Du reste, le vent contraire était fort et les vagues effrayantes. Dieu ne tarda point à récompenser leur obéissance. Nous avions doublé une pointe dangereuse et nous avancions lentement le long du rivage, lorsqu'un beau chevreuil se présenta à nos regards. Il se trouvait à portée, sur le rivage. Nos chasseurs lui envoient une volée de balles, et le pauvre animal, atteint mortellement, va tomber à l'entrée de la forêt. Que faire ? Aborder avec notre canot eût été s'exposer à le voir se briser contre les rochers. Urbain se dévoue, saute au milieu des vagues, nage comme un lion de mer, prend pied, charge le chevreuil sur ses épaules et nous fait signe d'aller l'attendre sur un point où nous pourrons aborder. Quelques milles plus loin, il y avait en effet un abri où nous pûmes nous arrêter. L'intrépide Urbain y arriva en même temps que nous, et reçut nos compliments bien mérités. Il était midi; notre premier soin fut de faire un grand feu pour sécher nos vêtements trempés d'eau de pluie et d'eau de mer. Le chevreuil fut vite dépecé, embroché au bout de bâtons pointus et cuit à point. Le repas fini, nos Indiens se couchèrent en attendant un temps plus propice. Je les laissai reposer pendant quatre heures. Vers cinq heures, le vent semblait tomber; nous étions à peine à moitié de notre voyage, et il fallait avancer pour arriver en temps voulu. Du reste, l'endroit où nous étions n'était

pas favorable pour la nuit, c'est pourquoi je donnai l'ordre de partir. Nos rameurs, fatigués, auraient volontiers fait la sourde oreille ; ils se contentèrent de dire : « Monseigneur ne sait pas ce que c'est que de voyager par un temps pareil. » A cinq heures et demie, nous étions de nouveau à lutter contre le vent. Ils eurent lieu de s'en réjouir. Vers le soir, le vent devint plus calme ; nous passions le long de petits îlots fréquentés par des loups marins; mes hommes auraient voulu s'arrêter pour leur faire la chasse; mais, voyant que la mer était trop agitée et qu'ils perdaient leur temps, je leur dis de continuer leur marche, car ils avaient meilleure chance à tuer quelques chevreuils. Vers huit heures du soir, nous entrions dans une petite baie à l'abri de tout vent. Il faisait déjà un peu nuit, mais nos Indiens, aux yeux de lynx, virent aussitôt deux beaux chevreuils qui paissaient à l'extrémité de la baie; ils étaient hors de portée. On s'approcha doucement, et lorsque nous fûmes à la distance voulue, trois chasseurs tirèrent à coups redoublés (leurs carabines se chargeant par la culasse, ils purent tirer dix à douze coups en quelques minutes). Un des chevreuils resta sur place et l'autre rentra dans la forêt, clopin-clopant, mortellement blessé; le plus jeune des Indiens se mit à sa poursuite et l'apporta au campement. Je n'ai pas besoin de vous dépeindre la joie de nos chers néophytes, ils semblaient avoir oublié leurs fatigues. L'un d'eux me présenta sa carabine et m'invita à tirer sur une pierre qui paraissait au-dessus de l'eau à une bonne distance ; ils s'attendaient à rire de ma maladresse, mais le coup porta juste, et ils reconnurent que j'avais quelque mérite à leur laisser tirer le chevreuil.

Le lendemain devait être une longue et rude journée pour nos rameurs. Nous nous levâmes de bonne heure,

et après la prière du matin, suivie d'un bon déjeuner, on se remit en route. Le vent, toujours contraire, soufflait avec violence. Il restait à tourner une pointe très dangereuse avant de pouvoir se diriger du côté des îles, où l'on serait à l'abri des grands vents. Nos gens se montrèrent pleins de courage ; et il leur en fallait; car, en doublant cette fameuse pointe, les vagues furieuses menaçaient à tout instant de nous engloutir. Je vis là, en petit, ce que j'avais vu en grand lors de mon passage au cap Horn en 1850. Ce danger passé, nous entrâmes dans une sorte de labyrinthe formé par de nombreux îlots de diverses grandeurs, entre lesquels le vent se faisait à peine sentir. Ce détour forcé allongeait notre chemin, mais nous fûmes loin de le regretter. Nos yeux ne pouvaient se lasser d'admirer le beau spectacle que la nature offre en ces lieux aux regards du voyageur étonné. La mer se divise et se subdivise à l'infini, entre des groupes d'îles extrêmement pittoresques, jusqu'aux collines du continent, qui forment le fond du tableau et dont les forêts vierges étalent leurs cimes à 200 ou 300 pieds de hauteur. Nos Indiens nous ont montré un chantier où les Shishels font descendre les plus beaux sapins. Un bateau à vapeur vient les prendre pour les mener aux scieries de Burrard-Inlet, et de là on expédie leur bois dans toutes les parties de l'Amérique, en Chine, en Angleterre, en France et autres contrées de l'Europe. C'est là une nouvelle branche d'industrie pour nos bons néophytes. A l'arrière-plan s'élèvent de hautes montagnes couvertes d'arbres dont le feuillage contraste avec la blancheur de la neige qui couvre leur sommet. Nos Tlayamins, dans la joie, frappent l'eau en cadence et s'accompagnent de chants religieux, que répètent les échos du rivage. Nous avançons rapidement; tantôt la mer est calme et unie comme une glace, tantôt, resserrée entre

deux îles, elle se précipite avec la rapidité d'un torrent. Nous espérions arriver le soir chez nos bons Shishels, qui devaient être inquiets sur notre sort. La divine Providence avait soin de ses missionnaires ; nous nous faisions un devoir de l'en remercier de tout notre cœur. Nous pensions à nos aventures, mais nous ne pouvions prévoir celle qui allait bientôt nous arriver.

Il était presque nuit, neuf heures du soir, et nous étions encore à une bonne distance du village shishel. Nos Indiens étaient très fatigués. Le mieux était donc de chercher un bon campement pour y passer la nuit. Les Tlayamins, étrangers au pays, ne savaient où s'arrêter ; l'important était de trouver de l'eau douce : on cherche en vain ; on finit cependant par passer près d'une petite baie au fond de laquelle un filet d'eau murmurait doucement. « Voilà, s'écria-t-on, ce qu'il nous faut ! *Deo gratias!* Campons ici. » On attache le canot à un arbre. Il y avait au fond de la baie un terrain uni pour se coucher ; tout le monde semblait enchanté de la place. Mais voici que je découvre une herbe marine juste à l'emplacement de notre tente. Je la montre aux Indiens, leur disant qu'elle est un indice certain que la marée va monter jusqu'à nous. « Non, me répondirent-ils, elle ira jusqu'à tel endroit, et pas plus loin. » Leur assurance ne me rassurait pas entièrement. Mais que faire ? Il était déjà nuit et plus que temps de camper. Nous eûmes soin de faire placer notre tente près d'un rocher, afin d'avoir un lieu de refuge en cas de déluge. Du reste, nos voyageurs couchaient un peu plus bas que nous, ce qui nous semblait une garantie contre toute surprise. Au milieu de la nuit, lorsque notre monde dormait à qui mieux mieux, la marée envahit tout à coup notre campement. Les Indiens, fatigués, dormaient si fort, qu'ils ne s'éveillèrent qu'au moment où l'eau les avait déjà presque entièrement couverts : ce fut un

sauve-qui-peut général; l'un d'eux vint nous avertir que l'eau allait entrer dans notre tente. Nous lever, jeter nos couvertures et nos effets sur le rocher, fut l'affaire de quelques minutes. Il était temps, car nous étions à peine sur le rocher, que l'eau pénétrait déjà de tous côtés. Nous allumâmes une chandelle et nous pûmes alors constater l'étendue du désastre. L'eau couvrait toute la place où quelques minutes auparavant nous dormions d'un profond sommeil. Il était minuit. Nous ne pouvions pas rester sur le rocher, c'eût été courir le risque d'y être assiégés. Le frère d'Urbain, voyant notre position critique, se dévoua; il se mit à la nage et ramena le canot près du rocher, déjà environné de plusieurs pieds d'eau: nous étions sauvés. Nous passâmes le reste de la nuit dans le canot, et, à la pointe du jour, nous quittâmes cette trop fameuse petite baie, dont nous garderons souvenir.

Nous approchions du terme de ce voyage, et les cœurs étaient à la joie. Les Indiens nous signalèrent une haute montagne où les blancs ont découvert une mine de cuivre que l'on dit très riche; on attend des capitalistes d'Europe pour l'exploiter. Cette mine va rehausser la valeur de ce beau pays. Après quelques heures de navigation, nous arrivâmes au fond d'une baie. De là au village shishel, il y a un portage d'environ 1 mille et demi. Un Indien aux pieds légers partit aussitôt pour annoncer notre arrivée. La cérémonie du matin était terminée; Mgr Durieu, voyant que nous n'arrivions point, avait donné la Confirmation et la Communion générale. A la nouvelle de notre arrivée, tout le village se réjouit : les enfants vinrent avec une brouette pour transporter nos malles; la compagnie des carabiniers prit les armes et vint, avec Sa Grandeur, nous rejoindre sur le chemin du portage, faisant retentir la forêt de ses multiples décharges. Plus tard, nos miliciens quitteront leurs habits

de fête et transporteront l'énorme canot *yougoulta,* afin que les Tlyamins qui nous ont amenés puissent retourner plus facilement dans leur village. Tous les habitants vinrent recevoir ma bénédiction. Ils virent bien que j'étais fatigué. J'avais craché le sang, ce qui m'avait considérablement affaibli, et je craignais de n'être pas assez fort pour porter le Très Saint Sacrement pendant la procession qui devait avoir lieu dans l'après-midi. Quelques heures de repos me remirent suffisamment, et j'eus le bonheur de faire la procession tout autour du village. Nos bons néophytes avaient témoigné le désir de voir passer notre Divin Sauveur, le Dieu de l'Eucharistie, près de toutes leurs maisons. Ils avaient employé plusieurs jours, avec Mgr Durieu, à préparer la marche triomphale de leur souverain Seigneur. Ayant eu le bonheur de le recevoir dans leur cœur le matin, ils voulaient lui témoigner d'une manière éclatante leur joie, leur amour, leur reconnaissance. Fut-il jamais des cœurs mieux préparés? Dieu le sait. Quant à nous, nous avons l'intime confiance que notre Divin Maître a jeté un regard favorable sur ses chers enfants des bois. Il est vrai que tout était simple, voire même un peu naïf; mais l'ensemble excitait à un haut point la piété et la dévotion de ces fervents néophytes. Je ne m'arrêterai point à vous faire la description des beaux reposoirs construits aux deux extrémités du village; je ne vous parle pas des hymnes et des cantiques chantés par des centaines de voix, auxquelles venait se mêler le chant des oiseaux de la forêt; les rues étaient parsemées de fleurs, de mousse, de feuillage et bordées de petits sapins et autres décorations. Mais ce qui aurait surtout attiré votre attention, ce que je regarde comme une merveille, c'est une belle phalange de thuriféraires et de fleuristes, revêtus de soutanes et d'aubes magnifiques avec des ceintures bleues

et rouges, faisant toutes les évolutions voulues avec la grâce de séminaristes bien exercés! Je n'ai pas besoin de vous dire que notre cœur surabondait de joie; nous aurions voulu voir notre bien-aimé Père Supérieur Général assister à cette procession au milieu de ses enfants. Que de fois notre pensée s'est portée vers notre belle et malheureuse France, où, hélas! les processions sont interdites, sous prétexte qu'elles pourraient exciter des troubles et du tumulte! Nous ne cesserons de prier pour qu'il plaise à Dieu de mettre un terme à la persécution et de faire luire des jours plus heureux sur notre chère et bien-aimée patrie.

Cette lettre est déjà trop longue. Je la fermerais ici si je n'avais à vous parler de nos bons Skwamish. Ces derniers sont ceux que vous avez visités en 1882, à Burrard-Inlet. Ils font, d'année en année, de grands progrès dans la civilisation chrétienne. Les blancs, leurs voisins, donnent le nom de ville, *towra,* au village de ces Indiens. En effet, il a l'apparence d'une petite ville: rues bien alignées, trottoirs en planches, grandes lampes ou réverbères, belle place publique, au centre de laquelle se trouve leur église, nouvellement bâtie au prix d'une quinzaine de mille francs. Le jour de la fête du Sacré-Cœur avait été désigné pour la cérémonie de la bénédiction de l'église. Nos braves Shishels, ayant contribué généreusement à la construction, voulurent nous accompagner. Ils se faisaient un bonheur de se rendre à un poste où l'on a érigé canoniquement la *garde d'honneur* du Très Saint Sacrement, dont bon nombre d'entre nous sont membres. Ils voulaient aussi rehausser la fête de leurs voisins en les aidant dans les cérémonies et les chants. C'est assez vous dire qu'à l'exemple des premiers chrétiens, nos bons néophytes ne font tous qu'un cœur et qu'une âme.

Le lendemain de la belle procession du Très Saint Sacrement, nous quittions le village shishel. Une flottille de canots nous accompagnait. La mer était calme; nous pouvions naviguer sur le golfe, sans danger, et contempler à notre aise les merveilles de la nature. Tout rappelle ici l'état primitif. A notre droite, l'immense golfe de Géorgie s'étend au loin, et dans ce lointain on distingue diverses îles couvertes de sapins. Au-dessus on aperçoit les hautes montagnes de l'île Vancouver, dont quelques-unes, à leur sommet, sont couvertes de neige. Un bateau à vapeur traversait à ce moment le golfe, se rendant de New-Westminster à Nanaïmo. A gauche, le long du rivage, nous admirions les arbres gigantesques des forêts vierges. Tout à coup les aboiements d'un chien se firent entendre, c'était le compagnon fidèle d'un Indien qui nous précédait dans son canot. Le chien avait aperçu un chevreuil, s'était mis à sa poursuite et cherchait à le pousser du côté du rivage. Nos chasseurs s'armèrent de leurs carabines, mais le chevreuil ne vint point, et nous continuâmes notre route. Vers midi, nous entrions dans un groupe d'îles presque semblables à celles qui se trouvent entre les Shishels et les Tlayamins. La mer s'étend à perte de vue entre ces îles, jusqu'au pied des hautes montagnes de l'intérieur. Nous fîmes halte sur une d'elles pour nous reposer un peu et dîner. L'ordre fut donné aux Shishels de nous attendre afin d'arriver tous ensemble au village des Skwamish. Dans l'après-midi nous naviguâmes paisiblement; des canards et des oiseaux de mer vinrent nous distraire de temps en temps; le plus amusant fut la rencontre de gros poissons qui ressemblaient aux baleines. Un d'entre eux s'approcha assez de notre canot pour qu'il fût possible de lui envoyer un coup de carabine. Vers le soir nous étions à l'entrée de Burrard-Inlet, immense baie que

tous les navires de l'univers pourraient à peine remplir ; le village de nos chers néophytes n'était plus qu'à une petite distance, les canots des Shishels vinrent se ranger en ligne; quelques coups tirés par nos chasseurs annoncèrent notre arrivée, et les canons du village répondirent aussitôt. Notre petite flotte s'avançait lentement, pendant que rameurs, sauvages, évêque et missionnaire chantaient un de leurs plus beaux cantiques sur l'air : *Le Ciel en est le prix.* Le canon grondait de plus en plus fort et ne s'arrêta qu'après le vingt-deuxième coup. Chacun d'eux, répété par tous les échos de la profonde baie et des montagnes voisines, annonçait au loin notre arrivée. Il était nuit, le village resplendissait sous les feux d'une brillante illumination, à toutes les fenêtres des maisons, de l'église et du clocher. Ajoutez à cela des torches, des lampes, des fanaux espacés le long du rivage, le tout se reflétant sur l'eau calme de la baie, et vous aurez une idée du tableau ravissant qui s'offrait à nos yeux. Il m'est impossible de vous exprimer la profonde émotion que nous avons ressentie en cette circonstance. On nous conduisit sur une estrade bien ornée, et l'un des chefs skwamish, Joseph, nous adressa la parole au nom de tous; puis un jeune Indien de dix à douze ans vint, à son tour, nous faire un discours de bienvenue au nom des enfants du village, lesquels entonnèrent ensuite un chant de circonstance bien propre à toucher notre cœur. Je leur répondis *ex abundantiâ cordis.* Je n'eus pas de peine à leur montrer le contraste frappant qui existe entre les Indiens qui, comme eux, ont reçu la parole de Dieu pour la mettre en pratique, et ceux qui sont assez insensés et malheureux pour résister à la grâce. Des Indiens encore infidèles, que la curiosité avait attirés, ont entendu de bonnes vérités; fasse le Seigneur qu'ils en profitent.

Je ne vous parle pas de la cérémonie du serrement de main, qui dut avoir lieu malgré la pluie. La nuit était des plus sombres, mais, le village étant parfaitement éclairé, nous avons pu visiter l'église et parcourir les rues. Malgré notre bonheur, la fatigue se faisait sentir. On finit par nous conduire à la maison préparée pour le logement des deux évêques. Nous avons eu lieu d'admirer, dans tout ce que nous avons vu, le dévouement de nos chers néophytes et leur zèle pour la religion. Un arc de triomphe était dressé devant la maison de Joseph, l'Indien le plus avancé dans la civilisation; vis-à-vis la porte d'entrée on remarquait un beau drapeau sur lequel était écrit en grandes lettres : *Religion, Tempérance, Civilisation,* trois mots qui ne sont pas de vaines formules pour nos Indiens. La maison a deux beaux appartements bien tapissés; l'un nous est destiné pour salle à manger, l'autre pour chambre à coucher. Joseph était heureux de pouvoir nous offrir une généreuse hospitalité. Le lendemain, je crachai de nouveau le sang en abondance; malgré mon état de faiblesse, je pus bénir, de bonne heure, la nouvelle église et donner la sainte Communion à quelques centaines de nos pieux néophytes. La joie était à son comble ! De tous côtés on voyait arriver des blancs, catholiques et protestants, qui tous venaient prendre part à la joie commune. Plusieurs de nos Pères ont tenu à se rendre à temps pour rehausser la fête de leur présence : les RR. PP. Martin et Lejeune étaient arrivés la veille; les RR. PP. Mac-Guckin et Horris, accompagnés des enfants du collège Saint-Louis, portant leurs instruments de musique, et placés sous la surveillance des bons Frères Allen et Mac-Stay; les bonnes Sœurs du couvent de New-Westminster, avec leurs pensionnaires, et un bon nombre de Messieurs et de Dames de New-Westminster, vinrent assister à la grand'messe et à la procession du Très

Saint Sacrement. A dix heures, tout était prêt pour la messe solennelle du Sacré-Cœur de Jésus. Mgr DURIEU officia pontificalement avec diacre et sous-diacre; le R. P. CHIROUSE fit maître des cérémonies et prêcha le sermon de circonstance ; j'assistai au trône. La messe fut chantée en plain-chant par nos bons Indiens ; un bel harmonium, touché par une ancienne élève des Sœurs, accompagnait les chants exécutés par des centaines de voix. Au chœur il y avait, outre les officiants, les servants de messe, les porte-insignes et les thuriféraires en aube ou surplis. La tribune, l'église et la sacristie étaient remplies; les musiciens et un bon nombre de personnes avaient pris place sur une plate-forme dressée devant le portail de l'église. Il y eut bénédiction papale à la fin de la messe; des blancs, témoins de nos cérémonies, ont assuré qu'ils n'avaient rien vu de plus beau ni de plus solennel.

La procession du Très Saint Sacrement se fit dans l'après-midi, et l'honneur de porter le Saint Sacrement fut cédé au R. P. MAC-GUCKIN. Je n'entre pas dans des détails de cette procession solennelle, il suffit de vous dire qu'elle a été dans le genre de celle qui venait d'avoir lieu chez les Shishels; il y a eu, en plus, la musique, les coups de canon et un clergé plus nombreux. Que n'étiez-vous là pour assister à cette fête chrétienne ! Vous auriez admiré avec nous le bel ordre qui y régnait et béni Dieu des progrès que nos bons Indiens font dans la vertu et la civilisation. Gloire en soit rendue à Celui de qui vient tout don parfait, comme aussi aux zélés missionnaires qu'Il a choisis pour être les dignes instruments de salut pour ses bien-aimés enfants des bois ! — Au moment où je vous écris, je suis loin d'être remis de mes fatigues. J'ai craché le sang de nouveau. Je suis tellement dégoûté de toute nourriture, qu'il faut me forcer pour faire un repas par

jour. Sera-ce *usque ad mortem? Fiat voluntas Dei. Sive vivimus, sive morimur, Domini sumus.*

† Louis, évêque de Mélitopolis, O. M. I.

VICARIAT DU MACKENZIE.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE Mgr FARAUD AU R. P. SOULLIER.

Notre-Dame des Victoires, le 19 juillet 1884.

Mon Révérend Père,

. . . .

Le P. Lecorre nous est arrivé le 9 juillet, à sept heures du matin, en meilleur état de santé que je ne l'avais vu depuis longtemps. Deux ou trois heures plus tard sa nombreuse suite arrivait aussi. Gloire à Dieu! Tout ce monde était joyeux et brillant de santé! En vérité, le bon Dieu a béni les efforts surhumains de ce bon Père, et j'en ai éprouvé une joie et un bonheur sensibles.

Tout était prêt ici pour les recevoir. La berge bien goudronnée, les rameurs engagés, les provisions pesées. Sachant par une lettre de M. Mac-Farlane que le steamer *Graham*, d'Athabaska, serait rendu au Fort Mac-Murrey vers la fin de juillet, pour les recevoir et les conduire plus loin, j'ai pu garder ici durant sept jours tous ces enfants du bon Dieu, lesquels sont aussi les miens dans l'ordre hiérarchique. Nous avons tué le bœuf gras en leur honneur. Ç'a été une fête continuelle et pleine de charmes. Le dimanche, 13 courant, nous eûmes office pontifical durant lequel je conférai les ordres mineurs à l'abbé Gourdon, et le sous-diaconat au F. Letreste. Notre chapelle était trop petite pour les fidèles attirés par la nouveauté de la cérémonie. Je leur adressai, crosse en main et mitre en tête, une courte allocution en langue crise. J'avais surtout à cœur de faire ressortir et de leur

faire goûter l'immense charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a voulu conférer sa toute-puissance à des hommes faibles et mortels par le sacrement de l'Ordre, afin que tous pussent être sauvés. Cette allocution parut vivement les impressionner.

A la fin de la messe, le R. P. Lecorre présidant et dirigeant le chant, nos petits Bretons et nos Bretonnes firent entendre des accents mélodieux qui ravirent tout le monde et, chose bien rare chez moi, firent couler mes larmes. Que ces chants sont beaux loin de la patrie ingrate, mais toujours aimée, retentissant dans un pays absolument libre et hospitalier !

Le mardi, fête de saint Henri, — fête de Monseigneur ! pensez-y, avaient dit nos bonnes Sœurs,— vint remettre les deux communautés en liesse. L'affection, d'autant plus vive qu'elle est plus surnaturelle, que des enfants portent à un Père dont ils se savent sincèrement aimés, est comme un souvenir du Ciel qui fait oublier les tristesses de la terre. Je ne l'avais jamais si bien senti et compris que le 15 juillet 1884. La journée tout entière fut consacrée à la prière et aux visites. Nos chers petits enfants de l'école-orphelinat, dont les gosiers avaient été adoucis et assouplis par les bonbons des dames si vraiment apostoliques de Lyon, nous chantèrent, au milieu des fleurs, des morceaux choisis, entremêlés de petits drames. Il fallait bien oublier que nous étions sur la terre étrangère et dans cet immense désert qui a nom : Lac la Biche.

Les joies, même les plus légitimes de ce monde, ne sauraient durer. Le mercredi 16 juillet était fixé pour le départ. Dès le matin, tout était en mouvement; on faisait les derniers préparatifs. Il fallut du temps pour loger convenablement dans un bateau découvert le bagage des missions resté en arrière, les malles et les petits paquets

de chacun, les lits et les batteries de cuisine, 16 voyageurs (bourgeois et bourgeoises, comme disent nos hommes), le guide, 8 rameurs, des provisions pour tous, voire même 4 petits cochons en caisse, des poulets en cage; mais enfin, à trois heures et demie du soir, tout était installé, les derniers adieux faits, la voile hissée; un vent léger la gonflait, et bientôt la barque, ne laissant qu'un imperceptible sillon après elle, dérobait à nos regards attendris ces enfants bien-aimés, porteurs de la bonne nouvelle. Que Dieu les bénisse et leur fasse rapporter à tous des fruits de salut!

✝ Henri, évêque d'Anemour, o. m. i.

JOURNAL DE Mgr CLUT.

Mission Saint-Isidore (Fort-Smith), le 6 mai 1884.

1° *Voyage à la mission Saint-Michel* (*Fort-Raë*).

Notre cher petit Père B. Roure étant généralement seul depuis quatorze ans, n'ayant avec lui ni Père ni Frère depuis ce temps-là, et étant obligé de faire un long voyage chaque année pour se confesser, laissant pendant ce temps sa maison fermée et ses ouailles privées de secours spirituels, je me suis décidé à aller le voir moi-même et à lui épargner le voyage.

Le 9 décembre 1883, le courrier du Fort-Raë arrivait. J'avais espéré profiter de l'occasion des porteurs de l'express venus du Fort-Raë pour me rendre à ce poste, et du sentier qu'ils venaient d'ouvrir dans la neige à travers les bois. Mais ces hommes avaient reçu les ordres de se rendre au Fort-Simpson. Comment faire? Si je ne fais pas ce voyage de suite, le R. P. Roure sera exposé à demeurer deux ans sans avoir la consolation de voir un prêtre. Cependant, je ne puis trouver de guide.

Comme le trajet se fait à travers les bois, qu'il y a de grands lacs et de grands marais à franchir, il est très facile de s'égarer.

Le 10 décembre, à midi, nos traîneaux sont prêts et nous nous mettons en route.

Comme en hiver les jours sont bien courts, nous ne pûmes faire un long trajet cette première journée. Mais tout alla bien et nous pûmes suivre le sentier.

Il n'en fut pas ainsi les jours suivants. Il y avait souvent des hésitations et de longues recherches, surtout sur les lacs ou dans les marais et les pays privés d'arbres. Dans les endroits où les sapins sont petits et fourrés, comme le sentier est très étroit, souvent mon traîneau frappe contre les arbustes recouverts de neige. La secousse fait tomber cette neige par avalanches sur moi et sur mes couvertures. Ce n'est pas agréable; et le soir, lorsqu'il faut coucher dans ces couvertures glacées, et cela par un froid excessif, c'est une grande souffrance. Maintenant que je me fais vieux, j'envie le sort de mes jeunes compagnons de voyage qui dorment cependant d'un bon sommeil, tandis que je passe la plupart de mes nuits en insomnies et à grelotter.

Le 14 décembre, nous étions arrivés sur un grand lac qu'on nomme le *lac du Détroit*. Sur la glace, il nous est de toute impossibilité de suivre le sentier. Alors nous nous guidons à l'aventure; mais, arrivés de l'autre côté du lac, nous n'apercevons ni balises, ni aucune marque de sentier; nous faisons en vain presque tout le tour du lac pour le trouver. A la fin, voyant que nous nous égarions, nous rebroussâmes chemin, pensant qu'il devait être à notre gauche; et nous hâtions le pas afin d'y rentrer avant la nuit. Déjà les premières ténèbres nous environnaient, et notre sentier n'était pas retrouvé. Il fallait songer à camper. J'indi-

quai une place propice vers laquelle nous nous dirigeâmes. Avant de commencer le campement, Joseph fait une quinzaine de pas en avant et me dit : « Venez voir, je crois que le sentier est ici ; il y a des saules qui semblent avoir été couchés par des traîneaux. » En effet, c'était le sentier. Pour bien m'en assurer, je fis environ 1 mille par terre dans le bois, et je ne cessai de craindre que lorsque j'eus rencontré un campement; car le sentier était enseveli sous une couche épaisse de nouvelle neige, et n'était reconnaissable que d'une manière confuse, à la résistance plus grande qu'il offrait aux raquettes.

A deux heures du matin, nous quittions le campement et nous nous mettions en marche. Après deux heures perdues à tourner dans le bois, nous arrivons en face d'un autre grand lac. Là, s'il y eût eu du bois sec, nous eussions fait du feu et attendu le jour, mais il n'y avait pas de bois et pas d'abri, et le froid était très vif. On continue donc de marcher, mais nous perdons de nouveau le sentier. On hésite, on tâtonne. Enfin, nous traversâmes le lac et nous fîmes du feu en attendant le jour. Vers dix heures, au lever du soleil, chacun prend une direction pour chercher le sentier. Notre Indien le retrouva et nous repartîmes ; mais vers midi nous le perdîmes de nouveau sur un très grand lac. Personne ne s'y reconnaissait. Nous employâmes toute la soirée à chercher, mais vainement. Je commençais à être dans des transes terribles. Je reconnaissais cependant une grande montagne isolée sur notre gauche, et je savais que là nous n'étions qu'à environ 40 milles du Fort-Raë. Mais s'il y a tourmente, comment nous orienter ? nous n'avons pas de boussole, et si nous manquons le grand lac des Esclaves, nous sommes perdus sans ressource et nous allons mourir de faim et de froid; et si nous ne pouvons retrouver le sen-

tier, comment en tracer un nouveau dans la neige, dans les forêts, par monts et par vaux ? La situation était inquiétante ; je craignais de périr avec mes trois compagnons de voyage, et, pour plus de chance de nous sauver, j'avais formé le dessein de rebrousser chemin. Cette résolution déplaisait à tous mes compagnons. Notre Indien me dit : « Eh bien, rebroussez chemin et allez préparer le campement à cette place où il y a du bois sec; quant à moi, dit-il, je vais aller faire une dernière tentative. »

Nous allâmes donc camper et l'Indien alla faire une grande tournée dans le bois, pensant y trouver le sentier. En effet, il nous revint pendant la nuit et nous dit qu'il avait trouvé. C'était une bonne nouvelle pour tous. Après un modeste souper, nous nous enveloppâmes de notre mieux dans nos couvertures, car il faisait un vent et un froid rigoureux. Nous étions campés dans un grand terrain brûlé. Il n'y avait pas un sapin vert pour nous abriter, et notre feu creusait et s'enfonçait continuellement dans la mousse. Il ne chauffait pas et nous envoyait une fumée si épaisse, qu'on ne pouvait rien distinguer. Le froid était si pénétrant, que nul de nous ne pouvait dormir, et c'était à qui mieux mieux pousserait des gémissements tout en grelottant.

Personne ne pouvant plus y tenir, on se lève de bonne heure, à neuf heures et demie du soir, et une heure après nous quittions cet horrible campement.

En partant et le long du chemin, je récitai bien des fois l'*Angele Dei*. Grâce à nos bons anges gardiens, nous franchîmes des lacs, des forêts, des marais, des pays brûlés, et, sauf quelques courts moments d'hésitation, nous nous tirâmes d'affaire.

En nous rapprochant du grand lac des Esclaves, nous suivions un ravin où heureusement je me reconnaissais

un peu. J'avais bien soin aussi d'interroger les étoiles et de m'assurer par elles que nous faisions chemin droit. Grâce à une marche accélérée et obligatoire, à cause du froid excessif, et aussi grâce à la solidité de nos chiens, nous allions vite. Le dimanche 16, nous arrivions à Saint-Michel vers midi et demi, juste après la grand'messe. Les paroissiens du R. P. Roure étaient aussi contents que leur pasteur de me voir arriver. C'était un grand empressement à venir me toucher la main et baiser ma bague. Le R. P. Roure reçut en plus une accolade bien fraternelle; j'étais gelé et transi de froid; ma barbe était toute couverte de glaçons.

Bientôt ma présence à Saint-Michel fut partout connue aux environs, et les Indiens s'empressèrent de venir me voir. Ils voulaient être à la Mission pour la belle fête de Noël. Le 24, le R. P. Roure et moi fûmes presque continuellement occupés à entendre les confessions jusqu'à l'heure de la messe de minuit. A cette messe solennelle, nous eûmes 92 communions. A la grand'messe du jour, il y eut 22 confirmations. Au printemps dernier, j'avais cependant donné ce sacrement à près de 100 Indiens. Ceci prouve que notre vicariat n'est pas complètement désert et que les habitants y sont fervents et pratiquants.

Notre cher Père Roure était heureux de nous avoir, le F. Rousset et moi, mais je ne pouvais faire un long séjour. Je voulais être de retour à la Providence, pour le plus tard, le dernier jour de l'année.

Le lendemain de Noël, j'eusse voulu partir de grand matin, mais le temps était sombre et il neigeait un peu. Alors, au lieu de nous lever à deux heures, nous ne nous levâmes qu'à quatre heures.

Nos catholiques du Fort-Raë et les Indiens, qui, eux aussi, sont tous catholiques sans exception, avaient prié le R. P. Roure de sonner la messe, et de sonner long-

temps pour que tout le monde entendît la cloche et pût venir. C'est ce qui fut fait, et personne ne manqua à l'appel. Après la messe, on sollicita encore comme une faveur que la cloche fût sonnée de nouveau pour l'heure de mon départ. En effet, à sept heures, le R. P. Roure sonna sa petite cloche, et tous, blancs et Indiens, envahirent sa maison. Je causai un peu avec eux pendant qu'on faisait les derniers préparatifs du voyage et qu'on attelait nos chiens. Enfin, à sept heures et demie, tout était prêt. Je bénis chacun en particulier et nous nous mîmes en route.

Le bon Père Roure avait l'obligeance d'envoyer son traîneau avec son jeune homme pour aider à porter les bagages et nos provisions de bouche. Ce jeune homme ne devait nous accompagner que pendant une journée, mais c'était déjà un grand secours.

Cependant, tout le monde fait escorte à ma petite carriole, depuis la maison du Père jusqu'au lac. Arrivés là, mes chiens prennent la course, et la nombreuse escorte se hâta de m'exprimer d'heureux souhaits de voyage tout en nous accompagnant du regard.

Le froid était alors très vif. L'avant-veille il y avait 48 degrés centigrades.

Le traîneau de notre orphelin, Joseph Mac-Kay, portait 400 kilogrammes de viande et de peaux donnés par le R. P. Roure pour les enfants de l'école de la Providence.

Durant la nuit du 27 au 28, le froid fut si intense et le vent si violent, qu'il me fut impossible de fermer l'œil. Je passai une bien triste nuit sur mon lit de sapin et en un lieu bien mal abrité contre le vent.

Le 29, pour accélérer la marche et ménager mon attelage, je chaussai plusieurs fois les raquettes et le lendemain je fis de même; c'était aussi pour me réchauffer;

car j'avais beau m'envelopper dans ma carriole, le froid me saisissait et mes membres devenaient inertes. La marche précipitée et pénible m'ayant fait suer, le soir, au campement, je me trouvais transi de froid et bien mal à l'aise. Tandis que je me séchais d'un côté près d'un grand feu, je me gelais de l'autre. Bon gré, mal gré, je dus me coucher avec mes habits imbibés de sueur d'un côté et couverts de frimas de l'autre. De plus, nos couvertures étaient glacées. Comment dormir en pareilles conditions? J'avais cependant un grand besoin de réparer mes forces par un peu de repos. Mais impossible. Une autre grande misère s'ajoutait encore aux autres, et mes lecteurs me pardonneront de la dire et excuseront l'expression : j'étais couvert de poux.

Nous arrivâmes à la Providence à une heure de l'après-midi, gelés et harassés. Grande joie de nous voir! les deux petites cloches de l'évêché et du couvent sonnent à grande volée; Pères, Frères, Sœurs, enfants de l'école, population, tous sont contents de m'avoir pour le premier de l'an.

31 décembre. — Pour me souhaiter la bonne année, les Sœurs avaient fait préparer de beaux chants et de jolis compliments par les enfants de l'école. De plus, une jolie pièce, bien débitée par les petites filles, fut jouée, au grand contentement de tout le monde.

4 janvier 1884. — Le froid est toujours des plus rigoureux. Vers le lever du soleil, le thermomètre indique tous les jours de 46 à 48 degrés. Aujourd'hui, à midi, il indiquait 43 degrés.

Pendant mon nouveau séjour à la Providence, il y a eu quelques confirmations. Il y a eu aussi examen des enfants de l'école.

J'ai été très satisfait. J'ai constaté une fois de plus que nos chères Sœurs de charité obtiennent de grands suc-

cès auprès de nos enfants métis et de nos orphelins indiens.

2° *Voyage de Mgr* Clut *de la Providence à la Nativité.*

4 février. — Le courrier du Mackenzie est arrivé le 2 à la Providence. Il ne devait repartir que le 4; et M. Camsell, chef traiteur du district Mackenzie, désirait que je parte avec lui. C'était en effet le jour fixé pour tous deux. Mais M. Camsell doit partir à quatre heures du matin. Je ne puis être prêt à cette heure, tenant à dire la messe avant le départ, et pensant ne pouvoir suivre ce monsieur, qui va ordinairement très vite, étant moins chargé, parce qu'il a trois traîneaux, tandis que je n'en ai que deux. Le principal but de ce nouveau voyage est d'aller donner la mission à Saint-Isidore (Fort-Smith). Ce poste n'a pas reçu de visite épiscopale depuis sept ans.

J'y vins pour la dernière fois en 1877. Durant mon séjour de près de six mois, il y eut constamment grande disette, et les Indiens mourant de faim ne purent que faire des apparitions passagères. Plusieurs même ne purent venir, et très peu purent amener leurs familles.

Il est donc grand temps pour l'évêque de venir donner la confirmation dans cette chrétienté. Le R. P. Joussard, qui est chargé de la desserte de cette Mission, m'invite depuis longtemps; je dois me rendre à ses instances pressantes. C'est pourquoi, malgré les avantages de ma présence à la Mission de la Providence, j'ai cru urgent de m'absenter.

Tout en faisant la visite de la Mission Saint-Isidore, je pourrai revoir avec fruit notre Mission Saint-Joseph et celle de la Nativité.

Le cher Frère Rousset est le conducteur fidèle et habi-

tuel de mon traîneau. Joseph Mac-Kay, notre orphelin, porte sur le sien le bagage et les vivres.

Ce qui me consola un peu des souffrances du voyage, c'est que je pus faire un baptême dans une hutte sauvage. Cette hutte, en forme de cône tronqué, était si petite, que je ne pouvais m'y tenir debout. La jeune mère de l'enfant étendit son unique couverture sur les branches de sapin qui servaient de parquet. Cette couverture était loin d'être neuve et propre, mais la pauvre mère n'avait rien de mieux. C'est agenouillé là-dessus que je dus procéder aux cérémonies du baptême. Le Frère Rousset m'assistait.

Nous repartîmes de là à quatre heures du matin. Nous allâmes prendre notre dîner dans la maison d'un excellent Indien montagnais. La maîtresse du logis, en apercevant plusieurs traîneaux se diriger vers sa maison, s'était empressée de remplir un grand chaudron de lapins sauvages, mets appétissants auxquels nous fîmes honneur.

Le 7 février, vers deux heures du soir, nous arrivions à notre chère Mission Saint-Joseph. Le R. P. Dupire m'accueillit avec joie, et bientôt la population du Fort-Résolution, connaissant mon arrivée, s'empressa de venir me saluer. Je passai deux jours à Saint-Joseph, le samedi et le dimanche.

Déjà le R. P. Joussard était parti depuis dix jours pour Saint-Isidore, afin d'y préparer sa pauvre maison pour m'y recevoir.

M. Camsell repartit le samedi. Mais moi j'étais bien aise de passer le dimanche à Saint-Joseph. La petite population de ce poste en fut très heureuse.

Là je me procurai un nouveau traîneau, parce que celui de l'Indien de la rivière au Bœuf ne devait pas aller plus loin. Je repartis le 11 pour la Mission de la Nativité. Profitant du sentier ouvert par M. Camsell et ses compagnons, nous allions bon train. Cette marche accélérée

me donna quelque espérance d'arriver à la Nativité pour la fête du 17 février.

Le 11 février était le cinquante-deuxième anniversaire de ma naissance. Aussi, au campement du soir, le Frère Rousset voulut faire de l'extra pour le souper. Outre les mets habituels, c'est-à-dire un peu de viande de renne, il me servit du riz aux pommes. Après le souper, nous commençâmes une petite causerie que la tourmente vint bientôt interrompre. Le vent et des tourbillons de neige nous avertissaient qu'il était temps de nous glisser sous nos couvertures et de nous y tenir enveloppés de notre mieux. Le vent devint si furieux, que les arbres craquaient autour de nous et menaçaient de nous écraser dans leur chute. J'eus l'idée toute la nuit que le cinquante-deuxième anniversaire de ma naissance pourrait bien être le dernier de ma vie. Changer de place, il n'y avait pas à y penser par le temps qu'il faisait. Ma ressource était de me confier à mon ange gardien. Je lui adressai bien souvent la prière *Angele Dei,* sans oublier de prier aussi les anges gardiens de mes deux compagnons.

Le 13, lever de grand matin, à une heure après minuit. Le déjeuner traditionnel a lieu comme de coutume, en pleine nuit, mais l'insomnie causée par le froid avait fait disparaître tout appétit, chez moi du moins. Nous partons à deux heures et demie et nous marchons jusqu'à huit heures du soir, afin d'arriver à la maison d'un bon Montagnais. C'est celle de Niyalti (le Bègue). Il est parti pour la chasse aux rennes, mais les gens de sa famille et quelques personnes qui se joignirent à elle nous reçurent avec respect et empressement. Nous pûmes nous reposer un peu dans cette halte, où nous rencontrâmes quelques premiers signes de civilisation.

Nous n'étions pas loin de la Mission Saint-Isidore ; j'avais hâte d'y arriver ; nous nous levâmes donc à une

heure du matin et, à l'aube, nous surprenions le P. Joussard, qui venait de faire une tournée de trois jours dans le bois pour chercher un gros orignal.

J'annonçai tout de suite au Père que, comme ses Indiens n'étaient pas encore réunis autour de la Mission; j'allais continuer ma route pour me rendre à la Mission de la Nativité et tâcher de m'y trouver pour notre grande fête du 17 février, afin d'y renouveler mes vœux avec nos Pères et Frères et de présider la cérémonie. Après le déjeuner, le Frère Rousset se mit à l'œuvre pour nous préparer des galettes et des provisions, et à midi nous nous remettions en route.

Il y a 120 milles entre le Fort-Smith et le Fort-Chipewyan. Il fallait se dépêcher et accélérer la marche pour arriver le 16 au soir. Nous eûmes cependant cette bonne fortune, car à neuf heures du soir nous embrassions nos Frères de la Nativité. Vous dire toute leur joie de mon arrivée n'est pas chose facile; mais la joie était bien réciproque.

Le 17, j'eus la consolation de renouveler mes vœux avec nos Pères et Frères de la Nativité, mais, par exemple, je n'avais pas une belle voix pour faire l'exhortation d'usage. La veille, voyant que nos chiens commençaient à se lasser, j'avais marché souvent et très vite. J'avais pris chaud, puis froid, et je m'étais sérieusement enrhumé.

Le R. P. de Chambeuil et le Frère Larue étaient arrivés quelques jours auparavant de notre Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, de sorte que nous nous trouvâmes huit Oblats à renouveler nos vœux. Il y eut donc grande fête à l'église et fête aussi au réfectoire, malgré l'extrême pauvreté de la Mission.

La chère Mission de la Nativité entretient un pensionnat-école de vingt-quatre enfants. Les ressources y sont très précaires, et, par-dessus le marché, sur trois Frères

deux sont malades depuis longtemps, et rien n'annonce la fin de leurs souffrances.

Le R. P. Pascal a un serviteur marié, mais il a plus d'ennui que de profit avec ce monde. Il est bien embarrassé pour faire marcher sa Mission, nourrir son nombreux personnel et suffire à tout. Lui et le R. P. Le Doussal travaillent très souvent du matin au soir comme des mercenaires. Ils travaillent même au-dessus de leurs forces, et cela au préjudice de leur santé. Je suis persuadé que si nos Pères de nos provinces de France, d'Angleterre et du Nouveau-Monde voyaient nos Pères Pascal et Le Doussal, et, je puis ajouter, presque tous nos Pères du vicariat, travailler comme des malheureux pour vivre, et négliger forcément ainsi l'étude des langues nécessaires, la théologie et la préparation de leurs instructions, ils feraient de nouveaux sacrifices pour nous procurer des Frères.

Nos bonnes Sœurs de charité du Canada qui dirigent l'école ont voulu profiter de mon séjour à la Nativité pour me faire confirmer les enfants ayant fait leur première Communion l'année dernière. Ils étaient au nombre de sept, auxquels j'adjoignis un enfant montagnais. J'administrai ce sacrement le 24 février.

13 *mars*. Aujourd'hui je reprenais le chemin de Saint-Isidore. C'est principalement pour cette Mission que j'ai fait le long voyage de la Providence ici. Pour le retour, nous n'avons pas mis plus de temps que pour l'aller : deux demi-journées nous ont suffi ; mais pour faire le voyage en si peu de temps, il faut se lever de grand matin et ne pas s'amuser en route.

Cette fois, le R. P. Joussard était aux aguets. Il s'est empressé, en nous voyant arriver, de sonner ses cloches, je ferais mieux de dire ses clochettes, car il a suspendu ensemble deux cloches du poids de 8 à 10 kilogrammes.

Les Indiens du Fort-Smith arrivèrent pour la plupart durant les semaines de la Passion et des Rameaux. J'ai pu leur faire des instructions bien régulièrement durant près d'un mois.

Le jour de Pâques, nous avions quatre-vingt-huit communions pascales ; le nombre total s'est élevé à cent quatre, et il y a encore quelques Indiens qui n'ont pu venir. Vous voyez par là que nous avons, nous aussi, nos consolations. Nos populations sont clairsemées, mais généralement elles savent profiter de la présence des missionnaires et elles nous donnent des chrétiens pratiquants.

La Mission du Fort-Smith est bien pauvre. Pour réunir nos Indiens, nous n'avons qu'une salle qui sert en même temps de cuisine. A l'extrémité, le R. P. Joussard a pratiqué une petite chapelle d'environ 8 pieds carrés : il se propose d'agrandir ce local.

Aux jours de grand concours, il y avait impossibilité d'admettre tout le monde, et cependant on avait rempli ma chambre, contiguë à la salle, et les gens étaient pressés comme des anchois.

7 *mai*. Aujourd'hui nos Indiens sont tous dispersés, cherchant de quoi vivre, mais nous les reverrons encore pour la plupart avant mon départ.

Durant la mission, plusieurs faits me firent connaître leur foi pleine de simplicité. Ainsi, un jour, je vis revenir au confessionnal un homme qui était venu la veille. Je lui demandai s'il avait oublié quelque chose dans sa confession. « Non, dit-il, mais je viens me confesser maintenant pour ma femme. Elle ne se porte pas bien et n'a pu venir de si loin ; comme j'ai pitié d'elle, je voulais me confesser une seconde fois, à son intention. »

Le dimanche des Rameaux, le R. P. Joussard, après avoir béni les rameaux, en faisait la distribution ; mais

comme la maison et la chapelle étaient envahies de tous côtés et que la circulation était impossible, j'annonçai que chacun recevrait son rameau à la porte, en sortant, et j'avertis de baiser la main du prêtre et le rameau en le recevant. Un petit garçon, au lieu de baiser le rameau, le prit entre ses dents et sortit aussitôt avec sa prise.

Ce même dimanche des Rameaux, ma mitre étant exposée sur une crédence, les sauvages, en passant devant, se signaient, priaient et faisaient la révérence. C'est ce que me dit le R. P. Joussard après la cérémonie.

25 *mai*. Après avoir donné la Mission à Saint-Isidore, j'ai cru devoir revenir à la Nativité pour régler plusieurs affaires importantes et y rencontrer les Indiens. J'arrivai ici après quatre jours de voyage, le 22. Les Indiens n'ont pu arriver encore qu'en petit nombre ; la glace du lac Atthabaskaw les arrête pour la plupart. Mais j'espère qu'ils arriveront au premier jour et que je pourrai les voir presque tous avant de retourner au Mackenzie. Les RR. Pères, les Frères et les Indiens de la Nativité sont très heureux que je sois venu les voir.

† Isidore, év. d'Arindèle, o. m. i.

CEYLAN.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE COLOMBO.

A l'occasion de la spoliation des biens de la Propagande par le gouvernement italien, Mgr Bonjean a adressé à son clergé et à ses fidèles une lettre pastorale où nous trouvons les documents historiques les plus précieux. C'est une vigoureuse défense des droits de l'Eglise. Voici ce document traduit de l'anglais :

PASTORALE

Christophe BONJEAN, O. M. I., par la grâce de Dieu et du Saint-Siège apostolique, évêque titulaire de Médéa, vicaire apostolique de Colombo, au clergé et aux fidèles de ce vicariat, salut et bénédiction en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

CHERS RÉVÉRENDS PÈRES ET BIEN-AIMÉS FRÈRES,

Nous nous empressons de placer sous vos yeux la circulaire que nous avons reçue de Son Eminence le cardinal-préfet de la Propagande.

Pour vous, catholiques de Ceylan, qui devez à la Sacrée Congrégation de la Propagande tous les secours spirituels dont vous êtes pourvus, Nous n'avons pas à nous étendre beaucoup en recommandations au sujet de cette grande et salutaire institution catholique. Nous ne concevrions pas que vous puissiez apprendre sans indignation contre l'oppresseur et sans sympathie pour la victime la spoliation dont elle vient d'être l'objet de la part d'un gouvernement peu scrupuleux, qui déjà depuis quatorze ans s'impose à la Ville sainte par la violence et tient le Pape prisonnier.

La Congrégation de la Propagande compte près de trois siècles d'existence. Fondée d'abord par le Pape Clément VIII pour venir en aide à quelques chrétiens persécutés de l'Orient, elle fut rétablie dans son organisation actuelle le 22 juin 1622 par le grand Pape Grégoire XV, avec charge de pourvoir à l'évangélisation de toutes les contrées non catholiques du monde. A cette fin elle a reçu des Souverains Pontifes les pouvoirs les plus étendus pour le gouvernement des églises et la réglementation du culte ; ses Décrets en cette matière ont même force et même valeur que les Constitutions apostoliques elles-mêmes. L'histoire de l'Eglise, pendant les

trois cents dernières années, rend le plus complet et le plus éclatant témoignage à la fidélité irréprochable et à l'indomptable énergie avec lesquelles cette noble mission a été remplie, à la sagesse qui a réglé l'exercice de ces pouvoirs extraordinaires et au merveilleux succès qui a couronné l'œuvre incommensurable. Des nations et des églises catholiques ont surgi de toutes parts. Depuis les contrées glacées du pôle jusqu'aux déserts arides de l'Afrique; depuis le Japon, et l'extrême Orient, jusqu'aux terres occidentales baignées par l'Océan Pacifique; dans les îles, enfin, dont l'immensité des mers est semée, partout « le nom de Dieu a été annoncé et reçu avec amour, non moins que la paix dont il est la source. » (Eccl., XLVII, 17.)

Ainsi il est arrivé, par une très sage disposition de la miséricorde divine, qu'au moment où le règne de Dieu était repoussé par des nations dégénérées, qui à la pure lumière des enseignements de l'Eglise avaient préféré les fausses lueurs de la soi-disant Réforme, ce même règne, grâce aux travaux inouïs de la Propagande et à ses légions innombrables d'infatigables ouvriers, « était transporté à des nations nouvelles jusque-là inconnues, et qui depuis ont produit des fruits abondants de salut. » (Matth., XXI, 43.)

Si seulement Nous voulions mentionner les tribus et les nations qui depuis le seizième siècle sont entrées dans le bercail du catholicisme, dans les deux Amériques, en Afrique, dans l'Inde, l'Indo-Chine, la Chine, le Japon, l'Australie et l'Océanie, nous remplirions de longues pages de noms étranges, souvent d'une prononciation impossible ; et si nous entreprenions de compter les âmes gagnées à Jésus-Christ, c'est par dizaines de millions qu'il faudrait en exprimer le nombre. Et toutes ces conquêtes avaient lieu alors que la navigation était à son

enfance et que les moyens de communication entre les diverses contrées de la terre étaient extrêmement imparfaits. Il n'était pas question, à cette époque, de télégraphes électriques, de bateaux à vapeur, de chemins de fer ; les voyages, sur mer et sur terre, prenaient des années là où maintenant ils prennent des semaines : encore étaient-ils moins fatigants par leur durée que redoutables par les périls, les travaux et les privations de tous genres dont ils étaient accompagnés.

Et cette dure campagne évangélique était conduite non pas sous le drapeau protecteur de quelque nation toute-puissante, mais, pour ainsi dire, sans aucun concours humain, à l'encontre des plus furieuses persécutions de la part des gouvernements païens, affolés par la peur, au milieu de hordes brutales de sauvages, de cannibales altérés de sang, dans la société desquels l'homme de Dieu n'avait pas un jour d'assuré.

Et cependant la parole de Dieu tombait toujours, comme une rosée féconde ; plus féconde encore était la rosée du sang, le sang des apôtres et des premiers convertis. Ces deux larges courants ont arrosé et détrempé toute terre où quelque Mission devait s'implanter.

Les neiges de l'Amérique du Nord, aussi bien que les sables brûlants de la région tropicale, furent rougis du sang des pasteurs et du sang des brebis. L'Amérique, l'Afrique, l'Inde, Mannar de Ceylan, le Tonquin, la Cochinchine, le Japon, la Chine et les îles de l'Océanie ont bu la rosée précieuse et fertilisante, et le mot de Tertullien se vérifie aujourd'hui comme aux temps anciens : « Le sang des martyrs est une semence de chrétiens. »

Maintenant, quiconque a quelque expérience des affaires et l'habitude de calculer les frais qu'entraîne une création tant soit peu importante (nous ne voulons pas même parler d'une grande Mission), pourra se faire une

idée, toujours bien imparfaite, des sommes énormes qui, pendant trois longs siècles, ont dû être absorbées dans cette gigantesque entreprise d'évangélisation.

Non seulement il est indispensable de poursuivre, à n'importe quel prix, toute œuvre de Mission une fois commencée; mais bien avant de l'entreprendre, il faut, de longue main et par des soins minutieux, préparer les ouvriers à leur tâche laborieuse et difficile.

C'est pourquoi, peu après que la Congrégation de la Propagande fut entrée en fonctions, le pape Urbain VIII, l'an 1627, érigea le « Collège Urbain de la Propagande », où des centaines d'indigènes de Syrie, d'Arménie, de Mésopotamie, d'Abyssinie, d'Egypte et d'autres parties de l'Afrique; de la Nouvelle-Écosse, de Terre-Neuve et d'autres parties de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud; de l'Inde et de Ceylan, de la Chine et de ses royaumes tributaires; de l'Océanie et de beaucoup d'autres contrées, ont, depuis lors et sans interruption, été formées au ministère apostolique.

De toutes les parties du monde catholique, les fidèles sont entrés avec empressement dans les vues des Papes, et les donations ont afflué largement; celles-ci, ajoutées aux donations constituées par les Souverains Pontifes eux-mêmes, ont mis la Propagande en état de faire face à ses lourdes obligations.

Ainsi ont marché les choses pendant des années et des années, la générosité des fidèles progressant du même pas que l'œuvre elle-même, et la Propagande devint, dans le monde, un objet d'admiration universelle. Les non-catholiques eux-mêmes ne pouvaient lui refuser le tribut de leurs louanges lorsqu'ils voyaient, parallèlement avec la diffusion de la foi catholique, l'instruction et la moralité, la civilisation et le progrès social s'étendre peu à peu à toutes les races évangélisées par elle.

Elles-mêmes, les recherches d'un intérêt purement humain n'étaient point dédaignées par ces intrépides apôtres de l'Evangile comme étrangères à leur vocation ou indignes de leurs études. Des pays nouveaux furent par eux découverts et géographiquement délimités; leurs produits et l'utilité qu'on en pouvait tirer, soigneusement décrits; les avantages commerciaux signalés; les langues et les littératures étrangères furent approfondies; des vocabulaires et des grammaires publiés; des trésors cachés se révélèrent inopinément et entrèrent ainsi dans le domaine de la science; les lois, les industries, le genre de commerce, les usages sociaux, les traditions nationales et les religions de beaucoup de peuplades ignorées furent mis en lumière. En un mot, le Collège de la Propagande devint un centre scientifique aussi bien qu'un centre religieux.

Eh bien ! tous ces droits incontestables de la Propagande à la gratitude, ou tout au moins au respect de l'humanité entière, ont été méconnus par les rapaces envahisseurs des États pontificaux. Il y a quelques années, ils avaient porté déjà une main sacrilège sur tous les couvents catholiques en Italie, jetant impitoyablement à la porte leurs hôtes sans asile, les religieux ou les religieuses, condamnés à traîner leur misérable existence dans un monde indifférent ou hostile. Après cela est venu le sort de la propriété ecclésiastique, qu'ils ont pareillement confisquée, ou, comme ils disent, *incamérée*. Mais, comme le requin, qui ayant une fois goûté de la chair humaine en devient plus friand, les voleurs italiens, gorgés de leurs sacrilèges repas, cherchaient ce qu'ils pourraient encore dévorer, et, rôdant autour de la propriété ecclésiastique, ils ont arrêté leurs regards de convoitise sur les possessions territoriales de la Propagande et ont résolu de l'engloutir aussi. En conséquence, ils

ont lancé des ordonnances pour prescrire la conversion de cette propriété en titres qu'ils appellent, d'une façon assez comique, des *sécurités italiennes*.

Déboutés cependant une première fois de leurs prétentions devant la Cour d'appel de Rome, qui avait judicieusement déclaré que les propriétés de la Propagande étaient des propriétés *sui generis*, d'un caractère essentiellement international, attendu qu'elles provenaient de donations faites par des bienfaiteurs de toutes les nations et en vue d'un intérêt universel, d'un intérêt catholique et non purement italien ; d'un intérêt non soumis, par conséquent, à la loi dite de *conversion*, ils ont trouvé, à la fin, des juges complaisants pour contredire à cette équitable sentence, et leur Cour suprême vient de décréter la conversibilité desdites propriétés.

L'effet de cette décision sera de mettre la totalité des biens de la Propagande à la merci d'un gouvernement sans scrupule, inconsistant et insolvable. Le moindre souffle sorti des antres du radicalisme peut renverser la monarchie italienne, la moindre catastrophe financière peut amener la banqueroute de l'État ; et ainsi, à moins que les pouvoirs européens ne se décident, dans l'intérêt de leurs sujets catholiques et pour la défense de leurs droits, à empêcher cette spoliation sans exemple et impudente, ce qui est peu probable dans l'état présent des affaires en Europe, les biens de la Propagande peuvent être considérés comme définitivement perdus.

Maintenant, nos bien-aimés Frères, afin d'atténuer un peu les conséquences de ce déplorable état de choses et de sauvegarder, du moins dans l'avenir, les libéralités de ses enfants contre les usurpateurs déloyaux du patrimoine de saint Pierre, le Saint-Siège a résolu de transférer hors d'Italie le siège administratif de la Propagande

et de solliciter des fidèles du monde entier une assistance proportionnée à leurs moyens.

Conformément à ces désirs du saint Père, nous faisons appel à chacun de vous, nos Révérends Pères et bien-aimés Frères, vous invitant à vous montrer reconnaissants des inappréciables et incalculables bienfaits que vous avez reçus de la Propagande. Et il vous sera permis de saisir cette occasion pour ajouter ceci, qui devra stimuler votre générosité, c'est que, dans l'état de désorganisation financière où nous avons reçu l'administration de ce vicariat, il nous eût été impossible de marcher, si la Propagande ne nous eût envoyé un secours aussi libéral qu'opportun.

Nous voulons que ces contributions aient un caractère permanent.

En conséquence, nous ordonnons que tous et chacun de nos chers et Révérends Coopérateurs nomment un ou deux collecteurs, un plus grand nombre s'ils le jugent à propos, dans chacune de leurs Missions. Ceux-ci auront pour instruction de recevoir les plus petites sommes que la charité des fidèles pourra consacrer à la sainte cause, et de remettre ces offrandes au missionnaire de la localité. Le missionnaire, à son tour, à la fin de chaque trimestre, nous enverra le montant de ses recettes pour être transmises à l'un des centres indiqués par la Circulaire.

Puissent les plus excellentes bénédictions de Dieu descendre sur notre cher clergé et sur notre troupeau et demeurer en eux pour toujours. *Amen.*

Donné à Sainte-Lucie de Kotahena (Colombo), le jour de Saint-Marc, 25 avril 1884.

CHRISTOPHE, O. M. I.,
Evêque titulaire de Médéa, vic. apost. de Colombo.

Par mandement de Sa Seigneurie,
Joseph BOISSEAU, O. M. I.,
Vicaire général.

En même temps que cette lettre et la circulaire du cardinal préfet de la Propagande étaient envoyées aux fidèles, un Mémoire était adressé par les trois vicaires apostoliques de Ceylan au secrétaire d'État pour les colonies. Ce document fut rédigé et envoyé sur l'initiative de M[gr] BONJEAN. Le voici en entier :

A Sa Seigneurie le Très Honorable Comte DE DERBY,
Secrétaire d'Etat pour les colonies.

HUMBLE MÉMOIRE DES SOUSSIGNÉS, ÉVÊQUES CATHOLIQUES, VICAIRES APOSTOLIQUES DE CEYLAN.

1° Les soussignés, se sentant lésés par le jugement de la Cour de Cassation de Rome, en date du 29 janvier 1884, décrétant la conversion en valeurs italiennes des propriétés de la Sacrée Congrégation de la Propagande, sollicitent humblement, par l'intermédiaire de Votre Seigneurie, l'intervention du gouvernement de Sa Majesté, pour empêcher, si faire se peut, un acte de spoliation, qui, si on en permettait l'exécution, entraverait sérieusement l'action de la Mission catholique et lèserait les intérêts des sujets catholiques de Sa Majesté à Ceylan ;

2° Laissant de côté toutes les autres graves questions soulevées par cette décision, les soussignés désirent simplement exposer à Votre Seigneurie les raisons pour lesquelles ils se considèrent autorisés à invoquer une si haute intervention, et dans ce but ils osent appeler la bienveillante attention de Votre Seigneurie sur le bref exposé suivant :

a. Les biens-fonds de la Propagande, que le jugement précité doit avoir pour but de soumettre aux enchères, diffèrent de toute autre propriété ecclésiastique, en ce point essentiel qu'ils sont internationaux dans leur origine et dans leur destination. Formés des libéralités de

bienfaiteurs de toute nationalité, ils ont pour objet la diffusion de la foi catholique dans toutes les contrées infidèles, et ce caractère les soustrait de suite au pouvoir et à l'atteinte de la loi italienne et de ses tribunaux, pour les placer sous la protection du droit des gens.

b. Depuis l'année 1806, où les catholiques de Ceylan reçurent du gouvernement britannique le bienfait de la liberté religieuse, jusqu'à ce jour, mais surtout durant les cinquante années pendant lesquelles ils ont vécu sous le gouvernement épiscopal, leur état a été un progrès continu sous le rapport du nombre, de la religion, de la moralité, de la culture mentale et de tout ce qui rend une communauté prospère et respectable.

De 80000 qu'ils étaient en 1806, leur nombre s'est élevé à 200000, sur une population de moins de 2 millions et demi. Et ici, nous pouvons, avec une certaine fierté, faire allusion à leur irréprochable fidélité, à leur profond attachement au gouvernement britannique, à leur soumission aux lois et à leur conduite généralement digne de louanges, qui leur a valu les éloges des gouverneurs qui se sont succédé à Ceylan.

Sans aucune aide du Gouvernement, ils ont réussi à élever à grands frais, et par des efforts soutenus, plusieurs grandes et belles églises, qui, sur toute l'étendue de l'île, demeurent comme de muets mais éloquents témoins du sentiment religieux inné qui les anime.

Ils n'ont point voulu, non plus, se laisser devancer par d'autres communautés plus riches, dans le champ clos de l'éducation. Dans leurs collèges, leurs couvents, leurs orphelinats et leurs 200 écoles secondaires, anglaises et vernaculaires, un solide enseignement est donné à plus de 20000 enfants des deux sexes, c'est-à-dire à environ un quart de la jeunesse fréquentant les écoles à Ceylan.

c. Mais quels qu'aient été les efforts des catholiques

indigènes privés d'assistance, les résultats en eussent été insignifiants, s'ils n'eussent été secondés par la Propagande, qui leur a fourni les moyens d'action et le personnel par lesquels la majeure partie de ce bien a été opéré.

d. Maintenant, que la Propagande, par suite de la Conversion qui menace ses biens-fonds, vienne à cesser d'avoir la disposition entière et indépendante de son capital et des intérêts, pour, dans un cas d'urgence, en disposer à sa propre discrétion ;

Plus encore : que ce revenu, par suite des fluctuations et de l'insécurité des fonds publics sur lesquels le capital aura été placé, devienne incertain, — ou que le capital lui-même vienne à être englouti dans quelque catastrophe nationale possible, — alors, triste en vérité sera la situation de toutes les Missions étrangères, et particulièrement celle de la Mission de Ceylan qui se trouvera privée en grande partie des moyens de recruter son personnel de missionnaires, et de maintenir ses établissements religieux d'éducation et de charité.

Ce n'est point une exagération d'affirmer que cela équivaudrait à une calamité, dans laquelle d'autres classes même auraient leur part.

3° Les soussignés, confiants dans l'amour de la justice qui a si souvent poussé la nation anglaise à se poser en défenseur des droits lésés et en protecteur des sociétés opprimées, même dans les contrées non soumises au sceptre de la Grande-Bretagne, espèrent que le gouvernement de Sa Majesté trouvera les moyens de protéger les plus chers intérêts de ses fidèles sujets catholiques de Ceylan contre la rapacité d'un pouvoir étranger pour lequel nul droit ne semble sacré, et ainsi ajoutera un nouvel anneau au lien qui unit

les catholiques de Ceylan à la Couronne britannique.

Ont signé : † Christophe BONJEAN, O. M. I., év. de Médéa, vic. ap. de Colombo.

† Th.-A. MÉLIZAN, O. M. I., év. d'Adrana, vic. ap. de Jaffna.

† C. PAGNANI, O. S. B., év. d'Hephestium, vic. ap. de Kandy.

Colombo, le 8 mai 1884.

VICARIAT DE JAFFNA.

LETTRE DE Mgr MÉLIZAN AU DIRECTEUR DES ANNALES.

Pusselawa, le 5 septembre 1884.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Depuis que j'ai quitté Jaffna, au commencement de mai, j'ai traversé mon vaste vicariat du nord au sud, m'arrêtant près de deux mois dans la Mission de Mantotte pour visiter en détail les nombreuses chrétientés qu'elle renferme et y administrer le sacrement de confirmation. Cette Mission de Mantotte est assurément une des plus pauvres, des plus sauvages et des plus pénibles à administrer; le pays, entièrement plat et uni, sans le moindre monticule, sur une étendue de plusieurs milles, est couvert de rizières séparées les unes des autres par des bois épais. Faute de routes, les voyages doivent se faire à travers ces rizières et ces bois dans de lourdes charrettes sans ressorts, dont le cahotement a bientôt brisé les os des pauvres voyageurs. Or ces voyages doivent se renouveler souvent, car les chrétientés sont nombreuses, le village ne pouvant contenir plus de monde que la rizière ne peut en nourrir. C'est ainsi que la population chrétienne de Mantotte semble divisée à l'infini :

il y a plus de quarante églises pour une population d'à peine cinq mille âmes, chaque village tenant à avoir son église. Les distances entre chaque agglomération étant parfois considérables et les communications difficiles, surtout à l'époque des pluies, où tout le pays est couvert d'eau, il n'y aurait pas d'avantage à chercher à établir des églises centrales : les chrétiens ne pourraient s'y rendre ; tandis que chaque village ayant sa petite église, si pauvre et si misérable qu'elle soit, les chrétiens de l'endroit peuvent s'y réunir le dimanche et les jours de fête et y accomplir leurs devoirs religieux. Le missionnaire aussi, quoique obligé à de plus grandes fatigues et à des déménagements continuels, a ainsi le grand avantage de voir tout son monde en détail durant les quelques jours qu'il passe dans chaque chrétienté ; personne ne lui échappe, et le bien se fait d'une manière d'autant plus solide qu'il est accompli d'une manière plus méritoire. Rien de plus misérable, en effet, que les églises et les logements que le prêtre rencontre dans sa longue course de près de neuf mois chaque année. Les églises ne sont que de pauvres hangars ouverts entièrement par devant et qui ne sont protégés sur les trois autres côtésq ue par des murs grossièrement bâtis en argile ; impossible d'y conserver le Saint Sacrement, ce qui est pour nos missionnaires la plus grande des privations. Mais que faire ? Le manque de pierres et de chaux, la difficulté de se procurer des ouvriers capables, la pauvreté et, il faut bien le dire aussi, l'apathie des Indiens, ont été jusqu'ici des obstacles insurmontables. Le logement du missionnaire est en parfait accord avec l'église ; le plus souvent ce n'est qu'une misérable cabane en paille de riz, toiture et murailles comprises, et il faut parfois défendre cette misérable demeure contre la dent des bœufs et des vaches qui rôdent dans le pays. Durant les deux mois que j'ai passés à Mantotte, je n'ai

pas eu d'autre palais épiscopal, et c'était un véritable luxe pour moi de rencontrer dans quelque chrétienté plus civilisée, paraît-il, une maisonnette ayant des murs en argile, hauts tout au plus de six pieds, avec une ouverture remplaçant la porte absente, et une petite lucarne d'un pied carré en guise de fenêtre. Mais ce n'était pas là le plus pénible. Ce qui nous a le plus fait souffrir, ç'a été sans contredit le manque d'eau potable. Nous n'avions, en effet, pour boire comme pour nous baigner que l'eau boueuse d'étangs presque desséchés, repaires de nombreux crocodiles, où viennent se vautrer tous les buffles du pays. Lorsque, pour nous rafraîchir, nous voulions nous baigner dans ces étangs, il fallait disputer la place à ces hôtes dangereux; une fois même nous avons dû déguerpir au plus vite, poursuivis par un crocodile que nous avions d'abord chassé, mais qui, affamé et alléché par l'odeur de la chair fraîche, revenait droit sur nous. Une chèvre qui vint boire au même endroit le lendemain, moins heureuse que nous, fut bel et bien croquée par le redoutable amphibie. Dans un autre village, nous eûmes une nouvelle occasion d'admirer avec quelle sollicitude la Providence veille sur ses missionnaires. Le cher P. Flanagan, venu de Jaffna pour assister à notre grande fête du pèlerinage de Notre-Dame de Madhu, au milieu des forêts, m'accompagnait dans la visite de quelques chrétientés, à 20 milles plus au sud de la Mission de Mantotte et à égale distance de la Mission de Puttalam. Dans une de ces chrétientés, faute de mieux, nous n'avions pour tout lit que nos nattes étendues à terre dans un angle de notre pauvre cabane, faite simplement de feuilles de cocotier. Un soir, au moment où j'allais me coucher après avoir éteint la lampe, j'entendis un frôlement contre notre muraille de feuilles; soupçonnant un danger, j'allumai une allumette, et,

à mon grand effroi, j'aperçus dans l'angle, tout près de mon oreiller, un serpent de la plus mauvaise espèce ; j'éveillai aussitôt le cher Père Flanagan qui dormait sur sa natte tout près de là, et nous fûmes assez heureux pour tuer la vilaine bête, puis nous nous étendîmes de nouveau sur nos nattes, mais l'appréhension de quelque nouvelle visite de ce genre chassa loin de nous tout sommeil.

Après avoir assisté à notre grand pèlerinage de Sainte-Anne, je suis venu visiter dans notre district singhalais, tout à fait au sud du vicariat de Jaffna, les diverses chrétientés fondées récemment parmi les bouddhistes et confiées au zèle du R. P. Gourdon. Ç'a été un grand bonheur pour moi de voir comment, lentement mais sûrement, le christianisme s'établit dans ces pays nouvellement ouverts à l'évangélisation. La fertilité du sol et la facilité des communications avec Negombo et les autres villes du littoral attirent sans cesse de nombreux colons singhalais dont quelques-uns sont chrétiens. A mesure que des centres de population se forment, le missionnaire tâche d'y avoir un pied-à-terre; ce n'est d'abord qu'une pauvre hutte, où se réunissent le dimanche les quelques chrétiens de l'endroit; puis peu à peu les bouddhistes connaissent notre sainte religion : ils viennent aux cérémonies, entendent les prédications du missionnaire, et chaque année quelques baptêmes réjouissent son cœur et l'encouragent au milieu de ses privations. Il serait bien à souhaiter que, nos ressources et le nombre des missionnaires augmentant à proportion de nos besoins, nous pussions donner une plus grande extension à cette œuvre d'évangélisation, laquelle a déjà produit et promet encore de si beaux résultats. Malheureusement, il faut nous borner au travail d'un seul missionnaire, au risque d'être devancés par les protestants dans

les localités où nous ne nous serions pas établis à temps. Que Dieu nous préserve de ce malheur, en nous procurant bientôt les ressources et les ouvriers évangéliques nécessaires pour l'entier développement de notre œuvre !

Je termine en vous renouvelant l'expression de mes sentiments bien affectueusement dévoués en N.-S. et M.I.

† Th.-And. Mélizan,
Évêque d'Adrana, o. m. i.

LETTRE DU P. FARBOS A UN PÈRE DE COLOMBO.

Birrawalla, le 25 septembre 1884.

Mon bien cher Père,

Monseigneur me prie de vous envoyer quelques mots sur une petite excursion que nous avons faite dimanche, 25 septembre, après la bénédiction du Très Saint Sacrement, et dont Sa Grandeur est revenue enchantée. Monseigneur désire que vous fassiez imprimer cela dans le *Messenger :* je vous laisse le soin d'en faire la traduction en anglais.

Nous partions donc après la bénédiction du Très Saint Sacrement, escortés d'une foule considérable, hommes, femmes et enfants, dont les visages reflétaient une certaine fierté de posséder parmi eux un pasteur à qui ils ont donné des preuves non équivoques d'attachement et d'affection. Le chemin était bordé des deux côtés de décorations faites avec des branches de cocotiers enlacées avec art. Après avoir descendu la petite élévation sur laquelle s'élève l'église de Maggona, nous rencontrâmes une foule considérable accourue pour recevoir la bénédiction de Sa Grandeur, puis nous pénétrâmes dans les bois, où la route était toujours indiquée par

une double rangée de décorations. Nous arrivâmes ainsi au pied d'un rocher où un petit arc de triomphe avait été dressé pour honorer Monseigneur. Nous gravissons des escaliers ardus pratiqués dans le roc, et nous arrivons sur une place vaste et splendide où une brise rafraîchissante fait oublier à notre Père bien-aimé les fatigues qu'a pu lui occasionner la montée un peu rude. Le rocher s'avance assez avant dans la mer ; il peut avoir en étendue environ 3 acres et demie, dont 2 et demie à peu près ont été achetées autrefois par Mgr Bravi, avec l'intention d'y bâtir une petite chapelle en l'honneur de la Très Sainte Vierge. Cette chapelle devait être un lieu de pèlerinage, surtout pour les marins et les pêcheurs, et je dois dire qu'il y a tout à côté un port pour les grands bateaux qui vont dans l'Inde chercher le riz pour, de là, le porter dans nos pays. Une statue de Marie surmontant la chapelle serait vue au loin par les matelots et les marins, et renouvellerait leur confiance en Celle qui est l'étoile de la mer. L'endroit, du reste, qui a nom *Nawertukande*, domine de beaucoup tous les lieux environnants, et de là on a une vue immense sur les flots. Les steamers qui viendront de Colombo ou qui s'y rendront, pourront apercevoir la statue qui dominera l'église projetée.

Une adresse fut lue à Sa Grandeur ; je la résume en deux mots. On a loué les travaux de Mgr Bonjean à Jaffna, le bien immense qu'il a accompli sur ce théâtre de ses labeurs ; puis, après une vie si remplie de peines, de souffrances et de mérites, Sa Grandeur vient encore, brisée déjà par les souffrances tant physiques que morales, se livrer de nouveau à une vie tout apostolique dans le vicariat de Colombo, où déjà, après une année seulement, il a établi des œuvres qui porteront plus tard des fruits abondants et précieux, telles : le Séminaire, l'Ecole normale, l'éta-

blissement des Frères à Négombo, etc. Sa Grandeur est venue enfin faire la visite de la Mission de Kalutara, ce qui est pour les habitants une cause de vive joie. Au nom des chrétiens de cette partie de la Mission, on conjure Monseigneur d'approuver et de bénir l'œuvre qui leur tient à cœur; déjà on voit s'élever les fondements du sanctuaire de la nouvelle église.

Sa Grandeur répond que les Oblats de Marie Immaculée sont déjà en France et ailleurs préposés à la garde de plusieurs sanctuaires, entre autres celui de Notre-Dame de la Garde, à Marseille, sanctuaire qui donne aussi sur la mer et d'où l'on bénit les vaisseaux qui font voile pour les contrées lointaines. Elle sera donc heureuse de confier un pèlerinage à la Congrégation dont elle fait partie ; elle voit du reste grandir la dévotion à Marie Immaculée avec un sensible bonheur. Sa Grandeur termine en disant que pour cette œuvre, comme pour toutes celles de son vicariat, il lui faut, de la part des catholiques, l'obéissance, l'affection, le secours tant matériel que spirituel. Tout cela est promis avec enthousiasme, et des hourras répétés saluent la réponse de notre Père bien-aimé. Monseigneur donne ensuite sa bénédiction à la foule qui couvre la place, et un *Salve Regina* est récité pour la réussite de l'œuvre.

Voilà du sérieux. Cela fait, nous faisons le tour de la place pour admirer la beauté du site, puis on s'assied de nouveau, et les jeux commencent. Tout ce que l'imagination de nos chers chrétiens a pu inventer passe sous nos yeux.

J'avais oublié de dire qu'une vingtaine de mahométans avaient assisté à tout, regardant Monseigneur avec une attention bien marquée; ils restèrent jusqu'à la fin de la séance sans bouger. Et puisque j'ai parlé d'eux, je dois ajouter qu'ils s'étaient informés auprès des chrétiens du

jour de l'arrivée de Sa Grandeur, et que, partout où nous sommes allés, ils sont accourus en foule pour voir notre Évêque vénéré.

Revenant donc au sujet qui nous occupe, l'un des acteurs, très agile et très souple, contrefait à ravir le serpent; son cri, ses élancements, sa fureur, tout est parfait et nous égaye au possible ; le singe vient ensuite et fait preuve de son adresse et de son agilité; et comme il est apprivoisé, il n'y a pas à craindre. Ensuite deux autres acteurs montés sur les épaules de deux robustes jeunes gens luttent entre eux jusqu'à ce que le moins fort, vaincu enfin, tombe entre les bras d'hommes apostés pour le recevoir au moment de sa chute. La séance finit par un hourra en l'honneur de Sa Grandeur. Monseigneur se retire heureux et enchanté. Il a reconnu dans les chrétiens de la Mission de Kalutara un peuple qui aime véritablement son évêque et ses prêtres ; partout le caractère principal des réceptions a été la cordialité, et c'est ce qui console Sa Grandeur au milieu des peines qui l'ont affligée dans les premiers temps de son séjour dans ce vicariat.

Sa Grandeur, après avoir fini ses visites dans la partie de Kalamullé, est venue à Maggona, où la réception a été magnifique. La route, pendant environ 3 milles, était jonchée de cannelle; outre cela, quatre enfants vêtus de soutanes rouges et de jolis surplis répandaient sur le passage de Monseigneur des eaux de senteur; la musique de Mutwol avait été demandée, et elle alternait avec des chantres tout le long de la route. La foule était immense, comme elle l'a toujours été partout où Monseigneur s'est montré. C'était un vrai triomphe pour la religion catholique dans ces pays où l'on compte encore tant d'âmes livrées au démon. Nous allâmes, avant d'arriver à Maggona, visiter deux écoles et deux autres

églises : partout adresses cordiales, partout foule, partout enthousiasme ; nos cœurs débordent de joie. Chaque église a son arc de triomphe, qui s'élève sur la route avec une forme variée, laquelle ne manque jamais d'élégance; sur chacun d'eux on lit une inscription de bienvenue, qui traduit toujours l'affection tendre et sincère d'un enfant envers son Père. A mesure que nous avançons, la foule s'accroît, et c'est au milieu de cette marche triomphale que nous arrivons à Maggona. Là nous descendons, et sous un arc de triomphe fort gracieux, où sont peintes les armes de Sa Grandeur, un petit trône a été dressé, pour permettre à Monseigneur de revêtir ses ornements pontificaux. Signalons ici la présence d'une foule de mahométans et de bouddhistes non moins avides que nos chrétiens de jouir du spectacle. On s'avance ensuite vers l'église; Monseigneur marche sous un dais de drap d'or magnifique. On arrive enfin, et après la réception à la porte de l'église, prescrite par le pontifical, on lit deux adresses, dont l'une en singhalais et l'autre en anglais, puis un chant est exécuté avec ensemble. L'adresse en anglais surtout était des plus délicates et des plus filiales ; des protestations de sincère attachement, de profonde affection et d'un respect sans limites y étaient faites en des termes d'une sincérité non affectée. Monseigneur répondit en anglais, et le R. P. Pulicani traduisit en singhalais. Dans sa réponse, Sa Grandeur ne dissimula pas sa joie de se voir entourée d'enfants si dévoués, si profondément attachés à la religion. Elle était heureuse de se trouver au milieu de chrétiens remplis à son égard d'une si filiale affection. Sa visite aujourd'hui est courte, mais Elle en promet une plus longue pour la suite. Monseigneur donna ensuite sa bénédiction et rentra au presbytère, qui avait été magnifiquement décoré.

Ici je m'arrête, mon Révérend Père; le cher Frère Belle

dira le reste. Nous sommes à Birrawalla. Réception plus splendide encore.

Veuillez offrir mes respects au R. P. Boisseau, mes amitiés à tous les autres Pères et Frères de Colombo.

Tout à vous en N.-S. et M. I.

L.-B. Farbos, o. m. i.

VARIÉTÉS

PONTMAIN. — JERSEY.

LETTRE AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Paris, le 1er novembre 1884.

Mon très Révérend Père,

I

En m'envoyant à Pontmain prêcher la retraite annuelle de nos Pères, vous avez fait un heureux. Les exercices spirituels sont un doux repos quand ils se font en compagnie de Frères qu'on n'a pas vus depuis longtemps, et à l'ombre d'un sanctuaire consacré à notre Immaculée Mère. A Pontmain, tous les attraits sont réunis ; on voudrait vivre toujours dans cette solitude ouverte aux pèlerins ; les échos ne répètent ici que des cantiques, et les populations du voisinage gardent encore leur foi, solide comme les vieux chênes.

La nature en ce pays tranquille n'a rien de grandiose : elle est simplement gracieuse. Une même empreinte a marqué le sol et les physionomies : la simplicité sans fard, la grâce sans apprêts. La ceinture des bois est verdoyante, les ondulations du terrain sont douces et sans secousses ; un clair ruisseau, l'Éron, coule en se cachant au bas des prairies qu'il arrose de ses eaux vives ; les moulins tournent joyeusement à son passage. Depuis l'apparition miraculeuse du 17 janvier 1871, quelques maisons ont été bâties, elles sont jetées çà et là aux ap-

proches du bourg auquel elles forment comme une sorte d'avenue. Il y a des hôtels convenables, mais rien encore n'a été fait pour le luxe : on attend des pèlerins et non des touristes. Vienne le chemin de fer, et nous aurons bientôt une petite ville.

C'est du sein de cette nature riante que s'élève la basilique offerte à Notre-Dame par le diocèse de Laval. De style ogival, vaste, éclairée par de nombreuses fenêtres dont les verrières du fond représentent les scènes de l'apparition et celles de la Salette et de Lourdes, elle domine tout de sa taille majestueuse. La clôture en planches qui la sépare en deux parties n'est pas encore tombée, les ouvriers travaillent derrière ce rideau, mais l'heure approche où, dégagée de ses derniers liens, la basilique apparaîtra dans sa totale beauté. Non loin d'elle, la petite église paroissiale, modeste, mais bien tenue, se tient dans l'ombre et reçoit, elle aussi, de fréquentes visites.

Des *ex voto* sont apposés aux murs des chapelles. J'en ai distingué un qui m'a touché profondément. Sur une plaque de marbre, ce cri du cœur :

ACTIONS DE GRACES A NOTRE-DAME DE PONTMAIN
JE PARS POUR LES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

Et au bas de simples initiales pour signature.

Que la Vierge de Pontmain bénisse ton zèle, apôtre inconnu et courageux, et que cette terre du Maine si fertile en missionnaires ne cesse d'envoyer de tous côtés les ouvriers de l'Évangile.

Au centre de la place qui fait face à la basilique s'élève une statue de Notre-Dame d'Espérance, entourée d'une grille et gardée par quatre lampadaires. On l'a posée à l'endroit qui correspond au point du ciel où la sainte Vierge apparut à quelques enfants pour leur dire :

Mais priez, mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps. Mon Fils se laisse toucher. Il est impossible, quand on est agenouillé à cette place bénie, de ne pas être saisi de l'esprit de prière; c'est vraiment la grâce locale. Nos politiques trouveraient ici des lumières; que ne vont-ils donc en pèlerinage à Pontmain! Le bon conseil ne manque pas dans ce sanctuaire, et l'orgueil, maladie endémique des modernes législateurs, cesserait, en s'abaissant dans la prière, de croire à son infaillibilité.

A Pontmain, mon Très Révérend Père, vous êtes propriétaire de six hectares de terrain, moitié champs, moitié prairies, avec un bosquet charmant de l'autre côté de la petite rivière. Ce parc — on peut l'appeler ainsi — est traversé par la route des processions. Elles suivent un tracé bien dessiné qui les amène au pied du Calvaire. C'est là le point de réunion. Les fidèles peuvent se masser tout autour; le rocher sur lequel la croix repose sert, dans l'occasion, de tribune sacrée; de là le regard embrasse tout le pays, et la voix du prédicateur porte au loin. J'ai vu défiler pendant mon séjour une petite procession: trois cents pèlerins de Chantrigné, paroisse située à onze lieues de là, chantaient et priaient de tout leur cœur. A diverses époques, j'avais vu des processions à Pontmain, les unes comptaient des milliers, les autres des centaines de pèlerins; mais alors l'espace leur manquait; aujourd'hui elles peuvent se développer dans un cadre merveilleusement approprié à cette destination.

Pays de missions et de missionnaires, le Maine est dévoué aux Oblats de Marie Immaculée; la Bretagne est à deux pas de Pontmain, et la Normandie est proche. Nos Pères, avec un grand zèle, évangélisent alternativement les populations tantôt sur un point, tantôt sur un autre. J'ai rencontré là les Pères Fayette, supérieur; Montfort, Roux (Victor), Lemius, Moisan, Baugé et le Frère Louis.

Leur ministère est béni, mais leur nombre est insuffisant. Tout ce qui sera fait en vue de fortifier ce poste retombera en bénédictions sur la Congrégation. Les portes de trois provinces nous sont ouvertes, et nous avons de plus l'insigne privilège de vivre près d'un sanctuaire de Marie. En nous appelant à Pontmain, Mgr Wicart, premier évêque de Laval, nous donna une grande preuve d'estime et d'affection. Plusieurs sociétés religieuses avaient sollicité l'honneur de garder le nouveau sanctuaire ; leur demande fut écartée, et nous qui restions dans le silence et l'humilité, nous fûmes choisis. Heureux ceux des nôtres que l'obéissance désigne pour travailler dans ce pays ! J'ai encore présente dans mes souvenirs cette journée du 1er octobre 1872, en laquelle Mgr Wicart voulut bien installer lui-même les trois premiers Pères : le R. P. Audruger, dont nous pleurons la mort récente, le R. P. Marais et le R. P. Pays. Depuis cette époque, un grand bien a été fait ; il dépend de nous d'en faire plus encore. Ces pays sont croyants, et Pontmain nous a indemnisés de la perte de Rennes.

II

En face des côtes normandes et bretonnes, l'île de Jersey se berce dans l'azur du ciel et des flots. On s'y rend en quelques heures par un bateau anglais, soit de Granville, soit de Saint-Malo. C'est à ce dernier port que nous nous embarquâmes.

Saint-Malo, avec ses remparts, son clocher *que l'on voit sur l'eau*, ses maisons style Louis XIV ; Saint-Servan, sa rivale, de l'autre côté du bassin ; Dinard et Paramé, sur les ailes, avec des hôtels luxueux et des chalets de baigneurs ; les caps pointus qui s'avancent ; la ceinture de rochers qui garde la terre française, tout cet ensemble offre un aspect superbe qu'on ne se lasse pas d'admirer.

Mais bientôt les lignes deviennent plus confuses, et la côte elle-même finit par disparaître : on avance vers Jersey.

Cette île nous était, il y a quelques années, complètement indifférente; aujourd'hui, nous y comptons une colonie de nos Frères; sous le sceptre britannique, ils ont retrouvé la liberté que leur refusait la patrie.

Vous m'aviez autorisé, mon Très Révérend Père, à aller à Jersey porter des nouvelles de la France et parler de vous, de notre chère famille religieuse, à vos enfants des deux communautés des *Limes* et de Saint-Thomas. Justement, à ce moment, le R. P. Voirin, récemment nommé Provincial, faisait sa première visite à Jersey ; ce fut pour moi une heureuse rencontre; tous les nôtres étaient réunis, et, dans ce petit cercle de Frères, je passai six jours heureux.

Géographiquement, Jersey est bien située ; ses contours se dessinent avec grâce, son sol est fertile, des fleurs y viennent à profusion, des plantes rares y sont acclimatées; des parcs et des jardins d'agrément se voient de tous côtés et les arbres donnent en abondance les plus beaux fruits. Des routes ombreuses et bien entretenues, des grottes profondes creusées par la mer dans le roc où vient mourir sa colère, des baies vastes et bien arrondies, des rochers pour défense naturelle, deux forts pour aider à cette défense, un doux climat dû au passage du *Gulf Stream*, tel est Jersey topographiquement. C'est une île d'Océanie qui est venue s'échouer dans le canal maritime moitié français, moitié britannique.

Nous avons fait à Jersey des promenades charmantes. Le château de Montorgueil, à droite ; la pointe et le phare de la Corbière, à gauche; les baies de Saint-Aubin et de Saint-Breladre, au sud, et nombre d'autres sites pittoresques sont surtout dignes d'attention. De tous côtés, la variété, et aussi, de tous côtés, soit à Saint-Hélier, la ca-

pitale, soit à la campagne, des flèches qui s'élèvent sur des temples protestants. Les temples pullulent dans cette île comme ailleurs les champignons vénéneux dans les bois. Ils indiquent par leur nombre et leur variété : méthodistes, wesleyens, maçonniques, *salvation army*, etc., l'indigence d'une religion dont Bossuet a indiqué d'un seul mot le fractionnement et le désaccord des sectes : *Variations de l'Eglise protestante.*

Les touristes ont agréablement décrit Jersey, parlé de son petit gouvernement local, de ses productions, de ses promenades. Ce serait perdre son temps de reproduire leurs phrases. Mais il est un point complètement négligé dans leurs narrations, et j'ai constaté avec peine que les plumes catholiques elles-mêmes sont coupables de cet oubli. On parle avec abondance des beautés de la végétation, des rochers, de la pêche, des beaux homards servis à table d'hôte, et on laisse dans l'ombre le côté religieux : rien n'apparaît des progrès du catholicisme.

Cette lacune est regrettable et injuste. Quand donc nos voyageurs verront-ils dans leurs courses autre chose que les beautés ou les horreurs de la nature? Les âmes, elles aussi, offrent un sujet d'études intéressant; elles sont d'assez noble origine pour qu'on les salue en passant, et tout ce qui se fait pour elles a droit à notre respect et à notre attention.

Est-ce à dire qu'à Jersey il y ait une efflorescence merveilleuse de la sève catholique? Non, assurément. Mais cependant tout n'y est pas mort, et des espérances se font jour dans le ciel des intelligences assombri par l'erreur. L'Angleterre, respectueuse de la liberté, a ouvert ses portes aux prêtres et aux œuvres catholiques. Un jour, comme à l'époque de notre grande révolution, une bénédiction lui viendra de Dieu pour l'hospitalité accordée à ses apôtres et à ses disciples persécutés.

Sur le coteau qui garantit Saint-Hélier contre le vent du Nord, voici *Imperial House*, spacieuse résidence, bien qu'insuffisante encore, où les RR. PP. Jésuites ont transféré leur Scolasticat de Laval. Le R. P. MOURIER, ancien Provincial, nous fait, aux RR. PP. VOIRIN, BOURDE et moi, les honneurs de la maison et de ses annexes. J'ai admiré comme on a su tirer parti du local : tout y est utilisé comme à bord d'un navire où le moindre petit espace rend service. L'ordre est en vérité une belle chose. La bibliothèque, avec ses places et ses rues, son bibliothécaire de garde, comme un factionnaire, nous eût arrêtés longtemps, si la discrétion et le temps limité nous l'eussent permis.

Ici plaçons une anecdote racontée par le supérieur d'*Imperial House*.

Un jour, le gouverneur de l'île, dont le palais est tout proche, fit savoir délicatement et sans mauvaise humeur qu'il s'étonnait de n'être pas salué par ses voisins, les religieux français. Aussitôt, lettre charmante du Supérieur pour expliquer la méprise et répondre au reproche. Pour rien au monde on ne voudrait manquer au respect dû à l'autorité du representant de la reine; mais ce magistrat porte-t-il dans ses sorties des insignes quelconques qui le désignent et le fassent reconnaître? La réponse ne se fit pas attendre. Le lendemain de l'envoi de cette lettre, une magnifique photographie du gouverneur arrivait au R. P. supérieur. Elle est au grand parloir à une place d'honneur, et depuis lors on se salue respectueusement et amicalement de part et d'autre.

Au bas du parc d'*Imperial House* est l'école de marine transférée par les Pères Jésuites de Brest à Jersey. Nos jeunes compatriotes continuent à s'y préparer à leur belle carrière, et plusieurs d'entre eux sont entrés à l'école navale dans les meilleurs numéros.

Tout ceci, c'est pour la France.

Sur le même coteau, à Beaulieu, des religieuses françaises sont venues s'établir : ce sont les Dames auxiliatrices du purgatoire, lesquelles ont deux maisons à Paris : une à la rue de la Barouillère, et l'autre à la rue Antoinette, sur l'emplacement du martyre de saint Denis, où, tout en priant, elles recueillent et instruisent les petites filles abandonnées de ce quartier de Montmartre. A Jersey, leur mission est aussi une mission de prière et d'apostolat. Tous les bons sucs déposés en terre protestante par le catholicisme amèneront un jour une résurrection. C'est là l'espérance de l'avenir. La supérieure de Beaulieu, enfant d'une pieuse famille autrefois bien connue à la chapelle de la rue de Saint-Pétersbourg, nous fit gracieusement les honneurs de la chapelle et du parc.

Mais arrivons à nos œuvres.

A Saint-Hélier, ville qu'on m'a dit compter près de 30 000 âmes, nos Pères ont deux établissements : un aux *Limes* (27, Green Street), et un autre à Saint-Thomas. La villa des *Limes* est à l'extrémité de la ville. C'est là que réside le R. P. Michaux. Sa communauté est formée de quelques Junioristes, du R. P. Thévenon et d'un Frère Scolastique comme professeurs, et de deux Frères Convers, les Frères Suc et Lahaxe. La propriété des *Limes* est d'un demi-hectare, mi-partie en jardin d'agrément et mi-partie en jardin potager. Le site est joli, la terre productive, l'irrigation abondante; des poiriers surchargés se dressent comme des lustres, des raisins succulents enveloppés dans leurs pampres descendent le long des murs d'une vaste serre, et les fruits du Frère Lahaxe sont en bonne réputation sur le marché de Saint-Hélier. Un petit chemin de fer du littoral longe la propriété. C'est la campagne, avec la mer pour horizon et la ville pour voisinage. Ce séjour est charmant et favorable à l'étude. Nous avons passé là six jours bien agréables dans

l'hospitalité du R. P. Michaux et de ses chers pupilles.

Saint-Thomas est l'église catholique française. Nos Pères — nommons-les — les RR. PP. Bourde, supérieurs, Fick, Simon, Guiller, en sont les chapelains. Avec quel zèle ils s'acquittent de leur ministère, c'est ce que tout le monde sait à Jersey. Leur vie est celle de nos Pères de la Province britannique. C'est, à poste fixe, une mission permanente. Prêcher, confesser, baptiser, recevoir des étrangers, visiter les malades, les écoles, entretenir des œuvres, s'occuper des intérêts spirituels des gens du pays et accueillir les Français catholiques qui viennent en nombre, chaque année, passer dans l'île quelques mois de villégiature, tel est l'apostolat de nos Pères. Autour d'eux, les écoles donnent à la Mission la forme complémentaire dont elle ne saurait se passer. On retrouve là nos bons Frères des écoles chrétiennes, entourés, comme partout, de nombreux écoliers. Il y a des cercles de jeunesse, et l'on compte à Saint-Thomas toutes les associations de la piété. Pour les jeunes filles, c'est le beau pensionnat des religieuses de Saint-André, venues de Tournai (Belgique). Ces Dames sont les meilleurs auxiliaires de nos Pères de Saint-Thomas. Leur établissement est un des monuments de Saint-Hélier ; tout y est vaste, bien distribué ; les jeunes catholiques y reçoivent, ainsi que bon nombre de protestantes, une excellente éducation. Des congrégations diverses et en rapport avec les différents âges, s'assemblent le dimanche dans des salles distinctes ; une belle chapelle commune reçoit ensuite toutes les jeunes filles, et le pensionnat peut être mis en parallèle avec nos meilleures institutions religieuses de Paris. On peut dire des Dames de Saint-André, en qui s'allient si bien la distinction et le désintéressement, ce que saint Paul dit de certaines âmes dans son épître aux Philippiens : qu'elles sont *collaborantes fidei Evangelii.*

L'église de Saint-Thomas est pauvre et étranglée entre deux rues. Pour l'honneur du catholicisme dans ces pays de sectes, une église plus convenable s'imposait à bref délai. C'est au R. P. Michaux que devait revenir le soin de cette entreprise difficile. Un architecte, des entrepreneurs, des ouvriers sont venus de France à son appel. Un plan d'église ogivale d'une longueur de 58 mètres a été dressé, et déjà l'exécution est assez avancée pour qu'on puisse juger de l'œuvre en son entier. Deux variétés de granit, l'un bleu, tiré de France, et l'autre, gris, de Jersey, se marient heureusement dans les revêtements extérieurs et dans les soubassements des piliers. Ce sera une église spacieuse et commode qui marquera pour le catholicisme à Jersey le commencement d'une ère nouvelle. Nous avons entendu lire, le dimanche du Saint-Rosaire, une lettre pastorale de Mgr Virtue, évêque de Portsmouth, sous la juridiction duquel sont placées les îles de la Manche. Nous détachons de cette lettre le passage suivant :

« A Jersey, la grande église de Saint-Thomas, pour les catholiques français de Saint-Hélier, avance régulièrement, et pourra, nous en avons l'espoir, être consacrée dans deux ans. Les efforts zélés et constants d'un vénérable missionnaire des Oblats de Marie Immaculée, lequel aurait parfaitement le droit de se reposer après une carrière longue et ardue remplie de bonnes œuvres, poussent en avant ce grand travail avec autant d'ardeur que s'il s'agissait de la première œuvre d'un jeune homme dans toute la fraîcheur de sa première ardeur de missionnaire. Nous ne saurions nous dispenser d'appeler les bénédictions du Ciel sur cet ouvrage, et de prier le Tout-Puissant Dispensateur de tous biens ici-bas de récompenser cet insigne bienfaiteur de notre diocèse ».

Ces paroles autorisées disent ce qu'est l'œuvre et ce qu'est l'ouvrier.

Dans l'intérieur de la ville, une seconde église réunit les fidèles de langue anglaise ; le prêtre irlandais qui la dessert, M. Mac-Carty, porte le titre de doyen ; cette église est sous le vocable de Saint-Patrick ; on va bientôt y faire des réparations nouvelles.

Le catholicisme, on le voit, n'est pas mort dans la capitale de l'île.

Dans l'intérieur, deux paroisses rurales groupent les catholiques de la campagne : Saint-Matthieu et Saint-Martin ; cette dernière est consacrée aux martyrs japonais. La mission de Saint-Matthieu a une jolie petite église, meublée de tout ce qui lui est nécessaire, et aussi une belle école primaire mixte où des enfants charmants à ravir, sont élevés par les religieuses de Saint-André. Tout près, ces Dames font construire un couvent; quand il sera fini, l'école redeviendra ce qu'elle était avant : le presbytère. La paroisse possède un cimetière qui mérite d'être visité. A notre départ, les enfants entourent la voiture en applaudissant. Anges et génies tout ensemble, ils ont le front pur, l'œil ouvert, la lèvre parisienne et moqueuse. Adieu, chers petits amis.

A Saint-Martin, au centre Est de l'île, une seconde mission rurale appelle nos Pères. Le curé, un Français de la Nièvre, venait de mourir quelques jours avant notre arrivée, et déjà, pendant sa maladie, nos Pères faisaient un service qui, de provisoire, va sans doute devenir définitif. La distance de Saint-Hélier à Saint-Matthieu et à Saint-Martin est de plusieurs milles. Voilà nos Pères faisant de fréquents voyages, souvent à pied et par tous les temps. Les communications sont moins faciles que sur le littoral, et la fatigue parfois est grande. Avec leur belle humeur française et leur dévouement d'Oblats, les missionnaires se rendent à ces postes éloignés où les attendent, souvent le mépris, et toujours le jeûne et le tra-

vail. Ils réunissent les âmes, les groupent, les instruisent : la curiosité d'abord la foi ensuite, et cette dernière, surtout à Saint-Matthieu, attirent les paroissiens, et le bien se fait ; il se fera mieux encore dans l'avenir.

Voilà ce que j'ai vu à Jersey, mon Très Révérend Père, pendant mon court séjour. J'ai sans doute oublié bien des choses, et n'ai point touché à une foule de points qu'il eût été utile de mettre en lumière. Mais telle qu'elle est, avec ses lacunes et ses imperfections, ma narration vous aura dit ce que les touristes ne vous auraient jamais appris : que le champ du Seigneur est vaste dans cette île resserrée, et que si l'expulsion a jeté vos fils sur toutes les routes du monde, partout ils travaillent pour l'honneur de l'Église et de la France.

Agréez, mon Très Révérend Père, l'hommage filial de mon religieux et bien humble respect en N.-S. et M. I.

M. DE L'HERMITE, O. M. I.

HISTOIRE D'UNE EXPULSION.

Le 5 novembre dernier, quatrième anniversaire de la dispersion violente de plusieurs de nos communautés de France, nous recevions du R. P. DUVIC, autrefois supérieur à Notre-Dame des Lumières, aujourd'hui professeur au scolasticat d'Inchicore, un récit détaillé de l'expulsion de nos Junioristes du Midi. A l'occasion d'une allusion faite dans le dernier numéro des *Annales* à ce douloureux événement, le R. P. DUVIC a eu l'idée heureuse de raconter en détail tous les faits qui l'ont précédé ou suivi ; une légère inexactitude chronologique a été corrigée par lui, et tous les incidents de l'affaire se sont retrouvés sous sa plume. Rien ne doit être oublié dans nos souvenirs historiques des faits qui ont signalé la triste période

de nos expulsions. A ce titre, le récit du R. P. DUVIC, bien que racontant des faits déjà anciens de plus de deux ans, garde tout son intérêt. Nous l'intitulerons : *Histoire d'une expulsion.*

Inchicore, le 4 novembre 1884.

La première expulsion du 5 novembre 1880 à Notre-Dame des Lumières avait atteint surtout nos Pères missionnaires ; quant aux professeurs du Juniorat, deux seulement avaient été expulsés, les RR. PP. ARGELLIER et ALBERTINI ; les trois autres avaient été laissés dans la maison avec le R. P. Supérieur et tous les Junioristes. Nos deux chers professeurs trouvèrent un asile dans la maison voisine, y établirent leur domicile et purent continuer à faire leurs classes comme par le passé. Rien n'était donc changé pour le Juniorat, et, pendant deux années encore, nous pûmes jouir de cette douce tranquillité. Nous commencions à croire que nos persécuteurs nous avaient oubliés, ou bien fermaient volontairement les yeux, lorsqu'une visite redoutable et longtemps redoutée vint dissiper nos illusions et jeter l'alarme dans notre petite communauté. Cette visite était celle de M. Granet, inspecteur d'académie, flanqué d'un inspecteur primaire, lui servant probablement de secrétaire et annonçant à M. le Supérieur qu'il venait par ordre de M. le recteur de l'académie, et de la part de M. le ministre de l'instruction publique, pour faire la visite de notre établissement. Tout en m'inclinant profondément à l'énumération de si hauts personnages, je me demandais à part moi si je devais introduire ces messieurs ou leur refuser l'entrée de la maison. Ce dernier parti me semblant plus périlleux encore que le premier, j'offris à M. l'inspecteur de l'accompagner dans sa visite; j'invitai aussi le R. P. SOULERIN à partager cette corvée. C'était l'heure de la classe.

Nos chers enfants firent bon accueil à M. l'inspecteur, qui, de son côté, parut très aimable; il demanda à voir les auteurs à l'usage de la classe, en nota quelques-uns qui lui parurent suspects : l'histoire de Chantrel, en particulier, semblait exciter ses plus graves soupçons; par contre, chaque fois que l'œil de l'inspecteur rencontrait un auteur universitaire, Cortambert, par exemple, un léger sourire annonçait que, pour celui-là du moins, nous aurions une bonne note. Après la visite des classes, vint celle des dortoirs, de l'étude, du réfectoire, puis de la cuisine; M. l'inspecteur daigna faire compliment au Frère Lehaut, cuisinier, sur le fumet appétissant qui s'exhalait de ses casseroles, et remarqua avec satisfaction que nos élèves faisaient gras le samedi. Pour terminer, on fit un tour de jardin, et là encore M. l'inspecteur ne tarissait pas en compliments sur nos fleurs, sur nos fruits, sur la beauté et les agréments de ce site enchanteur.

Cependant ce n'était pas tout : *in cauda venenum.* M. l'inspecteur nous demanda si nous avions les registres requis par la loi pour inscrire le personnel de la maison, si l'établissement était autorisé et depuis quelle époque. A tout cela il fallut bien répondre d'une manière négative. Il nous demanda ensuite quel était le nombre de nos professeurs et de nos élèves, et après la réponse, il tira de son grand portefeuille noir une copie de la liste du personnel de la maison. C'était la liste que nous avions dû remettre nous-mêmes à la mairie de Goult, lors du recensement du mois de janvier précédent. Elle était allée à Paris, d'où le ministre en avait envoyé copie à M. le recteur de l'académie. Sur le rapport de l'inspecteur, le ministre donna l'ordre de nous poursuivre pour infraction à la loi de 1850 sur l'enseignement secondaire. Nous reçûmes donc une assignation à comparaître le 22 juin 1882 devant le tribunal correctionnel d'Apt. Il importait sur-

tout de gagner du temps, afin d'atteindre les vacances sans interrompre l'année scolaire et de préparer une nouvelle retraite à nos Junioristes. Le 22 juin, nous obtînmes un renvoi à quinzaine; le 7 juillet, c'est M. le procureur de la république qui demande à son tour une remise à huit jours. Le 13 juillet eurent lieu les débats; une éloquente et toute chrétienne plaidoirie de Me Aubert, notre avocat, lui valut les compliments de M. l'inspecteur lui-même, appelé comme témoin. L'affaire fut mise en délibéré, et c'est le 20 juillet 1882 seulement que fut rendue la sentence. La voici :

« Attendu qu'il résulte des pièces de la procédure et des débats, la preuve contre le sieur Duvic, d'avoir depuis moins de trois ans, au hameau de Notre-Dame des Lumières, commune de Goult, ouvert un établissement d'instruction secondaire libre, sans avoir satisfait aux conditions prescrites par l'article 60 de la loi du 15 mars 1850; — Attendu qu'il est de jurisprudence qu'une infraction de cette nature ne saurait être effacée au prétexte que l'inculpé aurait agi de bonne foi ; — Attendu qu'il y a dans la cause des circonstances atténuantes, que c'est le cas de faire au prévenu l'application des dispositions de l'article 463 du Code pénal ; — Attendu que la partie qui succombe doit être condamnée aux dépens ;

« Par ces motifs, — Le tribunal déclare le prévenu convaincu du fait qui lui est reproché, et en réparation, lui faisant application des articles 27, 60 et 66 de la loi du 15 mars 1850, combinés avec l'article 463 du Code pénal, le condamne à 5 francs d'amende et aux dépens, taxés à 24 fr. 91 non compris les frais postérieurs ; fixe à deux jours la contrainte par corps.

« Présents : Molière, présid.; Martel et Pichegut, juges ; Savelli, procureur de la république, et Bonnet, greffier. »

Ce n'était vraiment pas cher, et nous eussions supporté d'un cœur léger le poids de cette condamnation si elle n'avait dû avoir pour conséquence inévitable la fermeture de notre cher Juniorat. M. le recteur de l'académie pensait d'abord que cette fermeture devait être prononcée par le conseil académique, et comme sa prochaine session ne devait avoir lieu qu'en novembre, il nous restait du temps pour aviser. Mais M. le ministre de l'instruction publique fut d'un avis différent : « Quelque grande qu'ait été l'indulgence des juges, disait-il, et quelque minime que soit la condamnation prononcée, celle-ci entraîne de plein droit la fermeture de l'établissement. » Ne pouvions-nous pas au moins jouir de nos vacances et demeurer jusqu'à la rentrée dans notre pieux asile, puisque les classes étaient interrompues ? Le R. P. Garnier, auquel nous sommes heureux de pouvoir exprimer ici toute notre reconnaissance, écrivit dans ce sens à M. Zévort, directeur de l'enseignement secondaire à Paris. Sa lettre était chaleureusement appuyée par Mgr l'archevêque d'Aix ; mais tout fut inutile : il fallut quitter la maison dans les huit jours. Le R. P. Gandar, nommé Provincial depuis quelques semaines seulement, voulut bien se charger d'annoncer la douloureuse nouvelle à nos chers enfants. L'après-midi du 3 septembre 1882 fut choisi pour le moment des adieux. Tous ensemble, les Junioristes firent une dernière visite aux lieux bénis où ils avaient si souvent prié ; le cœur gonflé et les yeux pleins de larmes, ils eurent le courage de chanter encore :

Vierge de Lumière, ô ma Mère,
Reçois nos adieux en ce jour ;
Souvent, de la rive étrangère,
Vers toi reviendra notre amour.

Après chaque couplet, les sanglots tenaient lieu de refrain. Adieu ! Sacré-Cœur de Jésus, témoin de nos ébats

et de nos jeux innocents, étends une dernière fois ta main miséricordieuse pour nous bénir. Adieu! glorieux archange saint Michel, nous ne viendrons plus demander à ton rocher majestueux un abri contre les intempéries du ciel; tu n'entendras plus à la porte de ta chapelle le murmure de notre prière, nous te confions la dépouille de nos morts jusqu'au jour glorieux de la résurrection. Adieu! saint Joseph, qui, du haut de ton piédestal, sembles plonger ton regard dans le lointain et attendre le retour de tes enfants. Adieu! Vierge du jardin, *Mater amabilis*, nous t'offrons comme un magnifique bouquet toutes les fleurs qui ornent les parterres de ton avenue. Adieu! enfin, Mère de l'Éternelle Lumière : *æterni Luminis Mater;* pour ne pas nous séparer de toi, nous t'emporterons dans nos cœurs; ton souvenir charmera notre esprit, ton nom sera souvent sur nos lèvres, et partout où nous irons, nous ferons en sorte qu'on nous reconnaisse pour tes enfants.

Il faut partir, adieu, Marie!
Un ange nous suit, c'est l'espoir,
Dans cette retraite chérie,
Un jour nous reviendrons te voir.

Le lendemain, 4 septembre, jour désormais doublement néfaste, deux grands omnibus attendaient les jeunes voyageurs; après une copieuse réfection, ils partirent sous la garde du R. P. Le Cunff, leur nouveau directeur, et du R. P. Dubois, afin d'arriver le soir même au petit séminaire de Beaucaire, où on leur offrait la plus bienveillante hospitalité. Les bagages avaient pris les devants sous la conduite du cher Frère Ravel. Les plus tristes étaient-ils ceux qui partaient pour l'exil ou bien ceux qui restaient dans une maison vide? nul ne saurait le dire; mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que les uns et les autres adoraient les secrets desseins de la divine

Providence, qui se plaît parfois à déjouer les calculs les mieux combinés, et qui sait atteindre son but par des moyens auxquels les hommes n'eussent jamais songé.

Telle a été, mon Révérend Père, la fin du second Juniorat de Notre-Dame des Lumières, ouvert par les RR. PP. Augier (Célestin), directeur, Tatin et Le Moine, professeurs, en l'année 1860. Puisse-t-il encore une fois et bientôt renaître de ses cendres, et donner de nouveau à la Congrégation des missionnaires zélés, des enfants pieux et dévoués.

Veuillez me croire, mon Révérend Père, votre très humble et très affectionné frère en N.-S. et Marie Immaculée.

Duvic, o. m. i.

NOUVELLES DU LIMBOURG.

C'est peut-être une témérité d'oser entretenir une fois encore les lecteurs de nos Annales du noviciat de *Saint-Gerlach*, lorsque tant de missionnaires de France et de l'étranger surtout auraient plus de droits à la parole, pour faire le récit de leurs intéressants travaux. Néanmoins, en attendant que nos ouvriers évangéliques aient trouvé le temps de prendre la plume pour venir en aide au rédacteur, essayons de cueillir quelques faits édifiants dans cette terre du Limbourg, où vivent cachés tant de nobles exilés.

On n'y rencontre pas seulement des religieux et des religieuses de France ou d'Allemagne ; on y découvre aussi, malgré le secret dont ils s'entourent, des évêques ! Le très digne évêque de Münster, Mgr Brinckman, vient de quitter l'humble hameau de *Straabeck*, où se trouve le noviciat de notre province du Nord, pour rentrer dans son diocèse, après huit années d'exil. Cet heureux événe-

ment fait naître en nous l'espoir que la divine Providence saura, par ses sages lenteurs, ramener aussi dans leur patrie, ou dans leurs communautés, nos chers expulsés.

Mais disons un mot du souvenir édifiant que Mgr Brinckman laisse à nos Frères ainsi qu'à la population de Houthem-Straabeck, au milieu de laquelle il a passé en faisant le bien et en demeurant inconnu de tous. Ses exemples de vertu, pour n'être entièrement compris que depuis son départ et la levée de son *incognito*, n'en produiront pas moins, longtemps encore, la plus salutaire impression.

Quelques années avant l'installation de notre noviciat à Houthem, auprès du tombeau de saint Gerlach, on avait vu arriver, dans ce pauvre village, un vénérable vieillard que son langage faisait reconnaître pour un Allemand. Il était accompagné de sa sœur, d'un domestique et d'une servante, et disait se nommer *M. Berger*. Il avait choisi, pour demeure, une maison de modeste apparence, voisine de celle qui abrite, depuis plus de trois ans, notre noviciat de Hollande. C'était, pensait-on au village, un honnête rentier d'outre-Rhin réduit, par des revers de fortune, à quitter son pays. En réalité le respectable étranger n'était autre que le premier pasteur de l'Église de Münster contraint, par la persécution, à s'éloigner de son diocèse.

Conservant, dans son exil, le gouvernement et la sollicitude de ses ouailles, le digne pasteur avait besoin de demeurer inconnu à Straabeck, afin de pouvoir correspondre librement soit avec ses prêtres, soit avec ses fidèles. Voilà pourquoi il arrivait seul à Houthem, sans le moindre apparat, et pourquoi il empruntait ce nom étranger, mais pourtant significatif, de *Berger*.

Quelle fut, à Houthem, la vie de l'illustre proscrit?

Après avoir célébré chaque matin de bonne heure les

saints mystères dans le secret de sa chapelle domestique, M. Berger donnait à tous l'exemple d'une parfaite assiduité aux offices religieux. Chaque dimanche on le voyait, à la grand'messe, prendre sa place au pied de la chaire de vérité et écouter avec recueillement la parole de Dieu. Aucune fête importante ne se passait sans qu'il n'allât prendre rang parmi les fidèles, pour se préparer au sacrement de Pénitence. Mais, tandis que tous les paroissiens, même les plus pauvres, s'agenouillaient sur de petits bancs, le modeste vieillard se prosternait sur les dalles, dans l'attitude la plus humble et la plus recueillie. En ces jours de fête, il faisait le sacrifice, si sensible au cœur d'un évêque, de la célébration de la sainte messe, et s'approchait de la sainte Table avec une telle piété que seule elle aurait pu révéler le caractère du communiant. On ne rencontre guère, en effet, une foi si vive et tant d'amour parmi les simples fidèles.

Ce qui aurait pu aussi faire reconnaître l'évêque dans M. Berger, c'était sa charité envers les pauvres. Ses aumônes étaient abondantes, et l'on se les expliquait difficilement par l'idée qu'on avait de sa fortune. Mais il manifestait une si grande simplicité dans son langage et toutes ses démarches, que nul n'aurait soupçonné en lui l'esprit relevé et la science qui distinguent Mgr l'évêque de Münster. Aussi combien de personnes ne l'ont-elles pas pris pour un homme d'une instruction très ordinaire ! Notre bon Père Eymère, alors économe de la maison du noviciat, n'oubliera jamais le ton paternel avec lequel il parlait à notre illustre voisin, chaque fois qu'il le visitait ou le rencontrait sur sa route. Il n'oubliera pas non plus le sourire incompréhensible qui courait sur les lèvres des personnes de la maison de M. Berger, lorsqu'elles étaient témoins de la méprise involontaire du bon Père.

Plus le séjour de M. Berger se prolongeait à Houthem,

plus il avançait dans l'amour et la vénération des paroissiens. On conçoit donc facilement quelle pompeuse ovation lui eût été faite, s'il avait révélé sa qualité d'évêque avant son départ. Mais, désirant se soustraire à toute manifestation redoutable à sa modestie, Mgr BRINCKMAN est rentré dans son diocèse au commencement de février de cette année, sans dévoiler à personne son secret, pas même aux dignes ecclésiastiques de la paroisse. Cependant, bientôt après le départ de Sa Grandeur, la vérité s'étant fait jour dans le village, plusieurs adresses ont été signées avec enthousiasme et sont allées porter au vénérable prélat le témoignage de la sympathie et du respect qu'il avait su conquérir pendant son séjour à Houthem.

Nos Pères et nos Frères de Saint-Gerlach, qui ont partagé avec le saint évêque et à côté de lui, pendant trois années, l'honneur et les peines de l'exil, ont voulu eux aussi féliciter Sa Grandeur du triomphe que Dieu venait de lui accorder sur ses ennemis, et lui exprimer combien ils auraient été heureux de recevoir sa bénédiction, avant son retour dans la patrie. Monseigneur a daigné leur répondre de sa propre main et s'excuser de son prompt départ, disant combien il lui en avait coûté de ne pas se faire connaître à eux, lorsque la Providence les avait réunis pour ainsi dire à lui dans un même sort. Mais il avait dû, dans l'intérêt de son diocèse, s'imposer ce sacrifice et tant d'autres semblables ou d'un genre différent. Sa Grandeur terminait en appelant sur eux la plus abondante bénédiction du Ciel.

Espérons que cette bénédiction, donnée par un évêque persécuté à notre cher noviciat, ne demeurera pas sans fruits. Si elle n'obtient pas à notre petite famille le retour immédiat dans la patrie, qu'elle lui obtienne du moins la prospérité dans l'exil en lui attirant de nombreuses

recrues du sein des populations si chrétiennes et si fortes des bords du Rhin!

Voici un autre récit qui se rapporte plus directement au noviciat de Saint-Gerlach.

Depuis longtemps cette maison ambitionnait une fête que Dieu vient de lui accorder il y a seulement quelques semaines : celle d'une ordination de prêtrise et d'une première messe. Une telle fête ne se rencontre que par exception dans un noviciat. Aussi n'y est-elle que plus estimée et appréciée.

M. l'abbé Joseph BARBEDETTE, diacre du diocèse de Laval et l'un des instruments, faibles alors, dont la très sainte Vierge voulut bien se servir en 1871 pour établir son culte à Pontmain, a reçu de notre Immaculée Mère une faveur bien plus précieuse que celle de l'Apparition du 17 janvier. Il vient d'être appelé par elle à la vie religieuse dans la famille de ses Oblats. Nous ne parlerions pas ici de cette double grâce ni de la fête que nous allons raconter, si nous ne savions pas que celui qui en a été l'objet a soin de ne les attribuer, comme nous, qu'à la bonté de Dieu et de Marie. Nous sommes convaincu que notre récit ne lui occasionnera ni peine ni orgueil. Nous n'avons d'ailleurs d'autre but que celui de rendre gloire à Dieu et d'édifier notre famille religieuse.

Donc, le 14 août 1883, l'abbé BARBEDETTE, muni certainement de la bénédiction de Notre-Dame de Pontmain, frappait à la porte du noviciat de Saint-Gerlach, en s'écriant avec le Psalmiste : *Hæc requies mea in sæculum sæculi; hic habitabo quoniam elegi eam*, ps. CXXXI, 14. L'événement a prouvé, croyons-nous, que ces paroles étaient vraies ; car, après avoir goûté, pendant tout le cours de son noviciat, une joie que son cœur ne connaissait pas encore ; après avoir éprouvé les effets manifestes de la protection de Marie qui a soutenu et même fortifié sa

santé jusque-là défaillante, le F. Barbedette a eu le bonheur de prononcer ses vœux perpétuels cette année, en la fête de la glorieuse Assomption de la très sainte Vierge.

Aussitôt après son oblation, notre cher diacre reçut l'ordre de se préparer d'une façon prochaine au sacerdoce. Cette invitation, on le pense bien, répondait pleinement à ses désirs. Il souhaitait depuis longtemps cette grande grâce, et demandait à Dieu qu'elle lui fût accordée immédiatement après son noviciat. Il était donc exaucé.

Cependant plusieurs obstacles faillirent retarder encore son bonheur et priver le noviciat de sa fête tant désirée. Mais, grâce à l'activité du Révérend Père Procureur de Rome, qui sut obtenir en quelques jours du Saint-Siège la dispense d'âge dont le Frère avait besoin, le principal obstacle fut levé et tous les autres avec lui.

Le 6 septembre, une ordination de prêtrise ayant lieu dans la chapelle des RR. PP. Jésuites, à Maëstricht, le F. Barbedette put y prendre part. Il reçut ainsi la consécration sacerdotale des mains de Mgr Van den Branden de Reeth, évêque d'Érythrée et ancien coadjuteur de S. Em. le cardinal Deschamp. Nos Pères de Hollande, assistant à cette ordination, eurent la douce joie d'imposer les mains à leur nouveau Frère dans le sacerdoce et dans la vie religieuse. L'accueil fait par les RR. PP. Jésuites fut plein de cordialité, et Monseigneur, au déjeuner duquel les ordinants furent invités, les laissa dans l'admiration pour sa bonté toute paternelle.

Pendant ce temps on préparait, à Saint-Gerlach, la fête qui devait avoir lieu le lendemain. Les uns s'empressaient d'orner la chapelle, d'autres couvraient les murs du réfectoire de guirlandes de fleurs et de verdure et traçaient des inscriptions en rapport avec le sujet de la fête : *Tu es sacerdos in æternum; Elegit eum Dominus sacerdotem sibi*, etc.

Le lendemain tout était prêt. A l'heure marquée, le nouveau prêtre revêtu des ornements sacrés gravit d'un pas tremblant les degrés de l'autel. Les deux communautés de Heer et de Houthem remplissent le lieu saint. Tous les cœurs palpitent d'émotion dans l'attente des grandes choses qui vont s'accomplir. Plus effrayé que tous, le jeune prêtre demande qu'on implore l'assistance du Divin Esprit, et l'on chante avec ferveur l'hymne tant de fois répétée : *Veni, Creator Spiritus*. Chacune des paroles de cette pieuse invocation produit une sorte de tressaillement dans les âmes. Lorsque, ensuite, commencent les rites sacrés, tous les regards se fixent avec une religieuse attention sur celui qui les accomplit pour la première fois. Ils ne s'en détournent de temps en temps que pour s'arrêter, avec non moins de complaisance, sur un petit ange du Juniorat, revêtu de ses plus beaux habits et pieusement agenouillé au milieu du chœur. Il est là attendant, avec l'impatience de son amour, que le Dieu de l'Eucharistie vienne pour la première fois habiter dans son âme. « Hâtez-vous, semble-t-il dire, ministre de l'autel, hâtez-vous dans l'accomplissement de vos sublimes fonctions ; usant promptement du pouvoir qui vous a été conféré, commandez à Jésus de venir nous réjouir l'un et l'autre par sa présence. »

Touchant spectacle qui nous fait assister, après dix-huit siècles écoulés, à la scène mémorable où Jésus-Christ célébra lui-même la première messe et se donna, pour la première fois, en communion à ses apôtres. Au risque d'occasionner quelques moments d'une plus vive impatience aux deux héros de la fête, il faut suspendre un instant la marche du sacrifice, et qu'une voix s'élève pour exprimer les sentiments dont les cœurs sont remplis. Le R. P. Rousseau veut bien se faire l'interprète des grandes pensées qu'inspire cette circonstance pour ainsi

dire unique, car s'il est assez ordinaire d'assister à une première messe, de s'édifier par le spectacle d'une première communion, il est bien rare de trouver réunies ensemble ces deux cérémonies si belles et si touchantes. Dans un discours abondant en preuves et en conclusions, le Révérend Père fait ressortir l'infinie bonté du Sauveur pour l'enfant et pour le prêtre. Jésus s'est toujours montré l'ami particulier du prêtre et des enfants; mais quelle marque plus touchante d'amitié pouvait-il leur donner que celle qu'il leur offre dans son sacrifice et son sacrement tout d'amour?

Lorsque l'enthousiasme est à son comble, il a besoin de se manifester non seulement par le discours, mais encore par les accords du chant. On entendit donc, après les édifiantes paroles du R. P. Rousseau, retentir plusieurs fois la mélodie de ce pieux refrain :

Franchis le sanctuaire
Inondé de lumière,
Ange terrestre, élu du ciel,
Prêtre de Dieu, monte à l'autel.

Devant sa face,
Prosternez-vous ;
De son pouvoir il vous surpasse;
Anges du ciel.
Tombez à ses genoux.

Pendant ce chant, les merveilles de l'autel s'étaient accomplies : d'une voix tremblante d'émotion, le nouveau prêtre, devenu plus puissant que les anges du ciel, avait prononcé les paroles sacramentelles; le Dieu trois fois saint, obéissant à son jeune ministre, était descendu sur l'autel et avait renouvelé par lui son auguste sacrifice. Le prêtre s'était nourri lui-même de la chair et du sang de la Divine victime; et notre petit ange qui appelait avec tant d'ardeur ce moment désiré, s'était approché modestement de la sainte Table et avait reçu, avec le plus grand respect, la première visite de Jésus. Ses Frères aînés, jaloux de son bonheur, s'étaient approchés, eux

aussi, et, avec non moins d'allégresse, avaient ouvert leur cœur à l'Hôte divin.

A ce moment, la paix du ciel inonda et remplit véritablement toutes les âmes. L'effet n'en fut point passager; on devait en jouir pendant toute cette belle et heureuse journée; on devait même en conserver longtemps encore la douce impression. Comme gage de cette paix durable, avant de donner congé pour quelques heures à ses enfants, Jésus voulut bien leur accorder sa précieuse bénédiction. Ce fut à regret qu'on le vit ensuite rentrer dans son tabernacle, et que peu après on quitta le sanctuaire. Jamais on n'en était sorti comblé de plus de grâces et le cœur rempli de plus douces émotions.

Après la sainte Messe et la petite réfection qui suivit, notre aimable jeunesse se répandit par groupes dans les allées du jardin. Le jeu avait perdu en ce moment tout son attrait, ou plutôt cet attrait, si puissant qu'il fût, était vaincu par un autre beaucoup plus fort. Chacun tenait à communiquer à ses Frères ses douces et profondes impressions et à rester, aussi longtemps que possible, sous ce charme heureux.

Vers les onze heures, la cloche réunit de nouveau les deux communautés à la salle des exercices, pour une prise d'habit. Cette démarche grave et réfléchie par laquelle un prêtre du diocèse de Reims et un bon jeune homme du diocèse de Strasbourg faisaient la promesse de se consacrer entièrement au service de Dieu, dans notre Congrégation, indiquait à tous les assistants ce que le Divin Maître était en droit d'attendre d'eux, en retour de ses immenses faveurs. La leçon fut bien comprise.

L'âme ayant reçu, dans le cours de cette matinée, une nourriture abondante de grâces, il était juste que le corps eût aussi la sienne. La jeune famille se trouva donc réunie à l'heure de midi, pour le repas de fête, dans un

réfectoire et autour d'une table ornés de tentures et de fleurs. Le R. P. Barbedette, forcé d'occuper la première place, est heureux d'avoir en face de lui, à la seconde place, le petit ange qu'il a rendu si content et qui le suit partout du regard comme pour lui exprimer sa reconnaissance. A leurs côtés prennent place successivement M. le vicaire de Houthem, les Pères des deux maisons de Heer et de Saint-Gerlach, deux Frères scolastiques professeurs au Juniorat, onze Novices scolastiques, puis les Junioristes au nombre de trente, et enfin nos chers et bons Frères convers des deux communautés. La réunion comptait ainsi plus de soixante personnes, chiffre assez respectable pour une colonie que si peu d'années encore séparent de sa fondation.

On eut malheureusement à regretter l'absence de M. le curé de Houthem, qu'une fatigue retenait prisonnier dans son presbytère, et celle du R. P. Soullier, qui se trouvait alors à Liège, occupé à prêcher la retraite aux religieuses de la Sainte-Famille. Malgré ces absences, le repas fut joyeux ; on put se convaincre, en ce moment, que le caractère allemand n'est pas plus ennemi de la gaieté que le caractère français. L'Allemand sait se montrer généralement de bonne humeur, et sa langue n'est pas aussi dure ni son ton aussi sévère qu'on se le figure souvent. Du reste, dans la famille de Jésus et de Marie, il n'y a plus ni Français, ni Allemand, ni Grec, ni Romain.

La poésie fut toujours, assure-t-on, un digne complément des fêtes de famille. Les anciens invitaient à leurs festins les poètes du jour pour célébrer leurs héros et intéresser leurs convives. On eut aussi, à Saint-Gerlach, un poète pour chanter les bienfaits du Ciel à l'égard du nouveau prêtre et du jeune communiant. Ou plutôt, nous nous trompons : le poète n'était plus là ; l'obéissance venait de l'appeler ailleurs ; mais il avait laissé sa poésie

avec l'intention de participer ainsi à la fête. Le Frère admoniteur lut donc, au nom de l'absent, une belle et touchante pièce de vers que nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici. La lecture en fut interrompue plusieurs fois par des applaudissements bien mérités.

La journée devait se terminer comme elle avait commencé, à la chapelle, devant le Très Saint Sacrement, qu'on n'avait quitté qu'avec peine. On revint donc aux pieds du Sauveur dans le cours de la soirée.

Ayant été exposé sur un trône d'amour entouré de lumières et de fleurs, le Divin Maître députa un de ses ministres, le R. P. Ravaux, pour dire à l'assemblée que lui seul avait fait ce beau jour, et pour l'inviter en conséquence à l'action de grâces. L'expression ne s'en fit pas attendre. Le Divin Cœur de Jésus dut écouter avec satisfaction le renouvellement des promesses baptismales de l'enfant avec lequel il avait voulu faire alliance, le matin même. Il entendit aussi l'acte de consécration que ce cher enfant s'empressa de faire de toute sa personne, à sa Mère immaculée. Il entendit enfin les chants pieux, les remerciements et les prières de tous pour notre bien-aimé Père Général, pour la Congrégation, pour le noviciat et le juniorat de Hollande et pour l'Eglise tout entière. Puis, ayant encore une fois répandu sa bénédiction sur cette petite famille, il lui permit de se séparer, à la condition de rester toujours unie dans son amour.

Quelques jours après la fête dont nous venons de parler, la maison de Saint-Gerlach avait le bonheur d'ouvrir ses portes au R. P. Soullier, l'infatigable visiteur qu'un nouveau Jacob envoie, comme un autre Joseph, jusqu'aux extrémités du monde, pour avoir des nouvelles de ses autres fils. L'accueil fait au Révérend Père, on le pense bien, est partout tout autre que celui que reçut autrefois le fils bien-aimé du patriarche. On est si heureux de voir en

lui le représentant immédiat du Père de la famille, et d'apprendre de sa bouche les nouvelles qui concernent ce Père toujours aimé !

Le R. P. Soullier apportait au personnel des deux communautés de Hollande le bienfait de la retraite annuelle qu'il leur a prêchée, du 15 au 21 septembre, avec la bonté, l'autorité et l'expérience qu'on lui connaît. Ces deux maisons lui doivent de bien vifs remerciements pour la fatigue qu'il s'est imposée en leur faveur.

On nous en voudrait, si nous terminions ce récit sans faire connaître dans quel état, prospère ou non, se trouvent soit le noviciat, soit le juniorat du Limbourg. Si le noviciat a conservé à peu près le même nombre de vocations qu'il avait autrefois, en France, avant la persécution, il n'a pas progressé autant que le demanderaient les besoins qui se font sentir de toutes parts : grand motif pour tous les enfants de la Congrégation de prier chaque jour, avec ferveur, pour que le Maître de la moisson nous envoie des ouvriers plus nombreux.

Heureusement, le juniorat voit le nombre de ses élèves s'augmenter chaque jour. A l'heure où nous écrivons ces lignes, il compte déjà quarante enfants, tous venus du sein de ces familles catholiques d'Allemagne, où la foi est si vive et le caractère si plein d'énergie. L'esprit de ces enfants est très satisfaisant; mais ils sont encore pour la plupart dans les basses classes. Que Dieu bénisse et fasse grandir cette nouvelle pépinière d'apôtres dont toutes nos missions, plus tard, pourront peut-être se glorifier.

Favier, o. m. i.

REVUE

Portrait de Mgr Guibert. — Nous trouvons ce portrait dans l'oraison funèbre de Mgr d'Outremont, évêque du Mans, prononcée dans l'Eglise cathédrale de cette ville, le 29 octobre 1884, par Mgr Mermillod. Ce ne sont que quelques traits rapides; mais cette esquisse est ressemblante, et nous nous empressons de l'insérer dans notre album :

Votre Evêque ne pouvait donc douter de l'appel divin; car Dieu écrivait sa ligne droite à travers les lignes courbes de l'homme. La tempête avait apporté un fils d'Israël (M. Crémieux), auprès de l'Archevêque de Tours; le ministre de France recevait l'hospitalité du successeur de saint Martin. Quel successeur! Pontife austère et doux, à la vie de cénobite, à l'inaltérable sérénité et aux labeurs incessants, physionomie des évêques du septième siècle avec l'intelligence des temps nouveaux, colonne debout au milieu des ruines, conseiller de la papauté, appelé à mêler sa vie aux fastes religieux de la France moderne. Humble Oblat de Marie, formé à Notre-Dame de la Garde, enveloppé des souvenirs de saint Lazare et de sainte Madeleine, missionnaire dans les Alpes, évêque bénissant les sillons rajeunis de saint Jean-François Régis, pontife dont le bâton pastoral retrouve le tombeau de saint Martin et trace les plans de la basilique future, hardi créateur du sanctuaire de Montmartre, conduit par sainte Geneviève sur le siège de saint Denys, empourpré du sang des martyrs, sa main épiscopale consacre l'église de Lourdes et couronne Notre-Dame de la Salette; voilà le prophète, l'Ananie qui dira à son prêtre les mots de la Providence :

« Monte plus haut et sois un vase d'élection pour l'Eglise et pour la France. »

— On lit dans la *Semaine religieuse* de Laval :

Chronique de Pontmain. En jetant un coup d'œil sur l'année qui vient de s'écouler, nous avons lieu d'être heureux des démonstrations dont le pèlerinage et le sanctuaire de Notre-Dame d'Espérance ont été les témoins. *Soixante-trois* paroisses, tant de la Mayenne que de la Bretagne et de la Normandie, y ont accompli leur pèlerinage. Grand nombre de familles et de pèlerins venus séparément se sont succédé pendant les beaux mois de l'été. Les habitants de Pontmain, habitués à juger du nombre des visiteurs et des étrangers, ont eux-mêmes constaté que cette année a été l'une des plus suivies et des mieux remplies qui se soient écoulées depuis l'Apparition. Gloire en soit rendue à la Reine du Ciel ! Que le culte de la Vierge de la sainte espérance aille toujours croissant ! Il laissera dans les âmes la consolation et la confiance si ardemment désirées.

Nous avons la douleur d'annoncer à nos lecteurs et au diocèse tout entier la mort d'un des anciens chapelains de Pontmain. Le R. P. Audruger (Alexandre), enfant de la Mayenne, est décédé à Angers le 26 octobre, à l'âge de soixante ans. Connu par sa piété et sa science, il fut appelé en 1872, par Mgr Wicart, à fonder à Pontmain la maison des prêtres qui desservent le pèlerinage et se livrent dans le diocèse au travail des missions. Après y avoir résidé trois ans, il fut chargé par ses supérieurs de l'importante direction d'une des Provinces de la Congrégation des Oblats. Il s'est endormi dans la paix du Seigneur après avoir rempli une carrière de trente-cinq années d'apostolat et de zèle sacerdotal.

Nous recommandons le repos de son âme aux prières des prêtres de notre diocèse, dans lequel il a souvent exercé son zèle sacerdotal, et de tous ceux qui ont connu M. Audruger.

Une messe sera célébrée à son intention, dans la Basi-

lique de Pontmain, le mercredi 5 novembre, à huit heures précises.

— On lit dans la même *Semaine*, numéro du 15 novembre :

Nous recevons les plus édifiants détails sur la mission récemment donnée à la paroisse de Saint-Pierre-des-Landes par deux hommes de Dieu, dont le zèle apostolique est bien connu dans notre diocèse, les RR. PP. PAYS et LEMIUS.

Pendant trois semaines, il y a eu un véritable entraînement de toute la population vers ces zélés missionnaires. Dès les premiers jours, les hommes ont commencé par assiéger le tribunal de la pénitence, et les femmes ont dû leur céder le pas. Le soir, après le travail des champs, ceux qui étaient éloignés de 4 et 5 kilomètres, comme ceux qui étaient plus voisins, accouraient pour entendre la parole de Dieu. Souvent la foule était si grande que l'église, malgré toutes les places improvisées dans le chœur et les allées, pouvait à peine la contenir. La prière, la prédication et le chant des cantiques, auquel prenait part toute l'assistance, captivaient l'attention de tous, depuis sept heures jusqu'après neuf heures. Les ardents missionnaires n'ont pas failli à leur pénible ministère, mais ils ont dû, pour réparer leurs forces épuisées, retarder de huit jours la mission qu'ils devaient donner immédiatement après celle de Saint-Pierre.

Tant de zèle de la part des missionnaires, comme de la part des fidèles, promettait une abondante moisson. Aussi, le jour de l'Adoration perpétuelle du Très Saint Sacrement, plus de onze cents personnes sont venues à la sainte Table.

— On lit dans *le Tirailleur*, numéro du 30 octobre 1884, les lignes suivantes extraites d'un long article sur la Mission catholique à Jersey; elles confirment tout ce qui a été dit dans nos *Variétés :*

Un jour, il y a de cela deux ans à peine, le P. MICHAUX, Oblat de Marie, prêchait dans la chapelle de Saint-Thomas, à la cérémonie de la première communion. Son cœur est attristé

à la vue des enfants entassés avec peine dans le sanctuaire et de la foule des parents et autres fidèles qui ne peuvent trouver place dans l'étroite enceinte. Le vénérable prédicateur ne peut contenir l'émotion qui envahit son âme sacerdotale. — « Eh quoi! dans une ville de 30 000 âmes, où l'erreur s'étale au grand jour, où la franc-maçonnerie s'érige un monument superbe, où il y a des temples pour tous les schismes et toutes les hérésies, les catholiques n'auront pas une église digne de leur foi, digne de leur Dieu! » — Et les autres missionnaires, témoins heureux d'une émotion qui secondait si bien leurs secrets désirs, s'empressent de prendre au mot le bon Père. C'est fait. Le P. Michaux se dévouera à la construction de l'église nouvelle.

Mais avec quel appui? Avec quelles ressources? Avec l'appui de la Providence. Avec les ressources de la charité. L'un n'a certes pas fait défaut ; les autres ne manqueront pas non plus. Il faudrait un petit volume pour raconter tous les traits de désintéressement, de générosité, de dévouement parfois héroïque que le P. Michaux a déjà eu à enregistrer dans le livre d'or de son œuvre nouvelle.

L'église sera grande et belle. Il le faut. Construite dans de larges proportions et dans un style gothique, qui s'harmonise si merveilleusement avec la pensée chrétienne, elle doit être digne du culte catholique, digne aussi de la patrie française, dont elle sera un jour pour bien des cœurs comme une chère et vivante apparition.

La première pierre a été posée au mois de septembre de l'année dernière. Déjà les contours se dessinent, et les colonnes des travées se dressent sur leurs socles de granit. Elle coûtera 400 000 francs! C'est dire qu'elle ne saurait être l'œuvre d'un jour, et qu'à moins de posséder le don des miracles, le bon P. Michaux n'est pas au bout de ses peines et de ses démarches.

Car, je le répète, c'est uniquement sur les ressources de la charité que compte ce courageux bâtisseur d'églises.

La charité a beaucoup fait déjà sans doute, mais il reste à faire davantage encore. Sera-t-il dit qu'une œuvre aussi

éminemment catholique et française périclitera faute d'argent, aux portes de la patrie de toutes les œuvres chrétiennes, à 7 ou 8 lieues de nos côtes? La générosité française fera-t-elle défaut à des compatriotes, elle qui donne si largement à des étrangers ? Non, ce n'est pas possible. Les catholiques jersiais ont donné déjà beaucoup pour leur église, ils donneront encore ; mais leurs frères de France n'hésiteront pas à leur venir en aide. C'est pour eux plus qu'un devoir, c'est un honneur.

VIATOR.

— Les soucis de la construction d'une église à Jersey n'empêchent pas le P. MICHAUX de venir de temps en temps sur la terre française exercer son zèle. Nous en trouvons la preuve dans le récit suivant, du journal *la Bourgogne*, rendant compte d'une fête célébrée dans une paroisse du diocèse de Sens :

Le lundi 6 octobre, sainte Hombeline et saint Pron ont été dignement fêtés à Gigny. La cérémonie de la translation de leurs reliques a eu lieu en grande pompe et au milieu d'un concours énorme de fidèles, non seulement de la paroisse, mais encore de la région, et parmi lesquels on remarquait des étrangers de distinction, comme Mme la duchesse de Clermont-Tonnerre, et des artistes de talent, comme M. le doyen de Laignes, dont la voix est restée, comme le cœur, toujours aussi fraîche et aussi limpide.

Trente-cinq prêtres avaient répondu à l'appel de M. le curé de Gigny et à l'invitation de M. l'abbé Jobin, le savant historien de sainte Hombeline et saint Pron, dont le zèle infatigable, comme l'a dit un des prédicateurs, a fait renaître et refleurir dans la contrée le culte de nos saints patrons.

De mémoire d'homme on n'a vu à Gigny pareille affluence ni assisté à pareille fête. L'église, splendidement ornée, grâce à l'architecte, au décorateur le plus habile sans contredit du Tonnerrois, et aux religieuses de la paroisse, était trop petite pour contenir la foule des pèlerins, car c'était bien un pèleri-

nage, et bon nombre de gens ont dû rester dehors faute de places.

Quoiqu'on fût en semaine, tout Gigny était là, en habits de fête, avide de voir d'imposantes cérémonies religieuses, d'entendre de la belle musique et surtout de la belle éloquence.

Au risque de blesser des modesties qui s'oublient, nous dirons qu'ils ont été servis à souhait, et le R. P. Michaux, des Oblats de Marie, chanoine de Metz, qui s'est fait entendre pour la première fois en Bourgogne, nous permettra de saluer en lui un apôtre dont la parole émue, sympathique et vibrante a le don de toucher les cœurs et de remuer les foules.

La procession a été fort belle et fort longue : les reliques des saints, portées par huit prêtres en dalmatique, avaient pour garde d'honneur plus de soixante-dix hommes, et c'est au milieu des respects de tous qu'elles ont traversé les rues de Gigny.

— On lit dans le journal *le Manitoba*, du 31 juillet, sous ce titre : Calgary, les lignes suivantes :

Saint-Eugène (*Carlton*), 6 *juillet*. Dans le district de Saint-Laurent plusieurs paroisses sont en germe, c'est-à-dire elles n'ont encore ni prêtre ni chapelle. De ce nombre est Saint-Eugène (Carlton). Entre le lac Canard (Mission du Sacré-Cœur) et cette future paroisse, la distance est de 19 milles. Le R. P. Fourmond a été choisir l'emplacement de cette nouvelle église. Le bois pour la maison du Père, qui servira provisoirement d'église, est presque tout rendu sur la place.

Le nom de Saint-Eugène a été donné à cette nouvelle paroisse, en souvenir de Mgr Eugène de Mazenod, fondateur des Oblats de Marie Immaculée.

Dimanche dernier, c'était fête à la Mission de Calgary. On inaugurait un bel orgue-harmonium, qui venait d'arriver de Montréal sans accident. Le cher Frère Foisy faisait résonner avec habileté l'excellent instrument dans notre nouvelle chapelle. Le P. Vantighem chantait la messe et donnait un excel-

lent sermon en anglais. Il est bon de savoir que ce cher petit Père belge, depuis son arrivée au milieu de nous, s'est donné de tout cœur à l'étude de la langue anglaise, travail qui est couronné de succès.

Quand dernièrement le R. P. Lacombe était sur le point de laisser Montréal pour nous revenir, un de ses frères en religion, de concert avec les filles de sa Congrégation, lui offrait de payer un harmonium pour la Mission de Calgary. Dimanche dernier, tout le monde admirait la libéralité des donateurs. Cet ami du P. Lacombe, c'était le bon P. Lauzon, de la maison des Pères Oblats de Montréal. Ces bonnes filles, qu'il dirige, c'étaient les filles de Marie, qui forment une des plus belles congrégations de Montréal. Ces demoiselles, sans compter d'autres donations, veulent payer par leurs petites industries cet harmonium de Calgary. Toutes les fois qu'il retentira dans notre chapelle, il redira la charité des bienfaitrices de nos Missions. Veuille le bon Dieu les récompenser au centuple !

NOUVELLES DIVERSES

Le R. P. Martinet est parti pour Rome vers le milieu de novembre. Sa présence au milieu de nos chers et studieux Scolastiques sera une grande joie pour eux. Le Révérend Père Assistant, durant son séjour, aura à s'occuper des questions afférentes au transfert de notre Procure générale et de notre Scolasticat dans un nouveau local dont les constructions commenceront prochainement.

Nous avons appris que la belle protestation de Mgr Bonjean, au sujet de la Propagande, a valu à son auteur l'honneur d'une belle réponse de Rome. Par respect pour l'autorité d'où elle émane, et pour ne pas déroger à l'habitude prise par nos Seigneurs les Évêques de ne pas publier les lettres particulières, nous ne donnerons pas ici la réponse du cardinal Préfet, mais nous aimons à penser qu'elle restera comme un titre de gloire dans les archives du vicariat de Colombo.

L'épidémie cholérique à Marseille a pris fin. Durant toute sa durée, nos Pères de la Garde et du Calvaire se sont dévoués au soin des malades, soit à l'hospice du Pharo, dont le service leur avait été confié par Mgr l'évêque, soit ailleurs. Français et Italiens, tous ont reçu d'eux les marques d'un dévouement à toute épreuve. Déjà, dans le précédent numéro des Annales, nous avons inséré un long article sur le service des cholériques italiens. Nous regrettons que la modestie de nos Pères de la Garde ait cru devoir jusqu'à ce jour laisser dans l'ombre une foule de faits que notre Famille religieuse eût appris

avec la plus grande édification. Nous osons espérer qu'un jour un rapport détaillé nous apprendra ce que la Congrégation a fait, par ses enfants, pour les pauvres malades, durant cette douloureuse période.

DÉPARTS POUR LES MISSIONS.

Huit missionnaires de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée sont partis dernièrement pour les destinations suivantes :

Le 28 septembre, se sont embarqués à Marseille, sur le bateau à vapeur des Messageries maritimes l'*Iraouaddy*, pour les missions du vicariat de Colombo (Ceylan) : les RR. PP. Fauche (Prudent), du diocèse de Laval ; Sergent (Eugène), du diocèse de Quimper ; le Frère scolastique Laplace (Joseph), du diocèse de Marseille.

Le même jour, se sont embarqués sur le même navire pour les missions du vicariat de Jaffna (Ceylan) : le R. P. Caumont (Arsène), du diocèse de Bayeux, et le Frère scolastique Roux (Jean-Félix), sous-diacre, du diocèse d'Avignon.

Le même jour, se sont embarqués à Liverpool, à bord du navire *Mac-Gregor*, pour les missions du vicariat de Colombo (Ceylan) : les Frères scolastiques Coquil (Louis), diacre, du diocèse de Quimper ; Wilkinson (Daniel), sous-diacre, du diocèse de Cashel (Irlande).

Le R. P. Fitz (Patrick-Aloysius), du diocèse de Down et Connor (Irlande), s'est embarqué le 26 octobre à Queenstown, à bord de l'*Orégon*, pour les missions de la province des Etats-Unis.

Le R. P. Nillès (Nicolas), du diocèse de Metz, s'est embarqué au Havre le 22 novembre, à bord du *Saint-Germain*, à destination de la province du Canada.

OBLATIONS

ET NUMÉROS D'ORDRE OFFICIELS

DEPUIS LA LISTE PUBLIÉE AU MOIS DE DÉCEMBRE 1883.

1130. Page, Agapit, 8 sept. 1882, Ottawa.

1131. Forget-Depatis, Joïada-Joseph-Marie, 15 sept. 1882, N.-D. des Anges.

1132. O'Neill, John-Gonzaga-Mary (F.-C.), 24 sept. 1882, N.-D. des Anges.

1133. Corr, Hugues, 8 oct. 1882, Inchicore.

1134. O'Dwyer, Joseph, 8 oct. 1882, Inchicore.

1135. O'Brien, John, 8 oct. 1882, Inchicore.

1136. Sergent, Eugène, 15 oct. 1882, Saint-Gerlach.

1137. Plante, Simon-Marie-Joseph, 15 oct. 1882, Saint-Gerlach.

1138. Belle, Isidore, 1er nov. 1882, Rome.

1139. Sharsch, Simon, 1er nov. 1882, Rome.

1140. Carrour, Olivier, 1er nov. 1882, Providence (Mackenzie).

1141. Lorfeuvre, Joseph-Marie (F.-C.), 1er nov. 1882, Lac-la-Biche.

1142. Milsens, Joseph, 1er nov. 1882, Lac-la-Biche.

1143. Morin, Hormisdas-Charles (F.-C.), 3 nov. 1882, N.-D. des Anges.

1144. Proulx, Nicolas, 5 déc. 1882, N.-D. des Anges.

1145. Marchand, 8 déc. 1882, Saint-Albert.

1146. Saint-Geneys, Aristide-Louis, 12 déc. 1882, Jaffna.

1147. Ferré, Pierre (F.-C.), 27 janv. 1883, Autun.

1148. Emard, Pierre-Basile, 4 fév. 1883, Ottawa.

1149. Chautemps, Vincent (F.-C.), 7 fév. 1883, Marseille.

1150. Fortin, Joseph-Onésime (F.-C.), 17 fév. 1883, N.-D. des Anges.

1151. Quigley, James-Joseph (F.-C.), 4 mars 1883, Belmont.

1152. Van Tighem, Léonard, 19 mars 1883, Saint-Albert.

1153. Lemius, Joseph-Pierre, 3 avril 1883, Rome.

1154. Desroches, Pierre-Benjamin, 29 avril 1883, Ottawa.

1155. Caumont, Arsène, 15 août 1883, Saint-Gerlach.

1156. Coquil, Louis-de-Gonzague, 15 août 1883, Inchicore.

1157. Lecorre, Emile-Louis, 15 août 1883, Inchicore.

1158. Roux, Félix-Jean, 15 août 1883, Inchicore.

1159. Lacoste, Henri-Jules, 15 août 1883, Rome.

1160. Sautel, Philippe-Xavier, 15 août 1883, Rome.

1161. Juge, Jean-Baptiste-Ferdinand (F.-C.), 15 août 1883, N.-D. de l'Osier.

1162. Foisy, Donat, 30 août 1883, Ottawa.

1163. Magnan, Joseph-Alexis, 30 août 1883, Ottawa.

1164. Lemoine, Joseph-Georges, 30 août 1883, Ottawa.

1165. Gallagher, John, 30 août 1883, Ottawa.

1166. Campeau, Théophile, 30 août 1883, Ottawa.

1167. Legault, Hormisdas, 30 août 1883, Ottawa.

1168. Caron, Adélard, 30 août 1883, Ottawa.

1169. Boissonneau, François-Alexis, 14 sept. 1883, N.-D. des Anges.

1170. Baudot, Emile-Hippolyte, 16 sept. 1883, Heer.

1171. Cuny, Jean-Nicolas, 29 sept. 1883, Rome.

1172. Antoine, Albert, 29 sept. 1883, Rome.

1173. Loos, Alphonse, 29 sept. 1883, Saint-Gerlach.

1174. Dommeau, Pierre, 30 sept. 1883. Inchicore.

1175. Dunne, Patrick, 30 sept. 1883, Inchicore.

1176. Dupays, Joseph, 30 sept. 1883, Inchicore.

1177. Rolland, Ernest, 1er nov. 1883, Saint-Gerlach.

1178. Legrand, Léon-Louis-Joseph, 1er nov. 1883, Saint-Gerlach.

1179. Byrne, Michaël-Mary (F.-C.), 1er nov. 1883, Belmont.

1180. Faivre, Eugène (F.-C.), 1er nov. 1883, Saint-Gerlach.

1181. Lapointe, Joseph-Grégoire (F.-C.), 1er nov. 1883, N.-D. des Anges.

1182. Gasté, René-Léon, 4 nov. 1883, Saint-Albert.

1183. Nati, Noël (F.-C.), 21 nov. 1883, Vico.

1184. Quinn, Francis-Mary, 3 déc. 1883, Belmont.

1185. Jacob, Gonzague-Irénée, 8 déc. 1883, Ottawa.

Rieger, Georges, 17 fév. 1884, Heer.

Perrault, Joseph-Hormisdas, 17 fév. 1884, Ottawa.

Dubé, Georges-Marie-Eugène (F.-C.), 6 mars 1884, N.-D. des Anges.

Gillard, Eugène-Marie (F.-C.), 22 mai 1884, N.-D. de Bon-Secours.

Chaumont, Joseph-Adélard (F.-S.), 1er juin 1884, Ottawa.

Lisée, Zéphirin, 20 juillet 1884, Saint-Albert.

Behan, John, 26 juillet 1884, N.-D. des Victoires.

Caux, Léger, 15 août 1884, Inchicore.

Valence, Onésime, 15 août 1884, Inchicore.

Laplace, Joseph, 15 août 1884, Inchicore.

Gaudin, Eugène, 15 août 1884, Inchicore.

Armand, Marius, 15 août 1884, Inchicore.

Burles, Brice, 15 août 1884, Inchicore.

Ganet, Eugène, 15 août 1884, Inchicore.

Gervais, Henri-Jules-Laurent, 15 août 1884, Maniwaki.

Cloutier, Louis-Jules-Marie, 15 août 1884, Maniwaki.

Charlebois, Guillaume-Ovide-Marie, 15 août 1884, Maniwaki.

Barbedette, Joseph-Alexandre, 15 août 1884, Saint-Gerlach.

Constantineau, Henri-Ambroise, 20 sept. 1884, Ottawa.

Pelletier, Joseph-Octave, 20 sept. 1884, Ottawa.

Giroux, Constant-Hilaire, 20 sept. 1884, Ottawa.

Burns, Daniel-Auguste, 20 sept. 1884, Ottawa.

Bédard, Julien-Auguste, 20 sept. 1884, Ottawa.

Chamard, Pierre, 21 sept. 1884, Inchicore.

Stanley, James-Joseph, 21 sept. 1884, Inchicore.

Wilkinson, Daniel, 21 sept. 1884, Inchicore.

Wheeler, Patrick-Mary, 21 sept. 1884, Inchicore.

Morley, Michael-Francis, 21 sept. 1884, Inchicore.

Mac-Sherry, Joseph-Mary-Aloysius, 21 sept. 1884, Inchicore.

Mac-Cabe, John-Mary, 24 sept. 1884, Belmont.

Lancelon, Stanislas-Pierre, 1er nov. 1884, Rome.

NÉCROLOGE DE L'ANNÉE 1884.

Le R. P. Battesti, Antoine, mort à Aix le 29 novembre 1883. Il était né au mois d'octobre 1834 et avait fait son oblation perpétuelle le 16 juillet 1852.

Le R. P. Georgin, Alphonse-Charles, mort à Arcachon, le 26 décembre 1883. Il était né le 19 décembre 1854 et avait fait son oblation perpétuelle le 1er novembre 1875.

Le R. P. Stéphanopoli, Dimes-François, mort à Diano-Marina, le 26 janvier 1884. Il était né en 1857 et avait fait son oblation perpétuelle le 2 février 1880.

Le R.P. Gasté, René, mort à Saint-Albert, le 6 mars 1884. Il était né le 16 décembre 1855 et avait fait son oblation perpétuelle le 4 novembre 1883.

Le R. P. Hermitte, Jean-François, mort à N.-D. de Bon-Secours, le 11 mars 1884. Il était né le 30 octobre 1805 et avait fait son oblation perpétuelle le 13 juillet 1826.

Le Frère Giroux, Etienne, Fr. scol., mort à Rome le 26 mai 1884. Il était né le 10 octobre 1860 et avait fait son oblation perpétuelle le 8 décembre 1881.

Le R. P. Déléage, Jean-François-Régis, mort à Ottawa le 1er août 1884. Il était né le 15 décembre 1821 et avait fait son oblation perpétuelle le 27 février 1848.

Le R. P. Dédébant, Basile, mort à Montréal le 8 septembre 1884. Il était né le 9 juin 1833 et avait fait son oblation perpétuelle le 4 avril 1858.

Le R. P. Laverlochère, Nicolas, mort à Téminskaming, le 4 octobre 1884. Il était né le 5 décembre 1812 et avait fait son oblation perpétuelle le 1er novembre 1841.

Le R. P. Audruger, Alexandre, mort à Angers, le 26 octobre 1884. Il était né le 13 avril 1824 et avait fait son oblation perpétuelle le 21 novembre 1850.

TABLE DES MATIÈRES.

MARS 1884.

Pages.
Coup d'œil général ... 5
Europe ... 6
Asie ... 8
Afrique ... 9
Amérique ... 11
Missions étrangères. — Vicariat de Saint-Albert. — Lettre du R. P. Leduc ... 15
Lettre de Mgr Grandin ... 47
Ceylan. — Vicariat apostolique de Colombo. — Lettre du R. P. Boisseau ... 54
Lettre du R. P. Chounavel ... 63
Vicariat apostolique de Jaffna. — Lettre du R. P. Joulain ... 69
Vicariat de Natal. — Mission du Basutoland. — Lettre du R. P. Porte ... 75
Compte rendu du R. P. Deltour sur la mission de Roma, en Basutoland ... 82
Maisons de France. — Maison d'Angers. — Lettre du R. P. Roux. 98
Revue ... 116
Nouvelles diverses ... 135

JUIN 1884.

Missions étrangères. — Vicariat du Mackenzie ... 141
Lettre du R. P. Grouard ... 141
Vicariat de Saint-Albert. — Noces d'argent de Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert. — Rapport du R. P. Leduc au T. R. Père Supérieur général ... 161
Lettre du R. P. Fourmond ... 193
Lettre du R. P. Van Tighem au R. P. Leduc ... 198
Missions de la Cafrerie. — Lettre du R. P. Deltour au R. P. Martinet ... 201
Ceylan. — Extrait d'une lettre du R. P. Massiet ... 212
Variétés. — La basilique de Montmartre ... 216
Charité héroïque de deux jeunes filles ... 222
L'Œuvre apostolique ... 225
Revue. — Une fête à l'Assomption ... 229
Londres. — Eglise de Tower-Hill ... 241
Le Carême de Brive ... 247

Pages
La Société de Saint-Vincent de Paul à Aix.................... 249
Diano-Marina. — Lettre du R. P. Soulerin 250
Gerbe liturgique.................... 261
Nouvelles diverses.................... 267

SEPTEMBRE 1884.

Missions étrangères.— Vicariat du Mackenzie.— Extraits de diverses lettres.................... 269
Vicariat de Saint-Albert. 278
Canada. — Collège d'Ottawa.................... 290
Province britannique. — Un pèlerinage de Notre-Dame de Lourdes en Irlande. — Lettre du R. P. Ring.................... 306
Noviciat de Belmont-House. — Lettre du R. P. Tatin 315
Maisons de France. — Maison de Notre-Dame des Lumières. — Lettre du R. P. Bonnefoi.................... 323
Les noces d'or d'oblation du R. P. Bermond, à Notre-Dame des Lumières, le 5 août 1884. — Lettre du R. P. Rey............ 327
Revue 370
Variétés — La procession du couvent.................... 381
Nouvelles diverses.................... 386
Rescrit en faveur des juniorats 387

DÉCEMBRE 1884.

Missions étrangères. — Vicariat de Saint-Albert. — Lettre du R. P. Claude au R. P. Soullier.................... 389
Vicariat de la Colombie britannique. — Lettre de Mgr d'Herbomez au R. P. Martinet.................... 403
Vicariat du Mackenzie. — Extrait d'une lettre de Mgr Faraud au R. P. Soullier.................... 428
Journal de Mgr Clut.................... 430
Ceylan. — Vicariat apostolique de Colombo. — Lettre pastorale de Mgr Bonjean.................... 443
Vicariat de Jaffna. — Lettre de Mgr Mélizan au directeur des Annales.................... 454
Lettre du R. P. Farbos à un Père de Colombo 458
Variétés. — Pontmain. — Jersey. — Lettre au T. R. Père Supérieur général 464
Histoire d'une expulsion.................... 475
Nouvelles du Limbourg.................... 481
Revue 495
Nouvelles diverses 500
Oblations.................... 502
Nécrologe.................... 506